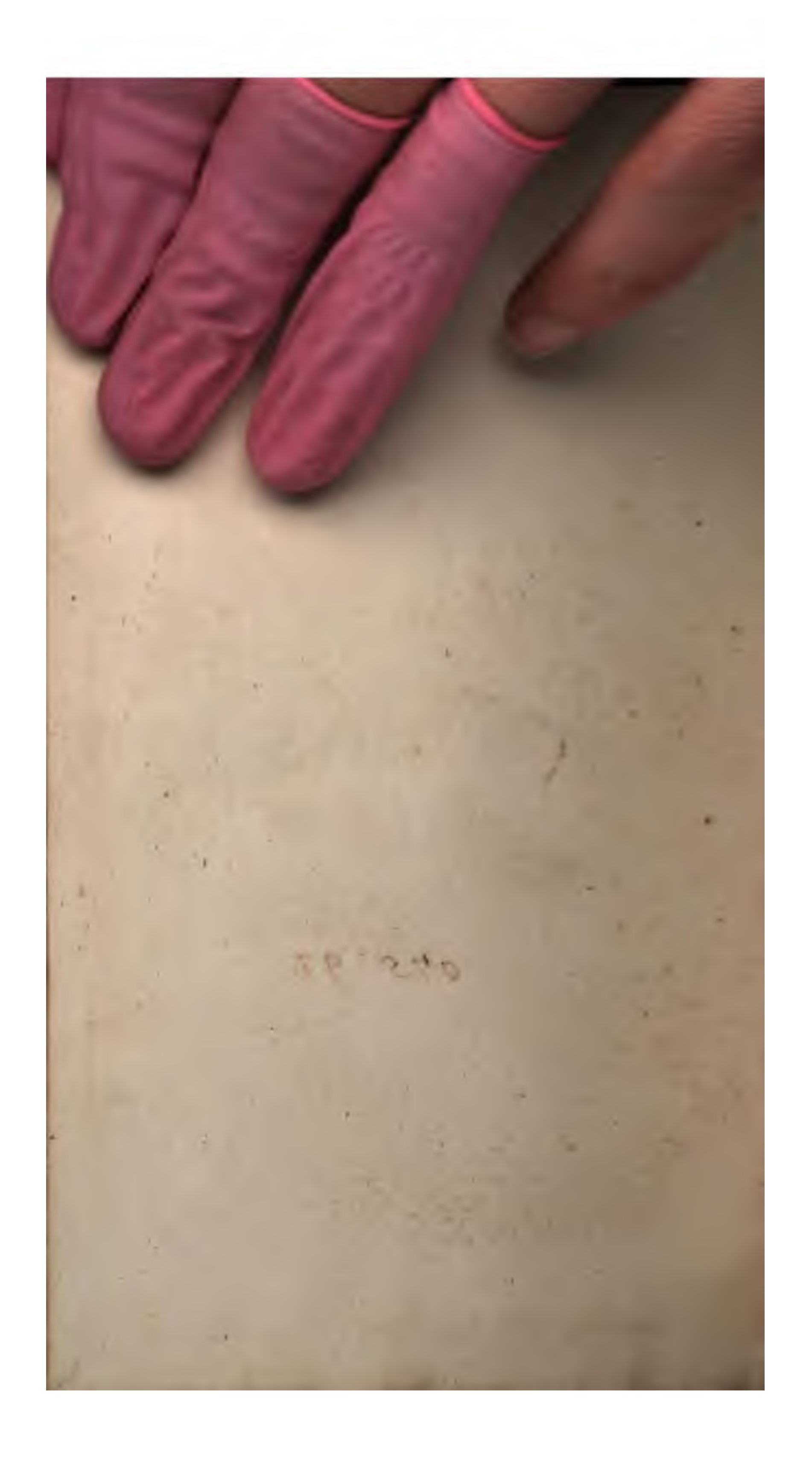
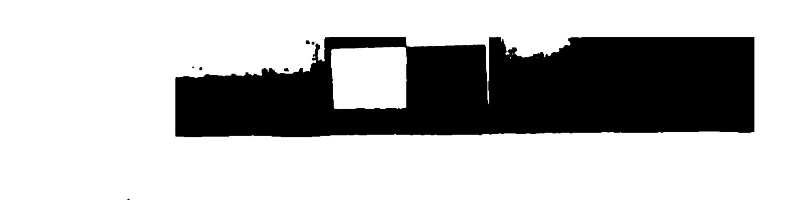










HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE.

TOME III.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE.

TOME III.

[redacted]

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME;

PAR

M. LE COMTE DE LACÉPÈDE,

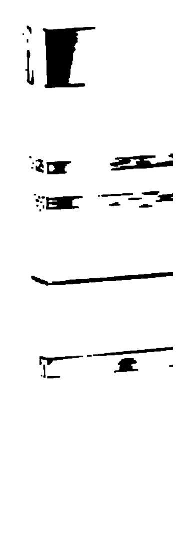
PAIR DE FRANCE,
GRAND'CROIX DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
L'UN DES PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES
ET DE TOUTES LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE L'EUROPE.

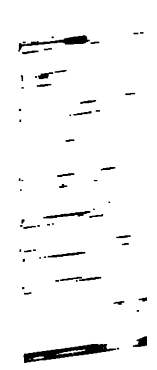
TOME TROISIÈME.

PARIS,

CELLOT, MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, ÉDITEURS,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1826.





HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME.

SUITE DE LA NEUVIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 814 JUSQUES EN 900.

Cependant Bernard, roi d'Italie, n'apprit ce partage qu'avec un violent chagrin. Il était né de Pepin, fils aîné de Charlemagne ; il prétendait avoir à l'empire bien plus de droits que Lothaire, dont le père n'était que le puîné du sien. Jeune, à peine âgé de dix-neuf ou vingt ans, hardi, brave, accoutumé à une grande puissance, prompt à concevoir des projets audacieux, facile à séduire, trompé par des conseils perfides, entraîné par des passions vives, il résolut de ne plus reconnaître l'autorité de son oncle, et de défendre par les

armes l'indépendance qu'il allait proclamer. Il s'empare des passages des Alpes, et les fait garder par ses troupes.

Louis, après la tenue de l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, était allé dans les montagnes et les forêts des Vosges pour se livrer à la chasse des cerfs, en attendant, dit un de ses historiens, que le temps de la chasse des sangliers fût arrivé. Il revenait de ces montagnes, lorsqu'il apprend la résolution de Bernard; il se hâte de rassembler une armée, et il est curieux de savoir de quelle manière il fait presser la levée et la réunion de ses guerriers. Les archevêques, comme les ducs ou gouverneurs des provinces, étaient chargés de transmettre les ordres du souverain. Nous voyons, dans le recueil de Duquesne, une lettre latine de Hetti, archevêque ou métropolitain de Trèves, à Frothaire, évêque de Toul. « Qu'il vous soit connu, écrit » l'archevêque à son suffragant, qu'il nous est par» venu un ordre terrible (*terribile*) de l'empereur » notre seigneur, pour que nous fassions savoir à » tous ceux qui sont censés résider dans notre lé» gation (*legatione*) qu'ils aient à se tenir prêts à » partir pour la guerre d'Italie. Nous vous mandons » et prescrivons en conséquence, d'après l'ordre » de l'empereur, de ne rien négliger pour avertir » les abbés, abbesses, comtes, vassaux de l'empire » et tout le peuple de votre paroisse ou diocèse » (*parrochiæ tuæ*), qui doit un contingent de » guerriers à la puissance royale, de se tenir prêts » à marcher, de telle manière qu'ils puissent partir

» pour l'Italie le soir, s'ils reçoivent le matin l'ordre » du départ, et le matin du lendemain, si l'ordre » ne leur parvient que le soir. »

Louis prend la route des Alpes à la tête de troupes très nombreuses. Bernard, effrayé d'un aussi grand déploiement de forces, désespère de pouvoir résister à son oncle, abandonne sa résolution, et vient jusques à Châlons-sur-Saône se jeter aux pieds de l'empereur. Louis lui reproche sévèrement son infidélité, et remet à l'année suivante, qui allait commencer, le jugement de Bernard et de ses adhérents.

Le pape Étienne V avait cessé de vivre, un Romain fut élu à sa place: on l'a nommé Pascal Ier. Les pontifes de Rome étaient obligés d'obtenir la confirmation des empereurs pour leur élection. Pascal redoutait peu le caractère de Louis; il ne se rappelait qu'avec peine le capitulaire par lequel ce prince, en 816, avait ordonné, contre le système favorisé par les fausses décrétales, que les évêques seraient élus par le clergé et par le peuple, parmi les ecclésiastiques du diocèse; et croyant l'occasion favorable d'étendre et d'élever la puissance pontificale, il essaya de ne pas demander de confirmation : il se contenta d'adresser quelque temps après à l'empereur des excuses à ce sujet. Louis les reçut froidement; mais il envoya au pape un acte de confirmation; et n'osant pas lui faire des reproches, il réprimanda fortement les Romains d'avoir installé leur nouvel évêque sans son consentement. Sous

Charlemagne, les Romains auraient tremblé; ils ne firent aucune attention aux reproches de Louis.

L'empereur convoqua à Aix-la-Chapelle, après la Pâque de 818, une assemblée générale devant laquelle comparurent Bernard et ceux qui avaient partagé son insurrection (818). L'assemblée les condamna à mort. Louis commua la peine ; il ordonna qu'on crevât les yeux à Bernard et à ceux de ses adhérents qui étaient laïques; on déposa les évêques, et on les relégua dans des monastères. Théodulphe, évêque d'Orléans, que l'ancienne amitié de Charlemagne ne put préserver ni du délit ni de la peine, fut envoyé à Angers; et trois princes, nés du même Charlemagne et de Régine, une de ses concubines, Drogon, Hugues et Thierry, furent obligés de prendre la tonsure cléricale. La manière dont Louis fit traiter les évêques peindrait seule, non seulement les idées du siècle, mais le caractère du prince qu'ils devaient voir prosterné à leurs pieds.

Le jeune Bernard sent bouillonner dans ses veines le sang de Charlemagne : à l'aspect des bourreaux qui viennent exécuter la sentence prononcée contre lui, il se saisit de l'épée d'un de ces satellites, les effraie, en tue plusieurs; mais, accablé par le nombre, il subit son cruel supplice, et meurt au bout de trois jours de ses blessures. Son corps est porté à Milan, où l'on a vu pendant long-temps son épitaphe.

La douleur entre dans l'âme de Louis, dont la

faiblesse seule a causé et les fautes et les malheurs; elle venge Bernard.

Morman, un des chefs de la Basse-Bretagne, avait pris le titre de roi et voulut se soustraire à l'obéissance de l'empereur. Louis marche contre lui, le bat, soumet les Bas-Bretons, qui donnent eux-mêmes la mort à Morman, tient une assemblée à Vannes, et pacifie la province; mais le trouble et le remords sont toujours dans son cœur.

Il trouve à Angers l'impératrice Hermengarde dangereusement malade, et il la perd deux jours après son arrivée. Il veut se dérober à tout ce qui lui rappelle la femme que la mort vient de lui enlever. Il erre, pour ainsi dire; il va à Rouen, à Amiens, à Cambray; il reçoit à Héristal des ambassadeurs de diverses nations; il arrive à Aix-la-Chapelle; son âme est toujours en proie aux regrets.

(819) Les Gascons se révoltent contre lui; une armée, à la tête de laquelle il fait paraître son jeune fils Pepin, roi d'Aquitaine, les ramène sous son obéissance. Mais une guerre plus sérieuse s'élève près des bords du Danube, vers l'extrémité orientale de l'empire. Linduit, duc de la Basse-Pannonie, excité secrètement par des hommes puissants de France et d'Italie, lève contre l'empereur le signal de la rébellion. La diversité des succès prolonge cette guerre qui peut devenir dangereuse. Louis ne prend pas le parti le plus propre à la terminer; il ne va pas se mettre à la tête de

ses troupes, il reste à Aix-la-Chapelle. Il cherche dans une union nouvelle la fin de ses chagrins; il épouse Judith, fille de Welf ou Guelfe, comte en Souabe et comte ou duc de Bavière (819). Mais rien ne peut arracher de son cœur le trait qu'y a laissé la mort cruelle de son neveu Bernard.

(821) Il tient à Nimègue l'assemblée générale de mai. Il veut rassurer ses enfants et leurs partisans sur les suites de son mariage avec Judith; il propose à l'assemblée la confirmation du partage qu'il avait fait de ses états entre ses fils: les membres de l'assemblée le ratifient et jurent de le maintenir. Il paraît que c'est aussi avec le consentement de l'assemblée qu'il donne à Lothaire le royaume d'Italie, au lieu de le laisser au fils de Bernard, nommé Pepin, dont sa faiblesse, l'emportant même sur son repentir, lui fait craindre le ressentiment.

Il espère trouver au milieu du calme des forêts la paix que n'ont pu lui rendre ni le temps, ni la guerre contre les Bretons, ni son nouveau mariage, ni d'importantes occupations. Il passe, dans les bois immenses et sauvages des Vosges, et particulièrement dans ceux qui entouraient Remiremont, la fin de l'été et le commencement de l'automne, et s'y livre à toutes les distractions que la chasse pouvait donner, à une époque où elle était, non pas seulement un délassement, mais encore une grande affaire.

Vers le milieu du mois d'octobre, il vient à Thionville, où on lui rend compte de l'état de la

guerre de Pannonie, et où il marie son fils Lothaire avec la fille de Hugues, comte d'Alsace.

Adelard, abbé de Corbie, parent de l'empereur, et qui avait été exilé comme complice de l'insurrection du roi Bernard, était rentré en grâce auprès de Louis. Il profite des dispositions de l'empereur, rendues plus favorables encore par le mariage de Lothaire, pour obtenir que ceux qui avaient été condamnés avec Bernard puissent implorer la clémence de Louis. Le monarque leur pardonne, et leur rend leurs biens qui avaient été confisqués. Si cet acte soulage un peu son âme oppressée, il ne rend pas la vie à Bernard, il ne répare qu'en partie les effets d'une condamnation dont le souvenir ne cesse de le tourmenter.

Louis cède enfin à un mouvement noble et généreux; mais son esprit est trop faible et trop peu élevé pour distinguer la limite où l'obligeaient de s'arrêter la dignité de son rang, l'honneur de l'empire, la sûreté de son trône, la tranquillité de ses sujets (822). Il convoque une assemblée générale à Attigny-sur-Aisne, au-dessus de Rethel et à quelques lieues de Reims. Il entre dans l'assemblée, non pas en roi, mais en pénitent. Il s'exagère les devoirs du chrétien, il méconnaît ceux du monarque. Il fait une confession publique; il demande et reçoit une pénitence solennelle, en expiation de la mort de Bernard et de tout ce qu'il a ordonné dans le temps contre Adelard, évêque de Corbie, contre Vala, frère d'Adelard, et les autres adhérents du roi d'Italie. On ne sait si, après cet

acte d'humilité, plus convenable à un cénobite qu'à un empereur, il retrouva la paix qu'il avait perdue, mais il ne vit pas et plusieurs des assistants ne virent que trop qu'il avait détruit les fondements de son trône. Au reste, sa conduite n'est digne que des plus grands éloges, lorsque, après cette cérémonie si fatale à son autorité et au bonheur de ses états, obéissant à la bonté de son cœur et à un véritable repentir, il se réconcilie avec ses frères Drogon, Hugues et Thierry, leur rend son amitié, les comble de biens, et élève aux dignités ecclésiastiques ces trois princes qui conservent volontairement la profession qu'ils avaient été forcés d'embrasser, et, suivant les expressions du moine historien d'Adelard, changent en couronne de gloire la tonsure qu'ils avaient reçue comme une marque d'ignominie.

Bientôt après cette assemblée d'Attigny, où l'on peut dire que l'empereur abdiqua l'empire, Louis, qui cependant se croyait encore le monarque, envoya son fils Lothaire en Italie, dont il lui avait donné le royaume; et les conseillers de Lothaire furent le moine Vala, dont nous venons de parler, et Jérôme, l'un des commandants des gardes de l'empereur.

(822) Vers la même époque finit la guerre de Pannonie. Linduit fut poussé avec tant de vigueur par les généraux de Louis, qu'il fut obligé de fuir hors de son pays et de se retirer chez les Sorabes, peuples de Servie, où il trouva la mort.

Louis, ne cessant de céder à l'usage transmis

par les Francs et les autres Barbares de la Germanie, employa une grande partie de cette année, où il venait d'être débarrassé d'un ennemi redoutable, à chercher dans les hasards de la chasse une image de ceux de la guerre, qu'il avait fait la faute d'abandonner à ses généraux. Il n'avait pas vu combien l'idée de la victoire ne se liant plus avec l'idée de l'empereur, pouvait influer sur sa puissance.

Il fit ajouter de nouveaux bâtiments à la maison royale qu'il avait à Francfort, sur les bords du Mein; il y convoqua une assemblée générale.

Il confirma l'élection à l'évêché de Metz de son frère Drogon, qui en était chanoine, et qui reçut quelque temps après le titre d'archevêque et celui de légat du pape dans les Gaules.

(823) Il admit auprès de lui, dans une assemblée générale tenue à Compiègne, les ambassadeurs de Harold ou Hériotte, l'un des chefs ou rois des Nordmans, qui demandait la protection de l'empereur contre d'autres rois ou chefs de sa nation qui voulaient le détrôner.

Louis envoya deux comtes pour prendre une connaissance exacte du différent de Harold avec les autres rois du Nord. Il fit partir en même temps Ebbon, archevêque de Reims, pour aller porter la lumière de l'Évangile, et par conséquent celle de la civilisation, sur les bords de l'Elbe. On y fonda la métropole de Hambourg, transférée plusieurs années après à Brême ou Bremen, dont le pape déclara l'archevêque primat-né du saint-siége

dans les contrées du nord. On éleva saint Anschaire sur ce nouveau siége, que l'on qualifia de métropole du septentrion ; et, ce qui est remarquable, c'est que Louis soumit à ce nouvel archevêché, non seulement les provinces de son empire situées au-delà de l'Elbe, mais encore d'autres nations septentrionales qui ne reconnaissaient pas son autorité.

(824) L'année suivante, l'empereur se conduisit avec les Bretons insurgés de nouveau d'une manière moins politique qu'avec les habitants de Hambourg et des rives de l'Elbe. Il se mit, pour punir une révolte et exercer des actes de rigueur, à la tête de troupes qu'il n'avait pas cru devoir commander lorsqu'il fallait défendre les frontières de l'empire ; il entra dans la Bretagne, la ravagea, et la livra à la discrétion de ses soldats. Une main invisible, ou plutôt la faiblesse de son esprit, le conduisait vers l'abîme.

Mais voici ce qui accéléra encore davantage l'étrange catastrophe qui se préparait.

Ce n'était plus le premier capitaine de son siècle, ce n'était plus un grand homme qui occupait le trône d'Occident. Les Romains n'aimaient ni n'estimaient Louis ; ils se voyaient avec peine gouvernés par un de ces Francs qu'ils regardaient comme des étrangers et des Barbares. Chaque jour les partisans des Français étaient moins nombreux dans Rome ; bientôt ils y furent mal vus, persécutés, insultés par le peuple. Deux Romains, plus attachés que les autres à la France, et auxquels d'ail-

leurs on ne pouvait reprocher aucun délit, furent massacrés dans le palais même du pape et presque sous ses yeux. Le pontife fut cité devant le tribunal impérial; mais ce n'est pas devant celui de Louis que le pape accusé doit comparaître, c'est devant celui de Lothaire, que son père a associé à l'empire et déclaré empereur. Il semble que Louis n'existe plus pour Rome.

Pascal déclare avec serment qu'il n'est pas coupable. Il refuse néanmoins de livrer les meurtriers. Et quelles étaient les opinions de ces temps d'ignorance! Il refuse de les abandonner à la sévérité des lois, parcequ'étant ses domestiques, ils appartenaient à la famille de saint Pierre, et parcequ'alors leur personne était sacrée. On ne sait de quelle manière Louis reçut ce refus du pape, mais il ne prit aucune mesure. Pascal Ier mourut bientôt après, et ce fut Lothaire qui alla à Rome déployer l'autorité impériale, recevoir le serment de fidélité du nouveau pontife Eugène II, faire surveiller l'administration de la justice par ses *missi* ou délégués, suivant l'ancien usage, et faire prêter un nouveau serment d'obéissance aux Romains, qui promettent d'obliger tous les papes futurs à jurer d'abord après leur élection d'être fidèles à l'empereur.

Louis avait abandonné à Lothaire, non seulement le gouvernement de l'Italie, mais l'autorité des empereurs dans cette belle partie de l'Europe. Ce fut cependant auprès de lui qu'arrivèrent des ambassadeurs de la cour de Constantinople.

[redacted]

Une destinée fatale continuait de peser sur le trône des Grecs : des crimes horribles ne cessaient de l'ensanglanter et de le déshonorer.

Léon l'Arménien, ou Léon V., avait rendu quelque éclat au diadème funeste dont il avait ceint sa tête. Il avait remporté une grande victoire sur les Bulgares, qui, déjà maîtres d'Andrinople, menaçaient Constantinople ; il avait reconquis la Thrace ; il avait forcé ces Bulgares si redoutables à souscrire à une paix des plus avantageuses pour les Grecs, et qui, par une bizarrerie remarquable, fut jurée sur l'Évangile par des Barbares idolâtres, et au nom des divinités du paganisme par un monarque chrétien. Mais, intolérant et cruel comme ses prédécesseurs, il avait persécuté les défenseurs du culte des images.

Un Phrygien nommé Michel, et surnommé le Bègue, né de parents obscurs et pauvres, s'était élevé par son courage et ses talents militaires au rang de patricien. Léon V l'avait admis dans sa familiarité ; il lui avait confié des entreprises difficiles. La faveur de Michel avait fait naître contre lui une envie inexorable : on l'avait accusé d'avoir conspiré contre l'empereur. Ses juges l'avaient condamné à être brûlé vif la veille de Noël. L'impératrice Théodosie avait obtenu qu'on différât l'exécution du jugement, afin de ne pas profaner par un supplice la solennité de la fête. Les nombreux partisans de Michel, profitant du retard, s'étaient réunis et armés ; ils avaient assassiné, le jour même de Noël, Léon, qui ne trouva pas de défenseurs ;

ils l'avaient massacré dans le temple même et au pied de l'autel, dans un moment où il commençait une prière solennelle; ils avaient brisé les fers de Michel, et l'avaient proclamé empereur.

(824) C'étaient les ambassadeurs de ce Michel qui se présentèrent à Louis. Il les reçut à Rouen. Ils lui offrirent les dons de leur souverain; ils lui demandèrent le renouvellement des anciens traités; ils lui remirent une lettre par laquelle l'empereur Michel lui exposait ses opinions religieuses, se plaignait des chrétiens partisans du culte des images, l'engageait à réunir les évêques de France pour avoir leur avis au sujet de ce culte, et le priait de donner des ordres pour que ses ambassadeurs pussent en sûreté porter au pape ses lettres et ses présents. Louis fit conduire à Rome les ambassadeurs de Michel. Les évêques de France s'assemblèrent à Paris; ils confirmèrent la décision du concile de Francfort, tenu sous Charlemagne, en 794, et d'après laquelle on ne devait ni briser les images ni leur décerner un culte. Ils présentèrent le résultat de leur délibération à l'empereur, qui le fit porter au pape par Jérémie, archevêque de Reims, et Jonas, évêque d'Orléans. Le décret des évêques de France ne plut ni à Rome ni à Constantinople, et Michel continua de persécuter ceux qui ne partageaient pas ses opinions au sujet de ces mêmes images. Quoique très ignorant, et ne sachant ni écrire ni même lire, cet empereur des Grecs voulut prononcer sur des questions de théologie; il publia des ordres pour assujettir les chrétiens à



l'observation du sabbat et à plusieurs cérémonies judaïques. Cette folle intolérance rendait sa chute inévitable.

Au mois de mai de l'année suivante; 825, Louis tint à Aix-la-Chapelle une assemblée générale, et y donna audience aux députés de la Bretagne, qu'il renvoya comblés de présents, et aux ambassadeurs des Bulgares, qu'il fit accompagner lors de leur départ par Miquelin, un des hommes puissants de Bavière, chargé par l'empereur de s'occuper avec le roi de Bulgarie de la détermination des frontières de l'empire.

Au mois d'août il présida dans la même ville une seconde assemblée générale, à laquelle assistèrent deux de ses fils, Lothaire, associé à l'empire et roi d'Italie, et Louis, roi de Bavière. On vit parmi les ambassadeurs auxquels il donna audience ceux des fils de Godefroy, chefs ou rois du Danemarck, ou de la Normandie cimbrique; et Louis termina avec eux les différents qui s'étaient élevés au sujet des limites de l'empire et du Danemarck. Cet empire, que Charlemagne avait fondé, existait encore par son propre poids.

Peu de temps après, Louis, roi de Bavière, se retira dans ses états. Lothaire resta auprès de son père, et Pepin, roi d'Aquitaine, vint trouver l'empereur, qui était encore à Aix-la-Chapelle (826). Pepin était accompagné de plusieurs grands de son royaume et des principaux commandants des frontières; il venait conférer avec son père des dangers qui menaçaient les provinces méridionales de France.

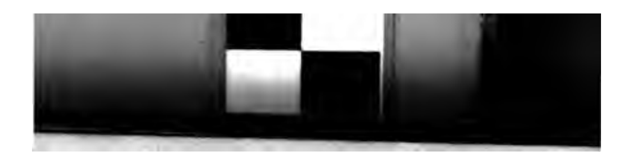
Dès 817 les Gascons établis au nord des Pyrénées s'étaient soulevés de nouveau contre Pepin; les troupes du jeune roi avaient mis en fuite les insurgés, qui s'étaient retirés chez les Gascons d'Espagne.

Béra, comte ou gouverneur de Barcelone pour l'empereur des Français, avait été accusé d'entretenir des intelligences secrètes avec Alhacan, roi de Cordoue et de toute l'Espagne musulmane. Un duel judiciaire avait eu lieu entre l'accusateur et l'accusé. Béra, vaincu dans ce duel, avait dû porter sa tête sur l'échafaud. Louis lui avait fait grâce, et l'avait exilé dans la ville de Rouen. L'empereur avait nommé à sa place Bernard, que l'on a cru fils de saint Guillaume, duc ou comte de Toulouse.

Des troupes impériales, commandées par les comtes des frontières, avaient passé la Sègre au-delà des Pyrénées, par ordre de Louis, et ravagé des contrées de l'Arragon soumises au roi de Cordoue.

Deux armées de ce roi, entrées dans la Galice, avaient été battues par le roi don Alphonse et son général, don Ramire.

(822) Alhacan était mort laissant dix-neuf fils et vingt-une filles. Abdérame, l'un de ses fils, et vraisemblablement son fils aîné, lui avait succédé. Abdalla, grand-oncle d'Abdérame, et gouverneur de la province de Valence, n'avait pas voulu le reconnaître, non plus que Mahamet, gouverneur de Mérida. Les comtes des frontières françaises avaient profité des divisions des Sarrasins pour porter de



nouveau le ravage dans l'Arragon. La mort d'Abdalla avait délivré Abdérame d'un des auteurs des discordes civiles qui troublaient son royaume.

Un des principaux officiers maures, nommé Candax ou Carcas, et, selon quelques auteurs, Achaps ou Apochaps, s'était embarqué avec ses femmes et ses enfants sur la flotte qu'Abdalla avait armée, et s'était dirigé vers l'Asie. Arrivé auprès de l'île de Crète, il y était descendu, avait brûlé ses vaisseaux, s'était emparé de l'île, y avait fondé la ville de Candie.

(824) Des troupes françaises avaient fait une incursion au-delà des Pyrénées occidentales : revenant dans leur patrie, et engagées dans les gorges étroites des montagnes, elles avaient éprouvé le même sort que l'arrière-garde de Charlemagne, elles avaient été massacrées par les Sarrasins réunis aux Gascons réfugiés dans les environs de Pampelune.

Mahamet, craignant de tomber entre les mains d'Abdérame, était passé au service du roi des Asturies, qui lui avait confié la garde des frontières de Portugal. Le roi de Cordoue, délivré de ceux qui avaient voulu se soustraire à son autorité, avait réuni de grandes forces et commencé des hostilités vers la Catalogne et les Hautes-Pyrénées (825). Les chrétiens de Jacca et des environs de cette ville l'avaient repoussé avec gloire. Ses armes continuaient néanmoins de menacer les contrées méridionales de la France.

L'empereur concerta avec les Aquitains les mesures qui parurent les plus convenables contre la puissance des Maures; Pepin retourna dans son

royaume : mais le grand nom de Charlemagne ne défendait plus l'empire, et les mécontents ne cessaient de répandre des alarmes et de jeter secrètement de la défaveur sur Louis.

Les habitants de Sarragosse, accablés d'impôts par le roi de Cordoue, prirent les armes, et implorèrent la protection de l'empereur. Louis promit de les défendre, de leur laisser leurs lois, de ne leur demander aucun tribut; mais il ne pouvait que promettre. Abdérame apaisa le mécontentement des Arragonais. Le gouvernement de Louis était d'ailleurs si faible, et son pouvoir si peu respecté, que les comtes de la Catalogne française et de quelques contrées voisines, peu inquiets de déplaire à une autorité qu'ils ne redoutaient pas, se divisèrent entre eux. Aizon, un de ces comtes, se révolta contre son souverain, s'empara de plusieurs châteaux, et demanda des troupes à Abdérame, qui se hâta de lui en envoyer (827). En vain Louis fit-il partir trois commissaires pour rappeler à leur devoir les gouverneurs des frontières; le caractère du souverain était trop méprisé pour que ses délégués pussent rien obtenir. Willemond, fils du comte Béra, ancien gouverneur de Barcelone, condamné à mort, mais pardonné par Louis, et exilé à Rouen, oublia que son père devait la vie à l'empereur; il ne pensa qu'à la disgrâce de l'auteur de ses jours. Il réunit des mécontents, se joignit à Aizon, et malgré les efforts de Bernard, le nouveau comte de Barcelone, ravagea Puycerda et presque toute la vallée de Cerdagne.

Une armée d'Abdérame, profitant des succès d'Aizon et de Willemond, se jeta sur les territoires de Barcelone et de Girone, brûla toutes les places ouvertes, prit Manrésa, Cardona, Salsona, et fortifia ces trois villes, qui formèrent une barrière redoutable dans la vallée qui aboutit à Barcelone.

Une armée française avait eu ordre de marcher vers la Catalogne; mais elle était commandée par deux généraux insubordonnés comme tant d'autres grands de l'empire, et égarés par une ambition que le pouvoir impérial n'était plus capable de contenir. L'un d'eux était Hugues, comte de l'Alsace, beau-père de Lothaire le co-empereur, et qui ne respirait en secret que l'agrandissement de l'autorité de Lothaire et la perte de Louis. L'autre était Malfred, comte d'Orléans. Ces deux généraux, jaloux du comte Bernard, et n'étant pas fâchés de voir se prolonger l'extrême embarras où l'armée d'Abdérame avait réduit le nouveau gouverneur de Barcelone, s'avancèrent très lentement vers la Catalogne, et n'arrivèrent au-delà des Pyrénées que lorsque les Sarrasins eurent ravagé les campagnes, fortifié les trois villes de la vallée barcelonaise, et renfermé leurs captifs et leur riche butin dans l'Arragon, et particulièrement dans Sarragosse.

Bernard dénonça leur perfidie; il se plaignit à l'empereur. Louis frappa un de ces coups qui, de temps en temps, échappaient à sa faiblesse. On dégrada Hugues, malgré son titre de beau-père de l'empereur Lothaire; on dégrada aussi Malfred : mais ces actes d'une juste fermeté ne furent pas

suivis des mesures nécessaires; l'esprit de Louis était trop peu étendu. Ce prince ne prit aucune précaution contre la vengeance qui s'alluma dans le cœur de Malfred et de Hugues : rien ne pouvait le sauver de sa destinée.

Le pape Eugène II avait cessé de vivre ; Valentin, son successeur, l'avait suivi de près dans la tombe. Grégoire IV, nommé après Valentin, n'avait été consacré qu'après avoir reçu l'acte impérial qui confirmait son élection. Mais Louis aurait-il osé refuser son consentement?

Pendant que les Sarrasins menaçaient son empire d'Occident du côté des Pyrénées, ils attaquaient l'empire d'Orient dans celles des provinces impériales les plus voisines de Rome.

Rien ne pouvait éteindre leur ardeur pour l'envahissement. Les divisions de leurs états, l'indépendance, la rivalité même de leurs différents souverains, affaiblissaient leurs forces, mais ne diminuaient pas leur audace, et ne tempéraient pas leur esprit de conquête. Trop éloignés des lumières, de la discipline, des maximes, du caractère et des vertus du peuple romain, ils n'avaient pas conservé l'unité de leur empire; mais l'identité de leur croyance religieuse, de leurs lois civiles émanées du Coran, de leurs préceptes, de leurs usages, les maintenait dans un seul corps de nation. Tous allaient ou voulaient aller à la Mecque honorer le berceau de l'islamisme; et la Mecque, gouvernée par un chérif que nommait le khalife de Bagdad, entretenait un sentiment profond de vénération

pour ce lieutenant du prophète, même parmi plusieurs des musulmans qui s'étaient soustraits à sa domination.

Non seulement le musulman Édris, l'un des descendants de Fatime, fille de Mahomet, avait, vers 789, quitté l'Arabie, et était allé se réfugier dans l'Afrique occidentale voisine du détroit de Gibraltar; non seulement la ville de Fez, bâtie par son fils Édris II, était devenue la capitale d'un état florissant dont la population s'accroissait avec rapidité, mais encore (805) un Ibrahim, fils d'Aglab, gouverneur du Keirwan sur les côtes de la Méditerranée, avait cessé de payer les tributs accoutumés au khalife Haroun-Errachid, et fondé sur l'ancien territoire de Carthage un royaume dont Tunis devait être la capitale.

Un petit intervalle séparait ce royaume de Keirwan de l'île de Sicile, qui obéissait à l'empereur de Constantinople. Les Sarrasins avaient fait plusieurs incursions dans cette île si fertile. Un évènement analogue à celui qui avait appelé les musulmans en Espagne les attire en Sicile. Un Sicilien, nommé Euphème, dont la famille jouissait d'une grande influence, avait enlevé et épousé une religieuse. On veut le séparer de celle qu'il aime; on le poursuit au nom des lois civiles, confondues alors avec les lois ecclésiastiques; on le juge avant de l'avoir arrêté; on le condamne à mort comme sacrilége. Il apprend son arrêt; il se résout à tout tenter; il lève l'étendard de l'insurrection. L'empereur Michel-le-Bègue était détesté. Euphème réu-

nit d'autant plus de partisans qu'il était aimé, et que, suivant quelques historiens, il avait rempli des fonctions importantes de manière à mériter l'estime et l'affection de ses compatriotes. L'amour et le ressentiment lui font violer le plus saint des devoirs : il a recours aux Arabes, il s'adresse au roi de Tunis. Ce roi, nommé Zindat-Allah, passe en Sicile (828). Euphème est tué auprès de Syracuse; mais les Sarrasins conquièrent une grande partie de l'île, et en conservent la possession.

Ils traversent le détroit de Messine, ils s'emparent de la Calabre, ils pénètrent dans la Pouille. Michel voit s'écrouler les extrémités de son empire; il se renferme dans son palais, s'y abandonne à la débauche, et meurt des suites de ses déréglements.

(829) Théophile son fils le remplace, et hérite de son intolérance.

Les orages qui menaçaient l'empire d'Occident paraissaient cependant près d'éclater. La plus grande des puissances, celle de l'opinion, était presque tout entière entre les mains des évêques et des abbés, dont les richesses avaient corrompu les mœurs, et qui, dans l'exaltation d'une piété aveugle, dans le délire d'un faux zèle, ou dans l'audace d'une ambition effrénée, dirigeaient les armes redoutables du fanatisme qui consume ses victimes, ou de la superstition qui les enchaîne. Louis avait tenu avec un clergé aussi dangereux la conduite la plus impolitique; il avait pour ainsi dire abdiqué l'autorité que Charlemagne avait exercée sur les

évêques. Dans le préambule des synodes de Mayence et d'Arles, tenus en 813, les évêques avaient supplié l'empereur Charles de confirmer leurs décrets, si sa piété les en trouvait dignes, et de faire corriger ce qu'elle aurait trouvé de répréhensible; et lorsque en 823 Louis adressa une circulaire aux évêques de ses états, il leur dit que sa puissance servirait leur autorité (*famulante potestate nostrâ*, etc.).

D'un autre côté, après avoir ainsi déposé la majesté du diadème, non pas par un mouvement d'humilité chrétienne, mais par un acte d'une faiblesse trop contraire aux devoirs prescrits par la religion elle-même, il blesse vivement toutes les passions de ceux à qui il vient, en quelque sorte, de soumettre son pouvoir; il offense leur orgueil, en élevant aux dignités de l'église des serfs nouvellement affranchis; il protège contre eux les juifs; il les fait contribuer avec sévérité aux charges de l'état; il ne laisse à leurs églises qu'une petite portion de terre exempte d'impôts et de corvées. Il entreprend une tâche bien plus grande; il veut réformer leur conduite irrégulière et leurs mœurs dépravées. Par ces dispositions si justes et si louables, il imite Charlemagne : mais il aurait fallu qu'il l'imitât en tout, et il venait de détruire le rempart élevé par son père.

Il avait eu de l'impératrice Judith un fils auquel il avait donné le nom de Charles. Il s'était aperçu trop tard qu'il avait disposé de tous ses états en faveur des trois fils que lui avait donnés Hermengarde. Sa tendresse pour Judith et son affection

pour le jeune Charles l'avaient porté à modifier le premier partage qu'il avait fait des pays soumis à son sceptre; il avait assigné, dès 821, à son quatrième enfant les contrées situées entre le Danube, le Necker, le Mein et le Rhin; il y avait ajouté, non seulement la Bourgogne transjurane, c'est-à-dire toute l'Helvétie, mais encore le territoire de Genève ou une grande partie de la Savoie, et la Rhétie ou le pays des Grisons. Ces provinces réunies devaient porter le nom de royaume de Rhétie.

De grands dérangements dans les saisons avaient anéanti les récoltes. Une administration sans prévoyance, un gouvernement privé de véritables lumières, un commerce trop peu étendu, laissèrent le mal sans remède : la famine ravagea l'empire, et la peste ajouta à tous ces fléaux les plus affreux de tous. Le clergé ne parla que de la colère de Dieu. Un effroi religieux s'empara des esprits. Louis, dans les plus vives alarmes, envoie des commissaires dans toutes les provinces. Vala, cet abbé de Corbie, que nous avons déjà vu pardonné par Louis, prélat impatient du repos, ambitieux, factieux, et d'autant plus à craindre qu'il était fanatique, est un des délégués de l'empereur; il rend compte de sa mission dans une assemblée générale tenue à Aix-la-Chapelle; il peint avec véhémence les abus dont il a été témoin (829). Il augmente le mécontentement déjà si grand, il enflamme les esprits, il parle du courroux céleste. L'inquiétude de Louis redouble. L'empereur ordonne que tous ceux qui sont obligés de prendre les armes lorsqu'on les convo-

que se tiennent prêts à marcher. Mais voyez ce qu'étaient Louis et son siècle! Il préside une assemblée générale de la nation. Tout ce que l'autorité a d'imposant et d'auguste, tout ce que la force a de légitime et de terrible, la prudence d'utile, la sagesse d'efficace pour calmer les esprits, et l'humanité de propre à soulager les maux et à diminuer les douleurs, tout est réuni autour de Louis. Il n'a qu'à dire un mot, et une nation généreuse va se dévouer avec enthousiasme aux plus nobles, aux plus grands sacrifices. Il méconnaît ce grand moyen de salut; il dissout l'assemblée. Il prescrit trois jours de jeûne dans toutes ses provinces. Il convoque quatre conciles provinciaux, à Mayence, à Paris, à Lyon, à Toulouse; il ordonne que ces assemblées examinent les réformes que demande la conduite du clergé, du monarque, des grands et du peuple.

Les actes du concile de Paris, que l'on peut voir dans le *Recueil des conciles*, règlent en effet les devoirs des évêques, des chorévêques, des prêtres, des abbés, des abbesses, des rois et des princes. Mais le feu de la sédition va éclater de toutes parts; l'empire va être déchiré.

Lothaire avait paru consentir sans peine à l'érection du royaume de Rhétie en faveur de Charles fils de Judith; il avait même promis de lui servir de tuteur et de le défendre. Mais son beau-père, le comte Hugues d'Alsace, et le comte Malfred, ces deux généraux jaloux du comte Bernard de Barcelone, et que leur conduite si coupable à

la tête de l'armée française avait fait dégrader, ne laissèrent pas échapper une occasion aussi favorable de satisfaire leur haine implacable. Ils s'emparèrent facilement de l'esprit de Lothaire, changèrent ses dispositions, l'incitèrent à témoigner à l'empereur combien la donation de la Rhétie à Charles blessait les droits qui lui avaient déjà été conférés. Louis, encouragé par les conseils de l'impératrice, montre un moment de fermeté: il fait partir Lothaire pour l'Italie; il renvoie Vala dans son abbaye; il rappelle auprès de lui Bernard, comte de Barcelone et duc du Languedoc ou de l'Occitanie; il lui donne toute sa confiance, il l'investit de toute son autorité, il lui confie la personne de son fils Charles, qui n'a encore que six ans, il le met à la tête des affaires de l'empire. La diète de Worms confirme la formation du royaume de Rhétie.

Mais la fermeté de Louis lui est pour ainsi dire étrangère; la circonstance la plus légère peut la faire évanouir.

Les mécontents ne le savaient que trop; ils sont bien loin de renoncer à leurs projets. La haute faveur du comte Bernard leur inspire une jalousie qui augmente leur ardeur secrète. On accuse ce favori d'avoir avec l'impératrice un commerce coupable; on répand le bruit que ses démarches perfides ne tendent qu'à faire périr les rois d'Italie, d'Aquitaine et de Bavière, à donner la mort à l'empereur lui-même, à placer sur le trône d'Occident le jeune Charles, et à conférer la régence à

Judith, dont Bernard serait le ministre tout-puissant. Vala croit ou fait semblant de croire à ces rumeurs sinistres; elles se répandent avec rapidité, et portent dans tout l'empire le trouble et la confusion. Les fils de Louis accréditent ces craintes comme s'ils les partageaient; ils se livrent à toute leur haine contre Judith, Bernard et le jeune Charles; ils veulent briser le sceptre de leur père.

Louis, roi de Bavière, vient à Corbie; il confère avec Vala; ils s'animent mutuellement contre l'empereur lui-même. Vala déclare qu'il veut sauver l'état; un parti puissant se forme autour de lui. L'autorité impériale n'est plus respectée par les factieux, et à la tête des complices de l'abbé Vala, on compte quatre prélats qui se souviennent bien peu des préceptes de leur divin législateur, Hilduin, abbé de Saint-Denys, Agobard, archevêque de Lyon, Bernard, archevêque de Vienne, Jessé, évêque d'Amiens.

La guerre civile se répand dans tout l'empire. Pepin, roi d'Aquitaine, s'avance à la tête d'une armée jusques à Verberie auprès de Compiègne; il ose former le projet d'attaquer les troupes de son père, que commande Bernard. Les évêques et les abbés rebelles profanent le nom de la divinité; ils ordonnent en invoquant ce nom sacré la révolte et le carnage. Louis retombe dans toute sa faiblesse; les instances de sa femme, les avis de Bernard, ne peuvent plus rien sur lui. Il demande que Bernard parte pour Barcelone; il engage Judith

à se renfermer dans le monastère des religieuses de Saint-Jean de Laon, et se retire dans le palais de Compiègne.

Pepin poursuit sa coupable entreprise. Il fait venir de Laon sa belle-mère; il parle en maître; il veut que Judith prenne le voile, et que son père se voue à l'état monastique. Louis et Judith confèrent ensemble. Louis ne sait plus qu'obéir. On envoie Judith dans le monastère de Sainte-Croix de Poitiers. Et voyez jusques où le malheureux Louis se trouve dégradé! une assemblée se réunit à Compiègne; Pepin est assis à la tête des grands de l'empire, Louis paraît dans l'assemblée, il parle debout, il déclare qu'il a fait beaucoup de fautes, il avoue qu'il a eu trop de complaisance pour sa femme, il loue le zèle de ceux qui l'ont instruit de ses défauts, il promet de ne plus gouverner que par l'avis des grands.

De vives acclamations se font alors entendre; on le proclame empereur, on le force de s'asseoir sur son trône, on lui promet l'obéissance la plus fidèle. Mais que cet enthousiasme, ce retour au devoir, ce respect pour le malheur, cette pitié qu'inspire l'instabilité des grandeurs humaines, sont de courte durée!

Lothaire arrive d'Italie avec une nouvelle armée; il confirme ce qu'a réglé son frère Pepin; il témoigne à Vala et à ses complices combien il est satisfait de leur zèle. Il fait crever les yeux à Herbert, frère de Bernard; il dégrade ignominieusement et exile Odon, gouverneur d'Orléans, et

cousin germain du comte de Barcelone; il relègue dans un monastère Conrad et Rodulphe, frères de l'impératrice, et il ne craint pas de renfermer son père et son souverain dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons.

Avec quelque soin que Louis fût gardé dans cette abbaye de Saint-Médard, plusieurs grands de l'empire venaient visiter celui qui avait régné sur eux; ils se retiraient pleins de respect et d'affection pour le prince infortuné, et d'indignation pour ses coupables enfants. Leurs sentiments se répandaient dans l'empire, et étaient chaque jour partagés plus vivement par les Français, sensibles et généreux. Les moines de Saint-Médard, chargés de le garder et de tâcher de lui persuader de recevoir la tonsure cléricale, étaient touchés de ses malheurs; ils admiraient sa douce et patiente résignation. Bien loin de rechercher à remplir les intentions de Lothaire, ils s'efforçaient de consoler Louis, de porter le calme dans ses esprits troublés, de relever son courage abattu. L'un d'eux, nommé Gondebaud, obtint toute sa confiance; il ranima son espoir, il lui proposa des démarches dont le succès lui paraissait presque assuré, il eut son consentement.

Rempli de talent et de zèle, il imagina d'aller trouver Pepin, roi d'Aquitaine. Il s'adresse à son amour-propre; il lui montre la hauteur avec laquelle agit Lothaire, sans daigner le consulter. « Vous n'êtes, ajoute-t-il, que l'odieux instrument » d'un frère qui ne travaille que pour lui. Si Lo-

» thaire reste le maître des états de votre père, que » n'aurez-vous pas à craindre de cet ambitieux? » Il s'exprime avec chaleur; il fait parler avec force la politique, l'intérêt, la nature, la religion dont il est le ministre. Pepin ne peut résister à son éloquence; il est ému, persuadé, il consent à tout.

Gondebaud s'empresse de se rendre auprès du roi de Bavière: il obtient le même succès.

Il court apprendre à Lothaire les dispositions des deux rois d'Aquitaine et de Bavière; il lui montre le grand changement qui s'opère dans l'opinion des Français, les mouvements redoutables des grands qui redemandent Louis, le danger qui le menace, s'il veut lutter seul contre toutes les forces d'un père irrité. Lothaire s'effraie; il désire, comme Pepin et comme le roi de Bavière, une entrevue avec l'empereur. L'influence irrésistible de l'opinion fait ouvrir les portes de l'abbaye de Saint-Médard. Louis est libre, et une assemblée générale est convoquée à Nimègue pour le mois d'octobre 830.

Les trois fils de l'empereur se trouvèrent à Nimègue; Pepin et Louis de Bavière étaient réconciliés avec leur père. Les grands vinrent à l'assemblée, et en tel nombre, que leurs escortes réunies formaient comme une armée qui fit trembler Lothaire. Gondebaud jouissait de son ouvrage. Le factieux Hilduin, abbé de Saint-Denys, se rendit à Nimègue avec une suite nombreuse d'hommes armés. Louis, animé par ses malheurs, les sentiments que lui témoignaient les grands de son empire, le

dévouement de l'assemblée, et vraisemblablement les discours de Gondebaud, ordonna à Hilduin, comme à un des chefs de la rébellion, d'aller à Paderborn attendre la décision de son sort; il renvoya de même Vala dans son abbaye de Corbie. Les partisans de Lothaire, déconcertés par ces mesures, s'assemblèrent pendant la nuit dans la tente du co-empereur; ils voulaient que Lothaire se hâtât de se retirer dans ses états, ou enlevât Louis les armes à la main. La délibération fut longue; elle durait encore, lorsque Lothaire reçut une invitation pour se rendre auprès de son père; il n'osa pas s'y refuser, malgré les instances de ses amis. Louis le reçut avec bonté, se contenta de lui reprocher la confiance qu'il avait eue dans des conseils perfides, et paraissant en public avec son fils à son côté, dissipa par sa seule présence un léger tumulte que les partisans de Lothaire venaient de faire naître. L'assemblée générale proclama solennellement l'empereur Louis, qui, dans cette circonstance, éprouva combien les Saxons étaient reconnaissants de la faculté qu'il avait donnée à un grand nombre de leurs compatriotes de retourner dans leur pays. Les principaux auteurs de la conspiration furent conduits devant l'assemblée, en présence de Louis et des rois ses enfants; elle les jugea, et les condamna à la peine capitale. L'empereur fit suspendre leur supplice.

Il alla avec ses trois fils à Aix-la-Chapelle. L'impératrice Judith y fut ramenée de Poitiers. Le pape Grégoire IV déclara que la violence l'ayant con-

trainte à prendre le voile, elle n'avait contracté aucun engagement religieux (831). Elle se soumit à l'épreuve du fer rouge, pour prouver combien elle était innocente des crimes dont on l'avait accusée. L'empereur la replaça sur le trône, accorda la vie à tous ceux qui avaient été condamnés à mort, se borna à les renfermer dans des cloîtres, renvoya Lothaire en Italie, Louis en Bavière, Pepin en Aquitaine, et ne garda auprès de lui et de Judith que le jeune Charles, nommé roi de Rhétie, et qu'on a surnommé le Chauve.

L'ordre et la paix paraissaient rétablis; mais combien leur durée devait être passagère, et quel nouveau malheur devait fondre sur la tête trop faible de Louis!

Judith conservait un profond ressentiment de toutes les humiliations qu'elle avait éprouvées; elle usa de tout l'empire qu'elle avait sur son époux pour lui faire partager ses désirs de vengeance. Louis ne put résister à l'ascendant de Judith. Non seulement plusieurs de ceux qui avaient favorisé les entreprises de Lothaire furent éloignés de la cour, non seulement Lothaire ne conserva son autorité sur l'Italie que sous la condition de demander les ordres de son père pour toutes les décisions importantes; mais encore Louis, esclave des volontés de Judith, déclara Lothaire déchu de son association à l'empire. Il délia tous les sujets de son fils du serment de fidélité qu'ils avaient prêté à ce prince; et Vala, qui avait d'abord été renvoyé dans son monastère, fut relégué près du lac de

Genève, dans une espèce de caverne ou de prison d'un accès difficile, et où il ne pouvait communiquer avec personne.

Cette sévérité blessa vivement Lothaire et tous ses amis. Bien loin de faire croire à la fermeté de Louis, elle ne parut qu'une nouvelle preuve de sa pusillanime condescendance; elle encouragea tous ceux qui désiraient de braver son pouvoir; et les Français, dont il avait de nouveau obtenu l'intérêt, ne purent voir qu'avec un mécontentement qui pouvait devenir bien funeste l'acte arbitraire par lequel l'empereur annulait une association confirmée par les suffrages de l'assemblée générale.

Le danger fut cependant un peu écarté : quelques évêques firent voir à l'empereur et à l'impératrice elle-même combien il était important de prévenir les effets des rigueurs qu'on avait exercées, et de ramener par la douceur des esprits trop aigris. Louis publia une amnistie générale; il permit à tous ceux qui avaient été relégués dans des monastères de sortir de ces retraites, il rendit tous les biens qui avaient été confisqués. Il fit offrir la liberté à Vala, à condition qu'il reconnût ses torts; il la lui fit proposer par le célèbre théologien Paschase Radbert, religieux de Corbie, ami, successeur et historien de Vala : mais l'abbé se refusa à l'aveu que demandait Louis; et, suivant Paschase Radbert, l'empereur irrité le fit transporter dans l'abbaye de Neuf-Monstier, située dans une île voisine du Poitou, et de là dans un monastère

d'Allemagne, d'où Vala ne revint à Corbie que privé de sa dignité abbatiale.

(831) Louis vint à Thionville présider une diète générale qu'il avait convoquée.

Il y reçut des ambassadeurs des chefs des Danois habitants ou voisins de la Chersonèse ou péninsule cimbrique. Il y donna aussi audience à des ambassadeurs des Arabes de l'Afrique septentrionale, où les Édrisites, descendus de Fatime, fille de Mahomet, gouvernaient le royaume de Fez qu'ils avaient fondé, et où les Aglabites, ou descendants d'un musulman nommé Aglab, commandaient dans le Keirwan.

Bernard, que Louis, dans le temps de ses premiers malheurs, avait renvoyé malgré lui dans le comté de Barcelone, parut dans cette assemblée générale de Thionville, où l'empereur l'avait appelé. Il invoqua la justice de la diète au sujet des crimes dont on l'avait accusé, offrit de soutenir son innocence les armes à la main; et personne ne s'étant présenté, ni pour le combattre ni pour renouveler aucune accusation, il prêta un serment solennel, et fut reconnu innocent.

Pepin, roi d'Aquitaine, qui avait été convoqué pour l'assemblée générale, avait cherché différents prétextes pour différer son départ, et n'était arrivé à Thionville qu'après la séparation de la diète. Son père, mécontent et de ses délais et de ses manières arrogantes et hautaines, lui témoigna combien il en était offensé, et le retint auprès de lui. Pepin s'échappa le 27 décembre. Louis regarda sa fuite

comme un commencement de révolte, t convoq uapour le printemps suivant une assemblée générale qui devait se tenir à Orléans, et à laquelle il ordonna à ses trois fils de se trouver.

Mais à peine le printemps de 832 fut-il commencé, qu'on annonça à l'empereur la rébellion du royaume de Bavière. Le roi Louis, à la tête d'une armée, allait entrer dans la Rhétie, et se disposait à passer le Rhin. L'empereur se hâta de changer le lieu des séances de la diète; il ordonna que les membres de l'assemblée et les troupes de la Neustrie ou de la France proprement dite, de l'Austrasie et de la Saxe, se trouvassent à Mayence le 18 avril. La diète ne dura qu'un jour. Il paraît qu'elle ne s'occupa que de la guerre de Bavière. L'empereur s'avança jusques au milieu de la Souabe. Le roi de Bavière s'était tenu à peu de distance de Worms; mais voyant qu'on lui avait donné un faux espoir en lui promettant la défection des troupes impériales, il reprit la route de ses états, d'autant plus consterné, que le plus grand nombre de ses soldats l'abandonnèrent et passèrent sous les enseignes impériales. Louis lui manda de le venir trouver à Ausbourg, le reçut avec clémence, et se contenta de lui faire jurer qu'il serait à l'avenir fidèle à ses devoirs.

Lothaire, le principal auteur de la révolte du roi de Bavière, avait été assez peu politique dans ses projets criminels pour ne pas prendre les armes en même temps que son frère. Il s'empressa de se rendre à Francfort auprès de l'empereur, à qui il

tâcha de persuader qu'il n'avait eu aucune part à la rébellion des Bavarois.

Pepin, roi d'Aquitaine, était resté dans l'inaction comme Lothaire. L'empereur, après avoir tenu une diète à Orléans, alla dans le Limousin jusques à Joac, où il y avait alors une maison royale. Il y manda Pepin, qui n'osa pas refuser de s'y rendre; il y manda aussi le comte Bernard, accusé d'avoir inspiré à Pepin ses nouvelles vues criminelles.

On n'a donné aucune explication satisfaisante de cette intelligence coupable, et en apparence très soudaine, du comte Bernard, le favori de Louis, avec Pepin qui avait détesté dans ce comte le protégé de l'impératrice Judith.

Quoi qu'il en soit, l'empereur ordonna qu'on *fît le* procès à Pepin, et à Bernard, qui fut dégradé. Pepin, convaincu de rébellion, fut exilé à Trèves : mais il se déroba à l'escorte qui l'y conduisait; et les Aquitains ayant pris les armes, ne cessèrent de harceler l'armée de l'empereur, qui ne regagna qu'avec peine Aix-la-Chapelle.

Louis voit se former un nouvel orage plus menaçant que ceux sous lesquels il a été obligé de courber la tête; mais il ne sait pas le conjurer.

Il apprend bientôt que ses trois fils avaient formé une nouvelle ligue contre lui. Il s'irrite, et, comme tous les caractères faibles, il se laisse emporter dans sa colère à une grande et impolitique injustice. Judith accroît son indignation. Comment résisterait-il aux insinuations d'une femme jeune,

belle, adroite, ambitieuse et vindicative? Il déshérite Pepin, et donne le royaume d'Aquitaine à Charles, au fils de l'impératrice. L'incendie éclate à la nouvelle de cet acte qui fait trembler Louis de Bavière et Lothaire sur leurs trônes. Les rois d'Italie et de Bavière se déclarent hautement les défenseurs de leur frère. Lothaire entraîne dans son parti le pape Grégoire IV, qui voit aisément combien il peut accroître les prérogatives de l'Église de Rome, en profitant avec habileté des circonstances extraordinaires où se trouve l'empire d'Occident, et en tâchant de devenir successivement, entre l'empereur et ses fils, médiateur, arbitre et peut-être juge.

Le bruit se répand en France que le pape vient pour excommunier l'empereur s'il refuse de maintenir les anciens arrangements et de se réconcilier avec ses fils. Les partisans des rois, les mécontents, les hommes avides de nouveautés, appuient cette rumeur, que la superstition rend bientôt séditieuse. Louis écrit aux évêques de son empire, et leur rappelle la fidélité qu'ils lui doivent. Il charge Agobard, archevêque de Lyon, de publier une instruction contre la conduite du pontife de Rome. Les évêques s'assemblent; ils adressent en commun au pape une lettre remarquable, conservée dans son intégrité par plusieurs auteurs presque contemporains. Ils lui disent, d'après l'autorité des anciens canons, que s'il vient pour excommunier l'empereur et les évêques, il est en danger de s'en retourner ex-

communié lui-même; qu'il doit se souvenir du serment de fidélité qu'il a prêté à l'empereur après son élection; et que les choses en viendraient peut-être au point qu'on le déposerait du pontificat, pour être venu en France avec les ennemis de l'empereur et sans sa permission. Le pape répond avec aigreur au clergé de France; il tâche de réfuter leurs principes, mais ne les change pas.

Cependant Pepin était parvenu à joindre Lothaire et le roi de Bavière. Les trois princes, à la tête de leurs troupes, viennent en Alsace, s'avancent près de Brisack et de Colmar jusques à Rothfeld (champ rouge), qui a porté ensuite le nom de *Lügenfeld* ou *champ du mensonge*, et que, suivant dom Calmet, on a nommé plus récemment *Rothleube* ou *feuillée rouge*. L'empereur établit son camp entre Strasbourg et le camp de ses fils. Lothaire s'efforce d'attirer auprès de lui ceux dont l'exemple peut influer le plus sur l'esprit des peuples. Paschase Radbert rapporte que l'on compta parmi ceux qui allèrent trouver Lothaire, cet abbé trop fameux, le comte Matfred, et Élizacar, abbé de Saint-Riquier. Les évêques restés fidèles à l'empereur écrivent de nouveau au pape avec une force qui étonne le pontife; mais Louis croit que les armes doivent seules décider entre ses fils et lui. Les deux armées sont en bataille: au moment où l'empereur allait donner le signal du combat, on vient lui dire que le pape approche et vient pour conférer avec lui.

[redacted]

Il le reçoit à la tète de ses troupes; il se laisse persuader par Grégoire de suspendre la bataille. Il garde pendant plusieurs jours le pape dans son camp; il a plusieurs conférences avec ce pontife: au moment où il le renvoie, il en reçoit la promesse de ne rien négliger pour disposer les trois princes à la paix. Bernard, archevêque de Vienne, que Louis avait envoyé aux princes rebelles, négocie aussi de son côté; mais pendant cette espèce de trève les princes emploient avec tant de succès les présents, les promesses et les menaces, que, par un effet trop funeste de la conduite antérieure de l'empereur, presque toute son armée, séduite et débauchée, s'écoule comme un torrent, suivant l'expression d'un historien, et se précipite dans le camp des rois.

(833) Il ne reste auprès de Louis que l'impératrice, le prince Charles qui n'avait que neuf ans, Drogon, évêque de Metz, quelques autres évêques, quelques abbés, et un petit nombre de grands du royaume.

Dès le lendemain, les soldats qui avaient abandonné l'empereur menacent de l'investir dans ses tentes. Louis ordonne à ceux qui sont restés auprès de lui de ne pas s'exposer à la fureur des ennemis et de se réfugier dans quelque asile, et il fait dire à ses fils de faire retirer ceux qui insultaient son camp. Les princes font proposer à leur père de venir les trouver. Ils vont au-devant de lui, descendent de cheval dès qu'ils l'aperçoivent, et le saluent avec respect. Louis leur rappelle la

parole qu'ils lui ont si souvent donnée, leur dit qu'il compte être en sûreté entre leurs mains, lui, l'impératrice et son fils. Ils se hâtent de lui répondre qu'il n'a rien à craindre ni pour lui, ni pour son fils, ni pour l'impératrice, qu'ils veulent exécuter tous les traités. L'empereur les embrasse et entre dans leur camp.

Mais voyez quelles vont être les suites de cette scène déplorable!

On conduit l'impératrice dans la tente du roi de Bavière, on mène l'empereur et le jeune Charles dans celle de Lothaire; on ne laisse auprès d'eux que des personnes dont on est sûr.

On fait paraître un simulacre d'assemblée, on y déclare que Louis est déchu de l'empire, on y résout de le conférer à Lothaire. Ce prince feint de ne pas vouloir l'accepter. On lui annonce que s'il refuse la couronne impériale, on choisira un autre empereur capable de défendre l'empire. Lothaire se rend, on le proclame. On augmente les états de Pepin et du roi de Bavière, et les trois frères se séparent.

Lothaire va à la maison royale de Marlen à Maurmoutier, près de Saverne, à Metz, à Verdun, à Soissons, traînant toujours avec lui son père, qu'on ne traite plus qu'en captif. Louis revoit cette abbaye de Saint-Médard où il a déjà été retenu par l'ordre de son fils. Lothaire l'y renferme de nouveau, et veut qu'il y soit étroitement gardé. L'impératrice est exilée à Tortone; le jeune Charles, séparé de son père et de sa mère, est conduit dans

l'abbaye de Prum, au milieu de la vaste forêt des Ardennes.

Louis éprouve des traitements barbares; on multiplie ses souffrances pour l'obliger à prendre l'habit religieux et à renoncer au monde.

Lothaire toutefois n'ose consommer son crime; l'inquiétude le saisit. Les tourments de son père ne peuvent déterminer ce malheureux prince à prendre l'habit des moines de Saint-Médard. Lothaire sait combien tout ce qui s'est passé dans la prétendue assemblée du camp de Rothfeld est illégal. Il tente une grande entreprise: il convoque une assemblée générale; il la réunit au mois d'octobre 833, dans ce château de Compiègne où une autre diète avait été si près d'être fatale à Louis. Il y fait venir son père; il répand la terreur et la division, plus funeste encore, parmi les membres de l'assemblée; il ose traiter de criminels ceux qui n'approuveraient pas la déposition de Louis prononcée en Alsace. Les chefs des rebelles, d'autant plus audacieux qu'ils doivent ou l'emporter ou périr, accusent l'empereur. On lui reproche particulièrement d'avoir contribué aux débauches de sa femme, d'avoir ordonné le meurtre du roi Bernard, d'avoir négligé de tenir annuellement les assemblées générales du printemps, et comme les lois ecclésiastiques étaient, à cette époque de bouleversement, confondues avec les lois civiles, d'avoir fait marcher ses troupes pendant le temps pascal ou pendant le carême.

L'assemblée condamne Louis, le déclare dé-

chu du trône, et proclame Lothaire empereur.

Lothaire est néanmoins bien loin de se croire paisible possesseur de la couronne impériale. Qui pouvait ignorer les menaces et les violences qui avaient ôté à l'assemblée sa liberté ?

Les partisans de Lothaire imaginent un forfait plus extraordinaire encore ; et quelques uns de ces évêques de France qui avaient montré contre les prétentions du pape une fermeté si courageuse, ont la lâcheté d'approuver les projets de Lothaire et d'en devenir les complices.

D'après une opinion absurde, mais générale dans ces temps d'ignorance et de passions aveugles, un homme condamné à une pénitence publique et canonique était dégradé de toutes ses dignités et déclaré incapable d'exercer aucune autorité civile. Des évêques dont on ne peut rappeler le souvenir qu'avec indignation se réunissent; Ebbon, archevêque de Reims, qui les préside, lit un mémoire qui contient contre Louis plusieurs chefs d'accusation, et notamment ceux sur lesquels la diète avait déjà prononcé; et sans entendre Louis ni aucun de ses défenseurs, les évêques le condamnent pour tout le reste de sa vie à une pénitence publique et canonique. On lui notifie sa condamnation; il n'y oppose aucune plainte. On le transfère une troisième fois dans le couvent de Saint-Médard; les évêques l'y suivent; et quel spectacle va être donné pour l'éternelle instruction des peuples, des rois et des vrais amis d'une religion sainte!

Les évêques disent à Louis que ses crimes ont encouru l'excommunication, et qu'il ne peut éviter les malheurs sans terme qui lui sont réservés qu'en se soumettant à la pénitence qui vient de lui être imposée. Louis s'humilie. « Je suis prêt » à suivre vos conseils salutaires, dit-il aux évêques; » mais auparavant que j'embrasse mon fils! » On va chercher le nouvel empereur: Lothaire vient; son père le serre dans ses bras, et Lothaire ne tombe pas à ses pieds! Louis s'approche de l'autel sur lequel on a placé les reliques de Saint-Médard; il s'avance comme une victime, il se prosterne sur un cilice; il tient dans ses mains le mémoire qui l'accuse, il s'avoue coupable de tout ce que contient cet acte sacrilége; il déclare qu'il implore la pénitence à laquelle on l'a condamné, il dépose sur l'autel son épée impériale, il se dépouille de ses habits. Les évêques le revêtent d'une robe noire, lui imposent les mains, le conduisent dans la cellule étroite où il va être renfermé et où ils lui disent qu'il doit pleurer ses péchés pendant le reste de ses jours, et les assistants se retirent consternés, mais enchaînés par la crainte et la superstition.

Bientôt il s'en fallut de beaucoup que la France et l'Allemagne partageassent les passions délirantes des complices de Lothaire : la terreur exerçait moins son empire, les nuages se dissipaient, la vérité commençait à paraître. On plaignait Louis, on exécrait Lothaire. Les peuples, les grands et plusieurs évêques témoignaient

déjà combien la captivité de Louis leur était odieuse; ils cherchaient les moyens de le délivrer, de faire annuler des actes dictés par la violence d'un fils rebelle et dénaturé.

Les frères mêmes de Lothaire, offensés de sa hauteur et de l'empire qu'il affectait, se trouvèrent insensiblement disposés à travailler au rétablissement de leur père. Drogon, évêque de Metz, et fils de Charlemagne, et plusieurs autres grands personnages, agirent avec tant de succès auprès de Louis, roi de Bavière ou de Germanie, qu'il résolut de prendre les armes pour délivrer l'empereur. On détermina aisément le roi d'Aquitaine à se joindre à celui de Bavière, et pendant les premiers mois de 834 on ne cessa de tenir des assemblées secrètes en faveur de Louis, dans la France proprement dite, dans l'Aquitaine, dans l'Austrasie, dans la Souabe, dans la Bavière.

Quelle était cependant l'affreuse captivité de Louis! Gardé à vue, il ne pouvait parler qu'aux satellites dévoués à Lothaire. Non seulement il ignorait ce qui se préparait en sa faveur, mais ses gardes faisaient parvenir jusques à lui les bruits les plus propres à augmenter ses cruels chagrins. On lui disait que Judith avait cessé de vivre, que Charles qu'il aimait tant avait été obligé de recevoir la tonsure religieuse. Il n'avait de consolation que dans les larmes et dans la prière. Lorsqu'il allait à l'église, il conjurait les religieux du monastère de joindre leurs vœux aux siens pour l'épouse qu'il croyait avoir perdue. Ils furent touchés de ses angoisses

cruelles; ils chargèrent un d'eux, nommé Hardouin, qui disait tous les jours la messe devant Louis, de calmer les regrets et l'inquiétude du monarque infortuné. Louis présentant un jour à Hardouin, suivant l'usage de ce temps, l'hostie qui devait être consacrée, le religieux lui serra la main, et lui dit : Il est auprès de l'autel. La messe était finie, tout le monde étant sorti de la chapelle, et les gardes de Louis s'étant retirés comme à l'ordinaire, en dehors de la porte, pour laisser leur prisonnier continuer seul ses prières, l'empereur s'approcha de l'autel, et trouva au bas des marches un petit rouleau de parchemin que le moine y avait jeté, et qui lui apprit que sa femme vivait, que son fils n'avait pas reçu la tonsure monastique, et que plusieurs grands de l'empire travaillaient pour le faire remonter sur le trône impérial. Louis croit à peine à tant de bonheur. Mais Lothaire, qui veut aller passer l'hiver à Aix-la-Chapelle, éprouverait trop d'inquiétude s'il s'éloignait de celui dont une étroite captivité peut seule dissiper un peu ses alarmes secrètes, et l'on conduit prisonnier à sa suite son père et son empereur.

L'histoire doit rappeler tous ces détails; ils peignent les mœurs du siècle, et la profondeur de l'abîme où était tombé le plus puissant monarque du monde.

Le roi de Bavière envoya des ambassadeurs à Lothaire, pour l'engager à traiter leur père avec plus de douceur. Ils furent mal reçus. Il lui adressa une nouvelle ambassade, qui n'eut pas

plus de succès, et qui ne put pas voir le vieux empereur. Il alla trouver Lothaire à Mayence, mais leur entrevue ne produisit aucun résultat favorable à Louis.

De nouveaux ambassadeurs du roi de Bavière, arrivés à la cour de Lothaire, demandèrent à être admis auprès du monarque captif. Ils ne le virent qu'en présence de deux confidents de Lothaire, et purent à peine lui faire soupçonner l'intérêt que prenait à son sort celui qui les avait envoyés.

Mais le moment était arrivé où l'on allait voir éclater de tous les côtés les terribles effets du mécontentement, de la haine et du courroux secret des peuples et des grands.

Lothaire apprend que la Germanie est en armes, et que les Austrasiens, ligués avec le roi de Bavière, vont marcher contre lui. Il part d'Aix-la-Chapelle avec son père et son frère, le jeune Charles, qu'il avait fait sortir de l'abbaye de Prum. Il vient à Compiègne. Le roi de Bavière le suit avec son armée, et Pepin, roi d'Aquitaine, se met en campagne pour seconder les Germains. Lothaire s'avance vers Paris avec ses deux captifs; il rencontre le comte Egbard, le comte Guillaume, et un grand nombre de vassaux, de leudes, de ceux qu'on distinguait par le nom de nobles, qui se déclarent pour son père, et demandent sa liberté. Lothaire veut d'abord les combattre; mais, effrayé par le danger qui l'environne, et troublé par ses remords, il va trouver son père, et lui dit qu'il est inutile de faire répandre le sang de tant de braves,

qu'il n'a accepté l'empire que malgré lui, et qu'il est prêt à renvoyer à une assemblée générale la décision de tous leurs différents.

Louis engage les deux comtes à suspendre toute attaque. Lothaire apprend que Pepin est déjà sur les bords de la Seine, à la tête de troupes très nombreuses. Il ne sait comment conjurer la tempête; il rend la liberté à son père et au prince Charles, qui vont au monastère de Saint-Denys, et il se retire avec son armée jusques à Vienne, sur les bords du Rhône.

(834) Dès qu'on sait que les fers de Louis sont rompus, on accourt vers lui de toutes les parties de l'empire : tout ce qu'il a souffert a tout fait oublier. On lui témoigne une joie vive, une affection touchante; on le conjure de reprendre les rênes du gouvernement. Mais son infortune n'a pas changé son caractère. Une erreur aussi grande que funeste, quelque respectable que pût en être le principe, lui fait trouver une sorte d'autorité qui lui en impose dans l'acte sacrilége d'une réunion incompétente de quelques évêques révoltés à Compiègne. Il veut qu'une assemblée de prélats prononce sur la conduite de la première. Un grand nombre d'évêques se rassemblent à Saint-Denys; ils déclarent nul tout ce qu'a décidé ce qu'ils appellent le conciliabule de Compiègne. Chaque prélat, par une démarche bien remarquable, lui remet un écrit signé de sa main, et par lequel il reconnaît que tout ce qui a été fait contre lui l'a été injustement. Il reprend la couronne et le sceptre; et pour em-

ployer des expressions que les historiens ont déjà consacrées en écrivant sa vie, il ceint la ceinture impériale et militaire avec la délibération et le conseil du peuple français.

Remonté sur son trône, Louis fut vivement sollicité de poursuivre Lothaire. Il préféra d'attendre les effets du repentir de son fils. Il renvoya Pepin en Aquitaine, alla à Aix-la-Chapelle avec le roi de Bavière et le prince Charles, y reçut Judith, ramenée d'Italie, ordonna qu'on publiât dans ses états une amnistie générale, et fit offrir à Lothaire le pardon et l'oubli du passé.

Lothaire refusa ce pardon; il espérait dans le succès de ses armes. Les comtes Matfred et Lambert, qui tenaient pour lui vers la Bretagne, battirent en effet Odon, général de l'empereur. Lothaire prit la ville de Châlons-sur-Saône, s'avança vers Autun et Orléans, qui n'osèrent lui résister, et fit sa jonction avec les comtes Lambert et Matfred. L'empereur avait d'abord côtoyé l'armée de Lothaire sans vouloir le combattre; mais ayant été joint auprès de Blois par Pepin, arrivé à la tête de forces considérables, et voyant sous ses ordres des troupes bien supérieures à celles de Lothaire, il envoya à ce fils rebelle, Baradade, évêque de Paderborn, le duc Gebhan, et Bérenger, son parent, pour lui commander de se rendre auprès de lui. Les députés promirent à Lothaire une grande indulgence. Il vint auprès de Louis, qui le reçut sur son trône, au milieu de son camp. Il se jeta à ses pieds, il implora son pardon; il l'obtint de son père, qui

lui permit de s'en retourner en Italie, après avoir juré qu'il serait soumis et fidèle.

Le roi d'Aquitaine et le roi de Bavière repartirent pour leurs états, et l'on vit commencer cette époque d'indulgence et de réconciliation, cette ère dite *repropitiante*, et de laquelle Louis se plut à dater les actes impériaux postérieurs à son rétablissement sur le trône d'Occident.

Mais le caractère de Louis était encore plus faible que clément. Quelques uns de ses conseillers trouvèrent le moyen de faire servir sa faiblesse à leurs intérêts, à leurs haines, à leurs vengeances particulières. Louis flétrit les palmes qu'il avait méritées par son amnistie générale. On lui inspira de punir au moins ceux dont il avait eu le plus à se plaindre, et qui avaient provoqué avec le plus d'acharnement et son humiliation et ses autres malheurs. On l'empêcha de voir les nouveaux dangers dans lesquels il allait se précipiter, et dont il ne fut garanti que par des évènements imprévus.

(835) Il convoqua une assemblée générale à Thionville, vers la fin de 835. Mais que de circonstances extraordinaires nous allons remarquer! quelles craintes ridicules dans Louis! quelles précautions inutiles! quelle méfiance sans cesse renaissante! quelle espèce d'oubli des droits de la nation qui avait prononcé par l'organe de ses représentants!

Hildeman, évêque de Beauvais, se purge canoniquement devant l'assemblée, on le déclare innocent. Bernard, évêque ou archevêque de Vienne,

se montre un moment dans l'assemblée générale, mais disparaît bientôt. Ebbon, archevêque de Reims, avoue son crime, se déclare indigne de l'épiscopat, et présente à l'empereur sa démission écrite. On dépose Agobard, archevêque de Lyon, et quelques autres prélats qui n'avaient pas obéi à trois citations, et on déclare nul tout ce qui a été fait à Compiègne en 833.

Mais comme l'assemblée était en quelque sorte devenue un concile, et que Thionville n'était pas une ville épiscopale, on la transfère à Metz. L'évêque diocésain Drogon, le frère de l'empereur, lit à haute voix la déclaration que l'on vient de faire à Thionville. Tout cède d'autant plus facilement aux opinions du siècle, que les évêques ne laissent rien échapper de ce qui peut fortifier ou accroître leur pouvoir temporel. Sept archevêques tiennent leurs mains élevées au-dessus de la tête de Louis; on récite les prières prescrites pour la réconciliation des pénitents; les prélats prennent sur l'autel la couronne impériale, ils la placent sur le front de Louis, et les voûtes du temple retentissent des acclamations des assistants.

Ce n'est pas assez cependant de l'assemblée de Thionville, de celle de Metz, et d'une espèce de nouveau sacre, on convoque une seconde diète à Thionville, et l'empereur y porte de nouvelles plaintes contre l'archevêque Ebbon. Les prélats, attentifs à toutes les circonstances, obtiennent de l'empereur, si porté à ne leur rien refuser, qu'Ebbon ne soit pas entendu devant les laïques, mais

seulement devant les évêques et dans la sacristie voisine de l'église. Ebbon a recours à l'impératrice, dont il connaissait tout le crédit. Il lui fait présenter un anneau qu'elle lui avait donné dans le temps; il implore son ancienne bienveillance. Judith intercède pour lui auprès de l'empereur. Six prélats reçoivent d'Ebbon une déclaration ou confession écrite, que l'on a conservée pendant long-temps dans la cathédrale de Metz. On se contente de sa déposition; l'acte est signé par quarante-trois archevêques ou évêques. Il paraît que les désirs de l'impératrice arrêtent toute nouvelle poursuite, et aucune nouvelle atteinte n'est portée à l'amnistie, à la paix, à l'union.

Mais Judith ne pardonna pas seulement à Lothaire; sa tendresse pour son fils, le besoin de lui donner un appui pour le temps qui suivrait la mort de l'empereur, déjà accablé par l'âge, les chagrins et les fatigues, et le soin de son propre intérêt, lui inspirèrent un projet remarquable, et qui prouve combien sa politique s'élevait au-dessus de ses affections. Elle imagina de s'adresser à Lothaire lui-même, et de lier le sort du jeune Charles à celui du roi d'Italie. Louis approuva facilement son plan. Des hommes de confiance partirent pour la cour de Lothaire; on parvint à lui faire adopter en partie les vues de Judith; il envoya des agents particuliers auprès de son père, pour terminer avec l'empereur et l'impératrice les négociations commencées; et nous ne devons pas négliger de dire, pour donner une idée plus nette des hommes et

des évènements, que parmi ces députés on retrouve ce Vala, abbé de Corbie, qui avait une grande influence auprès de Lothaire, et qui mourut peu de temps après dans le monastère de Bobio.

On ne connaît pas le résultat qu'eurent alors les démarches de Judith et celles de Lothaire; mais vers 837 l'empereur, déjà âgé de soixante ans ou environ, affaibli par ses infortunes et gouverné de plus en plus par l'impératrice, fit connaître le projet qu'il avait formé, ou plutôt que Judith lui avait fait adopter, de donner à son fils, indépendamment de la Rhétie, le royaume de Neustrie et les territoires de Toul, de Bar, d'Auxerre et de Sens. Les rois d'Italie, de Bavière et d'Aquitaine en furent bientôt informés: réunis pour concerter leurs démarches, ils crurent devoir attendre un temps plus favorable pour s'opposer à l'agrandissement des états de Charles. Louis convoqua une diète à Quiersy ou Crécy sur l'Oise. Il y déclara le désir qu'il avait de conférer le royaume de Neustrie à son jeune fils; il demanda le consentement de l'assemblée. La diète approuva la résolution de l'empereur; Pepin, roi d'Aquitaine, présent à l'assemblée, y donna son consentement. Louis ceignit l'épée au jeune prince, qui avait quatorze ans ou environ; il plaça sur sa tête la couronne de son nouveau royaume, et il s'empressa de donner avis de ces actes solennels au roi d'Italie et à celui de Bavière, qui ne firent aucune réclamation.

Peu de temps après mourut le roi d'Aquitaine,

laissant trois enfants. Judith crut devoir reprendre ses négociations avec le roi d'Italie.

Lothaire se rend à Worms, où l'empereur le reçoit avec beaucoup de bonté. Louis l'entretient du projet qu'il a de partager le royaume d'Aquitaine entre lui et le jeune roi de Neustrie; il lui laisse le choix de faire lui-même le partage, ou de prendre le lot qui lui conviendra le mieux; il le conjure de reconnaître l'agrandissement de puissance qu'il lui destine, en servant de tuteur et de protecteur au jeune fils de l'impératrice. Lothaire promet tout ce que son père désire; il le prie de faire seul le partage du royaume d'Aquitaine. On donne au roi de Neustrie toutes les provinces du royaume de Pepin comprises entre l'Océan, les frontières méridionales de la France, du côté des Espagnes, la Méditerranée, le Rhône, et une ligne tirée depuis ce fleuve jusques aux sources de la Meuse. Les autres provinces que Pepin avait gouvernées sont cédées à Lothaire.

(839) Le roi de Bavière, dont l'empereur n'avait pas agrandi les états sous le prétexte que le royaume de Bavière ou de Germanie était trop éloigné de l'Aquitaine, s'irrite, cède à un premier mouvement, rassemble une armée, et veut s'emparer de toute la France germanique située sur la rive droite du Rhin. L'empereur passe ce fleuve à Mayence, reçoit de nombreux renforts, et s'avance plus avant dans la Germanie. Le roi de Bavière désespère du succès, vient se jeter aux genoux de son père, mais conserve au fond de son cœur et

son mécontentement et ses projets de vengeance.

Les Aquitains avaient profité de l'éloignement de l'empereur et de la guerre commencée par le roi de Bavière, pour prendre les armes en faveur des enfants de Pepin. L'empereur les oblige à déposer ces armes qui ne peuvent résister aux siennes; il pacifie leurs provinces. Une nouvelle tentative du roi de Bavière le force à repasser le Rhin vers le printemps de 840; il dissipe tous les partisans de son fils : mais ses inquiétudes, ses chagrins, ses voyages, ses fatigues, ses combats, cette activité d'autant plus pénible pour son âge, qu'elle n'était pas dans ses habitudes, achèvent de déranger sa santé. Il se sent tellement affaibli, qu'il est obligé de s'arrêter dans une petite île voisine de Mayence. Une comète qui avait paru quelque temps auparavant, et qui avait frappé son imagination comme le signe de sa mort prochaine, se représente à sa pensée; elle achève d'accabler son esprit débile et superstitieux. Victime de ce caractère sans énergie qui ne pouvait se soustraire à aucun joug, et que les leçons ni les exemples de son père n'avaient pu fortifier, aussi asservi aux fausses idées de son siècle que le génie de Charlemagne était supérieur à cet esprit d'ignorance et de crédulité, il meurt comme il a vécu.

Il envoie à Lothaire l'épée, le sceptre et la couronne de l'empire; il recommande avec soin qu'on lui rappelle ce qu'il a promis à Charles et à Judith.

Il fait des dons aux pauvres, aux églises, à ses

[redacted]

enfants; il ne donne rien au roi de Bavière. Son frère, l'évêque Drogon, qui l'assiste dans ses derniers moments, lui parle de cette vertu sublime, de ce pardon des offenses ordonné par la religion dont il est le ministre, et dont il lui donne tous les secours et toutes les consolations: il nomme le roi de Bavière; il supplie l'empereur de ne garder en mourant aucune animosité contre ce prince. Louis n'entend prononcer le nom de son fils qu'avec peine; il se soulève avec effort; il veut retracer tout ce que son fils avait fait contre son empereur et l'auteur de ses jours : il cède cependant à l'exhortation de son frère, mais il cède en même temps à ce ressentiment qui est au fond de son cœur: « Qu'il sache, dit-il d'une voix expirante, » que malgré tous les pardons que je lui ai accordés, » il a conduit ma vieillesse au tombeau au milieu » des douleurs. » Son frère reçoit son dernier soupir, et on le porte à Metz, où on l'enterre dans l'abbaye dédiée à saint Arnoul, son cinquième aïeul, auprès de sa mère Hildegarde.

Parmi les lois promulguées par ce prince, il en est trois de remarquables : l'une, favorable au commerce, supprime les péages nouvellement établis; l'autre prescrit de ne donner cours dans la monarchie qu'à la monnaie du prince; la troisième montre combien, au milieu des ténèbres dont on était environné, on sentait au moins le besoin de l'instruction; elle ordonne que la Bible soit traduite dans la langue des Allemands.

Mais le règne de Louis nous présente aussi l'o-

rigine, ou plutôt quelques développements de ce système politique qui allait bientôt étendre sur l'Europe entière un régime si funeste et aux peuples et aux rois. Ce prince aliéna une grande partie des domaines de la couronne en faveur de plusieurs de ses fidèles, de ses féaux, de ceux dont il voulait récompenser les services; il surpassa par ses dons les souverains qui l'avaient précédé; il voulut que les biens accordés, et même des gouvernements de district ou de province, fussent possédés comme des domaines héréditaires; il y attacha l'obligation d'un service particulier. Ceux qui reçurent ces récompenses cédèrent diverses portions de ces domaines, en exigeant envers eux-mêmes des engagements semblables à ceux qu'ils avaient contractés envers le monarque.

Louis ne pouvait prévoir les grandes altérations qu'allait recevoir le corps politique; il était bien éloigné de voir combien il préparait l'agrandissement de la puissance des grands vassaux, l'affaiblissement du pouvoir royal et l'asservissement des peuples. Les membres les plus influents des diètes, trop peu éclairés pour découvrir, dans la suite des temps, tous les dangers qui menaçaient l'empire, étaient d'ailleurs trop intéressés au succès des mesures désastreuses adoptées par l'empereur, pour ne pas les favoriser au lieu de les combattre. L'ambition des grands, l'ignorance des peuples, la prévoyance si faible de l'empereur, tout se réunissait pour attaquer le magnifique édifice élevé par Charlemagne. Au lieu de le perfec-

[redacted]

tionner et de le consolider, les fils de Louis allaient achever de le détruire; et lorsque ce prince cessa de vivre, un grand homme d'état aurait vu de loin la dynastie des Pepins écrasée sous ses ruines, et le plus habile des grands vassaux élever sur ces vastes décombres un trône pour une longue postérité.

Et combien les conditions imposées aux possesseurs de ces domaines donnés par l'empereur ne devaient-elles pas ajouter aux devoirs généraux des Français envers le chef de l'empire, dont les conseillers ont pu être trompés par cet accroissement momentané de pouvoir, sans penser au grand nombre de puissances rivales que ce système de vassalité ou de féodalité allait établir, et qui devaient finir par étouffer l'autorité du monarque! Nous voyons des hommes puissants ne recevoir qu'avec peine ces dons auxquels était attaché un assujettissement qui les blessait. L'histoire cite particulièrement le comte Welf, père de l'impératrice Judith, qui, apprenant que son fils, le frère de l'impératrice, avait accepté de Louis une grande étendue de terres domaniales, aux conditions imposées à ces bénéfices ou grands fiefs héréditaires, se retira dans les contrées les plus désertes de la Bavière, ne pouvant pas supporter, disait-il, l'avilissement de sa maison et la diminution de sa liberté.

Tel était l'état politique de l'empire d'Occident et particulièrement de la France, après la mort de Louis. A peine ce prince eut-il trouvé dans la

tombe le repos dont il n'avait pu jouir pendant sa vie, que Lothaire montra toute son ambition. Il prétendit qu'ayant été depuis long-temps associé à la dignité impériale, et héritier de l'empire que son père avait reçu de Charlemagne, il avait droit à l'hommage de son frère Louis, roi de Bavière, surnommé *le Germanique*, et de Charles-le-Chauve, roi des Français. Il envoya des hommes de confiance dans les différentes parties de la France; il employa les promesses et les menaces pour entraîner dans son parti les Français les plus influents; il ordonna, sous peine de mort, qu'on se hâtât de venir le trouver lorsqu'il aurait passé les Alpes: et néanmoins, pour dissiper les alarmes de Charles et l'empêcher de se réunir à Louis-le-Germanique, il lui fit dire qu'il voulait vivre avec lui dans la meilleure intelligence, comme *un parrain avec son filleul*, ou plutôt comme un frère avec son frère; il lui demanda seulement de ne pas poursuivre par la force des armes Pepin, le fils de feu leur frère, le roi d'Aquitaine, et d'attendre que les droits de ce jeune prince eussent été discutés dans une conférence.

Il passe les Alpes, et vient auprès de Worms, qu'occupait le roi de Bavière. Louis est obligé de quitter cette place pour s'opposer aux Saxons qui, gagnés par Lothaire, allaient se jeter sur les contrées bavaroises.

Lothaire profite de l'éloignement de Louis, s'empare de Worms, passe le Rhin, et rencontre près de Francfort son frère qui avait repoussé les

[redacted]

Saxons. Ils se voient, ne concluent rien, mais promettent de se retrouver au même endroit dans le mois de novembre suivant, et Lothaire marche vers la France.

(840) Charles-le-Chauve, quoique n'ayant pas encore dix-sept ans, tenait une assemblée des états d'Aquitaine à Bourges, où il avait attendu en vain l'arrivée du jeune Pepin son neveu. Il envoie à Lothaire, comme ambassadeur, leur cousin germain l'historien Nithard, fils d'Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne; il ne demande que de jouir en paix de l'héritage qu'il tient de son père. Lothaire reçoit l'ambassadeur avec beaucoup d'égards, promet de traiter des moyens d'établir une paix solide, mais avance toujours.

Quels désastres vont accabler cette France si puissante sous Charlemagne! La guerre civile va déchirer son sein; l'ignorance, la superstition, l'injustice, la dissimulation, la mauvaise foi, la violation des plus saintes promesses, la petitesse des vues, la débilité de l'esprit, vont la couvrir de décombres; et au milieu de cette agitation si funeste nous ne verrons de grand que les malheurs et les crimes.

Les leudes et les vassaux les plus puissants de la Neustrie, voyant l'armée de Lothaire prête à fondre sur leur pays, pressent Charles de se mettre à leur tête; ils se réunissent sous ses ordres, auprès de Quiersy-sur-Oise. Mais que pourra, pour les défendre, ce jeune prince qui a si peu hérité du génie de son grand-père?

Il apprend d'ailleurs que Pepin veut enlever l'impératrice qu'il a laissée à Bourges; il vole au secours de sa mère; il disperse les soldats de Pepin. Mais pendant qu'il est sur les bords du Cher, Lothaire passe la Meuse sans résistance, voit les rangs de son armée s'accroître par la désertion de plusieurs de ceux qui avaient pris le parti de son frère, s'approche de Paris, et va traverser la Loire pour écraser l'armée de Charles-le-Chauve et le dépouiller de ses états.

Charles, soutenu par un noble désespoir, rassemble ses guerriers les plus fidèles, et vient camper sous Orléans, à quelques lieues de Lothaire. Il est décidé à vaincre ou à périr. Cet élan, digne du sang de Charlemagne, en impose à Lothaire. Il tente en vain de séduire par ses promesses, par ses menaces, par ses artifices, le peu de troupes qui n'ont pas abandonné son frère. Il fait des propositions de paix : Charles est obligé de s'y soumettre. On lui cède les Aquitaines, le Languedoc, la Provence, et douze districts ou comtés entre la Loire et la Seine. Une assemblée générale, qu'on tiendrait au mois de mai à Attigny, devait prononcer sur les autres conditions d'un arrangement durable. Des serments solennels sont les garants des promesses des deux princes; et néanmoins Lothaire tâche de gagner secrètement les partisans de Charles, charge des émissaires de porter les provinces qu'il lui avait cédées à ne pas reconnaître son autorité, et se prépare à de nouvelles hostilités contre Louis-le-Germanique.

Charles, instruit de ces menées et de ces préparatifs, ne néglige rien pour parvenir à augmenter ses forces et à conquérir l'indépendance qu'il désire avec ardeur. Il a pour lui Bernard, le duc du Languedoc; le comte Lambert, qui commande sur les frontières de la Bretagne; et Nomenoy, le duc des Bretons, qui s'engage à lui faire hommage de sa province.

Il ne veut paraître à l'assemblée d'Attigny qu'à la tête d'une armée assez forte pour ne pas craindre l'influence de son frère. Mais Lothaire, qui veut empêcher cette armée d'arriver auprès de l'assemblée générale, fait rompre les ponts de la Seine et couler bas ou saisir tous les bateaux. Charles est obligé de descendre jusques à Rouen; il y trouve des barques, mais les habitants du pays défendent la côte où il veut aborder. Il fait élever, sur les bateaux qui portent ses soldats, des croix qui rappellent les serments que les Neustriens lui ont prêtés; il proclame une amnistie générale en faveur de ceux qui mettent bas les armes. Les Neustriens se retirent, et le passage des guerriers de Charles n'éprouve aucune opposition.

(841) Lothaire avait marché contre Louis. Une partie des troupes du roi de Bavière, séduites par des agents de Lothaire, avaient abandonné leur prince; Louis s'était retiré dans la Bavière proprement dite; Lothaire, au lieu de le poursuivre, est obligé de confier le gouvernement des contrées rhénanes qu'il vient de conquérir à un Adelbert, comte de Metz et duc d'Austrasie, et d'aller s'op-

poser au progrès de Charles dans la Neustrie.

Charles arrive à Attigny; l'empereur n'y paraît pas. Louis se lie avec Charles, sort de la Bavière, bat Adelbert, le tue, et s'avance à grandes journées vers son frère. Charles va au-devant de sa mère, qui lui amène des renforts d'Aquitains. Lothaire et Charles se rencontrent. Lothaire fait la faute de ne pas attaquer à l'instant son adversaire; deux jours sont perdus en conférences sans résultats. L'armée de Louis fait sa jonction avec celle de Charles. Les deux frères réunis proposent à Lothaire de s'en tenir au partage réglé par leur père, et lui offrent, pour le dédommager des frais de la guerre, tout ce qui est dans leur camp, excepté leurs armes et leurs chevaux; ils lui rappellent ses promesses solennelles. Lothaire refuse cet arrangement; il se retire vers Auxerre, pour se réunir au jeune Pepin qui lui amène des troupes; il campe à Fontenoi (*Fontaneum*) dans l'Auxerrois. Ses frères qui le suivent dressent leurs tentes à Turi (*Tauricum*). La bataille paraît inévitable; et les armées sont si près l'une de l'autre, que, par une convention extraordinaire, on consent de part et d'autre à s'éloigner un peu, pour ranger plus facilement les troupes en bataille.

Les deux rois, malgré la supériorité de leurs forces, proposent de nouveau la paix à leur frère: ils sont prêts à lui céder des places de leurs royaumes; ils consentiront même à un nouveau partage des états de leur père. L'empereur dissimule, paraît vouloir négocier, envoie son oncle Drogon

aux rois Charles et Louis, tâche de gagner du temps, obtient une trève de trois jours; et lorsque le jeune Pepin est arrivé avec des Aquitains, il refuse d'accepter les propositions de ses frères. La bataille ne peut plus être différée.

Le 25 de juin 841, Charles et Louis font occuper dès le commencement du jour, par une grande réserve, une éminence voisine du camp de Lothaire. Louis combat contre l'empereur; Charles attaque Pepin. Les deux armées font des prodiges de valeur. La victoire est long-temps incertaine; mais il paraît que la grande réserve, commandée par le duc Adelard, et dont l'historien Nithard faisait partie, décida du succès. Les troupes de Lothaire sont contraintes de céder: l'empereur se retire vers Aix-la-Chapelle, et les deux frères restent vainqueurs sur le champ de bataille.

Mais ce champ de bataille est jonché de cadavres; la mort a moissonné des deux côtés un nombre immense de victimes; l'élite des guerriers de France, de la Germanie et de l'Italie a péri dans cette journée si fatale même à ceux qui ont remporté la victoire: les forces de l'empire sont épuisées pour long-temps. Les deux rois, à la vue de tant de désastres, ne peuvent retenir leurs larmes; ils ordonnent qu'on panse avec le même soin les blessés des deux partis. Ils font publier une amnistie pour tous ceux qui se rendront à eux. Ils envoient de nouveaux ambassadeurs à leur frère; ils ne lui demandent que ce qu'ils ont demandé avant la bataille, et, cédant à la pitié et à la mo-

dération, ou forcés par l'affaiblissement de leurs armées de ne donner aucune suite à une victoire qui a fait verser tant de sang, et qui néanmoins ne peut produire aucun grand résultat, ils se retirent, Charles vers l'Aquitaine, et Louis dans la Bavière.

A peine Lothaire eut-il appris le départ de Louis pour ses états, que, ralliant quelques troupes, il les réunit à Metz à des Saxons que son jeune fils lui amena, et qui s'étaient dévoués au succès de sa cause, parcequ'il leur avait permis de professer la religion de leurs pères. Il passa le Rhin, s'avança dans la Germanie, et revint ensuite à Mayence, où il maria sa fille, et où on lui annonça que Charles, de retour d'Aquitaine, avait rassemblé son armée dans les environs de Saint-Quentin, et se dirigeait vers Maëstricht.

La saison étant alors avancée, Charles crut devoir revenir vers Paris et adresser à son frère le duc Adelard, le comte Gilbert et l'abbé Hugues, pour négocier un nouvel arrangement. L'empereur refusa leurs propositions. A la tête de Saxons, d'Allemands et d'Austrasiens, il vint jusques à Saint-Denys; il trouva les passages de la Seine si bien gardés, qu'il fut obligé de se retirer vers Sens, après avoir fait des propositions de paix qui ne tendaient qu'à désunir les deux frères, et qui furent rejetées.

Charles réduisit la ville de Laon, que sa sœur Hildegarde avait fait soulever, vint à Toul, sans s'inquiéter des troupes de Lothaire et de Pepin

qu'il laissait sur ses derrières, traversa, malgré les rigueurs de l'hiver, les montagnes des Vosges, alors si couvertes de bois et d'un accès si difficile, pénétra dans l'Alsace par Saverne, et vint joindre à Strasbourg son frère le roi de Bavière.

(842) Ils y renouvelèrent leur alliance. Les deux armées de France et de Germanie étaient sous les armes; un peuple nombreux s'était réuni autour des rois. Louis, l'aîné des deux princes, s'avança le premier, et parla en allemand (*teudis-châ linguâ*), afin d'être bien entendu de ses soldats. « Vous savez, leur dit-il, combien de fois » Lothaire a voulu nous opprimer, mon frère et » moi; ni la religion, ni la parenté, ni la justice, » n'ont pu le porter à nous accorder une paix con- » venable. Nous avons été forcés de nous en rap- » porter au jugement de Dieu, et de livrer la ba- » taille mémorable dans laquelle Dieu nous a ac- » cordé la victoire. Il s'est retiré où il a pu; et » nous, par amour fraternel pour lui et par com- » passion pour le peuple chrétien qui le suivait, » nous n'avons pas voulu profiter de notre victoire » en les poursuivant et en les faisant passer au fil » de l'épée. Nous lui avons fait demander qu'au » moins à présent il nous rendît justice; mais il » n'a cessé de nous poursuivre à main armée, moi » et mon frère, et de désoler nos sujets par la vio- » lence, le ravage, le meurtre et l'incendie. C'est » pour f... ir ces désordres que mon frère et moi » no... mes réunis ici; et comme plusieurs » ... e peuvent se persuader que nous

»agissions de bonne foi, nous allons jurer une »alliance ferme et sincère en votre présence. Nous »prenons Dieu à témoin que ce n'est par aucune »vue d'ambition que nous la jurons, mais unique»ment pour procurer le repos public, si Dieu »nous donne la paix avec votre secours; et pour »vous convaincre de la sincérité du serment que »je vais faire, je déclare que si j'y manque jamais »au préjudice du roi Charles, je vous dégage de »l'obéissance que vous me devez et de la fidélité »que vous m'avez promise. »

Le roi Charles s'avança ensuite, et, s'adressant au peuple et à son armée, répéta en langue romane le discours transmis par plusieurs historiens, et que son frère venait de prononcer. De vives acclamations éclatèrent de toutes parts, et les deux rois prêtèrent un serment dont Nithard a conservé la formule : Charles le prêta en allemand, pour être entendu des Germains, et Louis en roman, afin que les Français pussent l'entendre. « Je jure, » dit à voix très haute chacun de ces rois, pour » l'amour de Dieu, pour le bien du peuple chré» tien, et pour notre commune sûreté, d'employer » désormais toutes mes forces, autant que Dieu » m'en donnera le pouvoir, à défendre le roi mon » frère en tout et partout, comme un frère doit » défendre son frère, et comme je voudrais qu'il » fît pour moi. De plus, je jure de ne jamais faire » aucun traité que je croie préjudiciable à mon » frère. » Le peuple et les armées renouvelèrent leurs acclamations; ils jurèrent de nouveau fidé-

lité et obéissance à leur souverain; et des fêtes militaires, peu différentes des tournois qui devaient bientôt exercer une si grande influence sur l'Europe entière, terminèrent cet important évènement.

Peu de temps après cette grande cérémonie, les deux rois marchèrent vers Mayence. Louis conduisit son armée par Spire et le long des bords du Rhin; Charles suivit avec la sienne le bas de la chaîne des Vosges. Les deux frères ne cessaient de se donner des marques de confiance et d'affection, et les deux armées paraissaient unies comme leurs rois. Carloman, fils de Louis, vint joindre les deux frères, avec de nouvelles levées de Bavarois et d'Allemands ou de Souabes. On leur annonça que les Saxons avaient rejeté les propositions de l'empereur et conservé la fidélité qu'ils avaient promise à Louis; et, apprenant que Lothaire n'avait pas voulu écouter leurs ambassadeurs, ils résolurent de marcher contre lui.

Lothaire était alors entre Andernach et Bonn. Louis passa par Bingen, et Charles traversa avec d'autant plus de peine la chaîne des Vosges qui s'étend vers le confluent du Rhin et de la Moselle, que l'on était au mois de mars, et que l'hiver régnait encore dans ces régions élevées et garnies d'antiques forêts. Mais il voulait tromper l'ennemi sur l'endroit où les armées combinées traverseraient la Moselle, et pouvoir prendre en flanc ceux qui voudraient s'y opposer.

Lothaire avait chargé de défendre le passage de

cette rivière un corps de troupes que commandait Otgaire, évêque ou archevêque de Mayence. L'archevêque ne fait aucune résistance, prend la fuite, et court annoncer à l'empereur que ses frères sont déjà sur la rive gauche de la Moselle.

Lothaire se hâte d'abandonner le voisinage du Rhin, va à Aix-la-Chapelle, s'empare des trésors qui y étaient réunis, enlève même ceux de la chapelle impériale, fait briser comme un barbare une grande table d'argent sur laquelle Charlemagne avait fait représenter en bas-relief les principales divisions de la terre, la position des astres, le cours des planètes, et voulant diminuer les désertions qui ne cessent d'affaiblir ses troupes, distribue à plusieurs de ses guerriers les fragments de ce monument précieux de l'état de l'astronomie et de la géographie vers le neuvième siècle.

Il se trouve cependant encore trop près des rois de France et de Germanie, va d'abord à Châlons sur les rives de la Marne, ensuite à Troyes, et enfin à Lyon.

Les deux frères arrivent à Aix-la-Chapelle, que l'on regardait depuis Charlemagne comme le siége de l'empire ; et quel évènement remarquable va être produit par l'esprit général d'un siècle plongé dans l'ignorance ! Une puissance usurpatrice, avide d'abuser de la faiblesse des princes et de l'ignorance des peuples, va confondre tous les droits, violer la justice, et profaner le saint nom de Dieu pour consacrer ses absurdes et terribles prétentions. Écoutez l'historien Nithard, le cousin

[redacted]

germain de Lothaire, de Louis et de Charles.

Les deux rois, le lendemain de leur arrivée à Aix-la-Chapelle, réunissent une sorte d'assemblée qui ne peut avoir d'autre caractère que celui d'un simple conseil, et déclarent qu'ils sont prêts à régler leur conduite d'après les décisions des évêques qui sont auprès de leurs personnes. Les évêques se hâtent d'user de l'autorité que l'on reconnaît en eux; ils se rassemblent; ils se considèrent comme un tribunal suprême élevé au-dessus même des rois : ils examinent la conduite de Lothaire; ils rappellent tout le mal qu'il a fait; ils proclament son incapacité; ils déclarent que la main de Dieu le renverse du trône pour y placer ses frères, bien plus dignes et bien plus capables de régner. Mais quelles précautions leur dicte leur ambition prévoyante! ils ne permettent à Louis et à Charles de prendre la couronne que Dieu ôte de dessus la tête de Lothaire que lorsqu'ils auront promis de ne pas imiter un frère que le ciel a proscrit, et de ne gouverner que d'après la loi et les ordres de Dieu.

Les princes répondent qu'ils sont résolus de régir leurs états suivant la volonté du Très-Haut; et les évêques leur disent : « Et nous, par l'autorité de » Dieu, nous vous exhortons, nous vous avertissons, » *nous vous ordonnons* de recevoir l'empire, et de » le gouverner suivant sa volonté et ses ordres. »

Après cette scène si audacieuse, chaque roi nomme douze grands de son royaume. Nithard est un de ceux que choisit le roi Charles, et ces vingt-

quatre délégués se réunissent pour partager l'empire français.

Louis ajouta à la Bavière toute la Germanie française et les contrées comprises entre la Meuse et le Rhin, et Charles dut régner sur toutes les autres provinces de la France depuis les Alpes jusques à l'Océan.

Lothaire vit aisément qu'il ne pouvait rien espérer de la force; il résolut d'avoir recours aux négociations. Les ambassadeurs qu'il envoya à ses frères les trouvèrent à Milly (*Miliciacum*) dans le Gâtinais; ils offrirent aux deux rois d'accepter les propositions que Charles et Louis avaient faites après la mort de leur père, ou de faire trois lots égaux des provinces non comprises dans les royaumes d'Aquitaine, d'Italie et de Bavière, et d'ajouter un lot à chacun de ces trois royaumes.

Les deux rois confédérés préféraient de céder au roi d'Italie tous les pays renfermés entre le Rhin et la Moselle, entre les sources de la Meuse, voisines de celles de la Moselle et le confluent de la Saône et du Rhône, et enfin entre le Rhône et les Alpes depuis l'embouchure de la Saône jusque dans la Méditerranée. Le désir de la paix les porta cependant à accepter la seconde proposition de Lothaire.

Les trois princes se réunirent dans une île de la Saône, voisine de Mâcon, au mois de juin 842. Ils se jurèrent une amitié fraternelle. Charles alla en Aquitaine dissiper quelques partisans de Pepin; Louis se rendit en Bavière, pour ramener sous son

[redacted]

obéissance quelques Saxons insurgés; et Lothaire alla dans les Ardennes, où, fidèle à son caractère, il fit punir ceux qui, pendant son absence, avaient quitté son parti.

Bientôt Charles et Louis se rendirent à Worms. Lothaire était à Thionville. Cent dix députés s'assemblèrent à Coblentz pour régler tous les détails du traité de pacification dont les bases avaient été adoptées. La discussion fut longue; mais enfin, au mois d'août 843, les trois princes signèrent à Verdun le traité célèbre qui acheva de détruire l'empire de Charlemagne et de séparer la France de la Germanie.

Le partage de Louis-le-Germanique fut de régner sur toutes les contrées qui avaient appartenu à la France au-delà du Rhin, et sur les territoires de Spire, de Worms et de Mayence, qu'il avait désirés, suivant plusieurs annalistes, à cause de l'abondance du vin que l'on y recueillait; Lothaire, outre l'Italie, eut toutes les autres contrées comprises entre le Rhin, l'Escaut et la Lorraine, auxquelles son nom fit donner celui de *Lotharingia*, ou les pays situés entre les sources de la Meuse et le confluent de la Saône et du Rhône, les provinces renfermées entre les Alpes, le Rhône et la Méditerranée; et Charles-le-Chauve, sous le nom de roi de France ou des Français, régna sur toutes les autres parties de la France proprement dite, ou France occidentale. Lothaire conserva le titre d'empereur, mais les trois monarchies furent déclarées indépendantes l'une de l'autre.

Ce traité de Verdun marqua une époque mémorable pour la plus grande partie de l'Europe; il mit un terme à une désastreuse guerre civile. L'impératrice Judith n'en fut pas témoin : elle était morte à Tours vers la fin du mois d'avril.

Une assemblée générale de tout l'empire carlovingien notifia ou peut-être dicta les conditions de cet arrangement. Ce fut la dernière fois où l'on vit réunis les représentants de tous les états sur lesquels s'était étendu le sceptre de Charlemagne.

La vaste monarchie qu'il avait créée venait d'être dissoute; sa dynastie allait bientôt s'anéantir. Il ne devait rester de ce grand homme qu'une gloire immortelle.

Les diètes ou assemblées représentatives de chacune des trois nouvelles monarchies établies par l'acte solennel de Verdun se réunirent séparément, et chacune de ces diètes jura et garantit le maintien de ce traité, ou plutôt de cette loi fondamentale de la France, de l'Italie et de la Germánie.

Ce grand acte n'avait fait aucune mention de Pepin ni de son frère Charles. A peine la réconciliation des trois frères fut-elle terminée, que Charles-le-Chauve se rendit en Aquitaine. Indigne petit-fils de Charlemagne, il fait lâchement assassiner le comte Bernard de Barcelone, qui soutenait alors le parti de Pepin et de Charles; et Pepin n'échappe à la cruelle politique de son oncle que par une feinte soumission.

Mais un ennemi bien plus dangereux allait faire trembler Charles-le-Chauve sur le trône qu'il mé-

[redacted]

ritait si peu d'occuper. Ces Normands destinés à ravager l'Europe, et à y fonder ensuite des dominations durables, comme les Goths et les Français, répandaient une terreur d'autant plus grande, qu'ils n'avaient pas besoin de franchir de vastes forêts, de larges rivières, de grandes contrées, des frontières défendues avec soin. Habitants des rives boréales de l'Océan ou de la Baltique, accoutumés à braver toutes les intempéries, tous les dangers, tous les besoins, se jouant dès leur enfance avec les flots irrités, ils s'avançaient au travers des mers, pendant les saisons rigoureuses, avec la rapidité des vents et l'audace d'un courage long-temps éprouvé, et tombaient, pour ainsi dire, sur les côtes les plus éloignées, comme une tempête aussi imprévue que terrible. Le grand nom de Charlemagne leur en avait imposé, et, long-temps après la mort de ce grand capitaine, ce nom redoutable suffisait pour garantir l'empire qu'il avait si vaillamment défendu. Mais sous Charles-le-Chauve quelle crainte aurait pu retenir leur avidité toujours croissante, et le vif désir de conquérir des terres plus fortunées que leurs bois agrestes et leurs marais si souvent glacés?

Ils parcouraient toutes les côtes avec d'autant plus de hardiesse, que, nageant avec vigueur, familiers avec l'élément de l'eau, naviguant souvent près des rivages, et pouvant aisément trouver un asile au milieu même des rochers, et sur les côtes les plus inhospitalières, ils ne redoutaient les naufrages que lorsqu'ils rapportaient dans leur pays

les dépouilles des contrées qu'ils avaient pillées. Les produits de leurs troupeaux et ceux de leurs chasses leur donnaient les préparations de laitage, les viandes fumées, et les autres nourritures grossières que l'habitude leur faisait aimer, et dont ils pouvaient placer dans leurs bateaux des provisions assez amples pour le peu de durée de leurs courses maritimes. Conduisant à la rame aussi bien qu'à la voile leurs légères embarcations, ils pénétraient sans obstacle dans tous les fleuves où ils trouvaient l'eau douce qui leur était nécessaire, et remontant dans tous les temps presque toutes les rivières, ils se montraient à l'improviste à de grandes distances de l'Océan, se répandaient dans l'intérieur des pays qui se croyaient le plus à l'abri de leurs incursions, et portaient le ravage partout où leur cupidité pouvait être excitée.

Un Éric, guerrier brave et entreprenant, commandait dans la Chersonèse cimbrique, dans le Danemarck, et dans d'autres contrées sauvages et voisines, vers 843. Plusieurs habitants de ces froides contrées entrèrent dans la Seine, et saccagèrent Rouen. Une autre flotte de ces hommes endurcis à toutes les fatigues remonta la Loire, et ravagea la Touraine. Ils emportèrent les trésors, enlevèrent les meubles précieux, emmenèrent les bestiaux, réduisirent en esclavage les hommes et les enfants, partagèrent entre eux les femmes et les filles.

(845) L'année suivante, les parages de l'Océan voisins des côtes occidentales de la France et de l'Es-

[redacted]

pagne furent couverts de ces barques normandes et dévastatrices. La désolation régnait dans les provinces françaises, et la crainte qu'inspiraient les hommes du Nord pénétrait dans toutes les villes et dans tous les hameaux.

En 845, Éric avait pillé Hambourg, remonté l'Elbe, et ravagé une grande partie de la Germanie. Régnier, un des chefs de ces Normands que la faiblesse des princes de l'Europe avait rendus si redoutables, se présente à l'embouchure de la Seine: Rouen est pillé de nouveau. Les Normands remontent jusques à Paris; ils n'avaient que cent vingt barques; leur nombre, comme Voltaire l'a observé, ne pouvait pas être bien grand, il ne pouvait pas dépasser vingt mille, et cependant, à leur grand étonnement, personne ne se présente pour les combattre. Le gouvernement est dans le trouble; une terreur panique disperse les habitants des rives de la Seine: personne ne les rappelle, ne les rallie, ne réveille dans leurs âmes ce courage qui a fait trembler l'Europe. Abandonnés par leur roi, ils ne voient de salut que dans la fuite. Les Normands parviennent jusques à Paris; ils trouvent déserte cette île que les Parisiens, dirigés par des chefs dignes d'eux, illustreront vingt ans plus tard, par tant de constance et de hauts faits; ils en brûlent les maisons, presque toutes construites en bois, comme dans un pays où les forêts étaient si vastes et la civilisation si peu avancée. L'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, ou de Sainte-Geneviève, et celle de Saint-Germain-des-Prés, sont la

proie de l'incendie. Charles-le-Chauve, qui n'avait rien prévu, et qui n'avait su que se retrancher dans Saint-Denys avec un petit nombre de troupes, voit s'élever dans les airs les flammes qui consument la ville qu'il n'a pas su défendre. Tremblant au milieu des moines qui l'entourent, au lieu de profiter du désespoir des Français, de réunir les plus braves, de se mettre à leur tête, de se porter vers l'embouchure de la Seine, de tout tenter, de couper la retraite aux Barbares, et de leur ôter pour long-temps l'envie d'attaquer les rivages de la France, il achète lâchement une paix honteuse, et n'obtient que Régnier remontera sur ses barques encombrées de tant d'objets précieux, et se retirera vers le Nord, qu'en lui faisant compter une énorme somme d'argent.

Les Normands sortirent de la France ravagée; mais les Français n'eurent plus d'estime pour leur roi.

Lothaire cependant avait appris que le pape Grégoire étant mort vers la fin de 843, Serge ou Sergius II avait été élu le 10 février de l'année suivante, et qu'on l'avait consacré et élevé sur la chaire pontificale, sans attendre l'agrément de l'empereur. Indigné de cette espèce de rébellion, il avait envoyé à Rome son fils Louis, roi de Lombardie, à la tête d'une armée, et lui avait donné pour conseil son oncle Drogon.

Dès que Sergius II sut que Louis était près de Rome, les juges et les magistrats allèrent par ses ordres au-devant du prince avec des bannières;

ils furent suivis par les Romains armés, qui chantaient les louanges de Louis. Le pape attendit le fils de Lothaire sur les degrés de l'église de Saint-Pierre, qui était alors hors des murs de la ville, l'embrassa, lui céda la droite, et le conduisit dans le sanctuaire. Les portes du temple furent alors fermées. « Si vous venez en bon prince, lui dit le » pontife, pour le bien de cette république, du » monde et de cette église, ces portes vous seront » ouvertes ; mais si vous avez quelque mauvais des» sein, elles seront fermées pour vous et pour » votre suite. »

Charlemagne aurait-il pu prévoir qu'on tiendrait un discours aussi étrange à son arrière-petit-fils, au fils et au représentant de l'empereur? Louis répondit qu'il n'avait aucune mauvaise intention; on ouvrit les portes du temple, le pape donna sa bénédiction au roi et à sa suite. Louis se retira dans son camp, mais il n'entra pas dans la ville de Rome, dont les portes furent soigneusement gardées, et dans laquelle le pape ne laissa pénétrer personne de l'armée ou de la suite du roi.

Les troupes, indignées, ravagèrent en vain les environs de Rome. Ce fut dans l'église de Saint-Pierre, et par conséquent hors des murs, que le pape sacra Louis roi de Lombardie, lui ceignit l'épée, lui mit la couronne sur la tète. Les nobles ou barons romains prètèrent serment de fidélité à l'empereur; mais aucun des Français ou des Italiens que Louis avait amenés n'entra dans la ville de Rome.

Louis montra une grande faiblesse, sa jeunesse l'excuse, mais ce qui ferait croire que Drogon, le conseil du roi, oublia trop qu'il était fils de Charlemagne, pour ne se souvenir que de sa qualité d'évêque et de ce que le pape pouvait faire pour lui, c'est que tous ces évènements si remarquables se terminèrent par la nomination de Drogon, que Sergius fit son légat au-delà des Alpes.

Louis alla à Pavie; Drogon revint en France.

Peu de temps après le retour de ce prélat, Charles-le-Chauve, Louis-le-Germanique et Lothaire se réunirent à Thionville au mois d'octobre 844. Ils y renouvelèrent les marques d'affection mutuelle qu'ils s'étaient données, et sans être arrêtés par les mécontentements dangereux qu'ils allaient exciter, ils cédèrent aux insinuations des prélats qui avaient sur eux une si grande influence, et convoquèrent un synode ou concile, dans un endroit nommé Judicium, Judz ou Jeutz, très près de Thionville. Le véritable but de ce concile, dont les résultats devaient être si funestes à la dynastie de Charlemagne et particulièrement à Charles-le-Chauve, était de faire rendre au clergé les biens qu'il avait perdus pendant les guerres civiles. Les princes firent une grande faute en le convoquant; ils en firent une plus grande encore en ne le présidant pas eux-mêmes, et en permettant qu'il fût présidé par un évêque qui venait de montrer à Rome bien peu de fermeté pour la défense des droits des trônes. Ce fut Drogon qu'ils choisirent pour les remplacer; ils se contentèrent de ratifier

les actes de cette assemblée religieuse, et de promettre qu'ils les feraient exécuter.

Il est curieux de savoir qu'il fut statué par le concile, que les rois seraient priés de ne plus donner des abbés ou des abbesses laïques aux monastères de l'un ou de l'autre sexe, de réprimer ceux qui voudraient s'emparer des domaines des églises, de conserver les priviléges du clergé, de se contenter des secours et des subsides que les églises étaient dans l'usage de donner pour les besoins pressants de l'état.

Charles-le-Chauve, avant la fin de la même année 844, tint un autre concile à Verneuil, palais royal situé sur l'Oise, pour corroborer les actes du premier, et pour y ajouter. Mais dans cette seconde réunion, les évêques de France déployèrent contre les prétentions du pontife de Rome une fermeté qui prouve que plus une puissance tend à se développer, et plus elle fait naître de résistances; ils ne voulurent pas reconnaître Drogon comme légat du pape, et déclarèrent qu'il ne pouvait en exercer les fonctions que du consentement des évêques de tout l'empire français. Il paraît que Drogon, qui avait peut-être sacrifié à Rome les intérêts de l'empire à ceux du pontificat, abandonna cette fois ceux du pape, quelque favorables qu'ils pussent être à son élévation personnelle, pour les droits des églises de France, et qu'il ne fit aucune démarche contraire à la déclaration du concile et aux libertés de l'église dont il faisait partie.

La soumission de Charles aux volontés des évê-

ques ajouta beaucoup cependant au mécontentement des nobles, ou leudes, ou vassaux, bien éloignés de vouloir abandonner les anciens domaines du clergé dont ils étaient en possession. Ils méprisaient la lâcheté de Charles; bientôt ils le détestèrent. Leur haine était trop peu secrète pour que Charles n'en fût pas informé; il en fut effrayé, mais hors d'état de découvrir la véritable route qu'il devait suivre pour conjurer l'orage, il s'avança toujours de plus en plus vers le gouffre où devait périr la dynastie de son grand-père : il ne vit de refuge que dans sa soumission aux prélats.

Les évêques crurent pouvoir abuser de tant de faiblesse. Ils avaient été assemblés à Beauvais. Charles, au lieu de présider à leurs délibérations, promit d'y obéir. Ils lui prescrivirent la manière dont il devait user du pouvoir royal qui lui avait été confié; ils lui imposèrent des serments, ils lui en dictèrent les formules; ils indiquèrent à Meaux une nouvelle assemblée, où l'on devait confirmer les actes de celle de Beauvais. Mais les nobles ou seigneurs français, qui eurent connaissance de ces actes, les trouvèrent si honteux pour le monarque, et si déshonorants pour le trône, dont ils désiraient de limiter ou d'usurper les prérogatives, mais qu'ils ne voulaient pas avilir, qu'ils s'opposèrent à leur promulgation, et qu'on n'osa pas les publier.

Les évêques avaient été forcés de céder à l'opinion des Français les plus puissants; mais les Normands ayant remonté la Charente, ravagé la Sain-

tonge, et répandu de nouvelles alarmes, les prélats crurent voir arriver le moment de détruire l'influence des grands et des autres nobles, qui non seulement défendaient vivement les biens dont ils jouissaient et que le clergé réclamait, mais encore soutenaient avec force l'honneur d'une couronne qu'ils auraient rougi de laisser soumise à l'autorité ecclésiastique. Ils publièrent que les descentes des Normands étaient des signes terribles de la colère divine, excitée par la violence avec laquelle on s'opposait à ce qu'ils appelaient les pieuses intentions du roi. Une grande partie des Français, mécontente des nobles sous le joug desquels elle gémissait, et courbée par sa profonde ignorance sous celui de la superstition la plus aveugle, parut partager les idées que le clergé avait voulu répandre. Les évêques, encouragés par cet assentiment, ne redoutèrent plus l'opposition des seigneurs; ils osèrent rendre publics les actes de Beauvais : ils allèrent jusques à soutenir, d'après des passages de la Bible qu'ils appliquaient avec audace à leurs prétentions, que l'autorité royale et tous les pouvoirs civils devaient recevoir leur direction de la puissance ecclésiastique. Ils abusèrent des avantages que leur donnaient les ténèbres dans lesquelles le siècle était plongé, et les circonstances malheureuses qu'un gouvernement incapable aggravait chaque jour.

Les seigneurs réunis dans la diète d'Épernai, et révoltés de l'ambition des prélats, parlèrent cependant avec tant de véhémence contre le

clergé, que Charles s'éveilla, pour ainsi dire, et vit le précipice vers lequel on l'entraînait. Il rejeta, avec les nobles, les demandes ou plutôt les maximes des prélats: on a même écrit que le ressentiment et l'indignation des seigneurs avaient fait chasser les évêques de l'assemblée. Mais Charles ne fit que changer de servitude: il avait obéi au clergé, il se mit dans la dépendance des grands. Nous verrons tout ce qu'il fut obligé de faire pour tâcher de ne pas mécontenter ces nobles, dont il avait subi la domination. Infortunée nation que celle qui, facile à tromper sur ses plus grands intérêts, avait laissé s'introduire dans son sein la servitude, l'oppression, l'inégalité de droits la plus funeste, et tant de pouvoirs rivaux, insatiables, et destructeurs de son autorité et de celle de son chef suprême!

La manière dont les assemblées nationales s'étaient insensiblement composées, l'influence que les grands feudataires ou les leudes les plus puissants y avaient successivement obtenue, l'adresse perfide, l'indifférence ou la crainte qui en avaient, avec le temps, écarté tant de Français, étaient la véritable cause de cette situation déplorable, si fatale aux libertés de la nation et aux prérogatives du monarque. La France était couverte de ducs, de margraves ou marquis, de comtes, de gouverneurs rendus héréditaires par la volonté du souverain ou par leur usurpation, et sous les ordres desquels la violence et la barbarie avaient rangé presque tous les autres Français, désignés par

le nom de serfs ou par celui de vassaux. Dépendants les uns des autres, suivant les règles de la hiérarchie féodale, tant qu'ils n'avaient pas assez de force pour se soustraire à une sujétion qui leur était odieuse, mais profitant de toutes les circonstances pour conquérir par les armes l'indépendance qui leur était si chère, ils semaient dans toutes les provinces les germes de la discorde et les éléments de la désunion. Tous les liens du corps social étaient rompus ou relâchés; l'obéissance légitime n'était qu'un mot; les lois protectrices du faible n'étaient que des chimères; tout présentait l'image de la confusion et du désordre: on ne voyait que des grands et des évêques luttant les uns contre les autres; il n'y avait plus en quelque sorte ni peuple ni roi.

Un grand homme sur le trône aurait pu rétablir l'ordre, la justice, la liberté et le bonheur; mais les descendants de Charlemagne n'avaient point hérité de son génie.

Au milieu de tous les troubles qui agitaient la France, Charles apprit que les Bretons, toujours jaloux de leur indépendance, avaient pris les armes contre lui, sous la conduite de Noménon ou Néomène. Il alla pour les combattre; mais il fut battu et contraint de souscrire au traité que Néomène lui proposa. Ce chef des Bretons redouta si peu la puissance de Charles, que peu de temps après il recommença la guerre, s'empara du territoire de Rennes et de celui de Nantes, prit le diadème, convoqua une assemblée nationale, y

fut reconnu roi, et se fit sacrer par les évêques de la Bretagne.

Le faible Charles n'osa pas marcher pour le détrôner. On a écrit qu'il l'avait fait excommunier par des prélats; mais Néomène conserva jusques à sa mort la couronne de Bretagne.

Charles cependant, attaqué par des ennemis redoutables, et chancelant sur un trône dont les discordes civiles, les prétentions des grands et l'ambition des évêques sapaient à chaque instant les fondements, eut recours à ses frères. L'empereur Lothaire et Louis-le-Germanique se réunirent à ce malheureux prince à Mersen près de Maestricht. (847) Une diète générale y avait été convoquée. Les délibérations de cette assemblée furent remarquables; les trois princes renouvelèrent la convention de Verdun. « Sachez, dirent-» ils à la diète, que chacun de nous sera toujours » prêt à voler au secours de ses frères et à l'aider » de ses conseils et de ses armes. »

On régla que leurs enfants leur succèderaient dans leurs états, sans que leurs oncles pussent y avoir aucune prétention. Mais que sont les résultats des volontés des princes, si l'opinion publique ne les seconde pas?

L'empereur ne put obtenir la punition de Gilsalbert ou Gilbert, qui avait enlevé sa fille et l'avait épousée sans son consentement; et l'un des actes de l'assemblée déclara que si l'un des princes violait ses promesses, les évêques et les seigneurs pourraient l'en avertir et ordonner contre lui ce

[redacted]

qu'ils jugeraient à propos s'il refusait de se rendre à leurs remontrances.

L'assemblée de Mersen ne remédia à aucun désordre. Les incursions, les brigandages, les rébellions, s'accrurent au lieu de diminuer, et les craintes de Charles redoublèrent. Les Normands portèrent le fer et le feu dans Bordeaux, Toulouse, Périgueux, Poitiers, Angers, Blois, Orléans, Saint-Valéry, Amiens, Noyon; ils battirent une armée commandée par deux généraux alors très estimés, les comtes Eudes et Robert. On aurait dit que la pusillanimité de Charles paralysait le courage de tous les Français.

Les Normands entouraient, pour ainsi dire, Paris, et le menaçaient de toutes parts. Charles, tremblant, accepta de ces dévastateurs le traité le plus honteux. Non seulement il consentit à leur faire compter une somme d'argent du poids de quatre mille livres, non seulement il s'assujettit à payer une autre somme pour la délivrance des prisonniers français, mais encore, dans l'abattement extrême où étaient ses esprits, il se soumit à en faire remettre une troisième pour les fils des Normands qui, dans les combats, avaient succombé sous les armes des défenseurs de la France.

Les peuples, obligés de fournir la valeur de ces énormes contributions, murmurèrent contre le prince qui n'avait pas su les protéger. Charles avait eu cependant un bel exemple à suivre. Léon IV, qui avait succédé à Sergius II sur la chaire pontificale, avait sauvé Rome du pillage

d'ennemis plus dangereux que les Normands.

Radelgise, duc de Bénévent, s'était révolté contre l'empereur; il avait appelé à son secours les Sarrasins qui occupaient la Sicile. Les musulmans s'étaient empressés de saisir une occasion favorable d'étendre leurs conquêtes, et surtout de soumettre à leur domination la ville qu'ils regardaient comme le siége principal de la religion rivale de l'islamisme. Ils étaient partis de Sicile en 846, sur une flotte nombreuse. Leurs vaisseaux, comme tous ceux dont les navigateurs se servaient à cette époque, étant assez légers et assez petits pour remonter le Tibre, ils étaient venus jusques à Rome, s'étaient emparés des dehors de la ville, avaient enlevé les richesses de l'église de Saint-Pierre, et n'avaient levé le siége de cette ancienne capitale du monde que pour aller au-devant d'une armée de Français. Charlemagne n'était plus à la tête de ces braves. Le général que Lothaire leur avait donné ne leur avait inspiré que peu de confiance; ils avaient été battus. Mais la division s'était mise parmi les Sarrasins, et ils s'étaient rembarqués.

Bientôt après cependant, ils étaient revenus, et leur armée était formidable. Léon IV s'était montré digne des anciens Romains, il s'était conduit en grand homme. Résolu de défendre la ville dont il était le pasteur, et que Lothaire paraissait avoir abandonnée, il avait employé les trésors de l'église à réparer les murs, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre, à donner des

armes aux habitants; il avait obtenu des secours de ceux de Gaëte et de Naples. Il visite lui-même tous les postes; il se présente fièrement aux Sarrasins; son exemple électrise les Romains et leurs alliés. Les musulmans sont repoussés; une tempête soudaine brise ou disperse une grande partie de leurs vaisseaux. Un grand nombre de Sarrasins sont faits prisonniers; et ce sont leurs mains captives que Léon emploie à donner à Rome une nouvelle enceinte qui comprend la basilique de Saint-Pierre, à fortifier la ville qu'il a sauvée et à l'embellir de nouveaux édifices.

Peu de temps avant que Léon IV se couvrît d'une gloire immortelle et méritât le surnom si beau de libérateur de son pays, le nord de la Germanie avait été ravagé par les Normands. Ils n'avaient pas trouvé de Léon IV; ils s'étaient avancés jusques à Nimègue, et les Venèdes avaient pénétré jusques au bord du Mein.

Louis-le-Germanique avait ordonné qu'on tînt à Mayence un synode dans lequel on menaça de l'anathème ceux qui feraient des complots contre le roi, contre les prélats, contre les chefs du gouvernement, et dont les pères prièrent Louis de confirmer leurs décrets et de les faire exécuter comme *coopérateur de Dieu* et *aide de l'église.* Bien différent de son frère Charles-le-Chauve, il avait maintenu dans l'intérieur de ses états la dignité et les droits de sa couronne.

(848) Il continua de se montrer digne petit-fils de Charlemagne. Assisté de troupes de Lothaire,

il va jusque dans le Mecklenbourg, atteint les bords de la Baltique, et y soumet les Obotrites, pendant que les soldats de Lothaire s'emparent de l'île de Rugen, que l'empereur donne ensuite à l'abbaye de Corveg, suivant quelques auteurs.

Revenu victorieux entre le Mein, la Sala et le Danube, il y rétablit l'ancien duché de Thuringe, pour opposer un grand obstacle aux courses des Venèdes; et s'étant rencontré avec Charles-le-Chauve, ces deux princes échangent leurs sceptres pour se recommander mutuellement leurs états et leurs familles.

(850) Un ou deux ans après, ces deux rois et l'empereur Lothaire ont une seconde entrevue à Mersen, où ils renouvellent l'alliance de Thionville et le traité de Verdun. L'assemblée générale qu'ils y avaient convoquée y proposa ou rectifia plusieurs lois contre les défis, les pillages et les guerres particulières que la faiblesse des gouvernements avait tant multipliés; et ce qu'il est très important de remarquer, les trois princes s'engagèrent envers l'assemblée à s'en rapporter entièrement à ses bons conseils pour la réforme de l'état et de l'église, et à ne plus faire procéder contre leurs vassaux, fidèles ou féaux, qu'en suivant toutes les règles de l'ordre judiciaire.

Peu de temps après cette époque, nous voyons encore Charles-le-Chauve montrer quel empire certains évêques exerçaient sur lui, et combien il était éloigné de voir les dangers qui menaçaient et son trône et sa dynastie. Il revêt avec une do-

cilité et, en quelque sorte, avec une insouciance déplorable, du sceau de l'autorité royale, des actes par lesquels Hincmar, archevêque de Reims, cherche à justifier la conduite barbare qu'il avait tenue avec un moine d'Allemagne. Ce moine, appelé Gothescale ou Godescalque, était fils d'un comte saxon, nommé Berney, qui cédant à un des malheureux préjugés que l'ignorance du siècle ne cessait de produire, l'avait consacré à Dieu dans l'abbaye de Fulde, pendant qu'il était encore dans sa première enfance. Il fut élevé dans cette abbaye suivant la règle de saint Benoît, et comme les jeunes gens que leurs parents destinaient à l'état monastique. Mais lorsqu'il eut atteint un certain âge, il ne se crut obligé ni de demeurer dans le cloître, ni de se conformer à la profession que Raban Maur, abbé de Fulde, lui avait fait faire. Il s'adressa, suivant les annales de son monastère, aux évêques réunis à Mayence; et le concile ou synode déclara nuls les vœux que le jeune Godescalque avait faits malgré lui. Raban Maur s'opposa avec force à cette décision, et appelant de ce jugement à la puissance du souverain, adressa à l'empereur Louis dit le Débonnaire un mémoire destiné à prouver que les enfants offerts ou consacrés à Dieu dans un monastère, par leurs parents, étaient obligés d'y rester attachés et d'en suivre la règle. Cette opinion absurde prévalut. Godescalque fut forcé de continuer de vivre dans l'état monastique; mais ne pouvant plus habiter un monastère dont Raban Maur était abbé, il vint en France à l'ab-

baye d'Orbay auprès de Soissons. Il s'y appliqua fortement à l'étude, et y lut avec beaucoup d'assiduité les œuvres de saint Augustin. Au retour d'un voyage qu'il fit à Rome, il s'était arrêté à la cour d'un comte italien nommé Ébélard ou Ébérard. Il y énonça sur la prédestination et sur la grâce divine des opinions propres à exciter une grande attention dans un temps où l'on s'occupait avec tant d'ardeur de discussions théologiques, et qui, depuis cette époque, ont été plusieurs fois renouvelées en tout ou en partie, et soutenues avec force par des hommes célèbres. Raban Maur, devenu archevêque de Mayence, informé des discours que tenait Godescalque, en craignit les effets, écrivit au comte Ébérard, et parvint à faire renvoyer d'Italie le religieux d'Orbay. Il ne se contenta pas de cette mesure. (848) Il assembla dans sa métropole un concile auquel le roi Louis dit le Germanique assista. Godescalque y comparut, et l'éloquence et l'érudition avec lesquelles il soutint son sentiment, donnèrent à ces opinions ainsi qu'à leur auteur une grande renommée. Les évêques du concile de Mayence condamnèrent néanmoins les opinions de Godescalque, lui firent promettre de ne plus reparaître dans le royaume de Louis-le-Germanique, et le renvoyèrent au métropolitain de l'abbaye d'Orbay, à Hincmar, archevêque de Reims.

(849) Hincmar, dès l'année suivante, cita le bénédictin d'Orbay à un concile réuni à Quiersy. Non seulement les opinions de Godescalque y furent rejetées, non seulement on le dégrada du sacerdoce,

mais encore, par un abus cruel d'une autorité purement spirituelle, il fut condamné à un supplice aussi honteux que barbare, inhumainement frappé de verges, contraint par la violence de la douleur à brûler publiquement lui-même les écrits qu'il avait présentés au concile de Mayence, et livré à un abbé du monastère d'Hautviller, dans lequel il devait subir jusques à la mort une prison rigoureuse. Prudence, évêque de Troyes, Amolan, archevêque de Lyon, et d'autres prélats, blâmèrent tellement la conduite d'Hincmar et du synode qu'il avait présidé, que cet archevêque réunit à Quiersy quelques évêques et quelques abbés, et leur fit signer quatre capitules ou articles qu'il avait dressés, et où il exposait sa doctrine (853). Ces quatre articles furent rejetés par saint Remy, archevêque de Lyon, ainsi que par son église en 854, et par le concile de Valence en 855. Mais ce fut surtout contre la punition inhumaine infligée au malheureux Godescalque par une autorité incompétente que s'éleva avec force le saint archevêque de Lyon. Son influence n'adoucit cependant en rien la position affreuse du moine renfermé à perpétuité dans les cachots d'Hautviller, où cet infortuné ne succomba à ses maux qu'après seize ans de captivité, et où il mourut sans avoir pu obtenir les consolations de la religion.

Ce furent ces quatre capitules que Charles-le-Chauve sanctionna froidement, sans venger son autorité blessée, sans s'occuper de l'indigne supplice auquel on avait condamné un religieux de

son royaume, un homme que les devoirs sacrés du trône l'obligeaient à protéger. Il ne tient aucun compte des réclamations élevées par des prélats vénérés, en faveur de la personne de ce malheureux moine; et lorsqu'il apprend qu'un concile a rejeté les articles d'Hincmar, lorsqu'il ne peut douter de la pitié et de l'indignation qu'inspire à un saint archevêque l'injuste traitement de Godescalque, dont il pouvait d'un seul mot briser les fers, il le laisse pendant dix ans privé d'une liberté dont il aurait dû être le défenseur; il l'abandonne à son sort; la mort seule termine les maux de Godescalque; et Charles reste sous le joug d'Hincmar et de quelques autres prélats.

L'empereur Lothaire cependant étant tombé malade et sentant qu'il avait peu de jours à vivre, convoqua une assemblée générale de son royaume, et fit adopter par cette diète le partage qu'il venait de faire de ses états entre ses trois enfants. Il donna à Louis le titre d'empereur et le royaume d'Italie. Lothaire II reçut les contrées situées entre le Rhin, excepté Mayence, Spire, Worms, et quelques autres places qui dépendaient du roi de Germanie; il eut de plus les pays compris entre la Meuse et l'Escaut, le Hainaut, le Cambresis, les provinces renfermées entre la Saône, le Rhône et les montagnes du Jura; et son nom de Lothaire, acheva de faire donner à son royaume celui de Lotharingie (*Lotharingia*), d'où est venu celui de Lorraine, comme nous l'avons déjà dit.

Charles, le troisième des fils de l'empereur, eut

le royaume de Provence, borné par les Alpes, le Rhône et la Méditerranée.

Après avoir pourvu ainsi au sort de ses enfants, par une de ces mesures désastreuses qui devaient hâter si fortement la perte de la famille de Charlemagne, l'empereur se fit porter dans l'abbaye de Prum, au milieu des Ardennes. Il crut expier les guerres sanglantes et sacriléges qu'il avait faites à son père et à ses frères, et les nombreux attentats dont il s'était rendu coupable envers son souverain, en renonçant à un monde dont la mort allait le séparer, en déposant une couronne qui ne devait plus que paraître sur sa tombe, en se faisant couper les cheveux et en prenant l'habit monastique. Il fit de riches présents au monastère; il donna à cette abbaye les ouvrages les plus précieux de l'art du neuvième siècle, un grand nombre d'ornements, des vases et des calices d'or, des pains, des croix, des reliquaires et des fontaines d'or et d'argent, une bible ornée de miniatures, et dont les titres des livres étaient en lettres d'or, un livre des évangiles enrichi d'or, de pierreries, de cristal et d'ivoire. Quelques moines, reconnaissants de ses bienfaits, voulurent l'honorer comme un saint; mais leur vœu ne fut pas partagé, même par les hommes les plus pieux.

Il n'est pas surprenant que sous son règne, les épreuves judiciaires par l'eau ou par le feu les *ordalia*, les jugements de Dieu, les duels ordonnés par les tribunaux pour découvrir la vérité et reconnaître l'innocence, aient été multipliés plus que

jamais. La superstition, favorisée par l'ignorance des peuples et l'intérêt de quelques membres du clergé, conservait avec soin ces pratiques barbares et irréligieuses qu'elle avait inventées ou maintenues.

Mais quelque soumis que les descendants de Louis-le-Débonnaire fussent à l'autorité usurpée par les prélats, ils n'avaient pas renoncé au signe solennel de la supériorité de leur puissance civile, et ils continuaient d'investir les nouveaux évêques de leurs droits temporels, en leur remettant une crosse ou le bâton pastoral, devenu la marque de la juridiction et de la dignité pontificales.

Les fils de Lothaire prirent cependant les rênes de leurs gouvernements. L'empire de Charlemagne se trouva divisé en cinq royaumes, celui de France ou de Neustrie, auquel on a aussi donné le nom de *Carlovingie*, celui de Bavière ou de Germanie, celui d'Italie, celui de Lorraine, et celui de Provence.

Dans un siècle éclairé, il aurait été facile de prévoir combien la Lorraine, dépourvue de barrières naturelles, devait être exposée à des agitations intérieures, à des fluctuations de limites, à des attaques souvent renouvelées de voisins ambitieux.

La Bavière était devenue comme le centre de la domination de Louis-le-Germanique. Il régnait sur les Souabes et sur les Saxons; mais il était entouré de voisins redoutables. Les Abares, les Moraves, les Tschechs de la Bohême, les Sorbes, les Linons, les Wendes ou Venèdes, encore barbares

et sauvages, sortaient souvent de leurs forêts, de leurs froides montagnes, ou de leurs vastes marais, pour se jeter sur la Germanie méridionale. Louis de Bavière se crut obligé de donner une grande puissance aux ducs et aux margraves, chargés de défendre des frontières souvent envahies et toujours menacées. Il rétablit particulièrement le duché de Saxe en faveur du duc Ludolfe, qu'on a surnommé le Grand, et dont la dignité devait devenir héréditaire dans la famille de ce gouverneur.

(855) Lothaire II, dans la même année, alla à Francfort auprès de son oncle le roi de Germanie. Il est utile de rapporter la traduction littérale d'une phrase de l'auteur des annales de Fulde, au sujet de cette visite. « Les grands du royaume, dit cet » ancien historien, désirant que Lothaire régnât » sur eux, le conduisent à Francfort auprès de » son oncle Louis, roi des Français orientaux (*re*» *gem orientalium Francorum*), et, avec l'assenti» ment et la faveur de ce roi, consentent à voir » Lothaire régner sur eux. »

L'année suivante, Louis II, empereur et roi d'Italie, épousa Thietberge ou Engelberge, fille de Louis-le-Germanique, et par conséquent sa cousine germaine, et bientôt après il se réunit avec ses deux frères dans la ville d'Orbe, auprès du lac de Neufchâtel, comme pour terminer quelques différents au sujet de la succession de leur père. Lothaire II et le roi d'Italie, empressés de marcher sur les traces de Lothaire Ier, veulent dépouiller leur jeune frère Charles de son royaume de

Provence. Louis II se saisit de sa personne, et veut le contraindre à se renfermer dans un monastère; mais les vassaux du royaume de Charles apprennent la coupable violence dont il va être la victime; ils accourent indignés, et l'arrachent des mains de l'ambitieux roi d'Italie.

Pendant que la puissance des vassaux, l'ambition des évêques, les préjugés les plus funestes, le défaut d'institutions conservatrices, la faiblesse des lois, et la faiblesse plus grande encore des princes avides de s'agrandir, livraient l'empire carlovingien à de fatales convulsions, Théophile avait tenu le sceptre de l'empire de Constantinople. Iconoclaste, comme son père Michel, persécuteur des chrétiens qui ne partageaient pas ses opinions religieuses, il était mort, en 842, de la douleur que lui avaient causée ses défaites dans ses guerres contre les Arabes, qui conquéraient ou ravageaient l'Asie-Mineure, malgré leurs divisions, les insurrections de plusieurs gouverneurs de l'Inde ou de la Perse, et les dangers dont les jeunes Turcs de la garde environnaient les khalifes.

On a écrit que lorsque, quelques années avant sa mort, il avait voulu se marier, il avait fait paraître devant lui, comme un autre Assuérus, toutes les femmes qui, par leur beauté, pouvaient aspirer à partager son trône, et qu'il avait choisi pour sa compagne Théodora Despuna, née dans la Paphlagonie, et fille d'un tribun militaire. Mais Théodora avait reçu en partage bien plus que cette beauté qui avait charmé Théophile. On a célébré son es-

[redacted]

prit et ses talents, on a vanté sa sagesse : pourquoi faut-il qu'on ait à reprocher à sa mémoire d'avoir persécuté les iconoclastes? Bien éloignée d'avoir hérité de l'affection de Théophile pour eux, elle avait assemblé à Constantinople un concile, qui avait confirmé les décrets du second concile de Nicée. Mais, après avoir rempli ce devoir du trône, entraînée par de malheureuses séductions, et par des menaces insolentes qu'elle aurait dû punir, elle traita ou laissa traiter les iconoclastes comme on avait traité leurs adversaires dans le temps où ces derniers gémissaient sous une injuste oppression. Quelles réactions affreuses sont les produits d'un aveugle fanatisme, de vengeances atroces, ou d'autres passions hypocrites et cruelles! A quelle terrible succession de violences barbares, commandées ou exécutées au nom d'une religion si sainte, si douce et si méconnue, cet empire d'Orient paraît sans cesse condamné!

Théodora gouverna, comme régente, pendant la longue minorité de son fils Michel III. Elle envoya deux moines grecs, nommés Méthodius et Cyrille, suivant saint George Strédowski, auteur de l'*Histoire sacrée de la Moravie*, porter les bienfaits de la religion de Jésus, et par conséquent ceux de la civilisation, aux Bulgares, aux Mœsiens, aux Gazariens, et même aux Moraves et aux Bohémiens.

Lorsque Michel III commença de régner, il trouva dans le trésor impérial des sommes considérables que l'économie de Théodora y avait amassées. Il aurait pu tenir avec facilité le timon

des affaires, mais il se lassa bientôt de toute occupation, et s'abandonna à ses penchants voluptueux. Il se livra à tous les excès de la table, et son intempérance lui fit donner le vil surnom d'Ivrogne.

Il était excité dans ses débauches par son oncle, le frère de l'impératrice, le fourbe, ambitieux et cruel Bardas, qui avait assassiné et remplacé le général Théoctiste, et qui voulait continuer de régner sous le nom de son neveu, dont il flattait les honteux penchants. Sa mère fit d'inutiles efforts pour le rappeler à ses devoirs. Fatigué de ses remontrances, il la relégua dans un monastère, où elle fut obligée d'embrasser avec ses filles la vie religieuse. Prince efféminé, imprévoyant et insensé, autant que fils ingrat et dénaturé, n'aimant qu'à se donner en spectacle aux habitants de Constantinople et à montrer sa futile adresse dans les courses du cirque, il assistait à des jeux publics, lorsqu'on vint lui annoncer que les Arabes victorieux marchaient vers Constantinople. Il ne peut supporter, s'écrie-t-il, qu'on lui parle de guerre pendant qu'il est occupé de ses plaisirs.

Enchanté de l'habileté à dresser les chevaux d'un simple soldat de Macédoine, nommé Basile, il le fit son premier écuyer, il le nomma son grand chambellan. Il était bien loin de prévoir, en le comblant de faveurs, quelle destinée lui préparait ce soldat macédonien.

Cependant, dès 839, Mahamud, gouverneur de Mérida dans la péninsule espagnole, qui, plusieurs années auparavant, s'était révolté contre

Abdérame, roi de Cordoue, et avait cherché un refuge auprès de don Alphonse, roi des Asturies, résolut de rentrer en grâce auprès de son ancien souverain, et d'obtenir son pardon par quelque grand service. Il s'engagea à livrer à Abdérame toute la province de Galice, si ce roi musulman voulait lui fournir des troupes. A la tête de ces soldats qu'Abdérame s'empressa de lui envoyer, il s'avança jusques à une petite distance de Lugo; mais il fut vaincu par don Alphonse et par le prince don Ramire, et son armée fut anéantie ou dispersée.

Le roi des Asturies d'abord après sa victoire donna à l'évêché de Lugo les territoires de ceux de Braga et d'Orense, dont les églises étaient encore ruinées, et par le même diplôme, sur lequel signèrent cinq évêques, et que cite l'historien Sandoval, il réunit au diocèse d'Oviédo celui de Mondognédo dont l'église n'était pas relevée.

Cinq ou six ans après, ce don Alphonse, qu'on a surnommé le Chaste, convoqua les états ou l'assemblée générale de son royaume, et n'ayant pas d'enfants, fit reconnaître pour son successeur son cousin don Ramire, qui gouvernait la Galice, et qui avait déjà donné de grandes preuves de son habileté et de sa bravoure.

Don Sanche, fils d'Asnar ou d'Asnaïr II, comte des Gascons, se soutenait dans la Navarre, où son père s'était déclaré indépendant du roi d'Aquitaine. Les troubles de la France, et le soin qu'il avait de vivre en bonne intelligence avec les chrétiens des Asturies et les musulmans de Cordoue, lui

donnaient la plus grande espérance de conserver la souveraineté établie par son père.

(842) Don Alphonse étant mort, et don Ramire son successeur ayant appris que Népotien, principal officier de la couronne, aidé par quelques grands des Asturies, s'était fait déclarer roi, se mit à la tête d'un corps de troupes, marcha contre l'usurpateur, et n'eut besoin que de se montrer pour attirer sous ses drapeaux les partisans de Népotien. L'usurpateur, abandonné de ceux qu'il avait séduits, chercha en vain son salut dans la fuite; arrêté et conduit à don Ramire, il fut renfermé dans un monastère où on lui creva les yeux.

Deux ans après, ou environ, les hommes du nord de l'Europe, ces Scandinaves, ces Normands qui avaient déjà ravagé tant de contrées de la Germanie, de la Grande-Bretagne et de la France occidentale, débarquèrent à la Corogne, et portèrent le ravage dans une grande partie de la Galice. Repoussés par l'armée de don Ramire, qui détruisit ou brûla plusieurs de leurs barques, ils suivirent les rivages de la péninsule, entrèrent dans le Tage, se répandirent autour de Lisbonne, et, redoutant de se mesurer avec les musulmans d'Abdérame, dont les habitants de la Lusitanie venaient d'implorer le secours, ils se rembarquèrent chargés de richesses, et emmenant avec eux un grand nombre de captifs.

Espérant, l'année suivante, être aussi heureux, et peut-être plus heureux encore, ils débarquèrent à l'embouchure du Guadalquivir, allèrent droit à

Séville, l'assiégèrent en vain pendant quelques jours, mais en saccagèrent les environs, ainsi que Cadix, Médina Sidonia, Algésiras, dont leur fureur sauvage et insensée détruisit les vignes et les oliviers, revinrent vers Séville, s'en éloignèrent après avoir tenté inutilement d'escalader cette cité déjà fameuse par ses richesses, et se trouvèrent enfin en présence d'une armée de musulmans envoyée par Abdérame, dont la capitale se trouvait menacée.

Les hommes de la froide Scandinavie et les descendants des habitants de la brûlante Arabie se battent avec acharnement; la nuit suspend la bataille. Le combat recommence le lendemain avec une nouvelle ardeur; la victoire reste indécise. Mais les Normands apprennent qu'Abdérame rassemble une seconde armée et arme une flotte qui pourrait leur couper la retraite; ils se rembarquent pour leurs contrées boréales avec les trésors qu'ils ont enlevés.

En 848, Guillaume, fils de Bernard, comte de Barcelone, duc de la Septimanie, et marquis, margrave ou gouverneur de la Gothie ou province narbonnaise, était auprès du roi de Cordoue. Il avait cherché à la cour de ce monarque un asile contre la puissance de Charles-le-Chauve; il avait redouté d'éprouver des effets funestes de la haine que le roi de Neustrie avait eue pour son père, et il avait hérité de l'auteur de ses jours un vif désir de posséder un état indépendant. Il crut devoir profiter des troubles qui agitaient la France et de l'effroi qu'y répandaient les Normands, pour s'em-

parer de Barcelone. Il obtint d'Abdérame, dont il promit de se déclarer le vassal, des troupes à la tête desquelles il entra dans cette ville, dont ses partisans lui ouvrirent les portes; et Aledran, à qui Charles en avait confié le gouvernement, ne put que s'échapper et lui abandonner la capitale de la Catalogne française ou *marche espagnole*. Il poursuivit ses succès pendant près de deux ans. Aidé par les renforts que lui envoya Abdérame, il mit le siége devant Girone; mais, battu par les comtes qui commandaient sur les frontières de la France, il fut contraint de se retirer dans Barcelone. Des conjurés, dirigés par deux comtes français qu'il avait faits prisonniers quelque temps auparavant, lui ôtèrent la vie, et la place revint sous la domination de Charles-le-Chauve.

(850) Vers le même temps, don Ramire mourut, après avoir dissipé plusieurs conspirations, battu plusieurs fois les Maures, et engagé les états de son royaume à reconnaître son fils don Ordogno pour son successeur.

Une terrible persécution s'élève cependant contre les chrétiens dans le royaume de Cordoue; les supplices enfantent de nouveaux martyrs; un zèle mal dirigé provoque de nouveaux supplices; l'enthousiasme égare; la voix même des évêques est méconnue; les passions s'irritent, l'autorité s'alarme, le sang continue de couler. Comment rappeler ces funestes évènements, et ne pas bénir cette tolérance indulgente, le premier garant de la concorde civile, le premier droit des peu-

ples, le premier devoir d'un vrai disciple de Jésus?

Ce fut pendant cette fatale persécution que mourut Abdérame. Il laissa, de plusieurs femmes, quarante-cinq fils et quarante filles. Son fils Mahamet ou Mahomet lui succéda. Les chrétiens continuèrent d'être persécutés.

(853) Muza, Visigoth de naissance, commandait dans Sarragosse. L'ambition l'avait porté à renoncer au christianisme et à embrasser la religion mahométane. La mort d'Abdérame donna une nouvelle force à cette ambition. Il s'empara d'un côté de Huesca et de l'autre de Tolède, soumit la plus grande partie de l'Arragon et de la Castille, se déclara souverain de la Celtibérie, et battit les troupes que Mahomet envoya contre lui.

Les peuples d'Aquitaine s'étant soulevés contre Charles-le-Chauve, qui avait fait renfermer dans des monastères ses neveux les fils de son frère Pepin, don Garcie, comte ou chef des Gascons établis dans la Navarre espagnole, crut devoir se liguer avec Muza et lui demanda la main de sa fille. Don Ordogno, le fils de don Ramire, crut aussi devoir prendre le parti de Muza, qui était Visigoth, qui avait été chrétien, et qui était bien moins redoutable pour le royaume des Asturies que le roi de Cordoue. Il envoya un secours considérable aux habitants de Tolède, qui reconnaissaient le pouvoir de Muza. Mahomet attira par un stratagème hors des murs de la ville les habitants de Tolède réunis aux troupes du roi Ordogno les tailla en pièces, et envoya, comme une

horrible marque de sa victoire, un grand nombre de têtes de chrétiens à Cordoue, dans les ports de l'Andalousie et même dans ceux de l'Afrique musulmane; mais l'armée qu'il avait fait marcher contre Muza fut vaincue; le général qui la commandait fut fait prisonnier par le nouveau souverain de la Celtibérie, et une seconde victoire fut remportée par ce prince contre les soldats de Cordoue.

Muza cependant avait fait fortifier avec soin une place voisine de Logrogno, et située dans l'endroit où le bassin de l'Èbre, se resserrant entre deux chaînes des Pyrénées, s'élève jusques aux sommités dont les eaux s'écoulent, et vers l'Arragon sur lequel régnait Muza, et dans la Castille vers le Duero, et dans le royaume de Léon, et dans les Asturies. Il paraît que le roi Ordogno ne vit qu'avec peine paraître une forteresse redoutable qui pouvait faciliter une invasion dans ses états et opposer un grand obstacle à leur agrandissement. Il rassemble une armée, forme le siége de la ville fortifiée, va au-devant de Muza qui arrivait pour la secourir, détruit les troupes celtibériennes, prend la ville de vive force, la détruit, fait passer la garnison au fil de l'épée, et revient dans les Asturies.

Don Garcie, comte de Navarre et gendre de Muza, avait péri dans la bataille gagnée par don Ordogno. Muza mourut peu de jours après des blessures qu'il avait reçues dans le combat.

(857) Sa mort délivra Mahomet d'un rival dangereux, et fit rentrer l'Arragon sous l'obéissance du

roi de Cordoue: mais les Tolédains étaient bien éloignés de vouloir se rendre. Abenlope, leur commandant, implora l'assistance du roi des Asturies, et lorsqu'il eut réuni à ses troupes celles des chrétiens, battit l'armée de Mahomet et la repoussa loin de Tolède. Peu de temps après cependant, et vraisemblablement en 858, Mahomet s'étant rapproché de cette ville avec une armée plus puissante, les Tolédains se soumirent à ce roi.

L'année suivante fut marquée par de nouveaux ravages des Normands qui débarquèrent dans la Galice, infestèrent ensuite les côtes de l'Andalousie, et brûlèrent ou pillèrent Algésiras, et plusieurs autres villes de l'Espagne méridionale, et même des rives africaines et de quelques îles de la Méditerranée. Ils s'essayaient à de nouvelles conquêtes.

Cet orage passa avec la rapidité d'un violent incendie.

Dès 860, Mahomet, devenu souverain de la plus grande partie des Espagnes, veut étendre encore plus loin sa domination et celle de l'islamisme; il envoie une armée ravager la Navarre, et particulièrement les environs de Pampelune (861). Son fils est moins heureux contre don Ordogno, qui l'oblige à s'éloigner de son royaume; et les habitants de Tolède secouent de nouveau son joug, sous le commandement d'Abenlope leur ancien gouverneur.

(862) La ville de Mérida imite l'exemple de Tolède; Mahomet la force à rentrer sous son obéissance: mais pendant qu'il marche vers cette ville,

le roi des Asturies s'empare de Salamanque, de Coria, de quelques autres places, les pille, les démantelle et en vend les habitants comme esclaves. Quelle destinée que celle de l'espèce humaine dans ce siècle barbare!

Mahomet imagine d'envoyer une ambassade à Charles-le-Chauve, sollicite son alliance, et fait traduire en latin, par un prêtre chrétien de Cordoue, la lettre qu'il lui écrit en arabe. Charles fait un traité avec le roi maure, et lui envoie de riches présents. Mahomet joint ses troupes à celles de Charles pour obliger Hunfrid, ou Wilfred, ou Wifried, comte de Barcelone et marquis ou comte de la Gaule gothique ou Gothie française, ou province narbonnaise, à rendre au comte Raymond la ville de Toulouse et quelques autres places dont Hunfrid s'était emparé.

(865) Voulant empêcher le roi des Asturies de faire parvenir aux Tolédains des secours qui prolongeaient leur résistance, il fait équiper une flotte considérable qui devait aller menacer les côtes de la Galice et occuper toutes les forces d'Ordogno; mais cette flotte musulmane est battue par celle des Asturies, suivant quelques auteurs, et dispersée par la tempête, suivant d'autres historiens.

Ordogno étant mort en 866, son fils don Alphonse, que les états du royaume avaient déjà reconnu pour successeur de son père, monte sur le trône des Asturies. Il n'avait encore que dix-huit ans. Un comte de Galice nommé Froilalémond, ne veut pas le reconnaître, assemble rapi-

dement un corps de troupes, s'avance vers Oviédo, oblige le jeune prince à s'enfuir dans la Castille, et se fait proclamer roi; mais quelques grands le poignardent, et don Alphonse est rappelé.

(869) Mahomet envoie contre lui deux armées qui pénètrent, l'une vers Léon, et l'autre vers Astorga. Alphonse les bat l'une après l'autre, prend plusieurs places, s'empare, le long du Douro, de Firancas, de Toxo, de Zamora. Mais ce qui prouve combien ce petit royaume des Asturies était encore faible et ne se soutenait, malgré la bravoure des chrétiens visigoths, ses héroïques défenseurs, que parceque la nature en protégeait les frontières par des chaînes de hautes montagnes dont les gorges étaient presque inaccessibles, c'est que don Alphonse, victorieux de deux armées musulmanes, ne peut que les rejeter au-delà du Douro, n'ose pas penser à conserver la possession des villes que ce fleuve arrose, se croit obligé de les détruire, et se hâte de revenir se renfermer derrière les rochers escarpés et les pics sourcilleux qui enceignent ses états.

(869) Le roi des Asturies n'avait que vingt et un ans lorsqu'il épousa dona Ximène, de la maison des comtes de Navarre, avec lesquels il contracte une alliance défensive et offensive contre les mahométans.

En 870 et en 871, il fait, contre les musulmans, des campagnes où le succès accompagne ses armes, mais où la victoire ne lui donne que de malheureux captifs et un butin souillé de sang.

Il saccage ou brûle les villes voisines des sources du Douro; il passe ce fleuve, entre dans la Lusitanie, prend de force Coimbre, la démolit, répand au loin la terreur et la mort, reparaît derrière les remparts inexpugnables dont la nature à muni son royaume, à la tête d'une armée ou plutôt d'une horde de barbares chargés d'affreux trophées, et n'a pas ajouté une seule contrée à ses états. On dirait qu'il n'osait faire que des courses rapides au-delà de ses montagnes protectrices. Ses guerres ne sont que des entreprises de brigands; il recueille, au lieu de gloire, d'affreuses malédictions. Il extermine et ne conquiert pas; il renverse ou anéantit, et ne peut rien établir. Les Orientaux l'auraient appelé le génie du mal.

(872 et 873) On serait tenté de croire cependant que, malgré l'affreux esprit de ce siècle, où l'ignorance avait altéré ce qu'il y a de plus pur, et perverti jusques aux principes d'une religion divine, il voulut, en travaillant à sa véritable grandeur, expier tant de ruines et de sang répandu. Il envoya des colonies dans plusieurs contrées de la Galice et de la province située entre le Minho et le Douro. Il releva les maisons d'Orense, de Brague, de Porto, de Lamégo, de Viseu, de Lagarde, ou ancienne Erminie, de Coimbre, et de plusieurs autres villes, distribua des terres aux habitants de ces villes rétablies, et entoura ces cités de murs capables de les protéger.

La piété continuait aussi de contribuer à réparer les malheurs de la guerre. Elle fondait de nouveaux

monastères au milieu des déserts que renfermaient les rameaux des grandes chaînes de montagnes, et ces anciennes solitudes étaient bientôt fréquemment visitées, peuplées et cultivées.

Vers cette même époque, un grand fléau ravagea une grande partie de l'Europe; comme si les guerres civiles et étrangères, et tous les effets de la barbarie, ne l'avaient pas accablée sous d'assez grands malheurs: de ces nuées de sauterelles si communes et si redoutées dans les contrées africaines voisines du Sanra, et des autres immenses plaines de sable brûlant, furent portées par des vents du midi au-dessus du détroit de Gibraltar, s'étendirent sur les Espagnes, et, franchissant les extrémités des Pyrénées, bien moins élevées que les pics les plus éloignés des mers, se répandirent sur la France, où il paraît qu'elles arrivèrent aussi par la Provence, soutenues et violemment poussées au-dessus de la Méditerranée par des autans impétueux.

(876) Mahomet cependant ne pouvait voir sans jalousie l'accroissement de la puissance d'Alphonse. Dès que la trève qu'il avait faite avec le roi des Asturies fut expirée, il prit les armes contre lui. Alphonse sortit des frontières de Viseu et de Coimbre, marcha contre les Maures, les vainquit, porta l'épouvante jusques à Mérida; et l'année suivante (877), ses troupes battirent de nouveau les musulmans et firent prisonnier le général de Mahomet.

Pendant tous les évènements que nous venons de voir se succéder sur la surface de l'Europe, couverte de débris et de cadavres, et que les lu-

mières de la science et de la raison étaient encore si loin d'éclairer; la Grande-Bretagne présentait un grand homme sur le trône.

Lorsque le jeune Éthelred eut remplacé son frère Éthelbert, l'assemblée des nobles, ou hommes libres de ses états, adopta une convention d'après laquelle Alfred, son autre frère, devait lui succéder. Les invasions des Normands, si souvent renouvelées, avaient beaucoup affaibli la puissance des rois de Westsex. L'autorité que le roi Egbert avait dans le temps donnée au royaume de Westsex sur ceux de Mercie, d'Eastanglie et Northumberland, diminuait chaque jour. Les habitants de ce Northumberland, plus éloigné que les autres royaumes des contrées du Westsex, en avaient secoué la domination et avaient élevé Osbert sur le trône qu'ils avaient rendu indépendant. Un de ces outrages que l'on a vus plus d'une fois renverser les empires est commis par le nouveau roi. Osbert chassait dans la Bernicie, qui faisait partie de ses états; il entre dans la maison de Bruen-Bocard, occupé dans ce moment à surveiller les côtes soumises à son commandement. La beauté de la femme de Bruen-Bocard lui fait oublier ses devoirs : il obtient par la violence ce que toutes ses instances n'avaient pu obtenir. Le mari de retour ne respire que vengeance. Son ressentiment est partagé par les Berniciens; ils rejettent Osbert, et nomment Ella leur roi. La guerre se déclare entre les deux monarques. Bruen-Bocard, dont la vengeance est bien loin d'être satisfaite, devient traître à sa pa-

trie et attire dans le Northumberland Ivan, roi des Danois. Ce roi de la Germanie cimbrique saisit avec avidité une occasion aussi favorable que celle que lui offre le Saxon outragé. Son père Lothbroch avait été massacré à la cour d'Edmond, roi d'East-anglie : il veut punir les meurtriers de son père et ajouter à sa puissance. Il met à la voile au printemps de 857, avec son frère Ubba; il entre dans la rivière Humber, ne trouve aucune résistance, s'empare de tout le pays situé au nord de cette rivière, et marche vers Yorck.

A la première nouvelle de l'arrivée des Danois, Osbert avait proposé à Ella de suspendre leur querelle et de se réunir contre l'ennemi commun des Saxons. Ella rassemblait ses troupes pour secourir son rival; Osbert, emporté par son courage, n'attend pas Ella, charge les Danois avec furie, mais ne peut résister long-temps à leurs efforts, et perd la vie avec plusieurs milliers de ceux qui l'avaient suivi.

Ivan entre dans Yorck, va au-devant d'Ella, remporte la victoire sur ce prince, qui, comme Osbert, périt en combattant; et le nom d'*Ellescrost* est donné au champ de bataille si fatal aux Saxons.

(868) Le roi des Danois soumet tout le Northumberland, revient ensuite sur ses pas, pénètre dans la Mercie et la ravage, lorsque Buthred, le roi de ce pays, se présente à la tête d'une armée. Les Danois et les Saxons redoutent les suites d'un combat. Buthred fait avec les Danois la même

faute que Charles-le-Chauve avec les Normands; il propose à Ivan une somme d'argent très forte, à condition que la Mercie soit évacuée. Ivan accepte cette rançon honteuse, retourne dans le Northumberland, pille les monastères où les Saxons avaient renfermé ce qu'ils avaient de plus précieux, brûle les villes et les villages, fait enlever les femmes et massacrer les autres habitants.

Laissant son frère Ubba dans ce malheureux Northumberland, il s'embarque avec un corps de troupes, descend dans l'Eastanglie, défait le roi Edmond, malgré toute la vaillance de ce prince, le fait arracher d'une église où ce monarque s'était réfugié, lui offre en vain de lui laisser la couronne s'il consent à lui en faire hommage et à lui payer un tribut, ordonne qu'on le perce de flèches, qu'on lui coupe la tête, et qu'on mette à mort l'évêque Humbert, premier ministre d'Eastanglie. Edmundsbury est le triste mais glorieux monument du courage héroïque et des vertus d'Edmond, que l'église catholique a canonisé, et rappelle en même temps le honteux souvenir du lâche Saxon nommé Ecbert, qui se lie aux intérêts du féroce dévastateur de sa patrie, accepte d'un vainqueur barbare la couronne du généreux Edmond, la souille en la plaçant sur sa tête criminelle, et se dévoue à l'infamie.

Trois rois saxons étaient tombés sous les coups du redoutable Ivan. Le roi du Westsex, ce roi suzerain de l'heptarchie, pouvait seul résister à ses armes et sauver les Saxons. Ivan résout de l'atta-

quer; il embarque son armée, conduit sa flotte sur les côtes méridionales de la Grande-Bretagne, débarque facilement, et s'avance dans le pays nommé depuis Berkshire ou comté de Berk, jusques à Reading qu'il fortifie. Éthelred, le roi de Westsex, arrive à la tête de ses troupes; son frère Alfred est avec lui. La guerre dure un an. Les Saxons et les Danois se livrent neuf grandes batailles. Les succès sont, comme le courage et la résistance, égaux des deux côtés. La valeur et l'habileté d'Alfred donnent la victoire aux Saxons dans un endroit nommé Ashdown ou Aston; plusieurs chefs et un grand nombre de soldats danois y trouvent la mort. Mais Ivan ayant reçu de nouveaux renforts, défait les Saxons à Mérantun ou Merton. Le roi Éthelred y est blessé mortellement; Alfred lui succède, et est couronné à Winchester.

(871) La situation de l'Angleterre était cependant déplorable. Les Danois avaient soumis ou plutôt horriblement ravagé le Northumberland, l'Eastanglie et une partie du Westsex. Alfred veut empêcher qu'ils ne pénètrent plus avant dans son royaume; il leur livre une bataille sanglante. Il est vaincu; mais son courage et son génie sont au-dessus de ses revers. Luttant avec force contre la fortune, il présente de nouveau le combat aux ennemis. Les Danois le redoutent, lui proposent une paix qu'il accepte, sortent de Westsex, et se retirent vers le nord de la Grande-Bretagne. Ivan retourne en Danemarck chargé de dépouilles; mais son fr ère Ubba reste à la tête de ses guerriers.

Ubba porte la désolation dans la Mercie, malgré les promesses faites par son frère à Buthred. Ce roi, bien différent du valeureux Alfred, n'ose affronter l'orage, se retire lâchement à Rome, où il mourut dans le collége des Anglais, et livre ses états à leurs cruels dévastateurs. Un Saxon, nommé Céolwulf, ne rougit pas d'accepter, comme un dépôt des Danois, le royaume de Mercie, dont il accable les habitants infortunés sous des exactions plus dures que celles des ennemis. Ce traître ne jouit pas long-temps de son crime. Un Danois nommé Rusig, qui s'était emparé du trône de Northumberland, chasse Céolwulf et soumet la Mercie.

De nouveaux guerriers ne cessent d'arriver du Danemarck ou de la Scandinavie; leur puissance dans la Grande-Bretagne s'accroît à chaque instant; et ces hommes du Nord, se croyant tranquilles possesseurs des contrées qu'ils ont conquises, commencent à cultiver ces terres qu'ils ont couvertes de tant de cadavres, de cendres et de décombres.

A mesure cependant que le nombre de ces aventuriers augmente, le Northumberland, l'Eastanglie, la Mercie, ne suffisent pas à leur avidité. Les derniers arrivés de ces hommes si redoutés, ne reconnaissant pas toujours de lien social qui les unisse à ceux de leurs compatriotes qui les ont précédés, se regardant comme indépendants, et ne se croyant pas obligés d'observer des traités qu'ils n'ont pas faits eux-mêmes, veulent s'empa-

rer de Westsex (873). Halden, un des chefs des Danois, s'embarque sur une flotte considérable, dès le commencement de l'été, descend auprès d'un fort situé sur la côte occidentale de Westsex, s'en empare, est arrêté dans sa marche par Alfred, qui avait rassemblé à la hâte une petite armée, fait un traité de paix avec ce prince, en jure le maintien sur une sorte de bracelet que les Danois regardaient comme un objet sacré; mais, violant bientôt son serment, tombe pendant la nuit sur la cavalerie anglaise, et surprend la ville d'Exeter.

Alfred, en homme de génie, voit tout l'avantage que les Danois tirent des escadres nombreuses qui leur amènent à chaque instant de nouveaux renforts des contrées septentrionales, et qui leur donnent tant de facilité pour se transporter avec vitesse, et sans obstacle, sur tous les points des rivages bretons qu'ils veulent envahir. Il conçoit une idée hardie, la médite en grand homme, et l'exécute avec autant de rapidité que de succès. Il sent qu'il ne peut défendre un royaume attaqué si souvent à l'improviste, et menacé de toutes parts, qu'en opposant une flotte à celle de l'ennemi. Les forêts d'Angleterre lui fournissent les matériaux dont il a besoin; il fait venir de la Frise des constructeurs exercés et des marins rendus audacieux par leur expérience. Il combine ses mesures de manière que la nouvelle de ses préparatifs n'arrive point aux Danois, ou leur parvient sans les effrayer. Confiants dans leurs forces, ces hommes du Nord ne croient pas qu'on puisse leur dispu-

ter la victoire sur une mer qu'ils regardent comme leur patrie, et dont tous les rivages leur rappellent des triomphes. Alfred ne cesse de presser les travaux. Des bâtiments plus grands et plus forts que ceux des Danois sont lancés sur l'Océan. Il apprend qu'une flotte danoise, composée de plus de cent vingt barques ou navires chargés d'hommes et de munitions, va entrer dans la rivière d'Ex, et la remonter jusques à la ville d'Exeter, peu éloignée des côtes maritimes; il s'avance hardiment vers cette flotte, la bat, la détruit ou la disperse, et débarquant avec rapidité, bloque Exeter, l'assiège, oblige les Danois à la rendre, et les contraint à donner des otages et à se retirer dans la Mercie.

Alfred avait ainsi délivré glorieusement son royaume, lorsqu'un autre chef de Danois ou Normands, nommé Rollon ou Rollo, ou Raoul, et que ses combats et ses conquêtes sur le continent devaient rendre fameux, débarque sur les côtes du Westsex. Alfred marcha avec intrépidité au-devant de ce nouvel ennemi. Suivant plusieurs historiens, une bataille sanglante eut lieu entre Alfred et Rollon. Les uns ont écrit que la victoire avait favorisé le roi de Westsex; d'autres ont cru qu'elle s'était décidée pour le chef des Normands; et selon d'autres auteurs, Rollon ne voulut pas exposer son armée aux hasards d'un combat contre les Bretons commandés par Alfred. Quoi qu'il en soit, Rollon, ou sans combattre, ou vainqueur, ou vaincu, remonta bientôt sur la flotte qui l'avait

apporté, et en dirigea les proues vers les côtes de France.

Alfred vit ses états garantis d'une invasion terrible; mais un orage formidable se formait dans le nord de l'Angleterre, et allait fondre sur son malheureux royaume.

Les Danois, maîtres de la Mercie, avaient détrôné Céolwulf, et divisé le royaume en plusieurs comtés. Halden, qui commandait dans le Northumberland, après avoir renversé du trône le roi vassal des Normands qu'il avait donné lui-même pour successeur au roi Rusig, avait partagé toute la contrée en comtés ou petits états qu'il avait distribués aux principaux chefs de son armée. Les trois royaumes conquis furent bientôt trop petits pour le nombre toujours croissant des bandes normandes qui arrivaient de la Germanie et voulaient partager tous les fruits des succès de leurs compatriotes. Les Danois résolurent bientôt d'ajouter le royaume de Westsex aux pays sur lesquels pesait leur barbare domination. Mais ce royaume avait pour défenseur Alfred, dont ils redoutaient l'habileté et le courage; ils décidèrent de faire secrètement les plus grands préparatifs : et ce qui montre dans quel état déplorable était encore la civilisation de la Grande-Bretagne, c'est que, malgré toute la prudence d'Alfred, il ne fut pas informé des rassemblements extraordinaires des Danois, et des projets sinistres dont il était menacé.

La tempête éclata sans qu'il eût pu la prévoir.

Les Normands se jetèrent sur le comté de Wilt; la ville de Chippenham fut enlevée. Une consternation soudaine se répandit dans le Westsex, et les habitants effrayés se soumirent aux vainqueurs ou s'enfuirent, au travers des bois, des marais et des rivières, jusque dans ce pays de Galles, que ses montagnes, ses forêts, et le courage des Gallois, rendaient l'asile naturel des opprimés et des vaincus.

Alfred resta seul avec son courage : l'espérance de sauver son pays lui donna la force de tout supporter. Se réservant pour des circonstances plus heureuses, il mit sa famille en sûreté chez des Saxons dont l'affection lui était bien connue; il se déguisa sous des haillons, se rendit inconnu au milieu de marais, dans la hutte d'un pâtre, y reçut l'hospitalité, et s'engagea à son service. Pendant que, dans cette sauvage retraite, et employé à la garde d'un troupeau ou à des travaux rustiques, il ne cessait de méditer en silence sur les moyens de délivrer sa patrie, des amis fidèles à leur pays, et décidés à tout braver pour briser le joug de leurs infortunés compatriotes, s'étaient réfugiés dans les bois et les marais du Sommerset, près du golfe de Bristol. Se jetant à l'improviste sur les Danois qui s'approchaient trop de leurs asiles, ils les massacraient, et trouvaient dans leurs terres inondées et dans leurs forêts épaisses des retraites assurées où leurs ennemis n'osaient pas pénétrer, et où l'exemple de leur noble persévérance et leurs succès souvent répétés augmentaient cha-

que jour le nombre des défenseurs du royaume.

Ils crurent devoir se réunir dans une espèce d'île ou plutôt de péninsule auprès de Taunton. Des marais impraticables environnaient cette presqu'île, dans l'intérieur de laquelle on ne pouvait parvenir que par un sentier très long, étroit et tortueux, et qui disparaissait même sous les eaux pendant la saison des pluies. Au milieu de ces marécages s'élevait une petite et grossière forteresse; Alfred s'y réunit à ses valeureux guerriers; ils y souffrirent, pendant plusieurs mois, les horreurs de la disette. Rien n'ébranla leur généreuse résolution; ils furent tous dignes de leur pays.

Cependant Ubba, après avoir ravagé une partie du pays de Galles, était venu investir le château ou plutôt le fort de Kenwhit, situé dans le pays de Devon, et où le comte Odun s'était renfermé avec quelques Saxons. Odun propose à ses compagnons de se faire jour les armes à la main au travers des Danois. Ils sortent de leur fort en désespérés, étonnent les Danois, et, malgré leur petit nombre, les mettent en déroute, en font un grand carnage, tuent Ubba, et s'emparent de l'enseigne sacrée de ces hommes du Nord, sur laquelle les sœurs du chef qui venait de tomber sous les coups des Saxons avaient brodé l'image symbolique d'un corbeau.

Cette victoire relève l'espoir des Saxons. Alfred, habile à profiter de toutes les circonstances favorables que la fortune peut lui présenter, résout d'attaquer un ennemi livré d'ailleurs à la sécurité

la moins prévoyante. Il veut cependant savoir par lui-même quelle est leur véritable position. Il avait employé une grande partie de sa jeunesse, non seulement à étudier la langue latine, à acquérir le peu de connaissances géométriques qui pouvaient s'être maintenues, vers la fin du neuvième siècle, dans une île ravagée par tant d'invasions, ensanglantée par tant de guerres civiles, et isolée au milieu des flots orageux de l'océan Atlantique, mais encore à faire des vers anglo-saxons et à cultiver l'art imparfait que l'on appelait alors la musique. Il jouait de l'ancienne harpe saxonne, dont les chefs des églises se servaient pour accompagner leurs hymnes sacrées, et les jeunes gens leurs chants d'amour. Il paraît que la harpe scandinave, dont les sons sauvages et plus bruyants se mêlaient aux accents belliqueux des hommes du Nord, lui était aussi très familière. Il imagine de se déguiser en barde, et d'aller jusque dans le camp le plus nombreux des Danois; il passe trois jours au milieu d'eux, les amuse et les charme par ses chants, les observe sans en être découvert, les voit livrés à la débauche, ne pensant qu'à varier leurs plaisirs grossiers, bien éloignés de croire avoir quelque ennemi à craindre, et ne plaçant pas même de sentinelles autour de leurs rassemblements.

Il se hâte d'envoyer des messages secrets à ses braves guerriers, les rassemble dans la forêt de Selwood, marche pendant trois jours, rencontre les Danois réunis à Yattendun dans le Hamp, ne

leur donne pas le temps de se reconnaître, et encore moins celui de se ranger en bataille, se précipite sur eux avec impétuosité, les tue ou les disperse, et remporte une victoire complète et décisive.

Ceux qui peuvent échapper au fer du vainqueur se sauvent dans un camp retranché, mais sont bientôt obligés de se rendre à discrétion. Alfred reçoit des otages des Danois, exige que ces redoutables aventuriers abandonnent la Grande-Bretagne, et qu'ils jurent de ne jamais reparaître sur ses bords; mais, supérieur à son siècle, il pressent aisément tout ce que pourront sur ces hommes du Nord la jouissance paisible d'un vaste territoire, l'amour de la propriété, le repos après tant de fatigues, et le charme d'une civilisation supérieure à celle qu'ils ont connue, quoique bien peu avancée encore. Il offre des terres fertiles à ceux des Danois qui voudront renoncer à leurs coutumes barbares, abandonner leurs rites sauvages, et embrasser les maximes de la religion qu'il professe, et qui a commencé avec tant de succès de civiliser tant de contrées européennes. Gothrun, le seul de leurs chefs qui ait survécu aux hasards des combats, accepte une proposition qui consolide son pouvoir. Il se soumet à la loi du Christ avec un grand nombre des principaux de ses hordes et des commandants de ses guerriers; il reçoit comme eux le baptême. Alfred lui sert de parrain dans cette cérémonie, le traite en roi, lui fait de riches présents (878). Gothrun rallie ceux qui l'ont imité,

se met à la tête de cette nouvelle armée, passe dans la Mercie, s'arrête pendant quelque temps aux environs de Cirencester, et se rend enfin dans le comté d'Essex, où il fixe son séjour avec ceux qui l'ont suivi, et où Alfred lui confère le droit de les gouverner en qualité de prince relevant de sa couronne.

Alfred veut achever son ouvrage; il donne à Gothrun un recueil des lois qu'il croit les plus propres à répandre ou conserver la religion de Jésus, à épurer les mœurs, à détruire les superstitions et les erreurs funestes, à réprimer le brigandage, à fixer les propriétés, à encourager le commerce. Le prince normand, fidèle à ses serments, observe et fait observer avec soin ces lois protectrices et si salutaires. Les Danois d'Essex et des autres contrées de l'Eastanglie qu'il gouverne perdent chaque jour de leur barbarie; leurs mœurs s'adoucissent; ils cultivent, heureux, les terres qu'Alfred leur a cédées; et ce grand roi reçoit une nouvelle récompense de son dévouement à ses devoirs, en voyant en même temps cette civilisation dont il est digne de prévoir une partie des admirables résultats se développer parmi les Danois naturalisés dans la Mercie, et gouvernés par l'habile et vertueux Éthelred, auquel il donna en mariage sa fille Éthelflida.

Les Danois qui ne voulurent pas renoncer aux coutumes et aux idées religieuses de leurs pères s'embarquèrent pour continuer leur métier de pirates, et infester les rivages européens. Ils ravagè-

rent comme un torrent la Flandre, le Hainaut, l'Artois, la Picardie, sous la conduite d'un chef nommé Hastings, et, malgré leurs serments, revinrent en Angleterre, débarquèrent dans le Kent, et voulurent surprendre Rochester. Mais Alfred, qui ne comptait pas beaucoup sur leurs promesses, étant bientôt prêt à marcher contre eux, ils remontèrent sur leurs barques et allèrent rejoindre ceux de leurs compatriotes que nous verrons porter le fer et le feu dans les provinces de France.

La haute sagesse du roi saxon ne lui permit pas cependant de ne pas redoubler de soins pour préserver son pays de nouvelles dévastations. Il réunit une flotte considérable avec laquelle il alla détruire, dans le port de Harwich, des bâtiments danois qui y attendaient un moment favorable pour se jeter sur un des rivages de son royaume. Il rétablit les anciens forts élevés pour défendre les côtes maritimes; il en construisit un grand nombre de nouveaux; il ferma pour ainsi dire, par ces retranchements placés avec habileté, tous les endroits par où les Normands auraient pu pénétrer dans l'intérieur de ses états.

Mais la Tamise ne pouvait leur être interdite, tant qu'ils seraient maîtres de Londres. Il résolut de leur enlever cette cité; il l'investit, et obligea les guerriers qui s'y étaient renfermés à se rendre. Il en augmenta les retranchements, autant que le lui permit l'état où était encore à cette époque, dans la Bretagne et dans les pays voisins, l'art de fortifier les places et les portes (883); il en embellit en-

suite l'intérieur par divers édifices, et il en confia le commandement à son gendre Éthelred, sous la suzeraineté de la couronne de Mercie.

Couvert de gloire, adoré des Anglais, souverain de presque toutes les contrées de la Grande-Bretagne, reconnu par les princes du pays de Galles, qui se déclaraient ses vassaux, venant de donner à Guthred la couronne des Northumbriens, qui, après la mort de Halden, lui avaient demandé un roi, il goûta la plus douce jouissance qui puisse être réservée à un monarque : il vit la Grande-Bretagne jouir sous son sceptre de la paix dont elle avait été privée pendant si long-temps, et que son génie, sa valeur et son admirable constance lui avaient rendue.

Cette paix dura douze ans; et pendant tout le cours de ces années heureuses, Alfred se montra plus grand que jamais. Il fait, en quelque sorte, de Londres la capitale de la Grande-Bretagne, en ordonnant que ce serait la ville où, deux fois par an, se réuniraient les états du royaume.

Il accorde aux sciences et aux arts qui existaient encore la protection la plus éclatante; il veut leur donner une nouvelle vie; il accueille en grand roi et en homme dont l'estime était d'un si haut prix, les savants et les artistes étrangers qu'il détermine à quitter le continent ou les îles voisines pour venir dans ses états. On a compté parmi eux le célèbre Irlandais Jean Scot Érigène; il en place plusieurs à Oxford, où saint Germain d'Auxerre avait dans le temps fondé une école; il donne un

nouveau lustre et une nouvelle étendue à cette école qui devait devenir si fameuse. Il y fonde trois colléges pour les trois branches des connaissances humaines qui étaient alors les moins abandonnées, la grammaire, la philosophie et la théologie. Il assigne des fonds pour le traitement des professeurs et l'entretien des élèves; il fait venir de Rome des livres, qui étaient d'autant plus rares en Angleterre, que le latin y était encore ignoré, même d'un grand nombre de prêtres. Il donne lui-même l'exemple de l'application au travail; il emploie à l'étude ou aux affaires de l'état les deux tiers de chaque journée; et, ce qui est encore plus remarquable, il partage son temps avec le plus grand ordre entre ses diverses occupations, et en maintient avec constance la sage distribution.

Les lois qu'il propose aux assemblées nationales sont douces; mais on les exécute avec exactitude, et sans aucune acception de personne. Voulant multiplier autour de lui les lumières, il s'entoure de plusieurs conseils; il tend à établir ces règles invariables, sans lesquelles il n'y a ni confiance ni tranquillité; il garantit l'un des plus grands droits des peuples, le but essentiel de toute association, l'impartialité de la justice, en statuant que les jugements seraient rendus par des jurés.

Il engage par de grandes récompenses les manufacturiers étrangers à se rendre dans ses états. Il prête de l'argent et même des vaisseaux à des commerçants audacieux, mais sages, qui, passant par le détroit de Gibraltar, vont à Alexandrie et

dans d'autres ports de l'Égypte, traversent l'isthme de Suez, se rembarquent sur la mer Rouge ou d'Arabie, et allant de rivage en rivage trafiquer jusque dans les ports occidentaux de l'immense péninsule indienne, rapportent dans leur patrie de précieuses marchandises de l'Orient, et notamment ces perles dont on dit que sa couronne était ornée. Voltaire a cité une relation anglo-saxonne, traduite en latin à Copenhague, à la prière du comte de Plélo, ambassadeur de Louis XIV, et relative à un vaisseau envoyé par Alfred pour découvrir par le nord de l'Europe et de l'Asie un passage qui conduisît aux grandes Indes.

Que n'a-t-on pas écrit de la libéralité d'Alfred, des secours qu'il prodiguait au malheur, de sa magnificence! Il fortifie ou décore plusieurs villes; il construit à Winchester un monastère où il place d'habiles maîtres; il élève des églises, ces grands monuments de tout ce que les arts avaient conservé de puissance.

Il règle d'une manière admirable la force militaire de son royaume. On croirait le voir organiser ces gardes ou milices nationales qui, sous différents noms, dans les temps les plus modernes, et dans un si grand nombre de contrées européennes, ont défendu si glorieusement la liberté, la propriété et la paix publique. Tous les Anglais en état de porter les armes sont exercés à les manier; leur discipline est sage; leurs chefs sont dignes d'eux. Le roi détermine les hauteurs où, en cas d'alarmes, de grands feux allumés donnent le si-

gnal du danger, du rassemblement, du secours et du succès.

Il invente de nouveaux bateaux à rames dont la vitesse l'emporte sur celle de tous les autres bâtiments; il en fait construire plus de cent.

Et comment peut-il pourvoir à tant d'entreprises? Par le retranchement des dépenses injustes ou inutiles, et par un ordre sévère. Que l'on sache que, de même que dans les états modernes dont les finances sont le mieux réglées, ses revenus étaient partagés en autant de parties qu'il y avait d'emplois généraux de fonds; que chaque dépense était payée par une recette égale qui y était appliquée; qu'il avait enfin imaginé et réalisé ces états-généraux de finances auxquels on donne le nom de *budget*.

Quelle sagesse, quelle habileté, quelle gloire! Ne voit-on pas la Grande-Bretagne briller de l'éclat de ces institutions si justement admirées par notre grand Montesquieu? Quelles horribles et nombreuses tempêtes doivent néanmoins fondre sur elle avant que les évènements de 1688 lui aient rendu ces institutions tutélaires, en aient augmenté la force et assuré la durée!

Ces douze années de paix et de bonheur étaient à peine écoulées, que les Danois, commandés par Hastings, se présentèrent de nouveau sur les côtes de l'Angleterre, et tentèrent d'en conquérir ou du moins d'en piller les contrées les plus exposées à leurs invasions. Leurs vaisseaux étaient au nombre de trois cents. Une partie de leur flotte débarqua

dans le pays de Kent; l'autre, sous les ordres de Hastings, remonta la Tamise, et ravagea les rives de ce fleuve. Alfred apprit dans l'Eastanglie, dont il réglait les affaires après la mort de Gothrun, les nouvelles tentatives des hommes du Nord. Il exigea un nouveau serment de fidélité des Anglais et des Danois qui habitaient ce royaume; mais dès qu'il l'eut quitté pour marcher contre les dévastateurs de sa patrie, les Danois de l'Eastanglie se soulevèrent en faveur de leurs compatriotes, prirent les armes, et allèrent joindre Hastings.

Une autre horde de Normands venait de se jeter dans le Westsex, de pénétrer dans le Devon, et d'investir Exeter. Alfred crut devoir commencer par marcher contre ces derniers. A son approche, ces Danois se rembarquèrent, essayèrent en vain de surprendre Chichester, et allèrent se réunir à Hastings.

Ce chef entreprenant des Normands, sachant Alfred dans le Devon, se hasarda à faire une incursion vers les confins de la Mercie; mais un corps d'Anglais profita de son absence, enleva ses quartiers, fit prisonniers sa femme et ses enfants, et les envoya à son roi. Le noble et généreux Alfred se hâta de les renvoyer à Hastings.

(882) Ce Danois cependant, s'avançant avec audace au travers de la Grande-Bretagne, parcourut une partie du pays de Galles, où il espérait trouver dans un grand nombre d'anciens Bretons des ennemis des Anglais. Il pénétra jusque dans le pays de Shrop. Poursuivi avec rapidité, bloqué dans But-

[redacted]

tington, il se fit jour au travers des lances des assiégeants, perdit une grande partie de ses guerriers, se sauva avec les autres dans l'Eastanglie, y reçut un renfort considérable des Danois du Northumberland, osa revenir dans le pays de Galles, et parvint à se fortifier dans Chester, où il passa la saison rigoureuse.

Vers 883, s'étant remis en marche au commencement du printemps, il alla dans le Northumberland, revint dans l'Eastanglie, se rapprocha des frontières de la Mercie, éleva deux forteresses ou camps retranchés à Hertford sur la Ley, protégea ainsi les vaisseaux danois remontés dans cette rivière, qui se jette dans la Tamise auprès de Londres, et repoussa les habitants de cette capitale, qui vinrent l'attaquer.

Alfred, qui depuis long-temps renforçait son armée, délivrait les différentes contrées de ses états des nombreux partis ennemis, et surveillait tous les mouvements de Hastings, crut voir arriver le moment favorable qu'il attendait. Il s'approcha de Hertford, examina la position des Normands, et, par une de ces mesures extraordinaires que le génie seul ose exécuter, que les Barbares ne peuvent pas prévoir, et que les Grecs d'Alexandre et les Romains de César auraient adoptée, il fit creuser un canal avec une admirable rapidité, détourna les eaux de la Ley, au-dessus de l'endroit où étaient mouillées les barques danoises, les mit à sec, et remplit les ennemis d'une telle épouvante, qu'ils abandonnèrent tous les retranchements qu'ils

avaient construits, et se retirèrent vers le nord, jusques auprès des rives de la Saverne.

Il les y poursuivit; ils furent contraints de s'éloigner encore plus de la Tamise, et de se réfugier dans le Northumberland.

Toujours vivement harcelés, et voyant la misère, la famine, les maladies et le glaive des Anglais éclaircir chaque jour leurs rangs, ils ne pensèrent plus qu'à se procurer des vaisseaux sur lesquels ils se rembarquèrent après trois ans d'efforts, de courses, de travaux et de combats funestes.

Alfred parvint facilement à rétablir l'ordre dans l'Eastanglie et dans le Northumbre, et, par une sage politique, les réunit à sa couronne, au lieu de leur donner de nouveau un roi subordonné.

(896) Délivré des soins d'une guerre terrible, il voulut achever le grand ouvrage dont il s'était déjà occupé avec tant de gloire et de succès.

Il partagea le royaume en comtés, les comtés en *hundreds* ou centuries, et les centuries en *tithings*, décuries ou dizaines.

Il régla que chaque décurie comprendrait dix fiefs ou grandes propriétés; que le chef de chaque dizaine serait responsable de la conduite de ceux qui lui seraient subordonnés, de celle de ses voisins et de ses hôtes; et que si l'on commettait sur son territoire quelqu'un de ces crimes qui n'étaient alors que trop communs, il serait obligé de faire comparaître l'agresseur, et si le prévenu avait pris la fuite, de se purger lui-même de tout soupçon de complicité. Ceux qui ne pouvaient être admis

dans une de ces décuries étaient regardés comme proscrits. On ne pouvait être reçu dans une nouvelle centurie qu'avec un certificat de la décurie à laquelle on appartenait, et un des dix décurions présidait ses collègues, sous le titre de *tithing-man*, *headborough*, ou *borshölder*, et les convoquait pour terminer les différents.

Il travailla au perfectionnement des lois qu'il avait promulguées, et des actes d'Éthelbert, d'Ina, et d'Offa, qu'il avait conservés. Il acheva de déterminer le nombre et la juridiction des *jurés*, qu'il avait établis ou renouvelés, et qui jugeaient les affaires civiles comme les criminelles. Il régla les circonstances dans lesquelles on pourrait donner une caution pour éviter un emprisonnement injuste ou inutile. Il abolit la juridiction dangereuse des *thanes* ou *ealdermans*, qui étaient en même temps juges et commandants militaires, en leur substituant des officiers particuliers chargés d'agir en leur nom. Il ordonna que les différents actes seraient délivrés par les fonctionnaires compétents, sans qu'on eût besoin de présenter à ce sujet une requête au roi, et afin que tous ceux qui auraient des réclamations à former pussent faire valoir leurs droits avec autant de facilité que de promptitude.

Il voulut qu'il y eût des foires et des marchés pour prévenir les ventes clandestines d'une des plus précieuses propriétés de la Grande-Bretagne sous son règne, des bœufs et des troupeaux, ventes secrètes qui en multipliaient les vols ou les enlèvements violents.

Et que l'on remarque bien quel soin il apportait à la préparation des lois, quel caractère auguste il voulait leur imprimer, par combien de discussions il désirait de les rendre l'expression de la volonté générale, et combien il respectait les droits de ses peuples. Elles étaient pendant long-temps l'objet de la délibération de ses conseillers particuliers; elles étaient ensuite renvoyées à un second conseil, auquel assistaient les évêques, les comtes, les vicomtes, les juges, les principaux des *thanes* ou *barons;* et enfin on les présentait à la discussion et à l'approbation de l'assemblée générale de la nation.

Au milieu de tant d'occupations royales qui ont illustré son règne et fait le bonheur de la Grande-Bretagne, il ne cessait de cultiver avec autant d'assiduité que de succès ce qu'on appelait alors la grammaire, la rhétorique, la poésie, la philosophie, l'histoire, la géométrie et l'architecture. Personne ne faisait des vers saxons mieux que lui. Il traduisit un ouvrage de saint Grégoire, l'*Histoire ecclésiastique de* Bède, le *Livre de la consolation* de Boëce. Il introduisit l'usage de remplacer le bois par de la brique, dans la construction des édifices publics et des maisons particulières. La mort l'enleva en 900 aux Anglais, qui l'adoraient. Il n'avait encore que cinquante-deux ans; il aurait pu faire long-temps le bonheur de son peuple. Sa mémoire, à laquelle aucun reproche n'a jamais été adressé, sera immortelle, et ses admirables vertus offrant le plus parfait modèle à ceux qui seront chargés

de gouverner la terre, les nations, dans les siècles les plus reculés, lui devront une partie de leur gloire et de leur bonheur.

Que l'Écosse, comme toutes les autres contrées de l'Europe, avait été éloignée, pendant la seconde moitié du neuvième siècle, de voir régner sur elle un prince comparable au grand Alfred [1].

Donald V avait succédé à son frère. On l'avait élevé sur le trône plutôt que le fils de ce frère aîné, parceque son neveu était encore trop jeune pour gouverner l'Écosse. Mais l'âge de Donald V ne l'avait pas rendu plus digne de la couronne; il ne songea qu'à ses plaisirs, et se plongea dans la débauche. Les Pictes, réfugiés dans la Northumbrie, observaient avec soin sa conduite; ils espérèrent de pouvoir sous un tel roi recouvrer leur patrie; ils représentèrent aux Northumbriens combien il leur serait facile d'attaquer avec avantage un roi efféminé, haï, méprisé de ses sujets, et incapable de commander une armée. Osbert, qui gouvernait la Northumbrie, partagea leurs désirs et leur espoir; il proposa à Éthelbade, roi de la plus grande partie de l'Angleterre, de porter la guerre en Écosse. On lui promit les secours d'hommes et d'argent dont il aurait besoin, et, précédé par les Pictes ravis de rentrer dans leur patrie, il se présente sur les frontières de l'Écosse, à la tête d'une armée. Les Écossais se défendirent avec un courage intrépide. Osbert fut battu près de Jedbourgh, dans la province de Téviotdale, et contraint de se retirer dans les montagnes. Mais Donald V, au lieu

de l'y poursuivre et de profiter de la victoire qu'il devait à la valeur de ses guerriers, courut vers l'embouchure de la Twède, où un corps d'Anglais avait fait une descente; il battit ce corps, pilla le camp et les vaisseaux de ceux qui venaient de débarquer, distribua à son armée les dépouilles et les provisions des vaincus, et l'encouragea tellement par son exemple à se livrer aux excès vers lesquels l'entraînait une grande abondance de viandes, de vins et de liqueurs, que les soldats écossais succombèrent sous l'ivresse la plus complète. Osbert, averti par ses espions, et qui avait rallié ses troupes très près du camp de Donald, se présente avant le jour devant les lignes écossaises, ne rencontre ni gardes avancées ni sentinelles, trouve les ennemis plongés dans un sommeil profond, en fait un horrible massacre, et s'empare de la personne de Donald.

Cette défaite abat le courage des Écossais. Osbert veut ajouter à leur consternation; il se hâte de faire marcher un corps d'armée au-delà de la Twède et dans le Lothian; il en envoie vers l'ouest un second qui pénètre dans le Galloway; il ordonne qu'un troisième, composé de dix mille hommes, s'embarque, gagne le golfe de Forth, et descende dans le pays de Five. C'en était peut-être fait de l'Écosse; mais une tempête anéantit la moitié de ces grandes barques qui composaient sa flotte, et qui ne pouvaient guère plus résister aux vagues soulevées par des vents impétueux, que les vaisseaux des Grecs revenant du siége de Troie.

Les soldats que portaient ces bâtiments, brisés ou submergés par l'orage, sont engloutis dans les flots avec les débris de ces frêles navires, et Osbert, devenu plus modéré dans ses prétentions ambitieuses, consent à signer un traité de paix avec les vaincus.

Les territoires actuels de Glascow, d'Édimbourg, et toute l'Écosse méridionale, jusques à la ville de Stirling, sont cédés aux Anglais. La ville de Stirling est déclarée commune aux deux peuples. Les Écossais sont forcés de se soumettre à payer un tribut. Donald est mis en liberté. Osbert ordonne qu'on remplace par un pont de pierre un pont de bois qui était sur la rivière de Forth; il fait planter une croix sur le pied de laquelle deux vers latins marquent les limites des contrées anglaises et écossaises; mais il ne stipule rien en faveur des Pictes, auxquels il devait en grande partie ses victoires.

Les malheurs de Donald ne l'avaient pas corrigé; il retomba dans la débauche : ses dérèglements devinrent tels, que les Écossais se crurent obligés de le renfermer; et sensible trop tard au mépris de ses sujets, et ne pouvant peut-être pas supporter la perte de ses coupables plaisirs, il se donna la mort par une nouvelle faiblesse.

(860) Constantin II, fils de Kenneth, monta sur le trône après Donald V, le frère cadet de son père. Il eut des vertus, et tâcha de faire refleurir les lois dans sa patrie infortunée. Mais de nouveaux malheurs fondirent sur l'Écosse. Tous les Pictes ne

s'étaient pas retirés dans la Northumbrie; un grand nombre de ces anciens habitants de l'Écosse méridionale s'étaient réfugiés au loin, avaient passé les mers, et cherché un asile jusque dans la Norwège: ils n'eurent pas de peine à exciter l'avidité des montagnards encore féroces de cette partie de la Scandinavie; ils les déterminèrent aisément à tenter les hasards des combats sur les rives écossaises. Les hommes du Nord, conduits par des Pictes, débarquèrent dans la province de Five. Huba et son frère commandaient les hordes de ces sauvages. Constantin les battit; mais dans un second combat il trouva une mort glorieuse pour lui, et funeste à son pays.

Il paraît cependant qu'après de grandes dévastations et divers succès, les Norwégiens furent contraints de se rembarquer.

Éthus succéda à son frère Constantin II. Il imita la vie désordonnée de son oncle Donald V; il abandonna le soin de son royaume pour de honteuses débauches. Les Écossais indignés se soulevèrent contre lui; il périt dans une prison.

Grégoire, qui le remplaça, rendit tout son éclat à la couronne d'Écosse, en rétablissant la puissance de sa nation, et en effaçant tout ce qui avait pu ternir l'antique gloire des braves Écossais. Non seulement il reconquit l'Écosse méridionale, mais il réunit à la monarchie écossaise les provinces de Cumberland et de Westmoreland qui en avaient fait partie.

Les Irlandais avaient fait une irruption dans le

Galloway; il voulut les empêcher de tenter de nouvelles invasions; et d'ailleurs il était allié d'un jeune Duncan, qui régnait alors en Irlande, et que deux chefs de guerriers, Cornélius et Brennus, voulaient détrôner. Il traversa avec son armée le détroit d'Antrim, battit Brennus et Cornélius, raffermit la couronne sur la tête de son allié, revint triomphant en Écosse, et mourut peu de temps après cette expédition.

Donald VI, fils de Constantin II, monta sur le trône après Grégoire. Son règne de douze ans fut paisible. Pourquoi a-t-il terni une gloire si belle en cédant à un zèle bien peu éclairé et en faisant une loi de sang?

Constantin III, fils d'Éthus, succéda à Donald VI, son cousin. Il paraît que le sceptre passait des enfants d'un frère aux enfants d'un autre, suivant que la nation les jugeait plus capables de le porter.

Pendant cette seconde moitié du neuvième siècle, où ces hommes du Nord, que les Irlandais nommaient Ostmans ou Orientaux, portaient si souvent le carnage, la destruction et l'incendie sur les côtes d'Angleterre et d'Écosse, l'Irlande ne fut pas garantie de leurs horribles dévastations. Une partie de cette île obéissait même à des rois norwégiens et ostmans; et la ville d'Armach, siége d'un archevêque qui portait le titre de primat d'Irlande, fut saccagée par les Danois, non seulement en 869, mais encore en 895. Mais sous combien d'autres fléaux nous allons voir ces Normands faire gémir

les contrées européennes voisines de l'Océan, et particulièrement celles de la France!

Ils s'étaient fortifiés dans l'île d'Oissel, au-dessus de Rouen, et sortaient de ce repaire pour ravager les provinces voisines. Charles-le-Chauve, voulant enfin mettre un terme à la désolation de ses états, résolut de chasser d'Oissel les sauvages du Nord. Il en forma le siége au mois de juillet 858. Son neveu, Lothaire, roi de Lorraine, vint le joindre devant cette place. Les Normands la défendirent avec vigueur.

Le siége durait depuis deux mois, lorsque Charles apprit que son frère Louis, roi de Germanie, avait passé le Rhin à Worms, et marchait contre lui. Bientôt on lui annonça que Louis était déjà près des bords de la Marne. Un grand nombre de seigneurs français, dont plusieurs, mécontents de Charles, avaient invité le roi Louis à entrer en France, se rendent auprès du roi de Germanie, et, consommant leur crime, lui prêtent serment de fidélité. Charles était malade dans son camp. Venilon, archevêque de Sens, qui était auprès de lui, à la tête de quelques troupes qu'il avait amenées comme propriétaire de grands fiefs et vassal de la couronne, feint d'être malade lui-même, abandonne Charles, se rend dans la ville métropolitaine, lève l'étendard de la révolte, va trouver Louis, et, par une monstruosité qui paraîtrait incroyable si l'on ne savait pas combien d'absurdités et de crimes peuvent enfanter l'ignorance et la barbarie, il convient avec lui de convoquer, non pas une

diète nationale, mais une assemblée d'évêques pour déposer Charles-le-Chauve, absoudre les Français du serment de fidélité, et déférer la couronne de France au roi de Germanie.

Cette assemblée rebelle doit se réunir à Attigny; et Charles ne croit pouvoir prévenir les résultats redoutables de ce conciliabule qu'en réunissant un synode des évêques qui lui étaient restés fidèles, et qui excommunient les prélats du parti de Louis de Bavière. « Si Louis avait des sujets de plainte contre son frère, disent-ils, il pouvait s'adresser à l'assemblée des états, sans verser le sang des peuples. » Mais quel temps que celui où personne n'est étonné de les entendre ajouter que si Charles a mérité de perdre sa couronne, ce n'est point à Louis, mais à eux de l'en priver, parcequ'il n'appartenait qu'à des mains sacrées de toucher à l'oint du Seigneur!

L'archevêque de Sens, peu effrayé de l'excommunication lancée contre lui, présida sa coupable assemblée d'Attigny, et on y porta l'audace jusques à déclarer Charles-le-Chauve déchu du trône.

Charles, un peu rétabli de sa maladie, leva le siége d'Oissel, et marchant au-devant de son frère, le rencontra à Brienne, entre la Marne et la Seine. Les deux armées furent en présence pendant trois jours. Des négociations furent entamées; mais les émissaires de Louis débauchèrent les soldats de Charles. Ce malheureux roi, délaissé par presque tous les siens, fut obligé de se réfugier en Bourgogne. Louis alla à Troyes, y

distribua aux factieux des commandements, des abbayes, et d'autres honteux salaires, et se rendit ensuite à Attigny, où il reçut son neveu, le roi Lothaire, contraint d'abandonner Charles au sort qui le poursuivait.

Les soldats de Louis, très nombreux cependant dans les provinces qu'il avait usurpées, y commirent des désordres qui indignèrent les Français. On oublia les torts de Charles, on fut touché de ses malheurs. Les seigneurs qui s'étaient emparés de l'influence et du pouvoir se dégoûtèrent de Louis; ils résolurent secrètement de remettre à leur tête le roi qu'ils avaient trahi. Ils oublient qu'ils sont Français, et qu'ils n'ont besoin que de leur courage; ils usent de dissimulation : ils persuadent à Louis de renvoyer en Allemagne presque toutes ses troupes, et se hâtent d'écrire à Charles qu'*il* peut se montrer de nouveau dans ses états. Le roi des Français accourt (859), se présente devant Louis, qui, n'ayant plus d'armée ni de partisans, est forcé de repasser le Rhin, et Charles est reporté sur son trône par une révolution plus rapide encore que celle qui l'en avait fait descendre.

Lothaire s'empressa de venir féliciter son oncle, et de signer avec lui à Arches, maison royale située sur la Moselle, entre Épinal et Remiremont, un traité d'alliance contre Louis de Germanie, leur ennemi commun.

Mais bientôt après ces deux princes et Charles, roi de Provence ou d'Arles, et frère de Lothaire, eurent une conférence avec Louis de Germanie,

dans une île voisine du Rhin, entre Andernach et Coblentz; et le résultat de cette entrevue fut un traité de paix, auquel il paraît que concourut Louis, frère de Lothaire et du roi de Provence, empereur et roi d'Italie. Lothaire par ce traité fit de grandes cessions; il donna l'Alsace à Louis de Germanie, et il abandonna à Louis d'Italie, Genève, Lausanne, Sion, leurs dépendances, et quelques contrées voisines. On ne vit que trop que, des cinq rois descendants de Charlemagne, Lothaire n'était pas le plus puissant. Mais remarquons que dans ce même congrès l'empereur Louis s'engagea envers ses états à ne gouverner que de concert avec eux.

Cependant ces fluctuations sans cesse renaissantes, ces discordes sanglantes, ces révoltes audacieuses dont la France était le théâtre, la puissance des grands, leur ambition, leur amour de l'indépendance, et plus que tout la faiblesse du caractère de Charles-le-Chauve, déterminèrent ce monarque, si différent de son grand-père, de son aïeul et de son bisaïeul, à supporter ce qu'il n'espérait pas pouvoir empêcher, à rattacher au trône, au moins en apparence, des pouvoirs effrayants qu'il ne pouvait ni diminuer, ni régler, ni limiter, à paraître donner ce qu'on avait ravi à sa couronne, et à consacrer par des sanctions royales le système le plus monstrueux, le plus subversif de l'autorité souveraine, et qui, dans beaucoup de circonstances, aurait été le plus ridicule, s'il n'avait pas été le plus contraire à la raison, à l'humanité, à la justice, et aux droits im-

prescriptibles des nations, comme à la dignité et à l'essence des trônes.

Ce régime féodal, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'illustration des familles adoptées par la gloire, avec les effets touchants, généreux et politiques de la reconnaissance, qui attache les peuples aux dignes descendants des héros et des grands hommes; ce régime funeste reçut des actes nombreux émanés du roi des Français un développement et une force nouvelle. Dès lors cet arbre immense a poussé ses racines jusques à de grandes profondeurs; il a étendu ses vastes rameaux sur l'Europe entière; il a couvert de son ombre épaisse les peuples et les rois; il a presque étouffé la puissance tutélaire des monarques, la liberté des sujets, la science, les arts, l'industrie, la civilisation, la vertu; enlaçant ses branches autour des institutions les plus chéries, les plus sacrées, il les a déguisées sous son feuillage, au point de les faire regarder comme ses dépendances, comme des rejetons infectés de ses qualités malfaisantes, comme des tiges secondaires qui devaient être maudites et proscrites avec le tronc qui les avait nourries. Nous verrons au commencement du treizième siècle un grand homme élevé sur le pavois des Français porter sa tête auguste au-dessus de cet arbre délétère, prévoir le moment où la terre en serait débarrassée, vouloir hâter cette époque encore trop reculée, et sa main hardie frapper de la hache royale et les racines et les branches et le tronc.

Mais trois siècles devaient s'écouler avant que le ciel donnât ce saint roi à la France. Combien Charles-le-Chauve était éloigné d'avoir le génie, la justice et la fermeté du fils de Blanche de Castille ! Il ne vit même pas que, pour pallier quelques maux présents, il creusait un abîme sous la chaire royale, et accélérait la chute de sa dynastie.

Il augmenta l'étendue des fiefs que les seigneurs français possédaient ; il leur en donna de nouveaux. Ne pouvant pas les priver des prérogatives féodales, il demanda seulement qu'ils en jouissent comme de présents de sa munificence. Il ne mit aucune borne à ces dons, pour multiplier au gré de ses désirs ces liens tissus par la reconnaissance, mais que la force et l'ambition ont bientôt dénoués. Il voulut voir des fiefs dans toutes les dignités, dans toutes les places, dans toutes les fonctions ; il en donna même le nom et la nature aux postes les moins élevés : tant il croyait avoir besoin et connaissait peu les vrais moyens de s'attacher tous ceux qui pouvaient exercer la plus légère influence ! Les commandements militaires, les places judiciaires, les magistratures civiles, les fonctions de la cléricature, les dignités de tous les ordres, les emplois domestiques auprès des grands, tout devint un fief. Les plus petits officiers des palais et des tribunaux, les greffiers, les huissiers, les concierges même, tinrent insensiblement leurs offices en fief ou en arrière-fief ; et l'hommage de ces propriétés féodales, rendu à divers supérieurs de degré en degré, arrivait enfin jusques au roi, au

trône duquel tenait le bout d'une chaîne dont il était difficile de séparer les anneaux, mais que le plus faible lien réunissait à la royauté. Diverses redevances ou obligations devinrent le prix de ces fiefs; les unes furent pécuniaires; les autres consistèrent en services personnels que les caprices de donateurs tout-puissants rendirent souvent bien dures, bien ridicules, et même contraires à la décence et aux bonnes mœurs.

Mais pendant que ce système aussi bizarre que malheureux s'organisait dans les classes inférieures de la nation, les grands vassaux virent leur pouvoir ou leurs usurpations se consolider et s'accroître; les ducs d'Aquitaine, de Gascogne, de Bretagne, les comtes de Hollande, de Flandre, de Champagne, de Bourgogne, levaient fièrement leur tête si souvent rebelle, et faisaient trembler le souverain auquel ils rendaient un vain hommage.

Parmi ces grands vassaux figuraient avec gloire Robert dit le Fort; suivant plusieurs auteurs, il était fils de Robert, maire du palais de Pepin-le-Bref, petit-fils de Childebrand, frère de Charles-Martel, et par conséquent assez proche parent de Charles-le-Chauve; sa valeur était fameuse. Le roi lui avait confié le commandement des frontières ou marches neustriennes; il l'avait chargé de les défendre contre les Normands et les Bretons; il l'avait nommé *margrave* ou *marquis* de Neustrie. Il voulut le récompenser de la manière dont il avait rempli ses importantes fonctions; il le nomma

gouverneur ou duc de France ou de l'Ile-de-France, cette province qui était située entre la Marne, l'Oise et la Loire, et dont Paris était la capitale.

Le courage et l'habileté de Robert n'avaient pu cependant que suspendre les efforts des Bretons. Erespage, ou Hérispoux, ou Hérispoë, qu'ils avaient nommé leur roi après la mort de son père Néomène, avait été assassiné par son cousin germain, Salomon, fils d'un frère aîné de Néomène. Salomon avait pris le titre de roi et les rênes du gouvernement. Craignant le ressentiment des Bretons, il avait reconnu Charles pour son suzerain, il avait imploré son secours ; mais lorsqu'il crut son trône consolidé, il ne voulut plus reconnaître de dépendance, et rompit tous les liens qui l'attachaient à la couronne de France.

Charles-le-Chauve marcha contre lui; il n'avait ni le talent ni le caractère de Salomon ; son armée fut battue, et il n'évita de tomber dans les mains de son ennemi qu'en prenant la fuite, et en abandonnant au roi de Bretagne ses tentes et ses bagages.

On ne conçoit pas comment, après tant de malheurs, Charles put imaginer d'attaquer son neveu Charles III, fils de l'empereur Lothaire et roi de Provence. Un projet aussi insensé que celui d'envahir, avec aussi peu de forces que celles dont il pouvait encore disposer, un royaume tel que celui de Provence, eut le résultat qu'un esprit aussi borné que celui du roi Charles pouvait seul ne pas prévoir. Il fut d'autant plus tôt contraint de

revenir honteusement sur ses pas, que des envoyés de son frère Louis, roi de Germanie, et de son neveu Lothaire, roi de Lorraine, eurent avec lui une conférence secrète, dans laquelle il est hors de doute qu'ils lui dirent combien Louis et Lothaire se croiraient obligés de s'opposer à son injuste entreprise.

Comment d'ailleurs aurait-il pu être long-temps absent de ses états, que les Normands ne cessaient de ravager ou de menacer?

Le mépris qu'il inspirait, affaiblissant à chaque instant davantage le peu d'autorité qui ne s'était pas encore échappé de ses mains, ses propres enfants oublièrent le respect et l'obéissance qu'ils devaient à leur souverain et à leur père. Quels exemples criminels donnés par leur propre famille n'encourageaient pas leur coupable rébellion! Charles, roi d'Aquitaine, le second fils de Charles-le-Chauve, se maria sans le consentement de son père, quoique n'étant encore âgé que de quinze ou seize ans. Louis surnommé le Bègue, fils aîné du roi de France, réclama une couronne apanagère, suivant l'usage absurde et funeste qui en avait fait donner une à son père; pendant la vie de son aïeul l'empereur Louis-le-Débonnaire. Un refus l'irrita; il se retira en Bretagne, leva un corps d'armée composé de Bretons, et auquel ce descendant si dégénéré de Charlemagne ne rougit pas de réunir des Normands, les ennemis implacables des Français; et, à la tête de ces barbares étrangers, il se jeta sur l'Anjou, le ravagea, et déchira

le sein de la patrie, pour laquelle il aurait dû donner sa vie, avec le fer de sauvages dévastateurs que son devoir le plus sacré était de combattre. Cette alliance monstrueuse aurait seule pu faire prévoir quelle devait être la destinée de ces indignes descendants du plus grand des monarques.

Pendant que Louis-le-Bègue s'en retournait chargé d'un honteux butin et à la tête de ces hordes normandes que les Bretons devaient s'indigner de voir combattre à leurs côtés, Robert-le-Fort, duc de France, tomba sur lui et dispersa ses soldats. Il ne contribua pas peu ensuite à le réconcilier avec son père, qui donna à Louis des comtés et des abbayes, et toléra, suivant quelques auteurs, qu'il eût le titre de roi.

Dès le mois de janvier 863, les Normands avaient remonté le Rhin jusques à Nuis, au-dessous de Cologne, sous la conduite de Roric. Le roi Lothaire s'empressa de s'avancer contre eux, le long de la rive gauche de ce fleuve, pendant qu'un corps de Saxons, envoyé par le roi de Germanie, suivait la rive droite; et les Normands furent obligés d'abandonner les contrées qu'ils avaient commencé de ravager.

D'autres bandes de ces hommes du Nord s'étaient répandues dans les provinces occidentales et maritimes de la France. Robert, toujours fidèle à ses devoirs et à sa gloire, poursuivit vivement ces bandes que commandait Hastings. Il était parvenu à les investir; mais, saisissant un moment

favorable, les Normands attaquèrent à l'improviste les Français, et allaient s'échapper; Robert ne se donne pas le temps de prendre sa cotte d'armes, il accourt, il s'élance au milieu des combattants: un javelot l'atteint; il meurt sur le champ de bataille, laissant Eudes et Robert encore très jeunes, et qu'il avait eus d'Adélaïs, que l'on a crue fille de l'empereur Louis-le-Débonnaire.

(863) Charles, roi de Provence, était mort sans enfants. Dès 857, il avait déclaré que, s'il mourait sans postérité, Lothaire, roi de Lorraine, son frère, serait son héritier. Mais l'empereur Louis, qui régnait en Italie, était venu en Provence d'abord après la mort du roi Charles; il était parvenu à gagner un grand nombre de grands du royaume. Lorsque Lothaire arriva, on chercha à les concilier. Des conférences eurent lieu entre les deux princes, et la succession fut partagée. L'empereur eut une partie de la Provence et la Bourgogne transjurane; le reste des états de son frère Charles passa sous le sceptre de Lothaire.

Mais ce roi de Lorraine va être sous nos yeux le principal acteur d'une sorte de drame dont la France, l'Allemagne et l'Italie seront le théâtre, et dont il nous a paru d'autant plus nécessaire d'exposer les différentes scènes et le dénouement, qu'ils offrent un tableau fidèle et curieux des opinions, des préjugés, de la politique, des mœurs, des usages, de l'ignorance et de la corruption du neuvième siècle. Nous puisons nos récits dans Hincmar, dans les *Annales de Metz*,

dans celles de Saint-Bertin, et dans d'autres ouvrages écrits peu de temps après les évènements.

Lothaire II avait épousé, en 856, Théotberge ou Thietberge, sœur de l'abbé Humbert ou Hubert, à qui il donna, quelque temps après, le duché ou le gouvernement de la Bourgogne transjurane. Avant son mariage, et pendant que son père l'empereur Lothaire Ier vivait encore, il avait conçu une passion violente pour Waldrade, dont la beauté était célèbre. Il n'avait pas cessé de l'aimer, l'avait gardée comme sa concubine, et s'était bientôt dégoûté de Thietberge. En 857, il éloigna cette princesse de sa cour. Vaincu cependant par les remontrances et les prières des parents de la reine, il la rappela dans sa cour, mais ne voulut pas la revoir et ne se rapprocha que davantage de Waldrade. Son amour pour celle dont les charmes l'avaient asservi et son aversion pour la reine augmentant chaque jour, il résolut de se séparer de Thietberge par un divorce solennel, et d'épouser ensuite celle qu'il aimait plus que jamais.

Des accusateurs parurent bientôt contre la reine; on lui reprocha d'avoir, avant son mariage, vécu dans un commerce incestueux avec le duc Humbert. Des grands de Lorraine formèrent un tribunal devant lequel elle fut obligée de paraître et de se justifier. Elle nia fortement le crime dont on l'accusait. On ne pouvait point la convaincre; mais comme on voulait absolument qu'elle fût condamnée, Lothaire imagina de persuader à Gonthier, archevêque de Cologne, que si la reine pouvait être

répudiée, il épouserait la nièce de ce prélat. Le crédule archevêque, trompé par la promesse du roi, s'engagea à favoriser le divorce; il gagna facilement Theutgand, archevêque de Trèves, homme simple et très ignorant, et lorsque ces deux métropolitains furent consultés par Lothaire, avec quelques autres prélats, sur la conduite que l'on devait tenir, ils répondirent qu'il fallait avoir recours à l'épreuve absurde et barbare, mais alors regardée comme légitime, de l'eau bouillante. La reine choisit un homme qui subit cette épreuve, et qui, par une suite de précautions qu'il est aisé d'imaginer, et qu'on trouva le moyen de tenir secrètes, en sortit de manière à montrer l'innocence de la princesse. Thietberge fut rétablie dans tous ses droits de reine et d'épouse.

Mais les sentiments de Lothaire étaient restés les mêmes. Il prétendit bientôt avoir trouvé dans un voyage en Italie de nouvelles preuves de la conduite coupable de la reine, et on persuada à cette princesse que si elle ne facilitait pas elle-même le divorce si désiré par le roi, en avouant le crime dont elle était accusée, sa vie ne serait pas en sûreté. Cette malheureuse reine, vivement effrayée, promit ce terrible aveu; et au mois de janvier 860, le roi convoqua à Aix-la-Chapelle l'archevêque de Cologne, celui de Trèves, l'évêque de Metz, celui de Langres, l'abbé de Prüm, un autre abbé, et plusieurs grands de Lorraine. Lothaire parut au milieu d'eux, répandit des larmes perfides, leur demanda quelle conduite il devrait tenir, si la reine

se déclarait coupable du crime dont elle était accusée, et leur annonça qu'elle demandait avec instance de renoncer au monde, de prendre le voile de religieuse, et de terminer ses jours dans la pénitence et la solitude du cloître.

Le roi parlait encore à l'assemblée, lorsqu'un officier de Thietberge vint prier les évêques de passer dans l'appartement de la princesse. Ils se hâtèrent de s'y rendre d'après la permission du roi. La reine éplorée se jeta à leurs pieds, et réclama leurs avis sur ce qu'elle voulait leur révéler. « Que » la crainte, lui dirent-ils, ni aucune autre consi» dération ne vous fassent trahir la vérité. » Elle protesta devant Dieu qu'elle n'avancerait rien que de vrai, et prenant à témoin l'archevêque Gonthier, son confesseur, elle se déclara indigne d'habiter désormais avec Lothaire. L'archevêque lui dit qu'elle devait répéter sa confession devant les évêques, afin qu'ils pussent lui donner des avis plus salutaires. « Dites vous-même ce que vous » en savez, répondit la reine. » — Les évêques lui demandèrent si elle n'avait pas quelque plainte à former, quelque moyen de défense à faire valoir. « Ne doutez pas de ma sincérité, dit-elle, ja» mais je ne réclamerai contre ce que je viens de » déclarer. » Alors l'archevêque Gonthier, au milieu de soupirs et de larmes, découvrit aux évêques, d'après la permission de la reine, tout ce que lui avait appris la confession de cette princesse.

Les prélats allèrent trouver le roi, lui dirent que la reine ayant confessé son crime, et s'étant dé-

clarée indigne d'habiter plus long-temps avec lui, il ne pouvait plus la garder comme sa femme, et qu'il devait lui accorder la permission qu'elle avait demandée, de prendre le voile, et de se renfermer dans un monastère.

Dès le mois de février suivant, la diète du royaume s'assembla à Aix-la-Chapelle. Pendant cette diète, les évêques se réunirent, et formèrent un synode ou concile. On vit dans ce synode les deux archevêques de Cologne et de Trèves, qui avaient reçu la déclaration de la reine, et les évêques ou archevêques de Tongres, de Rouen, de Meaux, de Verdun et d'Avignon. On y rendit compte de la confession que la reine avait faite devant les évêques; elle la renouvela, la présenta par écrit à Lothaire, en présence du synode et d'un grand nombre de seigneurs, se jeta aux genoux du roi, et le conjura, au nom de Dieu, de lui permettre de se retirer dans un cloître, pour y pleurer ses péchés.

Les évêques s'adressant alors à Lothaire, le supplièrent de déclarer si des instances ou des menaces n'avaient pas arraché à la reine la confession qu'ils venaient d'entendre. Le roi protesta qu'il n'avait influé en aucune manière sur des aveux qui lui causaient la plus vive douleur. Les prélats firent de nouvelles remontrances à la reine; elle persista dans sa déclaration; ils la condamnèrent à la pénitence publique: mais Thietberge se sauva dans les états de Charles-le-Chauve, qui avait donné asile à son frère le duc Humbert.

Les évêques de France apprirent avec étonne-

ment les résultats des deux assemblées d'Aix-la-Chapelle. Hincmar, le célèbre archevêque de Reims, ne voulut d'abord y ajouter aucune foi.

Le pape Nicolas Ier, qui avait succédé, en 858, à Benoît III, informé de cette affaire, en témoigna sa surprise. Les évêques de Lorraine lui écrivirent qu'ils n'avaient pas encore rendu une sentence définitive, et qu'ils le priaient de suspendre son jugement jusques au moment où il aurait entendu Theutgand, archevêque de Trèves, et Hatton, évêque de Verdun, qui devaient aller incessamment à Rome.

Cependant, au mois de juin de cette même année 860, Charles-le-Chauve, Louis, roi de Germanie, et leur neveu Lothaire, roi de Lorraine, se réunirent dans une grande assemblée de seigneurs et d'évêques à Coblentz, et y signèrent un traité de paix, d'alliance et de défense mutuelle, dont l'observation fut jurée par Louis et Lothaire en tudesque ou allemand, et par Charles-le-Chauve en langue romane.

Lothaire, rassuré par cette alliance, et croyant pouvoir plus aisément écarter les obstacles qui s'opposeraient à l'exécution de ses projets, s'occupa plus fortement que jamais de son mariage avec celle dont il était toujours passionnément épris. Il fit tenir à Aix-la-Chapelle, en avril 862, une troisième assemblée d'évêques. On retrouve dans ce concile ou synode les archevêques de Cologne et de Trèves, et les évêques de Metz, de Tongres et de Verdun, auxquels se joignirent ceux d'Utrecht, de

Toul et de Strasbourg, aussi dévoués que les premiers aux volontés du roi. Lothaire leur remit un écrit dans lequel il exposait les raisons qui l'empêchaient de se réunir avec Thietberge, et néanmoins de continuer de vivre dans le célibat, et il les pria de déclarer son mariage nul, et de lui permettre d'en contracter un nouveau. Les évêques, rappelant des canons d'un concile de Lérida, d'autres canons d'un concile d'Agde, et un commentaire sur une épître de saint Paul, attribué à saint Ambroise, et composé par un diacre de l'église romaine, nommé Hilaire, décidèrent que Lothaire avait pu légitimement quitter Thietberge comme incestueuse, et qu'il lui était permis de prendre une autre femme.

Lothaire s'empressa de faire porter à Rome, par deux comtes, la décision des évêques de Lorraine, pria le pape de la confirmer, et lui promit de s'en rapporter à son jugement. Nicolas répondit qu'il enverrait deux légats en Lorraine. Il engagea Lothaire à ne rien précipiter; mais le roi, impatienté de la lenteur du pape, n'attendit pas la décision de Rome, épousa solennellement Waldrade, la fit couronner reine, et forma sa maison avec toute la magnificence que les cours royales pouvaient alors montrer.

Thietberge cependant était toujours en France, sous la protection de Charles-le-Chauve. Ce prince parut indigné du nouveau mariage de son neveu. Lothaire, craignant qu'il n'animât le pape et les évêques contre lui, eut recours au roi de Germanie;

il engagea Louis de Bavière à demander une nouvelle entrevue des trois rois. Elle devait avoir lieu à Sablonières ou Savonières, près de Toul. Louis-le-Germanique écrivit à ce sujet à son frère le roi des Français. Charles-le-Chauve ayant assemblé les évêques de ses états, fit rédiger une sorte de manifeste qu'il adressa au roi de Germanie; et l'on va voir plus que jamais ce qu'était devenu l'esprit de ce siècle depuis la mort de Charlemagne.

Charles dit à son frère dans ce manifeste qu'il n'avait pas tenu à lui que le traité de Coblentz n'eût été entièrement exécuté; mais que son neveu avait reçu dans son royaume de Lorraine sa fille Judith, veuve d'Eiteilulfe, roi de Westsex ou des Saxons occidentaux, et qui s'était fait enlever par Baudouin, comte de Flandre; que Baudouin et Judith ayant encouru l'excommunication, Lothaire qui les protégeait était excommunié comme eux; que le pape n'avait rien demandé qui ne fût juste au roi et aux évêques de Lorraine, relativement à la conduite que Lothaire avait tenue avec la reine Thietberge, et au mariage scandaleux de ce prince avec Waldrade; et que cependant si le roi de Lorraine voulait se soumettre à un jugement régulier et canonique, il était prêt à le voir et à conférer avec lui.

La proposition de Charles-le-Chauve est acceptée. La réunion des trois rois a lieu à Savonières au commencement de novembre. Charles veut faire lire publiquement un exposé de ses griefs. Lothaire, Louis, et deux cents évêques ou abbés des royaumes de Germanie et de Lorraine,

s'y opposent. Les trois princes se séparent sans rien terminer, et indiquent une nouvelle assemblée pour le mois d'octobre de l'année suivante.

(863) Le pape cependant convoqua à Metz un concile qui devait être présidé par deux de ses légats. Il avait désiré qu'il s'y trouvât des évêques de toutes les parties de l'empire français; mais Lothaire parvint à empêcher qu'on y vît d'autres évêques que ceux du royaume de Lorraine.

Les légats furent l'évêque de Porto et l'évêque de Cervia; ils devaient, d'après leurs instructions, examiner si l'accusation d'inceste et d'adultère portée contre Thietberge était fondée, si Lothaire avait été marié avec Waldrade pendant la vie de son père, et si son mariage avec Thietberge avait été forcé. On les avait avertis que la reine Thietberge, avant d'avoir fait sa confession publique, avait envoyé à Rome une protestation, dans laquelle elle déclarait qu'elle était forcée à s'accuser elle-même de crimes qu'elle n'avait jamais commis; et ils savaient d'ailleurs que depuis sa sortie du royaume de Lorraine elle avait eu recours plusieurs fois au saint-siége. Lothaire parvint à corrompre les légats. Ils furent admis à l'audience de Charles-le-Chauve, dans le monastère de Saint-Médard de Soissons. Ils lui présentèrent une lettre par laquelle Nicolas Ier demandait la grâce de Baudouin, auquel le roi de France pardonna à la recommandation du pape, et dont il approuva le mariage avec sa fille Judith; mais ils ne lui remirent pas une seconde lettre, par laquelle le pape priait Charles-

le-Chauve d'envoyer des évêques de son royaume au concile de Metz. Ce concile s'assembla vers le milieu du mois de juin; il fut composé des prélats qui avaient assisté au troisième synode d'Aix-la-Chapelle. Les légats, entièrement séduits par l'argent et les présents de Lothaire, ne donnèrent pas au concile la lettre adressée par le pape aux évêques; ils ne demandèrent pas, malgré les ordres du pape, que la reine parût devant le concile; ils se contentèrent de se faire représenter les actes du synode d'Aix-la-Chapelle, et, après avoir entendu des témoins subornés contre la princesse, ils confirmèrent ces actes avec les archevêques de Cologne et de Trèves, et les autres prélats de Lorraine.

Ces deux archevêques portèrent eux-mêmes à Rome et présentèrent à l'approbation du pontife les actes de Metz et d'Aix-la-Chapelle. Le pape, irrité de la prévarication de ses légats, dont on lui avait appris la corruption, convoqua un concile dans lequel on condamna celui de Metz, en le comparant à un repaire de brigandage, de prostitution et d'adultère, et on déposa de leur épiscopat les métropolitains de Cologne et de Trèves.

Les deux archevêques sortent de Rome furieux, et vont trouver à Bénévent l'empereur Louis, roi d'Italie, à qui Lothaire les avait recommandés, et qui leur avait accordé sa protection. Ils se plaignent de la conduite du pape, qui, en les déposant sans le consentement de leur souverain, et sans le jugement des autres archevêques de France, avait violé les règles les plus saintes de l'église, et manqué

au respect qu'il devait à l'empereur et au roi Lothaire. L'empereur, animé par leurs plaintes, assemble un corps d'armée, et part avec l'impératrice et les deux métropolitains, pour contraindre le pape à rétablir les deux archevêques déposés, ou l'arrêter lui-même et l'enlever de Rome. Nicolas ordonne un jeûne général, des prières publiques et des processions solennelles. Louis campe avec son armée auprès de l'église de Saint-Pierre, qui était encore hors des murs. Le clergé et le peuple sortent en procession pour aller dans cette église, au tombeau des apôtres. L'empereur commande à ses troupes de dissiper cette multitude. Les soldats frappent, blessent et renversent ceux qui n'ont pas le temps de se dérober à leurs coups; les croix sont brisées, les bannières sont déchirées et foulées aux pieds. Le pape, qui était resté dans le palais de Saint-Jean-de-Latran, et qui apprend qu'on va venir l'enlever, sort secrètement, gagne le Tibre, se jette dans une barque, et parvient à se réfugier dans l'église de Saint-Pierre, où l'on a écrit qu'il avait été deux jours sans pouvoir se procurer aucune nourriture.

L'empereur cependant est attaqué de la fièvre; on lui annonce la mort subite d'un de ses soldats, qui avait brisé une croix dans laquelle l'impératrice Hélène avait fait incruster un fragment de celle de Jésus : l'effroi s'empare de son âme; il envoie au pape l'impératrice elle-même; il lui fait dire qu'il peut sortir sans crainte de l'église de Saint-Pierre, et qu'il désire de le voir. Nicolas

a une longue conférence avec le monarque; il condamne les deux archevêques, et confirme leur déposition.

(864) Gonthier, le métropolitain de Cologne, se hâte de composer une apologie de sa conduite et de celle de l'archevêque de Trèves; il en envoie une copie aux évêques de Lorraine, avec une lettre ou préface conservée dans les annales de Saint-Bertin. « Nicolas, qui se dit pape, écrit-il aux » évêques du royaume de Lothaire, qui se met » comme un apôtre, au rang des apôtres, et qui » veut se faire empereur du monde, a entrepris » de nous condamner; mais il a trouvé plus de » résistance qu'il n'en attendait, et a eu lieu de se » repentir de son entreprise. » Il adresse une autre copie de son apologie à Nicolas, et lui écrit en son nom et au nom de l'archevêque de Trèves, qu'ils ont été envoyés vers lui par les évêques de Lorraine, pour lui exposer les motifs de leurs décisions, et lui demander des instructions et des avis; qu'il les avait retenus pendant trois semaines; que les ayant fait venir ensuite devant une multitude tumultueuse de clercs et de laïques, il les avait condamnés et opprimés tyranniquement, sans assemblée canonique, sans avoir observé aucune formalité, sans avoir produit ni accusateurs ni témoins, sans leur avoir donné le temps ni les moyens de se défendre. « Voilà pourquoi, ajoute- » t-il, nous rejetons et méprisons la maudite sen- » tence que vous avez portée injustement, et sans » raison, contre nous; nous vous tenons pour ana-

» thématisé et excommunié, et nous vous rejetons
» de notre communion, contents de la communion
» de l'église universelle, dont vous vous êtes sé-
» paré en prononçant cet arrêt contre vous-même.
» Anathème à quiconque ne garde pas les préceptes
» apostoliques que vous avez violés d'une manière
» si visible et si publique. »

Hilduin, frère de l'archevêque, n'ayant pu remettre cette lettre au pape, entre dans l'église de Saint-Pierre, à la tête de quelques soldats, écarte ceux qui veulent lui résister, et jette sur le tombeau de Saint-Pierre la lettre de son frère.

Peu de jours après l'empereur décampa, et partit pour Ravenne. Les deux métropolitains revinrent en Lorraine. L'archevêque de Trèves s'abstint des fonctions épiscopales; mais celui de Cologne officia pontificalement dans son église pendant la semaine sainte.

Le pape cependant craignit les démarches du clergé de France, jaloux de ses priviléges et de ses libertés. Il écrivit à l'archevêque de Reims, à celui d'Arles, à celui de Bourges; il leur exposa les motifs de la déposition des deux métropolitains; il leur recommanda de ne pas communiquer avec eux, sous peine d'excommunication. Les évêques, qui avaient approuvé avec ces métropolitains le divorce de Lothaire, écrivirent au pape pour se justifier, et réclamer son indulgence. Gonthier, abandonné de tous ses collègues, envoya son apologie à Photius, patriarche de Constantinople, et lui demanda sa communion, et celle des autres

évêques de l'église grecque, mécontents de l'église romaine. Photius s'empressa de la répandre dans l'Orient, pour montrer que dans l'Occident même la hauteur et la tyrannie du pape étaient insupportables.

Lothaire, effrayé de l'abandon des évêques de son royaume, écrivit à Nicolas; il se plaignait de ce qu'on avait donné trop de créance à ses ennemis, de ce qu'on avait déposé ses deux métropolitains pendant qu'il était occupé à l'extrémité de ses états à défendre les chrétiens contre les barbares Normands, de ce qu'on avait prononcé si vite sur son divorce et sur son nouveau mariage. Il déclara cependant qu'il était prêt à se soumettre à la décision du pape, et même à aller à Rome, pour lui donner une marque de déférence. Il fit porter sa lettre par l'évêque de Strasbourg, et abandonnant entièrement l'archevêque de Cologne, donna son siége métropolitain à Hugues, cousin germain de Charles-le-Chauve.

Gonthier partit avec l'archevêque de Trèves pour Rome, où ils espérèrent en vain d'obtenir leur réintégration dans l'épiscopat par l'intermédiaire de l'empereur Louis.

Le roi de Lorraine cependant continuait d'habiter avec Waldrade, de la traiter en reine, de lui laisser exercer une grande autorité, et il lui avait donné les biens de plusieurs églises de filles. Thietberge, qui s'était retirée dans le Valais avec son frère Humbert, crut devoir se réfugier de nouveau auprès de Charles-le-Chauve, qui lui donna

pour sa subsistance l'abbaye d'Avenai en Champagne.

(865) Le pape ne cessait de presser Charles-le-Chauve et le roi de Germanie de déterminer leur neveu à renvoyer Waldrade et à reprendre Thietberge. Les deux rois eurent à ce sujet une conférence à Dou y, entre Sedan et Mouzon, au mois de février 865; ils écrivirent à Lothaire. Le roi de Lorraine reçut mal les avis de ses oncles; il imagina qu'ils avaient des projets sur ses états. Il envoya le frère de sa mère à l'empereur Louis. Il engagea facilement ce prince à prier le pape de détourner Charles-le-Chauve de la guerre. Le pape y consentit; il exhorta le roi des Français à la paix; mais, peu de temps après, il écrivit à Charles-le-Chauve et au roi de Germanie, pour obtenir d'eux qu'ils pressassent Lothaire de renvoyer Waldrade.

Un légat porta les lettres du pape: les expressions étaient bien éloignées, dit l'annaliste de Saint-Bertin, de la douceur apostolique et des égards que l'on avait toujours remarqués dans les lettres adressées à des rois par les évêques de Rome. Charles et Louis de Germanie les reçurent cependant avec respect. Charles, pressé d'ailleurs par sa femme Irmentrude, se rendit à Attigny, et y conduisit Thietberge. Lothaire n'osa pas refuser de s'y trouver. Il avait contre lui les armes de Charles-le-Chauve et la puissance du clergé de Neustrie ou de France, alors bien plus redoutable. Il dissimula; il vint à Attigny. Le légat, en-

touré d'évêques, le menaça de l'excommunication du pape, de la colère de saint Pierre, et du plus terrible jugement de Dieu, s'il n'obéissait au saint-siége. Lothaire, déguisant ses secrets sentiments, présenta la main à Thietberge, promit de la recevoir comme épouse, de l'honorer comme reine, fit confirmer sa promesse par le serment de douze comtes de Lorraine, et annonça que, dans la fête solennelle la plus voisine, il paraîtrait en public avec la reine revêtue comme lui des ornements royaux.

La reine partit en effet pour Gondreville; le légat y arriva bientôt avec Lothaire. Le roi et la reine assistèrent, la couronne sur la tête, à la messe que le légat célébra.

Waldrade cependant reçut du légat l'ordre de le suivre à Rome, où elle devait réparer ses erreurs par sa soumission et par sa pénitence. Lothaire n'osa pas s'y opposer. Elle fut contrainte de suivre le légat, qui la mena, pour ainsi dire, en triomphe en Suisse, en Souabe et en Bavière, par où il voulut passer pour retourner en Italie.

L'absence de Waldrade augmenta la passion de Lothaire. La hauteur du pape, l'insolence du légat, les affronts dont on l'avait abreuvé en présence de son oncle et de toute la cour de France, aigrirent son ressentiment. Son aversion pour Thietberge, qu'il refusait toujours de voir, devint plus forte. Il envoya secrètement à Waldrade l'ordre de revenir en Lorraine (866). Cette princesse reçut cet ordre à Pavie, s'échappa, arriva en Lorraine,

ne parut pas à la cour, mais se retira dans une demeure assez voisine de la résidence royale pour que Lothaire pût la voir aisément.

A peine le pape fut-il informé de la fuite de Waldrade, qu'il l'excommunia, et écrivit aux évêques de France et de Germanie, pour leur exposer les motifs qui l'avaient déterminé. Il écrivit aussi au roi Lothaire, et le menaça de le retrancher de sa communion.

Le roi de Lorraine, renouvelant ses accusations contre la reine, et prétendant de nouveau qu'il avait épousé Waldrade avant qu'on l'eût forcé à donner la main à Thietberge, offrit de faire décider cette affaire par une épreuve judiciaire et le combat de deux champions. Le pape refusa. Thietberge écrivit à Nicolas. Elle renonçait volontairement, disait-elle, à son mariage avec Lothaire; elle reconnaissait Waldrade pour l'épouse légitime du roi de Lorraine; elle demandait d'aller à Rome.

Nicolas ne voulut voir dans la lettre de la reine que l'effet de la contrainte et de la terreur. « A » quelque violence que vous soyez exposée, lui » répondit-il, ne laissez pas abattre votre courage. » Quand bien même vous viendriez à mourir, le » roi de Lorraine ne pourrait jamais avoir pour » épouse la femme criminelle et indigne avec la- » quelle il a vécu d'une manière si scandaleuse. » L'église a porté son jugement; elle n'a pas besoin » de votre témoignage. Le voyage de Rome ne se- » rait pas sûr pour vous; et vous ne devez pas

» vous éloigner de Lothaire, tant que Waldrade » sera auprès de lui. »

Cependant les évêques de Lorraine, bien loin de traiter Waldrade en excommuniée, avaient refusé de recevoir les lettres de Nicolas. Le pontife de Rome leur reproche, dans de nouvelles lettres, ce qu'il appelle leur lâcheté, et la crainte qu'ils ont de voir Lothaire les priver de leurs bénéfices; il ajoute qu'il les excommuniera eux-mêmes comme fauteurs des désordres du roi et de Waldrade. Il écrit au roi que les mauvais traitements qu'il fait souffrir à Thietberge sont la seule cause de la demande qu'elle lui a adressée; « si elle persiste à » vouloir venir à Rome, qu'elle puisse faire le » voyage sans danger; mais que Waldrade l'y pré» cède pour y subir son châtiment; et je ne con» sentirai à la séparation de la reine avec vous » qu'à condition que de votre côté vous gardiez le » célibat. »

Le roi et les évêques de Germanie recommandèrent fortement au pape les deux archevêques déposés; Nicolas resta inflexible.

Les Sarrasins d'Afrique, ayant fait vers cette époque une nouvelle descente en Italie, l'empereur Louis appela à son secours son frère, le roi de Lorraine. Lothaire passa en Italie, à la tête d'une armée. Les deux frères battirent les Sarrasins; mais une chaleur excessive, la dyssenterie et la peste firent périr un grand nombre de soldats de Lothaire.

(867) Nicolas mourut vers la fin de 867. Le

peuple romain élut Adrien II pour son successeur, sans l'intervention des délégués de l'empereur (*missi dominici*). Les délégués s'élevèrent fortement contre cette nouveauté. L'empereur Louis II approuva leur réclamation, mais confirma la nomination d'Adrien; et le pape ne manqua pas de s'adresser à ce prince pour la nomination des juges qui devaient faire le procès à un criminel.

Lothaire espéra de trouver dans Adrien plus de facilité que dans Nicolas. Il pria l'empereur son frère d'engager le nouveau pape à ne pas s'opposer à son mariage avec Waldrade, et écrivit à Adrien une lettre remarquable. « Tous les chré» tiens, lui dit-il, doivent regretter un aussi grand » pontife que Nicolas : je le pleure moi-même. J'a» vais remis mes intérêts entre ses mains; je vou» lais aller à Rome me justifier auprès de lui: pré» venu par les calomnies de mes ennemis, il n'a » jamais voulu m'entendre; mais j'espère que vous, » qu'il a plu à Dieu d'élever en sa place, vous ne » vous opposerez pas au désir que j'ai de vous voir » et de vous entretenir. »

La réponse du pape fut agréable à Lothaire; et les espérances de ce prince se ranimèrent d'autant plus, qu'Adrien permit à Thietberge de venir auprès de lui. Cette princesse fit connaître au pape le désir qu'elle avait de se retirer de la cour de Lothaire, de se délivrer des persécutions qu'elle souffrait, et de trouver enfin le repos. Elle lui dit que son mariage n'était pas légitime; mais Adrien ne voulut pas lui permettre de se séparer du roi :

il la renvoya en France. Il écrivit à Lothaire qu'il convoquerait un concile pour prononcer sur son affaire; et, à la prière de l'empereur Louis, il leva l'excommunication que Nicolas avait lancée contre Waldrade, à qui il l'annonça lui-même, d'après l'assurance que l'empereur lui avait donnée qu'elle avait renoncé pour toujours à ses liaisons avec Lothaire.

Bientôt après, Charles-le-Chauve et le roi de Germanie eurent une entrevue dans l'abbaye de Saint-Arnoul de Metz, avec l'agrément de Lothaire, dont le royaume comprenait cette ville, et qui, par une résolution bien extraordinaire, ne se trouva pas à cette entrevue. Les deux rois, en présence de Hincmar, archevêque de Reims, et de quelques autres prélats, se promirent, en cas que leur neveu le roi Lothaire vînt à mourir sans enfants légitimes, comme on devait s'y attendre, de partager également ses états.

Ils convinrent aussi, dans la conférence de Metz, de partager de même *l'avouerie*, c'est-à-dire le protectorat du saint-siége. Mais quel mélange de prétentions, de faiblesse et d'absurdités nous présentent et les opinions des peuples et les résolutions des rois, à cette époque si désastreuse d'ignorance, de barbarie et de superstition! A peine cinquante-cinq ans s'étaient écoulés depuis la mort de Charlemagne, de celui de qui les évêques de Rome tenaient tout leur pouvoir temporel, que ses lâches descendants vont au-devant d'une funeste servitude, tendent leurs débiles

mains aux fers sacrés qu'on veut leur donner, et, entraînés par des passions ignobles, trahis par leur faiblesse, trompés par de grands vassaux qui ont résolu secrètement leur perte, paraissent rechercher avec le soin le plus attentif tout ce qui peut favoriser cette domination universelle, vers laquelle les pontifes de Rome, profitant habilement des circonstances, s'avancent à grands pas.

Lothaire et son frère l'empereur Louis sont effrayés des projets ambitieux de leurs oncles. Quelles mesures croient-ils devoir prendre? Ils s'adressent au pape; ils le prient d'interposer son autorité (telles sont les expressions de quelques historiens) auprès des rois de France et de Germanie (868). Adrien s'empresse d'écrire à ces deux rois; il les engage à conserver la paix avec leurs neveux, et les menace, s'ils rompent cette paix, de joindre les armes spirituelles de saint Pierre aux armes temporelles de l'empereur.

Lothaire, peu tranquillisé par la lettre du pape, va trouver à Francfort son oncle le roi de Germanie; et, on ne sait d'après quelle condition secrète, Louis-le-Germanique, témoignant une grande affection à son neveu, lui rend l'Alsace, que Lothaire donne en duché à Hugues, fils naturel qu'il avait eu de Waldrade, promet au roi de Lorraine de défendre ses états, l'Alsace et le jeune prince, pendant le voyage que Lothaire allait faire en Italie, et lui déclare même qu'il ne s'opposera pas à son mariage avec Waldrade.

Quoi qu'il en soit, en 869 Lothaire envoya des

ambassadeurs à ses deux oncles, pour les prier de nouveau de ne faire aucune entreprise sur son royaume, se mit en route pour l'Italie, et ordonna à Thietberge de le suivre et de partir quelques jours après lui.

L'empereur Louis assiégeait Barri, que les Sarrasins défendaient avec beaucoup de courage. Lothaire trouva à Ravenne sa belle-sœur l'impératrice Engelberge ou Engelbergue, fille du roi de Germanie; il lui fit de riches présents, et l'engagea à l'accompagner jusques au Mont-Cassin, où, d'après la prière de l'empereur, le pape devait se rendre.

Dès le lendemain de leur entrevue, Adrien, bien loin de traiter Lothaire en excommunié, célébra la messe pontificale devant le roi; il invita Lothaire à s'approcher de l'autel. « Prince, lui dit-il en tenant dans ses mains le pain et le vin mystérieux » et consacrés, si vous n'êtes pas coupable de l'adultère que le pape Nicolas, mon prédécesseur, » vous a défendu, et si vous êtes résolu à vous éloigner à jamais de Waldrade, recevez avec confiance » cet auguste sacrement; mais si vous voulez retomber dans vos désordres, gardez-vous d'approcher de » ce sacrement, qui deviendrait votre jugement et » votre condamnation. » Lothaire n'ose pas reculer; il reçoit la communion des mains du pape, avec plusieurs grands de sa cour.

Le lendemain de cette cérémonie, l'impératrice alla joindre l'empereur au siége de Barri; le pape retourna à Rome; Lothaire l'y suivit.

Le roi alla au tombeau des saints apôtres; personne ne vint au-devant de ce prince; il ne put obtenir qu'on dît la messe devant lui.

Bientôt néanmoins Adrien le reçut dans son palais de Saint-Jean-de-Latran; ils se firent mutuellement des présents. Le pape, suivant les annales de Saint-Bertin, donna à Lothaire un manteau, une palme et un bâton pastoral; et les Français qui avaient accompagné le roi virent dans ce manteau l'annonce du mariage de leur monarque avec Waldrade, dans la palme le signe de la victoire, et dans le bâton pastoral la marque de l'autorité qu'il exercerait sur les évêques de ses états: tel était l'esprit du temps.

Le pape cependant envoya en France l'évêque Formose et un autre évêque, pour y convoquer un concile composé des prélats de France, de Lorraine et de Germanie, et auquel on inviterait des ambassadeurs des trois monarques. Ce concile devait examiner l'affaire du divorce de Lothaire, et renvoyer les résultats de ses recherches et de ses délibérations à un second concile qui serait tenu à Rome. Lothaire repartit pour son royaume, plein d'espérance de pouvoir se réunir à Waldrade; mais la fièvre le prit à Lucques, et il mourut à Plaisance, où il avait voulu être transporté, au mois d'août 869.

Ainsi finit ce drame singulier qui avait occupé l'Europe pendant tant d'années, cette suite de tableaux trop fidèles d'un siècle ignorant, corrompu et avili; cette représentation trop long-temps pro-

longée, où on vit paraître sur la scène un roi de France, un empereur, deux autres rois, deux papes, plusieurs conciles, et où l'amour, l'ambition et la crainte, méconnaissant les vrais principes, confondant tous les droits, dégradant les trônes, profanant les autels, furent si souvent près d'ensanglanter la terre.

Thietberge, qui suivait Lothaire, arriva à Plaisance un peu après sa mort; elle le pleura, prit soin de ses funérailles, se retira dans l'abbaye de Sainte-Glossinde de Metz; et Waldrade se renferma dans l'abbaye de Remiremont, où elle mourut.

Lothaire n'avait laissé aucun enfant légitime: ses plus proches parents étaient son frère l'empereur Louis, et ses oncles Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique. L'empereur était toujours occupé au siége de Barri, défendu par les Sarrasins avec une rare constance. Le roi de Germanie était en guerre avec les Vinides ou Vénèdes. Charles-le-Chauve, en apprenant la mort de son neveu, s'avança jusques à Attigny. Une députation de plusieurs seigneurs et évêques du royaume de Lorraine vint le prier de ne pas entrer dans les états de Lothaire avant de s'être concerté avec son frère, le roi de Germanie; mais d'après les avis secrets que lui fit parvenir Advence, évêque de Metz, il se rendit dans cette ville, où il fut reçu par ce même Advence, par les évêques de Toul, de Verdun et de Tongres, et par un grand nombre de grands et de nobles de Lorraine.

Il y convoqua une assemblée générale dans la

cathédrale de Saint-Étienne. L'évêque dit que leurs prières étaient exaucées; que Dieu leur envoyait pour remplacer Lothaire un prince qui réunissait les vœux des grands et des peuples, qui gouvernerait la Lorraine selon la justice et dans la paix, et qui soutiendrait les droits des églises et des pasteurs. De grandes acclamations se firent entendre : tous les assistants s'écrièrent que Dieu avait dicté le choix qu'ils faisaient de Charles. Ce prince promit de gouverner les peuples suivant les lois, de protéger les églises, de maintenir les seigneurs dans leurs charges et leurs dignités. Les cris d'adhésion redoublèrent. Les suffragants de Trèves, dont le siége était vacant, invitèrent Hincmar, archevêque de Reims, à remplacer provisoirement leur métropolitain, et à porter la parole en leur nom. Il se leva, et après avoir parlé dans le même sens que l'évêque Advence, il rappela la conversion de Clovis par saint Remi, archevêque de Reims, la cérémonie dans laquelle ce métropolitain avait sacré ce prince avec une huile sainte dont on conservait encore une partie dans son église; la généalogie de Pepin, de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, qui descendaient de saint Arnoul; le sacre de ce même Louis par le pape Étienne. « Terminons, ajouta-t-il, d'une manière » plus solennelle et plus authentique ce que nous » avons si heureusement commencé : couronnons » et sacrons dans cette assemblée Charles, en qua» lité de roi de Lorraine; et si ma proposition vous » agrée, témoignez votre consentement par vos ac-

» clamations. » L'église retentit de nouveaux cris de joie; Hincmar entonna le *Te Deum*, le cantique de la reconnaissance; six évêques, ceux de Metz, de Toul, de Verdun, de Tongres, de Laon et de Beauvais, récitèrent chacun une oraison; Hincmar, après en avoir dit une septième, répandit l'huile sainte sur le front de Charles; et pendant qu'il continuait les prières qu'il avait composées pour ce sacre, les évêques placèrent la couronne sur la tête du roi, et mirent la palme et le sceptre dans ses mains.

Peu de temps après, Charles-le-Chauve alla à Aix-la-Chapelle, que l'on regardait comme la capitale du royaume de Lorraine. Il ne voulut pas que les siéges métropolitains de Trèves et de Cologne fussent vacants plus long-temps; il nomma à l'archevêché de Trèves le frère d'Advence, évêque de Metz, et à celui de Cologne, un frère de Gonthier, Hilduin, qui administrait déjà le diocèse, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, et à qui il fit donner la prêtrise à Aix-la-Chapelle, par l'évêque de Tongres.

Cette nomination à l'archevêché de Cologne ne plut pas au roi de Germanie. Luitper, archevêque de Mayence, et envoyé secrètement par Louis-le-Germanique, suivant les annales de Saint-Bertin et celles de Metz, arriva à Duitz, qui n'est séparé de Cologne que par le Rhin, et où il avait donné rendez-vous à quelques évêques d'Allemagne. Il y appela le clergé et les principaux habitants de Cologne, leur persuada de ne pas reconnaître Hil-

duin, qui n'était pas encore sacré évêque, pour le métropolitain d'une ville qui devait bientôt faire partie des états du roi de Germanie, les engagea à nommer un autre prélat, sacra un prêtre nommé Vuilibert ou Gilbert, qu'ils choisirent, le conduisit à la cathédrale, le plaça sur le siége épiscopal, et se hâta de se rendre auprès de Louis, pour lui rendre compte du succès de sa mission.

Charles-le-Chauve, informé de l'installation de Gilbert, témoigna combien il en était offensé, et parut d'autant moins disposé à céder aux instances de son frère, qui lui envoya des ambassadeurs pour réclamer l'exécution des traités, que le roi de Germanie était alors malade à Ratisbonne.

Charles, quelques mois auparavant, avait appris la mort de la reine Irmentrade, qui avait terminé ses jours dans le monastère de Saint-Denys, où elle fut enterrée. Il s'était empressé d'envoyer le comte Boson, fils d'un comte des Ardennes, chercher Richilde, sœur de ce Boson, et dont il paraît que la beauté était fameuse; et par un abus de sa puissance, ainsi que par une suite de la dépravation des mœurs de ce siècle et de la dégradation des grands, il ne l'avait reçue que comme concubine, et ne l'épousa que plusieurs mois après.

Venu à Gondreville pour y recevoir les hommages des seigneurs de Bourgogne qui avaient été sous la domination du roi Lothaire, il y donna audience aux envoyés du pape.

On ne devine pas comment Adrien II avait cru de sa politique de réclamer avec force la succes-

[redacted]

sion de Lothaire en faveur du frère de ce prince, l'empereur Louis, qui, étant roi d'Italie, ne pouvait, par un grand accroissement de puissance, que contrarier les projets ambitieux des pontifes de Rome. Il n'est pas invraisemblable que, par une convention secrète, l'empereur Louis, qui n'avait pas d'enfants, avait promis de faire de grandes concessions au siége pontifical, si l'autorité de ce siége apostolique l'aidait à se faire céder par ses oncles le royaume de son frère.

Quoi qu'il en soit, Adrien II, dans les lettres qu'il fit remettre à Charles-le-Chauve par ses envoyés, lui représenta avec vivacité l'injustice de sa conduite et les droits de l'empereur Louis, seul héritier légitime de la Lorraine. Il menaça d'excommunier le roi des Français et tous ses adhérents, si le roi continuait de blesser les droits de l'empereur et d'abuser de l'absence de ce prince, que la guerre contre les Sarrasins retenait en Italie. Il écrivit dans le même sens aux grands de Lorraine, aux grands vassaux et aux évêques de France, particulièrement à Hincmar, archevèque de Reims. Ces lettres furent vaines; Hincmar n'était pas facile à effrayer. Les évêques de France ne répondirent pas au pape. Adrien envoya de nouveaux légats, de nouvelles plaintes, de nouvelles menaces. Ces mesures, ces plaintes, ces envoyés, n'obtinrent rien: Hincmar soutint avec fermeté les droits des trônes et les libertés des églises de France.

Vers le commencement de 870, et lorsque Charles était à Aix-la-Chapelle, occupé de son

mariage avec Richilde, sa concubine, on vit arriver à la cour de ce prince Luitfred, archevêque de Mayence, l'évêque d'Hildesheim, et d'autres envoyés du roi de Germanie. Ils déclarèrent au roi de France qu'il devait se préparer à la guerre, ou se retirer des états de Lorraine. On négocia; on convint d'une entrevue entre les deux rois; on signa des articles préliminaires, et quatre comtes en jurèrent le maintien, au nom des deux monarques.

La santé de Louis-le-Germanique était cependant rétablie; il avait vaincu les Slaves, ou Venèdes de la Moravie. Leur roi Rastice avait été fait prisonnier; Louis l'avait fait juger par une assemblée composée de Slaves, pairs du roi vaincu, des membres des états de la France orientale, et de ceux des états de Bavière: le malheureux avait été condamné au dernier supplice. Le roi de Germanie, à cette époque barbare, avait passé pour être très clément, parcequ'il s'était contenté de faire crever les yeux au monarque trahi par la fortune. Les prétentions de Louis étaient devenues plus grandes, ses ambassadeurs parlaient avec plus de hauteur; les conférences entre les envoyés furent multipliées. Enfin le roi Charles-le-Chauve et son frère se rendirent sur les bords de la Meuse, dans l'évêché de Liége. Louis logea à Marsen, et Charles à Héristal. Les deux rois se rendaient pour leurs entrevues à une distance égale d'Héristal et de Marsen, accompagnés chacun de quatre évêques, de dix conseillers et de trente vassaux. Le partage du royaume de Lorraine fut adopté de manière

que Charles conserva le Viennois, le Lyonnais, le comté de Bourgogne, une grande partie de la Lorraine proprement dite, le Toulois, le Verdunois, une portion de l'évêché de Liége, et quelques autres contrées; le roi de Germanie réunit à ses états Metz, Trèves, Cologne, et les campagnes basses, alors très boisées, et souvent inondées, connues depuis sous le nom de Pays-Bas, et allant jusques à l'Escaut.

Une grande partie de la nouvelle limite qui déterminait les frontières des royaumes de France et de Germanie était composée de rivières trop peu considérables pour former une barrière naturelle. Elle indiquait sans doute avec clarté les résultats de l'arrangement convenu, mais elle séparait en deux corps de nation des peuples placés sur des terrains semblables, habitant la même vallée ou la même plaine, ayant entre eux les communications les plus faciles, parlant la même langue, et liés par tous les rapports du sang, des besoins, des ressources, des mœurs, du caractère, des opinions et des habitudes. Des portions de bassins très secondaires, et que la nature indiquait comme inséparables, se trouvaient divisées par le nouvel arrangement. La convention pouvait être bonne pour le moment; mais de combien de troubles, de dissensions, de prétentions et de guerres elle devait être la source! Au reste comment auraient pu entrevoir l'avenir des négociateurs plongés dans des ténèbres aussi épaisses que celles qui couvraient alors le monde?

Charles-le-Chauve avait à peine terminé le partage du royaume de Lorraine, qu'il éprouva un violent chagrin domestique.

Il avait eu quatre enfants de sa première femme Irmentrade, Louis-le-Bègue, Charles, Carloman et Lothaire. Il avait toujours été frappé de tous les maux qu'avait introduits dans l'empire français le partage des états entre les fils des rois; mais, trop incapable de s'élever au-dessus de l'esprit du temps, il n'avait pas imaginé de proposer et de tâcher de persuader à la nation française d'adopter des lois fondamentales, qui eussent prévenu ces déplorables déchirements, ces formations soudaines et ces disparitions subites de nouveaux royaumes, ces réunions et ces séparations fréquentes de provinces, ces passages perpétuels d'une domination à une autre, cette instabilité des premières bases de l'état social; et comment pourrions-nous lui reprocher de n'avoir pas entrevu cette grande mesure politique, ou de n'avoir pas osé l'employer, puisque Charlemagne lui-même n'en conçut pas ou n'en espéra pas le succès?

Charles-le-Chauve avait eu recours à un moyen bien plus analogue aux opinions de son siècle: il avait consacré à l'église ses deux derniers enfants, Carloman et Lothaire, pour leur ôter tout droit au partage du royaume.

Lothaire était mort jeune, portant déjà le titre d'abbé. Charles, qu'il avait fait roi d'Aquitaine, était mort à Compiègne en 864, victime du désir imprudent d'essayer la valeur d'un jeune courtisan

que l'on regardait comme très brave, et contre lequel il avait voulu jouter déguisé, et pendant la nuit.

Louis-le-Bègue avait été nommé roi d'Aquitaine à la place de Charles.

Carloman avait reçu le diaconat; mais, ne pouvant supporter l'état ecclésiastique, il s'était révolté contre son père en 870. On l'avait arrêté, renfermé à Senlis, et privé de cinq riches abbayes qu'on lui avait déjà données.

Quelque temps après Charles-le-Chauve, à la prière du pape, lui avait rendu la liberté et lui avait permis de reparaître à la cour; mais Carloman s'échappa bientôt d'auprès du roi, se retira dans la Belgique, y rassembla une troupe de mauvais sujets, et ravagea plusieurs contrées; il alla ensuite du côté de Mouzon, qu'il pilla. Il adressa au roi des envoyés qui firent en son nom des propositions inadmissibles, et continuant ses dévastations, il passa à la tête de sa troupe dans le territoire de Toul. Charles-le-Chauve, après l'avoir fait excommunier par les évêques de son royaume, envoya des troupes contre lui. Le prince rebelle se sauva au-delà du Jura, et y continua de ravager les pays qu'il parcourait. Il écrivit cependant au pape et implora son secours. Croirait-on, si les lettres d'Adrien n'existaient pas, que ce pontife, prenant sous sa protection ce sujet révolté, et saisissant avec ardeur cette nouvelle occasion de se mêler des affaires des rois, d'étendre son influence et d'augmenter son pouvoir, écrivit à Charles-le-Chauve de la ma-

nière la plus dure et la plus outrageante, qu'il défendit aux évêques de France d'excommunier Carloman, et qu'il porta la présomption jusques à menacer de l'excommunication les seigneurs français s'ils prenaient les armes contre le prince coupable? Charles-le-Chauve, conseillé par Hincmar, ne put supporter tant de hauteur et d'insolentes usurpations; il se souvint qu'il était roi des Français et petit-fils de Charlemagne, et répondit au pape de manière à lui ôter l'envie de renouveler une aussi étrange tentative. Adrien abandonna Carloman; ce prince implora l'intervention de son oncle, le roi de Germanie, qui le réconcilia avec Charles-le-Chauve: mais quelque temps après, Carloman ayant renouvelé ses complots, Charles-le-Chauve le fit juger par des évêques assemblés à Senlis. On le déposa du diaconat; on le renferma dans l'abbaye de Corbie, en Picardie. On a prétendu que ses partisans s'agitèrent de nouveau en sa faveur et inspirèrent une telle crainte au roi, qu'il voulut que Carloman subît un nouveau jugement devant une réunion de grands de son royaume. Il fut condamné à la peine capitale. Charles-le-Chauve commua la peine; il traita son fils comme le roi de Germanie avait traité un roi des Slaves: il ordonna qu'on lui crevât les yeux; il le condamna à passer tout le reste de ses jours dans une prison de cette abbaye de Corbie, où le prince avait été relégué par les évêques; et d'après cette barbare imitation des usages cruels des empereurs d'Orient, il passa pour avoir fait grâce de

la vie à son fils. Quelle grâce et quelle clémence!

Carloman trouva le moyen de s'échapper de sa prison. Ceux qui avaient favorisé sa fuite le conduisirent chez son oncle. Le roi de Germanie le plaça dans une abbaye, et lui donna ensuite celle d'Epternach dans le diocèse de Trèves, où il termina bientôt sa malheureuse vie.

L'empereur Louis, qui continuait de combattre contre les Sarrasins, fut cependant très mécontent de la conduite de ses oncles qui avaient partagé la Lorraine. Il réclama avec force la succession de son frère Lothaire. Sa demande était juste; il la fit valoir avec chaleur. Le pape Adrien, ravi de voir naître de nouveau des circonstances favorables au développement de ses ambitieuses prétentions, joignit des légats du saint-siége aux ambassadeurs de l'empereur. Il écrivit des lettres menaçantes aux évêques et aux seigneurs de France; il se plaignit de l'infidélité des prélats et de la lâcheté des grands; il leur annonça qu'il irait lui-même dans les états de Charles, et qu'il userait de tout le pouvoir que Jésus-Christ lui avait donné. Ses efforts et ceux de Louis furent inutiles; et ces démarches d'Adrien étaient d'autant plus extraordinaires, si elles n'étaient pas jouées, qu'il paraît qu'un traité secret le liait avec Charles-le-Chauve, et qu'il avait promis à ce roi de le reconnaître pour empereur, si Louis d'Italie mourait sans enfants.

Quoi qu'il en soit, le bruit se répandit que l'empereur avait cessé de vivre. A cette époque, où les communications étaient rendues si difficiles par

des routes dégradées et souvent infestées de brigands, au milieu de grands bois, et au travers de hautes montagnes ou de vallées noyées, on ne pouvait pas aisément vérifier les nouvelles les plus importantes. On crut à la mort de l'empereur. Charles-le-Chauve s'avança jusques à Besançon. Un jeune Charles, fils de Louis, roi de Germanie, vint jusques auprès du Jura. Ils apprirent bientôt l'un et l'autre que l'empereur était vivant; qu'il avait été assiégé dans un château par Adalgise, duc de Bénévent; que ce duc l'avait fait prisonnier, mais qu'il avait recouvré sa liberté en jurant qu'il ne rentrerait plus dans le duché, et qu'il ne tirerait aucune vengeance de l'attentat que le duc venait de commettre contre sa personne sacrée.

L'empereur tâcha de désunir ses deux oncles. Il fit proposer secrètement à chacun d'eux de lui laisser l'empire, s'il obtenait le royaume de Lorraine. L'impératrice Ingelberge demanda une conférence à Louis de Germanie qu'elle aurait vu à Trente, et à Charles-le-Chauve qui se serait rendu dans le Valais, à l'abbaye de Saint-Maurice. Le roi de France ayant su qu'on avait fait à son frère les mêmes propositions qu'à lui, n'alla pas à Saint-Maurice. Le roi de Germanie se trouva à Trente. Il eut plusieurs entretiens avec Ingelberge; il céda à l'empereur sa part du royaume de Lothaire. On lui promit l'empire pour lui ou pour un de ses enfants, et l'empereur se fit couronner à Rome par le pape, en qualité de roi de Lorraine.

Basile I[er] cependant, que Michel III avait associé

à l'empire d'Orient, avait été à peine revêtu de la pourpre, qu'il avait changé de conduite, de mœurs et de maximes. Il était devenu le censeur de Michel III, en s'asseyant sur son trône. Ses remontrances, ou plutôt ses leçons sévères, avaient déplu à Michel; elles l'avaient fatigué; et, passant rapidement de l'affection à la haine, Michel III avait résolu de le faire empoisonner. Basile l'avait prévenu, et Michel était mort assassiné en 867. Dans ces temps horribles, les empereurs d'Orient ne mouraient que par le fer ou le poison.

Basile régnait seul depuis trois ou quatre ans, lorsque, connaissant la faiblesse de Louis, roi d'Italie, il lui disputa, vers 871, le titre d'empereur d'Occident. Quel digne descendant de Charlemagne que ce Louis qui, suivant les historiens, ne trouva pour justifier son titre impérial que le droit fondé sur la possession!

Bientôt la famille de Louis-le-Germanique, qui se croyait le successeur de Louis d'Italie, fut troublée par des divisions : les dispositions qu'il avait faites d'avance pour la mesure désastreuse du partage de ses états entre ses trois fils les avaient causées; elles devinrent de funestes guerres civiles. Le roi parvint cependant à faire mettre bas les armes à ses enfants, et à les contraindre à lui prêter un nouveau serment de fidélité, en présence de son armée victorieuse. Il tint une diète germanique à Forcheim, et y fit adopter un nouveau partage éventuel de ses états entre ses enfants.

Peu de temps après, et vers 874, il soumit la

Bohême, et continuant de faire la guerre dans ce bassin remarquable de l'Elbe, qui commence au milieu des montagnes de cette Bohême, et qui présente encore tant de terrains sablonneux, de lacs, de marais et de rivières, lesquels attestent l'ancien état des contrées que ce bassin renferme, le roi de Germanie contraignit les Danois situés vers l'embouchure de ce fleuve d'accepter la paix qu'il leur offrit. Les chefs ou princes de ces Danois lui présentèrent une épée, et jurèrent sur leurs armes de maintenir la paix qu'ils venaient d'adopter.

L'année suivante, 875, l'empereur Louis mourut en Italie, et fut enterré à Milan dans l'église Ambroisienne. Il ne laissa pas d'enfants mâles. Il avait été fidèle à l'arrangement qui avait eu lieu à Trente entre l'impératrice et son oncle le Germanique; il avait institué son héritier, Carloman, fils aîné du roi de Germanie. Mais Charles-le-Chauve, qui avait prévu ou qui connaissait ce testament de son neveu, avait formé sécrètement et en sa faveur un parti puissant parmi les seigneurs et le clergé d'Italie, et avait cherché à inspirer les meilleures dispositions à son égard à Jean VIII, qui avait, en 872, remplacé Adrien II sur la chaire de saint Pierre.

Il était à Douzy sur la Meuse, auprès de Mouzon, lorsqu'il apprit la mort de l'empereur son neveu. Il ordonne à l'instant à ses troupes de se réunir à Langres, envoie Louis-le-Bègue son fils sur les frontières de la Lorraine, pour les défendre contre les entreprises du roi de Germanie, traverse le Mont-Cenis au mois de septembre, et est à peine en Ita-

lie, que plusieurs seigneurs de ce royaume s'empressent de se joindre à ses guerriers. Jean VIII et les Romains l'appellent; ils voient en lui le prince le plus propre à les défendre contre les Sarrasins. La crainte des musulmans fait pour Charles-le-Chauve ce que celle des Lombards avait fait, près d'un siècle auparavant, pour son grand-père Charlemagne.

Le roi de Germanie cependant n'abandonne pas la succession de son neveu. Il envoie une armée en Italie; mais son jeune fils Charles qui la commande ne peut se maintenir contre le roi de France, et revient en Allemagne. Carloman, l'aîné des enfants du roi de Germanie, passe les Alpes à la tête d'une seconde armée. Il entre en négociation avec son oncle, suivant les annales de Fulde et de Saint-Bertin. On convient que les armées des deux partis quitteront l'Italie, et que les rois de France et de Germanie s'arrangeront à l'amiable sur leurs prétentions au royaume d'Italie et à l'empire d'Occident. Le prince Carloman fait défiler les troupes germaniques. Charles-le-Chauve ordonne aussi le départ de l'armée française; mais apprenant que Carloman est déjà en Germanie, et que le pape, à qui l'on a écrit qu'il avait prodigué l'or, est plus disposé que jamais à le reconnaître, il change de route, prend le chemin de Rome, et y est couronné empereur par Jean VIII, le jour de Noël 875.

Que l'on voie cependant la différence énorme du couronnement de Charles-le-Chauve à celui de Charlemagne. Léon III avait plié les genoux de-

vant Charlemagne, comme devant son souverain : Jean VIII traite en sujet Charles-le-Chauve. Il abuse de l'ambition et de la faiblesse du roi des Français; il place la tiare bien au-dessus des diadèmes. « Nous l'avons jugé digne du sceptre, ose dire le » pape; nous l'avons élevé à la dignité impériale; » nous l'avons décoré du titre d'Auguste. » Mais combien il l'humilie et veut rehausser sa chaire pontificale! Il nomme le petit-fils de Charles-le-Grand son conseiller secret. Pourra-t-on être étonné des prétentions des successeurs de Jean VIII, quelque ambitieuses, quelque hautaines, quelque absurdes qu'elles puissent paraître?

Charles-le-Chauve, bien plutôt honteux vassal du pape que décoré du diadême d'Occident, va à Pavie, où les états du royaume d'Italie le reconnaissent pour leur souverain, et où il est couronné roi par l'archevêque de Milan.

Il revient en France avec ses deux nouvelles couronnes, et donne le gouvernement du royaume d'Italie à Boson, le frère de l'impératrice. Il trouve la Lorraine française et une partie de la France proprement dite ravagées par les troupes du roi de Germanie, qui les avait envahies, mais que le retour de Charles-le-Chauve oblige à repasser le Rhin.

(876) Dès le mois de juin, il convoque à Pontyon un concile ou plutôt une assemblée générale. Les légats du pape s'y trouvent.

Les membres des états de la France proprement dite, de la Neustrie, de la Bourgogne, de la Provence

et de la Septimanie, le reconnaissent comme empereur, ou pour mieux dire, et pour rapporter les expressions qu'ils emploient, ils l'élisent, et le confirment d'un commun consentement.

Ils ne voient cependant qu'avec peine que leur roi paraisse si jaloux de sa nouvelle dignité. Ils l'accueillent avec respect lorsqu'il se montre en habits dorés à la manière des Francs, mais ils ne peuvent souffrir qu'il porte l'habit grec, auquel il attache un trop grand prix; ils ne croient aucune couronne préférable à celle des rois des Français. L'affectation imprudente avec laquelle Charles-le-Chauve se pare des insignes de l'empire les mécontente. Leur fierté blessée les porte jusques à l'irrévérence et au mépris, et, d'après quelques auteurs, ils lui refusent le salut un jour où il paraît au milieu d'eux chargé de tous les ornements des empereurs grecs et des empereurs romains.

Dans ce concile de Pontyon, Ansegise, archevêque de Sens, est reconnu primat des Gaules, sur la nomination de Jean VIII, confirmée par l'autorité de Charles-le-Chauve; mais les évêques français s'y opposent d'abord avec beaucoup de vigueur, et n'y consentent que par déférence pour le roi.

Gilbert, archevêque de Mayence, et d'autres ambassadeurs du roi de Germanie, paraissent dans l'assemblée; ils demandent la portion des états de feu l'empereur Louis, que le roi des Français avait promise à Carloman pour l'engager à se retirer en Allemagne. Charles-le-Chauve fait une

singulière réponse : il se contente de faire lire les lettres pour lesquelles Jean VIII avait blâmé les évêques de Germanie de ne s'être pas opposés à l'irruption faite en Lorraine et en France par Louis-le-Germanique, pendant l'absence de son frère.

Le dernier jour de cette assemblée générale, Charles-le-Chauve veut que l'impératrice soit solennellement intronisée. Deux légats la conduisent au milieu de l'assemblée. Elle avait une couronne sur la tête. On la place sur un trône à côté de celui de l'empereur. Ce prince inhabile et maladroit, au lieu de porter l'habit français qu'on l'accuse de mépriser, est revêtu, comme un empereur d'Orient, d'une dalmatique qui descend jusques à ses pieds; son glaive traîne jusques à terre, et sa tête, enveloppée dans un voile de soie, est ceinte d'un diadème.

Charles-le-Chauve apprenait cependant avec inquiétude que son frère Louis-le-Germanique faisait de grands préparatifs de guerre; il lui envoya plusieurs prélats, auxquels se joignirent les légats du pape; mais peu de jours après le départ de cette ambassade il reçut la nouvelle de la mort de son frère.

Le roi de Germanie laissait trois fils. Il avait réglé quelque temps auparavant la manière dont ils devraient partager ses états. Carloman, l'aîné, eut la Bavière, la Bohême, l'Autriche, la Carinthie, l'Esclavonie, et une partie de la Hongrie; Louis, le second des trois princes, régna sur la

Saxe, la Thuringe, la Franconie, la Basse-Lorraine et la Frise; et les états du troisième, de Charles qu'on surnomme le Gros, furent composés de la Souabe ou Allemagne proprement dite, d'une grande portion de l'Helvétie, de Metz, du territoire de cette ville, et de quelques autres villes ou contrées de la Haute-Lorraine.

A peine Charles-le-Chauve fût-il instruit de la mort de Louis-le-Germanique, qu'il conçut de nouveaux projets d'agrandissement. Il voulut réunir à ses royaumes tout ce que son frère avait possédé en-deçà du Rhin, et particulièrement les villes de Spire, de Worms et de Mayence. Son ambition était presque toujours insensée, parce-qu'elle était aussi vaste que son génie était borné.

Il envoya dans les pays qu'il désirait des agents chargés de corrompre par des présents et des promesses les personnes les plus considérables; partant ensuite de Quiersy (876), il alla à la tête d'une armée, et conduisant toujours avec lui les légats du pape, à Aix-la-Chapelle et à Cologne. Quel rôle jouaient ces légats du saint-siége? Quelle humiliation si leur voyage était forcé! quelles prétentions s'il était volontaire!

Louis, le roi de Franconie, se hâte de venir camper vis-à-vis de Cologne, résolu à défendre le passage du fleuve. « Pourquoi êtes-vous venu » me faire la guerre sans me la déclarer? fait-il » dire à son oncle par ses ambassadeurs. Retournez » dans vos états; ne venez pas envahir un royaume » que j'ai reçu en héritage de mon père; ne violez

» pas les droits du sang qui nous lient. Souvenez-» vous des serments que vous avez faits à votre » frère; pensez aux malheurs dans lesquels vous » allez jeter le peuple chrétien. Mes soldats sont » moins nombreux que les vôtres; mais souvenez-» vous que la justice divine n'a pas besoin de » grandes armées. »

A ce discours digne d'un descendant de Charlemagne, le roi de Franconie voulut ajouter une de ces précautions barbares et ridicules que favorisait l'esprit du siècle, et qui lui parut la plus propre à montrer la bonté de sa cause et la légitimité de ses droits. D'après ses ordres, dix hommes subirent l'épreuve du fer chaud, dix celle de l'eau bouillante, dix celle de l'eau froide; les trente champions sortirent avec succès de ces épreuves bizarres. Louis crut alors devoir quitter son camp. Il remonta le long du Rhin, et passa ce fleuve au-dessous de Coblentz. Il envoya de nouveau demander la paix à son oncle. Charles-le-Chauve, bien moins loyal et feignant de vouloir négocier, part pendant la nuit à la tête de ses guerriers, choisit des chemins écartés, et, malgré un très mauvais temps et la saison avançée, arrive près d'Andernach plein d'espoir de surprendre son neveu et de l'accabler par le nombre de ses troupes: heureusement Louis est averti de la marche de l'empereur par un prêtre que lui envoie l'archevêque de Cologne, son sujet. Il se dispose à la hâte au combat. La nature des chemins et la violence de la pluie avaient fatigué l'armée de Char-

les; celle de Louis est néanmoins ébranlée dès le premier choc. Les Saxons, malgré leur antique bravoure, sont un moment effrayés par la multitude de leurs ennemis; mais Louis accourt et les rassure; il se jette au milieu de la mêlée. Ceux qui portent les étendards de Charles sont immolés; la valeur française ne peut sauver l'armée de l'empereur. Les soldats, épuisés de fatigue, ne peuvent ni combattre ni se retirer; les chevaux harassés n'obéissent plus à l'éperon. Une terreur panique se répand parmi les ennemis de Louis; les Franconiens en font un horrible carnage. Un grand nombre de seigneurs de France sont faits prisonniers; ceux des Français qui parviennent à se sauver du champ de bataille trouvent les chemins obstrués par les caissons et les vivandiers qui s'enfuient; les habitants des campagnes se jettent sur les vaincus. La défaite est complète. L'empereur, obligé d'abandonner ses équipages et ses trésors, s'échappe presque seul, et parvient, avec beaucoup de peine, au monastère de Saint-Lambert de Liége.

Louis retourna vainqueur et couvert de gloire au sein de ses états. Charles, découragé par sa terrible défaite, ne put qu'envoyer quelques troupes contre les Normands qui avaient pris Rouen, et dont les escadres infestaient la rivière de Seine.

L'année suivante, 877, le pape Jean VIII implore son secours contre les Sarrasins, qui désolaient une grande partie de l'Italie. De tous les côtés on murmurait contre la faiblesse du gou-

vernement de Charles. Il partit enfin pour l'Italie avec l'impératrice, après avoir obtenu des états de France un subside, que les nobles, les évêques, les abbés, les prêtres, payèrent suivant le nombre de ceux qui leur étaient soumis, et des serfs qui cultivaient leurs terres, et qui monta, suivant quelques auteurs, à la valeur d'une masse d'argent du poids de cinq mille livres. Le pape vint au-devant de lui jusques à Verceil, et l'accompagna à Pavie. A peine Charles-le-Chauve et Jean VIII y furent-ils arrivés, qu'ils apprirent que Carloman, roi de Bavière, était entré en Italie avec une armée considérable pour faire valoir le testament que l'empereur Louis avait fait en sa faveur. Ils avaient peu de troupes; ils passèrent promptement le Pô et allèrent à Tortone, où le pape couronna l'impératrice Richilde.

Le bruit de l'approche de Carloman augmentait cependant à chaque instant. Mais quelle suite déplorable du caractère de Charles, et quel dénouement ridicule d'une aussi grande entreprise! Charles attendait avec impatience l'arrivée des troupes françaises à qui il avait ordonné de le joindre au-delà des Alpes: tout-à-coup il apprend que les seigneurs qui les commandaient se sont révoltés contre lui. L'effroi saisit le pape, il s'enfuit vers Rome. L'empereur prend le chemin de Maurienne dans la Tarentaise, où l'impératrice l'avait précédé avec tous les trésors de Charles; et cependant une fausse alarme se répandait dans le camp de Carloman: ce prince, à qui on annonce que l'empereur et le

pape viennent fondre sur lui avec toutes leurs troupes, se hâte de partir pour la Bavière et d'y ramener son armée.

Charles venait de passer le Mont-Cenis, humilié, honteux, chagrin, dévoré d'inquiétude. Une fièvre violente le saisit. Son médecin, un juif nommé Sédécias, essaie en vain de le guérir en lui donnant une potion que les envieux de ce médecin et les ennemis des juifs ont voulu faire regarder comme un poison terrible. Il est obligé de s'arrêter dans une pauvre chaumière d'un endroit nommé Brios. L'impératrice accourt auprès de lui; il expire à ses yeux, au mois d'octobre 877.

(877) On le mit dans un cercueil qu'on enduisit de poix et qu'on couvrit de peaux pour pouvoir le transporter jusques à l'abbaye de Saint-Denys, où il avait été élevé, et où il avait voulu être enterré; mais son cadavre avait été si mal embaumé, et, malgré les précautions qu'on avait prises, répandait une odeur si infecte, qu'on fut obligé de le mettre dans une fosse du monastère de Nantua, d'où on le porta à Saint-Denys quelques années après.

Charles-le-Chauve avait régné trente-huit ans. Chaque instant de ce long règne livra de plus en plus la France, les droits des peuples et les prérogatives du trône aux seigneurs et aux évêques. L'hérédité des grands vassaux fut consommée; les prélats et les grands se disputaient les lambeaux de la monarchie et les libertés d'un peuple abruti par l'ignorance. La puissance souveraine appartenait à tous, excepté au roi.

Qui aurait pu soutenir la dynastie de Charlemagne au milieu de cette anarchie féodale? L'arrêt de sa destruction était prononcé.

Richilde, de retour en France, se rendit à Compiègne. Les grands du royaume voulurent disposer du sceptre que Louis-le-Bègue n'avait pas reçu du vivant de son père. Ils résolurent cependant de reconnaître Louis, et l'impératrice remit à ce prince, le seul fils de l'époux qu'elle venait de perdre, l'acte scellé par lequel l'empereur l'avait déclaré son successeur à la couronne de France; elle lui remit aussi la couronne, le sceptre, le manteau royal, et, ce qui est remarquable, une épée appelée l'épée de saint Pierre.

Louis-le-Bègue fut couronné à Compiègne, vers la fin de 877, sacré par Hincmar, archevêque de Reims, et jura de conserver tous les priviléges des grands et des prélats dont il avait eu les suffrages, et qui lui prêtèrent serment de fidélité. S'il avait pu distinguer son devoir et son intérêt au milieu de la nuit de l'erreur et des préjugés, s'il avait juré de maintenir et de défendre les droits du peuple français, sa dynastie n'aurait pas été précipitée du trône.

Lorsque après son sacre il voulut gagner plusieurs de ces vassaux dont il redoutait le pouvoir et les projets, et qu'il leur distribua avec profusion des grâces, des dignités, des fiefs, des abbayes, des domaines de la couronne, les grands seigneurs, qu'on commençait à nommer princes, se plaignirent hautement de ce qu'il donnait seul

ce qu'il ne pouvait accorder que de leur consentement, et avec l'autorité d'une assemblée générale.

Cependant la mort de Charles-le-Chauve et la jeunesse de Louis-le-Bègue inspirèrent au pape une grande inquiétude. Il se voyait privé du puissant secours qu'il avait espéré et contre les Sarrasins et contre le roi Carloman de Bavière, dont il redoutait la puissance et l'ambition, et dont Lambert, duc de Bénévent, favorisait les prétentions à l'empire. Il imagina de venir en France conférer avec Louis. Il s'embarqua à Ostie, vint à Gênes, ensuite à Arles, et remonta le Rhône jusques à Lyon, où il attendit la réponse du roi, à qui il avait fait annoncer son arrivée.

Plusieurs évêques furent envoyés par Louis audevant de Jean VIII, et le conduisirent à Troyes. Le roi, retenu à Tours par une longue maladie, ne put se rendre à Troyes qu'au mois de septembre. Il désira, à l'exemple de son trisaïeul Pepin-le-Bref, d'être sacré une seconde fois, en qualité de roi des Français, et de recevoir la nouvelle onction sacrée des mains du pontife de Rome. Le pape fit cette cérémonie au milieu d'un concile; mais il refusa de couronner la reine Adélaïde ou Alix, fille d'un prince de la Grande-Bretagne, et que Louis avait épousée du vivant d'Ansgarde, sa première femme, de laquelle il avait eu deux fils, et que néanmoins son père, Charles-le-Chauve, l'avait forcé de répudier.

En terminant le concile de Troyes, Jean VIII

exhorta vivement le roi et les évêques à lui donner de prompts secours contre les Sarrasins qui ravageaient l'Italie, et il repartit pour Rome.

Peu de temps après, arrivèrent auprès de Louis-le-Bègue les ambassadeurs qu'il avait envoyés à son cousin germain Louis, roi de Saxe et de Franconie. La réponse de ce roi de Saxe peint non seulement son caractère, mais la nature de son esprit et une partie des mœurs de son siècle. Il désire de rester toujours uni avec le roi de France. « Je vous envoie, lui écrit-il, un cheval beaucoup » plus estimable par sa force et par sa vitesse que » par sa grandeur ; la selle est, de même que la » mienne, plus propre à un guerrier et à un capi» taine qui cherche ce qui est utile, qu'à un homme » qui n'affecte que la vanité et ne désire que l'éclat » d'une brillante monture. Je vous envoie aussi un » très beau pavillon, que vous pourrez faire dres» ser dans votre palais lorsque vous tiendrez votre » conseil. La vue de ce pavillon réprimera les mau» vaises intentions de ceux qui voudraient nous » brouiller : elle les convaincra de votre affection » pour moi et de mon attachement pour vous. Et » comme votre vie et votre santé me sont pré» cieuses, je vous adresse des aromates, des huiles » parfumées et des remèdes. Que leur odeur, leur » efficacité et leur goût vous soient agréables, con» servent votre santé, et vous engagent à m'aimer » constamment, comme je m'efforcerai de le méri» ter par mon amitié et par mon dévouement. »

(878) Dès que Louis-le-Bègue eut reçu cette

lettre, il se rendit sur la Meuse, auprès d'Héristal; et les deux rois signèrent, entre Maestricht et Aix-la-Chapelle, un traité de paix et d'alliance.

Vers ce temps, Salomon, roi de Bretagne, qui avait reconnu Charles-le-Chauve pour son suzerain, périt comme il avait fait périr son cousin germain le roi Hérispoë : il fut assassiné par le frère du prince sur lequel il avait porté une main criminelle. Personne n'eut après lui le titre de roi de Bretagne. Cette province fut déchirée par des factions que Louis-le-Bègue aurait pu d'autant moins réprimer, que la France entière et une grande partie de l'Europe étaient en proie à un nombre sans cesse croissant de ducs, de marquis, de comtes, de barons, prétendant à l'indépendance, armés contre l'autorité légitime, toujours ravageant les terres de leurs rivaux, toujours écrasant sous un joug de fer leurs serfs et leurs vassaux. Les droits des peuples, la liberté des individus, les propriétés les plus sacrées, l'autorité des monarques, la majesté des trônes, la sainteté des tribunaux, les asiles les plus dignes de respect, la paix publique, l'humanité, tout était violé, tout succombait sous la force. Il n'y avait plus ni rois ni nations ; il n'y avait plus que des tyrans et des esclaves.

Parmi les plus puissants de ces vassaux, on comptait Bernard, marquis du Languedoc ou de la Septimanie. Révolté contre le roi, il avait été excommunié par le concile de Troyes ; mais il n'en était pas moins à la tête d'une armée, bien

décidé à se maintenir dans la possession de toutes les places qu'il occupait.

Louis-le-Bègue résolut de marcher contre lui. Il rassembla ses troupes à Autun ; mais à peine fut-il arrivé à Troyes, qu'il tomba dangereusement malade. Il se fit porter à Compiègne, où il mourut au mois d'avril 879, après avoir ordonné qu'on envoyât son épée et sa couronne à Louis, son fils aîné, qui était resté à Autun.

(879) Pendant ces évènements, Carloman, roi de Bavière, s'était emparé de la plus grande partie de l'Italie ; il avait pris le titre de roi d'Italie et de Bavière. Le pape Jean VIII l'avait reconnu souverain de Rome et *avoué*, c'est-à-dire *défenseur* du saint-siége. Ce prince avait nommé un évêque de Verceil, *suivant le droit et l'usage des anciens rois et empereurs*, disent les historiens, et, en repartant pour la Bavière, il avait institué le pape son vicaire dans le royaume d'Italie.

Boson, le frère de Richilde, le beau-frère et le favori de Charles-le-Chauve, l'époux d'Hermengarde, fille de Louis II, empereur et roi d'Italie, avait, dans ce temps de révoltes, de trouble et d'usurpation, conçu l'espérance de profiter de l'extrême faiblesse du gouvernement de la France et de tous les autres gouvernements de l'Europe, d'agrandir sa puissance, de la consolider, de placer sur son front le bandeau royal, comme son beau-frère et son beau-père ; et, par la grande influence que lui avaient donnée son pouvoir, ses richesses et son habileté, d'établir ou de faire re-

vivre un royaume entre la France méridionale et l'Italie. Peu de mois après la mort de Louis-le-Bègue, vingt-trois archevêques ou évêques de l'ancien royaume de Bourgogne se réunirent à Mantaille, aujourd'hui Montmélian, auprès de Vienne dans le Dauphiné, qui avait fait partie de cet ancien royaume. Considérant combien ils avaient à redouter les prétentions de Jean VIII, qui tentait à chaque instant d'envahir les droits des métropolitains, l'ambition des grands vassaux de la Franche-Comté, de la Provence et du Languedoc, les incursions des Normands et celles des Sarrasins, et voyant qu'ils ne pouvaient espérer aucun secours des jeunes fils de Louis-le-Bègue ni des autres souverains de la chrétienté, ils se réunirent avec les principaux barons, envoyèrent de concert une députation à Boson, qui était comte de Vienne, et dont le frère, nommé Richard, était duc de Bourgogne, et l'invitèrent à prendre le titre de roi, à devenir leur protecteur, et à les gouverner avec justice et avec bonté. Boson, comme s'il n'avait pas provoqué, par ses intrigues, ses promesses et ses menaces, la délibération des barons et des prélats, parut aussi surpris qu'irrésolu. Il passa trois jours en prières, et à la fin, cédant aux vœux de l'assemblée de Mantaille, il fut sacré à Lyon par l'archevêque, et prit le titre de roi d'Arles et de Provence, suivant certains auteurs, et de Bourgogne, suivant d'autres.

Et comment les fils de Louis-le-Bègue auraient-ils pu s'opposer à ce nouveau démembrement de

la monarchie? Les états de Charlemagne devaient échapper successivement à sa malheureuse dynastie, si peu digne de lui!

Louis-le-Bègue avait laissé deux enfants de sa première femme, Louis et Carloman. Sa seconde femme, Adélaïde, était enceinte lorsqu'il mourut. Elle donna le jour à un prince que l'on nomma Charles. Louis était appelé au trône de son père; mais l'ambition, le pouvoir, et l'habitude de l'indépendance des prélats, des grands vassaux et des autres seigneurs du royaume, firent naître un parti redoutable, qui ne rougit pas de vouloir ôter la couronne à un prince français, pour la donner à un roi, né sans doute du sang de Charlemagne, mais monarque d'une nation devenue étrangère à la nation française. La très grande jeunesse de Louis et de Carloman son frère, et la répudiation de leur mère, qui devait, suivant les fauteurs de ce parti, les faire considérer comme des enfants naturels, servirent de prétexte aux factieux. Ils voulaient faire reconnaître pour successeur de Louis-le-Bègue, Louis, roi de Saxe et de Franconie, ou de la Germanie proprement dite. A la tête de ces rebelles était Goslin, abbé de Saint-Denys, et Conrad, comte de Paris. Ils s'assemblèrent à Creil, sur l'Oise, et envoyèrent au roi de Saxe des ambassadeurs pour le prier de venir recevoir le sceptre de la France, et de se mettre à la tête des nombreux vassaux et prélats qui n'attendaient que son arrivée pour se déclarer en sa faveur. Louis de Saxe s'empressa de se

rendre à Verdun. Goslin et Conrad le reconnurent comme roi des Français.

Cependant les vassaux et les évêques restés fidèles aux enfants de Louis-le-Bègue s'étaient réunis à Meaux. On voyait parmi eux Boson et Hugues, le fils de Lothaire, roi de Lorraine, et de la célèbre Waldrade; ils avaient fait sacrer dans l'abbaye de Ferrières en Gâtinais, par l'archevêque de Sens, non seulement Louis, fils aîné de Louis-le-Bègue, mais encore Carloman son frère, qui venait d'épouser la fille de Boson. Ne pouvant pas lever assez vite une armée capable de résister au roi de Germanie et à ses partisans, ils firent offrir à ce monarque de lui céder la partie du royaume de Lorraine que Charles-le-Chauve avait possédée, en vertu d'une convention faite avec son frère Louis dit le Germanique, et qui comprenait une grande portion des Pays-Bas, et les territoires de Metz, de Toul et de Verdun. Ce prince accepta cette offre, repassa le Rhin avec son armée, et revint à Francfort.

On convint que Louis et Carloman partageraient le royaume de Louis-le-Bègue leur père. Louis eut la France proprement dite et la Neustrie, et Carloman la Bourgogne et l'Aquitaine.

Goslin et Conrad, qui avaient suivi le roi de Germanie, rentrèrent néanmoins quelque temps après en France, et, plus fiers que jamais, annoncèrent avec audace que ce monarque, mécontent de la cession qu'il avait acceptée à Verdun, reparaîtrait bientôt en-deçà du Rhin et de la Meuse, à la tête de troupes formidables.

En effet, dès l'année suivante, 880, le roi de Germanie partit d'Aix-la-Chapelle avec la reine, vint à Douzy, où Goslin et Conrad le joignirent, et s'avança ensuite jusques à Ribemont sur l'Oise; mais voyant que, malgré les espérances que Conrad et Goslin lui avaient données, les Français restaient fidèles aux fils de Louis-le-Bègue, il fit une alliance avec eux, et reprit la route de la Franconie.

Bientôt après, Carloman, roi de Bavière, mourut sans laisser de fils légitime. Le roi de Germanie, son frère, réunit le royaume de Bavière à ses états; donna le duché de Carinthie à Arnou, fils naturel de Carloman et de la fille d'un prince morave, établis dans cette même Carinthie; reconnut son frère Charles-le-Gros, qui était déjà roi d'Allemagne, ou de Souabe, et de Suisse, comme roi d'Italie, que ce Charles venait de conquérir, et promit même de l'aider à obtenir la couronne impériale.

Et que l'on remarque les progrès des usurpations des évêques de Rome, si habiles à profiter de l'ignorance du siècle, de l'asservissement des peuples, de la faiblesse des rois et de l'avidité des grands. Jean VIII convoque les états d'Italie, que Charles-le-Gros aurait seul dû convoquer; il les assemble pour le choix d'un empereur, et quatre-vingts ans seulement après la mort de Charlemagne il emploie dans ses lettres de convocation la formule suivante: «Celui que nous devons ordonner (ou sacrer) comme empereur doit avant tout et surtout être appelé et élu par nous : *Ipse qui à nobis*

[redacted]

» *ordinandus est in imperatorem, à nobis primum*
» *atque potissimum debet esse vocatus atque elec-*
» *tus.* »

Au mois de juin de la même année 880, les deux rois, fils de Louis-le-Bègue, se réunirent à Gondreville, maison royale située sur la Moselle, et auprès de Toul, avec ce même Charles-le-Gros, roi d'Allemagne et d'Italie, ou de Lombardie. Louis, roi de Germanie, de Bavière et de Lorraine, étant tombé malade, ne put qu'y envoyer des ambassadeurs. Ces quatre monarques étaient frères ou cousins; ils étaient de la race de Charlemagne; ils régnaient sur une grande partie de la France, sur la Germanie et sur l'Italie; mais Boson, le nouveau roi d'Arles, leur avait enlevé le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, et quelques autres contrées. Comme beau-frère de Charles-le-Chauve, il était grand-oncle de Louis et de Carloman de France; il avait pour gendre ce même Carloman qui lui devait son trône; sa femme Hermengarde, fille de l'empereur Louis II, était cousine du roi de Germanie et de Charles-le-Gros. Mais ces considérations n'influèrent pas sur les résultats de la conférence de Gondreville; il y fut décidé que les quatre rois réuniraient leurs efforts contre les Normands, qui ravageaient les bords de l'Escaut de la manière la plus horrible, contre Hugues, le fils naturel de Lothaire et de Waldrade, lequel voulait s'emparer de la Lorraine, et contre Boson, qu'ils désiraient de renverser du trône qu'il venait d'élever.

Le roi de Germanie donna en conséquence aux

deux jeunes rois de France une armée qu'ils conduisirent contre Hugues. Ce fils de Waldrade opposa à Louis et à Carloman son beau-frère, qui fut battu dans un combat sanglant, et se retira dans les montagnes des Vosges les moins inaccessibles à une armée.

Les deux rois français envoyèrent alors contre les Normands une partie de leurs troupes, et allèrent avec les autres assiéger Mâcon, qui obéissait au nouveau roi d'Arles ou de Provence. La ville fut forcée, et, réunis avec Charles-le-Gros, ils marchèrent vers le Dauphiné. Hermengarde, la femme de Boson, s'était renfermée dans Vienne avec une portion considérable de l'armée de Provence. On ne conçoit pas par quelle bizarre combinaison un guerrier aussi brave que le roi d'Arles prit le même parti que le fils de Lothaire et de Waldrade, dont le courage était également si connu, et, au lieu de se jeter dans Vienne avec la reine, ou de combattre les rois de France et d'Italie, ou de se tenir à portée d'inquiéter leur marche, de déranger leurs opérations, d'intercepter leurs subsistances, et de les harceler sans cesse, se réfugia dans les Alpes avec un grand nombre de ses soldats.

(880) Le siége de Vienne traîne en longueur. Charles-le-Gros le quitte pour aller à Rome, où il devait recevoir la couronne impériale, le jour de la fête de Noël; et Louis, roi de Neustrie, apprenant que les Normands répandent plus que jamais la désolation dans la Flandre et dans la Pi-

cardie, laisse son frère Carloman sous les murs de Vienne, et marche contre ces féroces dévastateurs. Il les attaque à Saucourt dans le Vimeux, très près de Saint-Valery et de la rive gauche de la Somme. Il remporte sur eux une grande victoire, et ce succès mémorable, célébré par la reconnaissance des peuples, est le sujet d'une chanson tudesque, conservée par le père Mabillon, et traduite et expliquée dans le temps par M. Schilter de Strasbourg.

Mais cette bataille de Saucourt n'arrête les ravages que d'une partie de ces redoutables Barbares de la Scandinavie. D'autres Normands se jettent dans les Ardennes, portent le fer et le feu dans les provinces situées entre la Meuse, la Moselle et le Rhin, brûlent Nimègue, Cologne, Aix-la-Chapelle, Maestricht, Tongres, Trèves, et battent l'archevêque de cette dernière ville, et Valla, évêque de Metz, qui, à la tête de leurs hommes d'armes, veulent délivrer leurs malheureuses contrées du plus grand des fléaux.

Les rigueurs de l'hiver ne sont rien pour ces hommes du Nord, accoutumés à l'âpreté des climats septentrionaux; les froids, bien plus violents à cette époque dans la Germanie que lorsque la civilisation en a eu diminué les bois et les eaux stagnantes, bien loin d'arrêter leur marche, leur donnent des routes faciles sur des fleuves, des rivières et des marais durcis par une forte gelée.

Une autre armée normande remonte le long de l'Elbe. Le roi de Germanie leur livre bataille à

Ebsdorff, dans le pays de Lunebourg; ses soldats sont taillés en pièces; deux évêques, le beau-frère du roi, douze comtes et dix-huit officiers du palais périssent sur le champ de bataille. Le roi de Germanie ne peut survivre à un si grand désastre; il meurt de chagrin. La postérité doit honorer d'autant plus sa mémoire, que l'on voit, dans les lettres du pape Jean VIII, quels progrès remarquables la civilisation a dus à ce prince infortuné. Sous son règne, les lois de Justinien réglaient l'exercice de la justice dans les affaires civiles; les biens des condamnés n'étaient plus confisqués au profit du souverain, mais rendus à leurs plus proches parents, et les filles étaient admises à succéder avant les collatéraux aux biens allodiaux, francs-alleux ou alleux libres, terres véritablement patrimoniales, et étrangères à tout fief et à tout vasselage.

Le roi de Germanie ne laissant pas d'enfants mâles, Charles-le-Gros lui succède, et régnant sur l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, la Bavière, la Saxe, la Germanie proprement dite, et une grande partie de la Lorraine, réunit au titre d'empereur tous les états de son père Louis dit le Germanique.

Louis, roi de Neustrie, cesse aussi de vivre, et Carloman règne seul sur le royaume de France. Les états de Charlemagne ne sont plus partagés qu'entre Carloman, l'empereur Charles-le-Gros et le roi d'Arles Boson.

Cependant la mort du roi de Neustrie, la défaite et la mort du roi de Germanie, répandent la con-

sternation sur les rives de l'Elbe, du Danube, du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, dans toutes les contrées de la France et de la Germanie : on appelle à grands cris Charles-le-Gros, on invoque son secours, on presse son arrivée (882). L'empereur quitte l'Italie, traverse la Bavière, préside à Worms une diète générale, et se hâte de rassembler une puissante armée. On voit dans les rangs de ses guerriers, des Lombards, des Bavarois, des Saxons, des Thuringiens, des Allemands, des Frisons et des Français. Ces troupes se rendent à Andernach, et l'empereur les partage en trois corps. Le premier est commandé par Arnou, duc de Carinthie, et fils naturel du feu roi de Germanie; le second est sous les ordres d'un Français nommé Henri; l'empereur est à la tête du troisième. Le sort de l'Europe va être décidé. Repoussera-t-elle les efforts sans cesse renaissants des sauvages du Nord? Sera-t-elle aussi heureuse contre ces Barbares des froides forêts boréales qu'elle l'a été, plus d'un siècle auparavant, contre ces enfants valeureux des déserts brûlants d'Arabie, qui avaient vaincu la Syrie, l'Égypte, la Mauritanie et les Visigoths de l'Espagne? Les Français et les Germains rappellent Charles-Martel et sa glorieuse victoire; un de ses descendants les commande; mais si le sang de ce fameux capitaine coule dans les veines de Charles-le-Gros, combien il s'est altéré depuis l'immortel Charlemagne! Petit-fils dégénéré de ce grand homme, que pourra Charles pour le salut de l'Europe? Les Français et les Germains sont

aussi valeureux que sous Charles-Martel, les Normands ne sont pas plus braves que les Sarrasins; mais le génie des fondateurs de la dynastie carlovingienne s'est éteint dans la nuit de l'ignorance et des erreurs, et la force de l'âme a disparu avec le génie.

Charles-le-Gros marche contre les Normands retranchés à Haslou, sur la Meuse. Les deux premiers corps de son armée prennent les devants pour couper des détachements ennemis que l'ardeur du pillage avait écartés de leur camp; mais des traîtres préviennent les Normands de ce projet, et le rendent vain. L'armée impériale arrive cependant devant Haslou vers le commencement de juillet. Le camp des Normands est investi. Dans ce camp retranché commandaient deux chefs, princes ou rois, Sigefroy et Godefroy. Le siége durait depuis plusieurs jours, lorsque, suivant les annales de Fulde, un orage épouvantable éclate sur Haslou. Il répand la terreur dans l'âme de Charles-le-Gros. Une chaleur excessive qui suit ce terrible orage multiplie les maladies dans les deux armées. Les idées superstitieuses, qu'on n'avait que trop cherché à inspirer à cet empereur, se réveillent avec force dans son esprit. Les Normands, instruits de ces dispositions funestes, se hâtent d'en profiter. Sigefroy demande une conférence; on lui envoie des otages; il se rend auprès de Charles; il propose la paix à deux conditions : on lui comptera une somme d'argent considérable, et on le laissera continuer ses déprédations dans certaines

contrées des états de l'empereur et de ceux de Carloman, roi de France. Charles, dont une indigne crainte asservit l'âme pusillanime, a la lâcheté de souscrire à ces indignes conditions, et pendant deux jours donne des fêtes à Sigefroy, à qui il fait compter deux mille quatre-vingts livres pesant d'argent qu'il tire des trésors de diverses églises, et particulièrement de la cathédrale de Metz.

Godefroy, l'autre chef des Normands, qui désire de recevoir le baptême, obtient avec facilité de régner sur la Frise, d'épouser Gisèle, fille naturelle de Lothaire, roi de Lorraine et de Waldrade, et de faire donner les revenus de l'évêché de Metz, qui était vacant, à Hugues, son nouveau beau-frère. Tant de faiblesse irrite les Français et les Germains; ils frémissent en apprenant qu'au lieu de profiter des circonstances les plus favorables, leur empereur a accordé à des Barbares qu'il pouvait faire prisonniers un traité honteux, dicté par l'effroi, et dont on accuse aussi avec un fier ressentiment deux favoris de Charles, Luitward, évêque de Verceil, et le comte Wibert. Tous les liens qui unissaient encore les seigneurs de France et de Germanie à la race de Charlemagne se relâchent de plus en plus: la catastrophe approche, et cette dynastie va tomber comme celle de Clovis.

Vers ce même temps, Jean VIII mourut empoisonné et ensuite assassiné par un de ses parents, suivant les annales de Fulde, et le clergé de Rome, réuni au peuple romain, se hâta de nommer pape

l'archidiacre Marin, sans l'intervention des délégués de l'empereur. Cette élection fut un nouveau pas vers l'affaiblissement du pouvoir impérial. Charles-le-Gros y parut peu sensible; il tint une diète à Worms. Hugues y réclama sans succès, au nom de Carloman, roi des Français, une partie du royaume de Lorraine.

Quelques mois auparavant la princesse Hermengarde, la femme du roi Boson, avait été obligée de se rendre aux troupes de Carloman, après avoir défendu la ville de Vienne, pendant deux ans, avec un courage et une constance admirables.

Hugues cependant résolut de profiter de la faiblesse du gouvernement de Charles et du mécontentement des peuples, et de faire valoir ses anciennes prétentions sur ce royaume de Lorraine que son père avait fondé, et dont il avait inutilement demandé une partie pour le roi des Français. Il parvint à réunir un grand nombre de partisans, parmi lesquels on comptait plusieurs grands de ce royaume qu'il voulait enlever à l'empereur.

(883) Charles-le-Gros ne put opposer aucun obstacle à l'entreprise de Hugues. Les ducs et les comtes d'Italie, craignant peu sa puissance, et entraînés par cette effervescence générale qui, pour le malheur des peuples et la perte des rois, portait les grands vassaux à usurper le pouvoir suprême, méconnaissaient son autorité. Il se crut obligé d'aller les réduire. Il rencontra le nouveau pape auprès de Bologne; il se concerta avec ce pontife pour assurer le repos de l'Italie. Il dé-

pouilla de leurs états le duc Bérenger, et Guy, duc ou comte de Toscane. Ce dernier, arrêté comme coupable de haute trahison, s'échappa, se joignit aux Sarrasins, et ravagea une grande partie de l'Italie. Les troupes de l'empereur ne purent empêcher ces Sarrasins de dévaster toutes les côtes de cette Italie, qu'il ne sut ou n'osa pas défendre. Il tomba de plus en plus dans le mépris des peuples, et la peste, qui désolait les belles et malheureuses contrées italiennes, l'obligea à repasser les Alpes avec son armée.

Les fils des margraves d'Autriche, que Charles avait privés de la dignité de leurs pères, prennent les armes; ils portent la guerre dans la Bavière, et Zwentebold, roi des Moraves, se joint à eux.

(884) D'un autre côté les Normands, sortis de leur camp retranché de Haslou, entrent dans la France proprement dite, et pénètrent jusques à Laon, à Soissons et à Noyon, mettent à feu et à sang les pays qu'ils parcourent. Carloman, suivant les annales de Metz et celles de Saint-Bertin, va au-devant d'eux, et les bat plusieurs fois; mais son armée est peu nombreuse. L'indocilité et l'anarchie féodales vont toujours en croissant; plusieurs seigneurs, sous de frivoles prétextes, refusent de joindre les enseignes d'un monarque qui, en quelque sorte, n'est plus roi que de nom; et Carloman est obligé d'acheter à prix d'argent la retraite des Barbares. Le roi des Français meurt quelques mois après des blessures que, pendant une chasse dans la forêt d'Iveline, voisine de Mont-

lhéri, il avait reçues d'un sanglier vigoureux. Il ne restait de son père, Louis-le-Bègue, que le jeune Charles, celui qu'on a surnommé le Simple, et qui n'avait encore que quatre ou cinq ans. Les Normands refusaient d'observer le traité acheté par Carloman; ils menaçaient de couvrir la France de cendres et de décombres. Les seigneurs français redoutent le règne d'un enfant et les malheurs d'une régence; et quelque peu d'estime qu'ils aient pour l'empereur, ils préfèrent d'avoir recours à son pouvoir, envoient des députés, et le prient de prendre les rênes du gouvernement de la France.

(884) Il se hâte de venir à Gondreville recevoir leurs hommages et leurs serments. Il tient une diète à Colmar; il envoie le comte Henri pour contenir les Normands qui s'étaient jetés dans les environs de Cologne, et fait partir d'autres généraux contre les autres hommes du Nord qui avaient quitté les rives de la Somme, et étaient venus camper auprès de Louvain.

Voilà donc Charles-le-Gros qui réunit sous son sceptre l'Italie, l'Allemagne, la Bavière, la Saxe, la Germanie proprement dite et le royaume de France. Voilà l'empire de Charlemagne rétabli; mais le grand homme est dans la tombe: l'homme le plus faible, le plus incapable de régner, lui a succédé. On dirait que le colosse de l'empire d'Occident ne reparaît tout entier que pour s'écrouler avec plus de fracas.

Le pape Marin étant mort, Adrien III fut

élevé sur la chaire de saint Pierre. Le système politique des pontifes de Rome se développait avec rapidité. Le pape rendit deux décrets : il ordonna par le premier que les pontifes romains, légitimement élus, seraient consacrés sans qu'on attendît l'intervention de l'empereur et de ses commissaires ; il régla par le second que si Charles-le-Gros venait à mourir sans laisser de fils, les princes d'Italie éliraient parmi eux un empereur de Rome. Il ne paraît pas que Charles se soit élevé contre ces actes extraordinaires. Non seulement il reconnut Adrien III, mais encore, par une confusion de tous les pouvoirs, et par un oubli total de ses devoirs et de ses droits, il l'invita à se rendre auprès de lui, en Allemagne, afin de légitimer Bernard, son fils naturel, et de le rendre apte à succéder à l'empire.

Adrien III mourut en route. Le clergé et le peuple romain, de concert avec l'envoyé de l'empereur, nommèrent Étienne VI, que l'on a aussi appelé Étienne V.

Cette fois Charles se conduisit en vrai successeur de Charlemagne : il refusa, malgré le décret d'Adrien III, de reconnaître Étienne, parcequ'on n'avait pas attendu son consentement pour le consacrer. Le pape lui envoya les signatures de trente évêques, de tous les prêtres et diacres de Rome, et des principaux des Romains, qui l'avaient élu à l'unanimité, et qui avaient signé l'acte de sa consécration. Charles chargea l'évêque de Verceil d'aller à Rome vérifier tous les faits, et ce ne fut

qu'après le rapport de ce prélat qu'il reconnut Étienne VI.

Il eut aussi le bonheur de signer à Langeleben en Autriche, un traité de paix avec Zwentebold, roi des Moraves, qui jura de nouveau de lui être fidèle et de ne plus troubler la tranquillité de la Germanie.

Mais en 885 Hugues, le duc d'Alsace et le fils naturel de Lothaire, reprit l'exécution de ses anciens projets sur le royaume de Lorraine. Il négocia secrètement avec Godefroy, ce chef des Normands à qui on avait cédé le royaume des Frisons, et qui avait épousé Gisèle, sœur de Hugues. Il promit à ce prince la moitié de la Lorraine, s'il voulait l'aider à conquérir ce royaume. Godefroy accepta l'offre de son beau-frère, et résolut de l'aider de toutes ses forces. Il chercha un prétexte pour rompre avec l'empereur, qui lui avait donné la Frise. Il fit prier Charles-le-Gros par deux ambassadeurs, de réunir à la Frise, qui ne produisait pas de vin, les villes de Coblentz, d'Andernach et de Sinsich, dont les territoires rapportaient en abondance cette liqueur si recherchée par ses guerriers. Charles n'osa ni lui accorder ni lui refuser une demande dont le succès pouvait rendre la puissance de Godefroy trop dangereuse au royaume de Lorraine. Sa faiblesse lui fit adopter d'autant plus facilement un parti honteux et criminel qui, suivant plusieurs historiens, lui fut conseillé par le comte Henri, qu'il crut ne pouvoir ni lever une nouvelle armée capable de combattre Godefroy,

ni, s'il parvenait à la réunir, la faire pénétrer jusque dans la Frise, défendue alors par tant d'eaux stagnantes, de marais et de bois.

Le comte Henri part en apparence pour aller traiter avec Godefroy, et en réalité pour exécuter le noir complot qu'il avait fait approuver par l'empereur. Il ordonne à plusieurs officiers dont il était sûr de se rendre par différentes routes aux environs d'une île du Rhin nommée Beton, et où il devait conférer avec Godefroy. Il passe par Cologne, et prend avec lui Wilibert, archevêque de cette métropole. Le roi des Frisons se rend dans l'île indiquée. Sa première conférence ne produit aucun résultat. Le comte Henri engage l'archevêque, qui était bien éloigné de soupçonner son coupable dessein, à voir la reine Gisèle et à tâcher de la rendre favorable à la paix. Pendant l'entrevue de la reine et de l'archevêque, il se rend dans l'île auprès de Godefroy; il se fait accompagner d'un comte Éverard, qui avait de très grands sujets de mécontentement contre le roi de Frise, et à qui il avait promis de le soutenir fortement. Éverard se plaint avec aigreur des vexations qu'il a éprouvées. Godefroy, irrité, l'outrage dans sa réponse; Éverard tire son glaive, en décharge un grand coup sur la tête du roi; ceux qui avaient suivi Henri se jettent sur le monarque, le massacrent, et donnent la mort à tous les Normands qui se trouvent dans l'île.

L'assassinat de Godefroy ôte à Hugues toute espérance de succès. Le comte Henri lui fait des pro-

positions. Hugues ne voit pas le danger qui le menace : l'exemple de Godefroy est perdu pour lui ; il écoute les propositions de Henri ; il se laisse entraîner à Gondreville ; mais à peine y est-il arrivé, qu'on l'arrête ainsi que tous ses partisans, et que, par ordre de Charles, on lui crève les yeux. On le conduit dans le monastère de Saint-Gall en Suisse ; on le transfère ensuite de monastère en monastère ; on le renferme enfin dans l'abbaye de Prüm, au milieu de la forêt des Ardennes ; on lui coupe les cheveux, et on lui donne l'habit monastique.

Les Normands, cependant, sont irrités de la mort de Godefroy. Saisissant d'ailleurs avec avidité toutes les circonstances où ils peuvent ajouter à leurs déprédations, ils partent de Rouen et remontent la Seine ; ils sont en si grand nombre, que leurs bateaux couvrent le fleuve. Ils arrivent à Paris, qui ne s'étendait pas alors au-delà de l'île nommée encore la Cité, mais que le commerce avait enrichi. Ils veulent le piller et en forment le siége. Il fut long et mémorable : les Parisiens l'ont immortalisé par leur courage et leur constance.

Tout ce qu'on avait conservé à cette époque de l'art militaire des Romains, pour l'attaque et la défense des places, fut employé par les Normands et par les Parisiens. Des catapultes ou grandes machines à ressort lançaient des pierres et des traits ; des béliers ou longues poutres armées de fer, suspendues, tirées en arrière, et abandonnées ensuite à leur poids qui leur imprimait une grande vitesse, et par conséquent une grande force, sa-

paient les murailles, les enfonçaient, et en dispersaient les débris; de la poix fondue, de l'eau bouillante, des bois embrasés, des blocs pesants, étaient jetés du haut des remparts sur la tête de ceux qui voulaient les escalader.

Au premier rang des assiégés, on voyait combattre, la croix d'une main et le glaive de l'autre, leur valeureux évêque Gauzelin; ses exhortations et son exemple soutenaient leur courage. Ils avaient d'ailleurs pour chef un guerrier intrépide, Eudes, fils de ce Robert-le-Fort qui avait perdu la vie en combattant contre les Normands. Il voulait venger le sang de son père, défendre son pays, sauver les états qu'il gouvernait comme duc de l'Ile-de-France, rehausser sa gloire, et peut-être préparer pour les siens ou pour lui une plus haute destinée.

Robert, son frère, était auprès de ce chef: tous les deux devaient un jour porter une couronne. Ébole, abbé de Saint-Germain-des-Prés, s'était réfugié dans Paris, et secondait Eudes, Robert et Gauzelin.

Sur les deux bras de la Seine, qui coulait le long des murs de la ville, était un pont de bois dont l'entrée, du côté de la campagne, était défendue par une sorte de forteresse. Les Normands, débarqués sur la rive droite, dirigeaient leurs principales attaques contre la grosse tour fortifiée et élevée à la tête du pont, sur cette rive septentrionale. Eudes fait construire sur cette tour deux étages de charpente, avec une rapidité qui étonne les assiégeants. Combien de fois Eudes, Robert,

l'évêque Gauzelin et l'abbé Ébole, dont on a vanté la force redoutable, repoussent dans des sorties audacieuses les Normands, qui admirent tant de courage, et que ne peuvent pas retenir, dans leurs retraites forcées, les cris, les reproches et les emportements de leurs femmes! On a célébré un assaut plus mémorable que les autres, pour lequel le Normand Sigefroy avait fait construire mille mantelets, sous chacun desquels six hommes pouvaient combattre, et des espèces d'immenses chariots qui portaient une sorte de tour ou d'édifice de bois capable de contenir plus de cinquante combattants. Les Parisiens lancent sur ces machines des quartiers de rochers qui les écrasent, y mettent le feu avec des torches enflammées, ou les brisent par le moyen de grosses poutres garnies de fer. On frémit, en lisant dans plusieurs auteurs très anciens que, dans cette terrible attaque, les Barbares cherchaient à combler le fossé qui défendait la grosse tour du pont, non seulement avec des pierres, des arbres et des débris, mais encore avec les cadavres sanglants des prisonniers qu'ils venaient d'égorger.

La valeur des Français l'emporte cependant sur cette horrible férocité.

Les Normands abandonnent en vain au courant de la Seine des barques chargées de substances enflammées et destinées à consumer les piles de bois qui soutiennent le pont; trois Français se jettent dans le fleuve; et, au milieu d'une grêle de traits, parviennent à détourner les fatales barques, et

à les écarter du pont qu'elles devaient anéantir.

Une violente inondation emporte le pont méridional; la tour de la rive du midi reste isolée. Douze guerriers osent la défendre, et périssent glorieusement au milieu des débris de leur tour embrasée. On a conservé les noms de ces héros; c'est pour nous un devoir sacré de les transcrire. Ils se nommaient Ermenfroy, Arnolde, Solie, Ériland, Gosbert, Érivée, Vidon, Odoacre, Arrade, Ervic, Émar et Gosvin. Une inscription élevée à l'endroit que défendait la tour devrait retracer cet éclatant dévouement.

Un autre héros, nommé Gerbolde, arrête pendant deux heures les nombreux Normands qui étaient parvenus à pénétrer jusque dans une rue de la ville assiégée.

Pendant ce fameux siége, des partis normands se répandaient dans les provinces voisines, et répandaient jusque dans la Bourgogne la terreur et la désolation. Tous les yeux se tournaient vers Charles: on réclamait à grands cris sa présence et ses guerriers. Il se contenta d'abord d'envoyer contre les Normands le comte Henri, qu'il avait nommé duc ou margrave de Saxe selon les uns, et margrave de Franconie suivant les autres (887). Henri s'étant avancé très imprudemment près du camp des ennemis, tomba, avec ceux qui l'avaient suivi, dans des fossés que les Normands avaient creusés, et qu'ils avaient recouverts de branches d'arbres et de gazon. Il y fut massacré avec les siens, et trouva, sous le fer ennemi, une mort

trop honorable pour l'auteur ou le complice d'une honteuse et cruelle perfidie.

Les troupes de Henri, privées de leur général, se débandèrent; mais quelques mois après l'empereur parut lui-même auprès de Paris, à la tête d'une armée très nombreuse.

Il se place sur les hauteurs de Montmartre. Les Parisiens sont prêts à seconder ses attaques par les sorties les plus vigoureuses; les Normands vont être écrasés sous les coups inévitables de l'armée de Charles et sous ceux des braves assiégés. Charles cède à la plus inconcevable lâcheté : Montmartre va être à jamais le témoin de sa honte. Il tremble devant des ennemis qui ne peuvent lui résister; il leur fait proposer des conditions humiliantes qu'ils se hâtent d'accepter : il leur donne sept cents livres pesant d'argent; il leur cède des provinces; il en livre d'autres à leurs pillages et à leurs violences, en consentant à les y voir prendre leurs quartiers d'hiver. En signant ce déshonorant traité, il signe, sans s'en douter, la dégradation des Carlovingiens : toutes les nations qui avaient reconnu son empire s'indignent de tant d'humiliations.

Une nouvelle crainte saisit Charles; il veut retenir la couronne qui s'échappe de dessus sa tête; il sacrifie son premier ministre, l'évêque Luitward; il le laisse accuser dans une diète d'un commerce criminel avec l'impératrice Richarde. Cette princesse se soumet à l'épreuve du fer ardent; elle en sort justifiée. Elle se retire en Alsace dans l'abbaye d'Andleu, qu'elle avait fondée, et où elle vécut de

manière à mériter le nom de sainte. Mais Luitward se sauve en Carinthie auprès d'Arnou, fils naturel de Carloman, roi de Bavière. Il excite facilement ce prince à prendre les armes contre l'empereur, son oncle, qui venait d'adopter le jeune Louis, fils de Boson, roi d'Arles, et de la princesse Hermengarde.

Charles convoqua une assemblée générale des chefs de son empire dans le pays de Darmstadt, entre Mayence et Appenheim. Arnou s'y présente à la tête d'une grande armée. La princesse Hildegarde, la fille de Louis III, roi de Saxe et de Franconie, favorise puissamment ses projets. Le clergé, qui conservait un ressentiment profond du procès qu'avait subi l'évêque Luitward, seconde Arnou, Luitward et Hildegarde. La noblesse méprisait la faiblesse de l'empereur, et ne lui pardonnait pas d'avoir voulu abolir l'hérédité des fiefs. Tout était prêt pour une grande révolution. La diète dépose Charles-le-Gros le 11 novembre 887.

L'empire de Charlemagne se divise de nouveau: les Germains reconnaissent Arnou ; les Italiens, le duc Guy et le duc Bérenger; et les Français, ne voulant pas confier la défense d'un royaume menacé par les redoutables Normands, à Charles-le-Simple, fils du roi Louis-le-Bègue, et qui n'avait encore que huit ans, choisissent pour leur monarque cet Eudes, duc de l'Ile-de-France, ce brave fils de Robert-le-Fort, ce prince habile qui avait défendu Paris avec tant de valeur.

Charles, du haut de ce trône d'où il comman-

dait à tant de peuples, tombe dans la misère la plus profonde et dans un affreux abandon; il ne vit que des secours que lui donne l'archevêque de Mayence; ses propres domestiques l'outragent. Il n'avait eu ni vertu, ni talent, ni génie; on avait pu le dépouiller de tout en le précipitant du faîte de la puissance. Le malheur cependant le rend sacré pour la postérité. On a écrit d'ailleurs, et hâtons-nous de le rapporter pour être justes, qu'une maladie grave obscurcissait souvent sa raison et lui en ôtait l'usage. Il est forcé d'avoir recours à cet Arnoul qui lui a ôté ses couronnes et qui règne sur la Germanie. « Vous êtes, lui dit-il, suivant » quelques historiens, sur un trône que j'occupais » il y a peu de jours; considérez mon infortune, et » ne souffrez pas qu'un prince de votre sang, et qui » fut votre roi, manque de ce que vous donnez » aux pauvres. »

Arnoul lui accorda le revenu de quelques villages: mais Charles ne survécut pas long-temps à sa disgrâce; il mourut au bout de quelques mois, de chagrin, suivant les uns, empoisonné ou étranglé, suivant les autres; et il fut enterré dans une abbaye voisine de Constance.

Un nouveau trône fut élevé sur les débris de celui de Charlemagne, dans la Bourgogne transjurane, et Raoul y monta. Ce Raoul était fils d'un Conrad, qui avait été comte de Paris; et lors de la mort de Charles-le-Gros, il gouvernait cette Bourgogne transjurane, qui comprenait la Savoie, le Valais, et la partie de la Suisse renfermée entre

[redacted]

les Alpes, le Jura et la rivière de Reuss. Arnoul s'opposa d'abord à l'établissement de ce nouveau royaume; mais, dans une diète tenue à Ratisbonne, il reconnut Raoul qui s'était fait couronner à Saint-Maurice.

Cependant ce n'était pas un simple régent décoré du titre de roi qu'on avait donné à la France, dans la personne d'Eudes, pour le temps de la minorité de Charles-le-Simple, comme quelques auteurs ont paru le croire. Eudes fut investi de toute la plénitude de la royauté, sans aucune limitation, ni pour le pouvoir ordinaire des rois français, ni pour la durée de ce pouvoir; et ce qui seul le prouverait, c'est qu'il fut sacré comme Clovis, comme Pepin-le-Bref, comme Charlemagne, comme tant de Carlovingiens. La cérémonie du sacre fut faite par Vautier, archevêque de Sens. Voici d'ailleurs des mots formels des Annales de Metz. « Les peuples des Gaules rassemblés » créent roi le duc Eudes, pour régner sur eux, » avec le consentement d'Arnoul. *Galliarum populi* » *in unum congregati, cum consensu Arnulphi,* » *Odonem ducem regem super se creant.* » Arnoul ne se contenta même pas de le reconnaître pour roi; il lui envoya, par des ambassadeurs, une couronne royale, que le roi des Français porta dans la cathédrale de Reims le jour d'une solennité religieuse.

Au reste, qu'on ne s'y méprenne pas; c'est à cette année 888 qu'il faut rapporter la véritable déchéance de la dynastie de Charlemagne. Nous

verrons encore des Carlovingiens ceindre le diadème. On conservera une sorte de respect particulier pour tous ceux qui seront issus du grand empereur d'Occident; pour Arnoul, fils naturel de Carloman, roi de Bavière; pour le duc Guy de Spolette, dont la mère, fille de Pepin, roi d'Aquitaine, était petite-fille de Louis-le-Débonnaire; pour le duc Bérenger de Frioul, dont la mère Gisèle était fille de ce même empereur, et petite-fille de Charlemagne: mais la succession des Carlovingiens est interrompue, leur hérédité est détruite, leurs droits sont perdus.

Et que l'on ne croie pas que ce soient seulement la faiblesse et l'ineptie de plusieurs Carlovingiens qui aient brisé leurs sceptres. Aucune institution vénérée, aucune règle fondamentale, aucune constitution permanente, n'avaient garanti leur autorité; la force et la violence avaient anéanti les lois; et, il ne faut pas le dissimuler, la nation qui aurait pu maintenir les fils de son héros avait en quelque sorte disparu. Presque tous les Francs étaient serfs ou esclaves; ce qu'on appelait alors les seigneurs ou les nobles se croyaient seuls le peuple français. Toujours tendant à l'indépendance, toujours armés les uns contre les autres, ces superbes oligarques réunissaient leurs efforts contre ce pouvoir royal qu'ils jalousaient, qu'ils haïssaient, qu'ils redoutaient, parceque cette autorité tutélaire, en rendant à la nation sa liberté et tous ses autres droits, aurait aisément détruit leur tyrannie, leurs brigandages, leurs rébellions.

Voulant parvenir plus facilement à la puissance suprême ou la peu redouter, ils avaient profité de toutes les circonstances pour rendre la monarchie purement élective. Nous allons voir les élections des rois se perpétuer dans la Germanie, et se succéder en France jusques au moment où le chef d'une dynastie nouvelle donnera à ses premiers descendants l'exemple d'assurer l'hérédité dans sa famille par le soin de faire sacrer et reconnaître son successeur de son vivant. Les principales cérémonies que l'on a observées dans le sacre des rois français depuis Hugues-Capet jusques à Louis XVI, la présence et l'intervention des premiers pairs ou grands feudataires, ou de leurs représentants, le consentement demandé aux assistants, sont des témoignages remarquables qui ont traversé les siècles, pour rappeler les élections du monarque, qui ont eu lieu depuis Charles-le-Gros jusques à Hugues-Capet; et toutes les mesures prises par les rois de France les plus éclairés, depuis ce chef de la dynastie capétienne, pour rendre successivement à la nation les droits qu'elle avait perdus, sont des preuves de ce que nous venons d'exposer, bien dignes de l'attention des publicistes philosophes.

La constitution de la France et celle de la Germanie ressemblaient beaucoup, vers la fin du neuvième siècle, à celle que présentait la Pologne dans le siècle dernier, avec cette grande différence néanmoins qui résulte de la civilisation qui florissait dans la brave Pologne pendant le cours

du dix-huitième siècle, et de la barbarie dans laquelle la Germanie et la France étaient plongées lorsque le dixième siècle allait commencer.

Guy, duc de Spolette, peu de temps après la grande révolution qu'avaient faite les seigneurs de France et de Germanie, se laisse séduire par les intrigues d'un prélat remuant et avide du pouvoir, Foulques, archevêque de Reims. Il imagine de renoncer à ses prétentions sur l'Italie, les cède à son rival Bérenger, duc de Frioul, proclame le prétendu droit que lui donne l'avantage qu'il a de descendre de Charlemagne par les femmes, se regarde comme le légitime possesseur d'un trône qui, selon lui, ne peut appartenir au jeune Charles-le-Simple, paraît ne pas douter que les seigneurs français ne le reconnaissent pour leur monarque, et, ce qui est le plus remarquable, se fait couronner roi de France à Rome par le pape Étienne.

Après cette ridicule cérémonie, à laquelle le pape se refusa d'autant moins qu'elle favorisait les grands projets des évêques de Rome, le duc de Spolette passe les Alpes avec une armée, va à Metz, et s'avance jusques à Langres, où, par une nouvelle bizarrerie, il se fait couronner par un évêque, quoiqu'il eût été couronné par le pape; mais n'espérant pas de vaincre le brave Eudes, ni de détacher les nobles français du roi qu'ils avaient choisi, il renonce au diadème que lui avaient ceint sur le front un évêque et un pape, retourne en Italie, dont Bérenger avait été sacré roi

et reçu la couronne de fer à Pavie par les mains de l'archevêque de Milan, redemande à ce prince les états qu'il lui avait cédés, réclame tous les droits qu'il avait voulu faire valoir avant sa vaine expédition de France, fait la guerre à Bérenger, le bat, et le dépouille de toutes ses possessions.

Bérenger se réfugie auprès d'Arnoul, roi de Germanie, et lui abandonne tout ce qu'il croyait pouvoir réclamer dans cette Italie dont il avait reçu la couronne, et qu'Arnoul désirait si vivement de réunir à ses états.

L'archevêque Foulques, dont les intrigues en faveur de Guy n'avaient pu réussir, ne cessait pas néanmoins de vouloir jouer un rôle important. Guy, ne pouvant plus seconder ses projets, il se retourna du côté d'Arnoul, et voulut l'engager à réclamer la couronne de France comme fils de Carloman et neveu issu de germain de Charles-le-Gros; mais Eudes s'était empressé de faire déclarer au roi Arnoul qu'il n'avait aucune prétention sur aucune des portions du royaume de Germanie ou de celui de Lorraine qui étaient sous la domination du fils de Carloman: et Arnoul étant venu à Worms tenir une diète générale de ses états, Eudes alla le trouver, et remettant dans ses mains son diadème, son sceptre, et les autres marques de la royauté, et lui ayant dit qu'il désirait de tenir de son assentiment ces insignes royaux, Arnoul s'empressa de les lui remettre et de faire alliance avec lui.

(889) L'année suivante, Arnoul présida une diète à Forheim; il y reçut la soumission des Slaves et des Obotrites du Mecklenbourg. Il proposa à la diète de reconnaître, pour ses héritiers au trône de Germanie, ses deux fils naturels Zwentebold et Ratold. La diète ne consentit qu'avec peine à décider qu'ils succèderaient au roi, s'il mourait sans laisser d'enfants légitimes.

Zwentebold avait reçu son nom du roi de Moravie, qu'Arnoul lui avait donné pour parrain, lors de la cérémonie de son baptême.

En 890, le roi de Germanie soumit le duché de Bohême à ce même Zwentebold, le parrain de son fils. Le roi morave, trop fier de sa nouvelle puissance, refusa de remplir envers le roi de Germanie les devoirs de vassalité auxquels il s'était engagé, et Arnoul, occupé à repousser les Normands, qui avaient pénétré jusque dans les territoires de Toul et de Verdun, ne put penser à réduire le roi de Moravie.

Pendant cette même guerre d'Arnoul contre les Normands, Guy, duc de Spolette et roi d'Italie, reçut à Rome la couronne d'empereur du pape Étienne VI. Les pontifes de Rome ne demandaient pas mieux que de donner le diadème d'Occident aux princes qui avaient l'air de tenir d'eux leur puissance.

Ce même pape, qui d'après la politique romaine, devait désirer de ne pas voir dans la chrétienté de prince trop puissant, fut bien aise de favoriser la continuation de l'existence du royaume d'Arles,

[redacted]

et par conséquent du démembrement de la France. Boson venait de mourir ; Étienne seconda la reine Hermengarde, qui plaça son fils sur le trône de Boson, et qui se déclara régente ; et Arnoul, roi de Germanie, avec qui elle avait eu une entrevue à Forheim, aussi aise que le pape d'empêcher la France de s'agrandir, promit son assistance à cette princesse.

Bientôt après le pape Étienne mourut, et fut remplacé par Formose, évêque de Porto. On a écrit que Formose fut le premier évêque transféré sur la chaire de saint Pierre, et que cette translation fut d'autant moins approuvée, que le nouveau pape avait été, dans le temps, à la tête d'une faction contre Jean VIII, qui l'avait excommunié deux fois.

La guerre d'Arnoul contre les Normands était cependant bien loin d'être terminée. Ces Barbares, en 891, remontèrent de nouveau la Meuse. Arnoul envoya contre eux une armée qui campa auprès de Maestricht. Ils continuèrent, pendant la nuit, de remonter le fleuve, ne furent point aperçus, passèrent à Liége sur la rive droite de la rivière, arrivèrent vers Aix-la-Chapelle, se dispersèrent dans les marais et dans les bois qui entouraient cette ville, rencontrèrent des chariots chargés de vivres qu'on conduisait à l'armée du roi, les pillèrent et massacrèrent les conducteurs.

L'armée germaine, informée de cet échec, s'indigne et marche à l'ennemi. Mais elle commence le combat auprès d'un torrent nommé Gulia,

sans attendre le signal de ses chefs; elle attaque sans ordre, et, victime de son indiscipline et de son imprévoyance, elle est battue et mise en fuite. Les féroces Normands égorgent tous leurs prisonniers, chargent leur flotte de leurs dépouilles, et remplissent toute la Lorraine de désolation.

Arnoul apprend ces funestes nouvelles à l'extrémité orientale de ses états, où il était occupé à contenir les Slaves. Il accourt aussi vite que sa position le lui permet, traverse la Meuse, et vient auprès de Louvain, où il trouve les Normands renfermés dans un camp entouré de terrasses et de palissades. Non seulement ces retranchements l'empêchent d'attaquer l'ennemi, mais la Dyle et les marais qui l'environnent l'empêchent de déployer sa cavalerie, qui fait sa principale force. Les Normands, du haut de leurs grossiers remparts, insultent à l'embarras d'Arnoul, lui rappellent la défaite de son armée auprès du torrent voisin d'Aix-la-Chapelle, lui crient *Gulia*, *Gulia*, et le menacent d'un plus grand désastre encore. Arnoul prend la résolution de faire mettre pied à terre à sa cavalerie; mais obtiendra-t-il facilement de ses guerriers de renoncer à leurs chevaux, de se séparer de ces animaux, aussi forts que dociles, qui partagent et leurs fatigues et leurs périls, et d'abandonner la seule manière de combattre qu'ils connaissent? Il assemble les chefs; il harangue ses troupes, et, dans un noble et brûlant enthousiasme : « Vous avez toujours été invincibles, leur » dit-il, en défendant votre patrie. Souffrirez-vous

» les insolentes provocations de ces Barbares qui » osent insulter au peuple fidèle du Dieu qu'ils » méconnaissent. Le sang de vos pères et de vos » frères, qu'ils viennent de répandre, demande » vengeance. Voyez-vous les temples de Dieu encore » fumants? voyez-vous ses ministres égorgés? Com» battez les auteurs de tant de crimes. Vos chevaux » nuiraient ici à votre courage. Je marcherai le pre» mier à pied, et à votre tête; suivez-moi, et ré» primez par votre valeur l'outrage fait à Dieu » par nos ennemis. » Les Germains, ou plutôt les Français orientaux, s'élancent à terre, s'écrient avec ardeur qu'ils sont prêts à exécuter tous les ordres de leur roi, mais le conjurent de rester à la tête d'un corps de cavalerie pour les soutenir, les défendre et protéger leur camp. Ils marchent à l'ennemi en poussant de grands cris. On combat de part et d'autre avec la plus grande valeur. Les Germains forcent cependant le camp des Normands, massacrent tous ceux qui veulent résister, prennent seize étendards, et un grand nombre de fuyards ne peuvent échapper à leurs glaives exterminateurs qu'en se jetant dans la rivière, où le poids de leurs armes leur fait trouver la mort, et où leurs cadavres s'élèvent en monceaux.

Cette grande victoire suspendit les ravages des Normands; mais quelle force aurait pu détruire pour toujours ce fléau terrible et sans cesse renaissant?

Pendant que la France, la Germanie et l'Italie étaient les théâtres sanglants de tant de discordes,

de révolutions et de combats, une guerre d'un autre genre, mais peut-être également funeste, allumait ses feux dans Constantinople et dans Rome, et y préparait des évènements bien importants dans l'histoire de l'esprit humain et de la civilisation. L'ambition et l'orgueil s'élevant au-dessus des principes évangéliques et des préceptes de Jésus, allaient diviser les disciples du Christ, séparer les pasteurs des deux empires d'Orient et d'Occident, changer en adversaires, et même en ennemis, le pontife de Rome et le patriarche de Constantinople, et introduire pour une longue suite de siècles le trouble, la désunion et la haine dans une religion de paix, de concorde et de charité.

L'empereur d'Orient, Michel III, avait exilé en 858 Ignace, patriarche de Constantinople, et l'avait obligé à signer son abdication. Il avait établi à sa place un homme d'un esprit supérieur et d'une vaste érudition. Ce nouveau patriarche se nommait Photius: né d'une des familles les plus illustres de l'empire, il avait été petit-neveu du patriarche Taraise, et son frère, le patrice Sergius, avait épousé une des sœurs de l'empereur Michel. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on a remarqué sa Bibliothèque, qui, renfermant des extraits de près de trois cents auteurs, presque tous perdus aujourd'hui, est un des plus précieux monuments littéraires de l'antiquité, et son *Nomocanon*, où l'on trouve toutes les lois relatives aux affaires ecclésiastiques et tous les canons promulgués depuis les

apôtres jusques au septième concile œcuménique. Avant d'entrer dans le clergé il avait été grand écuyer, capitaine des gardes, ambassadeur en Perse, premier secrétaire d'état de l'empire; il était encore laïque lorsque Michel III le nomma patriarche: les évêques, pour plaire à l'empereur, le firent passer en très peu de jours par tous les degrés de la hiérarchie religieuse; on le fit successivement clerc ou moine, lecteur, sous-diacre, diacre, prêtre et patriarche.

Le pape Nicolas prit le parti d'Ignace, et excommunia Photius, en lui reprochant la rapidité avec laquelle il avait passé de l'état de laïque à la chaire patriarcale. Photius cita en sa faveur l'exemple de saint Ambroise, qui était encore gouverneur de Milan lorsqu'il en fut nommé archevêque; et fort de l'assentiment d'un grand nombre de prélats orientaux de la protection de l'empereur et de l'élévation de sa chaire, il excommunia le pape qui l'avait excommunié, prit le titre de patriarche universel, reprocha aux évêques d'Occident, attachés à celui de Rome, des pratiques religieuses peu conformes aux véritables règles, de l'ignorance, des erreurs et des opinions hérétiques relativement au dogme de la procession du Saint-Esprit.

Cependant Basile dit le Macédonien, et associé à l'empire de Constantinople, ayant appris que Michel III, fatigué de ses conseils, voulait le faire mourir, l'avait prévenu en 867, et occupait seul le trône de l'Orient. Photius montra une reconnaissance courageuse envers la mémoire de Michel,

Lorsque Basile se présenta dans l'église de Sainte-Sophie : « Vous êtes indigne, lui dit-il, de participer » aux saints mystères ; vos mains sont encore souil» lées du sang de votre souverain et de votre bien» faiteur. » Basile chassa Photius du siége de Constantinople et y replaça Ignace. Le concile de Constantinople, tenu en 869, déposa Photius ; mais l'empereur Basile, dont ce savant patriarche venait, dit-on, de faire une généalogie, dans laquelle il le faisait descendre de parents illustres, lui devint favorable, et le rétablit, en 877, sur le siége pontifical. Ignace étant mort, le pape Jean VIII, à qui on promit de rendre des provinces qu'on avait soustraites à sa juridiction spirituelle, reconnut Photius, l'admit à sa communion, et envoya des légats à un nouveau concile de Constantinople, qui déclara solennellement Photius patriarche légitime. Cependant Jean VIII, trompé dans son espérance, et les papes Martin II, Adrien III et Étienne VI, successeur de Jean VIII, ne voulurent pas reconnaître Photius, et l'on vit commencer le schisme qui dure encore entre l'église romaine ou l'église d'Occident, et l'église grecque ou l'église d'Orient. Ce ne fut pas seulement la diversité des opinions théologiques relatives aux trois personnes de la trinité et à la manière dont le Saint-Esprit procède du Père, ni la retenue de quelques provinces ecclésiastiques réclamées par les papes, qui établirent cette grande séparation des deux églises chrétiennes. Les patriarches de la capitale de cet empire d'Orient, qui se regardait comme le premier de la

chrétienté, ne pouvaient pas depuis long-temps supporter d'être placés dans un rang inférieur à celui des évêques de la capitale de l'empire d'Occident; ils avaient même tenté plusieurs fois d'obtenir la supériorité sur les pontifes d'une ville qu'ils considéraient comme inférieure à Constantinople. Leurs prétentions, quoique condamnées par un concile tenu à Constantinople même, sous le règne de Théodose, furent renouvelées bien des fois, et avec plus ou moins de succès, suivant les circonstances. Photius n'espérant pas obtenir la préséance ne demanda que l'indépendance et l'obtint; il se sépara de la communion du pontife de Rome, et marcha son égal: il fut le pape des Grecs et de l'Orient.

Léon VI, fils de Basile, succéda à son père en 886; moins favorable à Photius, il fit examiner les réclamations des papes, les trouva justes, ôta le patriarcat à leur adversaire et le fit renfermer dans un couvent d'Arménie, où ce chef de l'église grecque mourut en 891.

Des troubles d'une autre nature agitaient la France. Les seigneurs français ne pouvaient plus s'accoutumer à l'autorité du monarque, l'indépendance leur était trop chère; ils voulaient surtout se soustraire au pouvoir d'un prince capable, par sa bravoure et son habileté, de défendre ses droits et de faire revivre ceux de la nation. Le jeune Charles-le-Simple leur paraissait bien moins dangereux pour leur ambition que le roi Eudes. Quelques uns d'eux prirent la résolution de placer ce

Charles sur le trône qu'avait occupé son père Louis-le-Bègue. Un parent d'Eudes, nommé Valgaire, fut même le premier qui se déclara pour Charles (892). Eudes l'assiégea dans la ville de Laon, le prit, et le fit condamner à perdre la tête par les seigneurs de son armée (893). Cet exemple n'empêcha pas, l'année suivante, Foulques, archevêque de Reims, qui ne pouvait vivre qu'au milieu des intrigues, des troubles et des révolutions, de se réunir à Adélaïde, la veuve de Louis-le-Bègue, à Herbert, comte de Vermandois, et à quelques autres grands vassaux, de reconnaître Charles, de le faire venir à Reims, de le sacrer dans cette ville, et de faire prendre les armes en sa faveur aux habitants des contrées voisines.

Eudes, accompagné de son frère Robert, accourut en Champagne, et leur présence dissipa facilement les partisans de Charles. Mais l'archevêque Foulques, que cet échec fut bien loin de décourager, parvint à obtenir, en faveur du souverain qu'il avait reconnu et sacré, le secours d'Arnoul, dont le pouvoir paraissait d'autant plus grand que la diète qu'il avait présidée à Francfort, en 892, avait destitué Poppen, duc de Thuringe, pour n'avoir pas défendu convenablement la marche franconienne et l'évêque de Wurtzbourg contre les attaques des Slaves, et qu'il avait donné le duché de Thuringe à son gendre Conrad, comte de la France rhénane.

Foulques écrivit aussi à Guy pour lui recommander les intérêts d'un prince du sang de Charle-

magne, et par conséquent parent du nouvel empereur des Romains.

Arnoul consentit à recevoir à Worms Charles-le-Simple, qui lui offrit de riches présents; et il ordonna aux comtes et aux évêques des villes situées sur la Meuse, de fournir des troupes au jeune Charles. Eudes, bien loin de s'effrayer de la résolution d'Arnoul, qui, suivant quelques historiens, marcha lui-même au secours de Charles, s'avança jusques à la rivière d'Aisne, où il battit les troupes germaniques et lorraines, qui se débandèrent.

Charles se retira en Bourgogne avec peu de suite, Eudes revint triomphant à Paris; et Arnoul pressé par les sollicitations de Bérenger, duc de Frioul, et par les instances du pape et des états d'Italie, qui le conjuraient de les délivrer de la tyrannie de l'empereur Guy de Spolette, se détermina à passer les Alpes à la tête d'une armée. Il s'empara de plusieurs villes, prit Pavie, la capitale de la Lombardie, et s'y fit couronner roi d'Italie.

Cependant Guy mourut, et malgré la haine qu'il avait inspirée et les succès militaires du roi Arnoul, son fils Lambert, qu'il avait associé à l'empire, et qu'il avait fait couronner, lui succéda et fit rétablir par le synode de Ravenne le droit impérial d'envoyer des *missi* ou délégués à l'élection et au sacre des papes.

Arnoul ne peut pas encore lui disputer la couronne impériale. Zwentebold, ce roi de Moravie,

qu'Arnoul avait engagé à être le parrain de son fils, peu fidèle à son alliance avec le père du prince auquel il avait donné son nom, entraîné par son ambition, cédant à son amour de l'indépendance, et croyant devoir profiter de l'absence du roi de Germanie, désolait la Bohême, que gouvernait alors Borzivoi, premier duc chrétien de cette contrée, suivant plusieurs historiens. Arnoul, inquiet de cette entreprise qui pouvait lui devenir funeste, et ne se croyant pas assez fort pour secourir la Bohême et combattre avec succès le roi de Moravie, s'adressa aux Hongrois, et leur demanda leur assistance. Les Hongrois se lièrent avec lui contre les Moraves. Arnoul, pour leur témoigner plus de confiance, détruisit les retranchements que Charlemagne avait fait élever le long du Raab; et le roi Zwentebold, vaincu par les Hongrois et les Germains réunis, fut obligé de se soumettre à un nouveau tribut. Il ne survécut pas long-temps à sa défaite.

L'année 894 s'était écoulée. Arnoul, tranquille sur la Bohême et les autres parties orientales de de ses états, tint à Tribur une diète qui fut aussi un concile, à cause du grand nombre d'évêques qui y assistèrent. Nous devons faire remarquer, pour l'histoire des progrès ou de la décadence de la civilisation, quelques dispositions des délibérations de ce concile, dont les décrets furent approuvés et confirmés par les signatures des ducs, des comtes et des autres seigneurs présents à la diète. On ordonna aux juges séculiers de sévir contre ceux qui, ayant été excommuniés par les évê-

ques, refuseraient de subir la pénitence qui leur aurait été imposée. On recommanda, par un article bien différent des précautions prises avec tant de raison par la police moderne, bien autrement éclairée, de placer les sépultures dans les environs des églises. On prescrivit la soumission de l'église germanique au saint-siége, *en l'honneur de l'apôtre saint Pierre*, et on conseilla *de supporter avec humilité le joug intolérable imposé par les pontifes romains*. Mais, en même temps, on abolit l'ancien usage d'après lequel on regardait comme illégitimes les mariages contractés entre deux personnes de différentes nations, et par exemple entre un Bavarois et une Saxonne, un Français et une Souabe.

Peu de temps après ce concile ou cette diète, la princesse Hildegarde, qui avait tant contribué à placer Arnoul sur le trône de Germanie, peu contente apparemment de la reconnaissance de ce prince, trama contre lui une conspiration fortement favorisée par Engildéon, gouverneur, marquis ou margrave de la Bavière orientale, et qu'il a paru à quelques auteurs qu'elle avait épousé. La conjuration fut découverte. Engildéon fut déposé par les états de Bavière, de la Saxe, de la Souabe et de la France orientale; Hildegarde fut exilée dans l'abbaye de Chiemsée, et la marche bavaroise fut confiée au comte ou duc Ruitpold, grand seigneur bavarois, neveu du roi de Germanie, et que l'on regarde comme la souche de l'illustre maison qui règne aujourd'hui en Bavière.

(895) Arnoul voulut cependant élever sur un

trône son fils naturel Zwentebold, celui dont avait été parrain le roi de Moravie qui avait été vaincu par les Germains et les Hongrois. Il convoqua une diète à Worms, et, du consentement de cette assemblée, il fit couronner son fils roi de Lorraine.

Le roi Eudes de France vint trouver Arnoul pendant la tenue de cette diète, lui offrit des dons d'une grande valeur, et, par l'agrément de ses manières, le charme de ses discours et son habileté, parvint facilement à le rendre entièrement favorable à ses intérêts.

En s'en retournant dans ses états il rencontra l'archevêque de Reims, et un comte Adalongue que Charles-le-Simple envoyait au roi de Germanie avec des présents magnifiques; il les attaqua à la tête de son escorte. Celle des envoyés de Charles fut taillée en pièces: l'archevêque prit la fuite, le comte fut blessé mortellement, et leurs bagages furent pillés.

L'accueil qu'Eudes avait reçu d'Arnoul n'empêcha pas néanmoins Zwentebold, roi de Lorraine et fils de celui de Germanie, d'entrer dans la France proprement dite, sous le prétexte de soutenir la cause de Charles-le-Simple. Le roi de Lorraine vint jusques à Laon et en forma le siége. Les habitants se défendirent avec beaucoup de courage. Eudes, qui était allé dans l'Aquitaine, se hâta de revenir; et dès que Zwentebold fut instruit de son approche, il se retira dans ses états avec toutes ses troupes.

En 896, Arnoul apprend que Bérenger, l'ancien duc de Frioul, rompant les engagements qu'il avait pris avec lui, a contracté une alliance étroite avec l'empereur Lambert, et s'arrange avec ce prince pour le partage de l'Italie. On a écrit que d'ailleurs le pape Formose réclamait son secours contre Serge, qui lui disputait la chaire de saint Pierre, et qui était soutenu par le marquis de Toscane. Il résout de passer une seconde fois en Italie à la tête d'une armée, et ne doute pas qu'il ne réussisse à se faire déclarer empereur (896). Il arrive jusques à Rome sans trouver de résistance; il campe devant la ville Léonine, c'est-à-dire devant cette partie de Rome qui renfermait l'église de Saint-Pierre, et que le pape Léon IV avait fait entourer de murailles. Son armée, quoique fatiguée par une longue marche, demande à grands cris de monter à l'assaut. Arnoul cède à cette ardeur. On se prépare à combler les fossés, à saper les murailles. L'évènement le moins important en lui-même décide du succès. Un lièvre effrayé sort du milieu des troupes et court vers la ville: un grand cri s'élève parmi les Germains; quelques soldats poursuivent l'animal timide. Les Romains qui gardaient les murailles croient que l'on vient de donner le signal de l'attaque: bien différents des vainqueurs du monde, la terreur les saisit; ils abandonnent les remparts; des Germains les escaladent; d'autres, faisant mouvoir une poutre énorme, enfoncent la porte; l'armée d'Arnoul pénètre dans la ville Léonine et s'en empare sans perdre un seul

homme. L'autre partie de Rome, celle qui était au-delà du Tibre, se rend comme la première. Le pape Formose, suivi du sénat et du clergé, vient au-devant d'Arnoul avec les croix et les étendards, le conduit à l'église de Saint-Pierre, le sacre empereur et lui donne le titre de césar et d'auguste.

Il fait prêter serment à Arnoul; mais au lieu de la formule employée même pour Louis-le-Débonnaire et pour son fils Lothaire, il en donne une nouvelle dans laquelle il retranche des engagements très forts envers l'empereur, supprime l'obligation de n'élire les papes que du consentement du chef de l'empire, et introduit une réserve des plus étendues en faveur du pouvoir du pontife romain. Au reste les habitants de Rome, en prêtant foi et hommage à l'empereur Arnoul, jurent de ne plus recevoir dans leurs murs le jeune Lambert, qu'ils appellent tyran, ni sa mère Agiltrude, qui l'aidait de son courage et de ses conseils.

Une maladie grave oblige cependant Arnoul de quitter l'Italie et de revenir dans ses états d'Allemagne. A peine a-t-il passé les Alpes, que Lambert retrouve ses partisans.

Bérenger, d'un autre côté, s'empare d'une partie de ses anciens états. Il conquiert les pays situés entre les Alpes, le lac de Côme, l'Adda et le Pô, fait trancher la tête au comte qu'Arnoul avait établi à Milan, et consent à une espèce de partage des contrées italiennes avec Lambert, qui prenait toujours le titre d'empereur.

Pendant les violentes agitations de ces contrées italiennes, celles du royaume de France s'apaisaient. Eudes fit la paix avec Charles-le-Simple ; ils partagèrent le royaume. Charles eut toutes les provinces septentrionales jusques à la Seine, et Eudes toutes celles du midi depuis la Seine jusques aux Pyrénées. La portion qu'Eudes devait gouverner était la plus considérable ; mais il paraît qu'il consentit à regarder Charles comme son suzerain.

Sur ces entrefaites le pape Formose mourut. Boniface VI, qui le remplaça, ne lui survécut que de quinze jours ; et Étienne VII, que beaucoup d'auteurs nomment Étienne VI, fut élu pape par les intrigues du marquis Albéric, et de Serge qui avait été si opposé à Formose. Partisan de Lambert, ennemi d'Arnoul et de Formose qu'il avait toujours haï, fanatique, factieux et entraîné par des passions violentes, il imagina contre ce Formose, dont la mémoire lui était odieuse, un drame aussi horrible que ridicule.

Vers la fin de 896, il tient un concile à Rome ; il fait déterrer Formose, fait apporter son cadavre au milieu des évêques, le fait revêtir des ornements pontificaux, le fait placer sur la chaire apostolique. On accuse Formose ; on lui donne un prétendu défenseur ; on le juge ; on le condamne ; on lui coupe trois doigts ; on lui tranche la tête ; on le jette dans le Tibre. Étienne, de plus en plus furieux, dépose tous ceux que Formose avait ordonnés, fait ordonner de nouveau tous ceux qui

cèdent à sa violence, casse tous les actes du pontife qu'il a fait condamner, déclare nulle l'élection d'Arnoul en qualité d'empereur, et confirme celle de Lambert.

Bientôt les Romains, fatigués et effrayés de sa frénésie, l'arrêtent, le chargent de fers et le jettent dans une prison obscure où il fut étranglé en 897.

Le pape Romain fut élevé sur la chaire pontificale, et il paraît qu'il annula la folle procédure d'Etienne contre Formose.

Dans la même année 897, Zwentebold, roi de Lorraine, d'après l'avis de son père l'empereur Arnoul, demanda la main d'Oda, fille de Eudes, roi de France, qui la lui accorda.

Au mois de mai suivant, l'empereur Arnoul tint une assemblée générale à Worms. Zwentebold y vint. Arnoul tâcha de le réconcilier avec des comtes lorrains qui, possesseurs de grands fiefs, pouvant réunir un grand nombre de vassaux, pleins d'ambition, toujours occupés à étendre leurs domaines, et ne supportant qu'avec peine le joug de la soumission au souverain, quelque léger qu'ils l'eussent rendu, pouvaient à chaque instant devenir redoutables pour son fils et pour lui.

(898) L'année suivante, Zwentebold éloigna de sa personne Réginaire ou Régnier, duc de Lorraine; il le dépouilla de ses dignités; il voulut lui ôter les biens qu'il possédait dans son royaume, et lui ordonna de sortir de ses états. Combien cet acte de despotisme faillit à lui être funeste! Le comte Odacer, un de ces grands vassaux de Lorraine si

fiers et si puissants dont nous venons de parler, et d'autres amis du duc, se réunissent à Régnier et se retirent avec lui dans un fort où ils sont décidés à se défendre avec courage. Le roi de Lorraine essaie en vain de les réduire au milieu des marais et des eaux de la Meuse qui défendent les approches de leur asile. Régnier et Odacer s'adressent à Charles-le-Simple, et l'engagent à venir dans la Lorraine à la tête de ses troupes. Charles et Zwentebold se rencontrent; ils sont prêts à combattre; et cependant, se redoutant mutuellement, ils se font des propositions de paix qu'ils acceptent, et Charles revient dans ses états.

On a écrit que le duc Régnier a été la souche de la maison de Hesse, et le héros du plus ancien roman ou fabliau qu'on ait connu en Allemagne, du *Reinike fuchs* ou du *Renard.*

Mais ce duc de la Lorraine ne fut pas le seul objet remarquable des violences, de l'emportement ou des terribles passions de Zwentebold; sa femme Oda, la fille du roi Eudes, fut accusée d'adultère devant la diète de Ratisbonne, et fut obligée d'avoir recours au serment de soixante-douze seigneurs qui jurèrent qu'elle était innocente.

Eudes, le père de cette reine, mourut dans cette même année 898. Il n'avait pas laissé d'enfants mâles. Les seigneurs français, assemblés à Reims, ne pensèrent pas à faire passer sa couronne sur la tête de son frère Robert, quelque courage que ce prince eût montré pendant le

siége de Paris où Eudes s'était distingué par tant de vaillance et d'habileté. Il semblerait que le caractère de Charles-le-Simple, peut-être aussi faible que celui de tant d'autres Carlovingiens qui avaient régné sur la France, convenait mieux à leurs prétentions et au maintien de l'autorité qu'ils avaient usurpée: ils reconnurent Charles comme roi de toute la France. Ce monarque fut couronné à Reims une seconde fois par le métropolitain; et c'est à cette année qu'on a rapporté l'ère *redintégrante*, l'ère de la restauration de la famille carlovingienne.

Mais Robert, suivant les règles déjà établies pour la féodalité et la succession aux fiefs, hérita du duché de France et en fit hommage à Charles, son nouveau souverain.

Presque dans le même temps où Eudes cessa de vivre, Théodore fut élevé, en présence des délégués de l'empereur Lambert, sur la chaire pontificale que la mort de Romain avait laissée vacante. Il ne l'occupa que pendant quelques jours; mais il les employa en digne pontife. Il travailla à faire cesser toutes les divisions; il rappela les évêques chassés de leurs siéges; il rétablit, dans un concile, les membres du clergé ordonnés par Formose; il fit reporter solennellement dans son tombeau le cadavre de ce pape que des pêcheurs avaient trouvé. On bénit sa charité, on chérit sa douceur, on loua sa modération; sa mémoire doit être honorée. Il ne fut que montré à la terre: Jean IX fut élu à sa place.

fiers et si puissants dont nous venons de parler, et d'autres amis du duc, se réunissent à Régnier et se retirent avec lui dans un fort où ils sont décidés à se défendre avec courage. Le roi de Lorraine essaie en vain de les réduire au milieu des marais et des eaux de la Meuse qui défendent les approches de leur asile. Régnier et Odacer s'adressent à Charles-le-Simple, et l'engagent à venir dans la Lorraine à la tête de ses troupes. Charles et Zwentebold se rencontrent; ils sont prêts à combattre; et cependant, se redoutant mutuellement, ils se font des propositions de paix qu'ils acceptent, et Charles revient dans ses états.

On a écrit que le duc Régnier a été la souche de la maison de Hesse, et le héros du plus ancien roman ou fabliau qu'on ait connu en Allemagne, du *Reinike fuchs* ou du *Renard.*

Mais ce duc de la Lorraine ne fut pas le seul objet remarquable des violences, de l'emportement ou des terribles passions de Zwentebold; sa femme Oda, la fille du roi Eudes, fut accusée d'adultère devant la diète de Ratisbonne, et fut obligée d'avoir recours au serment de soixante-douze seigneurs qui jurèrent qu'elle était innocente.

Eudes, le père de cette reine, mourut dans cette même année 898. Il n'avait pas laissé d'enfants mâles. Les seigneurs français, assemblés à Reims, ne pensèrent pas à faire passer sa couronne sur la tête de son frère Robert, quelque courage que ce prince eût montré pendant le

siége de Paris où Eudes s'était distingué par tant de vaillance et d'habileté. Il semblerait que le caractère de Charles-le-Simple, peut-être aussi faible que celui de tant d'autres Carlovingiens qui avaient régné sur la France, convenait mieux à leurs prétentions et au maintien de l'autorité qu'ils avaient usurpée: ils reconnurent Charles comme roi de toute la France. Ce monarque fut couronné à Reims une seconde fois par le métropolitain; et c'est à cette année qu'on a rapporté l'ère *redintégrante*, l'ère de la restauration de la famille carlovingienne.

Mais Robert, suivant les règles déjà établies pour la féodalité et la succession aux fiefs, hérita du duché de France et en fit hommage à Charles, son nouveau souverain.

Presque dans le même temps où Eudes cessa de vivre, Théodore fut élevé, en présence des délégués de l'empereur Lambert, sur la chaire pontificale que la mort de Romain avait laissée vacante. Il ne l'occupa que pendant quelques jours; mais il les employa en digne pontife. Il travailla à faire cesser toutes les divisions; il rappela les évêques chassés de leurs siéges; il r[illegible] dans un [illegible] cile, les membres du cl[illegible]és [illegible] nce; il fit reporter sole[illegible] dans le cad[illegible] de c[illegible] vaient [illegible]n bén[illegible] sa [illegible] ne [illegible] à sa [illegible]

Ce Jean était un diacre de l'ordre de Saint-Benoît. Il avait eu pour compétiteur Serge ou Sergius, ce prêtre qui avait donné tant d'inquiétude au pape Formose, et qui fut obligé de se retirer en Toscane. Il tint un concile auquel assista l'empereur Lambert, et dans lequel on cassa tout ce qui avait été fait contre Formose, dans le prétendu concile présidé, en 897, par le fougueux Étienne. On y rétablit solennellement la mémoire de ce pontife; on y décida de nouveau que les papes ne pourraient être sacrés qu'en présence des délégués impériaux; et, ce que nous ne devons pas négliger de rapporter pour l'histoire des mœurs et des opinions, on y défendit, sous peine non seulement des censures ecclésiastiques, mais de l'indignation de l'empereur, de piller après leur mort les maisons des évêques et le palais des pontifes romains, dont la dévastation s'étendait dans toute la ville et dans les faubourgs de Rome. Mais ce que nous devons surtout faire remarquer, c'est qu'on y confirma l'élection et le sacre de l'empereur Lambert, qu'on y annula comme barbares ceux de l'empereur Arnoul, et qu'on ordonna qu'à l'avenir, pour éviter les désordres qui avaient eu lieu aux élections des derniers pontifes, le pape serait élu par les évêques et le clergé de Rome, à la réquisition du sénat et du peuple romain, et en présence de l'empereur.

Un autre concile, tenu à Ravenne peu de temps après, confima les actes de celui de Rome; et Lambert, qui y assista, en approuva les décrets.

Ce prince remporta vers ce même temps une victoire éclatante sur Adalbert II, marquis de Toscane, qui voulait lui disputer l'empire, le prit, et l'envoya prisonnier à Pavie. Bientôt après il tomba de cheval, en chassant dans la forêt de Marengo, et mourut de sa chute. Les Italiens, au lieu de reconnaître de nouveau l'autorité d'Arnoul, nommèrent empereur Bérenger, ancien duc de Frioul, couronné roi d'Italie, dont il avait, pour ainsi dire, partagé le sceptre avec Lambert. Ils étaient fatigués et surtout humiliés d'avoir pour chef un de ceux qu'ils appelaient encore Barbares.

(899) Au reste, Arnoul mourut à Ratisbonne sur la fin de l'année suivante, et y fut enterré dans l'abbaye de Saint-Éméran. Ce fut principalement sous son règne que, malheureusement pour la liberté des Germains, les prérogatives de leurs rois continuèrent de s'affaiblir par les usurpations et les nouvelles attributions des grands. On vit reparaître plus que jamais les offices, la dignité et les anciens droits des ducs. Ces gouverneurs des provinces avaient réuni sous les faibles Mérovingiens le commandement des troupes du duché à une inspection suprême sur les comtes. L'habile Charlemagne, craignant l'autorité de ces grandes charges, souvent rivale de celle du souverain, les avait supprimées, en confiant le commandement des troupes qu'on entretenait sur les frontières à des généraux nommés margraves, et l'inspection sur les comtes à des *missi* ou commissaires. Mais sous Louis-le-Germanique, et surtout sous Arnoul, des

ducs héréditaires reprirent toutes les fonctions que la politique de Charlemagne leur avait ôtées. Tout annonçait de plus en plus que les Carlovingiens allaient cesser de régner, et que leurs sceptres passeraient dans les mains de ces ducs.

Arnoul n'avait laissé qu'un fils légitime, né de sa femme Oda, fille d'un comte de Bavière. Cet enfant se nommait Louis; il avait été désigné par les états germaniques, en 897, pour succéder à son père; mais à la mort d'Arnoul, il n'avait que sept ans. Sa grande jeunesse fit long-temps balancer les seigneurs d'Allemagne; ils craignaient d'élever sur le trône un prince qui, pendant tant d'années, ne pourrait veiller aux intérêts de la nation dont il serait le chef suprême. Une considération plus forte décida néanmoins leurs suffrages.

Ils voyaient les différents peuples qui composaient alors la monarchie germanique, et que des degrés inégaux de civilisation rendaient peut-être trop étrangers les uns aux autres, prêts à rompre les faibles liens qui les tenaient réunis sous les Carlovingiens. Le simulacre d'un roi descendant de Charlemagne, rappelant le souvenir, et promettant quelques qualités du plus grand des empereurs, leur parut nécessaire pour maintenir la monarchie, et l'empêcher de disparaître au milieu des nations germaniques, devenues indépendantes sous des chefs particuliers. Ils se résolurent à avoir pour roi le jeune Louis. Ils l'élurent solennellement à Forheim. Les circonstances qui les déterminèrent sont trop éloignées, pour qu'on puisse juger convena-

blement du parti qu'ils crurent devoir prendre. Mais comment purent-ils, malgré leurs préjugés, leurs erreurs et l'ignorance du plus grand nombre d'entre eux, ne pas connaître ou souffrir la manière dont un membre de leur assemblée, Hatton, archevêque de Mayence, annonça au pape l'élévation de Louis, que l'on a nommé Louis IV? On ne conçoit pas comment il a pu oublier les droits de sa nation jusques au point de chercher à excuser les seigneurs d'Allemagne auprès de l'évêque de Rome, de ce qu'ils avaient élu, non pas un empereur romain, mais un roi de Germanie, sans l'aveu et l'autorisation du pape. « Les peuples de l'Allemagne, » ajoute-t-il, ont mieux aimé se conformer, en nom» mant un roi enfant, à l'ancien usage des Français » dont les princes ont toujours été de la même dy» nastie, que d'introduire un nouvel usage. »

Et ce qui pourrait faire croire que cette lettre de Hatton ne fut pas connue des fiers seigneurs de Germanie, c'est que, malgré cet acte d'une humiliante et absurde sujétion, il fut nommé régent du royaume avec Otton, duc de Saxe, grand-oncle maternel du jeune roi. L'éducation de Louis fut confiée à Adalbéron, évêque d'Ausbourg. Le peu d'instruction qui subsistait encore appartenait presque exclusivement au clergé. S'il avait senti davantage combien cette propriété exclusive de la science pouvait étendre et consolider sa puissance, une funeste théocratie aurait couvert l'Europe, comme à d'autres époques l'Égypte, le Thibet et le Japon, de princes et de sujets asservis sous des

[redacted]

prêtres dominateurs! La liberté des peuples et des rois tient à la diffusion des lumières; leur concentration dans une caste quelle qu'elle soit produit la tyrannie. La destinée de l'ignorance sera toujours et partout de céder au savoir.

Zwentebold, roi de Lorraine, continuait cependant de se rendre de plus en plus odieux par ses injustices et ses actes arbitraires. Un grand nombre de seigneurs de son royaume, offensés et impatients de la manière dont il les traitait, se rendirent auprès du roi Louis, le jeune frère de Zwentebold, le menèrent en Lorraine, du consentement des régents de la Germanie, et le proclamèrent leur roi à Thionville.

Mais à peine Louis IV eut-il repassé le Rhin, que Zwentebold ayant rassemblé quelques troupes, parcourut les différentes villes de ses états, commettant partout d'étranges violences, et s'imaginant follement qu'il pourrait ramener et attacher par la terreur à son gouvernement ceux qui ne l'avaient abandonné qu'à cause de ses coupables vexations. Les grands de Lorraine rappelèrent de nouveau Louis IV, et s'étant mis à la tête d'une armée, attaquèrent sur la Meuse Zwentebold, qui fut tué dans le combat. Louis fut reconnu sans contradiction roi de Lorraine : mais ce n'était qu'un fantôme assis sur un trône; toute l'autorité avait été usurpée par les seigneurs, qui ne cessaient de se faire la guerre, et la malheureuse Lorraine n'avait qu'un enfant pour la défendre contre tant d'ennemis.

Bérenger régnait toujours en Italie, avec le titre

d'empereur. Dès l'année précédente, 899, les Hongrois, les descendants ou les représentants des anciens Huns qui s'étaient établis sur les bords du Danube, avaient fait une grande irruption en Italie. Bérenger était allé au-devant d'eux; son armée avait été taillée en pièces : mais il paraît que les Hongrois ne purent pas profiter de leur victoire.

Cette année, 900, un nouveau rival vint attaquer l'empereur. Louis, fils de Boson, roi d'Arles et de Provence, fut attiré en Italie par Adalbert, marquis d'Ivrée, et par d'autres seigneurs mécontents. Le dixième siècle commença comme le neuvième avait fini. Dans presque toute l'Europe, les seigneurs, s'emparant de tous les pouvoirs, écrasaient les peuples, et renversaient ou ébranlaient les trônes. L'empire d'Occident s'était divisé en monarchies; les monarchies se partageaient en souverainetés; ces souverainetés allaient s'éparpiller en fiefs. Tout tendait à se dissoudre, excepté la tyrannie, qui apparaissait sur tous les points de l'Europe ravagée.

Louis, dès l'année précédente, et voulant, disait-il, soutenir les droits de sa mère Hermengarde, fille unique de l'empereur Louis II, avait passé les Alpes à la tête d'une puissante armée; mais Bérenger, ligué avec le marquis de Toscane, avait enveloppé l'armée de Louis, et l'avait forcé à renoncer à toutes ses prétentions sur l'Italie. Cette année, le roi d'Arles, aidé par Adalbert et par d'autres vassaux, s'empare de la plus grande partie des états de Bérenger, qui se retire à Vérone.

Combien ces révoltes, ces usurpations, ces bouleversements, cette anarchie, ces guerres civiles et étrangères, perpétuaient l'ignorance, augmentaient les erreurs, et reculaient les progrès de la civilisation! Cette civilisation si fortement et si constamment attaquée, et qui néanmoins ne succombe pas sous les coups de tant de passions aveugles, d'abrutissement déplorable, de crimes barbares, d'avidité et de folles entreprises, est une grande preuve de cette puissance secrète bien peu reconnue encore, et qui au moins diminue tant de maux et empêche tant de malheurs, lorsque des forces opposées la compriment et l'empêchent de produire les biens qui découlent naturellement de son essence. C'est cette tendance invincible de tous les hommes réunis en familles, en hordes, en tribus, en toute autre espèce d'association, quelque faibles qu'en soient encore les liens, qui les porte sans cesse à resserrer ces liens pour accroître les secours mutuels, augmenter les jouissances, diminuer les peines, connaître de nouveaux objets, perfectionner les procédés, diviser les travaux, en alléger le poids, en multiplier les produits, faciliter la culture, animer l'industrie, et répartir le moins inégalement parmi tous les individus de la société plus ou moins nombreuse et plus ou moins avancée les plaisirs, les propriétés, et les fardeaux que cette équitable distribution rend toujours plus légers. Cette tendance se trouve parmi tous les animaux qui vivent rassemblés; mais la limite qui en arrête les efforts serait très rapprochée, quand

même cette cause si remarquable ne serait pas si souvent combattue par la puissance de l'homme, parceque leurs facultés sont bornées par la nature même de ces animaux. Dans l'homme, au contraire, dans cet être privilégié qui a reçu à un si haut degré l'imagination, la mémoire, la réflexion, l'art de comparer et le don sacré du génie, cette tendance des êtres sensibles réunis agit avec une telle énergie, qu'aidée du temps, elle renverse tous les obstacles.

Pendant que cette tendance admirable et si heureuse, le plus beau résultat des lois de l'auteur de la nature, le plus bel acte de sa volonté suprême, ne pouvait, dans le siècle qui nous occupe, que contre-balancer avec plus ou moins d'avantage l'action funeste de tant de causes amoncelées pour étouffer la civilisation, pendant que cette civilisation était si affaiblie dans l'Italie, la France, l'Allemagne, et tant d'autres contrées anciennement habitées, où elle aurait cessé d'exister, si elle n'était pas impérissable, elle se répandait, quelque altérée qu'elle fût, dans des régions éloignées, bien moins favorisées par la nature, et où par conséquent ses bienfaits, plus nécessaires, devaient être plus désirés et mieux sentis.

On a écrit que, dès 842, Piast, habitant d'une bourgade de Cujavie, élu duc, chef ou général par les Polonais, établit parmi eux l'ordre et la tranquillité; que Ziémovit, son fils, apprit à ses concitoyens à soumettre leur valeur à des règles militaires, et qu'ajoutant ainsi les effets de l'art et de

l'intelligence à ceux d'un courage redoutable, il repoussa facilement les attaques de ceux qui voulaient envahir sa patrie.

La ville de Kief, de Kiovie ou de Kiow, existait depuis long-temps sur les bords du Niéper, ou Borysthène, ainsi que celle de Nowogardie, ou Nowogorod, dans la Moscovie.

Des Slaves ou Russes habitaient cette ville de Nowogorod. Un homme du Nord, un Wareigue, ou Wareige, nommé Rurik, jouissait, ainsi que ses frères, d'une grande autorité parmi ses concitoyens établis dans l'Ingrie.

Un de ses compatriotes, nommé Ingulf, dirigeant ses courses maritimes vers le nord-ouest, et à une distance des côtes bien plus grande que les autres aventuriers partis des rivages boréaux de l'Europe, va jusques en Islande, et ce qui serait bien remarquable, y établit, suivant plusieurs auteurs, un gouvernement assez régulier, régi par des lois sages, et dirigé, non pas par un seul homme, mais par un conseil de douze juges appelés *lagmans*.

Les Slaves, ou les Russes de Nowogorod, opprimés par des voisins qu'ils avaient autrefois envahis, réclament, vers 861, le secours des Wareigues. Rurik, accompagné de ses deux frères, Cinat et Trouvor, arrive à Nowogorod. Il construit auprès du lac Ladoga une ville de bois qui prend le nom du lac, et qui doit défendre les Nowogorodiens contre les habitants des rives de la Baltique. Cinat élève sur les bords septentrionaux du lac Blanc la ville de Bielozero, que Wladimir devait transporter dans

la suite à l'embouchure de la Chesna. Trouvor bâtit Izborsk, pour arrêter les excursions des Tchardes, nommés depuis Livoniens. Trois espèces de forts ou de camps retranchés sont ainsi placés à une distance plus ou moins grande de Nowogorod, pour empêcher les entreprises de ses ennemis. Cinat et Trouvor meurent sans enfants, vers 864. Rurik n'écoute plus que son ambition; il viole les promesses qu'il avait faites aux Nowogorodiens : bien loin d'observer les conditions qui lui ont été imposées, il usurpe le pouvoir absolu. Un grand nombre de Slaves veulent repousser son despotisme. Un citoyen valeureux, nommé Vadime, se met à leur tête. Ils attaquent Rurik et ses partisans : la fortune ne favorise pas leurs projets généreux; ils meurent presque tous pour la liberté de leur pays. Vadime tombe sous les coups de Rurik, et les Slaves ne lui opposent plus de résistance. Il abuse de sa victoire; il traite de rebelles tous ceux qui ont voulu renverser son usurpation. Devenu tyran implacable, il fait périr ceux de ses adversaires qui n'ont pas trouvé la mort dans les combats. Ne connaissant plus de frein, il distribue à ses principaux guerriers les terres, les bois, les villes des Slaves; et, pour que ces mêmes guerriers ne puissent pas se soustraire à sa puissance, il paraît qu'il déclare révocables un grand nombre de ces dons.

Deux Wareigues, deux frères, Oskhold et Dir, animés par de nobles sentiments, ne veulent être ni les esclaves ni les complices de Rurik; ils se re-

tirent à Kiow avec leurs partisans; ils y réunissent des troupes. Plusieurs des habitants des contrées voisines, appelés Russes comme plusieurs autres peuples du nord et du nord-est de l'Europe, et comme les Slaves de Nowogorod, mais différents de ces Slaves, et paraissant descendus des Huns, se joignent aux guerriers de deux chefs valeureux. Oskhold et Dir font des conquêtes dans le pays des Cosaques et dans la Pologne. Leurs succès augmentent le nombre de ceux qui combattent sous leurs enseignes grossières, mais victorieuses; ils accroissent aussi leurs désirs et leurs espérances.

Ils conçoivent l'idée hardie de porter leurs armes jusque dans les provinces de l'empire d'Orient. Ils suivent le cours du Niéper; ils arrivent aux bords de la mer Noire; ils y construisent facilement de grandes barques, avec les arbres énormes des antiques forêts qui avoisinent ces bords; ils s'embarquent sur un grand nombre de ces bâtiments, et pénétrant dans le Bosphore, ils se présentent devant Constantinople, pendant que l'empereur Michel III, cet homme qu'une honteuse débauche privait souvent du peu de raison qu'il avait reçu, combattait contre les Sarrasins dans l'Asie Mineure.

Et que l'on remarque à quel malheureux système d'observation, de police et de défense l'ignorance de cette époque réduisait les peuples les moins barbares. Une horde de demi-sauvages construit une flotte à peu de distance de la capitale de l'empire qui avait succédé à l'empire romain,

traverse sans obstacles une mer plus voisine encore de cette capitale, se hasarde au travers d'un détroit qu'il aurait été si facile de garder, s'avance dans la Propontide, et paraît devant Constantinople, non seulement sans qu'on se soit opposé à sa marche téméraire, mais encore sans que ses travaux, son embarquement, sa traversée, aient été en quelque sorte annoncés aux habitants d'une ville immense et commerçante, ni au gouvernement chargé de veiller à sa sûreté.

Quoi qu'il en soit, Michel accourt au secours de sa capitale; mais quel aurait été le succès de la résistance de cet homme si abruti et si dégradé, si une tempête violente et soudaine n'avait submergé une grande partie des frêles embarcations des Russes, et si ce désastre n'avait pas obligé ceux qui n'avaient pas péri dans les flots à regagner les bois et les marais de leur patrie?

De nouvelles tentatives des Russes, de nouvelles excursions de ce peuple dans les provinces septentrionales de l'empire, leur donnent cependant de nouvelles communications avec les Grecs; ils en reçoivent quelques bienfaits de cette civilisation qui survivait encore parmi ces habitants de l'empire de Constantinople. L'empereur Basile, successeur de Michel III, fait un traité avec eux. Ils connaissent les maximes de la religion de Jésus, plusieurs d'eux les adoptent avec empressement. Le patriarche de Constantinople envoie un archevêque vers les Russes de Kiow, et vers les Russes ou Slaves de Nowogorod. Ce métropolitain en con-

firme plusieurs dans le christianisme; il en détermine un grand nombre d'autres à l'embrasser. L'église russe se forme et s'élève sous les auspices de l'église grecque sa mère.

On a écrit que Rurik, le despote sanguinaire de Nowogorod, était resté fidèle aux idées religieuses des anciens Slaves : et comment avec son caractère hautain, cruel et féroce aurait-il voulu favoriser les progrès de la religion la plus pure, la plus douce, la plus humaine, et dont l'introduction ne pouvait seconder sa politique?

Il établit sa résidence à Nowogorod, qu'il entoura de remparts ou hautes terrasses de terre, soutenues par des troncs d'arbres.

Il mourut en 879, ne laissant qu'un fils âgé de quatre ans.

Cet enfant, nommé Igor Rurikowitch, ou fils de Rurik, eut pour tuteur Oleg son parent, et que Rurik avait désigné.

Le régent désire d'étendre les états qu'il gouverne; il veut particulièrement réunir Kiow à Nowogorod. Il n'ose employer la force; il a recours à la ruse; il retient son armée à une assez grande distance de la ville dont il veut s'emparer, pour n'exciter aucun soupçon; il cache plusieurs de ses soldats dans des barques qu'il réunit sur le Niéper, descend le fleuve avec eux, arrive à Kiow, et se fait annoncer aux deux frères qui y commandent, comme un simple marchand chargé par Igor et le régent de Nowogorod de faire parvenir une assez grande quantité de marchandises à Constantinople.

Oskhold et Dir se rendent sans méfiance sur sa flotte. Les soldats nowogorodiens se montrent, et les entourent; le régent Oleg prenant le jeune Igor dans ses bras : « Voici, dit-il à Dir et à Oskhold, » le fils de Rurik, le seul souverain de la Russie; » et les deux frères tombent morts sous le fer de ses guerriers. Il s'empare de Kiow, dont les habitants consternés n'osent se défendre; il y établit le siége de sa domination, et fait construire de nouvelles cités. Ces villes de bois et de terre pouvaient être facilement élevées; combien peu elles différaient des huttes des sauvages de l'Amérique boréale, rassemblées au milieu d'une grossière enceinte!

Dès 886 il soumet plusieurs peuples voisins. Il médite bientôt des projets plus vastes et plus hardis : quoiqu'il ait embrassé le christianisme, il veut attaquer l'empire chrétien d'Orient; il veut aller planter les enseignes russes sur les remparts de Constantinople, qu'une affreuse tempête avait seule défendue contre les armes des deux frères dont il a conquis la puissance.

Léon VI, fils de ce Basile dit le Macédonien, qui avait ensanglanté par un crime horrible le trône d'Orient, sur lequel il voulait se maintenir et régner seul, était encore empereur de Constantinople. Les Sarrasins, après avoir ravagé le Péloponèse, avaient enlevé à son père la ville de Syracuse, malgré l'admirable résistance de ses braves et infortunés habitants; ils avaient sous Basile achevé la conquête de la Sicile. L'empire d'Orient se resserre ; il est menacé de tous côtés

sous Léon ; et la situation terrible dans laquelle ce prince voit cet empire autrefois si puissant va le porter à embrasser un parti funeste, et dont les résultats, échappant à sa prévoyance, devaient produire les plus grands changements sur la surface entière de l'Europe, et entraîner, au bout de plusieurs siècles, la chute de ce trône qu'il sentait trembler sous lui, et qu'il voulait raffermir.

Dans cette ville de Bagdad qu'avaient rendue si fameuse Haroun-Errachid et son fils, les Turcs, ces Asiatiques destinés à tant de conquêtes, et à imposer un joug si humiliant et si terrible, dominaient, dès 861, sur les Arabes amollis par leurs longues prospérités, faisaient plier sous leur autorité les khalifes eux-mêmes, armaient les fils de ces khalifes d'un fer parricide, les plaçaient sur la chaire musulmane ou les en précipitaient, les abreuvaient d'humiliations, nommaient seuls le commandant de la garde de ces souverains avilis, la composaient de leurs compatriotes, et choisissaient même le premier ministre, l'émir des émirs, devenu l'instrument servile de leurs volontés. Nous verrons, dans la dixième époque, par quelle erreur déplorable on les attire vers les contrées qu'on aurait dû défendre avec tant de soin et de constance contre leur féroce avidité.

Leur ambition devenait insatiable, comme l'avait été celle des Arabes dans le temps de leur enthousiasme belliqueux et irrésistible.

En 868, Achmed, Turc de nation, fils de Tolun, chef de la dynastie des Tolunides, et gouverneur

de l'Égypte, découvre un trésor considérable, médite une révolution, se déclare indépendant, et se maintient sur le nouveau trône qu'il vient d'ériger. Il bâtit Cataj, non loin de l'antique Memphis, y élève une superbe mosquée, donne à ce monument le nom de sa famille, et fixe sa résidence dans la ville qu'il vient de fonder. Bientôt, ombrageux, cruel, impitoyable, il répand l'effroi dans toutes les classes de ses malheureux sujets. Tous redoutent sa haine et même ses soupçons. Il ne règne que seize ans, et il envoie au supplice dix-huit mille victimes de sa tyrannie. En 864, le ciel délivre l'Égypte de ce monstre, qui laisse trente-quatre enfants, sept mille esclaves, sept mille chevaux, et une immense somme d'argent.

Pendant que son fils perpétue sa domination, le Maures d'Espagne font de nouveaux efforts pour défendre et pour augmenter celle dont ils jouissent dans la péninsule.

En 878, Mahomet, roi de ces Maures, leva une armée considérable que son fils Almundar conduisit contre don Alphonse, roi des Asturies. Alphonse vint camper auprès de la ville de Léon, et apprenant qu'un corps de Castillans s'avançait entre les rivières d'Orbigo et d'Ezla, pour faire sa jonction avec Almundar, se mit en embuscade sur son passage, fondit avec impétuosité sur ces habitants de la Castille, et les anéantit. Le fils du roi maure, déconcerté par cette victoire, demanda et obtint une trève; mais le mauvais succès de cette expédition porta Abenlope Abdalla, fils de Muza

qui avait donné tant d'inquiétude, à s'insurger contre le roi de Cordoue. Aidé par plusieurs amis, il parvint à se faire déclarer seigneur de Sarragosse et de son territoire, s'empressa de faire une alliance avec don Alphonse, et déjoua les premiers efforts que fit Mahomet pour le vaincre et le punir.

Nous ferons observer, pour l'histoire des arts, que pendant la trève qu'il venait de faire, Alphonse III ordonna qu'on remplaçât l'église de Saint-Jacques de Galice, qui avait été bâtie en briques, par un édifice construit en pierres dures et taillées.

L'année 880 fut remarquable pour l'Espagne par un tremblement de terre qui agita toute la péninsule.

La guerre de Mahomet, roi de Cordoue, contre Abenlope Abdalla, continuait cependant avec des succès divers, lorsque Wilfrid ou Wifred, dit le Belliqueux ou le Velu, comte de Barcelone pour le roi de France Carloman, fils de Louis-le-Bègue, crut devoir profiter du moment où les Maures combattaient les uns contre les autres, pour leur enlever ce qu'ils possédaient en Catalogne. Il leur prit Cardona et Solsona, deux villes situées vers le haut de la grande et longue vallée dont les eaux se jettent dans la mer auprès de Barcelone.

(881) La trève ayant expiré, Alphonse III, croyant, comme le comte de Barcelone, ne devoir pas laisser échapper le moment où Mahomet était obligé d'employer tant de troupes contre

Abenlope Abdalla, s'empressa d'attaquer le roi de Cordoue d'un côté opposé à la ville de Sarragosse.

Il entra dans la Lusitanie, prit le fort de Nesza, traversa le Tage, répandit la terreur dans toutes les campagnes nommées aujourd'hui Alentéjo, jusques à Mérida, passa la Guadiana, et pénétra jusques aux monts si élevés de la Sierra Moréna. Il avait parcouru en vainqueur la plus grande partie de la longueur de la péninsule. Il n'avait plus qu'à franchir cette fameuse Sierra, pour se trouver dans le bassin du Guadalquivir, et sous les murs de Cordoue. La puissance des Maures allait être attaquée dans l'endroit le plus sensible. Mais le roi des musulmans, justement alarmé de la marche rapide et triomphale d'Alphonse, qui venait d'exécuter avec tant de succès l'expédition la mieux conçue contre le royaume des Maures, s'était hâté de rassembler tous ceux de ses guerriers qui n'étaient pas dans l'Arragon. L'armée musulmane se présente au roi des Asturies, auprès d'Ellerena; les chrétiens battent les musulmans; ils accroissent leur gloire : mais la nature sauve le royaume de Cordoue. Alphonse n'osa s'engager au travers des montagnes de la Sierra, que les musulmans, quoique battus, pouvaient si facilement défendre; il craignit d'y trouver l'esclavage ou la mort. Il se retira dans ses états, chargé de dépouilles; mais, comme dans tant de guerres précédentes entre les Maures et les chrétiens, le fer et le feu couvrirent des provinces entières de cendres et de cadavres, et néanmoins tant d'horribles suc-

cès n'ajoutèrent aucune contrée aux états des vainqueurs qui voulaient recouvrer une ancienne patrie, et quelques malheureux restes d'un pillage inhumain furent, pour les Wisigoths, le seul résultat de tant d'affreuses calamités.

Mahomet cependant vit combien il importait à la sûreté de ses états de terminer la guerre de Sarragosse. En 882, son fils Almundar se trouva dans l'Arragon, à la tête d'une armée de quatre-vingt-mille hommes. Il mit le siége devant Sarragosse; mais les fréquentes attaques d'Abenlope Abdalla, qui se tenait à une petite distance de la ville, à la tête de ses guerriers, l'obligèrent à le lever. Abenlope néanmoins, n'espérant pas de pouvoir se défendre plus long-temps contre le fils du roi de Cordoue, fit sa paix avec ce prince. Ces deux généraux ayant réuni leurs troupes, remontèrent le bassin de l'Èbre. Ils menaçaient Léon. Alphonse se prépara à le défendre. Les musulmans proposèrent et obtinrent la paix. Almundar ramena ses troupes à Cordoue. Abenlope battit et fit prisonniers son oncle et son neveu qui avaient pris les armes contre lui, et étaient devenus les alliés d'Alphonse, et déclara qu'il ne tenait la ville et le territoire de Sarragosse que sous l'autorité du roi de Cordoue.

Dans le même temps, le comte d'Alava, et don Diègue, comte d'une partie de la Castille, ravagèrent ses domaines. Il demanda en vain la paix au roi des Asturies; et d'un autre côté Mahomet, plus difficile que son fils, exige de lui qu'il lui envoie son

oncle et son neveu, et qu'il lui remette Sarragosse. Abenlope, dans cet embarras, s'arrange avec ses oncles, devient par eux allié du roi des Asturies, reçoit la ville de Tudéla, et se réunit aux chrétiens pour combattre le roi de Cordoue. Le fils de Mahomet entre en vain dans l'Arragon, dans la Navarre, dans la Castille; les comtes don Diègue et don Véla le battent. Le roi Alphonse s'avance pour le combattre; il ravage beaucoup de pays; mais il est contraint de reprendre la route de Cordoue, et une nouvelle trève a lieu entre les rois des Asturies et des musulmans (883).

(884) Alphonse désira de garantir contre de nouvelles invasions des Maures les parties de la Castille qui lui obéissaient, et que les musulmans venaient de ravager ou de menacer. Il fit agrandir la ville de Burgos, l'entoura d'une forte enceinte, et la confia à don Diègue, un des comtes qui commandaient en son nom dans la Castille.

Les années 885 et 886 virent naître dans différentes contrées de ses états des insurrections suscitées par des seigneurs puissants, et qu'il ne put réprimer qu'en dirigeant contre eux des troupes nombreuses. On ne peut que louer la fidélité avec laquelle la trève fut observée par Mahomet, pendant le temps où le trône d'Alphonse était ébranlé, où les forces des Asturies étaient si divisées, et où il aurait pu attaquer avec tant d'avantage des chrétiens qui avaient tourné leurs armes les uns contre les autres.

Ce roi de Cordoue mourut subitement vers le

milieu de 886, à l'âge de soixante-six ans, laissant trente-trois fils et vingt-une filles. Il avait eu cent enfants de ses femmes ou de ses concubines.

Almundar, l'aîné de ses fils, monta sur le trône. Il remit aux habitants de Cordoue un tribut particulier qu'on appelait décime; mais une forte insurrection n'en eut pas moins lieu dans cette capitale. Le nouveau roi, obligé d'en sortir, revint sous ses murs à la tête d'une armée. Il l'assiégea, fut attaqué d'une maladie dont il mourut au bout de peu de temps; et ce ne fut que son cadavre qui entra dans Cordoue, conduit par son frère Abdalla, que l'armée proclama roi des Maures (888), et que Cordoue s'empressa de reconnaître.

En vain dans l'année suivante, 889, un des principaux musulmans, nommé Omar, fit-il soulever contre Abdalla une grande partie de la Lusitanie et de l'Andalousie, et particulièrement Lisbonne et Séville; en vain le feu de la révolte s'approcha-t-il de Cordoue; Abdalla n'eut besoin que de paraître à la tête de son armée pour qu'Omar s'empressât de se soumettre. Ce chef de rebelles reprit cependant les armes en 891, s'empara de Jaen et de plusieurs autres places, se réfugia dans les montagnes, et fut contraint par les troupes du roi de se sauver dans les états d'Alphonse, où l'on dit qu'il reçut le baptême.

Vers ce même temps, le roi des Asturies, et Wilfrid, comte de Barcelone, pour le roi Eudes de France, fondaient beaucoup de monastères. Dans presque toute l'Europe on établissait ou on

dotait un grand nombre de ces couvents, que les uns regardaient comme des écoles et des séjours paisibles propres à perpétuer les seules études qu'on avait conservées; que d'autres considéraient comme des asiles contre les tempêtes des sociétés bouleversées par tant d'usurpations, de guerres et de crimes, et dont la fondation paraissait à presque tous les chrétiens si propre à entretenir la piété, à faire fleurir la religion, et à procurer à de grands coupables le pardon et l'oubli de leurs forfaits.

On serait tenté de croire qu'Alphonse, malgré le nom de Grand que ses victoires lui ont fait donner, malgré toutes les fondations que les moines ont tant louées, et malgré une instruction bien rare dans le neuvième siècle, puisqu'il est auteur d'une chronique des rois ses prédécesseurs, depuis l'élection de Wamba jusques à son père Ordogno, gouvernait avec dureté et avec injustice, lorsqu'on compte toutes les insurrections qui eurent lieu sous son règne.

En 894, Witiza, un des principaux seigneurs de la province de Galice, était à la tête d'un parti très nombreux. En 895, un autre seigneur lève l'étendard de la révolte, malgré la défaite de Witiza. En 895, Froïla et ses trois frères veulent ôter le trône et la vie à don Alphonse: obligés de s'enfuir en Castille, ils sont pris par les troupes du roi; et don Alphonse, imitant, comme d'autres souverains de l'Europe, l'usage barbare des empereurs d'Orient, leur fait crever les yeux en les condam-

nant à une prison perpétuelle. Un des frères de Froïla, nommé Vérémond, trouve le moyen de s'échapper malgré sa cécité. Il se sauve à Astorga. Sa présence seule soulève en sa faveur la ville et une contrée voisine. Il a recours aux mahométans, qui lui envoient quelques troupes. Les habitants d'Astorga reçoivent les musulmans. Combien peu don Alphonse devait être aimé!

Le roi des Asturies rassemble ses troupes et assiège la ville. L'aveugle Vérémond la défend avec une valeur extraordinaire. Il envoie demander de nouveaux secours au roi de Cordoue. Abdalla fait partir des troupes. Les musulmans informent Vérémond de leur approche. Il parvient à sortir de la ville et à se réunir aux Maures. Alphonse les attaque auprès de la rivière d'Elza; la victoire se déclare pour lui; il les taille en pièces. Les musulmans font une nouvelle trève, et Vérémond se réfugie dans le royaume de Cordoue.

Alphonse, au commencement de sa nouvelle trève, voulut établir un métropolitain dans ses états. Il adressa pour cet objet deux prêtres au pape Jean IX.

(889) Il est à remarquer que, dans une de ses réponses, le pontife, après avoir félicité Alphonse sur les victoires qu'il avait remportées contre les Maures ou Sarrasins, le pria de lui envoyer quelques troupes de cavalerie bien armées, de celles que l'on a nommées en espagnol *cavallos alfarazes*, et qui, exercées à la guerre contre les Maures,

apprendraient aux Italiens la véritable manière de combattre les Sarrasins d'Afrique, par lesquels l'Italie était si souvent ravagée.

Ainsi finissait ce neuvième siècle, pendant lequel tant de barbarie a bouleversé tant de droits, détruit tant de libertés, consacré tant d'usurpations, et versé tant de sang. Et si on s'élève par l'imagination au-dessus de cette Europe déchirée par toutes ces discordes sanglantes, que voit-on dans ses campagnes cultivées en si peu d'endroits, inondées dans tant de vallons, marécageuses dans tant de plaines, et couvertes, sur leurs montagnes et sur leurs collines, de noires et antiques forêts? qu'aperçoit-on sur le sommet de ces pics escarpés qui dominent sur les bois épais, et autour desquels les torrents ont creusé des abîmes? La demeure guerrière des seigneurs qui ont réduit en servitude les malheureux habitants dont les chaumières sont rassemblées dans les vallées voisines, ou dispersées au milieu des champs que leurs mains laborieuses s'efforcent de rendre fertiles. Des tours crénelées fortifient l'enceinte du château redouté et presque inaccessible. Que pourraient les flèches lancées par l'arc ou les pierres chassées par la fronde contre ces énormes remparts? La poudre, terrible rivale du tonnerre, que le hasard et la science réunis n'ont pas encore inventée, ne les détruira pas par le canon ou par la bombe. Du haut de la plus élevée des tours, que l'on nomme beffroi ou donjon, la cloche d'alarme donne aux serfs le signal de quitter leurs demeures,

et de se réunir sous les yeux de leur seigneur pour défendre son séjour. Sur la plate-forme de ce même beffroi une sentinelle annonce les heures où les travaux doivent être repris, et, par des cris que chaque serf est obligé de répéter, avertit qu'un vol ou un meurtre viennent d'être commis. Des palissades, des fossés et des machicoulis défendent l'entrée du manoir féodal, dans l'intérieur duquel se présentent des portes basses, des poutres retenues par des chaînes de fer, des couloirs souterrains, des ouvertures secrètes, des voûtes sombres et retentissantes, de vastes salles, des chambres entourées de cabinets noirs, des fenêtres étroites, d'une forme bizarre, garnies de grilles et de verres colorés, des lits assez grands pour servir à plusieurs personnes, de larges cheminées où l'on brûle des arbres entiers, et dont le manteau est orné de lances, de hallebardes et d'écussons.

Dans ces sauvages appartements, au milieu de ces murs si épais, dans ces retraites guerrières, ou plutôt dans ces prisons lugubres, le seigneur jugeait les différents de ses vassaux, recevait leurs hommages, prononçait sur les réclamations de ceux qui cherchaient à s'exempter de services trop onéreux, et de conditions bizarres, indécentes, criminelles ou humiliantes.

La chasse était si chère à tous les possesseurs de ces tristes et terribles châteaux, qu'ils lui consacraient tous les moments qu'ils n'employaient pas à combattre contre leurs voisins. Ils cultivaient avec soin et habileté l'art d'élever des oiseaux de

proie, pour les aider à donner la mort aux animaux qu'ils recherchaient. Ils employaient l'épervier, l'émerillon, l'aigle, et même le vautour; mais le faucon, par son vol, par son courage et par la facilité avec laquelle il se laisse dresser, était devenu l'emblème de leurs goûts, de leurs habitudes, de leurs succès, de leurs prérogatives. Les seigneurs et même les dames les portaient eux-mêmes, non seulement à la chasse, mais encore dans leurs courses, dans leurs visites, dans leurs voyages, dans les solennités, et jusque dans les temples. Ils les ornaient d'anneaux et de sonnettes; ils couvraient d'une étoffe brodée en perles et en pierres précieuses la main qui les soutenait; et l'on voyait des prélats attacher tant de prix à ces signes de la puissance, qu'ils s'en entouraient au milieu des cérémonies sacrées, les plaçaient sur les bords des chaires et des autels, et ne craignaient pas d'entendre les chants religieux troublés par les cris de ces oiseaux privilégiés. Le noble ou seigneur, qui pouvait donner pour sa rançon deux cents de ses serfs, ne pouvait pas céder son faucon. Celui qui volait un faucon était puni comme s'il avait tué un esclave. Et les seigneurs étaient si jaloux du privilége exclusif de chasser, qu'au milieu des lois barbares qui garantissaient ce privilége, on a vu de ces possesseurs de fief pardonner plutôt à leurs serfs la mort d'un homme que celle d'un cerf ou d'un sanglier.

Cependant les jeunes filles des seigneurs apprenaient à connaître les plantes les plus propres à

guérir les maladies et surtout les blessures, bien plus communes dans ces temps de guerres perpétuelles, et dont aucune contrée n'était à l'abri. Elles se réunissaient, avec leur mère et leurs suivantes, dans un appartement particulier du château, dans une sorte de *gynécée* dont les murs, tapissés pendant l'hiver de nattes et de joncs, étaient garnis pendant l'été de feuillages et de fleurs; elles s'y occupaient d'ouvrages de laine; elles y charmaient leurs travaux par des chants; elles les interrompaient, pendant les longues journées de la saison des frimas, pour manger des raisins secs, des pruneaux, des anis et des coriandres préparés. Leurs robes, assez semblables encore à celles des Grecques et des Romaines, étaient retenues par une ceinture; et l'on voyait souvent leur front orné de voiles d'un lin très fin, de couronnes de roses ou de bandeaux d'or et de pierreries.

Lorsqu'on parcourait les campagnes qui entouraient ces châteaux, et que la nature avait destinées à devenir si belles et si fertiles, on voyait les chemins ouverts au milieu des bois, ou élevés en longues chaussées au milieu des marais et des plaines souvent inondées, bordés des signes redoutés de la puissance à laquelle on prostituait le nom sacré de la justice, de poteaux, de fourches patibulaires, et d'autres instruments de mort ou de supplice.

A l'entrée de chaque bois, au passage de chaque rivière, à la limite de chaque fief, au voisinage de

chaque précipice, à l'approche de chaque château, le voyageur, livré aux ordres arbitraires du seigneur, était soumis aux droits de péage les plus forts, les plus bizarres, les plus durement exigés. Il y avait des terres où l'on payait, pour le passage des troupeaux, le droit de *pulvérage*, l'indemnité de la poussière que les troupeaux élevaient.

Forcés de prendre une escorte et de la payer chèrement, ceux qui transportaient des marchandises précieuses, sur des mulets ou sur des chariots, voyaient souvent ces mêmes marchandises pillées par l'escorte qui devait les défendre, ou enlevées par l'ordre du seigneur et transportées dans son repaire.

Les moulins, les fours, les pressoirs, appartenaient exclusivement au possesseur du fief, qui en faisait payer l'usage à ses vassaux. Et le serf était tellement la propriété de son seigneur, que si un évêque l'ordonnait prêtre, il était obligé de donner le double de son prix au possesseur du fief.

Au milieu de ces déplorables monuments de la tyrannie et de la triste servitude, on voyait paraître des signes touchants de cette religion évangélique qui a essuyé tant de larmes, allégé tant de fardeaux et consolé tant de malheurs. La croix de Jésus était plantée dans les carrefours par les malheureux serfs; et, après avoir jeté les yeux sur les affreux tableaux que présentait l'Europe désolée, on se plaît à contempler ces infortunés qui, au comble de la misère, venaient toucher l'étendard sacré, et trouvaient quelquefois, autour

de cet arbre de salut, un refuge que n'osait violer la tyrannique puissance de leur maître barbare.

Et cependant telle était l'influence de l'ignorance et de la superstition, sa compagne si souvent inséparable, qu'à côté de cet effet si doux à rappeler des leçons de Jésus et de sa loi divine, on voyait des décrets ecclésiastiques [1] et des ordonnances civiles couvrir d'humiliation la nation entière des Juifs, dégrader ce peuple dispersé, et défendre avec sévérité, non seulement de boire ou de manger avec eux, mais même d'en recevoir aucune sorte de nourriture.

Les villes, renfermées dans des enceintes plus ou moins fortes, et situées sur le sommet des monts ou sur le bord des rivières, présentaient des rues étroites, irrégulières, obscures, et privées de courants d'air salutaires comme de la lumière du soleil. Le long de ces rues malsaines, presque toujours non pavées, remplies d'immondices et d'eaux croupissantes, au milieu desquelles se vautraient de nombreuses troupes de porcs, étaient rangées sans ordre des maisons formées d'une sorte de charpente grossière et de terre pétrie; et les échoppes des marchands forains obstruaient les places.

Presque toujours les artisans de la même profession et les marchands des mêmes objets se logeaient dans les mêmes rues. Ces marchands ou ces artisans, rassemblés en communautés, cherchaient dans la réunion de leurs forces une garan-

[1] Concile de Metz de 888.

tie contre l'oppression, et, pour rendre cette garantie plus puissante, ils lui donnaient un caractère religieux, en faisant de leur communauté une confrérie pieuse qui avait ses règlements, son costume, sa bannière et son patron. L'image de ce patron céleste était une égide pour les habitants des villes, comme la croix de bois de Jésus pour les serfs des campagnes.

Aucune véritable police n'existant encore, des brigandages se commettaient dans les rues éloignées du centre des villes, comme dans les sentiers d'une forêt solitaire; et voilà pourquoi les habitants des cités étaient soumis à deux règles en apparence contraires. Ils étaient obligés, lorsqu'ils sortaient de chez eux après une heure prescrite, de porter un flambeau ordinairement de poix ou de résine; et, à une heure également déterminée suivant les saisons, une cloche sonnait le couvre-feu, et les habitants, fermant leurs portes, éteignaient la flamme de leurs foyers, et ne sortaient que pour des affaires pressées.

Les serfs, et tous ceux dont les travaux étaient commandés par l'autorité féodale à laquelle ils ne pouvaient se soustraire, trouvaient un long relâche et un repos assuré pendant les fêtes que célébrait l'église catholique. Mais ces fêtes, dont quelques unes se prolongeaient pendant plusieurs jours, étaient si multipliées, qu'on a besoin de penser fortement au soulagement qu'elles procuraient aux malheureuses familles des serfs, pour ne pas gémir de tous les maux qui résultaient de ces solen-

[redacted]

nités si nombreuses. Et avec quelle rigidité, si préjudiciable aux intérêts de la société, et que la piété évangélique désapprouve même dans les contrées où il ne règne qu'une seule opinion religieuse, ces fêtes étaient solennisées, particulièrement sous ce Louis-le-Débonnaire, à la couronne duquel des évêques, aveuglés par leur ambition, osèrent porter une main sacrilége! Non seulement le travail des mains n'était pas permis, mais toute vente était interdite. Il était défendu de conduire des voitures, de faire les réparations les plus urgentes, de cueillir des fruits, de pétrir le pain, et même de se promener, et de s'arrêter dans les rues ou les places publiques; et, la veille des grandes fêtes et de leurs octaves, on était obligé de faire des provisions comme pour un voyage, ou dans une place assiégée.

Au milieu de ces villes dont les rues présentaient, pendant la saison des pluies, une fange qui ne permettait souvent de les parcourir que monté sur des échasses, régnait une humidité si grande et si corrosive, que la rouille et le vert-de-gris couvraient les fers et les cuivres des portes et des fenêtres. Ces cloaques multipliés, et les gaz infects qui ne cessaient de s'en dégager, ne contribuaient pas peu à faire naître et à répandre ces maladies hideuses et terribles, que les lumières de la science et les soins d'une police attentive auraient pu faire disparaître. Parmi ces affreuses maladies on redoutait surtout celle que la superstition nommait le mal des ardents, ou le feu sacré, et la lèpre, devenue l'objet de tant de règlements. On fuyait avec

effroi celui qui était atteint de cette lèpre funeste. On trouve dans la *Coutume de Normandie*, et dans d'autres ouvrages relatifs à la jurisprudence, que, dans plusieurs contrées, on le déclarait mort civilement, et incapable de succéder; le divorce pouvait rompre son mariage. Par une extension ridicule et déplorable de cette opinion, on exigeait les droits auxquels sa mort aurait donné lieu; on célébrait ses funérailles; et, en attendant qu'il succombât à sa malheureuse destinée, on le reléguait dans un quartier éloigné où personne ne pouvait communiquer avec cet infortuné, et on lui donnait, pour seul et dernier asile, un toit fragile soutenu par quelques pieux, qu'on s'empressait de brûler avec le vêtement grossier qu'on lui avait laissé, lorsqu'en cessant de vivre il avait cessé de souffrir.

Dans quelques grandes villes, on avait établi des hôpitaux connus sous le nom de *maladreries*. Mais, dans ce siècle d'ignorance et de préjugés, comment auraient pu être secondés convenablement les vœux de l'humanité? Les lépreux recueillis dans ces asiles mal ordonnés s'en échappaient comme d'une prison rigoureuse. Mais, lorsqu'on les voyait errer pâles, livides, et couverts d'ulcères dégoûtants, la voix de la pitié ne se faisait plus entendre; elle était étouffée par la crainte; le tocsin sonnait contre ces spectres ambulants; on les poursuivait comme des bêtes féroces.

Dans des vallées solitaires, au milieu d'épaisses forêts, loin de ces villes si différentes de celles qui

embellissent l'Europe moderne, ou dans l'enceinte de ces mêmes cités, on construisait cependant des édifices immenses consacrés à la réunion des fidèles et à la célébration des mystères du christianisme. Si le génie de l'architecture grecque était éteint, il avait été remplacé par celui d'une architecture hardie, qui, ne se contentant pas d'imiter la nature, et voulant la surpasser, élevait sur des tiges de pierre élancées bien au-dessus de la hauteur des arbres les plus remarquables ces voûtes merveilleuses qui s'élevaient elles-mêmes pour représenter et surpasser par leurs rinceaux légers, les rameaux entrelaeés du faîte des plus grands arbres. L'entrée et les côtés de ces monuments étaient ornés de tours et de flèches, dont les extrémités paraissaient toucher aux nuages, et qui, par les innombrables ouvertures dont elles étaient percées, semblaient réaliser les rèves de l'imagination. On sacrifiait de grandes sommes à l'érection de ces vastes édifices, on y consacrait un grand nombre d'années, et on y employait, pour ainsi dire, pour aider les ouvriers proprement dits, et pour terminer les travaux les plus grossiers et les plus faciles, une armée de serfs dont le clergé avait un si grand nombre à sa disposition, et qu'il nourrissait à si peu de frais. D'ailleurs l'art des constructions en pierre et celui de la charpente n'ont peut-être jamais été portés plus loin qu'à cette époque, où l'on avait conservé tous les procédés nécessaires pour la taille des pierres, la coupe des bois, le travail du fer, et où tant de forêts qu'on dési-

rait de détruire offraient des arbres si grands, si gros et si forts. Les architectes de ce siècle, et de quelques uns de ceux qui l'ont suivi ou précédé, savaient imprimer le sceau de la durée à ces métropoles et à ces abbayes, dont plusieurs sont encore debout, et montrent de si loin leur masse imposante et leurs formes plus imposantes encore, et dont plusieurs autres, écroulées sous la main des révolutions, plutôt que sous celle du temps, commandent l'admiration par leurs ruines gigantesques.

Des colonnes de marbre décoraient souvent ces édifices consacrés au Très-Haut. On y voyait un grand nombre de lampes, de châsses et d'autres ornements exécutés en métal, et dont le travail montrait combien l'art de l'orfévrerie s'était conservé, peut-être perfectionné, et luttait quelquefois avec avantage, par le sentiment naturel du beau et une heureuse imitation des productions de la nature, contre le mauvais goût inséparable d'un temps de barbarie.

Les fenêtres, alongées ou découpées en rosaces, qui laissaient pénétrer la lumière dans ces édifices si longs, si larges et si hauts, étaient ordinairement fermées avec des verres peints, dont les différentes nuances rapprochées avec habileté formaient des tableaux dans lesquels la composition et le dessin n'étaient pas toujours indignes de la vivacité des couleurs dont l'artiste avait pu disposer.

Les horloges, composées de rouages mus par des poids, exécutaient déjà des mouvements assez réguliers pour marquer avec précision les divisions

du temps, et l'on voyait sur les tours des temples des statues grossières dont le marteau frappait les heures.

Des orgues imparfaites se faisaient entendre dans ces temples, et surtout dans les monastères où des chœurs nombreux de religieux chantaient des hymnes et les psaumes de David, non seulement à différentes heures du jour, et pendant la célébration des mystères, mais encore au milieu du silence des nuits. Les harpes scandinaves et germaines accompagnaient aussi dans ces vastes églises les chants grecs arrangés par le pape saint Grégoire, pour les prières religieuses, ou composés sur les modèles laissés par ce grand musicien; et, malgré l'influence de la barbarie du siècle sur ces chants et sur la nature de ces instruments, l'on se représente aisément les effets de cette sorte de musique, rapportés par plusieurs historiens. On conçoit, par exemple, quelle émotion profonde devait éprouver un voyageur égaré, pendant les ténèbres, dans le fond d'une vallée étroite, et au milieu de bois sauvages, lorsque, conduit par un heureux hasard auprès du monastère solitaire, il apercevait au travers des vitraux la lumière des lampes qui brûlaient dans le sanctuaire, et que les sons des orgues, ceux des harpes, et les chants sacrés de plus de cent religieux, parvenaient à son oreille enchantée, ou plutôt à son âme rassurée et ravie.

C'était surtout dans les jours solennels que les églises épiscopales et les temples des grandes ab-

bayes résonnaient de ces chants grecs ou grégoriens, soutenus par les orgues orientales et les harpes germaines. Dans ces solennités, qui venaient d'être multipliées, et auxquelles, par exemple, on avait ajouté la fête de saint Michel, à l'imitation des églises d'Orient, et celle de tous les saints, établie, suivant le père Mabillon, par le pape Grégoire IV, on employait plus que jamais des cérémonies pompeuses, de nombreuses processions, un grand nombre de statues et de tableaux, une immense quantité de cierges et de fleurs, des habits sacerdotaux magnifiques et des nuages d'encens.

Mais combien ces spectacles imposants et ces rites nobles et pieux étaient souvent altérés par cette ignorance profonde au pouvoir de laquelle rien ne pouvait se soustraire dans ce siècle malheureux! Combien d'usages de la religion des anciens Grecs et Romains s'étaient conservés en se dénaturant et en devenant ridicules et obscènes! Il nous suffit d'indiquer la fête de l'âne, celle du bœuf, celle des fous, celle des sous-diacres, les scènes que jouaient à certaines époques les choristes et les jeunes enfants attachés au service des autels, les danses exécutées dans certaines églises pendant les offices divins, les mascarades de quelques chapitres pendant les jours de Noël et de l'Épiphanie, et les indécentes bouffonneries ainsi que les repas que des prêtres croyaient devoir se permettre jusque dans le sanctuaire.

Et comment tous ces abus absurdes et sacriléges

auraient-ils pu révolter un siècle plongé dans des ténèbres si épaisses? Qu'étaient alors les sciences? Qu'était, par exemple, la médecine? Des hommes nommés *mires* dans beaucoup d'endroits, et qui, passant presque seuls pour médecins ou chirurgiens, parcouraient les rues, annonçant tout haut leur approche, portant un petit coffret dans lequel étaient leurs drogues et leurs instruments, criant souvent *ventouses à ventouser*, et suivis de femmes qui se mêlaient d'accoucher et de saigner, et qu'on nommait *matrones*, *saineresses*, etc.

L'anatomie était encore regardée comme sacrilége.

Les encouragements donnés à l'astronomie par le khalife Almamon et par ses successeurs avaient produit parmi les Arabes un grand nombre d'astronomes très recommandables. Le prince arabe Alba Ténius observait les corps célestes à Aracte, vers 1180. C'est à lui qu'on a dû un traité de la *Science des étoiles*. Mais dans l'Europe occidentale, l'astronomie et la chronologie étaient si mal cultivées, qu'aucun accord ne régnait parmi les églises, relativement aux calculs nécessaires pour la fixation des fêtes religieuses mobiles. Chaque diocèse, suivant sa manière de calculer les solstices et les équinoxes, déterminait ces fêtes, et par conséquent celle de Pâques, le temps du carême, etc. La même solennité était souvent célébrée dans deux villes différentes, dans des mois différents; et, comme l'observation de ces fêtes entraînait, ainsi que nous l'avons vu, la suspension totale des affai-

res, il arrivait fréquemment qu'un négociant voyageur et pressé arrivait dans une province où, d'après le repos et le recueillement prescrits, on refusait de lui donner des chevaux pour continuer sa route; ou bien il trouvait le correspondant avec lequel il devait traiter, livré à des exercices pieux qu'on ne pouvait pas interrompre, et qui pouvaient commencer pour lui-même lorsqu'ils finissaient pour son correspondant.

On regardait l'apparition des comètes et des autres météores comme l'annonce de malheurs publics; le tonnerre entendu à l'orient présageait la naissance d'un grand personnage, et faisait craindre des calamités funestes lorsqu'il éclatait à l'occident.

La géographie était presque ignorée. On soutint qu'il devait y avoir quatre parties du monde, à cause de la figure de la croix; et cette opinion fut ensuite regardée comme hérétique.

Quelques personnes écrivaient encore le grec avec facilité; on parlait le latin dans les écoles et dans les réunions publiques; mais cette langue de Rome était viciée par des constructions et des mots tirés des idiomes barbares du Nord.

Des questions théologiques, des discussions mystiques, des explications singulières de livres sacrés, des prédictions, des applications de prophéties, occupaient les esprits. Mais le caractère du siècle était empreint partout : tous ces objets étaient presque toujours considérés sous des faces étroites et souvent ridicules.

On faisait un grand nombre de vers ; mais le feu de la poésie était éteint. Les ouvrages en vers n'offraient que de bizarres arrangements de mots, des contraintes extraordinaires, des difficultés vaincues, des acrostiches, des rimes placées bizarrement, de prétendus poëmes de plus de cent vers qui commençaient tous par la même consonne.

L'empire d'Orient conservait cependant encore le feu sacré de la poésie et de l'éloquence. L'histoire y était écrite avec plus d'élégance que dans les royaumes de l'Occident, et les différents de l'église grecque avec l'église latine avaient maintenu une logique assez forte dans les écrits des auteurs orientaux.

Il n'est pas surprenant que, dans cet état des sciences, des lettres et des arts, rien ne surpassât la vénération que l'on avait pour ceux qui se dévouaient à l'état monastique. De grands personnages abandonnaient leur cour, leur fortune, leurs dignités, leur puissance, pour aller se renfermer dans un monastère; un plus grand nombre voulait au moins avant de mourir revêtir l'habit religieux.

Dès 817, Benoît, abbé d'Aniane, avait, d'après le vœu et par l'autorité de Louis-le-Débonnaire, réuni les couvents de France, dont les rites et les coutumes avaient été très variés, sous une discipline uniforme, sous un lien commun, et sous le régime prescrit dans le temps par saint Benoît, abbé du Mont-Cassin. Cette grande mesure avait remédié à beaucoup de désordres, mais les abbés et les chefs des monastères n'en étaient pas moins

comme les évêques, de véritables seigneurs de fiefs, qui revendiquaient souvent avec hauteur les prérogatives et les préséances, prétendaient être nommés avant les ducs et les comtes, prenaient les titres pompeux de très grand, de très illustre, de prince de l'église, fortifiaient à leur gré leurs villes et leurs châteaux, faisaient battre monnaie, rendaient la justice en leur propre nom, achevaient d'usurper toutes les prérogatives de la souveraineté, se déclaraient la guerre, la terminaient par des traités, et étaient considérés comme des personnages si riches et si importants, que lorsqu'un abbé de Saint-Denys fut pris par les Normands en 858, on donna pour sa rançon, suivant les annales de l'ordre de Saint-Benoît, six cent quatre-vingt-cinq livres d'or, trois mille deux cent cinquante livres d'argent, des chevaux, des bœufs, et, ce qui est horrible, plusieurs serfs de l'abbaye, avec leurs femmes et leurs enfants.

Il est très curieux d'observer que pendant que le clergé de la religion du Christ jouissait en Europe d'une si grande puissance, les prêtres de la religion de Fo, ou de Boudha, étaient parvenus en Chine à un pouvoir si redoutable, qu'il attira sur eux l'animadversion du gouvernement, et qu'ils furent l'objet d'une grande persécution. On comptait, suivant les auteurs chinois cités par M. de Guignes, de l'académie des inscriptions, dans l'empire chinois, en 845, et par conséquent vers le milieu du siècle que nous examinons, quarante-quatre mille six cents temples de Fo, et deux cent

soixante mille bonzes ou bonzesses qui avaient plus de cent cinquante mille esclaves, des terres immenses, et beaucoup d'autres richesses.

Dans presque toutes les contrées de l'Europe, on voyait auprès de l'évêché, de l'abbaye ou du monastère, le fief de la *vidamie*, ou le manoir seigneurial du *vidame* chargé d'agir pour son suzerain ecclésiastique dans les affaires temporelles, de commander dans les combats les vassaux de l'évêque, de l'abbé ou de l'abbesse, de défendre les terres de l'église contre les invasions, de protéger le palais de son suzerain; après la mort de ce dernier, d'empêcher le pillage de ses meubles, et de juger les différents de tous les vassaux de l'évêché ou de l'abbaye dont il était le chancelier, et dont il gardait le sceau.

Un laïque qui rencontrait un prêtre devait s'incliner devant lui et lui offrir son bras; s'il était à cheval, il était obligé de mettre pied à terre, et ne pouvait remonter que lorsqu'il avait perdu le prêtre de vue.

Mais au milieu de l'ignorance qui régnait, même dans un si grand nombre de cloîtres et parmi tant de membres du clergé séculier, quelques hommes favorisés par quelques circonstances heureuses, et doués par la nature de qualités supérieures, se sont distingués au milieu du neuvième siècle, de manière à mériter que la postérité honorât leur nom.

Pendant que, pour employer les expressions de M. Fournier, un des célèbres auteurs du *nou-*

veau Dictionnaire de médecine, paraissait dans le khalifat de Bagdad, comme un météore éclatant, le fameux médecin musulman Mahammed Ebn-Secharjah-Aben-Beker-Arrasi, né en Perse, dans la ville de Ray où florissait une académie, surnommé le Grand, connu sous le nom de Thalès, et qui a eu la gloire d'avoir rendu hommage au génie d'Hippocrate; on voyait en Europe, ou on y rappelait comme enlevés récemment à leur patrie, Raban Maur, né en Écosse, archevêque de Mayence, recommandable par la force de son esprit, la variété des connaissances qu'il était parvenu à réunir, son érudition et le grand nombre de ses ouvrages, cités pendant plusieurs siècles comme des oracles dans ces disputes théologiques qui produisaient tant de troubles, et vers lesquelles, néanmoins, on était sans cesse entraîné; Agobard, archevêque de Lyon, et Hincmar, archevêque de Reims, dont on a vanté l'éloquence; Servatus Lupus, dont l'abondance a été louée; Drépanius Florus, de Lyon, qui a laissé plusieurs poëmes et d'autres ouvrages; Hilduin, abbé de Saint-Denys; Claude, évêque de Turin, connu par son exposition de plusieurs livres sacrés et par sa chronologie; Fréculf, évêque de Lisieux, et auteur d'une chronique; Wolafrise Strabon, que la pureté de ses vers et l'élégance de son style firent surnommer le Virgile de ce siècle placé à une si grande distance de celui d'Auguste; ce Jean Scott Érigène, que sa grande érudition, son habileté dans les lettres grecques et latines, sa sagacité, son imagina-

tion et sa fécondité ont rendu célèbre; Galindon Prudence, évêque de Troyes, dont on a conservé des ouvrages de morale, de piété et de théologie, des poésies, et des annales de France; Théodulphe, évêque d'Orléans, dont les hymnes sont encore chantées dans les solennités de plusieurs églises catholiques; Thegan, chorévêque de Trèves, qui a écrit les *Actions de Louis-le-Débonnaire;* le versificateur Berthanius, habile, ainsi que Smaragdus, dans la grammaire et dans les langues; saint Héric, moine d'Auxerre, que quelques auteurs modernes ont voulu regarder comme une sorte de précurseur de Descartes, dans la manière de rechercher la vérité; Ermoldus Nigellus, exilé par Louis-le-Débonnaire, à qui il adressa des vers comme Ovide à Auguste, qui l'avait aussi exilé; Abbon, auteur d'une relation en vers du siége de Paris, dont il avait été témoin; et quelques autres savants ou littérateurs que nous avons déjà indiqués.

Parmi ce petit nombre d'auteurs dont nous venons de nous occuper rapidement se trouvent huit évêques ou archevêques; et cependant, suivant Servatus Lupus et un Rodolphe, archevêque de Bourges, un grand nombre de gens d'église ne savaient ni lire, ni écrire, ni parler avec clarté. Quel siècle! Ces hommes privilégiés ne pouvaient pas rendre la lumière à l'Europe continentale, sur laquelle aucun homme de génie n'avait régné depuis Charlemagne : les ténèbres étaient trop profondes, l'éclat dont ils brillaient n'était pas assez

grand. On ne peut les comparer qu'à ces feux allumés sur le sommet des monts, et qu'on distingue de loin dans une nuit obscure, mais dont la clarté ne s'étend que sur les objets qui en sont les plus voisins.

DIXIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 900 JUSQUES EN 962.

Cette époque est digne d'une grande attention : il semble que pendant cette période la civilisation donne quelques signes d'une force nouvelle ; on croit la voir se ranimer et se préparer à secouer ses chaînes.

Les ravages des hommes du Nord ne sont pas loin de cesser ; ils vont commencer de s'établir dans les contrées où ils avaient porté si souvent la flamme de la destruction, et quelque peu civilisées que soient encore ces contrées, ils cèderont à l'influence irrésistible des lumières, quelque faibles qu'elles soient encore ; ils prendront l'esprit, les usages, les habitudes, le caractère de leurs nouveaux compatriotes ; ils embrasseront leur croyance religieuse.

Des rois sans talents, de grands vassaux sans frein, un peuple sans liberté, laisseront l'édifice de la monarchie française s'écrouler dans un grand nombre de ses parties. Plusieurs de ses débris seront réunis pour former d'autres grands édifices politiques, qui, ne reposant sur aucune base solide,

menaceront d'une chute prochaine. Une grande révolution sera facile à prévoir; tout préparera la route à un homme supérieur, pour restaurer les ruines d'une monarchie détruite par la faiblesse du prince, l'usurpation des grands, l'asservissement du peuple, et pour lui imprimer une longue durée en obéissant au pressentiment secret qui l'entraînera vers l'affranchissement des Français et les progrès de la civilisation.

Nous allons voir, d'un autre côté, le gouvernement de l'Allemagne confié à des mains habiles; un de ses rois va établir la dignité impériale, et faire reparaître cet empire d'Occident que Charles-le-Grand avait renouvelé. Il sera cité avec gloire par la postérité; on le comparera à Charlemagne.

Cependant un jeune descendant de ce Charlemagne vers lequel se reportent sans cesse les pensées de tous ceux qui étudient l'histoire de l'Europe régnait au commencement du dixième siècle sur cette France destinée à tant de bouleversements, de malheurs, de prospérité et de renommée; ou plutôt Charles-le-Simple, qui n'avait que vingt-deux ans, et dont il paraît que le caractère ne justifiait que trop son surnom, avait le titre de roi, et les grands vassaux de France exerçaient son pouvoir.

Louis IV, à peine âgé de huit ans, portait dans ses débiles mains le sceptre de la Germanie: Hatton archevêque de Mayence, et Otton duc de Saxe, gouvernaient en son nom.

Une diète se réunit à Ratisbonne; les Moraves

sont obligés de se soumettre à la domination germanique; ils perdent une grande partie de leurs terres.(901) Arnoul, le père de Louis IV, avait appelé contre eux les Hongrois, ces terribles descendants des Huns; ils demandent le prix du secours qu'ils ont donné à la Germanie; ils veulent partager les fruits de la victoire. On les refuse; ils s'irritent, et, au lieu de déposer leurs armes, se jettent dans la Bavière, qu'ils ravagent.

Louis, roi d'Arles et de Provence, poursuit les succès de sa seconde expédition en Italie, dont il avait été couronné roi; il s'empare de Vérone; et le pape Benoît IV, qui avait succédé à Jean IX, ceint le front de Louis de ce diadème impérial, qu'une victoire donnait ou enlevait, et que les papes ne reconnaissaient que malgré eux.

Les régents de Germanie étaient bien éloignés de pouvoir réclamer ce diadème pour le fils d'Arnoul, pour un descendant par les mâles du grand homme qui avait relevé cette couronne, et y avait attaché tant d'éclat. La Bavière venait d'être dévastée par les Hongrois; ses ruines étaient encore fumantes, et des Germains avaient tourné leurs armes contre des Germains.

Adalbert, comte de Bamberg, margrave de la marche esclavonne, et fils de ce Henri que nous avons vu complice d'un grand crime, et tué par les Normands près des murs de Paris, venait, en coupable héritier de l'ambition de son père, d'envahir les possessions et les fiefs de Rodolphe, évêque de Wurtzbourg, et de Conrad, frère de cet

évêque, époux d'une sœur du jeune roi, et comte de la France rhénane, et de la Wétéravie (902). Conrad oppose la force à la force; il est tué dans un combat. Adalbert est cité, au nom des régents, devant une diète assemblée à Tribur, entre le Rhin, le Mein et Mayence; il refuse de se présenter. Les états de la France orientale, de la Souabe, de la Bavière, de la Thuringe, et de la Saxe, réunis en diète, le condamnent comme rebelle et coupable du crime de lèse-majesté. Un grand nombre de troupes germaniques marchent contre lui; il ne s'effraie pas, et résout de se défendre jusques à la dernière extrémité.

Pendant cette funeste guerre civile, que le courage et les forces d'Adalbert doivent faire durer long-temps, le pape Benoît IV cesse de vivre, au commencement d'octobre 903. On a loué sa libéralité envers les pauvres. Mais son successeur Léon V, ordonné le 28 d'octobre, occupe à peine le saint-siége pendant un mois; il en est renversé par la violence. La chaire apostolique est souillée par les mêmes attentats que le trône de Constantinople. Un Romain, nommé Christophe, chasse Léon V du pontificat, s'assied à sa place, et le jette dans une prison, où ce malheureux Léon meurt avant peu de jours. Son crime est puni par un crime. Serge, ennemi de la mémoire de Formose, et le compétiteur de Jean IX, s'était tenu caché pendant sept ans en Toscane; il en arrive au mois de juin 904, relègue Christophe dans un monastère, le fait charger de chaînes, et s'assied

sur le trône pontifical, sous le nom de Serge III.

L'autorité temporelle du pape devait cependant être bien fortement contre-balancée par celle d'Adalbert, Albert, ou Alberic, qui de duc de Camérino était devenu duc de Spolette et comte ou marquis de Toscane; sa puissance dans Rome devenait plus grande de jour en jour. Une Romaine nommée Théodora, fameuse par ses charmes, son ambition, son esprit d'intrigue, et surtout par la dépravation de ses mœurs, y exerçait une grande influence. Dans quelle honteuse dégradation était tombée la reine des cités! Dans quel déplorable avilissement était plongée la cité sainte! Une prostituée gouvernait la ville des Césars et celle des apôtres; elle avait donné le jour à deux filles, dont l'une reçut comme elle le nom de Théodora, et dont l'autre fut cette célèbre Marozie, aussi belle, plus intrigante, plus habile, plus adroite séductrice, et peut-être plus impudique encore que sa mère, fière, vindicative, se laissant entraîner par ses passions déhontées jusques à une barbare cruauté, et dont les succès et la singulière fortune accuseront à jamais, auprès de la postérité, les mœurs corrompues et l'abrutissement de ce siècle de ténèbres.

Adalbert eut l'audace ou la faiblesse d'épouser cette Marozie. Le crédit de Théodora sa belle-mère augmenta son pouvoir; mais Marozie le tenait dans une telle dépendance et dans un tel aveuglement, que ce fut par son ascendant et son autorité que l'on vit élever sur le siége pontifical ce Sergius,

avec lequel elle entretenait depuis long-temps un coupable commerce.

Il était digne d'un tel pape de renouveler par son approbation la ridicule et barbare procédure qui avait eu lieu contre le cadavre de Formose. Nous verrons bientôt cette infâme Marozie et sa sœur Théodora disposer de nouveau de la tiare au gré de leurs passions déréglées. Marozie donne déjà la couronne impériale. L'empereur Louis de Provence se brouille, en 905, avec son mari le marquis de Toscane. Adalbert, à l'instigation de sa femme, abandonne le parti de Louis, et joint ses armes à celles de Bérenger, le rival de ce prince. Louis n'a plus assez de forces pour résister à celui dont il avait fait casser, dans un synode tenu à Rome, l'élection au royaume d'Italie. Bérenger le surprend dans Vérone, et, suivant l'usage féroce de ce siècle encore si barbare, il lui fait crever les yeux. L'empereur, privé pour toujours de la vue, confie l'administration du royaume d'Arles à Hugues, qui prend le titre de comte de Provence. Ce Hugues était fils de Thibaut, comte d'Arles, et de Berthe, née de Lothaire II, roi de Lorraine, et de la célèbre Waldrade.

Le comte Adalbert de Bamberg continuait, pendant ces nouveaux malheurs de l'Italie, d'entretenir la guerre civile qu'il avait allumée dans la Germanie. Il succomba néanmoins en 907; il fut fait prisonnier: les chefs de l'armée royale ordonnèrent l'exécution du jugement rendu contre lui, par la diète de Tribur; il eut la tête tranchée. Le

comté de Bamberg fut réuni à la couronne de Germanie, et le margraviat de la frontière esclavonne fut donné à Éberhard, deuxième fils de Conrad, comte de Wétéravie.

Dans cette même année, les Hongrois firent une nouvelle irruption dans la Germanie; leurs ancêtres les Huns, connus sous le nom de *Madschars*, avaient été repoussés des environs de la mer Noire, par les Petschenègues (*Patzinacitæ*), que les Uzes, ou Scythes de la Sibérie méridionale, avaient forcés d'abandonner leurs anciens campements voisins des monts Ural. Les Madschars, chassés des terres situées entre le Don et le Wolga, avaient remonté le long du Borysthène et du Niester; ils s'étaient avancés jusques à Kiow. Repoussés par les Slaves ou Russes, ils s'étaient dirigés vers le sud-ouest, avaient franchi les monts Krapacs, et, descendus dans les plaines de la Pannonie, s'y étaient réunis avec les débris de plusieurs peuples venus antérieurement du Nord, s'y étaient mêlés avec des tribus d'Avares, et y avaient reçu de leurs voisins le nom de *Ugres*, qui signifiait étrangers, et d'où est venu celui de Ungrois, Hongrois. Leur population s'était accrue, leur humeur vagabonde s'était réveillée; leurs dernières victoires contre les Moraves et contre les Bavarois avaient enflé leur courage; ils voulaient tenter de grandes aventures. Leur audace et leur avidité allaient les rendre terribles; l'Europe infortunée allait gémir sous un troisième fléau, presque aussi redoutable que les Normands et les Sarrasins, et

Charles-Martel ni Charlemagne n'existaient plus.

En vain Léopold ou Luitpold, duc de Bavière, veut s'opposer à leurs progrès : sa brave armée est défaite sur l'Ens. Il est tué les armes à la main, et rien n'arrête le torrent impétueux qui porte la désolation jusques aux frontières de la Lorraine.

Ce torrent dévastateur s'étend sur la Saxe : les troupes du roi Louis sont battues; Burkard, duc de Thuringe, périt dans le combat. Les Hongrois se répandent sur cette Thuringe qui n'a plus de défenseurs; cette province cesse de former un gouvernement particulier; ce duché est réuni à la Saxe, dont le régent Otton était duc ou gouverneur. Louis IV n'avait encore que quinze ou seize ans.

De nouvelles irruptions de Hongrois succèdent aux premières. Les troupes germaniques ne cessent d'être battues. Louis renonce à l'espoir de défendre la Germanie par la force des armes; il cède, il se soumet à payer aux Hongrois un honteux tribut. La faiblesse de son âge et celle de sa santé peuvent seules excuser ce triste abaissement. Il mourut peu de temps après avoir souscrit à cette funeste condition.

(911) Il ne laissait pas d'enfants mâles. Il ne restait plus d'autre descendant de Charlemagne que Charles-le-Simple, qui portait le titre de roi des Français; mais ce prince tenait d'une main trop peu respectée les rênes de la France, pour que les vassaux de la Germanie voulussent reconnaître en lui leur chef suprême et lui confier leurs desti-

nées et celles des nations germaniques. Ces diverses nations, trop séparées encore l'une de l'autre par leurs lois, leurs usages et leurs mœurs, ne pouvaient être retenues dans cette association politique qui en faisait un grand peuple, que par une tête forte et vénérée; en élisant d'ailleurs un roi de Germanie d'une manière plus libre, plus indépendante et plus solennelle, les vassaux voyaient qu'ils allaient acquérir de nouvelles prérogatives, étendre ou confirmer des droits reçus ou usurpés, obtenir ou consolider l'hérédité de leurs gouvernements, accroître ou maintenir l'indépendance qui leur était si chère. Ils ne balancèrent donc pas; ils exclurent Charles-le-Simple du trône germanique et ne pensèrent plus qu'à chercher de quel grand de la Germanie l'élévation pouvait le mieux leur convenir. Deux nations principales composaient la grande fédération germanique : la France rhénane et la Franconie, dont Conrad était duc, la Bavière, gouvernée par Arnoul, surnommé le Mauvais et fils du duc Léopold ou Luitpold, mort glorieusement en combattant contre les Hongrois, et la Souabe, dont le duc se nommait Burkard, formaient l'une de ces nations, nommée souvent par les auteurs la nation des Francs ou des Français orientaux. La seconde, composée des Saxons et des Thuringiens, avait pour chef le duc Otton, l'ancien régent du royaume. L'influence du nom de Charlemagne faisait encore désirer que le nouveau roi en descendît au moins par les femmes. Conrad était fils de Glismonde, sœur de Louis IV

et fille de l'empereur Arnoul. Arnoul, duc de Bavière, était, par sa mère, arrière-petit-fils de Louis I[er], roi de Germanie; et la mère d'Otton, Latwige de Frioul, était née de Gisèle, fille de l'empereur Louis-le-Débonnaire. Les grandes qualités du duc Otton réunirent tous les suffrages en sa faveur. On lui a donné le nom de Grand; il mérita ce titre, lorsque, se trouvant trop âgé pour porter dignement la couronne, il la refusa et la réclama pour Conrad, duc de Franconie et de la France rhénane. Les états de tous les peuples francs et saxons élurent Conrad à l'unanimité; les Lorrains seuls se détachèrent des Germains, et préférèrent de se réunir aux Français proprement dits. Ils reconnurent Charles-le-Simple pour roi de Lorraine; et leur duc Régnier préféra d'autant plus d'adopter ce parti, qu'un prince tel que Charles-le-Simple l'effrayait peu sur son indépendance.

Ce fut de son avènement au trône de Lorraine que Charles commença de compter l'ère que les chronologistes ont désignée par ces mots, *largiore hereditate indeptâ*, après avoir acquis une plus grande succession.

Un prince d'un caractère bien différent de celui de Charles agrandissait cependant l'empire de son pupille et répandait l'effroi jusque dans le sein de l'empire d'Orient. Oleg, le parent et le tuteur du jeune Igor, ce fils de Rurik, qui régnait sur les Russes, veut exécuter la plan hardi qu'il a conçu depuis long-temps. Il laisse le jeune prince

à Kiow; il descend le Borysthène à la tête d'une armée composée, suivant plusieurs auteurs, de quatre-vingt mille combattants et que portent deux mille barques. Il franchit tous les obstacles; il n'est arrêté par aucune des nombreuses cataractes qui dans ce pays, si semblable alors à ce que sont encore les contrées occidentales de l'Amérique du nord, interceptaient et rendaient si dangereuse la navigation des fleuves. Il parvient dans la mer Noire, il entre dans le Bosphore, il arrive, comme le disent les historiens russes, devant la ville des Césars, Tsargrod; il force l'entrée du port de la ville impériale, malgré les chaînes de fer qui le fermaient, et livre au pillage les environs de cette capitale consternée. Léon VI, cet empereur d'Orient que son goût pour les lettres a fait surnommer le Philosophe, mais qui défendait si mal l'empire dont le gouvernement lui avait été confié, ne peut ou n'ose pas résister aux Russes; il ne sait qu'acheter la paix; il la jure sur la croix; et quoique Oleg eût embrassé le christianisme quelque temps auparavant, les Russes la jurent sur leurs armes et au nom des dieux de leur pays, Péroux et Voloff. Leurs barques triomphantes retournent dans leur pays, chargées d'argent, de dépouilles précieuses, des vins et des fruits de la Grèce; et Oleg est reçu à Kiow, par un peuple encore barbare et superstitieux, comme doué d'un pouvoir surnaturel.

Un prince bien supérieur à Oleg, un grand homme, Alfred, avait cessé de vivre. Dans l'extré-

nité occidentale de cette Europe, dont Oleg agitait si violemment l'Orient, comment pourrions-nous mieux compléter son éloge qu'en répétant ces paroles de son testament : « Les Anglais doivent » être aussi libres que leurs pensées. » Si ce testament n'a jamais existé, quelle admirable idée avaient conservée de ce bienfaiteur de l'humanité ceux qui ont supposé cet acte solennel! Ces paroles auraient dû être gravées sur la tombe d'Alfred. Mais ce monument aurait succombé sous la main du temps au bout d'un grand nombre de siècles ; la postérité reconnaissante répètera à jamais ces paroles d'Alfred.

Son fils Édouard I[er] lui succéda. Lorsque ce prince, qu'on a nommé Édouard-l'Ancien, monta sur le trône, un grand nombre de Danois habitaient la Grande-Bretagne ; ils occupaient particulièrement la moitié de la Mercie, le Northumberland et l'Eastanglie, d'où ils avaient chassé presque toutes les familles anglaises ou saxonnes. N'étant plus contenus par le génie, les talents, le courage et l'ascendant d'Alfred, ils espérèrent de secouer facilement la domination des Saxons, et de saisir le sceptre de l'Angleterre. Ils parvinrent à séduire un cousin d'Édouard, un fils d'Éthelbert, frère aîné du grand Alfred. Ce prince, nommé Éthelwald, prétendit que la couronne d'Angleterre lui appartenait par le droit de primogéniture et comme au fils du frère aîné du dernier roi. Le sang d'Alfred était si cher à l'Angleterre, qu'un très petit nombre de Saxons se déclarèrent pour

Éthelwald; mais le fils d'Éthelred était sûr de l'appui des Danois.

A la tête de quelques partisans, il surprit Winburk dans le comté de Dorset. Édouard se hâta de marcher contre lui; il l'obligea à quitter la Grande-Bretagne et à se réfugier sur le continent.

Éthelwald cependant repassa bientôt la mer, débarqua dans le Northumberland, et fut reconnu par les Danois de cette contrée et par ceux de l'Eastanglie pour roi de toute la Grande-Bretagne.

Craignant néanmoins de ne pouvoir pas opposer des forces assez grandes à celles d'Édouard, il fait un nouveau voyage dans la Neustrie occidentale, y reçoit des Danois, qui en occupent les pays maritimes, des soldats et des vaisseaux, et revient en Angleterre commencer la campagne.

Pendant ce voyage d'Éthelwald, Édouard avait chassé les Danois de plusieurs places fortes de la Mercie. Éthelfrida, sa sœur, avait épousé Éthelred, comte ou gouverneur de cette Mercie. Elle avait combattu à la tête des troupes de son mari, et s'était distinguée par tant de valeur et d'intrépidité, que les Saxons la nommaient *le roi Éthelfrida.*

Éthelwald ravage les comtés d'Oxford, de Glocester et de Wiltz; car quel était alors le pays de l'Europe où la guerre ne consistât pas à couvrir les campagnes et les villes de sang et de cendres? Édouard le poursuit jusques aux confins de l'Eastanglie, vers la rivière d'Ouze, la ville de Bury, et des vastes marais qui en couvraient alors le voi-

sinage. Il pille et saccage les contrées habitées par les Danois qui ont pris les armes contre lui.

Les guerriers de Kent s'écartent de son armée, emportés par l'ardeur du butin ; les Danois tombent sur eux, et, après un combat opiniâtre, demeurent maîtres du champ de bataille : mais Éthelwald périt dans la mêlée, ainsi que plusieurs chefs des ennemis d'Édouard. Les Danois ne peuvent plus que soutenir faiblement la guerre pendant deux ans, et sont contraints, en 905, à demander une paix qu'Édouard leur accorde, à condition qu'ils le reconnaissent pour leur roi, et qu'ils renvoient sur le continent ceux de leurs compatriotes ou des autres hommes du Nord qui ont quitté la Neustrie pour venir à leur secours.

Le caractère remuant des Danois, leur inquiétude naturelle, leur avidité pour le pillage, leur ardeur pour les conquêtes, ne leur permirent pas cependant d'observer le traité et de maintenir la paix. Ceux des comtés de Stafford, de Leicester, de Nottingham et de Lincoln ne cessaient particulièrement d'inquiéter et de troubler par leurs incursions un grand nombre d'autres comtés de la Grande-Bretagne. Édouard, irrité de ces brigandages, arma une flotte qui devait aller ravager les côtes de Lincoln. Les Danois, croyant que presque toutes ses troupes étaient embarquées, firent une nouvelle invasion dans le Westsex ; mais, attaqués dans le comté de Stafford par des Merciens et des Saxons occidentaux, ils furent vaincus dans une bataille sanglante. Ils perdirent deux de leurs pre-

miers chefs, un grand nombre d'officiers, plusieurs milliers de soldats; et cette grande défaite leur ôta pour quelque temps l'envie et le pouvoir de tenter de nouveau les hasards de la guerre.

Il n'en était pas de même des hommes du Midi, des Arabes, possesseurs d'une grande partie de la péninsule espagnole. Ils ne déposaient pas leurs armes, et ne cessaient de veiller à l'agrandissement ou à la conservation de leur territoire. Don Alphonse, roi des Asturies, venait, en 903, d'ordonner qu'on fortifiât trois places situées sur le Douro ou dans le voisinage de ce fleuve. Il voulait établir ainsi une forte barrière contre les invasions des Maures, et une base redoutable d'opérations, pour pénétrer avec plus de facilité dans les contrées mahométanes. Abdalla, roi de Cordoue, reconnut tout le danger qui le menaçait. Aidé par les Maures d'Afrique, auxquels il inspira ses alarmes, il rassembla une armée, qui s'avança vers Zamora, mais que don Alphonse tailla en pièces, malgré l'intrépidité et la longue résistance des Sarrasins.

(904) L'année suivante, don Fortun Garcie, roi de Navarre, suivit l'exemple de plusieurs princes de la Grande-Bretagne, que nous avons cités dans l'histoire des époques précédentes. Obéissant sans peine aux idées du siècle et à l'amour du repos, il convoqua les grands de son royaume, céda, avec leur consentement, à son frère, don Sanche Garcie, le sceptre dont le poids le fatiguait; et, renonçant au monde en même temps qu'au trône,

il prit l'habit de religieux dans le monastère de Leyre (905).

Don Sanche, voulant montrer aux belliqueux habitants de la Navarre, aux Vascons ou Gascons de l'Espagne, qu'il était digne de leur commander, se hâta, en 906, de passer les Pyrénées, pour aller au secours des Gascons d'Aquitaine, menacés par de nombreuses troupes de Normands.

Abenlop, gouverneur de Sarragosse et vassal du roi de Cordoue, apprenant l'absence du nouveau roi de Navarre, en informa Abdalla, lui fit part de ses projets, en obtint des soldats, et commença le siége de Pampelune, dont il espéra d'autant plus de s'emparer, que des neiges abondantes et amoncelées semblaient interdire pour long-temps aux Navarrais la rentrée dans leur patrie. Mais don Sanche, informé du danger que courait sa capitale, essaya de franchir les Pyrénées, malgré la rigueur de la saison ; et ayant fait prendre à ses guerriers des chaussures de peau de bœuf non préparée, il surmonta les obstacles que la nature lui opposait, parut à l'improviste à la vue de Pampelune, se précipita sur les musulmans stupéfaits, fit prisonniers ou dispersa ceux qui échappèrent aux lances de ses troupes, et entra en vainqueur dans la ville délivrée.

Le fruit de sa victoire fut la prise de plusieurs places situées vers le haut du bassin de l'Èbre, et de plusieurs autres villes.

Cependant don Alphonse, voulant profiter de la consternation répandue parmi les Maures, de

la faiblesse du gouvernement du roi de Cordoue, et des troubles qui entretenaient une sorte d'anarchie dans les états mahométans, entreprit une grande expédition contre les ennemis de son peuple. Il traversa le Douro, se dirigea vers Avila, osa s'engager dans les gorges de cette branche des Pyrénées qui sépare le bassin du Douro d'avec celui du Tage, pénétra jusques à ce dernier fleuve, parcourut en remontant tout le pays situé entre la rive droite du Tage et la chaîne des Pyrénées dont nous venons de parler, leva d'énormes contributions, saccagea et brûla les villes et les villages qui ne purent pas se racheter du pillage, repassa par le col de Guadarrame, dans l'immense plaine du Douro, prit d'assaut un fort défendu par des mahométans, les passa au fil de l'épée, distribua à ses soldats la part qu'ils devaient avoir dans les dépouilles des Maures, et licencia son armée.

(907) Les trophées sanglants dont il venait d'entourer son trône ne purent le consolider. Don Garcie, son fils aîné, était à Zamora. Il avait épousé la fille de Mugno Fernandez, un des grands les plus puissants du royaume. Ceux qui espéraient profiter de son pouvoir séduisirent son âme ardente et avide de commander; ils excitèrent son impatience de régner; ils lui inspirèrent le crime. Sa main sacrilége leva l'étendard de la révolte contre son père et son roi.

Don Alphonse marche contre son fils rebelle. Don Garcie est fait prisonnier, et le roi l'en-

voie, chargé de fers, dans le château de Gauzon.

Mais combien le caractère de don Alphonse avait dû le faire détester! Ximène, mère de don Garcie, Mugno Fernandez, son beau-père, et même don Ordogno, son frère cadet, qui commandait dans la Galice, non seulement sollicitent la liberté de don Garcie, mais ils se réunissent, et la réclament les armes à la main. La guerre civile dure long-temps. Les peuples murmurent, et embrassent le parti de la reine, des princes et des autres confédérés. Don Alphonse ne veut pas prolonger une inutile résistance. Vers la fin de 910, il réunit les grands de son royaume, rend la liberté à son fils, abdique en sa faveur la couronne des Asturies, et donne à Ordogno, son fils cadet, la Galice et la partie de la Lusitanie qu'il avait conquise.

Don Garcie veut marquer le commencement de son règne par une campagne contre les musulmans. Il marche sur les traces de son père, pénètre, au travers des montagnes, dans le bassin du Tage, bat les troupes d'Abdalla, pille leur camp, ravage les campagnes, démolit les villes, et n'ayant pas ajouté une seule contrée à ses états, rentre en triomphe dans son royaume. Il veut faire oublier sa révolte; il va déposer ses trophées aux pieds de son père. Don Alphonse reçoit avec tendresse le vainqueur des Sarrasins; il ne donne pas de regrets à sa couronne; mais ne pouvant pas renoncer à l'espoir de battre encore les Maures avant de cesser de vivre, il demande au fils qu'il

[redacted]

a élevé sur le trône de lui confier, lorsque le printemps sera revenu, une armée avec laquelle il puisse vaincre de nouveau les ennemis des Asturies, ou terminer ses jours avec gloire.

Pendant cette lutte terrible si souvent renouvelée entre les Visigoths et les Maures des Espagnes, les musulmans de l'Afrique avaient éprouvé une révolution dont les résultats, aussi nombreux que durables, auront sous nos yeux une bien grande influence sur les destinées de presque tous les peuples de l'Europe.

Moctafi, khalife de Bagdad, et successeur de Mothadet son père, depuis 902, avait, en 905, envoyé des troupes considérables en Égypte, contre Haroun, petit-fils de ce féroce Achmed, dont le père Tulun était de la nation turque, et qui de gouverneur de l'Égypte en était devenu l'usurpateur et le tyran. Haroun, après plusieurs combats, avait été défait. Son oncle avait porté la trahison jusques à le faire assassiner. La dynastie turque des Tulunides, ou Tholonides, avait cessé de régner.

Abou-Obéidollah, descendant, disait-on, d'Ali et de Fatime, fut reconnu, en 909, souverain de l'Afrique musulmane, ou septentrionale, à Ségelmesse dans la Mauritanie. Cet Arabe, chef d'une nouvelle dynastie fatimite, fut proclamé sous le nom de Mahadi, ou de directeur des fidèles. Il éleva sa chaire mahométane, ou plutôt son trône redoutable sur les débris de trois royaumes qu'il avait renversés. Il avait détruit ou vaincu la dynastie des Aglobites, qui régnaient à Tunis et dans le Keirwan, celle des

Madratides qui gouvernaient une grande partie de la Mauritanie, et celle des Édrisites qui commandaient dans Fez. Son empire s'étendait depuis l'Égypte jusques au détroit de Gibraltar. Dès l'année 910, qui suivit celle de son inauguration, il descendit en Sicile, et obligea les musulmans qui s'en étaient emparés à reconnaître son pouvoir. Bien plus redoutable que ses derniers prédécesseurs, il menaçait ainsi de très près, et l'Italie proprement dite, et l'empire de Constantinople. Mais la capitale de cet empire d'Orient avait, dans le Russe Oleg et dans le khalife de Bagdad, deux autres ennemis dont les forces et les succès ne cessaient de la remplir d'alarmes.

En 904, un Tripolitain, nommé Léon, qui avait abandonné la religion grecque et embrassé l'islamisme, avait dévasté les îles de l'Archipel, dont il était la terreur, et s'était présenté devant Thessalonique, à la tête d'une flotte chargée d'audacieux musulmans. En vain les habitants de cette ville si importante par sa situation, et la seconde de l'empire grec, s'étaient défendus avec autant d'habileté que de courage; la ville avait été prise, et elle avait éprouvé toutes les horreurs que peuvent commettre, dans une ville prise d'assaut, des barbares animés par le fanatisme et l'amour du pillage.

Que pouvait Léon VI contre tant de dangers? Ne sachant comment résister aux Bulgares qui achèvent de le renfermer dans un cercle de formidables ennemis, il a recours aux ressources des faibles: il appelle les Turcs à son secours. Les

Turcs défendent ses états, mais ils apprennent le chemin de Constantinople.

Il suit une politique plus convenable lorsqu'il établit dans les contrées appelées aujourd'hui Servie et Croatie, les Serviens et les Croates, ces descendants des anciens Scythes, qui veulent renoncer à leur vie errante et lui demandent des terres. Mais au lieu de combattre à la tête de ses armées, il compose un traité de tactique sur la manière dont les Barbares faisaient la guerre, et dont les Grecs se défendaient. Il oublie son métier d'empereur; il préfère celui d'évêque: il publie un grand nombre d'homélies pleines de déclamation, et ses mœurs étaient corrompues.

Il avait perdu successivement trois femmes, dont aucune ne lui avait donné d'enfant mâle; il en épousa une quatrième nommée Zoé Carbinopsina. Mais les canons de l'église grecque condamnant les mariages en quatrièmes noces, le patriarche de Constantinople, nommé Nicolas, excommunia l'empereur. Léon VI destitua Nicolas, et mit Euthymus à sa place. Euthymus reçut Léon dans le sein de l'église; mais l'empereur ayant promulgué une loi pour autoriser les quatrièmes noces, le patriarche s'y opposa; et cependant, les prélats grecs se divisant, les uns se déclarèrent pour Euthymus et les autres pour Nicolas. Combien de troubles aurait épargnés la connaissance des droits des peuples, des prérogatives du trône et des fonctions du sacerdoce!

Léon VI mourut au milieu de ces dissensions,

en mai 911. Alexandre, son frère, lui succéda avec son neveu Constantin; il déposa Euthymus et rétablit Nicolas. Mais à peine ce dernier patriarche fut-il remonté sur la chaire pontificale, qu'il outragea la mémoire de Léon VI, continua de soutenir l'illégitimité des quatrièmes mariages, et par conséquent déclara indirectement illégitime la naissance du jeune prince assis sur le même trône qu'Alexandre, qui venait de lui rendre son siége.

Il est vraisemblable que cet Alexandre ne fut pas fâché de voir le patriarche accréditer une opinion qui faisait descendre de ce trône impérial le jeune Constantin, dont on pouvait le regarder comme un tuteur couronné plutôt que comme un véritable collègue. Il devait voir son ambition bien près d'être satisfaite; ses mains porteraient seules le sceptre de l'Orient; et pour donner plus de force à ses espérances, en accréditant l'opinion du patriarche Nicolas, il avait exilé Zoé, la veuve de Léon VI, comme pour la traiter en concubine plutôt qu'en impératrice.

Mais le désir de commander seul n'était pas la seule passion qui l'eût asservi : l'atmosphère qui environnait un trône si fréquemment souillé que celui de Constantinople était impure; il était difficile de résister à la contagion. Les mœurs d'Alexandre furent corrompues comme celles de son frère. Il mourut au bout d'un an, victime de ses débauches.

Constantin, son neveu, resta seul possesseur de l'empire. Il n'avait que sept ans (911). On rap-

pela Zoé de l'exil; elle fut régente de son fils.

On l'avait nommé Porphyrogénète, parcequ'il était né dans le palais impérial qu'on nommait le palais de Porphyre.

Pendant sept ans, l'empire d'Orient soutint la guerre contre Siméon, roi des Bulgares, et les succès de ses armes furent dus au général Léon Phocas, que Zoé avait choisi.

(920) Ce Siméon régnait depuis long-temps en Bulgarie; il avait été élevé à Constantinople, s'était fait moine, et avait quitté le cloître pour le trône: c'est lui qui, si souvent en guerre avec Léon VI, avait remporté d'éclatantes victoires, et exercé une horrible cruauté sur les prisonniers grecs.

En 919, Romain-le-Capène, Arménien de naissance, et drangaire, ou grand amiral de l'empire, devint beau-père de Constantin Porphyrogénète, sur l'esprit duquel il avait beaucoup de pouvoir, et qui n'était âgé que de quatorze ans, ou environ. Constantin épousa Hélène-le-Capène. Romain, aidé par l'empire que sa fille exerçait sur Constantin, ne donna plus de bornes à son ambition. Il fit reléguer Zoé dans un couvent, obtint de l'empereur d'être déclaré son collègue, reçut la couronne impériale avec solennité, et prit les rênes du gouvernement, pendant que le jeune Constantin n'était occupé que de son amour pour Hélène, et de son goût pour les lettres et pour les arts (920). Bientôt il associe son fils Christophe à l'empire qu'il voulait faire passer de la famille de Basile-le-Macédonien,

aïeul de Porphyrogénète, dans sa propre famille; et pour assurer davantage cette nouvelle succession qu'il voulait établir, il associa encore à sa puissance, en 928, ses deux fils cadets, Étienne et Constantin. Constantinople vit donc siéger sur le trône d'Orient cinq empereurs, Constantin VI, dit Porphyrogénète, Romain-le-Capène, Christophe, Étienne, et Constantin qui devait être nommé Constantin VII. Quel désordre, et quel effet ridicule et funeste du défaut de lois fondamentales et de corps indépendants capables de les maintenir!

Mais les grandes calamités qu'enfante nécessairement le despotisme exerçaient des ravages encore plus horribles dans l'empire musulman de Bagdad. Ces calamités, qui s'élèvent comme de noires tempêtes, couvrent tous les pays qui gémissent sous le pouvoir arbitraire; mais c'est surtout sur les sommités élevées que s'exerce leur furie, et les trônes sont écrasés avant les chaumières.

Voyez le visir Abbas placer, en 908, sur la chaire des khalifes, le jeune Moktader, fils ou frère de Moctafi, régner sous le nom de ce prince, qui n'a encore que treize ans, devenir odieux par sa conduite tyrannique, et mourir massacré par ses soldats; l'armée déposer Moktader; ce jeune successeur du prophète rallier un parti, vaincre son rival, remonter sur la chaire de Mahomet, en être précipité une seconde fois en 930, reparaître trois jours après au faîte de la puissance, apprendre que son armée a été taillée en pièces par mille Karmates qui avaient pillé la Mecque et massacré les

pèlerins, trembler sur le trône dont il est descendu plus d'une fois, entendre autour de ses murs les cris séditieux d'un nombre immense de mécontents armés, qui, sous les ordres d'un général mal récompensé de ses services, proclament Kacher, son ancien compétiteur qu'il tenait dans les fers, se réveiller trop tard de sa mollesse, appeler en vain à son secours un peuple qui désire sa perte, ne réunir qu'un petit nombre de guerriers, et perdre le pouvoir et la vie en combattant les insurgés.

Obéidollah Ier, Mohadi-Fatimite, ou khalife de l'Afrique septentrionale, avait vu, en 913, le pays de Barca et Alexandrie reconnaître sa puissance; mais Mune, général de Bagdad, avait battu son armée et l'avait contraint à renoncer pour quelque temps à cette ville d'Alexandrie. C'était ce libérateur de l'Égypte, dont le khalife Moktader avait négligé de récompenser convenablement les services, et qui devait voir rouler la tête du khalife à ses pieds. Heureusement pour l'humanité, le despotisme a besoin, pour se soutenir même pendant une courte durée, de qualités énergiques et de talents plus rares qu'on ne le pense. Voilà pourquoi le despotisme ne peut pas être véritablement héréditaire.

Il semble qu'Obéidollah était convaincu de cette vérité, et que, ne pouvant pas compter sur le maintien de sa dynastie, il voulut laisser un autre monument de sa renommée. Il fit bâtir une ville à laquelle il donna le nom de *Mahadich*, et la décora de belles demeures dont il fit présent à ses généraux.

En cherchant à s'attacher par ses dons ceux qui devaient le servir, il voulut rompre tous les liens qui pouvaient ramener les musulmans qui lui étaient soumis vers le khalife de Bagdad. Il imagina de les séparer des Arabes de l'Orient, par ce qui pouvait agir avec le plus de force sur leur cœur et sur leur imagination. Il adopta et tâcha de leur inspirer des principes religieux différents de ceux que l'on suivait sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Mais il faudrait supposer que sa raison se fût totalement éclipsée, pour penser, avec quelques auteurs, qu'il avait voulu consacrer des maximes, non seulement opposées à celles du Coran, mais subversives de tout ordre social, de tout gouvernement, et principalement de toute autorité absolue. Comment croire, par exemple, qu'il avait voulu établir comme une sorte de dogme, *que l'homme ne doit avoir d'autre but que celui de jouir de la vie, et qu'il ne doit mettre d'autres bornes à ses jouissances que celles de ses forces?*

Pendant que tous ces évènements se passaient dans l'Afrique mahométane, Abdalla, le roi musulman de Cordoue, avait succombé à ses chagrins en 912. Il avait laissé des enfants; mais le mérite de son neveu Abdérame, ou Abdourahman III, le fit préférer par les Maures, qui le nommèrent leur monarque.

A peine ce prince, âgé de vingt-quatre ans, fut-il monté sur le trône de Cordoue, qu'il justifia le choix des musulmans. Il ne négligea rien pour dissiper les insurrections qui agitaient une grande

[redacted]

partie de ses états, calmer les troubles, apaiser les mécontentements, et ramener l'union, l'ordre et la sécurité. Il se fit appeler *al munacer ledinila, défenseur de la loi de Dieu*, et *ami-amomeni, chef ou roi des croyants;* et ce fut de ce dernier titre, que vint par corruption celui d'*émir amamolin*, ou de *miramolin* qu'on lui donna.

Don Alphonse avait cessé de vivre, après avoir fait une nouvelle campagne très brillante contre les Maures, et avoir laissé à l'église d'Oviédo le manuscrit de la chronique qu'il avait composée, et qui s'étend depuis l'élection de Wamba jusques à la mort du père de don Alphonse.

(913) Don Ordogno, à qui ce même prince avait cédé la Galice lors de son abdication, entra dans la Lusitanie ou dans le Portugal, à la tête d'un corps de troupes, brûla les villages, massacra les habitants ou les fit esclaves, et revint avec de nombreux produits de cet horrible brigandage.

Don Garcie mourut sans laisser de postérité. Ordogno réunit tous les états d'Alphonse. Ce fut à Léon qu'il établit sa demeure; et l'on a écrit que, depuis cette époque, les rois d'Oviédo ou des Asturies ont pris le titre de rois de Léon.

Mais le nouveau roi va porter dans le bassin du Tage la même désolation que le roi de Galice dans la Lusitanie (914). Ordogno passe les hautes montagnes de Castille au-delà d'Avila, assiège Talaveyra de la Reyna, bat une armée qu'Abdérame envoie contre lui, prend la ville de vive force, la détruit en partie, immole la garnison, donne des fers aux

habitants, ramène dans ses états son armée chargée des dépouilles des vaincus, et, malgré cette féroce incursion, digne des Huns d'Attila, n'ajoute ni à l'étendue de son royaume, ni à la sûreté de ses frontières. Ne croirait-on pas lire l'histoire des hordes sanguinaires du nord de l'Amérique? Et quelles étaient donc les funestes idées de ce siècle, puisque, parmi tant de saints personnages qui dirigeaient les monastères, instruisaient les fidèles du haut de la chaire épiscopale, ou recevaient dans des grottes écartées les hommages même des rois, aucune voix ne s'éleva contre tant de cruautés, et n'invoqua en faveur de l'humanité éplorée les divins préceptes de l'évangile de Jésus?

Pendant que, sur les rives du Tage, les débris des villes et des hameaux étaient encore fumants, don Sanche, roi de Navarre, entra dans la province de Rioja; il suivit le cours de l'Èbre, s'empara de plusieurs villes, et porta ses frontières jusques aux montagnes qui séparent le bassin de l'Èbre des sources du Douro.

(915) Cependant les ravages qu'Ordogno n'avait cessé de faire, soit dans le bassin du Tage, soit dans celui de la Guadiana vers Mérida et Badajoz, avaient vivement irrité Abdérame : il veut faire un grand effort contre les chrétiens; il appelle à son secours les musulmans d'Afrique. Mahomet Almotaraf, qui commandait dans Ceuta, lui amène ses guerriers. Marmol a écrit que l'armée du roi de Cordoue était de quatre-vingt mille hommes. Elle s'était avancée jusques au Douro; elle campait auprès de Saint-

les bassins du Douro, du Tage et de la Guadiana; il s'avance jusques à une journée de Cordoue, répand l'effroi dans le palais d'Abdérame, dont les principales troupes sont éloignées, n'ose pas néanmoins attaquer la ville, et former un siége dangereux à une très grande distance de ses états, mais détruit un grand nombre de places, et conduit à Léon de nombreux esclaves et ses soldats chargés de richesses.

Un grand danger cependant menace l'armée imprudente qui a passé les Pyrénées. Le roi don Sanche de Navarre et son fils l'infant don Garcie l'attendent dans les défilés qu'ils connaissent si bien, et par lesquels elle doit rentrer dans la péninsule. Les Maures s'étaient avancés en France jusques aux portes de Toulouse; ils s'étaient divisés dans leur retour. Un de leurs corps doit descendre en Espagne par la vallée de Jaca, et l'autre par celle de Roncal, qui est moins éloignée de Pampelune. Don Sanche et tous les habitants des gorges fondent sur ce second corps du haut des Pyrénées, le taillent en pièces, renouvellent le désastre de Roncevaux, et s'emparent de tout le butin que les musulmans ont enlevé aux Français.

Pendant cette épouvantable défaite, le premier corps avait gagné les bords de l'Èbre : don Sanche le poursuit, remporte une seconde victoire, massacre ou disperse les musulmans, et congédie ses soldats enrichis de dépouilles.

Pendant que dans l'année suivante, 922, don Garcie, ayant rassemblé les guerriers de son père,

reprenait presque toutes les places du bassin de l'Èbre, que les Sarrasins avaient enlevées au royaume de Navarre, le roi de Léon souillait sa gloire militaire par un tyrannique abus de son pouvoir. Les comtes ou gouverneurs de la Castille, à qui il avait ordonné de venir le joindre à la tête de leurs hommes d'armes lorsqu'il était allé au secours de la Navarre, n'avaient pas obéi; leur absence avait peut-être été la seule cause de la défaite sanglante éprouvée par les rois de Léon et de Navarre. On les soupçonnait de vouloir se rendre indépendants. Ordogno les convoqua à Burgos : les principaux comtes refusèrent de s'y rendre. S'ils n'étaient pas infidèles, ils étaient du moins rebelles à l'autorité de leur roi. Ordogno fit son devoir, rassembla des troupes, et leur ordonna de venir auprès de lui à Carrion. Les comtes, intimidés des préparatifs du roi, obéirent. Ordogno pouvait les faire juger; il les fit arrêter d'abord après leur arrivée. Ils étaient au nombre de quatre. Il voulut qu'on les conduisît à Léon; mais au lieu de les livrer aux juges que la loi ou l'usage leur donnait, il céda à une politique aussi funeste que cruelle, et commanda qu'ils fussent étranglés dans leur prison.

Il épousa en troisièmes noces une princesse de Navarre, sœur ou fille de don Garcie; et bientôt après il mourut à Léon.

Il laissait deux enfants d'Elvire, sa première femme, don Alphonse et don Ramire; mais son frère don Froïla II fut proclamé roi.

Le règne de ce Froïla a été marqué par des

actes de cruauté et de tyrannie, et sa mémoire a été exécrée.

Son successeur fut Alphonse IV, son neveu, et fils d'Ordogno II.

En 927, cet Alphonse IV, ayant perdu sa femme qu'il aimait tendrement, abdiqua la couronne en faveur de son frère Ramire, et se retira dans un monastère (928). Mais, dès l'année suivante, il regretta le pouvoir qu'il avait cédé, voulut le reprendre, sortit de son cloître, et revint à Léon, où il avait beaucoup de partisans. Don Ramire accourt de Zamora, à la tête des troupes qu'il avait réunies pour aller combattre les musulmans. La ville de Léon lui ferme ses portes : il l'investit. Le siége traîne en longueur. Deux années s'écoulent. Don Ramire apprend que ses cousins, les trois fils de Froïla II, ont cessé de reconnaître son autorité, et sont à la tête d'un grand nombre d'Asturiens. Il redouble d'efforts contre la ville qu'il assiège, il en garde toutes les avenues. La famine contraint les habitants à se rendre. Don Ramire fait arrêter don Alphonse, accorde une amnistie à tous ceux qui ont suivi son parti, et marche contre les Asturiens, qui, effrayés du grand nombre de ses soldats, lui livrent les fils de Froïla II. Le roi de Léon revient dans sa capitale, renferme dans une étroite prison ses cousins et son frère, de qui il tenait la couronne, et, digne descendant des plus barbares Visigoths, leur fait crever les yeux.

Don Ramire veut faire oublier tant de cruauté ;

il va porter ses armes contre les mahométans. Il pouvait d'autant plus penser à reculer ses frontières, à les assurer, et à satisfaire l'ardeur effrénée de ses guerriers pour le pillage, qu'il n'avait à redouter que les Sarrasins. Les hautes montagnes qui enceignaient presque tous ses états garantissaient son royaume du fléau des Normands.

Que les contrées anglo-saxonnes de la Grande-Bretagne étaient éloignées d'être ainsi à l'abri de leurs funestes incursions!

Leur roi Édouard Ier, ou l'Ancien, venait de perdre un allié fidèle par la mort du mari de sa sœur, le comte Éthelred de Mercie. Éthelflida, sa veuve, gouvernait à sa place cette province ou plutôt cet ancien royaume. Elle en avait fortifié les places contre les invasions des Danois. Forcée de marcher contre les Gallois, ou anciens Bretons réfugiés dans le pays de Galles, elle les avait combattus en héroïne, et la victoire avait couronné, dans plusieurs combats, sa valeur et celle de ses guerriers. Édouard, pendant ces exploits de sa sœur, avait rebâti la ville d'Hertford, que les hommes du Nord avaient ruinée, élevé contre eux le fort de Witham, dans le comté d'Essex, et profité d'un intervalle de tranquillité pour donner une plus grande étendue à l'école aujourd'hui université de Cambridge, lorsque les Danois se jetèrent dans les comtés de Bedford et d'Oxford. (915) A peine avaient-ils été obligés de se retirer, qu'un grand nombre d'autres Danois, commandés par Otar et Rohaud, entrèrent dans la Saverne, et

s'avancèrent vers Erchenfield. Les habitants du comté d'Herford, de celui de Glocester, et des contrées voisines, prirent les armes, et les mirent en déroute dans un combat où périrent Rohaud et le frère d'Otar. Les vaincus se retirèrent dans un bois, furent forcés de capituler, de promettre de sortir des royaumes d'Édouard, et de donner des otages.

Lorsque Édouard eut délivré sa patrie de ces Barbares, il marcha vers le Buckingham, où il construisit plusieurs forteresses, et dont les Danois s'empressèrent de reconnaître l'autorité du roi, ainsi que ceux du Betford et du Northampton. (919) D'un autre côté, sa sœur Éthelflida avait réduit sous la domination d'Édouard le comté de Leicester et une partie du Northumberland; mais la mort enleva au roi des Anglo-Saxons cette sœur aussi chérie qu'admirée, cet héroïque défenseur de son pays.

Cette princesse laissa une fille, nommée Elfwinna, héritière du comté de Mercie. Elfwinna, craignant qu'Édouard, son oncle, ne voulût réunir à sa couronne ce comté héréditaire, oublia ses devoirs, la gloire de sa mère, sa parenté avec le roi; elle ne craignit pas de réclamer le secours de Réginald, puissant chef des Danois, de faire un traité secret avec ce chef, auquel des historiens ont donné le nom de roi, et de consentir à épouser cet ennemi de sa nation et de sa famille. Mais cette coupable convention, dont son oncle fut bientôt instruit, produisit ce qu'elle voulait éviter par sa

trahison. Édouard s'empara des principales villes de la Mercie, reçut le serment de fidélité des habitants, la réunit à ses autres états, en déclara Londres la capitale, pardonna à la jeune princesse, mais l'emmena dans le Westsex.

De nouveaux succès signalent les armes d'Édouard pendant deux ans. Il taille en pièces les soldats de Léofred, chef ou prince des Danois, qui, après avoir assemblé une armée en Irlande, avait débarqué dans le pays de Galles. Il prend Colchester et plusieurs forts. Il contraint les Danois du Southampton, du Cambridge, de presque toute l'Eastanglie, de poser les armes, qu'ils avaient prises avec une sorte de fureur, et de se soumettre aux conditions qu'il veut leur imposer. Mais il abuse cruellement de ses victoires; il fait couper la tête au prince Léofred, son prisonnier, et la garnison de Glocester est passée au fil de l'épée.

Pendant qu'il réduisait ainsi les Danois méridionaux de la Grande-Bretagne, son fils Adelstan ou Athelstan, à qui le grand Alfred, le père d'Édouard, avait donné ses premières armes, et qui avait été élevé au milieu des camps par les conseils et les leçons de sa tante Ethelflida, marcha vers le nord à la tête d'une armée. C'était dans le Northumberland qu'Athelstan voulait pénétrer. C'était dans cette contrée que les Danois vivaient indépendants des Anglo-Saxons; et c'est de ce centre de leur domination qu'ils fomentaient ou favorisaient les troubles des royaumes anglais; c'est là qu'il fallait détruire leur puissance, pour tarir la source

des dangers qui menaçaient les états d'Édouard.

Dans le moment où Athelstan allait tenter l'importante expédition que son père venait de lui confier, les Danois étaient divisés entre eux; ils obéissaient à deux chefs rivaux l'un de l'autre. Ces deux chefs ou rois ne se trompèrent pas sur leur situation périlleuse; ils suspendirent leur animosité, ils réunirent leurs forces, ils appelèrent les Écossais à leur secours. Mais les guerriers d'Écosse et ceux des deux rois furent défaits par Athelstan; il les força à demander la paix. Ils se soumirent au sceptre d'Édouard; et le roi d'Écosse lui-même, Constantin III, le successeur de Donald VI, le reconnut pour le suzerain des pays de l'ancien royaume de Northumbrie, qui faisaient partie de ses états.

Ce grand succès procura à l'Angleterre plusieurs années de paix et de tranquillité, pendant lesquelles Édouard acquit la première gloire des rois, celle de gouverner avec justice, avec bonté, et de réparer les suites funestes de guerres et d'agitations désastreuses.

Ce prince étant mort en 927, Athelstan fut élu à sa place, et couronné à Kington, près de la Tamise, dans la trentième année de son âge.

Cependant plusieurs seigneurs ambitieux forment une conspiration contre Athelstan, et veulent placer sur le trône son frère Edwin. Le roi, informé du complot, en fait arrêter le chef, qui se nommait Alfred; et voici ce que rapporte à ce sujet l'historien d'Angleterre Guillaume de Malmesbury,

et qui ne sera pas inutile pour faire connaître les idées du siècle.

Les preuves du crime du conjûré Alfred n'ayant pas paru suffisantes, il est envoyé à Rome, pour paraître devant le pape et se purger, par serment, de la conspiration dont on l'accusait. Il jura devant l'autel qu'il était innocent; mais, saisi à l'instant par un violent accès d'un mal inconnu et terrible, il expire aux yeux du pape. Le pontife regarde sa mort comme une punition de son parjure, décide qu'Alfred était coupable, et, ce qui est singulier, écrit au roi pour lui demander s'il veut que le cadavre du criminel reçoive la sépulture ecclésiastique. Athelstan consent à ce qu'Alfred soit enterré avec les cérémonies religieuses ordinaires; et néanmoins il confisque les biens d'Alfred, les donne au monastère de Malmesbury, et veut que tous les détails relatifs au crime et à la punition d'Alfred soient insérés dans l'acte de donation fait en faveur du couvent dont l'historien Guillaume a été un des religieux.

Les Danois ne pouvaient s'accoutumer à l'obéissance qu'ils avaient promise. On était à cette époque bien loin de connaître l'art de fondre deux nations ensemble, en faisant partager aux individus des deux peuples, et sans aucune partialité, les mêmes droits, les mêmes biens, les mêmes avantages.

Les hommes du Nord reprirent donc les armes. Athelstan entra si rapidement dans le Northumberland, que les Danois, surpris et consternés, ne

firent aucune résistance. Guthred, un de leurs chefs, eut à peine le temps de se sauver en Écosse. Athelstan le demanda au roi des Écossais, qui donna secrètement à Guthred les moyens de s'échapper, et vint, dans une entrevue, s'arranger en apparence avec le roi d'Angleterre.

Guthred fit sur la ville d'Yorck une tentative qui ne lui réussit pas; il parcourut en pirate les mers voisines des îles britanniques. Dégoûté de cette vie agitée et périlleuse, il se livra à la générosité d'Athelstan, qui le traita avec noblesse; mais, ennuyé du repos, il s'éloigna de la cour d'Athelstan, sans qu'on ait su ce qu'il était devenu.

Son frère Anlaf, qui s'était sauvé en Irlande, passa à la cour d'Écosse, et persuada à Constantin III, qui y régnait, d'attaquer le Northumberland. Howel, roi des anciens Bretons du pays de Galles, se ligua avec Constantin. Athelstan battit Howel, lui imposa un tribut plus fort que celui qu'il payait avant sa défection, repoussa les troupes de Constantin; et, modéré au milieu de son triomphe, lui rendit avec la paix toutes les places écossaises qu'il avait prises.

Les deux extrémités occidentale et orientale de l'Europe avaient donc continué d'être gouvernées par des princes dignes des regards de la postérité.

Oleg avait conservé le gouvernement de la Russie. On éprouve une surprise mêlée à une grande satisfaction, lorsqu'on voit, dès les premières années du dixième siècle, les Wareigues, les Slaves,

les Russes de ce royaume de Kiow, à la tête duquel était Oleg, régis par un code écrit qui établissait une proportion assez juste entre les délits et les peines, protégeait le sexe le plus faible, en donnant aux femmes une part de la fortune de leurs époux, déclarait les fautes personnelles, ne laissait pas retomber les crimes sur les veuves ou sur les enfants innocents des coupables, ôtait aux puissants l'espérance de l'impunité, et défendait les héritages des familles et les droits des testateurs contre l'avidité et la volonté arbitraire des souverains ou de leurs ministres.

Oleg avait donc bien plus fait que de vaincre, pour sa gloire et l'avantage du peuple qui l'honorait : il avait donné ou conservé des lois sages et protectrices à sa brave nation. Un serpent venimeux le mordit à la jambe, et lui donna la mort en 913. Igor n'inspirait ni le même respect ni la même crainte; plusieurs peuples voulurent secouer sa domination : mais les Drewliens, qui s'étaient soulevés les premiers, furent soumis à un nouveau tribut plus pesant que l'ancien; et les Ouglitches, malgré la constance avec laquelle ils soutinrent le siége de Pérésetchen, furent contraints de donner annuellement une martre par feu.

En 919, les Petchenègues sortent des bois voisins du Jaïk et du Volga; ils se jettent sur la Russie. Igor est obligé de négocier; mais quelques années plus tard il gagne contre eux une bataille qui détruit leur force pour long-temps.

Pendant qu'un nouveau royaume se formait

ainsi dans des contrées dont les rapports avec le reste de l'Europe étaient si récents, la ville qui avait commandé à cette même Europe, et qui, pendant tant de siècles, avait ignoré l'existence des sauvages habitants des pays boréaux arrosés par le Don et par le Borysthène, était le théâtre de discordes, d'agitations et de troubles.

Le pape Anastase avait succédé à Sergius III, et Landon, qui avait remplacé cet Anastase, troisième du nom, venait de cesser de vivre. Adalbert, duc de Spolette, le mari de Marozie, et le dominateur de Rome, désira que le successeur de Landon fût dévoué à ses volontés. Son influence dans Rome était toute-puissante; il fit aisément réunir tous les suffrages en faveur de l'archevêque de Ravenne, qui, vivant dans une liaison coupable avec Théodora, sœur de Marozie, paraissait entièrement asservi à cette seconde fille de la première Théodora (915). L'archevêque en montant sur la chaire pontificale prit le nom de Jean X. La passion de ce pape pour Théodora ne nuisit cependant pas à son courage. Les Sarrasins occupaient des postes importants sur les bords du Garigliano. Jean X se mit à la tête d'un corps d'armée, marcha contre les Sarrasins, les battit, et les chassa de leurs établissements.

Ce pontife victorieux ne voulut plus supporter le joug du duc de Spolette: brouillé avec ce prince et redoutant ses intrigues, il l'obligea à sortir de Rome en 924. Adalbert chercha à se venger du pontife; mais il mourut en 926, et, suivant quel-

ques auteurs, Jean X fut soupçonné de l'avoir fait assassiner. Quoi qu'il en soit, le ressentiment d'Adalbert était passé dans l'âme de Marozie, sa veuve : elle épousa en secondes noces Wido ou Guy, frère de Hugues, roi d'Italie ou de Lombardie ; et, d'accord avec son nouvel époux, elle fit arrêter le pape qui avait été pendant si long-temps l'amant de sa sœur, et le fit jeter dans une prison où il fut étouffé.

Cependant, dès 922, Rodolphe II, qui avait succédé à son père Rodolphe Ier dans le royaume de la Haute-Bourgogne ou de la Bourgogne transjurane, est appelé par les Italiens contre l'empereur Bérenger. Il passe les Alpes, pénètre sans obstacle jusques à Pavie, y est proclamé roi d'Italie, et couronné par Lambert, archevêque de Milan.

Que cette couronne lombarde ou italienne était mobile au gré d'un peuple qu'aucune loi fondamentale ne garantissait de sa légèreté ni de l'oppression qui excitait ses mécontentements !

(923) Le nouveau roi défait Bérenger à la bataille de Fiorenzuola, entre Plaisance et Borgo-Sandomino ; il s'empare de toutes les villes d'Italie, à l'exception de Vérone, où Bérenger s'est renfermé. Mais bientôt la fortune paraît favoriser Bérenger. Ce prince sort de Vérone et attaque Rodolphe. Les inconstants Italiens sont près d'abandonner le prince qu'ils ont appelé ; mais un renfort considérable arrive au secours du roi de la Haute-Bourgogne : la victoire couronne ses efforts, et peu de temps après Bérenger est assassiné.

Rodolphe se réunit avec Hugues, le comte de Provence, pour combattre des Hongrois parvenus par le Mont-Cenis dans le gouvernement de Hugues, qui, en 924, taille en pièces, sur les bords du Rhône, une partie de ces terribles dévastateurs. Mais, en 925, sa manière de gouverner irrite les Italiens : ils conspirent contre lui ; ils envoient une ambassade à Hugues pour l'inviter à venir régner sur eux. Rodolphe se retire en Bourgogne.

Hugues arrive en Italie, secondé par le pape, qui redoutait Rodolphe, et voyait avec plaisir toutes les divisions qui pouvaient favoriser l'agrandissement du pouvoir pontifical ; il est accueilli avec de telles démonstrations de joie, que pendant long-temps on a dit proverbialement en Provence : *Reçu comme le roi Hugues*. Il est sacré à Milan roi de Lombardie, en 926. Quel malheureux pays que celui qui voit tant de princes ennemis les uns des autres se succéder avec une si grande rapidité!

929 Hugues repassa les monts au bout de deux ans. L'empereur Louis-l'Aveugle termine sa vie infortunée, et Hugues conserve en Provence l'autorité souveraine qu'il y avait exercée au nom du malheureux Louis.

L'Allemagne n'avait pas été moins agitée que l'Italie. Otton dit le Grand, duc de Saxe et de Thuringe, était mort vers 912 : ses biens patrimoniaux, ou ses propriétés allodiales, qui consistaient principalement dans les terres de Brunswick et

de Zelle, passèrent à son fils Henri. Aucune autorité ne pouvait priver Henri de ces propriétés paternelles, la transmission en était sacrée; mais l'hérédité des fiefs était encore souvent contestée par les souverains. Le roi Conrad, redoutant la trop grande puissance de Henri, ne voulut l'investir que du duché de Saxe, et donna celui de Thuringe à Burkard.

Les états de Saxe déterminèrent facilement Henri à réclamer, les armes à la main, le duché de Thuringe, qu'il prétendait héréditaire. Il entra dans cette province, en chassa le nouveau duc et s'en empara. Conrad voulut en vain la lui enlever; il perdit deux batailles. Plus favorisé par la fortune dans la guerre qu'il entreprit contre Charles-le-Simple, roi de France, il s'empara de l'Alsace et du pays d'Utrecht; mais cet accroissement de puissance inspirant des alarmes à Henri, le duc de Saxe fit une alliance avec le roi des Français. Voilà donc un gouverneur de province, héréditaire ou non, qui, au lieu de s'adresser à une diète générale pour réclamer contre un acte qu'il regarde comme injuste, se révolte contre son roi, lui fait la guerre, et se ligue avec son plus grand ennemi. Quel gouvernement, ou plutôt quelle anarchie!

L'exemple de Henri devient contagieux. Les Hongrois font une nouvelle irruption dans l'Allemagne; ils pénètrent jusques au Rhin, brûlent la ville de Bâle, ravagent l'Alsace que Conrad venait de conquérir (915). Un des grands vassaux du royaume de Germanie, le duc de Bavière, porte

l'insubordination, la révolte et l'indifférence pour sa patrie, au point de se liguer avec les Hongrois qui dévastent l'Allemagne, et un officier du duc de Souabe se déclare duc de cette province.

Il est à remarquer qu'au milieu d'une si grande défection, d'embarras multipliés et de dangers sans cesse croissants, Conrad, qui n'était que roi de Germanie, qui ne prit jamais ni le titre d'empereur ni même celui de roi d'Italie, envoya néanmoins Halton, archevêque de Mayence, dans cette même Italie, pour demander le tribut annuel que ce royaume avait payé aux empereurs Charles-le-Gros et Arnoul.

Mais il prend une mesure importante et plus sûre pour rétablir l'autorité royale, que les grands vassaux de Germanie ébranlent, diminuent ou usurpent. Il s'adresse aux représentants de la nation; il convoque à Altheim, auprès de Nordlingue en Souabe, une diète et un synode. On accuse devant les états les princes ou grands vassaux révoltés; le duc Arnoul de Bavière, celui qui s'était ligué avec les Hongrois, les ennemis de son pays et de son roi, et qui, par ce crime seul, n'aurait que trop mérité son surnom de Mauvais, est proscrit par la diète, et excommunié par le synode. Erchanger, celui qui avait usurpé la Souabe, et Berthold, étaient tous les deux frères de Cunégonde, veuve d'un duc de Bavière, et épouse de Conrad. Cette alliance avec le roi, cette parenté si proche avec la reine, ne peuvent les sauver; leur tête tombe sur l'échafaud. Les états poursuivent, et le

synode excommunie tous ceux qui manqueraient de fidélité au roi Conrad.

(919) Le roi, avec le consentement des états de Souabe, donne le duché de cette province à Burkard II, qu'on a cru fils de Burkard Ier. Le duc Arnoul de Bavière veut résister à la décision de la diète; Conrad marche contre lui à la tête d'une armée : Arnoul se sauve chez les Hongrois, avec sa famille et ses trésors. Pendant que le roi se prépare à le poursuivre et à porter des coups terribles à la puissance des Hongrois, il soutient ce qu'il regarde comme un des droits de sa couronne, dans une circonstance qu'il n'est pas inutile de faire observer; il casse l'élection que le clergé et le peuple de Brême venaient de faire d'un archevêque, nomme à l'archevêché le chapelain de celui qu'il vient de destituer; et, ce qui n'est pas moins digne d'attention et prouve que le pontife de Rome ne s'opposait pas aux prétentions du roi, le pape Jean X s'empresse d'envoyer le pallium à l'archevêque nommé par le roi de Germanie.

Dans une autre circonstance, défenseur des droits de son sceptre et de l'autorité des lois, il se hâte de casser une sentence par laquelle l'évêque d'Holberstadt avait excommunié le duc Henri de Saxe, pour avoir épousé une veuve qui s'était retirée dans un couvent.

Quelque temps auparavant Reynier, duc de Lorraine, était mort. Son fils aîné Giselbert lui avait succédé dans le gouvernement du duché proprement dit, et il avait eu pour successeur,

dans celui du Hainaut, son fils cadet Reynier, surnommé au Long-Cou, et d'où sont sortis les ducs de Brabant, tige de la maison de Hesse.

(919) Cependant Conrad est blessé dans un combat contre les Hongrois. Il sent que sa mort est prochaine; il oublie tous ses ressentiments contre le duc de Saxe; il ne se souvient plus de la révolte de Henri; il ne pense qu'au bien de son royaume : il appelle au trône par ses vœux, non pas son frère, mais celui qu'il croit le plus propre à porter la couronne au milieu des orages qui grondent sur sa patrie. Il désigne Henri pour son successeur; il ordonne à son frère Éberhard de lui porter le diadème, le manteau, l'épée et la lance des rois.

Quatre écoles germaniques, célèbres sous Conrad, avaient donné un éclat particulier au diadème de ce prince. Il avait encouragé ces écoles de Liége, de Corvey, où florissaient l'historien Witekind, de Lobes, et de Saint-Gal, dont Notker-le-Bègue avait été directeur.

Lorsque Éberhard arriva auprès de Henri, il le trouva occupé à la chasse à l'oiseau; et c'est de là que vint le surnom d'*Oiseleur* qui lui fut donné dans un siècle où le défaut de noms de famille héréditaires rendait les surnoms presque nécessaires pour la distinction des individus, et faisait presque toujours tirer ces dénominations souvent bizarres, des formes, des actions, ou des circonstances les moins importantes.

Mais la désignation de Conrad et l'envoi des or-

nements royaux n'étaient tout au plus pour Henri qu'une prévention favorable. Les ducs ou grands vassaux du royaume ne pensaient qu'à augmenter ou raffermir leur puissance dans les provinces dont ils étaient les chefs ; ils tendaient d'autant plus à accroître leurs forces et à obtenir une indépendance absolue, qu'il n'y avait plus en Germanie de prince issu du sang de Charlemagne : ils n'avaient point à combattre l'influence de l'ombre du grand roi.

Éberhard, fidèle aux intentions de son frère, commence par s'adresser aux états de la France rhénane ou de la Franconie, dont il était gouverneur ; il leur montre dans Henri le plus puissant des chefs de la nation, le prince le plus capable de la défendre contre l'étranger, de dissiper les troubles civils, et de resserrer les liens des différents peuples germaniques. Il leur persuade de reconnaître Henri pour leur roi. Il obtient que ces états de la France rhénane se réunissent à Fritzlar avec ceux de la Saxe ; et Henri y est élu par les principaux du clergé, de la noblesse et de l'armée. On couronne le nouveau roi, qui confirme Éberhard dans son duché de Franconie ou de la France rhénane, laquelle comprenait alors les contrées nommées depuis Palatinat du Rhin, les environs de Worms, ceux de Francfort et la Wétéravie.

Mais deux grandes provinces de la Germanie, la Souabe et la Bavière, ne reconnaissaient pas son autorité. Burkard, duc de Souabe, avait aspiré à la couronne, et prétendait à l'indépendance. Henri,

à la tête des troupes de la Saxe et de la Franconie, soumet à son sceptre, et Burkard, et ses villes et ses nobles.

A peine Arnoul avait-il appris la mort de Conrad, qu'il avait quitté la Hongrie, et était rentré dans le duché de Bavière. Les états bavarois, bien aises de voir un prince de leur nation sur le trône de Germanie, non seulement reçoivent Arnoul comme leur duc, mais l'engagent à réclamer la couronne germanique, comme descendant par les femmes des Carlovingiens. Henri s'avance contre ce compétiteur, et l'assiège dans Ratisbonne. Arnoul est obligé de céder (920). Il reconnaît Henri pour son roi; il se déclare son vassal: mais Henri, en l'investissant du duché, lui abandonne le droit de nommer aux évêchés de Bavière, et l'inspection des margraves du Nordgau et des comtes de la France orientale, que l'on nomme aujourd'hui Franconie.

Charles-le-Simple, roi des Français, crut cependant, comme le duc Arnoul, pouvoir profiter de la mort de Conrad. Il envahit l'Alsace et les autres parties du royaume de Lorraine qui avaient reconnu Conrad pour leur souverain. Mais ayant voulu contester au duc Giselbert de Lorraine le droit de nommer à l'évêché de Liége, Giselbert l'abandonna, embrassa le parti de Henri, et le nouveau roi de Germanie s'empara à son tour d'une partie de la Lorraine.

Les deux monarques eurent une conférence dans une île du Rhin, voisine de Bonn, et y signèrent

un traité de paix et d'alliance (921). Charles salua Henri comme roi légitime des Francs ou Français orientaux, et Henri salua Charles comme roi des Francs occidentaux. Ils convinrent de conserver en Lorraine leurs possessions actuelles. Les révolutions de la France donnèrent à Henri, dans les années suivantes, la facilité d'assujettir à sa couronne la haute Lorraine et même la ville de Metz; mais il perdit une grande bataille contre les Hongrois, dans les environs de Wurtzen, et ces hardis dévastateurs n'étant plus contenus par les troupes de Henri, se répandirent dans l'Allemagne et la ravagèrent de nouveau.

Le roi de Germanie rassembla de nouveaux soldats, attaqua les Hongrois, redoubla d'efforts, fit prisonnier un de leurs principaux chefs, et les força à consentir à une trève de neuf ans, et à renoncer au tribut que le roi Conrad leur avait promis.

C'est dans cet intervalle de tranquillité que, profitant de la terreur qu'inspiraient les Hongrois, il organisa contre eux une milice redoutable, que l'on a regardée comme l'origine de l'institution militaire connue en Allemagne sous le nom de *Hergewette*, et sous des noms analogues, dans des temps plus récents. Il engage tous les peuples de la Germanie à se liguer homme par homme contre les Hongrois; il fait prendre les armes aux aînés de chaque famille; il fait payer leur équipement sur l'héritage commun de toute la maison; il les rassemble, leur assigne une solde, les soumet à

une discipline rigoureuse, les fait exercer au maniement des armes, aux évolutions, aux manœuvres militaires, et, ce qui est bien plus remarquable, parvient à donner à leurs réunions tous les caractères d'une milice perpétuelle. Ce sont ces exercices, ces manœuvres et ces évolutions, ces espèces de jeux militaires, semblables à ceux des armées romaines et aux jeux troyens des anciens Grecs, qui ont fait croire que Henri-l'Oiseleur avait été l'inventeur des véritables tournois.

Mais Henri acquiert de plus grands droits à la reconnaissance de la postérité, par des institutions bien plus utiles au développement de la civilisation.

Non seulement il fait relever les forts dont Charlemagne avait garni les frontières orientales de la Germanie, mais encore il fait environner de murs les principaux bourgs de la Saxe et d'autres contrées germaniques. Il fait construire des villes nouvelles; il y attire une grande partie des nobles, c'est-à-dire des guerriers et des hommes libres des campagnes. Il ne néglige rien pour vaincre les anciennes habitudes qui inspiraient aux Germains un goût si vif pour l'habitation des champs et des bois si chers à leurs aïeux, et tant de répugnance pour le séjour des cités renfermées dans d'étroites enceintes. Il donne de grands priviléges aux villes; il y fixe la culture des arts et les ateliers de l'industrie; il y établit les foires; il y réunit les assemblées publiques; il y institue des fêtes populaires. Mais que sont tous les efforts d'un monarque,

sans des institutions permanentes et l'intervention de l'assentiment national? L'opinion peut être un moment ébranlée, mais elle reprend bientôt tout son empire. Les nobles des campagnes germaniques se séparent de ceux qui sont devenus citadins : les dénominations qu'ils emploient les en éloignent encore davantage; ils prennent ou gardent le titre de *patriciens*, et donnent le nom de *villains* à ceux dont ils s'écartent : bientôt ils ne voudront plus les reconnaître.

Les guerres contre les Hongrois et les ravages de ces dévastateurs avaient fait périr un grand nombre de pères de famille. Henri rassemble les filles orphelines de ces courageuses mais infortunées victimes des Hongrois; il leur ouvre des asiles, il leur donne des règles de conduite, il fonde ces règles sur des principes religieux. Mais ces chanoinesses ne perdent par aucun vœu ni la liberté de sortir des maisons dans lesquelles on les a réunies ni celle de se marier.

Le roi cependant acquiert une grande gloire militaire. Il mène aux combats les troupes qu'il avait préparées contre les Hongrois; il les dirige contre les Slaves et les Venèdes du nord de la Germanie et des bords de la Baltique. Il pénètre dans leurs marais; il s'empare du Brandebourg, de la Misnie, de la Lusace; il confie à des margraves le gouvernement de ces nouvelles frontières; il soumet la Bohême aux tributs qu'elle avait promis aux Carlovingiens; il réunit à sa couronne les portions du royaume de Lorraine qui étaient restées

[redacted]

sous la domination du roi des Français occidentaux, fait prisonnier, dans Sulpich, le duc Giselbert, lui rend son gouvernement et lui donne la main de sa fille Gelberge.

De nouveaux succès l'attendent à l'extrémité occidentale de la Germanie du nord. Il déclare la guerre à Gormon, roi de Danemarck, qui avait ravagé les frontières de la marche germanique septentrionale; il l'oblige à lui céder le vaste territoire compris entre l'Eider et la rivière de Slie, établit à Sleswic le siége du margraviat septentrional, recule jusques à cette rivière de Slie les limites de ce margraviat que Charlemagne avait posées sur les bords de l'Eider, fait consentir le roi danois à protéger les prêtres que l'archevêque de Hambourg enverrait dans ses états, et qui y apporteraient les bienfaits de la civilisation avec les lumières de l'Évangile, et se montre bien plus digne de tenir un des sceptres de Charlemagne qu'aucun des princes issus du sang de ce grand empereur.

Comment Charles-le-Simple avait-il en effet occupé le trône des Français? Les Normands couvraient les rivages de la France voisins de l'embouchure de la Seine. Le valeureux Roll ou Rollon était leur chef; son armée était formidable; les guerriers qui ne cessaient d'arriver du nord la rendaient à chaque instant plus nombreuse. Charles-le-Simple, bien éloigné d'imiter Alfred, Édouard, Athelstan, ces rois si courageux, ces princes victorieux des Danois qui avaient débar-

qué dans la Grande-Bretagne, avait, par sa faiblesse et son imprévoyance, donné à Rollon le temps de rassembler des forces redoutables. Rollon avait établi à Rouen le siége d'une domination dont Charles ne cherchait par aucun effort à empêcher le terrible agrandissement. Son autorité était si grande et sa volonté de faire respecter par ses soldats les propriétés des habitants était si ferme et si connue, qu'on a renouvelé pour lui une anecdote attribuée à d'autres princes amis de la justice. On a écrit qu'aucun de ses guerriers n'avait osé toucher à des bracelets d'or suspendus à un arbre. On était à l'abri des vexations et des violences en invoquant son nom, en s'écriant *Ah! Roll*, en proférant ce cri protecteur, qu'on a dans la suite appelé, par corruption, clameur de *Ah Ro* et de *Haro*. Il favorisait les progrès des habitudes sociales parmi ses compatriotes; les habitants des contrées françaises voisines de la Manche s'accoutumaient à sa domination. Charlemagne se serait hâté de l'attaquer, de le battre, de le culbuter dans la mer; Charles-le-Simple n'osa pas seulement penser à lui opposer la plus faible résistance : il préféra de traiter avec lui; il lui céda toutes les contrées de la Neustrie situées entre la Manche, la Seine, l'Oise et la Somme, et qui prirent le nom de Normandie. Il lui donna sa fille Gizèle en mariage, à condition que ce chef des Normands embrasserait le christianisme. Rollon ne se refusa pas à ce changement de religion; il se laissa instruire par les évêques; il reçut le baptême; il enrichit

les églises des prélats dont l'influence pouvait lui être utile : mais combien peu sa conduite politique fut conforme aux maximes de cet Évangile auquel il venait de se soumettre!

Charles lui avait donné cette grande portion de la Neustrie appelée ensuite Normandie, comme un fief relevant de sa couronne. Rollon dépouilla les anciens propriétaires de son vaste territoire; il donna leurs terres aux capitaines et aux soldats qui avaient combattu sous ses étendards. Charles, comme suzerain, comme roi, devait être le défenseur des droits de tous les Français établis dans le nouveau duché; il ne fait aucune tentative pour la conservation de leurs propriétés; il n'essaie pas, à la tête de braves Français, de secourir ceux qu'il a le devoir de protéger. Rollon, bien loin de paraître exécuter avec exactitude les conditions d'une cession, se conduit en vainqueur, commande en conquérant, déploie une insupportable tyrannie. Charles abandonne et cette grande portion de France et ce grand nombre de Français victimes de sa lâcheté; il ne sait que trembler sur le sol que les Normands ne lui ont pas encore ravi; et si le temps le rassure, il tombe dans une sorte de faiblesse apathique.

Cependant les seigneurs français s'indignent de voir à leur tête un monarque si peu digne de régner sur une nation si renommée par sa bravoure; ils s'irritent en voyant leurs compatriotes et une des plus belles provinces de France honteusement livrés à des Barbares. Charles, sentant combien il

est incapable de soutenir le poids de son gouvernement, veut confier tout son pouvoir à un ministre; il choisit un homme obscur nommé Haganon, habile dans le maniement des affaires ordinaires, mais le moins propre à calmer le ressentiment des grands. Charles, non seulement lui abandonne toute son autorité, mais il porte la maladresse jusqu'à paraître dédaigner les vassaux les plus puissants. On a écrit que Henri-l'Oiseleur, qui n'était encore que duc de Saxe, étant venu à Aix-la-Chapelle auprès de Charles-le-Simple, ne put pas pendant quatre jours parvenir à voir ce monarque, dont les plus grands seigneurs de France, et particulièrement Robert, le frère du roi Eudes, ne pouvaient obtenir aucune audience. Le duc de Saxe, vivement blessé d'une attente aussi longue, quitta Aix-la-Chapelle en disant: « Ou Haganon sera bientôt roi avec Charles, ou Charles sera simple particulier avec Haganon. »

Le roi des Français ne paraît pas s'apercevoir de l'orage qui se forme autour de son trône et qu'Haganon ne sait pas conjurer (920). Il convoque une assemblée générale à Soissons. L'illusion se dissipe, la tempête éclate; elle menace et le trône et la vie du roi. Les mécontents oublient le respect dû à la majesté royale; ils lui reprochent avec force et son indolence, et ses prodigalités, et la dissipation des domaines de la couronne, et son aveugle confiance dans Haganon, et le traité fait avec les Normands, et l'abandon de tant de contrées et de tant de Français. Ils lui déclarent qu'ils

ne veulent plus de lui pour leur roi, et, suivant la formule antique des ruptures, ils brisent des brins de paille, et les jettent devant lui.

Hervé, archevêque de Reims, un comte nommé Hugues, et quelques autres membres de l'assemblée, tâchent de calmer les mécontents et de les faire revenir sur leur résolution. Ils leur font craindre les horreurs de la guerre civile, et ils parviennent enfin à obtenir que des membres de l'assemblée iront trouver le roi, lui exposeront de nouveau les sujets de leurs plaintes, lui donneront un an pour se corriger, et lui annonceront que, si dans cet intervalle il n'a pas renvoyé le favori qu'on déteste et satisfait la nation, il sera déposé. Charles se hâte de souscrire à des conditions si humiliantes. Mais plusieurs grands du royaume ne voient qu'avec peine cet arrangement, et à leur tête se montre le duc Robert, le frère d'Eudes, qui, par ses places, ses titres, ses domaines et la force de sa tête, exerçait la plus grande influence.

(922) Charles apaise cependant quelques mécontents, séduit l'ambition de quelques autres, et se croyant assez fort pour braver l'opinion, fait la faute inconcevable de rappeler le ministre proscrit. Robert prend les armes; Hugues, son fils, qui devait être surnommé le Grand, forme un corps de troupes dans la Champagne. Charles, qui était à Laon, en sort avec Haganon et passe la Meuse pour aller joindre les guerriers qui l'attendent. Hugues le poursuit jusques à cette rivière; il y fait sa jonction avec Gilisbert, duc de Lorraine,

implacable ennemi du monarque français : ils se rendent tous les deux auprès de Robert qui était campé sur la rivière d'Aisne.

Charles, ayant grossi son armée de quelques troupes, repasse la Meuse, ravage le territoire de Reims, fait piller particulièrement les terres de l'archevêque dont il connaissait les sentiments pour Robert, veut empêcher ce dernier de faire sa jonction avec Raoul duc de Bourgogne, et passe la Marne sur le pont d'Épernay. Robert la traverse un peu au-dessous, campe à un peu de distance de Charles, et réunit ses forces à celles de Bourgogne.

Le roi, n'osant pas l'attaquer, repasse la Marne, essaie en vain de prendre la ville de Reims, perd un grand nombre de soldats dans l'attaque, est abandonné de beaucoup d'autres, et se retire au-delà de la Meuse, toujours entraîné par Haganon. Robert est alors reconnu roi des Français par les grands et les évêques, qui le conduisent à Reims, où il est sacré dans l'église de Saint-Remi (922). Le nouveau roi s'allie avec celui de Germanie ; mais un grand nombre de Lorrains ayant pris les armes en faveur de Charles, ce prince, réveillé de nouveau de sa léthargie, veut reprendre l'offensive; il traverse la Meuse, passe l'Aisne à Attigny, et, poussé par cette valeur française qui, au milieu des batailles, anime si souvent les caractères les plus faibles et les plus indécis, va surprendre l'armée de Robert sous les murs de Soissons. Quel était donc l'état de la France à cette époque,

puisque le nouveau roi ne reçoit aucune nouvelle de l'approche de l'armée ennemie? Il était encore à table, ainsi que presque tous ses officiers; il se hâte de ranger son armée en bataille; il veut porter lui-même l'étendard royal à la tête de ses braves. Son grand âge n'affaiblit pas sa valeur intrépide; il ne craint que de n'être pas assez reconnu et de ses guerriers et de ses ennemis; il dégage de dessous sa cuirasse sa longue barbe blanche; il combat en héros. Les deux rivaux se cherchent au milieu du carnage. Robert fait des prodiges, mais la fortune lui est contraire; il succombe sous la lance de Charles, suivant quelques historiens, et suivant d'autres, sous le glaive de Fulbert, qui portait l'enseigne royale de son ennemi.

Hugues, son fils, digne du surnom qui lui est destiné, veut venger sa mort, et forcer la victoire : aidé de son beau-père Herbert, comte de Vermandois, il redouble d'efforts, surmonte tous ceux de Charles, et l'oblige à se retirer vers la Meuse.

Les Lorrains de l'armée du roi vaincu passent la rivière, et déposent les armes. Charles pouvait cependant conserver encore quelque espoir de retrouver de nouveaux partisans parmi les grands du royaume, qui n'avaient pas encore donné de successeur à Robert, et qui hésitaient dans leur choix; mais cet esprit de vertige qui a renversé tant de trônes s'empare du malheureux Charles. Il oublie que c'est son lâche traité avec les Normands qui lui a ôté la couronne; il prend le parti le plus odieux aux Français : il appelle à son se-

cours ces mêmes étrangers qu'ils exècrent. A peine les grands sont instruits de cette absurde résolution, qu'ils ne balancent plus. Hugues aurait pu obtenir leurs suffrages, et se faire donner une couronne que son grand-père Robert-le-Fort avait défendue avec tant de gloire, et que son oncle et son père avaient portée avec honneur ; il était d'ailleurs du sang des aïeux de Charlemagne : mais, comme Charles-Martel, il ne croit pas de sa politique de ceindre le diadème ; il préfère la puissance, la renommée et le titre de grand, que son génie et ses intentions lui assurent. Son fils, comme celui de Charles-Martel, portera le sceptre, et le transmettra à une nouvelle dynastie.

Il est le premier à proposer aux Français, irrités plus que jamais contre Charles-le-Simple, de reconnaître pour roi Raoul, duc de Bourgogne, qui avait épousé sa sœur Emma. Les grands du royaume députent vers Raoul ; ils réclament son secours. Le duc de Bourgogne s'avance avec ses troupes, arrête les Normands qui voulaient se réunir à Charles, le contraint à s'enfuir au-delà de la Meuse, avec le petit nombre de guerriers qui ne l'avaient pas abandonné, est proclamé roi des Français, et sacré dans l'église de Saint-Médard de Soissons, le 13 juillet 923, très près du champ de bataille où Hugues son beau-frère avait couvert des lauriers de la victoire le cadavre sanglant de l'illustre Robert.

Charles cependant écrivit en termes très touchants à Henri-l'Oiseleur ; il implora son assistance ;

il lui céda de nouveau, pour prix du secours qu'il réclamait, tous ses droits sur la Lorraine. Le roi de Germanie parut disposé à favoriser sa cause. Herbert, Héribert, comte de Vermandois, alarmé, suivant quelques historiens, des intentions de Henri-l'Oiseleur, se souille d'une perfidie que rien ne peut excuser. Il envoya à Charles, Bernard comte de Senlis, et quelques autres seigneurs; il lui fit dire qu'il voulait embrasser son parti contre le roi Raoul; il l'engagea à venir dans le Vermandois. Charles, trompé par les serments des envoyés, les suivit vers Saint-Quentin. Héribert alla au-devant de lui; il le supplia d'entrer dans la ville; il le traita d'abord avec respect, mais quelques jours après il le fit enlever et conduire prisonnier à Château-Thierry, dans le Soissonnais. Odgive ou Eadgive, troisième femme du prince infortuné, se sauva en Angleterre avec son fils Louis, qui n'avait encore que quatre ans; elle s'y retira auprès de son frère, le roi Athelstan.

(923) Le roi Raoul s'étant avancé du côté de Mouzon, pour recevoir les serments des seigneurs et des prélats de Lorraine qui s'empressèrent de le reconnaître, et ayant assiégé et pris le château de Saverne, à la prière de l'évêque de Metz, qui le réclamait comme une ancienne portion de ses domaines; le roi de Germanie, touché de la situation de Charles-le-Simple, et cédant aux prières de Giselbert, duc de Lorraine, et de l'archevêque de Trèves, qui ne s'étaient pas encore soumis au nouveau roi des Français, passa le Rhin, et, suivant

la manière barbare dont on faisait alors la guerre, ravagea tous les pays compris entre ce fleuve et la Moselle, pillant les propriétés, enlevant les bestiaux, et faisant des captifs. Mais apprenant que Raoul rassemblait toutes ses forces pour s'opposer à son brigandage, il rentra dans ses états.

(925) Peu de temps après, cependant, les Lorrains, abandonnant le roi Raoul, reconnurent Henri-l'Oiseleur, et en 927 Raoul éprouva une nouvelle défection.

Héribert, comte de Vermandois, lui demanda le comté de Laon, pour Odon son fils; le roi le refusa, et préféra à Odon le fils du dernier comte. Le comte de Vermandois, offensé de ce refus, envoya quelques uns de ses confidents à Henri-l'Oiseleur, et après avoir reçu la réponse de Henri, alla trouver ce prince au-delà du Rhin. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Hugues, le fils du dernier roi Robert, et mécontent comme Héribert de son beau-frère le roi Raoul, accompagna son beau-père le comte de Vermandois; ils confièrent au roi de Germanie le dessein qu'ils avaient formé de rendre la couronne à Charles-le-Simple. Henri approuve leur résolution. Ils reviennent en France. Le comte de Vermandois s'empresse d'aller à Château-Thierry, annonce à Charles qu'il est libre, lui dit qu'il allait lui rendre sa puissance, et l'engage à le suivre à Saint-Quentin (928). Raoul, effrayé, donne à Héribert le comté de Laon qu'il avait tant désiré. Héribert se raccommode avec ce prince, ôte de nouveau la liberté à Charles, le fait renfer-

mer dans une prison de Péronne, se rend auprès de Henri, s'assure de sa neutralité, revient en France et rend un nouvel hommage à Raoul. Le roi vient à Reims; on y traduit Charles-le-Simple. Raoul lui fait des présents, lui donne la maison royale d'Attigny, lui en cède les revenus. Charles consent à voir Raoul seul monarque de France. On le ramène néanmoins à Péronne, malgré la promesse de Raoul; on le renferme de nouveau dans la tour, et il y termine sa malheureuse vie, au mois d'octobre de l'année suivante 929. Quel exemple pour les rois dont le pouvoir n'est établi ni sur des lois durables ni sur l'affection et l'estime de leurs peuples!

Raoul est le seul roi reconnu par les Français; mais combien le sein de la France est déchiré! Les grands vassaux ne cessent de la couvrir de ruines; ils s'allient, se séparent, se combattent, se raccommodent, s'unissent à leurs adversaires, les combattent de nouveau, obéissent au roi, désertent ses drapeaux, prennent les armes contre leur souverain, se montrent de nouveau dans les rangs de son armée. Les peuples gémissent sous le terrible fléau de révoltes et de guerres perpétuellement renaissantes. Les principaux acteurs de ces scènes tragiques sont, Giselbert, duc de la haute Lorraine, et gendre de Henri-l'Oiseleur; le comte de Vermandois; le comte Boson, possesseur de grandes terres en Champagne, et frère du roi Raoul; le comte Hugues-le-Noir, autre frère du même roi; et Hugues-le-Blanc, frère des rois Eudes et Robert.

Mais pourquoi l'histoire rapporterait-elle les particularités de ces déplorables évènements? elle doit se contenter de dévouer à une éternelle indignation ces crimes d'une funeste anarchie.

Vers 930, Raoul marche vers l'Aquitaine, qui refusait de se soumettre à son sceptre. Il rencontre les Normands qui pillaient le Limousin; il les taille en pièces; il délivre les contrées qu'ils ravageaient, et, vainqueur des ennemis détestés par les Français, il se présente aux Aquitains couvert d'une gloire qui leur est trop chère pour qu'ils veuillent continuer de lui résister. Bientôt il ajoute à la reconnaissance des Français; il bat et repousse au-delà des frontières un parti redoutable de Hongrois.

Le Languedoc refusait encore de se ranger sous ses lois; mais enfin, en 932, il suivit l'exemple du reste de la France.

Les Français commençaient à respirer, lorsque Raoul mourut à Auxerre, au commencement de 936; il n'avait eu aucun enfant mâle de sa femme Emma, Emme ou Émine, la sœur de Hugues-le-Grand. Il y eut après sa mort un interrègne, pendant lequel on datait les actes publics de la mort de Raoul, en ajoutant le formule suivante : *Jésus-Christ régnant, et dans l'attente d'un roi.*

Les seigneurs français délibérèrent long-temps pour savoir à qui ils décerneraient la couronne. Ils résolurent enfin de la donner à Louis, fils de Charles-le-Simple, et que sa mère avait emmené

dans le temps en Angleterre, auprès du roi Athelstan dont elle était la sœur. Hugues-le-Grand, duc de France, comte de Paris, jouissant du revenu des abbayes de Saint-Denys, de Saint-Germain, de Saint-Martin de Tours, l'un des premiers et des plus puissants vassaux de France, renommé pour son habileté, sa valeur, son caractère généreux, aurait aisément obtenu la couronne qu'avaient portée et son père Robert et son oncle Eudes, s'il l'avait demandée. Il continua de ne pas s'écarter de la politique de Charles-Martel. Il ne contribua pas peu à déterminer les suffrages de l'assemblée générale en faveur du jeune Louis, qu'on devait nommer d'Outremer, à cause de l'asile qu'il avait trouvé au-delà de la Manche. On envoya en Angleterre, au-devant du nouveau roi, des députés parmi lesquels fut Guillaume, archevêque de Sens. Hugues et un grand nombre de seigneurs français le reçurent à Boulogne, et lui prêtèrent serment de fidélité. Il fut couronné à Laon, au mois de juin 936, à l'âge de seize ans ou environ, et, ce qu'il faut faire observer, il le fut une seconde fois, à Reims, par Artaud, archevêque de cette métropole. Hugues, qui venait de placer la couronne des Français sur la tête du jeune prince, prit les rênes du gouvernement, que n'auraient pu tenir les mains encore trop inexpérimentées de Louis. Il fut régent du royaume sans en avoir le titre (937). Mais la mère du roi, la sœur d'Athelstan, étant revenue en France auprès de son fils, voulut jouir de l'autorité qu'exerçait Hugues, le duc

de France; et l'ambition de cette princesse étrangère, absente depuis quatorze ans, n'ayant l'esprit ni le cœur français, n'ayant aucune idée nette ni des hommes puissants, ni des évènements récents, ni de l'opinion dominante, et ne réunissant aucune des qualités nécessaires pour lutter avec avantage contre un prince tel que Hugues, accéléra bien fortement la chute de la dynastie carlovingienne. Hugues, à qui elle venait, au nom du roi, de retirer le pouvoir, se réconcilia facilement avec son beau-père Héribert, comte de Vermandois. Aidés par Giselbert, duc de Lorraine, avec lequel ils avaient formé une ligue, ils prirent les armes contre le gouvernement de la reine, et enlevèrent au roi, en 938, le château de Pierre-Pont, situé en Picardie.

Dès l'année suivante, 939, ils se liguèrent, avec Guillaume dit Longue-Épée, duc de Normandie. Quelques évêques les menacèrent de l'excommunication. Hugues parut consentir à la paix; mais ses ressentiments n'étaient pas apaisés, et son ambition n'était pas satisfaite. Louis avait épousé Gerberge, fille de Henri-l'Oiseleur, et veuve du duc Giselbert de Lorraine, qui venait de mourir. Appelé par un grand nombre de seigneurs lorrains, il était entré à main armée dans leur province, et s'en était emparé, ainsi que d'une grande partie de l'Alsace; mais son beau-frère Othon, le fils et le successeur du roi Henri de Germanie, l'avait chassé de l'Alsace et de la Lorraine.

Hugues saisit avec promptitude l'occasion que lui fournissait ce mauvais succès. Il reprend les armes; et telles étaient le peu de considération dont jouissait le monarque et l'immense influence du duc de France, que Louis-d'Outremer, étant venu trouver Hugues en 940, ne put pas parvenir à le voir, et s'en retourna à Laon, sa résidence ordinaire, sans avoir pu conférer avec ce superbe vassal.

Peu de temps après, accompagné du duc de Normandie, du comte de Vermandois, et de plusieurs évêques de Bourgogne et de la France proprement dite, Hugues assiège la ville de Reims. L'archevêque Artaud, abandonné des siens, est obligé de prendre la fuite; il se réfugie auprès du roi, qui se croit obligé de quitter Laon et de se retirer en Bourgogne. Louis rassemble des troupes, et veut se rapprocher de Laon, que Hugues et Héribert ont assiégé; mais les deux confédérés viennent à sa rencontre, le surprennent et le mettent en fuite (941). Le roi arrive en Bourgogne, dont les peuples lui restent fidèles. Il va ensuite à Vienne, en Dauphiné, dont le comte le reçoit avec empressement. Les principaux seigneurs aquitains viennent lui rendre hommage. Il va en Aquitaine; il arrive à Poitiers, en janvier 942.

Hugues avait épousé en secondes noces une sœur d'Othon, et par conséquent une sœur de la nouvelle reine des Français. Pour se procurer un grand secours, il avait fait une grande faute,

une faute semblable à celle qui devait perdre à jamais la race de Charlemagne : il avait, ainsi que le comte de Vermandois, fait hommage à son beau-frère, le roi de Germanie. Hugues était trop habile et connaissait trop bien les Français, pour ne pas voir bientôt combien cette démarche pourrait lui être funeste; aussi se prête-t-il avec facilité aux arrangements proposés en quelque sorte par Othon, auquel Louis avait adressé des envoyés. Le duc de Normandie, d'après le désir d'Othon et le consentement de toutes les parties intéressées, est le médiateur de la paix. Les armées ennemies sont en présence au pied des Vosges. Une conférence des rois de France et de Germanie a lieu entre les deux armées. Le duc de France et le comte de Vermandois assistent à l'entrevue. Le roi Othon les délie du serment qu'ils lui ont prêté; ils rentrent sous l'obéissance de Louis. Le roi des Français donne au duc de l'Ile-de-France la totalité du duché de Bourgogne; il désire que Hugues soit le parrain d'une fille que la reine vient de lui donner. La tranquillité commence de renaître dans le royaume; mais elle va bientôt être troublée de nouveau.

Guillaume-Longue-Épée ou Guillaume Ier, duc de Normandie, était mort, et n'avait laissé qu'un fils en très bas âge et nommé Richard. La jeunesse de Richard fit espérer à Louis qu'il pourrait s'emparer du duché, et réparer la faute énorme de son père Charles-le-Simple, qui l'avait cédé à Rollon, le père de Guillaume. Il fait venir Richard auprès

de lui, sous le prétexte de veiller à son éducation. Osmond, gouverneur du prince normand, le sauve en l'enveloppant, a-t-on écrit, dans un tas de plantes touffues; il le dépose entre les mains de Bernard, comte de Senlis et oncle maternel de Richard. Louis n'en persiste pas moins à s'emparer de la Normandie; mais il ne peut espérer de succès qu'avec l'assistance de Hugues. Ils conviennent de réunir leurs forces pour la conquérir et la partager. Bernard, effrayé de cette association, fait assurer le roi que son neveu Richard, non seulement le reconnaîtra pour son suzerain, mais encore lui cèdera un grand nombre de places. Hugues apprend que Louis va accepter les places offertes par Bernard: ne devant plus partager la succession de Guillaume, il change de système, ne veut plus que la Normandie soit morcelée, et se déclare le protecteur de Richard. Aigrold, chef des Danois ou Normands du Cotentin, prend aussi les armes en faveur de Richard. Il s'avance au-devant de l'armée du roi, l'attire dans une conférence sur les bords de la Dive, fait massacrer par ses gens ceux de la suite de Louis, fait prisonnier le monarque, et l'envoie à Rouen. La reine Gerberge, la femme de Louis, fait les plus grands efforts pour délivrer le roi. Elle a recours inutilement et aux seigneurs français et à son frère Othon, roi de Germanie; elle s'adresse enfin à Hugues.

Le duc exige que les grands du royaume l'engagent, par un acte écrit, à rompre les fers du

monarque. Il obtient aisément la délivrance de Louis. Richard recouvre tous les états de son père Guillaume; il en fera hommage au roi des Français. Louis lui donne en otages son fils et deux évêques. On remet le roi entre les mains de Hugues, qui le confie à Thibaud, comte de Blois; et le duc de France ne lui rend véritablement la liberté qu'en recevant de ce prince la ville de Laon, ancienne cité d'Héribert, comte de Vermandois, qui avait cessé de vivre.

(946) Louis cependant avait été trop profondément blessé de la conduite de Hugues, et redoutait trop sa puissance, pour ne pas chercher à détruire les forces d'un vassal bien supérieures aux siennes. Sa femme Gerberge parvient à déterminer Othon, son frère, à venir au secours de Louis. Arnoul, comte de Flandre, entra dans la ligue, et les armées des trois princes s'approchèrent de Reims. Ils y rétablirent l'archevêque Artaud, qu'on avait destitué dans le temps, pour donner son siége à un fils du comte de Vermandois. Ils marchèrent ensuite vers Senlis, furent obligés d'en lever le siége, entrèrent en Normandie; mais, repoussés devant Rouen par Hugues secondé des Normands, ils se retirèrent honteusement, et perdirent un grand nombre de soldats dans leur fuite précipitée et traversée par les troupes du duc de France.

En vain, en 948, Louis se rendit-il, avec son beau-frère le roi de Germanie, à la diète ou au concile d'Ingelheim; en vain ce monarque y fit-il

entendre des plaintes amères contre Hugues; en vain les prélats déclarèrent-ils que le duc de France serait excommunié s'il ne se soumettait pas à son souverain : Hugues resta sous les armes, et ce ne fut qu'en 950 qu'il fit un traité avec Louis.

Il fut fidèle à ce traité; et l'assemblée générale des Français, déterminée par son influence, associa à la royauté, en 952, Lothaire, fils aîné du roi, déjà âgé de onze ans. Deux ans après cette association, Louis mourut d'une chute de cheval. Hugues aurait pu aisément monter sur le trône, d'où la mort venait de faire descendre Louis; il fut inébranlable dans sa politique. Il se réunit avec Brunon, archevêque de Cologne, et frère de la reine Gerberge, pour faire reconnaître Lothaire, déjà associé à la couronne. Lothaire fut couronné dans l'église de Saint-Remi de Reims par Artaud, archevêque de cette ville, et salué roi par les principaux seigneurs de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine. Charles, le second fils de Louis-d'Outremer, ne reçut aucune souveraineté.

A compter de cette époque mémorable dans l'histoire de la civilisation, la puissance royale ne fut plus partagée en France. Ces funestes divisions de la monarchie, introduites dans la succession de tant de descendants de Clovis et de Charlemagne lui-même, n'ôtèrent plus à la couronne cette autorité légale, stable, et assez grande pour lutter avec avantage contre les vassaux, maintenir, rétablir ou fonder des institutions salutaires, et préparer par une marche constante l'affranchisse-

ment de la nation, dont les seigneurs avaient envahi tous les droits. Cette exclusion de Charles de la succession royale, cet ouvrage si remarquable de Hugues, prouve combien le génie du duc de France était prévoyant. Il n'avait pas voulu monter sur le trône de France; mais il voyait sa dynastie près d'y être élevée, et il ne lui avait pas été difficile de pressentir combien ses descendants auraient besoin de l'affection, de l'assentiment et des libertés de la nation, pour se défendre contre les attaques publiques ou secrètes, toujours redoutables et sans cesse renaissantes de ceux qui succèderaient aux rivaux de sa gloire et de ses succès.

Lothaire, reconnaissant envers Hugues, à qui il devait le sceptre de la France, ajouta le duché d'Aquitaine à ceux de France et de Bourgogne que ce prince avait déjà.

La déférence de Lothaire, la réunion de trois immenses duchés, et l'habileté de Hugues, donnaient à cet homme extraordinaire une influence sur le gouvernement, semblable à celle d'un premier ministre ou plutôt d'un monarque. Mais il ne put pas profiter long-temps d'une position aussi favorable, pour arranger et favoriser les plans de son ambition. Il mourut à Dourdan, sur la rivière d'Orge, au mois de juin 956, laissant de sa femme, la fille de Henri-l'Oiseleur, plusieurs enfants, Hugues, surnommé *Capet*, son fils aîné; Othon, qui eut le duché de Bourgogne; un Henri, désigné aussi par le nom d'Eudes, et qui eut ce même duché de Bourgogne après Othon; Béatrix, mariée

à Frédéric, duc de la haute Lorraine, et Emma, qui épousa ce Richard, duc de Normandie, que Louis d'Outremer avait voulu dépouiller de ses états.

Hugues-Capet était encore fort jeune. Ayant succédé à son père dans le duché de France, dans le comté de Paris, dans celui d'Orléans et dans plusieurs autres places éminentes, il hérita aussi de la reconnaissance du roi Lothaire, son cousin germain, neveu du roi de Germanie, beau-frère du duc de Lorraine et du duc de Normandie. Il trouva un grand appui dans Richard et dans son oncle Brunon, l'archevêque de Cologne. Il joignait à la valeur et aux autres qualités de son père une prudente circonspection dans ses démarches, une aimable affabilité dans ses manières, une justice rigoureuse, un soin attentif de protéger les faibles, de ménager les amours-propres, de concilier les différents. La nation l'aimait et le voyait avec plaisir s'avancer vers de hautes destinées.

Pendant que tant d'évènements préparaient en France l'arrivée d'une nouvelle dynastie qui devait, avec le temps, influer si fortement sur l'autorité des vassaux, les droits des peuples, et l'état des sociétés européennes, un changement bien remarquable s'était opéré dans la Germanie.

Othon de Saxe, fils de Henri-l'Oiseleur, avait succédé à son père en 936; les seigneurs de la Germanie et de la Lorraine l'avaient élu dans une diète tenue à Aix-la-Chapelle. Il avait été sacré et couronné solennellement dans cette ville de Char-

lemagne. On avait vu les vassaux des deux royaumes le faire asseoir sur le trône du grand empereur et lui jurer fidélité. Du palais impérial il était allé à l'église de Notre-Dame, où l'attendaient les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, au milieu d'un nombre immense de clercs et de laïques. L'archevêque de Mayence, tenant à la main son bâton pastoral, l'avait introduit dans le temple, et le montrant au peuple, lui avait dit : « Voici vo-» tre roi, l'élu de Dieu ci-devant désigné par le roi » Henri, et qui vient d'être reconnu par tous les » seigneurs du royaume. Si vous voulez aussi le re-» connaître et lui obéir, élevez vos mains. » Le peuple avait applaudi au choix du roi et fait des vœux pour son bonheur. Les archevêques lui avaient donné l'onction royale; ils l'avaient revêtu des ornements royaux; ils lui avaient donné l'épée, le sceptre, le bâton et le diadème. On l'avait conduit sur un trône très exhaussé, aux acclamations de tous les assistants; les seigneurs et même les ducs l'avaient servi pendant le festin royal; le duc de Lorraine avait fait les fonctions de grand chambellan, le duc de Souabe, de grand échanson, le duc de Bavière, de grand maréchal, et le duc de la France rhénane, comte palatin, de grand maître ou grand sénéchal.

Une discussion s'était élevée entre les trois archevêques, sur le droit de sacrer le roi. L'archevêque de Trèves l'avait demandé, à cause de l'ancienneté de son église, fondée dans la première métropole de la Germanie; celui de Cologne le

réclamait comme évêque diocésain d'Aix-la-Chapelle ; ils cédèrent l'un et l'autre, par égard pour la personne de l'archevêque de Mayence, qui d'ailleurs avait pour lui la qualité de primat de l'Allemagne, son rang dans les états, et l'usage établi.

A peine Othon a-t-il pris les rênes du gouvernement, qu'il déploie son grand caractère. Il veut rétablir l'autorité royale, si avilie par les principaux vassaux ; il défend avec force les prérogatives de sa couronne. Les nobles saxons refusent à Éberhard, duc de la France rhénane, de se soumettre à des sujétions féodales que ce duc exigeait d'eux. Éberhard, au lieu d'avoir recours à l'autorité du roi, entre à main armée dans les terres des Saxons. Le roi convoque une diète à Magdebourg ; il y dénonce l'invasion d'Éberhard comme une infraction à la paix publique. La diète condamne le duc à une amende considérable, et ses principaux complices à la peine du *harnescar* ou de la *hachée*. Cette peine bizarre, et qui était bien dans l'esprit du dixième siècle, consistait à porter sur ses épaules, à une certaine distance et souvent jusques à deux lieues, un chien, lorsqu'on appartenait à la haute noblesse ; une selle, lorsqu'on ne faisait partie que de la noblesse du second ordre ; un grand missel, lorsqu'on était ecclésiastique, et une charrue, lorsqu'on était bourgeois.

Cet Arnoul, duc de Bavière, qu'on a appelé le Mauvais, et dont nous avons rappelé les diverses entreprises, vient à mourir. Son fils, nommé Éberhard, refuse de rendre hommage au roi.

Othon le destitue; et voulant rendre à la couronne le droit de disposer des duchés comme de gouvernements émanés du trône, il n'écoute pas les réclamations des états de Bavière, qui prétendaient avoir le droit de choisir leur duc, et donne le duché à Berthold, frère d'Arnoul. Éberhard veut résister; le roi l'exile en Souabe. Le second fils d'Arnoul est comte palatin de Bavière; et, suivant plusieurs auteurs, c'est de ce prince qu'est descendu l'auguste maison qui règne maintenant à Munich.

Rodolphe II, roi de Bourgogne et d'Arles, ou roi des deux Bourgognes, meurt en 937. Conrad, son fils et son successeur, celui qu'on devait nommer le Pacifique, n'avait encore que huit ou neuf ans. Othon se déclare le tuteur de cet enfant et le régent de ses états; il le fait venir auprès de lui, gouverne les deux Bourgognes, et le roi de France, Louis-d'Outremer, est bien éloigné de pouvoir penser à s'y opposer.

Son père, Henri-l'Oiseleur, avant d'épouser Mathilde, avait eu une première femme, nommée Hotburge, dont on avait contesté la légitimité. De cette union était venu le comte Tancmar, frère aîné d'Othon. Il demande au roi le comté de Mersebourg, sur lequel il croyait avoir des droits comme héritier de sa mère. Othon lui refuse ce comté. Tancmar se révolte contre lui, et entraîne dans son parti Éberhard, ce duc de Franconie ou de la France rhénane que nous venons de voir dénoncé par Othon, et condamné à une amende par la diète de Magdebourg (938). Ces deux princes s'em-

parent de la forteresse d'Éresbourg. Othon la reprend. Tancmar se réfugie dans une église, et y reçoit la mort. Ses complices sont condamnés à la peine capitale, d'après les lois des Francs; les principaux la subissent, les autres reçoivent leur pardon.

Wenceslas I[er] gouvernait la Bohême en qualité de duc. Ses vertus l'ont fait canoniser. Il avait voulu réformer plusieurs des abus sous lesquels gémissait son pays; il avait excité le mécontentement de ceux qui en profitaient. Boleslas, son frère, veut profiter de ce mécontentement. Il invite Wenceslas à venir à Boleslavie, ou Buntzlau, assister aux fêtes qu'il devait donner pour célébrer la naissance d'un fils; il l'assassine dans une église, et leur mère commune, un monstre nommé Dréhomire, dirige sa main criminelle. Boleslas rétablit l'ancienne religion des Bohêmes, dans laquelle son horrible mère l'avait élevé. Othon veut punir son fratricide et défendre la liberté religieuse des chrétiens du duché; ses généraux sont défaits : mais il marche lui-même à la tête de son armée, et oblige Boleslas à ne plus troubler l'exercice de la religion de Jésus et à payer tribut au royaume de Germanie.

Son frère Henri, duc de Saxe, veut envahir le trône d'Allemagne; il soulève la plus grande partie de la Saxe et de la Thuringe. Éberhard, duc de la France rhénane, et Giselbert, duc de Lorraine, se joignent à lui. Nous avons vu Louis-d'Outremer seconder leur insurrection, et s'emparer d'une partie de la Lorraine et de l'Alsace. Othon ne s'ef-

fraie pas ; il se lie avec Hugues-le-Grand. Les ducs Éberhard et Giselbert sont surpris par les troupes du roi de Germanie; ils périssent à Andernach. Henri se soumet à son frère; ses partisans mettent bas les armes; plusieurs sont punis. Les orages qui grondaient autour du trône sont tous dissipés.

Parmi ces partisans de Henri était Gontran dit le Riche, comte d'Alsace et de l'Argau, dynaste du Brisgau, et souche, suivant un grand nombre d'auteurs, non seulement de la maison de Zœhringer, aujourd'hui de Bade, mais encore de cette maison d'Autriche, dont la puissance devait s'étendre sur presque toute l'Europe. On a écrit que ce célèbre Gontran descendait d'Adelbert Ier, duc d'Alsace, mort en 723, et que de son frère Étichon II est venue l'auguste maison de Lorraine.

Othon donne le duché de la France rhénane à Conrad surnommé le Sage, fils d'un comte de Worms, et neveu de Conrad Ier, roi de Germanie; il laisse celui de Lorraine à Henri, fils du duc Giselbert, qui venait d'être tué avec Éberhard.

Un singulier et barbare résultat des préjugés du siècle se renouvelle vers 940. Othon convoque une diète auprès d'Essen en Westphalie; il lui propose de décider si, relativement aux successions, les petits-fils doivent être appelés à représenter leurs grands-pères. Les opinions de la diète sont partagées : le roi ordonne un duel judiciaire; et c'est la victoire d'un champion qui prononce en faveur des petits-fils.

Henri, duc de Lorraine, étant mort, Othon donna

son duché à Conrad dit le Sage, duc de la France rhénane; il lui accorda aussi la main de sa fille Luitgarde Bientôt de grands succès accompagnèrent ses armes au-delà de l'Elbe; il vainquit, au milieu de leurs terres froides et noyées, les Slaves septentrionaux. Il prit Brandebourg et Havelberg; il y fonda deux évêchés soumis à la métropole de Hambourg (945); et toutes les contrées situées sur la rive gauche de l'Oder devinrent tributaires du royaume de Germanie.

Berthold, duc de Bavière, cessa de vivre en 945. Son duché, d'après les règles de l'hérédité des fiefs, aurait appartenu à Arnoul, neveu de Berthold et fils d'Arnoul dit le Mauvais; mais Othon, ne perdant jamais de vue son projet de réduire les plus grands vassaux à n'être que des gouverneurs dépendants, ne donna à cet Arnoul que l'ancien comté Palatin de Bavière, et conféra le duché à Henri, son propre frère, qui épousa la fille d'Arnoul-le-Mauvais.

Une nouvelle guerre appela peu de temps après le roi de Germanie vers la péninsule ou Chersonèse cimbrique. Hérold, roi de Danemarck, avait ravagé le margraviat de Sleswig, et détruit les colonies saxonnes que Henri-l'Oiseleur avait établies au-delà de l'Eider. Othon s'empara du Jutland, s'avança jusques au Sund, ou détroit voisin d'Aalbourg, lança en dominateur sa pique dans la mer, et laissa son nom à ce détroit, appelé encore Ottensund. Le roi de Danemarck consentit à payer un tribut annuel aux rois de Germanie; il promit

d'embrasser la religion chrétienne; et Othon, qui voyait que le véritable moyen de mettre un terme aux courses vagabondes des Danois était de leur faire partager les avantages du peu de civilisation qui existait encore en Europe, se hâta d'établir, comme des foyers des seules lumières que l'on connût à cette époque, les évêchés et par conséquent les écoles de Sleswick, de Rüpen, d'Aarhus et d'Altenbourg, qu'il subordonna à l'archevêché de Hambourg.

La victoire, qui venait de le couronner sur les bords de l'Oder et sur les rivages de l'Ottensund, lui fut également favorable en Bohême. Le duc de cette province, qui depuis plus de dix ans résistait à ses armes, fut contraint de lui rendre hommage, de le reconnaître pour son suzerain et de promettre un tribut.

Mais de plus grands évènements vont rendre mémorable la vie du roi de Germanie, un des plus grands princes qui aient ceint le diadème.

Le pape Étienne VII ou VIII, avait succédé à Léon VI. Il était mort en 931. Un grand nombre d'auteurs ont écrit que la fameuse prostituée Marozie, qui avait épousé Albéric, ou Adalbert, duc de Spolette, avait eu un fils d'un commerce criminel qu'elle avait entretenu avec le pontife Sergius III. Toute-puissante dans Rome, elle avait conçu et réalisé le projet d'élever ce fils sur le siége pontifical. Il avait pris le nom de Jean XI. Albéric, duc de Spolette, fils de Marozie et d'Albéric, ou Adalbert, dont nous venons de parler,

[redacted]

et par conséquent frère utérin de Jean XI, avait eu pour ce pontife une aversion d'autant plus grande, qu'il avait craint de voir le pape diminuer ou lui enlever l'autorité qu'il exerçait dans Rome. Jaloux de l'influence de Marozie, sa mère, comme de celle de Jean, il les avait fait enfermer tous deux dans le château Saint-Ange, et les y avait gardés pendant plusieurs années. Quels successeurs des anciens Romains et des chrétiens des premiers siècles, que ces habitants de Rome, témoins de tant de corruption, de dépravations et de crimes, supportant sans murmurer le joug le plus avilissant, se prosternant devant un siége honteusement profané, et laissant pendant tant de temps gémir dans les fers d'un tyran et d'un parricide celle qu'ils ont en quelque sorte adorée, et le prêtre dont ils ont baisé les pieds!

Jean XI était mort dans sa prison en 936. Léon VII l'avait remplacé, et avait eu pour successeur Étienne VIII ou IX, en 939.

Marozie, veuve du duc de Spolette, avait épousé en secondes noces Guy, duc de Toscane, frère utérin de Hugues, roi d'Italie. Ce duc de Toscane étant mort, elle avait épousé Hugues lui-même. Quel siècle que celui où une femme déshonorée, et dont la beauté n'était plus soutenue par les charmes de la jeunesse, épouse successivement un duc de Spolette, un duc de Toscane et un roi d'Italie! et quels hommes que ces trois princes!

Les Sarrasins cependant s'étaient emparés depuis long-temps de la forteresse de Fraxinet, ou

Frainet, située près de la mer et dans l'arrondissement ecclésiastique de Fréjus; ils partaient de ce fort pour faire des courses dévastatrices, non seulement dans la province que Hugues avait gouvernée, mais encore sur les côtes de la Lombardie, qui lui obéissait. Hugues, aidé par des escadres de l'empire de Constantinople, qui empêchèrent les Sarrasins d'Espagne, ou ceux de l'Afrique septentrionale, de secourir ceux de Frainet, battit ces derniers musulmans, et leur enleva leur forteresse (942). Mais au lieu de les poursuivre dans les Alpes, où ils s'étaient réfugiés, il traite avec eux, il leur permet de s'établir dans les montagnes alpines qui séparent la Suisse et l'Italie, à condition d'en défendre le passage à son ennemi Bérenger II, marquis d'Yvrée, qu'il avait obligé à se réfugier en Allemagne. Cette fausse politique, assez semblable à celle qui avait déterminé le roi des Français Charles-le-Simple à céder une partie de la Neustrie aux Normands, eut des suites aussi funestes pour Hugues. Les Italiens le méprisèrent, et le contraignirent à céder le royaume de Lombardie à son fils Lothaire, et à se retirer en Provence, où il finit ses jours dans un monastère. Bérenger II, petit-fils par sa mère du roi et empereur Bérenger I[er], rentré en Italie, malgré la cession faite aux Sarrasins, dirigea cette insurrection des Italiens contre Hugues, et exerça toute l'autorité royale sous le nom de Lothaire.

Ce dernier prince avait épousé Adélaïde, fille de Raoul, ou Rodophe II, roi des deux Bourgognes,

Il meurt sans laisser d'enfants. Le marquis Bérenger s'empare du royaume qu'il avait gouverné; il fait renfermer la reine dans un château voisin de Pavie; il veut la contraindre à épouser son fils: elle se sauve de sa prison, se réfugie à Canosse dans le Modénois, en soutient le siége avec courage, a recours au roi de Germanie, que la victoire avait rendu fameux, implore son secours, lui offre sa main, l'assentiment de ses nombreux partisans, et la couronne d'Italie.

(948) Othon saisit avec avidité une aussi belle occasion d'étendre sa puissance. Il s'empare de toutes les contrées situées sur la rive gauche du Pô, y ajoute d'autres conquêtes, délivre la reine, l'épouse, se fait proclamer à Pavie, et ce qui est remarquable, prend le titre de *roi des Francs et des Lombards.*

Il donne le duché de Souabe à Ludolfe, son fils, qui avait épousé la fille unique du dernier duc; mais occupé de bien plus grandes vues, il envoie, en 962, des ambassadeurs à Rome, où il veut être admis. Les Romains prennent la résolution de lui fermer toutes les portes. Le roi des Germains, ou Français orientaux, et des Lombards, croit devoir laisser le commandement de son armée d'Italie à son gendre Conrad, duc de Lorraine et de la France rhénane, et retourne en Allemagne. Conrad persuade à Bérenger de faire la paix avec Othon. Le roi de Germanie convoque une diète à Augsbourg. Bérenger et son fils Adelbert se déclarent vassaux *liges* d'Othon; ils lui prêtent foi et hommage pour

le royaume d'Italie, ou Lombardie, qu'il leur laisse; mais en politique habile, il en démembre les pays que leur situation entre l'Allemagne et l'Italie rend si importants, et dont le possesseur doit tenir pour ainsi dire les clefs de l'Italie et de l'Allemagne; il en sépare la marche d'Aquilée et celle de Vérone, et les donne à son frère Henri, duc de Bavière.

Les hautes destinées d'Othon vont être cependant suspendues par une circonstance que son caractère n'aurait pas dû laisser prévoir. Ce trône qu'il a raffermi d'une main si puissante va être ébranlé; sa gloire va être ternie. Le vainqueur de tant de peuples valeureux va se laisser séduire et asservir par les charmes et l'esprit d'une femme. Cette fermeté qui lui a valu tant de triomphes va céder aux ressentiments, à la passion haineuse et à l'ambition de la reine Adélaïde. Othon avait, dès 947, engagé les états à déclarer son successeur, Ludolfe, né de son premier mariage. La reine, qui avait déjà donné au roi un fils, ne peut supporter l'idée de voir cet enfant privé de la couronne. Bientôt elle déteste Ludolfe. D'un autre côté elle avait conçu une haine implacable contre Bérenger II, qui lui avait donné des fers. Elle n'avait pas pardonné à Conrad, duc de Lorraine et de Franconie, de l'avoir soustrait à sa vengeance, en ménageant la réconciliation de Bérenger avec le roi. Henri, duc de Bavière, jaloux de Conrad, et oubliant tous les devoirs qui le lient au roi son frère, augmente le ressentiment de la reine contre le duc de Lor-

[redacted]

raine. Adélaïde, dont l'ascendant sur l'esprit d'Othon ne cesse de s'accroître, l'indispose fortement et contre Ludolfe et contre Conrad. Il maltraite et son fils et son gendre. Ces deux princes irrités se soulèvent contre lui; ils prennent les armes, attirent dans leur parti l'archevêque de Mayence, ainsi que les fils d'Arnoul, duc de Bavière, et reçoivent des secours des Hongrois, toujours prêts à fomenter les divisions des Germains.

Othon s'empare de Ratisbonne et de Mayence, affaiblit le parti des insurgés, et les réduit à un tel état, que les évêques d'Augsbourg et de Coire persuadent aisément à Ludolfe et à Conrad de recourir à la clémence du roi. Othon renvoie leur jugement à deux diètes. Ludolfe perd le duché de Souabe que le roi donne à Burkard III, fils de Burkard II, qui l'avait possédé. On ôte à Conrad le duché de Lorraine : Othon en investit son frère Brunon, archevêque de Cologne. Mais il nomme Frédéric de Hasbaigne, duc ou commandant militaire de la haute Lorraine ou Lorraine mosellane; il confie le commandement militaire ou le duché particulier de la basse Lorraine à un comte Godefroy; et l'archevêque Brunon prend le titre d'archiduc.

Les Hongrois cependant, que Ludolfe et Conrad avaient appelés à leur secours, ne veulent pas de paix; ils continuent leurs dévastations. Presque dans le même temps où une troupe de ces hommes féroces ravagent les environs de Cologne et de Trèves, pénètrent dans la France, portent la désolation dans le Vermandois, dans les pays de Laon, de Reims,

de Châlons, et, traversant la Bourgogne, essaient d'arriver jusques en Italie, malgré toutes les pertes que leur font éprouver les maladies et les combats qu'ils sont forcés de soutenir, d'autres Hongrois s'emparent de la Bavière, et assiègent Augsbourg. Othon vole au secours de cette ville. Conrad, fidèle à ses promesses, suit le roi de Germanie. Les Hongrois sont défaits dans les campagnes arrosées par le Leck; mais Conrad périt dans la bataille, et les vaincus massacrent en fuyant un fils d'Arnoul, comte palatin de Bavière.

Othon, délivré de ses terribles ennemis, pense plus que jamais à l'exécution de ses vastes desseins. Il conçoit l'idée de s'allier avec une puissance qui peut lui être utile, et dont il croit n'avoir rien à craindre. Il veut se lier avec les musulmans d'Espagne; il envoie une ambassade au roi de Cordoue, et c'est Jean, abbé de Gorce, qu'il choisit pour cette mission.

Depuis Charlemagne, la politique s'élevait pour la première fois au-dessus des préjugés et des habitudes, embrassait de grands ensembles, prévoyait l'avenir et préparait ces communications qui devaient être si utiles au retour des lumières, en répandant en Europe les heureux résultats des travaux exécutés sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, et dans plusieurs autres contrées de l'Orient.

Cependant Bérenger II remplissait l'Italie de meurtres et de ravages. Il faisait depuis long-temps le siége de Canosse. Il voulait punir Albert Azzon, marquis d'Est, qui s'y était renfermé, de l'asile qu'il

y avait donné dans le temps à la reine Adélaïde. Othon envoie son fils Ludolfe pour délivrer Azzon (956). Bérenger lève le siége de Canosse et s'enferme dans la forteresse de Saint-Jules; mais son fils Adalbert livre bataille à Ludolfe: le fils d'Othon le fait prisonnier. Les gens de Bérenger, qui haïssaient leur tyran, l'amènent bientôt après à Ludolfe. Le prince germain leur rend la liberté à l'un et à l'autre. Ils lui cèdent la Lombardie; mais il meurt au milieu de ses succès (957). Bérenger reprend les rênes du gouvernement, et continue de se faire exécrer.

Léon VII, Étienne VII ou VIII, Martin III et Agapet II s'étaient succédé sur la chaire pontificale de Rome. Agapet était mort vers la fin de 955. Depuis un an Albéric, celui qui avait retenu dans les fers et son frère le pape Jean XI et sa mère Marozie, et qui, sous le nom de patrice, avait exercé une si grande autorité dans Rome, avait terminé sa coupable vie au milieu des troubles qui suivirent sa mort. Son fils, nommé Octavien, avait hérité, quoique attaché à la cléricature, de sa place et de son influence. Il imagina, lorsque Agapet II vint à mourir, de réunir les deux pouvoirs, celui du patrice et celui du pontife. Il s'empara du trône papal par la violence, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans, prit le nom de Jean XII, et fut ordonné au commencement de 956. Digne des Albéric et de Marozie, il souilla par sa conduite le siége apostolique, et sous son funeste gouvernement les mœurs devinrent si corrompues dans ome, que, suivant Luitprand, lorsqu'on voulait

désigner un homme lâche, perfide, avare, luxurieux, on disait, C'est un Romain. Quel terrible effet de la différence des gouvernements! Qu'étaient devenus les maîtres du monde? Qu'étaient devenus les Fabrice et les Cincinnatus? Qu'il était loin le temps où le nom seul de Romain faisait trembler la terre!

Les fureurs de Bérenger et d'Adalbert son fils menacent toute l'Italie; l'effroi se répand autour de leur capitale. Jean XII est obligé de recourir à un protecteur étranger. Les grands d'Italie se réunissent à lui pour implorer une puissante assistance contre les tyrans qu'ils détestent. Tous les yeux se tournent vers Othon. Des députés du pape et des états d'Italie sont envoyés auprès du roi de Germanie : on le conjure de venir délivrer l'Italie déchirée; on lui offre la couronne impériale. Othon voit arriver le moment de réaliser le plan qu'il a conçu. Il accepte l'empire; il jure entre les mains du légat de défendre le saint-siége et le pontife suprême, de ne point tenir de plaids à Rome, de ne promulguer aucun règlement concernant cette capitale qu'après avoir pris l'avis des papes, et de rendre à l'église romaine les portions du territoire appelé patrimoine de saint Pierre, qu'on lui avait ôtées.

Il résout de descendre en Italie, à la tête d'une armée, d'y ramener l'ordre, et d'y établir son nouveau pouvoir. Mais il a de grandes mesures de prévoyance à prendre. Il convoque une diète à Worms. Les membres de cette assemblée élisent à l'unani-

mité, pour son successeur éventuel, Conrad II, son fils unique, quoiqu'il n'ait encore que sept ans. D'après leur désir, Brunon, archevêque de Cologne et frère du roi, couronne le jeune prince à Aix-la-Chapelle. Othon le nomme son lieutenant-général en Allemagne, confie la régence du royaume à son frère Brunon et à son fils naturel l'archevêque de Mayence, et part pour l'Italie, à la tête de troupes nombreuses.

Bérenger, que tout le monde détestait, et que toutle mon de abandonne, se renferme dans Réggio. Il est solennellement déposé, pour avoir violé les droits de la nation. Othon, sacré et couronné roi d'Italie pour la seconde fois, s'avance vers Rome avec la reine Adélaïde. Le pape Jean XII les couronne l'un et l'autre : le diadème impérial ceint leurs têtes. Le pape et le peuple jurent sur la châsse ou le tombeau de saint Pierre, de ne jamais favoriser les prétentions ni de Bérenger II, ni du comte Adelbert, fils de Bérenger. Mais voyez quelle est la foi du petit-fils de Marozie. A peine Othon est-il retourné à Pavie, que le pape, impatient de l'autorité impériale qu'il vient de reconnaître, veut la secouer et la détruire, accuse l'empereur d'avoir violé les engagements qu'il avait pris avec le saint-siége, et préférant un souverain éloigné et dont il ne peut redouter le pouvoir, à un prince qui peut à chaque instant arriver dans Rome, et qui tient une si grande puissance de sa gloire, de ses talents et de son caractère, il a recours à l'empereur de Constantinople. Othon adresse des ambassadeurs

au pape; il consent à prouver sa fidélité à ses engagements par un serment ou par un duel judiciaire; mais apprenant que le pape ne garde plus aucune mesure, et a fait venir le comte Adalbert à Rome, pour le mettre à la tête des rebelles, il s'irrite et marche contre eux. Jean XII, en emportant une grande partie des trésors de Saint-Pierre, s'échappe de Rome (962). Les Romains prêtent un nouveau serment à Othon; ils jurent de n'élire et de ne laisser consacrer de pape que du consentement de l'empereur et de son fils. Un concile s'assemble. Jean XII est accusé de crimes et de sacriléges. Le hideux tableau de sa vie corrompue est déroulé devant le concile. Il est cité pour venir se défendre, et comme il refuse de paraître, le concile, de concert avec l'empereur, le dépose, et lui donne Léon VIII pour successeur. Ainsi l'empire d'Occident se relève pour la seconde fois (963). Othon rétablit le trône fondé par Charlemagne, et associe son nom à celui de ce grand homme.

Pendant cette suite d'évènements qui devaient placer la couronne impériale sur la tête des rois de Germanie, le fer et le feu avaient ravagé plusieurs contrées voisines de la mer Noire. Igor, le roi des Russes de Kiow, avait, dès 941, embarqué ses sauvages soldats sur dix mille barques; il avait bravé les tempêtes de la mer Noire, et descendu sur les rives méridionales de cette mer qu'il venait de traverser, il avait porté la désolation dans ces beaux et riches pays de l'Asie Mineure, connus sous le nom de Paphlagonie, de Pont et de Bythi-

nie. Il espérait remporter dans son pays de nombreuses dépouilles ; mais les troupes de l'empire d'Orient, réunies autour de lui, l'enveloppèrent, taillèrent son armée en pièces, et il ne put ramener sur les bords du Borysthène qu'une très petite partie des guerriers qu'il avait conduits au pillage. Ce désastre cependant ne le découragea pas : il rassembla de nouvelles forces ; il eut recours même aux Petchenègues ; il en soudoya plusieurs, et il s'avança jusques à la Chersonèse taurique, menaçant de nouveau l'empire d'Orient. Constantin Porphyrogénète lui offrit le tribut qu'Oleg avait imposé dans le temps à l'empire de Constantinople. Igor l'accepta, envoya les Petchenègues ravager le pays des Bulgares, tourna ses armes contre les Dreuliens, tomba dans une de leurs embuscades, et y fut massacré.

Svietoslat, son fils unique, lui succéda en 945, sous la tutelle de sa mère, qui, élevée par Oleg, avait par reconnaissance pris le nom d'Oléga. Réunissant à de grandes qualités la férocité de son siècle et de son pays, la régente commença son règne par venger la mort de son époux. Aidée des conseils de Sventeld, elle assiégea Korostène, la capitale des Slaves dreuliens, la prit, en immola tous les habitants, et la réduisit en cendres. Après cet horrible sacrifice, elle paraît s'être élevée au-dessus de la barbarie. Elle visita son royaume, régla les contributions des diverses contrées, y établit des bourgs, y construisit des villes, y bâtit, suivant quelques historiens, la ville de Pleskof, à

l'embouchure de la Valiga et sur les bords d'un lac. Revenue à Kiow, elle crut utile à la prospérité de ses états d'y répandre les lumières des chrétiens; elle résolut d'encourager par son exemple l'adoption de leurs lois. Quoique déjà très âgée, elle imagina d'aller à Constantinople, en 955, et d'y embrasser le christianisme. L'empereur d'Orient la tint sur les fonts de baptême; elle reçut le nom d'Hélène. Elle revint chargée des présents de Constantin; mais elle ne put pas engager son fils à suivre son exemple.

Les principes du christianisme, si favorables à la civilisation, furent cependant répandus avec plus de facilité dans la Chersonèse cimbrique.

Dès 948, un prince du Jutland, vassal de Harold, roi du Danemarck, et nommé Frothan, plein de confiance dans l'archevêque de Hambourg, avait embrassé ces principes de la religion de Jésus, que saint Achaire avait, dans le temps, fait connaître dans sa patrie; et il avait obtenu du pontife de Rome l'établissement de trois évêchés soumis au métropolitain de Hambourg. Les résultats de ce changement devaient être d'une grande importance pour l'Europe. Il devait s'étendre sur toute la Scandinavie, y répandre les lumières, y attacher plus de succès à l'exploitation des mines, et particulièrement à celles de cuivre, favoriser les grandes pêches maritimes, rendre plus sédentaires les habitants de cette Scandinavie, encore si sauvage peu de temps auparavant, leur inspirer l'amour de leur pays, radoucir leurs mœurs, les éloigner

du pillage, les détourner de ces courses lointaines, de ces voyages audacieux, et de ces incursions si souvent répétées qui répandaient l'effroi et la désolation dans un si grand nombre de contrées européennes.

Combien les funestes effets de cet esprit de barbarie, dont on commençait à prévoir l'affaiblissement successif dans la Scandinavie, avaient encore de force dans un royaume voisin, malgré les règnes du grand Alfred et d'Édouard Ier. L'influence du génie des plus grands monarques est bien passagère, lorsqu'elle n'est pas propagée par de fortes institutions, par une éducation nationale conforme à l'esprit de ces institutions tutélaires, et par une instruction publique capable de prémunir toutes les classes des citoyens contre les préjugés, les erreurs et les séductions.

Athelstan n'avait pu se garantir du poison de la jalousie. Il voyait avec autant d'inquiétude que d'envie l'affection des Anglais pour son frère Edwin. Il avait écouté l'accusation calomnieuse d'un courtisan perfide, qui lui avait montré dans Edwin un complice de la dernière conjuration. En vain le malheureux Edwin proteste-t-il de son innocence; Athelstan, en proie à sa passion jalouse, le regarde comme coupable. Il ne lui donne aucun juge; il le condamne seul. Il redoute cependant l'amour du peuple pour son frère; il craint de faire donner publiquement la mort à Edwin; et, par une atroce barbarie, il le fait jeter, avec un esclave, dans une mauvaise barque, où on

l'abandonne à la fureur des flots, sans voiles, sans rames, sans provisions. Edwin, pour se soustraire aux horreurs de sa situation, se précipite dans l'Océan; l'esclave se sauve sur les côtes de France. La nouvelle de la triste destinée du prince se répand dans l'Angleterre. Le terrible délire d'Athelstan se dissipe; il voit son crime; il en est effrayé; il se représente toutes les vertus de son frère; le remords déchire son âme. Mais continuons de peindre les mœurs du temps. L'atroce calomniateur présentait un jour la coupe à Athelstan; un de ses pieds chancelle, il se raffermit sur l'autre; il a l'audace de dire au roi : « Voyez comme un » frère soutient l'autre. » Le roi devient furieux; toujours entraîné par la férocité du siècle, il fait, sans jugement, mettre à mort l'accusateur, offre, pour ainsi dire, la vie du coupable en sacrifice à l'ombre de son frère, dont il ne doute plus de l'innocence; et, cédant à des idées plus religieuses, il fait bâtir des monastères, fonde des prières solennelles, et se condamne à une pénitence de sept ans.

(934) Quelque temps après le funeste évènement qu'Athelstan déplora pendant toute sa vie, il reçut une ambassade de Hugues-le-Grand, duc de France, qui lui envoya le comte de Flandre, pour lui demander en mariage sa sœur Édilde ou Ledwige. Il donna audience au comte de Flandre à Abingdon, au milieu d'une assemblée des états, et accorda à Hugues la main de la fille d'Édouard. Les ambassadeurs du duc de France offrirent au

roi des présents magnifiques, parmi lesquels on remarque, suivant les historiens, un très beau vase d'agate-onyx, une épée de Constantin Ier, une lance de Charlemagne et plusieurs reliques.

Une nouvelle guerre va cependant éclater dans le nord de la Grande-Bretagne. Le sort d'Athelstan et de son royaume va de nouveau dépendre d'une bataille. A quoi tiennent les destinées des empires où la civilisation commence à peine à se développer! et quelle condition que celle de leurs malheureux habitants, dont la liberté, la vie et la fortune dépendent, à chaque instant, des hasards des combats! Rapportons les circonstances de cette nouvelle guerre : elles sont instructives.

(938) Constantin, roi d'Écosse, et Anlaf, ce chef des Danois du nord de la Grande-Bretagne, qui s'était réfugié en Irlande, forment une ligue avec les Irlandais, les Gallois, les Danois du Northumberland. On a bien de la peine à comprendre, dans l'état actuel de la civilisation de l'Europe, où les nouvelles les plus importantes circulent dans tous les sens avec tant de facilité et de promptitude, comment les liaisons, les projets et les préparatifs hostiles de quatre peuples ont pu être ignorés d'Athelstan. Ce prince n'eut cependant aucune connaissance des attaques qu'ils méditaient, que lorsque leurs troupes entrèrent dans la rivière d'Humbre, sur une flotte de six cents voiles, et se répandirent dans le pays arrosé par cette rivière. Heureusement pour les états d'Athelstan, les garnisons de plusieurs forts ou camps retranchés

arrêtèrent pendant quelque temps les alliés. L'activité naturelle du roi se déploya dans toute sa force ; il eut bientôt rassemblé ses guerriers et rencontré ses ennemis. Les deux armées furent en présence pendant plusieurs jours. Le Danois Anlaf imagina d'avoir recours à un stratagème, que nous avons vu employé par Alfred-le-Grand, et qui montre une partie des habitudes et des goûts qu'avaient alors les habitants de la Grande-Bretagne. Il se déguisa en musicien, entra dans le camp anglais, et possédant en musique un assez grand talent pour son siècle, comme tous les Bretons, Saxons, Irlandais, Écossais, et même Danois dont l'éducation avait été soignée, il charma par son jeu ou par ses chants les loisirs des soldats. On en parla au roi, qui désira de l'entendre, le fit appeler, l'admit dans sa tente, et lui fit un riche présent. Anlaf examina tout ce qu'il lui importait de bien connaître. Un soldat le reconnut, au moment où il allait sortir du camp ; il le laissa passer, mais il vint en avertir le roi. « Pourquoi ne l'avez-» vous pas fait prisonnier ? » lui dit Athelstan avec sévérité. — « J'ai servi autrefois sous ses ordres, lui » répondit le soldat ; je lui ai prêté serment de » fidélité, je n'ai pas dû le trahir ; mais j'ai vu le » danger que courait le prince dont je suis aujour-» d'hui les drapeaux, et je suis venu l'en instruire. » Le roi loua sa fidélité, et fit porter sa tente dans un autre quartier du camp.

Dès le milieu de la nuit suivante, Anlaf, à la tête d'une troupe d'élite, pénètre dans le camp qu'il

avait exploré, parvient jusques à l'endroit où il avait vu la tente du roi, et croyant immoler le monarque et sa suite particulière, donne la mort à un évêque qui venait d'arriver, et s'était campé avec sa troupe dans l'endroit abandonné par Athelstan. L'alarme cependant se répand avec rapidité parmi les Saxons; le roi range ses troupes, et, dès le point du jour, la bataille commence. On combat des deux côtés pour la couronne et pour l'indépendance de la nation; on fait des prodiges de valeur. Le soir approchait, et la victoire était encore incertaine, lorsque Turketul, chancelier d'Angleterre, fond sur les alliés, à la tête d'un corps choisi parmi les habitants de Londres, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, arrive jusques au roi d'Écosse, le blesse mortellement, et le fait prisonnier. La consternation s'empare aussitôt des alliés, ils prennent la fuite, et sont massacrés en si grand nombre, qu'on compte parmi les morts six chefs d'Irlande ou du pays de Galles, auxquels les historiens ont donné le titre de rois, et douze comtes ou généraux.

Athelstan, poursuivant ses succès, réduit les Danois du Northumberland, force les Gallois à lui payer un tribut plus fort qu'auparavant, marche contre les Bretons de Cornouailles qui avaient envoyé des secours aux alliés, les oblige à se retirer au-delà de la rivière Tamer, rétablit Exeter, y place une forte garnison, et va prendre possession des îles de Scilleg, dites aujourd'hui Sorlingues.

Victorieux de tous ses ennemis, il profita de la

paix que sa valeur avait procurée à son royaume, pour ajouter aux lois de son grand-père Alfred, des lois aussi sages que le permettaient les faibles lumières du siècle. Il ne négligea rien pour répandre l'instruction dans ses états; il fit traduire en saxon les livres sacrés des chrétiens; il fonda ou dota plusieurs églises, et par conséquent plusieurs écoles. Mais redoutant la trop grande puissance du clergé, voulant diminuer le plus possible les malheureux résultats des priviléges de ceux qui, sous le nom de nobles, exerçaient seuls presque tous les droits de la nation, et désirant de favoriser l'agriculture, le commerce et la navigation, ces grandes bases de la liberté et de la prospérité des peuples, il abolit le droit d'asile dont les églises jouissaient, et qui rendait les plus grands crimes impunis, et il voulut qu'on comprît parmi les nobles tout négociant qui aurait fait sur mer et à ses frais deux voyages de long cours, ainsi que tout *céorle* ou fermier qui possèderait cinq mesures de terre, appelées *hydes*, une salle, une cuisine, une chapelle et une cloche.

Athelstan mourut en 942, sans laisser d'enfants.

Son frère Edmond lui succéda, du consentement de toute la nation.

Les Danois ne supportaient qu'impatiemment le joug des Saxons. Anlaf crut pouvoir profiter de leurs dispositions, et du règne d'un jeune prince, pour rendre l'indépendance à ses compatriotes. Assisté par Olaüs, roi de Norwège, il entra dans le

Northumberland, fut reçu dans Yorck, s'empara de plusieurs autres places, dont les garnisons furent chassées ou massacrées, s'avança dans la Mercie, et fut reconnu souverain d'une grande partie de ce royaume, comme du Northumberland.

Edmond n'avait que dix-huit ans, mais la fermeté de son caractère suppléa à son âge; il attaqua les Danois. La bataille dura jusques à la nuit; on combattit des deux côtés avec fureur; mais il paraît que les Danois finirent par avoir l'avantage, et Edmond fut obligé de leur céder toutes les contrées situées au nord d'une route que l'on nommait *Watling-Street*, qui traversait la Grande-Bretagne, et qui s'étendait depuis le nord du pays de Galles jusques à l'extrémité méridionale du royaume de Kent.

Le mauvais gouvernement d'Anlaf sauva les Bretons. Il accabla d'impôts les habitants de ses états, pour payer au roi de Norwège les sommes qu'il lui avait promises. Plusieurs contrées se révoltèrent contre lui, mirent à leur tête son neveu Réginald, et le couronnèrent à Yorck. Quel est le pays que de funestes divisions ne livrent pas à ses ennemis? Edmond attaque les deux rois à l'improviste, les chasse de la Grande-Bretagne, soumet tout le royaume, marche contre les chefs du Cumberland, qui, à l'exemple de plusieurs autres gouverneurs, avaient usurpé l'indépendance, pris le titre de roi, secouru les Danois, et il donne cette province en fief relevant de la couronne d'Angleterre à Malcolm, roi d'Écosse.

Edmond, comme son frère, employa les instants de la paix à publier de nouvelles lois; il en promulgua une particulièrement remarquable. Les usages des Anglais, comme ceux de leurs aïeux les Germains, rendaient les inimitiés perpétuelles entre les familles, en faisant regarder les injures comme communes à tous les parents de l'offensé. Edmond tâcha de modérer les effets de ces coutumes barbares, en ordonnant que l'offenseur serait livré aux parents de l'offensé, mais que leur vengeance devrait être satisfaite lorsque le coupable aurait payé la somme déterminée, suivant l'injure et la qualité de celui qui l'aurait reçue.

Le règne de ce prince promettait à l'Angleterre autant de prospérité que de gloire, lorsqu'il périt d'une manière bien étrange, si on la compare aux mœurs de l'Europe moderne. Il était à table avec plusieurs de ses principaux seigneurs, à Pukelkirk, dans le comté de Glocester; il célébrait la fête de saint Augustin; il reconnaît dans la foule de ceux qui assistaient au banquet un fameux chef de brigands nommé Léof, et qu'il avait banni. Irrité de tant d'audace, il ordonne à un de ses écuyers d'arrêter Léof; le chef de brigands résiste. Le roi s'aperçoit que son écuyer est trop faible, se lève de table, prend lui-même Léof par les cheveux, et le terrasse. Léof tire un poignard caché sous ses habits, et le plonge dans le sein d'Edmond. Les seigneurs présents mettent en pièces le meurtrier, mais le roi venait d'expirer.

Les deux fils d'Edmond étant encore dans l'en-

fance, l'assemblée générale de la Grande-Bretagne éleva sur le trône son frère Édred. Les Danois rappelèrent Anlaf, qui arriva de l'Irlande. Ses malheurs ne l'avaient pas corrigé; il gouverna de nouveau en tyran. Un guerrier, nommé Éric, fut nommé roi par les Danois indignés. Anlaf, obligé de s'enfuir, conserva néanmoins des partisans. Le Northumberland fut déchiré par des factions. Édred en profita, força Éric à se retirer en Écosse, crut aux soumissions et aux serments des Danois, leur rendit Éric, reprit avec ses troupes le chemin du Westsex; mais, trahi par les Danois qui l'attaquèrent pendant que son armée trop confiante se retirait sans précautions, il rentra dans leur pays, décidé à punir par le fer et le feu la perfidie de ses ennemis. Les Danois s'humilient de nouveau devant Édred, rejettent leur manque de foi sur leur monarque, immolent Éric, le sacrifient comme une victime, se soumettent à de fortes contributions, et voient sans murmurer leur royaume occupé par de fortes garnisons, réduit en province, et soumis aux ordres d'un gouverneur saxon.

(952) Mais si Édred, les armes à la main, avait le courage de sa nation, son caractère faible plia facilement devant l'influence de Dunstan, abbé de Gaston. Cet abbé, devenu son directeur spirituel, lui inspira bientôt une dévotion puérile, l'asservit à ses volontés, ne lui permit de régner que d'après ses avis, fit enrichir les monastères, et distribuer aux moines presque tous les bénéfices du royaume.

L'esclave couronné au nom duquel Dunstan gouvernait la Grande-Bretagne cessa de vivre en 955. L'assemblée générale lui donna pour successeur son neveu Edwy, le fils aîné de feu son frère Edmond.

Le jeune Edwy était bien éloigné d'avoir pour Dunstan la même soumission que son oncle : non seulement il résolut de se soustraire à l'autorité que l'abbé avait usurpée, mais encore, irrité de la manière dont ce religieux avait voulu le troubler dans son amour pour une belle princesse nommée Elgive ou Athelgive, et qu'il avait épousée quoiqu'elle fût sa proche parente, il l'exila hors de la Grande-Bretagne. Son conseil cassa les donations faites, sous le dernier règne, en faveur des monastères, et décida que les bénéfices possédés par les moines seraient rendus à des membres du clergé séculier.

Dunstan se retira en Flandre; mais la haine et la vengeance étaient dans son cœur. Tous les moines de l'Angleterre formaient comme une armée secrète, animée de son esprit, d'autant plus furieuse qu'on venait de la dépouiller, correspondant avec lui, et ne cessant de répandre contre le roi les calomnies les plus dangereuses. L'exil de l'abbé, que les moines représentaient comme un saint persécuté, et les actes publiés contre les concessions qu'ils avaient obtenues, étaient montrés avec soin comme des témoignages évidents de l'impiété du roi. Plusieurs membres du clergé séculier embrassèrent même la cause de Dunstan et

des monastères. On rejeta tout ce qu'on reprochait au roi sur l'amour dont il brûlait pour Athelgive. On ne voulut la reconnaître que pour sa concubine, à cause de sa parenté avec Edwy. Odon, archevêque de Cantorbéry, ordonna solennellement la séparation d'Athelgive et du roi. Comment, au milieu des ténèbres épaisses qui couvraient l'Europe, aurait-on pu distinguer ce que les lois civiles doivent seules régler d'avec les objets de la discipline ecclésiastique? et combien devait durer encore cette confusion funeste, ce mélange du pouvoir temporel et de l'influence spirituelle, cette dégradation d'une religion sainte, si favorable à une trop grande autorité du clergé, aux usurpations des pontifes, à l'asservissement des peuples et des rois, aux troubles, aux discordes, aux rébellions, aux guerres sanglantes, et au triomphe des idées anti-religieuses.

Edwy fut obligé de courber sa tête royale sous cette censure ecclésiastique, alors si redoutable. Il abandonna son épouse à la juridiction épiscopale. L'archevèque, bien plus barbare qu'un chef de hordes sauvages, fit marquer au visage l'infortunée Athelgive, et l'exila en Irlande.

Mais voyez jusques à quel degré Odon va porter sa criminelle audace. Aidé par tous les adhérents de Dunstan, il sème la méfiance contre le roi, il anime les mécontents, il séduit les esprits, il ébranle la fidélité qu'on a jurée au monarque; il lève enfin insolemment le signal de la révolte, il déclare Edwy indigne de la couronne; il la donne

à un frère du roi, nommé Edgar, que son ambition rend coupable, et qui paraît à l'archevêque disposé à se soumettre à tous les désirs du clergé. Edgar, à la tête des rebelles, fait soulever en sa faveur une partie de la Mercie. Les Danois de Northumberland et de l'Eastanglie, ou de l'Angleterre orientale, saisissent avec avidité une occasion de faire périr les Saxons les uns par les autres. Ils secondent Edgar. Les prélats et les moines redoublent d'efforts. Les Saxons des comtés occidentaux restent seuls fidèles à Edwy. Les états de Mercie s'assemblent; les moines répandent que le ciel s'est prononcé contre l'impie Edwy, qu'une voix divine s'est fait entendre. Les états déclarent Edwy déchu du trône. Edgar, élu solennellement par ces états, commande à toutes les contrées situées au nord de la Tamise, excepté le royaume d'Essex (957). Edwy est forcé de les céder à son frère, et ne fait plus que traîner une vie malheureuse. Il rappelle son épouse. Le farouche Odon ose faire couper les jarrets à cette infortunée, et son époux, trahi par les siens, ne peut ni prévenir ni venger cette impudente atrocité.

Dunstan revient triomphant à la cour de Mercie. Il retrouve tout le crédit dont il avait joui auprès d'Édred. On le nomme évêque de Worcester; on le vénère comme un martyr. Edgar paraît ne vouloir gouverner que par ses conseils. Mais le génie de ce prince était trop élevé pour qu'il ne cherchât pas à secouer toute indigne tutelle et à régner par lui-même.

Edwy venait de terminer sa déplorable carrière. Edgar, seul monarque de la Grande-Bretagne, continue de témoigner la plus grande déférence à Dunstan et à ses amis; mais il reprend et conserve le pouvoir. Il entretient un corps de troupes considérable dans les provinces septentrionales, où il redoute les mouvements des Danois qui y sont établis. Il porte le nombre de ses barques à trois mille cinq cents, et les fait croiser autour de ses états. Il s'allie avec le roi d'Écosse, et ajoute, sous la condition d'un hommage, aux comtés cédés au roi Malcolm, le pays de Lothian, qui s'étendait depuis la Tweed jusques à la Forth, sur les bords de laquelle Édimbourg est bâti. Le chef ou roi de l'île de Man et de plusieurs autres îles, celui de Galles, et quelques chefs de Galloway, reconnaissent la suprématie de sa couronne; et les historiens ont cru devoir rapporter que, dans une circonstance particulière où Edgar se trouvait à Chester, et désira de se promener dans une barque sur la rivière de Dée, huit chefs, princes ou rois d'Écosse, de Man, du Cumberland, de Galles ou de Galloway, en maniaient les rames comme par une sorte d'égards, pendant qu'assis à la poupe sur des carreaux magnifiques, il en dirigeait le gouvernail.

Les forêts étaient encore si vastes et si nombreuses sous son règne, et particulièrement dans le pays de Galles, que les animaux sauvages dont elles étaient les repaires s'y étaient multipliés à un très haut degré. Les loups particulièrement y étaient

devenus si nombreux, qu'ils descendaient en grandes troupes des montagnes galloises, dévorant les troupeaux, se jetant sur les enfants, et répandant l'alarme dans tous les pays qu'ils infestaient. Le roi inspira une grande reconnaissance aux habitants de ces pays, en faisant cesser ce fléau. Il changea, pour y parvenir, le tribut annuel des Gallois en trois cents têtes de loups; il publia une amnistie en faveur de ceux qui, coupables de certains crimes, apporteraient un nombre de langues de ces animaux voraces, proportionné à la nature des délits, et il obligea chaque noble à lui donner tous les ans la peau de dix ou douze loups.

Mais quelle que fût la puissance d'Edgar, il avait toujours présente à sa mémoire la destinée de son frère; il se faisait pardonner de s'être soustrait au terrible pouvoir de Dunstan, en le comblant de bienfaits, lui et ses partisans. Il fonda, suivant plusieurs auteurs, plus de quarante monastères, en rétablit un plus grand nombre, les dota avec magnificence, aliéna en leur faveur plusieurs terres de la couronne. Dunstan, indépendamment de l'évêché de Worcester, avait l'administration de celui de Londres; mais il n'occupait pas encore le premier siége épiscopal de l'Angleterre. Ce siége devint vacant. L'archevêque de Cantorbéry mourut. Un évêque de Bath fut nommé à sa place. Il était vertueux, mais il n'était pas favorable aux moines, et ils désiraient l'archevêché pour Dunstan. Le roi harangua lui-même contre la nomination de l'évêque de Bath : il prétendit que ce pré-

aussi différents l'un de l'autre qu'ils l'ont été depuis. La surface de l'Europe offrait presque partout des aspects peu dissemblables : des montagnes couronnées de bois, de larges rivières souvent débordées, de vastes bruyères, d'immenses forêts, des plaines et des vallées couvertes de marais et d'eaux stagnantes, voilà ce qu'on aurait vu sur la plus grande partie des contrées européennes, si on s'était élevé à une assez grande hauteur pour en saisir l'ensemble. L'art de l'homme n'avait encore éclairci qu'à peine ces antiques forêts qui entretenaient une froide humidité, même à des latitudes éloignées du cercle polaire; il n'avait assaini que peu de vallées, contenu que peu de rivières, dirigé que peu de torrents, cultivé que peu de plaines. D'un côté, des guerriers qui ne voulaient se servir que de la lance et de l'épée; de l'autre, des serfs qui ne portaient à la bêche et à la charrue que des mains enchaînées, et presque partout les efforts de l'industrie arrêtés par les préjugés, la violence ou la superstition : tel était le tableau général de cette Europe, aujourd'hui si heureuse par ses sciences, ses arts, ses fabriques et son commerce.

D'ailleurs, d'autres causes aussi puissantes que le climat agissent sur l'homme et modifient son génie, ses facultés, ses pensées, ses désirs et ses actions : tels sont l'instruction, le gouvernement et les idées religieuses. Ces causes étaient presque les mêmes pour toutes les nations européennes. Excepté le royaume de Cordoue, elles suivaient tou-

être voyait dans les desseins de l'archevêque, un changement favorable à son autorité, assembla un concile dans lequel il crut devoir parler lui-même contre la conduite scandaleuse et tous les excès du clergé séculier. Les trois prélats ligués contre ce clergé, enhardis par le discours d'Edgar, chassèrent les prêtres séculiers de toutes les églises qui étaient sous leur juridiction; et le roi fut célébré par les moines comme le plus grand et le plus saint des monarques qui avaient gouverné l'Angleterre.

Pendant les règnes que nous venons de parcourir, deux rois d'Écosse, Malcolm et Indulphe, avaient péri; le premier, par le fer des assassins, et le second, au milieu d'une bataille livrée aux Danois. D'autres Danois, ou Norwégiens, ou Ostmans, occupaient en Irlande la ville de Dublin, et faisaient avec des succès inégaux une guerre acharnée aux habitants de cette île.

Des guerres cruelles ensanglantaient aussi la péninsule espagnole : et comment ne trouverions-nous pas dans presque toute l'Europe les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, les mêmes malheurs, les mêmes crimes?

Le climat, cette cause si puissante des variétés morales et physiques que peut présenter l'espèce humaine, était certainement très différent, et dans la Grande-Bretagne, et dans la Germanie, et dans la Russie, et dans la France, et dans l'Italie, et dans cette péninsule espagnole sur laquelle nous allons reporter nos regards; mais cependant les climats de ces divers pays n'étaient point à cette époque

sage appelé *port de Guadarama*, prend d'assaut la ville de Madrid, passe au fil de l'épée ou fait esclaves ceux qui la défendaient, saccage les environs de Tolède, et rentre triomphant dans son royaume.

(933) Abdérame, l'année suivante, envoie une armée en Castille. Don Ramire, à la tête des comtes de Castille, et suivi d'un guerrier fameux dans les fastes historiques et dans les ouvrages poétiques de l'Espagne, Ferdinand Gonzalès de Lara, rencontre l'armée musulmane près d'Osma. Les mahométans sont battus, massacrés ou réduits en servitude; leur camp est pillé.

En 934, ce même don Ramire, encouragé par la victoire, attaque les Maures de l'Arragon, saccage toutes les villes, et oblige le musulman Aben-Ahia, qui gouvernait cette province, de le reconnaître pour son suzerain. Abdérame menace Aben-Ahia de toute sa colère, et lui promet de l'aider de toute sa puissance. Ce gouverneur ou vice-roi se soumet de nouveau à son autorité. Le roi de Cordoue fait commettre de nouveaux dégâts dans les états de Ramire. Mais en 938, il conçoit un plus grand dessein : il réunit toutes ses forces; il rassemble une nombreuse armée; il appelle à son secours les musulmans des rivages africains; il fait venir les troupes de l'Arragon; il va commander lui-même ses guerriers; il voit sous ses drapeaux, suivant quelques auteurs, jusques à cent cinquante mille combattants. Il veut délivrer à jamais les contrées musulmanes des incursions des chrétiens,

anéantir la monarchie des Asturies et de Léon, et réduire toute la péninsule sous l'étendard de l'islamisme.

Don Ramire voit tout le danger qui menace son royaume; les plus grands efforts peuvent seuls le sauver de sa perte. Il convoque tous ses guerriers; il demande des auxiliaires à don Garcie, roi de Navarre, dont il avait épousé la sœur dona Thérèse Florentine; il réunit autour de lui de nombreuses légions de Léonois, d'Asturiens, de Galiciens, de Portugais, de Castillans, de Biscayens, de Navarrois; il visite le tombeau de Saint-Jacques de Compostelle; il promet de riches dons à l'église qui renferme ce tombeau, s'il revient victorieux. Il se met en campagne, et après divers événements, il se trouve auprès de Simançàs, sur les bords du Douro et à peu de distance de Valladolid, en face des musulmans commandés par Abdérame. Le hasard des combats va décider de la possession de l'Espagne septentrionale.

Abdérame était campé près de l'endroit où la rivière de Puiserga se jette dans le Douro. Cette bataille mémorable fut terrible. La victoire est long-temps disputée; elle se décide enfin pour les chrétiens. La campagne est jonchée de cadavres de Maures. Plusieurs mahométans sont faits prisonniers. Abdérame veut rallier son armée auprès de Salamanque. Ramire accourt, l'attaque, le bat une seconde fois, l'oblige de s'enfuir avec vitesse quoique blessé, disperse les restes de ses troupes, pille son camp, et revient à Léon à la tête de sol-

dats chargés de bijoux, d'habits, d'or, d'argent, et tenant dans les fers un grand nombre de prisonniers.

Le roi de Léon aurait voulu continuer la guerre; mais Abdérame demandait la paix, les chrétiens la désiraient. Les comtes de Castille avaient refusé de reprendre les armes; Ramire avait été contraint de les punir de leur désobéissance : il crut devoir accepter cette paix, l'objet de tant de vœux, et pour ramener dans ses états le calme et l'union (940), il maria son fils aîné, don Ordogno, avec la fille du comte de Lara et d'une princesse de Navarre.

(941) La paix conclue entre Ramire et Abdérame devait durer jusqu'en 949. Pendant huit ou neuf années de tranquillité, on ne voit que des monastères fondés ou dotés par le roi, les comtes, les gouverneurs, les grands vassaux, dans le royaume de Léon et dans celui de Navarre.

(949) A peine la dernière année de la paix était-elle terminée, que Ramire persuada aux états de recommencer les hostilités contre les musulmans. Ils désiraient de nouvelles richesses, de nouveaux esclaves; il leur fallait de nouveau envahir, massacrer, faire des captifs et piller.

Le roi de Léon entra dans le bassin du Tage, battit les troupes qu'Abdérame envoya contre lui, revint dans sa capitale avec un butin immense et plusieurs milliers de captifs; mais il y succomba sous une maladie qui devint bientôt mortelle (950); et l'assemblée générale, composée des grands et des prélats, qui seuls jouissaient alors des droits

de la nation, proclama son fils aîné, don Ordogno, le gendre du comte de Lara.

Don Sanche, frère cadet du nouveau roi, prit les armes pour réclamer une part dans la succession de son père. Il fut secondé par le roi de Navarre, et même par le comte de Lara, beau-père d'Ordogno. Les intérêts privés, ou plutôt des passions particulières, l'emportèrent sur l'intérêt général. Heureusement pour les royaumes des chrétiens, Abdérame ne profita pas de leurs divisions. Si ces guerres civiles avaient duré, la péninsule espagnole tout entière aurait reconnu l'islamisme.

Ordogno III opposa une grande résistance aux efforts de son frère; il le contraignit à renoncer à sa coupable entreprise, et irrité contre son beau-père, il lui renvoya sa fille, dona Uraque, et se maria avec Elvire, la fille d'un des grands de Galice.

Abdérame était vieux, il ne pouvait tenir que d'une main débile l'épée de Cordoue. Ordogno recommença ces horribles incursions, que nous avons vues tant de fois ensanglanter l'Espagne; il ravagea tout le Portugal jusques à Lisbonne, prit d'assaut cette ville, massacra ou fit prisonniers les Maures, n'osa pas ou ne voulut pas garder sa conquête, et revint comme un chef de brigands au milieu de ses montagnes, couvert de sang et chargé de richesses.

(953) Le comte de Lara cherchait depuis longtemps à se rendre indépendant dans la Castille,

qu'il gouvernait. Ordogno, de retour de ses pirateries, marcha contre lui. Ferdinand Gonzalès se soumit, prêta un nouveau serment de fidélité, et avant peu de temps gagna une bataille mémorable contre les musulmans.

(954) Ordogno mourut quelques mois après cette victoire de son général. Son frère, don Sanche, accourut de Navarre où il s'était retiré (955). Les principaux du royaume le reconnurent; mais quelques grands et le comte de Lara, qui espéra d'être plus heureux contre don Sanche que contre Ordogno III, se liguèrent contre lui. Don Sanche fut obligé de se réfugier de nouveau en Navarre.

(957) Cependant les grands du royaume se divisèrent. Ceux de Galice voulaient réserver le trône pour le jeune don Bermude, fils d'Ordogno III et de la Galicienne Elvire. Le comte de Lara désirait de faire passer la couronne sur la tête d'un autre Ordogno, fils d'Alphonse surnommé le Moine, et de lui faire épouser sa fille dona Uraque, celle que le feu roi avait répudiée. Le comte d'Alava tenait pour don Sanche; Ferdinand Gonzalès obligea ce don Sanche à se réfugier dans les états du roi de Cordoue; et ce qu'il est bon de remarquer, pour faire voir de quelle réputation jouissaient les Maures relativement à la culture des sciences, et particulièrement de la médecine, c'est que l'année suivante ce fut à Cordoue que don Sanche alla chercher des conseils et trouva d'heureux secours contre une maladie grave que les médecins de son pays regardaient comme incurable.

Mais pendant que ce prince était dans les états d'Abdérame, le comte de Lara exécuta son projet, fit couronner Ordogno IV, lui donna pour épouse sa fille dona Uraque, et s'empara de l'autorité. Le nouveau roi s'était cependant réservé un assez grand pouvoir pour exercer la tyrannie la plus odieuse. Les vœux des grands et du peuple, accablés sous sa cruelle domination, se tournèrent vers Sanche. Il conçut l'espoir de remonter sur le trône de son frère, et ce fut au roi même de cette ville de Cordoue, où il venait de recouvrer la santé, qu'il s'adressa pour réunir les forces nécessaires au succès de ses espérances.

Abdérame lui donna une armée à la tête de laquelle don Sanche s'avança vers le royaume de Léon. Le roi de Navarre réunit plusieurs guerriers à ceux d'Abdérame. A mesure que les étendards du Christ et ceux de l'islamisme, flottant autour de don Sanche, s'approchaient de la capitale du royaume, les villes ouvraient leurs portes, les habitants accouraient au-devant de celui qui venait les délivrer de la tyrannie. Ordogno IV, accompagné de sa femme Uraque, se hâta de traverser les montagnes et d'aller se cacher dans les Asturies; mais n'y voyant bientôt que des partisans de don Sanche, il passa dans la Castille, arriva à Burgos, y fut séparé de sa femme, chassé honteusement, et ne parvint qu'avec la plus grande peine au milieu des musulmans de l'Arragon, où il périt de misère.

Le comte de Lara, qui avait voulu s'opposer aux

troupes du roi de Navarre, fut battu, fait prisonnier et conduit à Pampelune (960). Don Sanche consentit cependant à le voir revenir en Galice, à la prière de don Garcie, dont la sœur avait épousé le comte de Lara.

(961) Il avait renvoyé avec de riches présents les Maures qui l'avaient aidé à recouvrer sa couronne. Mais peu de temps après le retour de ces musulmans dans l'Andalousie, leur roi Abdérame, l'ami de don Sanche, mourut et fut remplacé par son fils Alacan.

Pendant le règne de cet Abdérame, l'empire des musulmans dans la Mauritanie, ou Afrique septentrionale, avait acquis une bien grande étendue.

En 946, Ismaël-Abou-Taher avait succédé à son père, et devenu mahadi ou directeur des fidèles, il avait pris le nom d'Almanzor. Il fit de grandes conquêtes en Égypte; il y fonda la ville de Mansourah ou de Massoure. Son fils Moëz le Dinillah, ou le Dinallah, lui succéda en 953.

Les Fatimites faisaient un commerce considérable sur la Méditerranée. Abdérame III fut jaloux de leur succès: il fit attaquer leurs vaisseaux par les siens. La flotte de Moëz battit la sienne. Le roi de Cordoue demanda la paix.

Cependant on avait vu quatre khalifes occuper successivement la chaire de Bagdad: trois en avaient été précipités dans les fers; l'autre s'était donné un maître, et, par lâche ineptie, avait préparé la puissance d'un peuple dont les destinées devaient avoir une si grande influence sur celles de l'Europe.

En 932, Munès, ce général dont les armes avaient eu tant de succès en Égypte, et qui, révolté ensuite contre le khalife Moktader, avait livré une bataille dans laquelle Moktader avait péri, plaça sur le trône Kaher, frère du khalife dont la tête venait de rouler à ses pieds.

L'avarice de Kaher le porte à commettre d'horribles cruautés envers tous ceux qui paraissaient avoir acquis des richesses sous le dernier règne, et même contre sa mère. Les musulmans s'indignèrent: Munès rougit de son ouvrage; il conspira contre le khalife.

La conjuration est découverte, mais Munès et ses partisans ont déjà pris les armes; on n'ose les leur arracher, et ils ne veulent les déposer qu'après avoir vu leurs vies et leurs fortunes garanties.

Kaher viole néanmoins sa promesse: Munès et plusieurs chefs insurgés avec lui sont trahis et immolés. Leurs têtes sanglantes exposées sur les murs du palais irritent les musulmans; de nouveaux insurgés surprennent le khalife, lui crèvent les yeux, le déposent, le jettent dans un cachot, d'où il ne sort, au bout de quelques années, que pour aller mendier à la porte de la grande mosquée; et l'on proclame successeur du prophète, Rhadi-Billah, fils de Moktader et neveu de Kaher.

Voyez cependant les mêmes causes produire les mêmes effets sur les bords du Tigre et de l'Euphrate que sur ceux de la Seine, et les maires du palais des descendants de Clovis se montrer bientôt sous un autre nom dans les murs de Bagdad.

Rhadi ne se sent pas la force de tenir le glaive de l'islamisme; il l'abandonne à Mohammed-Ebn-Raïk; il crée pour lui une place nouvelle; il le nomme *émir-ol-omara*. Il lui donne, pour ainsi dire, la toute-puissance; il lui cède toute l'autorité temporelle dont jouissaient encore les khalifes de Bagdad. Et avant d'aller plus avant, pour bien comprendre les grands évènements qui doivent agiter l'Asie Mineure et réagir sur l'Europe, jetons les yeux sur les provinces, ou plutôt sur les vastes contrées qui ne reconnaissaient plus le pouvoir temporel des khalifes.

L'Irak arabique obéissait à Mohammed-Ebn-Raïk. Trois jeunes gens pleins d'ardeur, de force et de courage, fils d'un simple pêcheur qui leur avait souvent répété qu'ils descendaient des Sassanides et qu'ils étaient arrière-neveux de Sapor et de Khosrou, avaient conçu le projet audacieux de conquérir le trône de leurs ancêtres, et après avoir réuni sous leurs enseignes un grand nombre d'aventuriers valeureux, ils étaient parvenus à établir leur domination sur une grande partie de la Perse. Leur père portait le nom de Bujah; on les avait désignés sous celui de *Bujides*, ou *Bouhides*. L'un d'eux, nommé Amadaldoula, commandait à la Perse proprement dite; son frère Racnoddaula régnait sur les montagnes de la Perse et sur l'ancien pays des Parthes. Le Khorasan et la Transoxane obéissaient à la dynastie des Sémanides. Les Dilémites gouvernaient le Tabristan, le Giorgian et le Mazandéran. La Syrie et l'Égypte reconnaissaient pour

leur souverain Mohammed, fils de Tagaï. Les Fatimites étaient entièrement indépendants dans l'Afrique septentrionale, ainsi que dans la Sicile; et le roi de Cordoue ne reconnaissait plus de supérieur.

Le khalife de Bagdad n'avait conservé que le droit d'être nommé dans les prières publiques de quelques unes des grandes régions que nous venons de parcourir, et de donner l'investiture à leurs princes, que l'on nommait sultans.

Rhadi ne se contente pas de créer cette place d'émir-ol-omara, qui ne lui laissait aucun pouvoir réel. On dirait qu'il craignait de n'avoir pas assez dégradé et asservi son trône; il saisit la première occasion de consolider le siége redoutable qu'il avait élevé au-dessus de sa chaire, et à peine Mohammed-Ebn-Raïk fut-il mort, qu'il donna sa dignité à un Turc nommé Jahkem.

En 940, Ibrahim, fils du khalife Moktader, succéda à Rhadi son frère, et prit le nom de Motaki. Deux ans après Jahkem cessa de vivre. Les Turcs voulurent contraindre le khalife à donner à un autre de leurs compatriotes la place de premier vizir ou de vizir suprême. Motaki, ne pouvant résister à leurs violences, se sauva à Mosul, auprès de Nasser-Aldoulet, qui le reçut avec de grands honneurs, le ramena à Bagdad, et parut y avoir rétabli son autorité; mais les Turcs recommençant bientôt de faire valoir leurs terribles prétentions, Motaki se crut obligé de nommer émir-ol-omara Tozun, leur général (943).

Fatigué bientôt de la tyrannie de cet émir tout-puissant, il veut le destituer; Tozun a l'audace de le traiter comme un rebelle, et le chasse de Bagdad. Le khalife va en Égypte, où il est reçu avec indifférence. Trompé dans son attente, il négocie avec l'émir. Tozun l'engage à revenir à Bagdad; mais à peine Motaki est-il dans ses mains qu'il est déposé, et qu'on lui fait crever les yeux. On proclame à sa place Mostaksi, neveu du malheureux khalife, et qui s'empresse de confirmer Tozun dans sa haute dignité.

L'émir cesse bientôt de vivre, mais la puissance du khalife est tout-à-fait anéantie, il ne dispose plus du rang suprême du vizir. Tozun, avant de mourir, l'avait transmis au Turc Zaïrac.

Ce nouveau ministre, plus violent que son prédécesseur, souleva contre lui les habitants de Bagdad; ils implorent le secours de Moezzodoullah, le chef ou le prince des Bochides de Perse. Moezzodoullah se hâta de se rendre à Bagdad, en chassa l'émir et tous les Turcs auxquels le vizir commandait; mais au lieu de rendre au khalife l'autorité qu'il venait d'enlever à Zaïrac, il la retint pour lui-même, et ne trouvant pas le khalife assez docile, le chassa de la chaire de Mahomet, l'enferma dans une prison, lui fit crever les yeux, suivant un affreux et barbare usage, et éleva sur le trône Mothi, un des cousins de Mostaksi.

(946) Pendant que ces crimes souillaient le palais de Bagdad, les mêmes passions ensanglantaient celui de Constantinople.

Constantin VI, dit Porphyrogénète, occupait encore le trône d'Orient; mais nous avons vu qu'il l'avait partagé avec son beau-père, Romain-le-Capène, cet Arménien qui avait été *drungaire*, ou grand amiral de l'empire. Étienne et Constantin II, fils de Romain-le-Capène, avaient reçu le titre de césars, comme leur frère Christophe qui était mort, et l'on comptait encore quatre empereurs d'Orient ou de Constantinople.

Dès 927, Romain avait obligé les Bulgares à lui demander la paix, et avait donné sa petite-fille en mariage à leur roi. Il avait remporté de grands avantages sur les Turcs, qui, non contents de gouverner l'empire des khalifes, avaient plusieurs fois attaqué les provinces asiatiques de l'empire d'Orient. En 941, ses généraux avaient, dans le Pont-Euxin, gagné une grande bataille contre la flotte des Russes. Il était aimé du clergé, auquel il avait fait de grands présents, et dont il avait enrichi les temples; et cependant, en 944, son fils Étienne, osant porter sur lui une main parricide, eut l'audace de le faire enlever du palais, et conduire dans une île où Romain finit ses jours dans un cloître.

Constantin avait partagé le crime de son frère; mais ces deux grands coupables voyaient encore Constantin-Porphyrogénète présenter un obstacle à leur ambition. Un nouveau crime ne les effraya pas; ils conspirèrent contre Constantin VI. Cette fois leur forfait ne fut pas suivi de succès; ils furent arrêtés, convaincus, et trouvèrent dans l'exil un bien faible châtiment.

(945) Constantin cependant ne peut pas, ou ne veut pas tenir les rênes de l'empire; il les confie à son épouse Hélène, la fille de Romain-le-Capène. L'impératrice, digne sœur des deux frères parricides, accable les peuples d'impôts, et cédant à son insatiable avarice, met tout à prix d'argent. Et que l'on ne cesse de remarquer en frémissant quelle est la déplorable destinée des rois et des nations dont les droits ne sont garantis par aucune loi fondamentale et sacrée. Le crime le plus horrible va de nouveau porter la mort sur le trône. Le fils de Constantin VI, séduit par la trop coupable Théophanon, son épouse, donne à son père et à son souverain un poison dont l'empereur meurt quelque temps après, en 959.

Quel affreux rapprochement nous allons faire! C'est à ce monstre nommé Romain, que Constantin, dont on a conservé plusieurs ouvrages, avait adressé le traité qu'il avait composé sur l'art de gouverner.

Romain II, dit le Jeune, n'avait en effet que vingt ans lorsqu'il succéda à son père, qui l'avait associé à l'empire onze ans auparavant. Un exécrable attentat lui avait donné la pourpre; il prostitua au milieu de honteuses débauches cette pourpre teinte de sang, pendant que ses généraux, Nicéphore et Léon Phocas, remportaient des victoires sur les Sarrasins et sur les Russes. Il mourut de ses excès, en 963.

La coupable Théophanon, sa veuve, fut déclarée régente et tutrice de Basile et de Constantin II,

jeunes enfants de Romain II; mais peu de mois après l'armée proclama empereur le grand capitaine qui l'avait si souvent conduite à la victoire. Le patriarche Polyeucte couronna Nicéphore Phocas à Constantinople, au mois d'août 963. Théophanon eut l'impudence d'offrir sa main au nouvel empereur; et l'on ne sait par quelle politique Nicéphore accepta cette main qui avait préparé pour Constantin Porphyrogénète un breuvage mortel. Comme on pouvait déjà prévoir la destinée vers laquelle le poussait son aveugle ambition!

Au milieu de tant de crimes, de bouleversements, de tyrannies et de calamités, on vit cependant paraître une faible lueur qui semblait annoncer le retour des lumières et le réveil de la civilisation. Ce Constantin Copronyme, l'esclave de sa femme, mais qui aurait pu être un grand monarque s'il avait eu plus de force dans le caractère, montra plus d'activité et de constance qu'on aurait pu le croire, dans le projet qu'il osa former de ranimer les sciences, les lettres et les arts au milieu de la Grèce si dégénérée, et de plusieurs autres provinces de son empire. Il fit rechercher avec soin les meilleurs écrits des anciens, les fit copier, extraire, commenter, réunir dans de vastes édifices où les curieux et les hommes avides de s'instruire pouvaient les lire et les étudier. Il attirait dans ses états, il appelait autour de son trône, ceux qui se distinguaient dans la carrière des lettres; il les encourageait par ses récompenses, il les animait par son exemple. On a de lui la Vie de l'empereur Ba-

sile, son aïeul, un Discours sur la manière de ranger une armée de terre et une flotte en ordre de bataille; deux Livres sur les provinces d'Orient et d'Occident, que l'on peut considérer comme un tableau de l'empire de Constantinople sous son règne; et ce Traité sur l'art de gouverner, qu'il avait adressé à son fils dénaturé, et dans lequel, après avoir recherché l'origine de plusieurs nations, il traite de leur puissance, de leurs progrès, de leurs révolutions, de leur décadence, de la succession de leurs chefs ou de leurs princes.

Eutichius, patriarche d'Alexandrie, cultivait avec succès ce qu'on pouvait savoir à cette époque, et dans une contrée musulmane, de physique et de philosophie. Il composait des annales en arabe.

Vers le même temps on voit fleurir dans l'Occident un écrivain recommandable par son savoir comme par ses vertus, Rathère, ou Rathier, évêque de Vérone, auteur de plusieurs ouvrages de piété et de morale, bien remarquables au milieu de mœurs d'autant plus dissolues, que les peuples étaient ignorants et barbares; Luitprand, évêque de Crémone, à qui l'on doit l'histoire de son temps; Wittekind, religieux de l'abbaye de Corvey, qui a composé aussi une histoire des mêmes époques; et Rhoswithe, religieuse de Gandersheim, auteur d'une chronique et de poésies latines.

Mais ce qui n'eut pas une légère influence sur les études, les recherches, l'érudition, la culture des lettres et l'accroissement des connaissances, fut

la réforme opérée par Odon, abbé de Cluny. Les moines de l'ordre de Saint-Benoît étaient plongés dans la plus grande ignorance. On a prétendu que leur règle même leur était inconnue; leur discipline se relâchait de jour en jour. Odon parvint à les réformer. Il leur donna de nouveaux règlements, les ramena à un meilleur emploi du temps, non seulement leur prescrivit des rites nouveaux, mais encore leur inspira ce goût du travail et de l'étude qu'ils n'auraient jamais dû perdre; et ses efforts eurent tant de succès, et ces succès eurent tant de célébrité, que la nouvelle règle de Cluny produisit bientôt d'heureux fruits dans presque tous les monastères de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie.

Ce fut vers l'époque dont nous terminons l'esquisse, que l'on découvrit dans les Vosges, et que l'on exploita avec avantage les mines d'argent nommées d'Achery, et voisines de celles de Sainte-Marie. Nous devons aussi faire remarquer, comme des restes des usages des anciens Romains, et des preuves des communications de l'Europe avec l'Asie, l'Égypte et les contrées musulmanes du nord de l'Afrique, qu'en 951 on vit deux lions parmi les présents envoyés par Hugues-le-Grand au roi de Germanie, et que, d'après diverses chroniques, on employait vers le même temps des chameaux ou des dromadaires pour transporter des vivres, des marchandises, ou d'autres fardeaux plus ou moins pesants, et plus ou moins précieux.

ONZIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 962 JUSQUES EN 987.

Lothaire portait le titre de roi de France; mais Hugues-Capet était plus roi que lui. Lothaire avait reçu de la nature un tempérament robuste et une grande force de corps; son esprit était vif; on louait son activité; sa bravoure était digne d'un roi des Français. Mais n'ayant ni suite dans ses projets, ni constance dans ses entreprises, ni fidélité dans l'observation des traités, il ne pouvait ni gouverner son royaume, ni le faire respecter des étrangers.

La puissance de Richard, duc de Normandie, lui inspirait des alarmes. Lothaire chercha à la détruire, ou du moins à la diminuer. Il employa des moyens indignes d'un monarque et d'un Français; il eut recours à la perfidie. Il montra sa faiblesse; il augmenta le nombre de ses ennemis; il accrut l'influence de celui qu'il redoutait.

On a écrit que, cédant aux lâches conseils de sa mère Gerberge et de son oncle Brunon, l'archevêque de Cologne et l'archiduc de la haute et de la basse Lorraine, il avait engagé Thibaut, comte de Chartres, à faire la guerre à Richard. Le duc

de Normandie repoussa vigoureusement Thibaut. Le roi déclara qu'il allait prendre les armes pour venger son vassal. La reine mère feignit de demander du secours à l'archiduc de Lorraine. Brunon dit qu'il voulait être médiateur entre Lothaire et le duc de Normandie. Il se rendit à Amiens, où la reine et le roi devaient avoir une entrevue avec Richard. Le prince normand approchait de la ville, lorsque, ayant appris par deux vassaux du comte de Chartres, qu'il devait être arrêté à la cour de Lothaire, il se hâta de revenir dans ses états. Furieux contre Lothaire, Brunon et la reine Gerberge, il ne néglige rien pour leur susciter des ennemis. Il parvient à se liguer avec Hugues-Capet. Cette alliance arrête tous les projets de Lothaire; mais Richard, qui ne respire que vengeance, fait ravager par une troupe d'aventuriers danois le comté de Chartres : les hameaux sont brûlés; les habitants chargés de fers. Thibaut s'humilie, implore la clémence du vainqueur; Richard le reçoit à la tête de son armée et lui pardonne.

Lothaire, qui ne peut résister au duc de France et à celui de Normandie, envoie demander la paix à Richard. Une conférence a lieu entre le roi et ce prince; ils promettent de tout oublier; leur réconciliation est scellée par des présents : mais Hugues et Richard sont plus puissants que jamais, et le trône de Lothaire est détruit dans sa base.

Le roi s'était cru obligé de faire sa paix avec Richard; mais il conservait un ressentiment secret contre ceux qui s'étaient liés avec le duc de Nor-

[redacted]

mandie, ou qui avaient refusé de marcher contre lui. Il n'aurait osé songer à attaquer Hugues, si puissant par ses états, par ceux de son frère le duc de Bourgogne, et encore plus par l'affection des Français; mais il crut pouvoir punir Arnoul comte de Flandre, qui n'avait pas voulu conduire ses troupes contre le duc de Normandie. Il marcha contre lui, prit Arras, et allait poursuivre ses succès, lorsque Richard obtint qu'il accordât la paix au comte de Flandre, et qu'il se contentât d'une partie de ses conquêtes.

Peu de temps après cet arrangement, Lothaire désira de trouver dans une alliance avec l'empereur Othon-le-Grand un appui contre les forces de Hugues et de Richard, dont il se croyait si loin de pouvoir balancer la puissance. Il se rendit à Cologne, chez son oncle l'archevêque, et eut une entrevue avec l'empereur. On arrêta dans cette conférence le mariage du roi des Français avec Emma, fille de Lothaire II, roi d'Italie, et d'Adélaïde, seconde femme d'Othon. Lothaire suivit l'empereur à Ingelheim, où les fêtes de Pâques furent célébrées avec solennité; et, en 966, Emma vint en France, où le roi l'épousa.

Quelques années s'écoulèrent. Charles, frère du roi, et qui n'avait reçu aucune souveraineté, atteignait sa vingt-quatrième année. Le désir du pouvoir le séduisit; il manqua de prévoyance et de politique; il oublia le caractère et le noble orgueil des Français. Othon II, fils de l'empereur Othon-le-Grand, avait succédé à son père sur le trône de

Germanie. Charles s'adresse à cet Othon II, dont il était cousin; il en obtient la Lorraine; et, indigne de l'honneur d'être le premier prince du sang de France, il fait hommage à Othon de ses nouveaux états, et se déclare son vassal. Lothaire veut annuler une cession qui l'offense; il ne veut plus de l'alliance d'Othon; il se met en campagne, et s'avance avec tant de célérité vers Aix-la-Chapelle, où Othon, sans méfiance, tenait sa cour, que, surpris au moment de se mettre à table, l'empereur n'a que le temps de monter à cheval et de se sauver au-delà du Rhin.

Othon rassemble une armée nombreuse, pénètre en France par la forêt des Ardennes, ravage la Champagne, arrive jusque sous les murs de Paris, se campe sur Montmartre, et se croit déjà possesseur de la ville dont il forme le siége. Mais Lothaire était dans la place assiégée; et Hugues-Capet, duc de France et comte de Paris, défendait avec le roi la capitale de ses états. Othon désespère de prendre la ville; il reprend la route de l'Allemagne. Hugues, libérateur de l'Ile-de-France, poursuit les Germains, atteint leur arrière-garde sur les bords de l'Aisne, en détruit une partie, et contraint l'autre à s'enfuir vers les Ardennes. Les Français célèbrent sa victoire, et une haine implacable s'élève dans leurs cœurs contre Charles, qui a attiré les Germains dans sa patrie, et l'a, pour ainsi dire, livrée à leurs ravages. Dès ce moment ce prince si inconsidéré perd, en quelque sorte, tous ses droits au trône de ses pères.

La Lorraine cependant resta à Charles; en vain Hugues-Capet et Henri, son frère, devenu duc de Bourgogne, voulaient la conquérir et la réunir à la France. Lothaire, léger, inconséquent, et peut-être jaloux des sentiments de la nation pour Hugues-Capet, dérange ce plan, craint de continuer la guerre, fait un traité avec Othon II en 980, lui cède la Lorraine, que l'empereur laisse à Charles, le frère de Lothaire, et Hugues et Henri ne peuvent que réclamer hautement contre cette cession.

Lothaire, dès 978, avait déjà fait couronner à Compiègne son fils Louis, quoique ce jeune prince n'eût encore que dix ou onze ans. Il redoutait trop le caractère ambitieux de son frère Charles, pour ne s'être pas pressé d'assurer à son fils l'assentiment de la nation, qui seul pouvait le maintenir sur le trône. En 982, Louis n'avait encore que quatorze ou quinze ans, et néanmoins Lothaire désira de le voir marié. Il lui donna pour épouse Blanche, fille d'un des grands d'Auvergne et par conséquent du duché d'Aquitaine, dont l'Auvergne faisait alors partie.

Les craintes que l'ambition de Charles et son esprit d'intrigue avaient inspirées à Lothaire, ne parurent que trop fondées. Deux ans après le mariage du jeune Louis, Charles recommença ses manœuvres. Attendant tout de l'empereur et des Germains, croyant surtout ne pouvoir conserver que par leur secours le duché de Lorraine, pour lequel il avait eu la lâcheté de se déclarer vassal d'un prince étranger à la France, il ne négligea

rien pour faire reconnaître de la manière la plus solennelle la suzeraineté d'Othon III, successeur d'Othon II, sur cette Lorraine que l'empereur lui avait cédée. Il mit en mouvement tous ses partisans; il parvint, au mépris de l'autorité royale, à convoquer une assemblée prétendue nationale dans le palais de Compiègne, où il se rendit avec les princes de Vermandois et les grands vassaux qu'il avait séduits. C'est à cette assemblée que se rapporte une lettre citée par plusieurs historiens, adressée par Gerbert, alors écolâtre de l'église de Reims, à Diederric ou Thierry, évêque de Metz, supposée par erreur écrite après la mort de Lothaire, et regardée à tort comme relative à une assemblée tenue en faveur de Louis, fils et successeur de ce même Lothaire. C'est par cette lettre que l'on voit que Hugues-Capet, fidèle à sa patrie, empressé de déjouer les complots de Charles qui la trahissait, et voulant dissoudre l'assemblée qui les favorisait, se hâta de marcher sur Compiègne, à la tête de six cents hommes. A son approche, dit Gerbert, l'assemblée, qu'il appelle le parlement, s'est dissipée; tout a pris la fuite, et le duc Charles, et le comte Reinchard, et les princes de Vermandois.

Combien le nouveau crime de Charles augmenta l'indignation des Français contre lui!

Vers l'époque de cet évènement si important pour la France, Lothaire crut devoir profiter de la minorité d'Othon III et des troubles de l'Allemagne, pour recouvrer la Lorraine, et ôter à son frère rebelle une puissance qui l'effrayait pour lui

[redacted]

et pour son fils Louis. Il entre dans cette Lorraine, l'objet de tant de guerres. Le comte Godefroy l'oblige de lever le siége de Verdun; mais peu de temps après il bat Godefroy, le fait prisonnier ainsi que Sigefroy, oncle du comte, et plusieurs autres vassaux : Verdun lui ouvre ses portes. Cette guerre n'eut aucune suite importante. (985) Dès l'année suivante le roi passa la Loire pour aller chercher lui-même Blanche d'Aquitaine, qui ne pouvant supporter le jeune Louis son époux, l'avait abandonné, et s'était retirée dans sa famille. (986) Peu de temps après son retour, il mourut à Reims, ne laissant d'autre enfant que ce Louis qu'il avait associé à la royauté. Sa femme Emma s'était déshonorée par sa conduite scandaleuse avec Adalbéron, évêque de Laon; on l'accusa d'avoir attenté aux jours de son époux et de l'avoir empoisonné.

Lothaire, avant de mourir, recommanda son fils à Hugues-Capet, au plus puissant des Français, au seul qui pût le défendre. Hugues-Capet fut fidèle à Louis V et à la mémoire de Lothaire.

Louis avait à peine dix-neuf ans lorsqu'il monta sur le trône; il avait toujours montré du courage. Aidé des conseils de Hugues, et soutenu par son immense influence, il aurait pu régner avec gloire; mais il ne survécut à son père que de quinze mois. Le chagrin que lui donna Blanche d'Aquitaine, revenue malgré elle auprès de lui, rendit bien malheureux ses derniers jours, que cette même Blanche fut soupçonnée d'avoir abrégés par le poison. Quelle destinée que celle des deux der-

niers rejetons couronnés de la race de Charlemagne!

Il restait des descendants de ce grand empereur, Charles, frère de Lothaire et oncle de Louis V; mais les Français l'exécraient. On ne voyait en lui qu'un transfuge, qu'un vassal des ennemis de la France, qu'un lâche qui avait avili le sang royal, qu'un traître qui avait introduit jusque sous les murs de Paris les troupes dévastatrices des Germains. Hugues-Capet, au contraire, deux fois libérateur de sa patrie, aimé de sa nation, redouté des grands vassaux, estimé de tous, était le fils d'un grand homme, le petit-fils et le petit-neveu de deux princes qui avaient porté avec honneur la couronne de France, l'arrière-petit-fils du fameux Robert-le-Fort, comte d'Anjou, et descendait, suivant plusieurs chroniques et plusieurs diplômes, de Childebrand, frère de Charles-Martel, et bisaïeul de Robert-le-Fort. Sa mère était fille de Henri-l'Oiseleur, roi de Germanie; son frère Henri était duc de Bourgogne; il possédait les immenses domaines des célèbres abbayes de Saint-Denys, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Martin de Tours.

Duc de France, comte de Paris et d'Orléans, il crut le moment arrivé d'arracher la France à l'anarchie dévorante, et de ceindre le diadème royal que Hugues-le-Grand n'avait pas voulu prendre, mais qui avait appartenu à Eudes son grand-oncle, et à Robert son aïeul. Habile à profiter des circonstances et des vœux des Français, qui espéraient trouver en lui un refuge contre de grands vassaux dont le pouvoir les écrasait, il se hâte de convo-

quer à Noyon les vassaux de ses états particuliers et les grands du royaume sur l'assentiment desquels il pouvait le plus compter, et qui étaient assez près de l'Ile-de-France pour se réunir promptement autour de lui. Les membres de cette assemblée excluent du trône Charles, qu'ils ne regardent que comme l'allié de leurs ennemis naturels, et élisent Hugues-Capet pour roi des Français.

L'élection de Hugues plut au peuple, qui aimait celui qui avait délivré Paris et battu les ennemis de la France; et bientôt après il fut conduit à Reims, où il fut sacré et couronné.

L'archevêque de Reims était Adalbéron, frère de ce Godefroy, comte de Verdun, partisan de Charles, et que Lothaire avait fait prisonnier. Il n'aimait pas Hugues-Capet, qui retenait son frère dans la captivité; mais il cède à la nécessité; il répand l'huile consacrée sur le front de Hugues, et lorsque Charles, quelque temps après, lui reproche cette obéissance qu'il regarde comme une trahison, « Qui étais-je, lui écrit-il, pour donner moi seul » un roi aux Français? C'est ici une affaire publique » et non particulière. »

Hugues, avant de recevoir la couronne, promet de ne régner que d'après les lois; il réunit au domaine particulier du roi, qui ne consistait plus que dans quatre ou cinq villes et dans leurs territoires, le duché de France, le comté d'Orléans et celui de Paris où il fixe son séjour, à l'exemple de Clovis et d'autres rois de la première race.

Devenu roi des Français, il sent tous les devoirs qui lui sont imposés; il prévoit toutes les précautions que la prudence devra lui commander. Heureusement pour le succès de ses vues, il ne peut prendre les unes qu'en remplissant les autres.

Il est convaincu qu'il doit tendre à faire revivre les droits de ce peuple qui le voit avec tant de plaisir chargé de le défendre, de le protéger, de faire son bonheur, et à se garantir de la puissance redoutable, arbitraire et anarchique des grands vassaux, ennemis naturels d'une couronne dont ils ont disposé, et qu'ils peuvent se repentir d'avoir donnée, et ennemis d'un peuple dont ils peuvent à chaque instant accroître la misère. La plus haute sagesse lui dicte un grand plan. Transmis d'âge en âge, ce plan si salutaire est exécuté avec fidélité par presque tous les Capétiens qui ont régné sur la France; et voilà la grande cause de ce phénomène historique si remarquable, de la perpétuité d'une race assise sur le même trône pendant neuf siècles. Si le surnom de *Capet* a désigné une *forte tête*, Hugues a bien mérité d'être distingué par ce surnom.

C'était le même esprit qui avait dirigé Othon Ier, dès le commencement de cette époque; mais combien ses plans furent peu suivis par des successeurs incapables peut-être d'en sentir toute l'importance, et combien lui-même n'éprouva-t-il pas d'obstacles !

Vers 963, Bérenger lui résiste encore; il est forcé de l'assiéger dans Monte-Feltro, près d'Urbin.

Il se croit obligé d'opposer aux grands vassaux qu'il redoute et qu'il ne peut pas empêcher d'être héréditaires, des vassaux moins puissants. Il crée comte de Modène et de Reggio le comte Azon, l'aïeul de la comtesse Mathilde, que nous verrons jouer un grand rôle en Italie. Il nomme comte palatin le margrave ou marquis Otbert de Ligurie, duquel sont descendues les maisons d'Est et de Brunswick; il confère des duchés et des comtés aux archevêques, évêques ou abbés qui ne peuvent pas avoir de successeur héréditaire, sur lesquels il espère exercer une grande influence, et dont il tempère le pouvoir en associant à l'administration de leurs domaines des officiers qu'il nomme, et que l'on désigne sous le nom d'*avoués*. Il attache la dignité d'archichancelier des reines d'Allemagne à l'abbaye de Fulde, et celle de grand aumônier de ces mêmes reines, à celle de Saint-Maximin.

(964) Bérenger, l'année suivante, est obligé de se rendre; il est fait prisonnier, et envoyé avec sa femme à Bamberg, où il mourut deux ans après.

Mais Jean XII, que l'empereur avait fait déposer, est bien loin de se résigner à son sort; il relève sa tête altière. Il n'avait cessé d'entretenir des intelligences dans Rome; il répand avec profusion les trésors qu'il avait emportés dans sa fuite; il accroît à chaque instant le nombre de ses partisans. Secondé par tous les mécontents de Rome, favorisé par les intrigues des courtisanes et des hommes perdus de dettes, il parvient à rallumer

dans le cœur d'un grand nombre de Romains l'amour de l'indépendance et de l'ancienne liberté. Un premier mouvement populaire est réprimé par les gardes d'Othon, et les chefs de l'entreprise sont punis. Mais le feu secret n'est point éteint. Les amis de Jean XII renouent leurs intrigues, et préparent de nouvelles tentatives. A la nouvelle ardeur pour l'indépendance de la ville qui avait été la maîtresse du monde, se joint la vieille haine pour les Allemands, toujours regardés par les Romains comme des Barbares. Othon croit pouvoir s'éloigner de Rome. Jean XII y rentre avec audace; le peuple le reçoit avec des acclamations. Il assemble un synode; il excommunie Léon VIII et Othon; il fait massacrer les principaux de ceux qui veulent lui résister. Jean, cardinal-diacre, et Azzon, premier archiviste de l'église romaine, sont mutilés par ses ordres; Otger, évêque de Spire, est frappé de verges. Léon VIII s'échappe avec peine et va chercher un asile dans le camp impérial. Mais Jean XII ne jouit pas long-temps de son triomphe; il meurt au bout de quelques jours, assassiné, suivant quelques auteurs, par un Romain qui le surprend dans sa couche que ce pape avait souillée.

Le zèle des Romains pour l'indépendance n'est pas amorti cependant par la mort de Jean XII : ils ne veulent reconnaître ni l'autorité de l'empereur ni le pape qu'il leur a donné; ils ne veulent plus souffrir de maître étranger; ils couronnent pontife suprême Benoît V, diacre de l'église de Rome.

Othon quitte le siége de Camérino, qui tenait

encore pour Adalbert, le fils de Bérenger, revient à Rome, ordonne le supplice de ceux qu'il regarde comme les plus coupables, fait déposer dans un synode Benoît V, qui se déclare parjure envers Léon VIII auquel il avait donné dans le temps son suffrage, l'envoie en exil à Hambourg, et rétablit Léon VIII sur la chaire apostolique.

Il paraît que ce fut dans ce même concile que le pape Léon et le clergé de Rome accordèrent, à l'exemple du pape Adrien, ou confirmèrent à Othon et à ses successeurs le droit de disposer du saint-siége en qualité d'empereur et de patrice, de faire introniser les nouveaux pontifes, de donner l'investiture aux archevêques et aux évêques de leurs états, de consentir à toutes les élections et consécrations, et de faire les règlements qui leur conviendraient, relativement à la succession à l'empire. Le décret qui confère ce droit a été publié par Thierry de Niem, secrétaire du pape Jean XXIII, d'après une copie conservée dans la bibliothèque ambroisienne. Luitprand, évêque de Crémone, qui avait porté la parole au nom de l'empereur dans ce synode de Rome, parle en détail de cette concession dans son histoire; Yves de Chartres et Waltram de Naumbourg l'ont reconnue dès le onzième siècle; le moine Gratien l'a insérée dans son recueil de décrets; elle n'en a été retranchée par aucun des papes qui ont corrigé ou fait corriger ce recueil. Mais quelle confusion d'idées, quels absurdes préjugés, quelles erreurs funestes, régnaient alors dans les esprits! C'est un pontife de Rome, nommé par l'au-

torité d'Othon, chassé et méconnu par les Romains, rétabli par les armes de l'empereur, ne pouvant se maintenir sur son siége que par la force germanique; c'est ce pontife qui, avec quelques prêtres de son église et quelques prélats dévoués au vainqueur, non seulement reconnaît, ainsi qu'il le devait, les droits de la puissance temporelle sur les siéges élevés dans son territoire, et le besoin que les titulaires de ces siéges ont de l'approbation du souverain pour les occuper, mais encore dispose de la couronne impériale, de celle d'Italie, de celle de Germanie, et sans l'autorité d'aucune diète, d'aucune assemblée représentative des nations italienne et germanique, ôte aux grands vassaux de l'Allemagne et de l'Italie le droit dont ils ont joui d'élire leur empereur et leur roi. Ce n'est pas par des moyens aussi faibles, aussi peu durables et aussi ridicules, qu'Othon pouvait rendre son sceptre héréditaire : Hugues-Capet devait en choisir de bien plus efficaces; et cependant Othon était un des hommes les plus remarquables de la fin du dixième siècle.

Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople, ne voyait qu'avec le plus vif déplaisir le grand accroissement de la puissance d'Othon, qui, ayant réuni la couronne impériale à celles de Germanie et de Lombardie, commandait à toute l'Allemagne ainsi qu'à une si grande partie de l'Italie, et pressait, pour ainsi dire, l'empire grec, par tant de points. Mais ne pouvant combattre cette force nouvelle si menaçante pour l'empire d'Orient, il résolut de

[redacted]

l'arrêter par des traités, de l'enchaîner par des alliances, de la flatter par des égards, de la séduire par des honneurs. (965) Il envoya à Othon une ambassade solennelle, le reconnut pour empereur d'Occident, comme Irène avait reconnu Charlemagne, et lui fit proposer pour Othon II la main de sa belle-fille la princesse Théophanie, fille de Romain II, son prédécesseur. Il paraît que cette alliance ne déplut pas à Othon, et qu'il résolut de l'accepter. Revenu dans la Germanie, il tint à Cologne une diète qui approuva la division de l'ancien royaume de Lorraine en deux duchés. Mais à peine s'était-il éloigné de l'Italie, que le comte Adalbert, le fils de Bérenger, excita de nouveaux troubles; il fut défait par le duc de Souabe qui commandait les troupes impériales.

Léon VIII mourut vers le même temps. Les Romains, découragés par la défaite d'Adalbert, et par tout ce qu'ils avaient éprouvé avant ce dernier évènement, se hâtèrent d'avoir recours à l'autorité impériale. Othon envoya à Rome Otger, évêque de Spire, celui que Jean XII avait traité si ignominieusement, et l'historien Luitprand, évêque de Crémone, pour assister à l'élection du nouveau pontife. Le clergé, les nobles et le peuple élurent sous leurs auspices Jean XIII, Romain de naissance, évêque de Narni, et surnommé *poule blanche*, parcequ'il avait eu les cheveux blancs dès sa jeunesse. Les députés d'Othon confirmèrent au nom de l'empereur la nomination de Jean XIII; mais les manières hautaines du pontife ayant irrité l'a-

mour-propre des grands, ils parvinrent à soulever la ville de Rome contre le pape, l'enfermèrent dans le château Saint-Ange, le chassèrent ensuite de la ville, et l'obligèrent à aller chercher un asile chez son ami le comte Pandolfe de Capoue.

Les Romains ne se contentèrent pas de ne plus reconnaître Jean XIII; ils résolurent de nouveau de secouer un joug étranger qui leur était odieux. L'enthousiasme de la liberté s'empara de leurs âmes; ils voulurent ressusciter cette antique république romaine, dont dix siècles de servitude et d'affreuses calamités n'avaient pu effacer le souvenir. Ils l'exhumèrent, pour ainsi dire; ils la retirèrent de dessous ces ruines majestueuses, monuments imposants de sa grandeur passée et de tous ses malheurs; mais ils ne purent consacrer leur nouveau culte qu'à un vain fantôme, qu'à un spectre sans vie, qu'à une ombre qui devait bientôt disparaître et rentrer dans la tombe. Tout était changé et dans Rome et hors de Rome. Les Romains n'avaient ni assez de vertus, ni assez de force, ni assez de constance, ni assez de lumières, pour ranimer ce colosse expiré depuis mille ans; ils n'avaient parmi eux aucun grand homme qui pût diriger leurs efforts incertains, régulariser leurs mouvements tumultueux, remplacer des effervescences passagères par un courage inébranlable, réprimer la licence effrénée, élever la sainte autorité des lois au-dessus de toutes les têtes, faire taire et les intérêts privés, et les passions délirantes, et les ambitions perfides, et répandre cette modération, cette

justice, cette persévérance, qui inspirent la confiance, l'estime, l'intérêt, et peuvent donner de puissants alliés. Accoutumés à courber une tête obéissante sous le honteux pouvoir de tyrans sans talents et de pontifes sans mœurs, corrompus dans leurs habitudes, avilis dans leurs sentiments, esclaves tremblants de la superstition, ou satellites féroces du fanatisme; enveloppés dans les épaisses ténèbres de l'ignorance, ne pouvant distinguer ni les droits des nations, ni les devoirs des citoyens, ni les maximes sacrées de cet évangile céleste dont le nom seul subsistait dans la Babylone moderne, qu'avaient-ils de commun avec ces fiers guerriers et ces austères républicains dont ils invoquaient les noms immortels, et dont ils réclamaient le glorieux héritage? Ils voulaient être libres, et ils ne savaient ce que c'est que cette liberté sainte qu'ils appelaient à grands cris. Il était aisé de prévoir, et les troubles qui devaient si long-temps agiter Rome, et le sort funeste qui attendait les Romains.

Le comte de Capoue reçoit le pape avec honneur. Les habitants de Rome avaient associé à Pierre, préfet de leur ville, un comte nommé Rofred. Pandolfe trouve le moyen de faire assassiner ce comte.

Othon apprend le tumulte qui a lieu dans Rome, et la proclamation de la république. Il assemble à Worms une diète qui résout une nouvelle expédition pour réduire les Romains insurgés contre l'empire. Othon passe en Italie à la tête d'une armée. Les Romains alarmés rappellent le pape, et

envoient à l'empereur des députés qui implorent sa clémence (966). Othon se montre inflexible, et s'avance vers Rome. Il se souvient trop de l'affreuse vengeance exercée par Charlemagne contre les Saxons. Il rappelle l'acte que toute la gloire de Charlemagne n'a pu voiler de son éclat, et non pas les remords du grand homme, qui ont vengé ses victimes. Il croit que la politique lui commande de ne pas écouter la première vertu des rois; il ne voit pas les déplorables dissensions qu'il va semer dans Rome et dans presque toute l'Italie, et dont ses successeurs recueilleront les tristes fruits. Il arrive dans l'ancienne capitale du monde (967). Il étend un bras terrible sur cette reine détrônée : la mort et l'ignominie vont régner dans ses murs. Il fait exhumer le corps de ce comte Rofred, que Pandolfe avait fait assassiner; il ordonne qu'on le coupe par quartiers, et que les lambeaux de ce malheureux cadavre soient attachés à différents gibets. Les tribuns et plusieurs barons sont pendus ou décapités; d'autres barons et les consuls sont exilés au-delà des monts. On coupe la barbe au préfet Pierre, on le suspend par les cheveux au cheval de Constantin, on le met à rebours sur un âne, on le promène, on le frappe de verges, on le jette dans une prison obscure, et on ne détache ses fers que pour le bannir.

Ce fut après ces exécutions aussi impolitiques que barbares, après ces indignes effets d'une colère qu'on a accusé le pape d'avoir excitée, au lieu de chercher à la calmer, ce fut sous ces auspices fu-

nestes, que le jour de Noël de cette même année 967, Jean XIII couronna Othon le jeune.

L'empereur convoqua vers le même temps un concile à Ravenne. Il y confirma les donations et les concessions faites en faveur du saint-siége par ses prédécesseurs ; il fit restituer à ce siége apostolique les terres et les revenus qu'on lui avait enlevés.

Il proposa de fonder un nouvel archevêché à Magdebourg, en faveur des provinces récemment conquises sur les Venèdes et sur les Slaves. Le pape approuva cet établissement après avoir obtenu à ce sujet l'agrément de l'évêque de Halberstat, prélat diocésain de Magdebourg, et du métropolitain de la même ville, l'archevèque de Mayence. Il soumit à cette nouvelle métropole l'évêché polonais de Posnanie, et les évêchés de Brandebourg, de Hevelberg, de Meissen et de Mersebourg, fondés par Othon. Il accorda au nouvel archevêque la décoration nommée *pallium*, et les droits *primatiaux*, semblables à ceux qui appartenaient aux archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne.

Mais ce qui est plus remarquable, c'est que le synode de Ravenne approuva la déposition de Hérold, archevêque de Saltzbourg, que Henri II, surnommé le Querelleur, fils d'un frère de l'empereur Othon et duc de Bavière, avait fait mutiler, et l'élection de l'archevèque Frédéric, que les nobles où les états de Bavière avaient nommé à la place de Hérold.

L'empereur recevait cependant l'hommage des

princes de Bénévent et de Capoue, et créait le margraviat ou le marquisat de Montferrat, en faveur du marquis Alram. Mais un évènement qui devait influer puissamment sur l'industrie, le commerce et la prospérité de l'Allemagne, eut lieu vers le même temps : on découvrit les fameuses mines de Goslar, au milieu des montagnes du Hartz, situées dans la Basse-Saxe.

(969) Othon II n'avait que quatorze ans ou environ. Son père désire néanmoins de terminer le traité d'alliance proposé par Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople, et de voir arriver à Rome la princesse Théophanie, qu'Othon II devait épouser. Il envoie des ambassadeurs à Nicéphore. Qui croirait que, par une perfidie que les peuples encore à demi sauvages se reprocheraient comme un crime honteux, l'empereur grec fit assassiner les ambassadeurs d'Othon, pendant qu'ils étaient encore en route, et piller les présents dont ils étaient chargés? Othon, justement indigné, veut venger les droits des nations si lâchement violés. Mais le châtiment ne tombe que sur les Grecs établis dans la Pouille et dans la Calabre, ou sur des soldats aussi innocents que ces Grecs du forfait de leur souverain. Deux généraux saxons vont ravager ces deux provinces, battent les troupes de Nicéphore, et comme s'ils avaient voulu se montrer plus barbares que Nicéphore n'avait été bassement perfide, ils font couper le nez à tous leurs prisonniers. Quelles horribles mœurs, quelles féroces coutumes dont les progrès de la civilisation pou-

vaient seuls délivrer l'humanité ! et quel siècle que celui où, après des attentats si infâmes d'un côté et des procédés si cruels de l'autre, un homme tel qu'Othon continue à vouloir demander pour son fils la main de Théophanie, et se soumet à envoyer une seconde ambassade à Constantinople !

Luitprand, l'évêque de Crémone, est à la tête de cette ambassade. Il en a laissé la relation. Écoutons cet historien ; il va nous faire connaître une partie des mœurs et des habitudes de son temps.

Il arriva au mois de juillet dans la capitale de l'empire grec. On lui donna une garde d'honneur, mais il ne put boire le vin qu'on lui offrit, parceque, suivant un usage africain conservé pendant long-temps en Espagne, ce vin était mêlé de gypse et de poix. Le lendemain de son arrivée, il fut admis à l'audience de l'empereur. Ce prince avait la taille courte et ramassée, et le teint très basané. « J'ai appris avec déplaisir, dit Nicéphore aux ambassadeurs, que votre maître a eu la hardiesse de s'approprier la ville de Rome, de faire mourir des hommes de mérite, tels que Bérenger et son fils Adalbert, et de ravager par le fer et le feu les provinces de ma domination ; je sais d'ailleurs que c'est vous qui l'avez poussé à ces entreprises. » Et celui qui tenait à Luitprand cet étrange langage avait déjà reconnu Othon I[er] comme empereur d'Occident, lui avait proposé pour son fils la main de Théophanie, et avait traîtreusement fait massacrer les envoyés d'Othon. « L'empereur notre maître, répondit Luitprand, est venu de l'extrémité

» de la terre pour délivrer Rome des tyrans et des » prostituées qui l'opprimaient, tandis que les au- » tres princes, endormis sur leurs trônes, n'ont pas » songé à réprimer des désordres aussi scandaleux. » Nous avons avec nous de vaillants guerriers, prêts » à prouver les armes à la main le bon droit et la » probité de notre maître; mais nous venons avec des » intentions pacifiques, et nous sommes chargés de » demander la princesse Théophanie en mariage, » pour le fils de notre souverain. »

« L'empereur se contenta de nous répondre, » continue Luitprand, qu'il allait se montrer à ses » troupes. Nous le suivîmes, et nous le vîmes, cou- » vert d'un long manteau, traverser, au bruit des » acclamations du peuple, les rangs de ses soldats, » dont l'air était peu militaire, et qui ne portaient » pas de hallebardes. Il nous admit ensuite à sa » table, critiqua notre manière de faire la guerre, » blâma la pesanteur de nos armes, prétendit que » les Allemands n'étaient braves qu'après avoir bu, » et assura que les véritables Romains étaient à » Constantinople. Voyant que j'allais lui répondre, » il me fit signe de me taire, et parla de théologie. » Je lui dis qu'il n'existait pas de secte parmi les » Germains, et que les guerres de plume n'étaient » pas celles qui nous convenaient.

» L'empereur, ajoute l'évêque de Crémone, est » entouré d'adulateurs. Constantinople est plon- » gée dans les voluptés; les spectacles sont fré- » quentés les jours de fêtes comme les autres jours. » Au reste la puissance des Grecs ne repose pas sur

» leurs propres forces, mais sur les troupes merce-
» naires d'Amalfi et de Venise, et sur les marins
» russes. »

L'ambassade de Luitprand n'a cependant aucun succès. Nicéphore lui déclare qu'il ne consentira jamais à l'alliance projetée, à moins qu'Othon ne lui restitue la souveraineté du duché de Capoue et de celui de Bénévent, qu'il ne rétablisse la ville de Rome dans son ancienne indépendance, et qu'il ne rende à l'empire d'Orient la ville et l'exarchat de Ravenne.

La réponse de Nicéphore remplit le cœur d'Othon d'une indignation nouvelle; il porte la guerre jusque dans le fond de la Calabre. Mais Nicéphore est assassiné, et Jean Zimiscès lui succède.

Le nouveau souverain de Constantinople se hâte de demander la paix à Othon, le reconnaît pour empereur d'Occident, lui cède le duché de Bénévent, celui de Capoue, la Pouille et la Calabre, qu'Othon venait de conquérir, tous ses droits sur la Sicile que les Sarrasins occupaient, et lui envoie Théophanie.

Cette princesse arrive à Rome; son mariage avec Othon II y est béni par Jean XIII; elle y est couronnée par le pape, et elle part pour l'Allemagne avec les deux empereurs.

On a écrit qu'elle avait introduit en Allemagne l'étiquette de Constantinople; mais il est bien plus important de remarquer qu'elle avait amené avec elle des hommes de lettres, qui, réunissant leur influence à celle de missionnaires venus d'Écosse,

pour répandre l'instruction dans les diverses contrées de la Germanie, ne contribuèrent pas peu à un faible retour des lumières, et à quelques progrès de la civilisation. Ces heureux effets furent bien secondés par Brunon, archevêque de Cologne, et frère de l'empereur. Ce prince, à l'imitation de Charlemagne, dont la mémoire régnait encore lorsque sa race avait cessé de régner, tenait dans son palais une espèce d'académie, avait inspiré à Othon le goût d'assister à ces réunions, et même, suivant certains auteurs, le désir d'apprendre la langue latine. Othon ne savait donc pas, ou ne savait qu'imparfaitement cette langue de Rome, et cependant il avait ceint le diadème de l'empire romain.

Au reste, les arts étaient dans un tel état de dépérissement, que l'on vit les monnaies fourrées (*nummi bracteati*) inonder toute la Germanie.

Othon, de retour en Allemagne, y convoqua une diète et un synode à Ingelheim, y fit adopter de sages règlements, et cessa de vivre en 973, âgé de cinquante-huit ans, après en avoir régné trente-sept comme roi de Germanie, et onze comme empereur des Romains.

Il a laissé la réputation d'un prince brave, généreux, ami de la justice, occupé du bien des peuples qu'il gouvernait. Les richesses des provinces conquises étaient versées dans le trésor public. Abandonnant à ses armées le tiers des dépouilles des ennemis qui lui appartenait, il récompensait avec libéralité tous les services rendus à la

patrie; toujours calme, toujours maître de lui-même, il était aussi serein lorsqu'il donnait ses ordres pour une grande bataille que lorsqu'il signait un rescrit utile au bonheur de sa nation; il mérita le nom de Grand, que la postérité lui a décerné.

Occupé sans cesse du soin de diminuer l'autorité des grands vassaux, il réprimait les abus de leur pouvoir, et pour les maintenir plus aisément dans la soumission aux lois féodales qu'il ne pouvait détruire, il rétablit les envoyés impériaux ou royaux, les *missi dominici* de Charlemagne, sous le nom de *comte palatins provinciaux* Ces comtes furent amovibles tant qu'il porta le sceptre de la Germanie; mais avec le temps, leurs fonctions devenues héréditaires augmentèrent les effets funestes du régime féodal, au lieu de les tempérer.

Il investissait les évêques en leur donnant l'anneau et la crosse, les obligeait à le suivre à la guerre comme possesseurs de fiefs, ou du moins à fournir leurs contingents de troupes; et jouissant du droit d'inspection sur leur temporel, il déposa l'abbé de Reichenau pour avoir mal administré les biens de son abbaye.

Il donna ou confirma à l'archevêque de Mayence la dignité d'archichancelier du royaume d'Allemagne.

Mais le grand service qu'il rendit à sa nation, le grand exemple qu'il donna à ses successeurs, et aux autres monarques de l'Europe, et qui, s'il avait été plus suivi, aurait garanti si fortement les droits

du trône, comme ceux des peuples, ce fut l'établissement d'un gouvernement libre sous sa suzeraineté, dans plusieurs villes d'Allemagne.

Il fut enterré dans la métropole de Magdebourg, à côté d'Edwitz ou d'Édith, fille d'Édouard l'Ancien, roi d'Angleterre, et sa première femme. Il laissa de sa seconde femme Adélaïde, fille de Raoul, roi des deux Bourgognes, et veuve de Lothaire II, roi d'Italie, Othon II, Adélaïde, abbesse d'Essen, et Mathilde, abbesse de Quedlinbourg.

Il avait l'habitude de jurer par sa barbe, qu'il laissait croître suivant l'usage de son temps, et qui descendait jusques à sa ceinture.

Son fils Othon II, que l'on surnomme le Roux, n'avait que dix-huit ans lorsqu'il lui succéda. Son association au trône de Germanie fut confirmée dans une cérémonie solennelle qui eut lieu à Magdebourg. Sa mère Adélaïde crut pouvoir profiter de sa jeunesse, et s'emparer des rênes du gouvernement; mais elle avait mal jugé le caractère de son fils. Othon II secoua une domination importune, exila l'impératrice, et la contraignit à se retirer à Vienne sur le Rhône, auprès de son frère Conrad, roi de Bourgogne. Les esprits se divisèrent; plusieurs partis furent formés; les mécontents se montrèrent. Henri dit le Querelleur, duc de Bavière, fils d'un frère d'Othon-le-Grand, et cousin germain de l'empereur, était inquiet et ambitieux. Un Abraham, évêque de Freisingen, le séduit par ses conseils perfides, lui montre les circonstances comme favorables à sa plus grande élévation, l'entraîne

dans la révolte, lui fait prendre les armes contre son souverain, ose le proclamer roi de Germanie, et le couronne dans Ratisbonne. Henri parvient à obtenir des secours du duc de Bohême et de celui de Pologne. Le roi de Danemarck croit pouvoir, au milieu des troubles de la Germanie, étendre ses frontières; il s'empare du margraviat de Sleswic, augmente les anciens retranchements que le roi Gotheric avait fait construire entre la rivière de Slie et celle d'Eider, et ajoute une chaîne de forts ou de postes retranchés à ces lignes, dont les restes ont porté long-temps le nom de Danewirk ou Daninwerk.

Othon II a besoin de toute sa fermeté; il marche contre les Danois, force leurs retranchements, et reprend Sleswic.

Mais de nouveaux ennemis lèvent l'étendard contre lui. Les Romains, toujours avides de leur ancienne indépendance, et ne cessant de nourrir une haine secrète contre les étrangers leurs vainqueurs, apprennent avec joie que l'impératrice douairière est exilée, que Henri dispute le sceptre à Othon II, que les Polonais, les Bohêmes, les Bavarois et les Danois sont en armes, que la fermentation règne dans toute la Germanie, que les discordes civiles la déchirent, que les Allemands, au milieu de ces désordres, ne peuvent guère s'occuper des contrées éloignées qu'ils ont soumises à leur puissance; ils veulent proclamer de nouveau une liberté, pour laquelle les cruels supplices ordonnés par Othon Ier n'ont fait qu'exalter leur enthousiasme.

Benoît VI, qui avait succédé à Jean XIII vers la fin de l'an 972, veut s'opposer à leurs mouvements; un fils de la fameuse Théodora, sœur de Marozie, le sénateur ou consul Cincio ou Crescence, qui dirigeait ces mouvements audacieux, l'arrête, le jette dans une prison, l'y fait étrangler; et un diacre de l'église romaine, nommée Francon, élu pape à la place de Benoît VI, prend le nom de Boniface VII.

Mais, peu de temps après, le parti impérial, devenu le plus fort, chasse de Rome le nouveau pape et le sénateur Crescence. On élève sur la chaire apostolique un évêque de Sutri, qui prend le nom de Benoît VII, et Francon va à Constantinople chercher un asile, réclamer des secours et animer l'empereur d'Orient contre le roi de Germanie.

(978) Pendant ces révolutions, la force des armes soumet à Othon II le duc de Bavière. Il convoque à Ratisbonne une diète qui fait le procès à Henri ainsi qu'aux complices de sa révolte, et qui le condamne à perdre son duché comme vassal infidèle, et à être renfermé dans une prison d'Ingelheim.

Henri trouve le moyen de s'échapper de sa prison, reparaît en Bavière, reprend les armes et s'empare de Passau. Othon, toujours victorieux, l'oblige de nouveau à se rendre. Une nouvelle diète, tenue à Magdebourg, condamne à l'exil Henri et ceux qui avaient partagé sa rébellion. Le roi de Germanie donne le duché de Bavière à

Othon son neveu et duc de Souabe; et peu de temps après, dans la diète de Quedlinbourg, il reçoit les soumissions du duc de Bohême.

Nous avons vu les armées de Lothaire, roi de France, et celles d'Othon II, porter le fer et le feu dans la Lorraine, dont ces princes se disputaient la possession, et l'incendie allumé par leurs troupes se répandre sur un grand nombre de contrées voisines. Pendant cette guerre désastreuse, qui ne finit que vers 980, les comtes palatins du Rhin et les églises de Cologne, de Trèves, de Liége et de Metz s'emparent d'une grande quantité de terres dépendantes de la Lorraine, et le système féodal de la Germanie acquiert une force nouvelle.

(980) Les troubles sanglants de Rome donnent cependant de l'inquiétude à Othon; il croit sa présence nécessaire en Italie; il rencontre à Pavie saint Mayeul, abbé de Cluny, qui le réconcilie avec sa mère Adélaïde. Il rappelle auprès de lui cette princesse, et il se rend à Rome vers le commencement de 981.

L'orage excité contre l'empereur par Francon, par le consul ou sénateur Crescence, et par leurs partisans, était en apparence dissipé; mais une fermentation sourde régnait toujours dans la ville; l'esprit de faction s'y agitait secrètement : on sentait, pour ainsi dire, ces commotions souterraines qui présagent, autour d'un volcan redoutable, de nouvelles et terribles éruptions.

On se refuse avec horreur à croire le crime épouvantable dont l'historien Godefroy de Viterbe,

chapelain et secrétaire, dans le douzième siècle, des empereurs de la maison de Souabe, a écrit qu'Othon II s'était rendu coupable. Rome, malgré ses Néron et ses Caligula, n'aurait pas vu de plus atroce forfait. Suivant Godefroy, Othon, voulant conjurer le nouvel orage qui le menace, invite à un festin solennel les principaux de Rome; les troupes s'emparent des avenues du palais; des gardes entrent dans la salle du festin, et les têtes des convives roulent dans des flots de sang. Heureusement pour l'humanité, le silence des auteurs contemporains dispense de croire à cette noire et lâche perfidie.

Francon ne s'était pas contenté de négocier à Constantinople sous le nom de Boniface VII, et de porter l'empereur grec à faire la guerre aux Germains, possesseurs de la haute Italie; il n'avait rien négligé pour armer aussi contre Othon les Sarrasins d'Afrique, ou plutôt de Sicile. Il était bien éloigné, sans doute, de vouloir, comme les amis de Crescence, rétablir l'ancienne république et la puissance consulaire: c'était un gouvernement théocratique et le renouvellement de l'autorité pontificale qu'il désirait; mais il avait besoin, comme les républicains, de commencer par se soustraire au joug de l'étranger, de chasser ceux qu'ils nommaient les Barbares, et de les éloigner de l'Italie.

Othon, secondé par les ducs de Bénévent et de Capoue, porte ses armes dans la Pouille et dans la Calabre. Il bat plusieurs fois les Grecs, est sur-

nommé la mort des Sarrasins, s'empare de Naples, de Salerne, de Tarente. Les Grecs appellent les Sarrasins à leur secours. Les enseignes des chrétiens de l'Orient et celles de l'islamisme s'avancent réunies contre le roi de Germanie, époux d'une princesse grecque; celui qui se prétend pontife de Rome, excite leur ardeur. Une grande bataille se prépare (981); elle se donne à Busantello. Les Romains et d'autres Italiens, que la force seule avait courbés sous le sceptre étranger, se livrent à la vengeance, le sentiment le plus fort des peuples asservis. Ils trahissent l'empereur; ils l'abandonnent au milieu même du combat. Othon échappe avec peine à la destruction générale de ses troupes allemandes; ses meilleurs officiers, et un grand nombre d'évêques et d'abbés possesseurs de fiefs, périssent dans la mêlée : obligé de se déguiser, il regarde comme un bonheur de tomber entre les mains de pirates qui lui rendent la liberté pour une rançon que paie l'impératrice.

Cependant l'empereur, sauvé de tant de dangers, convoque à Vérone une assemblée générale des vassaux, ou, pour parler la langue de plusieurs auteurs, il réunit les états de la Germanie et de l'Italie. L'assemblée élit Othon III, fils unique de l'empereur, roi des Romains et successeur à l'empire.

Othon II donne sa sanction à une loi rapportée dans le code lombard, et qui, ordonnant les combats judiciaires, prouve combien on était encore éloigné des véritables idées de religion et de justice.

Mais jetons les yeux sur cette république naissante qui, dès ses premières années, annonce la force d'Hercule dont elle doit jouir, pour laquelle le trident de Neptune et le caducée du commerce doivent être le sceptre d'une grande partie du monde civilisé, et qui par sa politique terrible pour les grands, la répartition de ses richesses, la modération, la modeste simplicité, la servitude même des plus puissants, la gloire de ses armes, celle des voyages, la culture des lettres, le triomphe des beaux-arts, et une image plus ou moins trompeuse, mais sans cesse présente à tous les yeux, de l'égalité civile, doit se faire respecter, rechercher ou craindre des gouvernements les plus redoutables, et faire oublier à ses sujets que l'état seul est indépendant, et que la liberté n'existe pour aucun d'eux.

Depuis le commencement du huitième siècle, les tribuns des douze principales îles des lagunes de Venise, où des habitants de Padoue, d'Aquilée et de quelques autres villes voisines, avaient trouvé un asile contre les fureurs des Huns et des Goths, s'étaient réunis sous le gouvernement d'un prince électif, nommé *duc* ou *doge*. Quelques portions de la terre ferme la moins éloignée des lagunes avaient été successivement ajoutées au territoire de la république. Elle rendait hommage aux empereurs d'Occident; elle leur offrait un manteau d'or en signe de vassalité; mais le commerce et la navigation accroissaient avec rapidité ses trésors et sa puissance. Cette vassale devait

bientôt être la superbe et importante alliée de ceux à qui elle avait rendu un vain hommage : nous la verrons jouer un grand rôle dans l'histoire des époques que nous avons encore à parcourir. Luitprand nous a appris, dans la narration de son ambassade à Constantinople, que des soldats de Venise s'aguerrissaient dans les troupes de l'empire d'Orient, qui leur devaient une grande partie de leur force. Dès la diète de Vérone, dont nous venons de parler, nous voyons l'empereur Othon II désirer l'alliance de la république vénitienne, et faire avec Venise un traité solennel.

Le bruit de la défaite d'Othon avait cependant retenti jusques au fond de la Germanie. Ce grand désastre rallume dans les cœurs des habitants des contrées voisines de la Baltique l'espérance de recouvrer une indépendance si chère à ces Germains du Nord. Les Slaves, les Venèdes, les Obotrides, saisissent leurs haches, leurs épées et leurs dards; ils sortent de leurs forêts antiques et de leurs terres marécageuses; ils reprennent les villes de Magdebourg et de Havel; ils s'emparent de toute la Marche septentrionale; ils plantent leurs lances victorieuses sur les bords de l'Elbe et y proclament leur liberté.

La commotion se fait ressentir à deux extrémités de l'Allemagne. Les Danois entrent dans le margraviat de Sleswic et le conquièrent : un Thuringien que sa valeur a rendu célèbre, et dont on a écrit que descendait l'auguste maison de Saxe, Thierri Bazici, se met à la tête des Bohêmes et

ravage l'évêché de Zeitz. Tout s'ébranle au Nord contre la puissance de l'empire d'Occident; elle a été accablée dans le Midi sous les coups des Grecs et des Sarrasins.

Dans ce péril extrême, Othon II tombe malade à Rome; il y meurt vers le commencement de décembre 983; et le jeune Othon, son successeur élu, n'a encore que trois ans.

Les états ou l'assemblée des vassaux d'Allemagne se hâtent cependant de le faire sacrer. On place sur la tête de cet enfant les deux couronnes de la Germanie et d'Italie ou de l'empire d'Occident, et voilà pourquoi l'archevêque de Ravenne, légat du pape, se réunit à celui de Mayence pour sa consécration. Mais qui pourra, sous ce prince si faible, maintenir ou rétablir la paix de l'empire, défendre ses frontières, conserver sa puissance? Un ennemi de la tranquillité de la Germanie plus redoutable que les Danois, les Venèdes, les Slaves, les Obotrites, les Bohêmes, les Grecs et les Sarrasins, un ennemi intérieur se montre, et la plus terrible des guerres, la guerre civile, va commencer.

Henri-le-Querelleur, ce duc de Bavière qu'Othon II avait destitué et relégué à Utrecht, sort de son exil, se forme un parti puissant parmi les vassaux du royaume de Lorraine, prétend à la régence, s'empare de la personne du jeune monarque, s'assure de l'appui des princes slaves du Mecklenbourg, du duc de Bohême, de celui de Pologne, et s'abandonnant à son ambition à me-

sure que ses succès se multiplient, il se fait proclamer roi à Quedlinbourg. Mais Willégis, archevêque de Mayence, le duc de Saxe, le duc de Bavière et celui de Souabe, fidèles au serment qu'ils avaient prêté au jeune prince, entraînent par leur exemple les autres vassaux, et les portent à donner la régence à l'impératrice Théophanie (984). Le duc Henri est forcé de remettre son neveu entre les mains de la mère de ce royal enfant, de renoncer à la couronne qu'il avait osé placer un moment sur sa tête, de se soumettre lui-même à l'empereur élu, de le reconnaître dans un congrès tenu à Rorheim près de Worms; et l'ordre et la tranquillité renaissent dans la Germanie.

On confie l'éducation du jeune empereur à saint Bernouard, évêque d'Hildesheim, et à Gerbert, ce savant écolâtre de Reims, dont nous avons déjà parlé, et que la reconnaissance de son élève devait faire monter un jour sur la chaire pontificale de Rome. La direction des affaires fut particulièrement remise à cet archevêque de Mayence, qui venait de conserver un double diadème sur la tête du jeune Othon; et l'impératrice Théophanie, aidée des conseils de sa belle-mère Adélaïde de Bourgogne, première impératrice douairière, et de ceux de sa belle-sœur, la princesse Mathilde, abbesse de Quedlinbourg, jouit, en qualité de régente et de tutrice, d'une si grande autorité, que plusieurs chartes ont été datées des années de son règne.

On rendit à Henri-le-Querelleur le duché de

Bavière; et un autre Henri dit le Jeune, à qui on l'avait donné, en fut dédommagé par le duché qu'on établit en Carinthie.

Othon III n'avait que quatre ans environ, et néanmoins on lui fit tenir une cour solennelle, une *cour plénière*, à Quedlinbourg. Tout l'appareil de la royauté fut déployé dans cette grande cérémonie, qui plaisait d'autant plus aux peuples, ainsi que les autres solennités civiles et religieuses, que les unes et les autres étaient accompagnées de fêtes, de réjouissances, de chants, de danses, de repas, qu'on ne connaissait pas d'autres spectacles, que d'abondantes largesses étaient faites aux malheureux, que les rudes travaux étaient suspendus par des plaisirs, que la présence et les jeux des hommes armés rappelaient les habitudes de la guerre, si chères aux descendants des demi-sauvages du Nord, et que l'amour-propre des riches et des puissants pouvait être satisfait par l'effet que produisaient leur faste et leurs nombreuses suites.

Dès la cour plénière de Quedlinbourg, nous voyons les plus grands vassaux de la couronne, ceux qu'en France on avait appelés les pairs du roi, remplir auprès du monarque les fonctions de grands officiers du royaume. Bernard, duc de Saxe, remplit l'office de grand-maréchal; Henri, le cousin de l'empereur, le prince rebelle qui venait d'obtenir sa grâce et la restitution du duché de Bavière, l'office de grand-sénéchal; un autre Henri, duc de la France rhénane, l'office de grand-

échanson; et Conrad, duc de Souabe, celui de grand-chambellan.

(984) Vers cette époque, le comté de Hollande fut établi en faveur de Thierry, comte des Frisons. Le margraviat d'Autriche fut aussi créé et donné à Léopold, fils d'un Albert, et petit-fils d'un autre Albert, comte de Bamberg.

Pour bien entendre l'origine et l'histoire de cette Marche *orientale* de la Germanie, de ce margraviat d'*Ostrichc*, d'où est venu *Autriche*; et pour avoir une idée plus nette des usages, des lois et des gouvernements de la onzième époque, il faut rappeler que, pendant quelques années, et jusque vers le commencement du dixième siècle, cette Marche orientale, nommée aussi Marche pannonienne, et renfermée en partie dans le duché de Bavière, ne comprenait que les pays situés sur l'Ems, et auxquels on a donné le nom de Haute-Autriche. La Basse-Autriche était encore au pouvoir des Hongrois. Le margrave Léopold la leur enleva, et rétablit, vers cette partie du Danube, la frontière de l'empire germanique, telle que Charlemagne l'avait posée. Ce margrave et ses successeurs possédèrent cette province conquise par leurs armes, non pas comme un fief, mais comme un franc-alleu, une contrée allodiale et indépendante, de la même manière que les anciens margraves de Brandebourg ont régné sur les Slaves et les Venèdes, qu'ils avaient soumis à leur domination, et que nous verrons, dans le douzième siècle, Henri-le-Lion, duc de Saxe, gouverner les habi-

tants du Mecklenbourg et de la Poméranie qu'il avait vaincus. Cette Basse-Autriche a été comprise avec la haute sous la dénomination de Marche orientale. Ses princes étaient connus sous le nom de margraves orientaux ; et cette province, conquise sur les Hongrois, devint d'autant plus importante sous Léopold ou ses successeurs, qu'ils firent la paix avec les rois de Hongrie, et qu'ils attirèrent un grand nombre de colonies dans leurs états.

Peu de temps auparavant, l'abbé de Kempten avait été admis au nombre des états d'Allemagne, c'est-à-dire des vassaux qui votaient dans les assemblées générales, et relevaient immédiatement du roi de Germanie; le marquisat ou margraviat de Mantoue avait été établi; et le roi et empereur Othon II, de concert avec le pape, avait conservé à l'église de Passau son indépendance de l'archevêché de Saltzbourg, et la qualité de métropolitain de la Haute-Pannonie.

Nous devons aussi remarquer que, vers le commencement du règne d'Othon III, comme pendant celui d'Othon II son père, on connaissait les testaments militaires, les déclarations ou nominations d'héritiers faites par les soldats près du drapeau ou de l'étendard de leur troupe.

Disons aussi que les états immédiats fournissaient aux frais des diètes; et que, dans les villes qui, ne relevant pas directement du roi ou de l'empereur, n'avaient pas le titre d'*impériales* ou de *royales*, que l'on nommait *provinciales*, et qui

[redacted]

étaient soumises aux ducs et aux comtes, l'on distinguait les droits particuliers que les comtes et les ducs exigeaient aux portes de ces villes provinciales, d'avec les péages proprement dits, dont l'empereur ou le roi pouvait seul disposer dans toute l'étendue de l'empire et du royaume.

Cependant le pape Jean XIV avait été élevé sur le trône pontifical, par l'empereur Othon II, dès le mois de novembre 983. Il était né à Pavie, et il en avait occupé le siége épiscopal. On l'avait nommé Pierre ; mais, par respect pour le nom du prince des apôtres qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait porté, il désira d'être nommé Jean.

Peu de temps après la mort d'Othon, Boniface VII, qu'un empereur de trois ou quatre ans ne pouvait pas beaucoup effrayer, avait quitté l'asile qu'il avait trouvé à Constantinople, et s'était montré dans Rome. Les nombreux amis de l'indépendance l'avaient reçu avec empressement. Il avait chassé Jean XIV du siége apostolique, et l'avait jeté dans une prison du château Saint-Ange, où cette créature infortunée d'Othon était morte de misère, de faim, et peut-être de poison.

(984) Mais les Romains abandonnèrent bientôt un homme qu'ils méprisaient, qu'ils haïssaient pour ses cruautés; et qui, bien loin de travailler pour leur liberté, ne voulait qu'établir le despotisme pontifical sur les ruines de l'autorité impériale. Le parti du consul Crescence le fit assassiner (985); la populace, comme une horde féroce de sauvages, perça de plusieurs coups son cadavre,

qu'elle traîna dans les rues de Rome; et Crescence ne vit pas combien de poignards il aiguisait contre lui, en souffrant cet horrible attentat contre l'humanité, les lois et la liberté (985).

Lorsqu'on voit la férocité régner ainsi sans contrainte sur les bords du Tibre, sous le beau ciel de l'Italie, et dans cette reine des cités, depuis long-temps tombée dans la servitude et plongée dans l'ignorance, mais où l'on avait conservé tant de nobles souvenirs, pourra-t-on être surpris de la retrouver encore au milieu des forêts et des contrées si agrestes de cette Russie, dont l'existence était ignorée des anciens peuples de l'Europe les plus civilisés, et sur laquelle le plus âpre climat exerçait sa triste et rigoureuse influence?

Le fils unique d'Igor et de la célèbre Oléga ou Hélène, ce Sviatoslaf qui n'avait pas voulu suivre l'exemple de sa mère et embrasser cette religion de Jésus, si propre à développer, au milieu des pays les plus sauvages, les premiers germes de la civilisation, avait pris la hache du commandement, que ne pouvait plus élever sa mère presque octogénaire. Il avait rassemblé autour de lui une troupe armée redoutable par le courage indomptable des guerriers qui la composaient. Les Kosares, descendus, vers le sixième siècle, des hauteurs du mont Caucase, habitaient les rives orientales et septentrionales de la mer Noire et la presqu'île ou Chersonèse taurique; les Viatitches, Slaves établis sur les rivages du Volga et de l'Occa, leur payaient un tribut. Sviatoslaf résolut

de réunir sous son commandement et les Viatitches et les Kosares.

(965) Il remporte sur ces derniers une grande victoire, prend Starkel, leur capitale, et le nom même des Kosares disparaît.

(967) Il traite avec l'empereur d'Orient Nicéphore Phocas. Il lui vend chèrement son alliance, s'avance vers le Danube, s'empare des villes bulgares qui l'avoisinent, les garde pour lui, forme même le dessein d'établir le siége de son empire sur les bords de ce fleuve, qui doit donner à ses états des communications plus faciles, et veut placer ce nouveau siége de sa puissance à Péréioslavetz ou Jamboli. Mais les Petchenègues, apprenant l'absence de Sviatoslaf, ravagent une grande partie de la Russie et assiègent Kiow, où étaient la mère et les enfants du prince. Informé de leur entreprise, il accourt, les bat, les poursuit, leur accorde la paix, et se hâte de retourner dans la Bulgarie.

Sa valeur opiniâtre surmonte tous les obstacles; aucune place ne lui résiste.

Zimisquès, successeur de Nicéphore Phocas, lui demande d'évacuer la Bulgarie, conformément au traité passé avec Nicéphore. Le souverain de la Russie ne daigne pas écouter l'envoyé de Constantinople, et bien loin de consentir à observer le traité, il se jette dans la Thrace, la ravage, et pénètre jusque sous les murs d'Andrinople. Les Grecs l'obligent cependant à revenir vers le Danube, prennent d'assaut la ville de Jamboli, mettent le feu à

la citadelle presque toute construite en bois. Zimisquès donne des fers à ceux qui ne périssent pas dans les flammes ou ne perdent pas la vie en se précipitant du haut des rochers, et poursuivant ses succès, bloque la ville de Dourostole dans laquelle s'est renfermé le souverain de la Russie, après avoir, dans sa féroce politique, fait égorger trois cents Bulgares qui lui étaient suspects. Les Russes sont pressés vivement par les Grecs. Le conseil de leur prince l'engage à demander la paix. Sviatoslaf dit qu'il préfère la mort; il ordonne une sortie générale. Tous les Russes sont hors des murs et vont combattre les Grecs : Sviatoslaf est à leur tête. A l'instant les habitants de Dourostole, qui les détestent, ferment leurs portes. Les Russes, n'ayant plus de retraite, ne peuvent plus être sauvés que par la victoire; mais la victoire favorise les Grecs. Sviatoslaf, mis en déroute, demande enfin la paix, l'obtient, et se retire vers le Borysthène, qu'il veut remonter pour retourner dans sa capitale.

(972) Combien de dangers cependant l'environnent! Les Petchenègues l'attendent vers les cataractes du fleuve. Les rigueurs de l'hiver l'obligent à passer cette dure saison sur les bords du Borysthène gelé; les restes de son armée éprouvent toutes les horreurs de la famine (973). Le printemps arrive. Il essaie de s'ouvrir un passage au travers de ses ennemis; il est tué au milieu du combat; ses guerriers périssent ou sont pris. On lui coupe la tête, et devenu un horrible trophée d'un barbare, son

crâne, orné d'un cercle d'or, sert de tasse au prince des Petchenègues.

Long-temps avant sa mort, il avait partagé ses états entre ses trois enfants. Jaropolk, son fils aîné, fut prince de Kiow; Oleg, le second de ses enfants, eut le pays des Dreuliens; et la ville ainsi que le territoire de Novogorod furent le lot du troisième, nommé Vladimir.

(973) Jaropolk Sviatoslafwitz fut dirigé par les avis de Svenald, l'ancien ami d'Igor, le conseiller d'Oléga et le compagnon de Sviatoslaf.

Oleg, le prince des Dreuliens, n'aimait pas Svenald. Il apprend que le fils du ministre chasse dans ses forêts; il va à lui plein de fureur, et le massacre. Svenald ne respire que vengeance; il porte le prince de Kiow à s'emparer des états de son frère. Jaropolk entre en armes dans le pays des Dreuliens. Les guerriers des deux frères se rencontrent. (975) Oleg, mis en fuite, traverse un pont, et renversé dans la rivière par ceux qui fuient avec lui, y perd la vie sous un monceau d'hommes et de chevaux. Jaropolk se précipite en pleurant sur le cadavre de son frère; il s'accuse de sa mort, il en accuse Svenald: il s'empare cependant des états de celui dont il déplore la funeste catastrophe.

Vladimir, effrayé de la mort d'Oleg et des succès de son frère aîné, se retire chez les Varaigues. Jaropolk distribue à ses chefs ou vaivodes les états abandonnés par son frère fugitif.

Mais Vladimir, aidé des Varaigues, rentre dans le territoire qui lui était échu en partage, et

bientôt la guerre s'allume entre les deux frères.

Vers 980, Jaropolk demande en mariage la fille de Rogvold, prince de Poltesk ou Polotsk, aujourd'hui Polocski, capitale du palatinat de ce nom. Vladimir prétend aussi à la main de cette jeune princesse. Et voyez comme les mêmes degrés de civilisation produisent les mêmes effets. Les bords du Borysthène vont nous présenter ces scènes horribles qui ont ensanglanté les murs d'Argos et de Thèbes sous la domination de leurs premiers rois.

Il était encore d'usage dans les contrées voisines de ce Borysthène, que les nouvelles mariées, pour témoigner leur soumission à leurs époux, les déchaussassent le premier jour de leurs noces. Vladimir était né d'une concubine de son père. La fille de Rogvold lui fait répondre qu'elle ne veut pas déchausser le fils d'une esclave. Vladimir irrité marche contre Rogvold, défait ses guerriers, tue le prince et ses deux fils, et force la jeune princesse à recevoir sa main encore teinte du sang de son père et de ses frères.

Son ambition devient alors extrême; il s'avance vers Kiow, et en forme le siége. Les habitants, animés par la présence de Jaropolk, se défendent avec courage. Mais un traître avait obtenu la confiance de ce malheureux prince. Bloud, l'un de ses vaivodes, lui persuade qu'il doit se méfier de la fidélité des assiégés; il le détermine à abandonner ceux qui avaient résolu de mourir pour lui; il l'oblige à fuir loin des braves habitants de sa capitale. Les

Kiowliens, délaissés par leur prince, ouvrent les portes à son rival.

Vladimir poursuit son frère infortuné; il ne lui donne aucun relâche, il le réduit à toutes les horreurs de la misère et de la famine. Mais le perfide Bloud n'est pas satisfait : s'il a détrôné son prince, il ne lui a pas encore ôté la vie ; il veut consommer sa trahison ; il continue de le séduire. Il l'engage à se remettre entre les mains de Vladimir, avec lequel il a eu les plus coupables intelligences, au lieu de se réfugier chez les Petchenègues. Jaropolk se rend auprès de son frère, et au moment où il se jette dans ses bras, des Varaigues se précipitent sur lui et le massacrent.

Mais que les traîtres de tous les siècles et de tous les pays frémissent! Pendant trois jours, Vladimir comble Bloud de biens et d'honneurs; le quatrième, il le fait venir devant lui, lui adresse ces paroles terribles, éternelle leçon de tous les perfides : « J'ai » rempli ma promesse ; je t'ai traité comme mon » ami ; tes honneurs sont montés au-delà de tes dé» sirs; aujourd'hui je punis le traître, assassin de » son prince. » Et il l'immole de sa main.

Vladimir cependant s'était mis en possession de tous les états de son père ; il avait pris pour seconde femme la veuve de son frère Jaropolk, et adopté l'enfant qu'elle portait encore dans son sein. Dès l'année suivante (981), il fit rentrer sous la domination russe les peuples qui s'en étaient séparés; bientôt après il fit des conquêtes sur Metchislaf ou Miécislas, duc de Pologne, remporta des

victoires sur les Jatviges établis vers les rives du Bog, et soumit à son pouvoir les Bulgares, qui habitaient dans le pays que l'on nomme aujourd'hui Kasan (983). Mais quelle féroce superstition endurcissait le cœur, obscurcissait l'esprit et armait le bras de ce barbare! Le sang humain inondait les rochers consacrés par une brutale ignorance, au milieu de forêts sauvages, à des divinités, enfants d'erreurs cruelles et de stupides terreurs. Vladimir, revenant victorieux de ses expéditions, ou plutôt de ses brigandages, immolait à ses absurdes déités, non seulement des prisonniers de guerre, mais encore des victimes choisies parmi les Russes vainqueurs.

Un Grec vint à Kiow; Vladimir voulut le voir. Le Grec lui parla de sa patrie, de l'empire d'Orient, de Constantinople, de la religion du Christ; il lui inspira l'envie de connaître cette religion si différente des sanguinaires superstitions auxquelles le prince de Kiow était asservi. Vladimir fit au Grec de nombreux présents, et envoya avec lui, à Constantinople, des Russes qu'il choisit parmi les moins barbares. Ces envoyés visitèrent la grande église de Sainte-Sophie; ils furent ravis de la pompe des cérémonies du rit grec; ils revinrent à Kiow, remplis d'admiration; et Vladimir résolut d'embrasser la religion chrétienne.

Mais l'ambition qui régnait dans son cœur était trop forte, pour que le désir de suivre les maximes de Jésus ne fût pas encore subordonné à celui d'étendre ses conquêtes (988). Il assemble une nom-

breuse armée, et la conduit dans la Chersonèse, sous les murs de Théodosie, appelée plus récemment *Kafa*. La place était fortifiée et difficile à prendre pour des demi-sauvages auxquels les machines de guerre étaient si peu familières. Le siége durait depuis six mois; plusieurs milliers de Russes avaient péri sous ses remparts : Vladimir, désespérant du succès, allait s'éloigner de la ville, lorsqu'une flèche lancée du haut des murs par un perfide Grec tombe au milieu des assiégeants. Un billet y est attaché. Il apprend aux Russes qu'une fontaine située derrière leurs huttes fournissait seule à la ville, par des canaux souterrains, l'eau douce qui lui était nécessaire. Vladimir fait chercher la fontaine; on détruit les tuyaux. La ville est obligée de se rendre, et la Chersonèse suit bientôt le sort de Théodosie.

Le vainqueur croit alors de sa politique de s'allier avec les empereurs qui régnaient à Constantinople; il imagine de demander la main de leur sœur. On la lui accorde, à condition qu'il embrasse le christianisme. Il y consent, vient à Constantinople, reçoit le baptême des mains du patriarche Nicolas Chrysoberge, épouse la princesse Anne, et, ce qui est remarquable et difficile à expliquer, rend à ses beaux-frères les conquêtes qu'il a faites sur eux. Il revient à Kiow avec sa nouvelle épouse, et un grand nombre d'archimandrites ou supérieurs de moines, de popes ou prêtres, de vases consacrés au culte grec, d'images, de reliques, et de livres ecclésiastiques. A son exemple, et par une suite des instructions des prêtres qui l'ont suivi,

une grande partie des Russes deviennent chrétiens. Plusieurs usages de la capitale de l'empire d'Orient sont adoptés sur les bords du Borysthène; et on a même écrit qu'à cette époque on avait commencé de s'y servir d'ustensiles de métal, et particulièrement de vases d'argent. Ces vases et ces ustensiles avaient été fabriqués dans des contrées de l'empire grec; mais bientôt les procédés de plusieurs arts furent connus des Russes, et employés par eux avec quelque succès; ils apprirent à fondre les métaux, à les travailler, à sculpter les bois, beaucoup plus communs dans leur pays que la pierre.

(989) Vers le même temps, ils adoptèrent la manière de compter les années qui était alors préférée à Constantinople; ils datèrent de l'ère du monde.

Ce fut aussi vers 989 que Vladimir, aidé par des artistes et par des ouvriers de Constantinople, commença à bâtir la ville qui porte encore son nom, et où il voulait fixer sa résidence.

Quelques années avant cette grande introduction dans la Russie d'une religion si propre à y favoriser les progrès de la civilisation, le christianisme avait commencé de régner dans une autre contrée de l'Europe septentrionale, dans la Chersonèse cimbrique, dans le Danemarck. Mais les maximes de Jésus ne convenaient pas également à tous les Danois; les plus puissants les repoussaient et les craignaient : ils pressentaient en quelque sorte qu'un jour elles briseraient le joug qu'ils au-

raient imposé aux faibles. Suénon, fils du roi Harold II dit le Blaatand, ou à la dent bleue, était impatient de régner. Il connaissait les dispositions des chefs des Danois; il imagina de faire servir à ses desseins ces sentiments contraires au nouveau culte; il flatta les désirs des grands pour qu'ils secondassent les siens, leur promit de rétablir le culte de leurs pères, et, assuré de leur concours, se révolta contre son roi. Cette guerre de religion, suscitée par la politique, fut malheureuse pour Harold, trop faible pour résister au fanatisme combattant pour une couronne, ou pour de grands intérêts; il fut obligé d'abandonner ses états, et d'aller chercher un asile au milieu de ses compatriotes établis dans la Normandie. Le duc Richard le reçut avec tous les égards dus au malheur; et voulant reconnaître les obligations qu'il avait au prince fugitif, il lui céda le Cotentin, jusques au moment où il pourrait le ramener dans le Danemarck. Quelques années après il le rétablit sur son trône; Harold pardonne à son fils coupable; mais Suénon se révolta de nouveau contre le père qui lui avait fait grâce de la vie. Il arma une flotte. Un débarquement secret eut lieu dans l'île de Zélande (985). Harold fut surpris dans une forêt, suivi de peu de guerriers; et un ami de Suénon perça d'une flèche le malheureux vieillard, qui avait déjà atteint sa quatre-vingt-dixième année. Suénon fut élu pour le remplacer.

La couronne de Danemarck ne pouvait pas cependant satisfaire son cœur dévoré d'ambition, ni

son esprit inquiet, entreprenant et audacieux; ses vues s'étendaient sur l'Angleterre, où tant de Danois étaient établis et avaient commandé.

Edgar y régnait en 965, et n'avait encore que vingt-cinq ans, ou environ. Il perdit sa femme Eltlède, fille du comte Edmar, et surnommée la Belle. Sa douleur se dissipa, et il résolut de prendre une nouvelle compagne. Ordung, comte de Devon, avait une fille unique, qu'il élevait avec soin, et qui passait pour la plus belle et la plus accomplie du royaume. Edgar fut si frappé de tout le bien qu'il entendit dire de cette jeune fille d'Ordung qu'il résolut de l'épouser, si on ne l'avait pas trompé sur sa beauté. Ethelwalde, son favori, fut chargé d'aller auprès d'Ethelfrède, ou Elfride, la fille du comte de Devon. Il ne put la voir sans en devenir éperdument amoureux. Trahissant la confiance du roi, et cachant avec soin l'objet de son voyage, il ne parla que pour lui-même, et demanda la main d'Elfride. La faveur du roi l'avait élevé au plus haut rang; sa réputation était bonne; il était jeune; on vantait sa taille ainsi que sa figure: le comte et son aimable fille agréèrent sa demande.

Éthelwalde enchanté revient auprès d'Edgar, dont le consentement lui était nécessaire; il parle de l'esprit et des traits d'Elfride de manière à faire changer la résolution du prince, il y ajoute que, malgré la laideur de la fille du comte, la naissance d'Elfride, et les vastes domaines dont elle devait hériter un jour, lui faisaient désirer vivement de l'épouser; et le roi, qui n'a aucun soupçon de la con-

duite déloyale de son favori, et qui ne pense plus à Elfride, permet à Éthelwalde de s'unir avec la fille de Devon.

Le favori reçoit la main de celle qu'il aime; il épouse la plus belle personne de l'Angleterre; mais son bonheur est bientôt troublé par la crainte que le roi ne découvre sa trahison. En vain dit-il au prince que les habitudes d'Elfride lui rendraient le séjour de la cour trop désagréable; en vain la retient-il avec soin, et comme cachée, dans un domaine écarté qu'il avait embelli pour celle qu'il adore; son inquiétude devient chaque jour d'autant plus grande, qu'on ne cesse de s'entretenir de la beauté d'Elfride, et de dire que la jalousie de son mari la tient éloignée des villes, et renfermée dans une solitude. Les divers bruits qui se répandent à ce sujet parviennent plus d'une fois jusques au roi. La conduite d'Éthelwalde commence à lui devenir suspecte; il dissimule cependant: mais ayant commandé une grande chasse dans les environs de l'habitation solitaire d'Elfride, il dit à son favori qu'il ira se reposer chez elle. Éthelwalde consterné ne sait comment cacher sa perfidie. Edgar voit Elfride; il est ébloui de ses charmes: l'amour, la jalousie et la vengeance entrent dans son cœur. Éthelwalde est massacré dans un bois; et quelque temps après le roi épouse Elfride.

La beauté de la reine n'empêcha pas Edgar de concevoir une passion violente pour la jeune Wilfride, qui avait pris le voile de religieuse; il la fit sortir du couvent où elle s'était consacrée à la vie

monastique, l'appela à sa cour, où elle fut publiquement sa concubine, et, selon quelques historiens, la rendit mère d'Éditha, que sa grande piété a fait regarder comme une sainte.

L'archevêque Dunstan, malgré son affection pour Edgar, ne put pas supporter cette violation d'un asile religieux. Il soumit le roi à une pénitence longue et publique; il exigea que ce monarque s'abstînt pendant sept ans de porter la couronne; et voilà pourquoi, suivant plusieurs auteurs, on a écrit qu'Edgar avait été couronné par Dunstan, et qu'il ne l'avait été que la treizième année de son règne. Mais si l'on doit, d'après quelques auteurs, reprocher éternellement à sa mémoire le meurtre d'Éthelwalde, on doit rappeler la grande sobriété qu'il ne cessa de montrer au milieu de tous les excès qu'avaient introduits dans la Grande-Bretagne les Danois, si facilement entraînés par un amour désordonné pour le vin. Il ne négligea rien pour diminuer ces excès, et pour en préserver ceux qui n'en étaient pas encore atteints. On vantait sa sagesse, sa douceur, son équité, sa bravoure. Sa cour était aussi brillante qu'une cour pouvait l'être au dixième siècle. Les étrangers étaient ravis de sa magnificence et de sa politesse; ses libéralités s'étendaient sur tous les hommes de mérite. On a célébré ses succès contre les Écossais. Mais comment ne pas gémir sur les droits des nations et de l'humanité outragés, en le voyant, vers la fin de son règne, se mettre à la tête d'une armée, entrer dans la province de Glamorgan, du

pays de Galles, la livrer à la discrétion d'implacables guerriers, et condamner ainsi à la mort ou à la misère la plus déplorable, de malheureux Gallois, dont tout le crime était de défendre avec un noble courage et une généreuse constance le coin de terre que les Saxons n'avaient pas pu enlever à leurs valeureux pères, de ne pas vouloir souffrir la dure et humiliante domination d'insolents étrangers? Et comment des historiens ont-ils pu oublier et leur honneur et leur devoir le plus sacré, en applaudissant à ces injustes et barbares exécutions commandées par Edgar, ou par d'autres usurpateurs de la Grande-Bretagne?

Edgar mourut jeune; il n'avait que trente-trois ans, et néanmoins il en avait régné treize.

Les moines, qui avaient joui d'un grand crédit auprès de lui, et qui en avaient reçu de nombreux bienfaits, le proclamèrent, non seulement comme un grand roi, mais encore comme un saint. Ils placèrent son corps auprès du grand autel de Glostenbury, et assurèrent qu'il faisait des miracles.

Leur reconnaissance pour leur bienfaiteur n'empêcha pas néanmoins Elfser, duc de Mercie, qui n'aimait pas les religieux, de leur ôter tous les bénéfices de son territoire, et de les donner à des prêtres séculiers. Son exemple fut suivi par plusieurs autres grands vassaux; mais le duc d'Eastanglie et quelques autres chefs très puissants restèrent attachés à Dunstan et à ses moines, pour lesquels d'ailleurs les Anglais des rangs les moins élevés avaient beaucoup de vénération.

Cette division dans les esprits et dans les affections fit naître ou favorisa un grand dissentiment relativement à la succession au trône. Elfride, la veuve du roi, fit répandre des doutes sur la légitimité du mariage d'Edgar avec la mère d'Édouard, qu'il avait déclaré son successeur comme son fils aîné. Elle désirait vivement et elle espérait de faire passer la couronne sur la tête de son propre fils Éthelfrède. Le duc de Mercie se déclara pour le fils d'Elfride; mais Dunstan et les évêques de Winchester et de Worcester, toujours dévoués à la volonté de l'archevêque, soutinrent d'autant plus fortement qu'Édouard, moins jeune que son frère, élevé pour le trône et désigné par le feu roi, devait être préféré; qu'ils craignaient l'ambition d'Elfride et l'influence que sa régence donnerait au duc de Mercie, leur mortel ennemi.

Les seigneurs anglais s'assemblèrent, et pendant qu'ils délibéraient sur le choix d'un monarque, Dunstan se présenta au milieu d'eux, tenant d'une main le jeune Édouard, et de l'autre l'étendard de la croix. Son éloquence l'emporta; Édouard II fut proclamé. L'archevêque le conduisit à l'église; et le prince fut couronné au milieu des plus vives acclamations.

La reine Elfride se retira à Corf, château du comté de Dorset; mais, bien loin de renoncer à voir régner son fils, elle ne s'occupa qu'à fomenter des mécontentements, encourager en secret les esprits séditieux, et tramer contre le roi des complots funestes.

Édouard n'avait que douze ans ou environ. Tout le pouvoir était entre les mains de Dunstan. Craignant qu'on ne voulût enlever aux moines les bénéfices et les domaines dont ils avaient dépouillé le clergé séculier, et qu'ils avaient repris ou conservés dans tant de contrées de la Grande-Bretagne, l'archevêque crut devoir convoquer un synode solennel pour confirmer leur possession. Ce synode se réunit à Winchester. Et voyez comme l'ignorance et la superstition avaient profané la religion de Jésus! Malgré tous les efforts de Dunstan et de ses amis, le synode allait donner une décision contraire à ses vues. Une voix extraordinaire se fit entendre au-dessus de la chaire de l'archevêque; elle paraissait sortir de la bouche d'un christ; elle prononça en faveur des moines : on cria au miracle, et l'assemblée se sépara.

Dans un second synode, on ne parvint à aucune décision.

Un troisième fut convoqué dans la province de Wilt. Un évêque écossais parlait avec une grande force en faveur du clergé séculier; la cause des religieux paraissait perdue, lorsqu'une grande partie du plancher de la salle où l'on était réuni s'écroula avec fracas. Les adversaires des moines furent presque tous écrasés sous les ruines; Dunstan et ses amis restèrent sur des poutres qui n'avaient pas cédé au poids des assistants. Cet accident fortuit ou cette horrible machination furent regardés comme un nouveau miracle : on y vit le jugement de Dieu; et la multitude redoubla de respect pour Dunstan.

Ces querelles entre des moines ambitieux, et des prêtres que l'on accusait d'être plus ignorants que ces moines, durèrent trois ou quatre ans. Nous en avons assez parlé; nous avons assez montré l'épaisseur des ténèbres dans lesquelles l'Angleterre était encore plongée. Édouard II, le pupille de Dunstan, vivait cependant dans une grande soumission à l'archevêque; il était doux, bon, et n'avait encore que seize ans. Mais quel crime va souiller le sol de cette superstitieuse Angleterre! Édouard chassait dans le comté de Dorset. Il passe auprès du château de Corf, où résidait sa belle-mère; il désire de la saluer. Elfride, à sa vue, sent une haine implacable brûler dans son cœur. Les furies s'en étaient emparées. Elle engage le roi, qui n'était pas encore descendu de cheval, à boire un verre de vin qu'elle lui présente. Le jeune prince prend le verre; et pendant qu'il boit, un satellite d'Elfride le perce par-derrière d'un poignard acéré. Édouard se sent blessé, donne des éperons à son cheval; mais bientôt il tombe affaibli par la perte de son sang. Son pied s'engage dans un étrier; le cheval le traîne dans le bois voisin du château, au travers des cailloux et des troncs d'arbres: il s'arrête devant la chaumière d'une pauvre femme aveugle. Des serviteurs de la régicide Elfride accourent, voient le malheureux prince mort, et son corps horriblement défiguré; ils le jettent dans un puits.

Quelques jours après on trouve ce cadavre; on le transporte dans le monastère de Shaftesbury:

on vénère Édouard comme un martyr, et les moines assurent qu'il se fait un grand nombre de miracles autour de son tombeau.

Des remords affreux vengent cependant le monarque infortuné. Elfride fonde des monastères, et se renferme pour le reste de ses jours dans celui de Worwet.

Mais dans les premiers moments qui succèdent à son forfait, elle ne peut supporter les larmes que son fils donne à la mort de son frère : ces larmes sont pour elle des reproches sanglants; elle s'indigne, et jette à la tête du jeune Éthelfrède un flambeau qu'elle tenait à la main, et dont l'imagination du prince reste frappée pendant toute sa vie.

Dunstan, irrité du forfait d'Elfride, ne voit qu'avec une sorte d'horreur le fils de la coupable reine monter sur le trône par un assassinat; il ne se détermine qu'avec peine à couronner le nouveau roi : il le sacre cependant à Kingston, où les rois Adelstan et Edwin avaient été sacrés; il est assisté de l'archevêque d'Yorck et de plusieurs autres prélats; les grands du royaume l'entourent. Mais une triste prévoyance répand la consternation sur sa figure; et au moment où il place le diadème sur le front d'Éthelfrède, qui n'a encore que dix ou douze ans, le tuteur des rois, le chef de toute la hiérarchie anglaise, l'oracle de la Grande-Bretagne, fait entendre ces terribles paroles : « Vous montez sur le » trône par le meurtre de votre frère; votre règne » sera malheureux : le crime de votre mère ne sera » effacé que par des torrents du sang de vos sujets

»infortunés, sur qui la vengeance divine punira
« l'assassinat du meilleur des rois. »

Ces paroles étaient un blasphème contre la justice céleste, qui ne peut confondre l'innocent avec le coupable. Mais ne laissez pas passer, sans les considérer avec une curiosité mêlée d'effroi, cette suite d'évènements funestes que la politique et l'expérience de Dunstan lui présentaient comme inévitables, et qui devaient se succéder pour l'éternelle leçon des peuples et des rois.

Que deviennent les nations ou les princes, lorsque le défaut ou le mépris des lois fondamentales, garantes de tous les droits, les expose à toutes les suites de l'impéritie ou de la faiblesse?

Le jeune Éthelfrède était bon et aimable; mais son éducation avait été entièrement négligée; il était indolent, timide, soupçonneux; il n'avait ni connaissance, ni habileté, ni résolution. Les rênes du gouvernement se relâchaient chaque jour; aucune précaution n'était prise pour la sûreté du royaume. Les nobles chargés de commander dans les différents comtés se perpétuaient facilement dans leurs places, les rendaient héréditaires, prenaient le nom de ducs, se soustrayaient chaque jour davantage à l'autorité du monarque. Le pouvoir royal, qui semblait près de s'évanouir, ne maintenait plus entre les différentes parties de la monarchie cette unité d'action si nécessaire à la force du royaume, et que les intérêts divers des ducs ou des comtes ne cessaient de troubler. Ce que l'on avait conservé ou établi de discipline militaire s'affai-

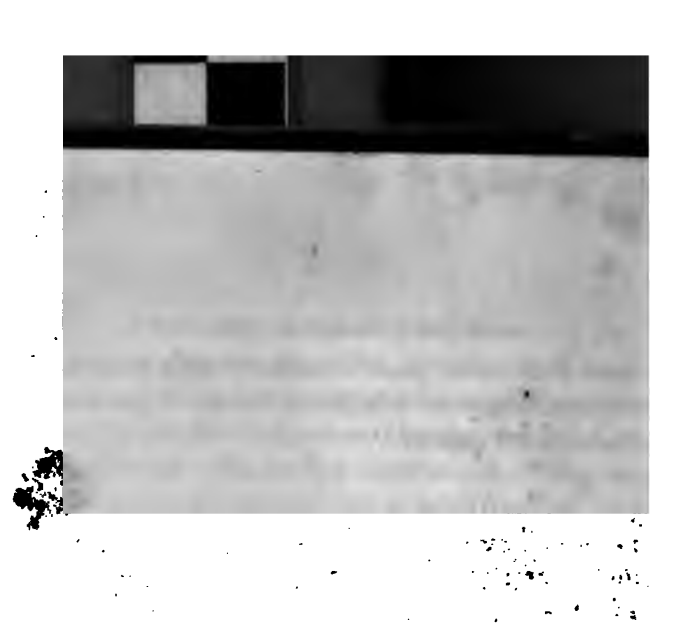
blissait de plus en plus; les grandes barques ou vaisseaux construits pour la défense des côtes se détruisaient dans les havres. L'amour du repos, de l'oisiveté, des plaisirs qui amollissent et énervent les peuples, s'emparait des Anglo-Saxons; ils se refusaient à porter les armes pour leur patrie: ces armes qui avaient fait la sûreté et la gloire de leurs ancêtres, ils les abandonnaient à des étrangers stipendiés; ils les confiaient aux Danois établis parmi eux; ils se reposaient de leur défense sur leurs ennemis naturels. Il n'y avait plus, en quelque sorte, ni roi ni nation dans la Grande-Bretagne.

Le temps fatal de la décadence des Saxons était arrivé. Les anciens Bretons allaient être vengés; les Danois allaient asservir les vainqueurs des Bretons, jusques au moment où un vainqueur plus redoutable soumettrait et les Saxons et les Danois.

Ces Danois, réprimés par Edgar, semblaient avoir renoncé à leurs projets de conquête ou de pillage: leurs flottes n'infestaient plus les rivages anglais. Mais vers 982 ils recommencèrent leurs pirateries; ils descendirent et sur les côtes de Kent, auprès de l'embouchure de la Tamise, et vers Southampton qu'ils pillèrent, et dans le Cornouailles, et dans les environs de Portland. Les invasions se succédaient; on ne leur opposait que d'impuissants efforts. Les champs étaient ravagés, les maisons brûlées, les habitants massacrés, toutes les richesses enlevées. La famine, les maladies contagieuses qui règnent à sa suite, les mécontentements, les perfidies, les défections, le découragement, le désespoir,

tout était réuni pour le malheur de la Grande-Bretagne. Comment Éthelfrède aurait-il pu conjurer tant de calamités?

FIN DU TOME TROISIÈME.



TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

A.

B.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.



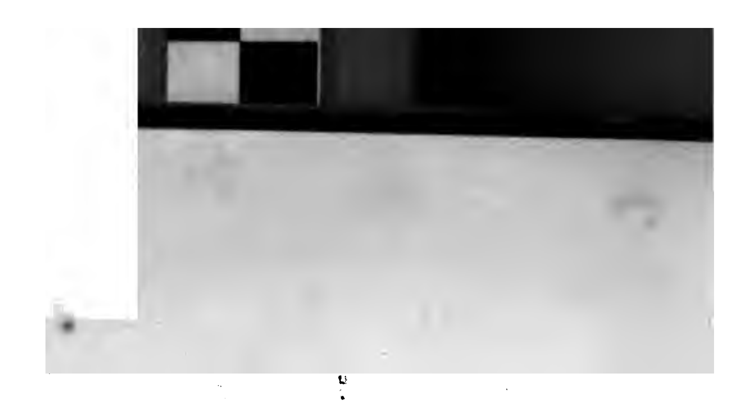


HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE.

TOME IV.



IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,

RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME;

PAR

M. LE COMTE DE LACÉPÈDE,

PAIR DE FRANCE,
GRAND'CROIX DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
L'UN DES PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES
ET DE TOUTES LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE L'EUROPE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
CELLOT, MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, ÉDITEURS,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.
1826.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME.

SUITE DE LA ONZIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 962 JUSQUES EN 987.

Ces barbares hostilités cessèrent cependant, comme cessent les orages et les tempêtes. Les Danois retournèrent dans leur pays avec le produit de leur brigandage, et plusieurs années s'écoulèrent sans qu'on les vît reparaître.

Éthelrède, bien loin de profiter de cet intervalle pour réformer son armée, équiper une flotte, et fortifier les places maritimes, passait sa vie indolente et voluptueuse au milieu des plaisirs efféminés.

Mais ce qui est remarquable, c'est que, malgré

cette faiblesse, cette lâche indifférence, cet abandon des devoirs de la royauté, Éthelrède, qui n'aimait pas les moines, osa souvent opposer à Dunstan ce qui lui restait de pouvoir. Les moines indignés sacrifient à leurs intérêts privés le plus sacré des devoirs ; ils trahissent leur patrie : secondant secrètement les projets des Danois, ils fomentent les mécontentements, excitent des divisions intestines, empêchent de prendre les mesures nécessaires contre les ennemis.

Leurs complots cachés furent enfin découverts ; leur crédit à l'instant s'affaiblit : l'influence même de Dunstan diminua ; on n'eut pour lui ni la même vénération ni la même confiance. Il n'avait pu d'ailleurs préserver la nation des plus affreuses calamités ; les prestiges se dissipaient. Un évêque de Rochester osa se révolter contre Éthelrède, dont la faiblesse l'encourageait ; il osa prendre les armes contre son souverain, opposer la force à la force, lever un étendard rebelle, fermer au roi les portes de sa ville épiscopale. Éthelrède, malgré son indolence, marcha contre l'évêque et le força à se rendre. L'évêque coupable pouvait payer de sa tête sa révolte contre son roi ; Dunstan s'empressa de demander sa grâce. Éthelrède ne l'accorda qu'en obligeant l'évêque de Rochester à payer, en indemnité des frais de l'expédition, une somme énorme pour la Grande-Bretagne dans le dixième siècle, et qui, selon les historiens, montait à la valeur de cent livres d'or.

Dunstan murmura, menaça, s'irrita de ce

qu'Éthelrède attachait si peu de prix à sa recommandation, et à ce que l'archevêque appelait l'honneur de l'église. Ses instances, ses nouvelles prophéties furent vaines; le roi fut inflexible. Les moines prononcèrent de terribles anathèmes; mais les temps étaient changés. La nation vit cette querelle avec indifférence. Tristement occupée des malheurs qu'elle avait éprouvés et de ceux qu'elle redoutait, elle attacha peu d'importance aux prétentions de Dunstan; et le pouvoir des moines et leurs dissensions avec le clergé séculier s'affaiblirent bientôt, avec d'autant plus de vitesse, que, vers 987 ou 988, moururent, non seulement l'archevêque d'Yorck et l'évêque de Winchester, mais encore le fameux Dunstan. Cet archevêque avait joui d'une grande puissance : il l'avait due à la force de sa tête, à son caractère, à son instruction, à sa politique, à l'habileté avec laquelle il profitait des circonstances et faisait servir à ses desseins les passions, les intérêts, l'ignorance, les erreurs et la crédulité de tous ceux qui pouvaient le servir. Il aimait les arts, et surtout la musique. Il portait toujours avec lui une de ces harpes, que nous avons vues si recherchées de la Grande-Bretagne; et le talent avec lequel il en jouait ne contribua pas peu, dans le commencement de son élévation, à la faveur que lui accorda le roi Athelstan. De simple moine, il parvint à être archevêque de Cantorbéry, le chef de tout le clergé breton, le régulateur de la discipline ecclésiastique, le premier grand vassal de la couronne, le

premier seigneur, lord ou pair de l'Angleterre : il gouverna et l'église et l'état. Il devait beaucoup au pontife de Rome, mais sa reconnaissance ne l'empêcha pas de maintenir contre l'autorité des papes les droits du clergé anglican ; et les historiens anglais ont remarqué avec soin qu'en 967 il fut tenu à Cantorbéry un synode national, dans lequel, en présence et de l'avis de Dunstan, l'infaillibilité du pontife romain fut rejetée.

Le corps de Dunstan fut enterré sous l'autel de sa cathédrale. On ne se souvint plus que du bien qu'il avait fait ou qu'il avait voulu faire ; sa mémoire fut célébrée par les prêtres et les moines ; on l'honora comme un saint.

Quel était cependant l'état de l'Écosse, si voisine de l'Angleterre, pendant les règnes d'Edgar, d'Édouard II et d'Éthelrède, que nous venons d'examiner ?

Dufe, fils de Malcolm, fut appelé à la royauté, vers 968, par les vassaux ou seigneurs écossais, qui l'installèrent avec solennité sur le trône de marbre que le roi Kenneth avait fait transporter à Scone. Les anciennes chroniques ont représenté Dufe comme très occupé à faire observer les lois. Il ne négligeait rien pour maintenir la tranquillité au milieu des montagnes agrestes de l'Écosse, dans ces contrées à demi sauvages, parmi des hommes fiers, indépendants, et peu accoutumés au frein de la police sociale. Non seulement il faisait punir avec sévérité les malfaiteurs, mais il faisait arrêter les vagabonds et les paresseux, et les

envoyait dans les différentes parties de l'Écosse, où il pouvait les employer à construire ou réparer des routes, à préserver les campagnes des ravages des rivières et des torrents. Sa domination parut trop dure à des Écossais : ils conspirèrent contre lui; ils parvinrent à l'empoisonner; et, suivant cette crédulité superstitieuse, que le génie du sublime auteur tragique de l'Angleterre a peinte avec tant de force, ils s'adressèrent à deux vieilles femmes qu'on regardait comme des sorcières. Le roi tomba dans une maladie dont les symptômes parurent extraordinaires. On eut des soupçons; la conjuration fut découverte. On dénonça les deux vieilles femmes; on les surprit, dans un réduit écarté, faisant fondre devant un feu ardent une effigie de cire représentant le roi. La vigueur du tempérament du monarque résista au poison. On fit mourir les deux prétendues sorcières; on fit le procès aux empoisonneurs. Parmi leurs complices se trouvèrent de jeunes parents d'un Donald, gouverneur d'une forteresse. Il sollicita leur grâce, et ne put l'obtenir. Le ressentiment entra dans son cœur; sa femme irrita sa haine : ils conçurent les plus noirs projets. Un hasard funeste conduit Dufe dans la forteresse de Donald; le gouverneur furieux porte une main sacrilége sur le roi et lui coupe la tête.

Culène, fils d'Indulphe, et que son âge trop tendre avait empêché de succéder à son père, monta sur le trône d'Écosse après la mort tragique de Dufe. Il s'empressa de faire punir les auteurs de

ce crime. On avait conçu d'heureuses espérances de son règne ; mais il se plongea dans la débauche, il méprisa tous les conseils, il ne mit plus de frein à ses passions désordonnées. Rien n'était sacré pour lui : il ravissait lui-même les jeunes filles des vassaux les plus puissants ; il les prostituait aux vils compagnons de ses coupables voluptés.

Les seigneurs, blessés dans ce qu'ils ont de plus cher, ne respirent que vengeance. Ils s'assemblent à Scone ; ils veulent déposer le roi. Culène accourt ; il est immolé par Cadhord, dont il avait violé la fille ; et les Écossais, qui le méprisaient et le détestaient, applaudissent au crime qui punit une suite de crimes.

Kenneth III, fils de Malcolm, fut élu à la place de Culène. L'exemple de son prédécesseur avait porté la corruption dans tout le royaume, et principalement parmi les jeunes Écossais nés dans les premiers rangs. Ennemi implacable de ces dérèglements sans bornes, qu'il regarde comme une peste politique, il devient cruel pour les réprimer. Il convoque à Scone une assemblée générale. Il fait saisir cinq cents de ceux que l'on croit les plus coupables et les plus dangereux par leur conduite licencieuse. Malgré la résistance de leurs amis, il parvient à persuader aux seigneurs ou pairs écossais réunis qu'ils doivent consentir, pour préserver l'état d'une ruine prochaine, au supplice de ceux qu'il a fait arrêter ; et les cinq cents prisonniers, condamnés comme traîtres à leur patrie, expirent sur une croix.

Détournons les yeux de ce spectacle ; il montre trop jusqu'où allait la férocité de ces Écossais, encore trop près de l'état sauvage : mais voyons leurs vertus.

Des Danois, descendus dans le comté d'Angus, ravageaient les contrées situées le long du Tay. Kenneth accourt et livre la bataille. Il est près de triompher : mais la fortune se tourne du côté des Danois ; ils mettent en fuite ceux qui les poursuivaient. La déroute est complète. Le roi, à la tête de quelques braves, tâche en vain de défendre sa vie contre les ennemis qui l'entourent. Auprès de cette scène de carnage était un champ cultivé depuis long-temps par des mains généreuses. Un Écossais et ses deux fils étaient venus, dès le matin, conduire leurs charrues dans ce champ paternel. Ils voient la défaite de leurs compatriotes, le malheur de leur patrie, le péril de leur roi ; la plus noble ardeur s'allume dans leurs âmes ; ils ne supporteront pas la honte de l'Écosse ; ils s'arment des instruments de leurs travaux ; ils courent vers un défilé, et, pleins d'une héroïque audace, ils osent en disputer le passage aux vainqueurs. Les coups qu'ils portent sont terribles. Les Danois saisis d'étonnement s'arrêtent ; les fuyards se rassurent, se rallient, partagent le patriotique enthousiasme des trois Écossais. Leurs ennemis s'ébranlent à leur tour ; le roi, par sa valeur, seconde ce changement si heureux et si inattendu. Les Danois sont frappés de terreur ; ils se croient combattus par un pouvoir surnaturel ; ils sont taillés

en pièces, et la victoire la plus complète couronne les admirables efforts des trois cultivateurs.

Haï était leur nom : il sera immortel ; tous ceux qui aimeront la gloire de leur pays le prononceront avec respect ; et le voyageur que le mot sacré de patrie fera tressaillir d'amour n'ira point visiter ces contrées si romantiques de la Calédonie sans demander à voir le champ des sauveurs de l'Écosse.

Kenneth fut juste envers ces illustres Haï, il les éleva au premier rang de l'ordre social de son royaume, comme ils devaient l'être dans l'opinion de la postérité ; et les connétables héréditaires de l'Écosse, issus de ces héros, ont dû rappeler leur origine avec un noble orgueil.

Peu de temps après, une guerre civile éclata dans le comté de Marris ou Mernis, et dans celui d'Angus. L'auteur de la révolte, le principal vassal du comté de Marris, fut vaincu, et sa tète tomba sous le glaive. Mais de quel forfait Kenneth va se rendre coupable !

Un fils du roi Dufe vivait auprès de lui : il se nommait Malcolm. On l'avait trouvé trop jeune, à la mort de son père, pour l'élever sur le trône. Kenneth voyait dans ce prince celui qui devait lui succéder, et priver son fils de la couronne. Il le haïssait ; il résolut de s'en défaire. Suivant les uns, il le fit empoisonner ; suivant les autres, il le fit condamner, malgré son innocence, comme complice de la révolte des comtés d'Angus et de Marris. Ce crime n'échappa pas à la justice céleste.

Une parente du jeune Malcolm, mère de ce seigneur de Marris dont le roi avait fait trancher la tête, vivait encore : elle se nommait Fenella; elle nourrissait dans son cœur le plus terrible ressentiment contre Kenneth; elle voulait venger le sang de son fils et du prince. Elle dissimula profondément son sinistre projet, et prépara tout pour le succès de son coupable désir. Le roi, sans méfiance, fut amené par le hasard auprès du château de Fenella; il y entra. On lui proposa de visiter une tour d'une architecture particulière. Dans une chambre de cette tour, dont l'intérieur était orné avec toute la magnificence que l'Écosse pouvait montrer vers la fin du dixième siècle, on voyait une statue qui tenait dans sa main une pomme dorée. Fenella prie le roi d'accepter cette pomme. Kenneth veut la prendre; mais, à l'instant où il touche à la pomme, des ressorts cachés se débandent; des flèches sortent de l'intérieur de la statue; lancées avec force, elles percent le roi: il expire. Fenella s'échappe du milieu des assistants interdits et effrayés, monte sur un coursier qu'on lui avait préparé dès l'arrivée du roi, prend la fuite et se sauve.

Pendant que la froide et humide Calédonie était le théâtre de tant de crimes, les sciences et les arts fleurissaient dans le royaume de Cordoue de la péninsule espagnole. C'étaient les Arabes ou les Maures de l'Espagne méridionale qui ramenaient la civilisation en Europe. Dans ces contrées fortunées qu'arrose le Guadalquivir, sous le ciel le plus

serein, sous le climat le plus fertile, s'élevaient des forêts de grenadiers, de citronniers, d'orangers, dont les fleurs parfumaient au loin l'air le plus pur. Au milieu des murs de Cordoue, des palais et des temples déployaient toute la légèreté, toute la grâce, toute la variété, toute la hardiesse, toute la magnificence de cette architecture arabe, qui, créée dans l'Orient, modifiée dans ses décorations par la religion, les usages, l'esprit, le goût des peuples au milieu desquels elle avait étendu son règne, était arrivée dans le midi de l'Europe ornée de nouveaux attributs et parée de ces nouveaux charmes qui devaient répandre son empire dans toutes les autres parties de l'Occident. On y voyait des théâtres; et quelque imparfaits que fussent les spectacles des Maures, combien ils l'emportaient sur ceux des autres Européens! Le feu de l'imagination et cette chaleur profonde des sentiments secrets, passionnés et mélancoliques, fruits naturels de pays favorisés du soleil, animaient ces représentations, destinées à produire des chefs-d'œuvre dans la suite des siècles. On voyait régner à la cour des rois de l'Andalousie les plaisirs, un luxe de bon goût, une sorte de politesse, et cette galanterie qui, soumettant la force à la faiblesse, fait chérir avec tant d'affection l'empire cédé librement à la beauté, donne tant d'attraits à l'amour qu'elle précède ou qu'elle suit, et le remplace si souvent par de douces illusions. Les tournois y prenaient naissance et commençaient à y montrer les emblèmes de la gloire et

de la fidélité. Et, à côté des enceintes consacrées à ces spectacles, à ces pompes, à ces jeux, à ces plaisirs, par un contraste apparent que les progrès de la civilisation devaient rendre bien moins rare, on accourait à des écoles graves où l'on voyait revivre les études qui, sous l'émule de Charlemagne et sous le règne du fils de Haroun-Errachid, avaient illustré les rives du Tigre et celles de l'Euphrate. On y enseignait avec succès ce qu'on savait déjà de géométrie, d'astronomie, de chimie, de médecine; et Alhacan II ou Aboul-Abbas-el-Hakkam, fils aîné d'Abdérame III, et qui, dès 961, s'était fait couronner avec pompe à Zehra, que son père avait bâtie à une petite distance de Cordoue, aimait les lettres, les protégeait, et ne négligeait aucun soin ni aucune recherche pour former une riche bibliothèque.

Combien la civilisation était moins avancée parmi les Visigoths des Asturies, de Léon, de la Castille, et des autres contrées de l'Espagne septentrionale!

Les hommes du nord de l'Europe, les habitants de la Scandinavie, ou de la Chersonèse cimbrique, les Normands ou les Danois, ne cessaient de ravager les côtes des royaumes visigoths. En 964, ils débarquèrent en Galice. Saint Rosende, évêque de Compostelle, aussi brave que pieux, rassembla des troupes de concert avec les comtes des pays voisins de son église, se mit à leur tête, défit les Normands, et les contraignit à se rembarquer.

(967) Trois ans après, le comte don Gonzales,

qui gouvernait les villes de Lamégo, de Visée, et de Coïmbre, s'était révolté contre don Sanche, roi de Léon. Vaincu par son souverain, il avait eu recours à sa clémence, et obtenu son pardon ; mais il n'eut pas horreur d'un crime bien plus grand encore: il empoisonna le roi qui lui avait accordé la vie et rendu sa faveur.

Les grands et les seigneurs du royaume proclamèrent, pour successeur de don Sanche, son fils Ramire III, qui n'avait que cinq ans, et dont la tutelle fut confiée avec la régence, à la reine sa mère, à sa tante dona Elvire, religieuse dans un monastère de Léon, et à quelques seigneurs parents de la reine.

Remarquons que vers cette époque, et au mépris des lois, Sisenard, évèque de Compostelle, que le roi don Sanche avait fait descendre de son siége, et que le brave saint Rosende avait remplacé, trouva le moyen de sortir de sa prison, qu'aidé de ses parents, il vint en armes à Compostelle pendant la nuit de Noël, surprit son successeur au milieu de ses chanoines, l'obligea par la violence à lui céder la chaire épiscopale, pour se retirer dans un monastère, et qu'il resta paisible possesseur de son siége.

Mais si cet évêque n'imitait pas la piété de saint Rosende, il donna comme ce saint des preuves de courage contre les ennemis de son pays. Les Normands, en 969, étaient revenus avec une flotte nombreuse vers les côtes de Galice; ils avaient débarqué et s'avançaient vers Compostelle,

où les Galiciens avaient renfermé ce qu'ils avaient de plus précieux. Sisenand, à la tête de tous les Galiciens en état de porter les armes, alla au-devant d'eux, les attaqua avec valeur, et, percé d'une flèche, mourut en combattant pour le salut de sa patrie. Ses guerriers, découragés par la perte de leur chef, ne purent résister aux efforts des Normands (970). La Galice fut ravagée. Les Normands, chargés de dépouilles, se retiraient vers leur flotte, lorsque le comte don Gonzalez Sanche, à qui la régence des Asturies et de Léon avait confié le commandement de nombreuses troupes, les atteignit, les extermina ou les fit prisonniers, et brûla toutes les barques qui les avaient apportés.

Dans la même année mourut Ferdinand Gonzalez, comte de Castille. Il était parvenu à rendre cette province indépendante du royaume des Asturies et de Léon; et combien ce résultat de son ambition devait être funeste aux Visigoths, dont il affaiblissait la puissance en la partageant!

Vers le même temps don Sanche II, surnommé Abarca, succéda, sur le trône de Navarre, à son père don Garcie, qui mourut dans un âge très avancé; et en 976, Alhacan, roi de Cordoue, cessa de vivre.

Hissem, fils d'Alhacan, n'avait pas encore onze ans. On lui disputa la couronne; on s'en remit à la décision du miramamolin, ce puissant musulman qui régnait sur une grande partie de l'Afrique septentrionale. Le miramamolin décida que Hissem monterait sur le trône de l'Andalousie, et qu'il

aurait pour régent *Olhagib*, ou vice-roi, Mahomet-Aben-Amir, que ses victoires devaient faire surnommer Almanzor.

Dans les murs de Cordoue vivait encore le comte don Véla, que le comte Ferdinand Gonzalez de Castille avait dépouillé de ses états d'Alava; il avait en vain sollicité auprès d'Alhacan, qui lui avait donné un asile, une armée musulmane assez forte pour le rétablir dans ses états; il fut plus heureux auprès de Mahomet-Aben-Amir.

(979) Ce vice-roi saisit avec empressement une occasion de combattre contre les chrétiens, et d'agrandir le royaume de Cordoue. Il rassemble une armée nombreuse, et la fait avancer vers les frontières de la Castille, sous les ordres d'Orduan, un des généraux maures. Don Garcie, comte souverain de Castille, demande en vain des secours au roi de Léon, qui ne voyait qu'avec un secret ressentiment l'indépendance du comte; mais don Sanche II, ou Abarca, roi de Navarre, lui promet de réunir ses troupes à celles de Castille.

Les Maures s'avancent sous les ordres d'Orduan: don Véla l'accompagne. Ils traversent la grande chaîne qui borde vers le nord le bassin du Tage; ils pénètrent dans le bassin du Douro, vers la source de ce fleuve, arrivent dans les environs d'Osma et de Saint-Estevan de Gormaz, brûlent les villages et massacrent les habitants. Le roi don Sanche Abarca et le comte don Garcie se présentent à la tête des chrétiens; la bataille se donne. Les Visigoths sont vainqueurs, et les musulmans

mis en fuite sont contraints de leur abandonner leurs équipages.

(980) Mahomet-Aben-Amir, furieux de la défaite de l'armée de Cordoue, rassemble de nouvelles troupes, obtient des renforts considérables des musulmans de l'Afrique, et veut conduire lui-même ses guerriers contre les Castillans. Don Garcie, instruit des préparatifs de Mahomet, réclame en vain de nouveau l'assistance du roi Léon; il se hâte d'ajouter aux fortifications des villes frontières de la Castille. Mais le vice-roi paraît à la tête d'une armée redoutable; il porte dans la Castille le fer et le feu : le comte, trop inférieur en force, se tient dans des postes avantageux. Mahomet assiège Saint-Estevan de Gormaz, l'emporte, et fait passer la garnison au fil de l'épée.

(981) L'année suivante, la guerre continue; la Castille est de nouveau ravagée; mais le vice-roi ne peut forcer le comte à livrer une bataille.

Pendant cette lutte des Castillans et des Maures, don Ramire, roi de Léon, fatigué de suivre les avis de sa mère et de dona Elvire sa tante, séduit par les conseils de sa femme, et obéissant aveuglément à ses caprices, avait traité les grands de ses états avec une hauteur qui les avait indignés ; ceux de Galice, plus vivement blessés de la conduite du roi, se révoltent contre lui (982). Ils avaient vu élever parmi eux don Bermude, fils d'Ordogno III et de dona Elvire sa seconde femme; ils le proclament roi dans l'église de l'apôtre saint Jacques, mettent ce jeune prince à leur tête, et, suivis de

[redacted]

nombreux guerriers, s'avancent vers les frontières de la Galice. Ils rencontrent don Ramire, qui avait convoqué tous ses vassaux, et qui vient pour les punir. Le combat est terrible; le carnage est affreux; la nuit seule sépare les deux armées. Le roi de Léon est obligé de se retirer vers sa capitale. Il y meurt peu de temps après, sans laisser d'enfants, ou du moins sans en laisser qui aient l'âge de régner. (983) Les seigneurs de Léon et des Asturies connaissaient la justice, la prudence, la valeur, et la bonté de don Bermude; ils veulent mettre fin à une guerre civile qui livrerait bientôt les trois royaumes au pouvoir des musulmans: ils nomment leur souverain, et proclament solennellement à Léon le nouveau roi de Galice.

A peine don Bermude a-t-il ceint les trois diadèmes de Galice, de Léon et des Asturies, qu'il donne des ordres pour qu'une justice impartiale défende les pauvres et les faibles contre les vexations des riches et des puissants, et que le clergé se soumette à la discipline ecclésiastique, à laquelle chaque jour il se soustrayait davantage.

Le vice-roi de Cordoue reprend cependant le commandement de l'armée mahométane, remporte plusieurs victoires, s'empare de plusieurs places (984). Il déclare la guerre à don Bermude, forme le siége de Simancas, sur le bord du Douro, et malgré la courageuse résistance des assiégés, la prend d'assaut, massacre les habitants, ou leur donne des fers.

Il croit voir arriver le moment d'exécuter le

grand projet qu'il a formé lorsqu'il a pris les rênes du royaume de Cordoue. Il se souvient avec fierté des anciennes conquêtes des Sarrasins; ils ont porté leurs armes jusques à la Loire, et jusques au fond du bassin du Rhône : il ne veut au moins reconnaître d'autres limites que les Pyrénées pour la puissance musulmane; il veut voir flotter l'étendard de Cordoue sur toutes les tours de la péninsule espagnole. Le comté de Barcelone est la contrée qu'il désire maintenant de soumettre la première; il porte le ravage dans la Catalogne.

Le comte don Borel, qui la gouverne sous la suzeraineté du roi de France, rassemble à la hâte toutes les troupes dont il peut disposer, ose vouloir arrêter le torrent impétueux qui inonde son pays, attaque avec audace l'armée de Mahomet; mais, accablé par le nombre, échappe avec peine au vainqueur, et va se réfugier sur les montagnes les plus escarpées.

Almanzor victorieux prend Barcelone d'assaut, en immole les habitants, ou les fait prisonniers, et ordonne que l'on mette le feu à la ville.

Quel contraste avec les plaisirs, les spectacles, les jeux, les fêtes et la galanterie de Cordoue! L'activité de l'esprit, la vivacité de l'imagination, la science de l'Orient, de la Grèce et de l'Égypte, la culture des arts, avaient poli le caractère arabe; mais lorsque la trompette de la guerre réveillait l'ardeur belliqueuse des Maures, on voyait reparaître cette brûlante férocité qui immole sans pitié l'ennemi qui résiste. Et quelle était la contrée de

l'Europe et de l'Asie occidentale, depuis les bords glacés de la Scandinavie et les montagnes brumeuses de l'Écosse, jusques aux sables embrasés de l'Afrique et de l'Arabie, où la guerre ne fût pas un effroyable enchaînement de destructions, de massacres, d'incendies, et où non seulement sur les champs de bataille, mais au milieu des chaumières habitées par des serfs bien étrangers aux querelles des grands, la croix du Christ, comme le croissant de Mahomet, ne fût pas devenue, par une sacrilége profanation, le signal du brigandage, des rapines, de la violence, des destructions, de l'esclavage et du meurtre? Ah! combien de siècles devaient s'écouler encore avant que la raison, sous le nom d'amour de la sagesse, éclairée par la vive lumière des sciences perfectionnées, et parlant à tous les cœurs le langage si touchant des saintes maximes proclamées par l'évangile de Jésus, pût arrêter le vainqueur sur son char de triomphe, lui faire entendre la voix de l'humanité, et lui commander au nom de la justice et de la vraie gloire de respecter dans les vaincus la dignité de l'homme, les droits des peuples, le courage trahi par la fortune, et des malheurs qu'on est toujours si près de partager!

Mais continuons le récit des terribles évènements qui ont fait couler tant de sang sur la péninsule espagnole, et que la vue des malheurs des siècles écoulés puisse servir au bonheur des siècles à venir.

(985) Louis IV était encore sur le trône de



France, et Hugues-Capet régnait sur les Français. Le comte Borel, du fond de sa retraite, implore le secours de Louis son souverain. Hugues voit aisément combien il est important pour la France d'empêcher la conquête de la Catalogne ; il se souvient de Charles-Martel. Louis envoie des Français au comte de Barcelone. Borel réunit à ces guerriers un grand nombre de Catalans qui sont venus, au milieu des montagnes, se ranger sous ses étendards ; il se met à leur tête ; il descend des hauteurs qui lui ont servi d'asile, va vers les murs de Barcelone, d'où Almanzor s'est éloigné afin de poursuivre ses conquêtes, la reprend, et, par d'affreuses représailles, fait main basse sur la garnison sarrasine (986).

Le vice-roi de Cordoue a de nouveaux succès pendant l'année 987, et la ville de Sépulvéda, située sur les frontières de la Castille, et que sa situation rendait très forte, est obligée de se soumettre à ses armes.

Quelques années avant qu'il conçût le projet de réunir tous les royaumes de l'Espagne à celui de Cordoue, un autre Sarrasin d'un grand caractère, qui régnait à Mahadie, et commandait à la plus grande partie de l'Afrique septentrionale, avait repris sur l'Égypte les projets de son père, de son grand-père, et de son bisaïeul Mahadi Ier, le fondateur de sa monarchie.

Dès 969, Moez Lédinillah, ou Moez Ladin-Allah, envoie une armée dans cette Égypte qu'il voulait réunir à son empire ; il en donne le commandement

à un Grec affranchi de son père, et qui se nommait Giauhari. Le général de Moez n'a qu'à paraître, et l'Égypte se soumet. Moez est proclamé dans cette immense vallée qu'arrosent les eaux du Nil. L'Égypte cesse de reconnaître le khalife de Bagdad : on remplace son nom dans les prières publiques par celui de Moez, qui prend le titre de khalife, et au nom duquel on ajoute celui d'Ali, dont il se disait descendant.

Moez veut établir en Égypte le siége de son empire agrandi, et le rapprocher ainsi des contrées orientales dont il espère la conquête ; il va quitter Mahadie que son bisaïeul a fondée, et où reposent les cendres de ses pères. Voyez un trait remarquable des anciennes mœurs des Arabes et de plusieurs autres peuples de l'Orient : Moez traverse le désert pour aller dans le pays conquis par ses armées ; il est suivi de quinze cents chameaux qui portent avec ses trésors ce qui est le plus précieux pour lui, les ossements de ses aïeux.

Il bâtit sur les bords du Delta, et près des ruines de l'antique Memphis, une ville que sa position et d'autres avantages devaient rendre bientôt une des plus grandes et des plus florissantes villes de la terre ; il la nomme Alkahira ou le Kahira, d'où est venu le nom de Caire, que les Européens ont préféré.

Il conquiert la Syrie, la Palestine, Damas, Jérusalem, et au milieu des déserts de l'Arabie, le mont Sinaï reconnaît sa puissance. Il croit utile à cette même puissance de confier à un chef parti-

culier des provinces situées vers la côte septentrionale de l'Afrique, et que d'immenses plaines d'un sable brûlant, aride et inhospitalier, séparent de cette Égypte où il a transporté son trône et les reliques de ses aïeux; il en donne le commandement à Jussouf Belkin, fils d'un cheik arabe, nommé Zéiri. Jussouf établit sa résidence à Tunis, où les Zéirides ses descendants ont régné pendant près de deux cents ans.

Son génie n'était pas assez élevé au-dessus de l'esprit de son siècle et de son pays pour qu'il donnât au grand empire qu'il avait fondé des institutions durables, sûres garanties du bonheur de ses peuples; mais, plein de bravoure, de douceur, de bonté, de modération, de libéralité, il les rend heureux pendant tout son règne; il en est aimé et admiré; et lorsqu'en 975 il cesse de vivre, à l'âge de quarante-six ans, tous les sujets de cet empire, qui s'étendait des environs de l'Euphrate jusques aux déserts de Kairwan, et que ses descendants les Fatimites devaient gouverner pendant deux cents ans, donnent des larmes à sa mort et célèbrent sa mémoire.

Pendant que les limites de l'empire de Bagdad sont repoussées vers l'Euphrate par les Fatimites, les émirs-ol-omara continuent de gouverner cet empire. Un fantôme de souverain était toujours assis sur la chaire de Mahomet : on le nommait khalife, son nom était prononcé dans les prières; mais il n'était que le premier esclave de l'émir, qui l'élevait et le déposait à son gré.

Chay fils de Mothi, ou Muti-Lillah, avait remso i père sur cette chaire asservie, vers 974.
dant ce n'était pas seulement contre les uues de l'Égypte que les émirs de Bagdad dent défendre les contrées qui obéissaient à leur re; l'empire de Constantinople leur opposait si des forces redoutables.

'empereur Nicéphore Phocas, que l'armée avait oclamé dès 963, et qui avait reçu la main de anon, la veuve de Romain II dit le Jeune, avant de monter sur le trône, fait de grandes p s sur les Sarrasins de l'Asie Mineure, et ..érite par ses grands succès contre les troupes du khalife, ou plutôt de l'émir de Bagdad, le nom de Nicéphore *Porte-Victoire* ou *Victorieux*.

En prenant les rênes du gouvernement, il avait donné le titre de César à son père le patrice Bardas. Une armée qu'il avait envoyée en Sicile pour en chasser les Sarrasins d'Afrique avait péri en quelque sorte tout entière par l'inexpérience et l'incapacité d'un de ses jeunes parents, nommé Manuel, à qui il avait fait la faute d'en donner le commandement. Mais Jean Zimisquès, un autre de ses généraux, avait soutenu dans la Cilicie la gloire des armes des chrétiens, et dans une bataille fait un si grand carnage des Sarrasins de l'Orient, que le lieu du combat reçut le nom terrible de *colline de sang*.

(966) Nicéphore vient dans cette même Cilicie prendre le commandement de son armée victorieuse; il déploie de nouveau de grands talents, inspire un nouvel enthousiasme à ses soldats, et

marche de triomphe en triomphe. Toute la gloire militaire des Grecs et des Romains, dont il conduit les descendants, semble se réveiller, sortir de dessous les ruines d'illustres monuments, et se montrer au monde aussi brillante que jamais. Voyez Nicéphore chasser de la Cilicie les Sarrasins étonnés, leur enlever l'île de Chypre, passer en Syrie, disperser et les musulmans de Bagdad et ceux de l'Égypte, s'emparer de toutes les villes, ne suspendre la prise d'Antioche qu'à cause des pluies abondantes qui gênent ses approches, apprendre peu de temps après qu'elle s'est rendue au patrice Burzès, poursuivre le projet de redonner à l'empire romain, dont il a ceint le diadème, tout ce que les Sarrasins lui ont ravi en-deçà du Tibre, pénétrer jusques auprès de Nisibe, ravager la Mésopotamie, et faire trembler l'émir de Bagdad auprès de la chaire ébranlée du khalife. On croirait suivre les merveilleux exploits d'Alexandre sur ces bords rendus si fameux par le fils de Philippe. Mais Nicéphore ne savait que combattre et vaincre: son caractère était dur; il accabla ses peuples d'impôts, il altéra les monnaies, il dépouilla les temples, et pendant une grande disette, il eut la barbare cruauté d'exercer sur les blés un affreux monopole. Une haine générale en fut la juste punition. L'impératrice, à laquelle il était devenu d'autant plus insupportable que sa figure était hideuse, résolut sa mort. Elle se concerta avec Jean Zimisquès, que la jalousie de l'empereur contre cet habile général tenait dans la disgrâce. Zi-

misquès, à la tête de quelques conjurés, poignarda Nicéphore ; et, ce qui est horrible à dire, il fut proclamé empereur le jour même où il avait assassiné son souverain. Pouvait-il ne pas s'attendre au crime qui devait lui ravir la vie?

Zimisquès cependant eut la politique d'associer à l'empire, qu'il venait d'obtenir par un sacrilége, Basile II et Constantin VIII, fils du parricide Romain II. Il fut sans cesse obligé de défendre l'empire grec, et contre les Sarrasins, et contre les Russes, et contre les Bulgares ; et lorsque, en 976, il se préparait à faire le siége de Damas, un eunuque nommé Basile, le principal officier de sa chambre, et qui craignait d'être dépouillé des richesses qu'il avait amassées, lui fit donner un poison dont il mourut. Nicéphore fut vengé.

Les deux frères régnèrent ensemble ; mais Constantin VIII, qu'on a nommé Porphyrogénète, comme Constantin VII son grand-père, et comme Constantin VI, abandonna le gouvernement à Basile et se livra à ses plaisirs.

Pendant onze ans, Basile II fut obligé de combattre contre Bardas Sclérus et Bardas Phocas, qui voulaient lui enlever l'empire. Quelle calamité qu'une guerre civile de onze ans ! Il semble qu'aucun genre de malheur ne devait manquer aux descendants de ces Romains dont ils devaient expier les conquêtes et la tyrannie.

Pendant que l'Europe entière est dans le désordre, que la guerre succède aux discordes civiles, la famine à la guerre, la peste à la famine, que les

vainqueurs ne savent que massacrer, brûler ou détruire, que l'ignorance enfante la superstition, que la superstition entretient l'ignorance, que le parricide audacieux et impuni s'assied insolemment sur le trône dont il a précipité la victime immolée par sa main barbare; comment ont pu se conserver et même commencer de s'accroître quelques vertus, quelques lumières, quelques arts, quelques éléments de la civilisation? Des hommes privilégiés en étaient les dépositaires, les défendaient avec courage, les propageaient avec constance: quelle reconnaissance leur doit la postérité!

Qu'elle conserve particulièrement le nom de Luitprand, évêque de Crémone; de Rather, évêque de Vérone, dont les ouvrages respirent un si grand amour de la vertu; de Witekind, religieux de Corvey, auteur d'une histoire de son temps; de saint Wolfgany, évêque de Ratisbone; de saint Ulric, archevêque de Magdebourg; de Tanemar de Hildesheim; de Laton, évêque de Vich en Espagne; et de ce Gerbert de Reims qui devait honorer le siége pontifical de Rome, et qui était allé dans la péninsule espagnole écouter les leçons de l'évêque de Vich, et qui d'ailleurs avait fréquenté avec tant de zèle les fameuses écoles sarrasines de Cordoue et de Séville. Les maîtres de ces écoles, disciples des savants arabes de l'Afrique et de l'Asie, et principalement d'Eutychès, patriarche d'Alexandrie, qui avait publié avec beaucoup de succès plusieurs ouvrages sur la physique et la philosophie, commençaient à attirer autour d'eux

hommes de l'Europe qui voulaient étudier ec le plus de fruit l'arithmétique, la géométrie, ique, la mécanique, l'astronomie, la philoso-. On traduisait en latin les meilleurs ouvrages s Arabes, et par conséquent une grande partie s ouvrages grecs dont les Arabes s'étaient servis. s grands foyers des sciences et des lettres étaient is l'Andalousie; et l'on pourrait dire avec jus- que ce sont les Sarrasins de l'Espagne qui, s la fin du dixième siècle, ont été pour l'Europe véritables propagateurs de la philosophie, des nces, des lettres, des arts, et particulièrement la musique et du dessin, comme de cette architecture hardie, légère, gracieuse, sublime, que la plupart des peuples de l'Europe devaient adopter avec d'autant plus d'empressement et de plaisir, qu'ils y retrouvaient les nobles images de ces arbres élevés, de ces tiges élancées, de ces groupes nombreux, de ces voûtes de rameaux, de ces bois majestueux si chers à leurs ancêtres.

DOUZIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 987 JUSQUES EN 1042.

De grands et nouveaux spectacles vont passer sous nos yeux pendant cette période.

Des monarchies divisées, une nouvelle dynastie portée sur un trône que la suite des siècles a vu élevé au-dessus de toute l'Europe, renversé dans la poussière, rétabli avec splendeur, renversé de nouveau, et reparaissant avec éclat; un royaume conquis, les vainqueurs perdant leur puissance avec le grand homme qui les avait conduits, et forcés d'abandonner le sceptre que les armes leur avaient donné; des circonstances heureuses et l'observation de règles salutaires conservant la puissance suprême obtenue par de longs et constants efforts du génie, à des descendants faibles, dénués de grands talents, et bien peu dignes de leurs aïeux; un peuple nombreux achevant de sortir de ses déserts, fondant un nouvel empire dans l'ouest de l'Asie, et menaçant l'Europe de ses lances redoutables; les maximes de l'évangile de Jésus pénétrant dans les contrées européennes les moins éloignées de l'état sauvage, y répandant le sentiment de la



fraternité, les germes de l'égalité civile, un désir vague de connaître et de posséder les droits imprescriptibles des hommes réunis; le souvenir ou la crainte de la tyrannie et des plus funestes calamités donnant aux peuples des leçons profondes, leur imprimant des pressentiments secrets, leur inspirant de vives espérances, leur montrant des clartés fugitives, mais qui rendent plus sensibles les ténèbres dans lesquelles ils sont plongés; et enfin les premiers degrés de ces tendances qui annoncent, préparent et assurent les développements de la civilisation, et qui produisent tant d'explosions, de secousses et de bouleversements, lorsqu'on veut leur opposer une résistance toujours impuissante : tels sont les évènements qui vont se succéder.

Soyons attentifs; ils renferment les premières causes d'évènements bien plus importants encore.

Au milieu de tous ces signes précurseurs de tempêtes, l'ancienne puissance romaine subsiste toujours, non pas dans la Rome du Tibre, mais dans celle du Bosphore. Plus de seize siècles se sont écoulés depuis son origine, et, quelque affaiblie qu'elle soit, elle vit encore dans les murs de Bysance, où elle a trouvé un asile. Les nations étonnées la contemplent comme un monument des anciens âges; elles comptent les terribles blessures qu'elle a reçues de la barbarie, et encore plus de la tyrannie la plus féroce, dont aucune loi n'a pu la garantir. Mais les trophées du monde entourent son trône, qui, long-temps encore, et malgré les

crimes qui l'ont souillé, doit être inébranlable sur ses vastes fondements.

Pendant quatre siècles, les plus grands souvenirs doivent le défendre, et son antique gloire doit le rendre inviolable.

Au commencement de notre douzième époque, Basile II était assis sur ce trône de Constantinople. Il devait l'occuper long-temps. Ses armes furent heureuses; il attaqua les Sarrasins dans l'Asie Mineure, fit des conquêtes sur eux, les contraignit à lui demander la paix. Il conduisit son armée victorieuse contre les Bulgares, les battit plusieurs fois, reçut le surnom de *Bulgaroctone*, et acheva de les soumettre à son empire. Il fit respecter le nom romain; il régna cinquante ans. Des historiens ont appelé son règne glorieux; mais comment oser prostituer ainsi le nom de la gloire? Qu'on nie le récit suivant de quelques historiens, ou qu'on frémisse.

En 1014, Basile défait entièrement l'armée des Bulgares; il fait quinze mille prisonniers; il ordonne qu'on les divise en cent cinquante centaines. Quatre-vingt-dix-neuf prisonniers de chacune de ces centaines infortunées ont les deux yeux crevés; on ne crève qu'un œil au centième. Le monstre qui a commandé cet horrible forfait exige que chaque borgne conduise sa malheureuse centaine. Les quinze mille prisonniers arrivent ainsi à Samuel, roi des Bulgares. Samuel meurt de chagrin, en voyant ces tristes victimes d'une cruauté sans exemple Que sa mémoire soit honorée, et celle de Bazile exécrée à jamais!

…que ce féroce Basile eut cessé de vivre, son
re, Constantin VIII, qui avait été proclamé em-
eur avec lui, et qui lui avait cédé le gouverne-
it pour s'abandonner à ses débauches, fut obligé
régner. Il montra sur le trône autant de dureté
d'ineptie. Il avait trois filles : l'aînée avait re-
cé au monde, et s'était retirée dans un cou-
oé et Théodora étaient les noms des deux
es. Il voulut avoir pour successeur un Grec
e famille illustre, nommé Romain Argyre. Il
ea cet Argyre à répudier sa femme et à épou-
Zoé. Il cessa de vivre en 1028, et Romain II,
gendre, lui succéda.

Romain Argyre avait cinquante-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône de Constantinople. Il fut battu par les Sarrasins; mais il répara sa défaite, les vainquit plusieurs fois, et leur enleva plusieurs villes.

Il régnait avec douceur et justice depuis plus de cinq ans, lorsque sa femme Zoé, capable de tous les crimes et de tous les débordements, facilement dégoûtée d'un époux beaucoup plus âgé qu'elle, et voulant jouir sans contrainte de son coupable amour pour un homme vil, un faux monnoyeur, nommé Michel, à qui elle s'était abandonnée, fit empoisonner l'empereur (1034). Les effets du poison étant trop lents au gré de sa passion effrénée, elle le fit étouffer dans le bain; et, le jour même de son forfait, épousa et vit couronner empereur d'Orient l'abject et adultère Michel, dit le Paphlagonien.

Ce Michel, incapable de gouverner l'empire, en abandonna le soin à l'eunuque Jean, son frère. De graves infirmités l'assaillirent; il fut obligé d'aller en Bulgarie réprimer une grande insurrection; ses infirmités augmentèrent; les remords le saisirent: il se représentait sans cesse Argyre assassiné. Sa tête se perdit. Dans un des moments où il échappait à sa démence, il abdiqua l'empire et se retira dans un monastère.

(1041) Un autre Michel, fils de la sœur du Paphlagonien, et d'un Étienne, calfateur de vaisseau, avait été adopté par l'impératrice. La faveur de Zoé le fit monter sur le trône après l'abdication de son oncle; mais peu de mois après son couronnement, oubliant tout ce qu'il devait à sa mère adoptive, et entraîné par les conseils de Constantin, son oncle, il relégua l'impératrice dans une île voisine de Constantinople, et qu'on a nommée l'*île du Prince*. Le peuple, indigné de tant d'ingratitude, et soulevé par les partisans de Zoé, proclame impératrice Théodora, sœur de cette princesse. Michel, qu'on avait surnommé Calafate, à cause de la profession de son père, et son oncle Constantin, furent contraints de se réfugier dans un couvent. Le peuple les en arracha, leur creva les yeux; ceux qui les dirigeaient les envoyèrent finir leurs jours dans deux monastères différents (1042). Zoé revint triomphante de son exil; elle fut proclamée impératrice comme sa sœur; et, pour la première fois, l'empire obéit à deux femmes.

Mais cette singulière association ne dura que

trois mois. Les deux princesses ne s'occupaient que d'amusements, de fêtes, et d'autres objets frivoles : le peuple de Constantinople, dégoûté de leur gouvernement et conduit par des chefs secrets, exigea qu'elles cédassent les rênes de l'empire à des mains plus fortes et plus habiles, et, par un singulier caprice, força Zoé à se remarier, quoiqu'elle eût déjà soixante-trois ans. Elle épousa un de ses anciens amants, que Michel le Paphlagonien avait fait exiler, et qu'elle avait rappelé après la mort de ce Michel. Il appartenait au premier rang des nobles; il se nommait Constantin Monomaque. Il fut couronné empereur; mais, indolent et voluptueux, n'ayant plus aucune affection pour Zoé, se laissant gouverner par Sclérène, sa maîtresse, suivant aveuglément les conseils de Romain Sclérus, le frère de celle qui le dominait, et servant toutes leurs inimitiés, il destitua le général Maniacès, que plusieurs victoires remportées sur les Sarrasins avaient rendu célèbre. Maniacès irrité se révolta, prit le diadème, battit deux fois les troupes qu'on avait envoyées contre lui, et aurait facilement renversé du trône le faible Constantin, s'il n'avait pas péri au sein de la victoire.

(1042) Quel déplorable mélange de crimes, de lâcheté, de faiblesse et d'anarchie! Dans cette confusion, les divisions des Sarrasins sauvèrent l'empire d'Orient.

Kader, fils d'Ishac, et petit-fils de Moktader, avait remplacé Thay sur la chaire des khalifes de Bagdad. Il l'occupat re nte-deux ans. On aimait sa dou-



ceur et sa bienfaisance; mais le khalifat n'était qu'un vain simulacre. Ce fut sous son règne, ou, pour mieux dire, pendant qu'on prononçait son nom dans les prières publiques, que Mahmoud, qu'on a nommé aussi Nasir-ed-din-Sobochtekin, l'un de ces esclaves turcs auxquels les émirs de Bagdad ne confiaient le plus souvent qu'un trop grand pouvoir, gouvernait le Korasan. Vers le commencement du onzième siècle, et peut-être en 1001, il secoue l'autorité du khalife ou plutôt de l'émir-ol-omara. Devenu sultan de Ghazna, ce chef de la dynastie des Ghaznevides, à qui il n'a manqué que d'habiles historiens pour avoir une grande renommée en Europe, ne se contentant pas des conquêtes qu'il avait faites dans la Perse, et voulant fonder un vaste empire, passe l'Indus à la tête d'une grande armée. Ses succès appartiennent à l'histoire de l'Asie; mais leurs résultats doivent avoir, dans la suite des siècles, une trop grande influence sur la civilisation de l'Europe, pour que nous ne présentions pas ici les traits les plus curieux des récits de l'expédition de Mahmoud, faits par les auteurs chinois que le savant M. de Guignes a comparés.

Rien ne résiste aux armes de Mahmoud; il remporte plusieurs victoires; et, fidèle aux exemples du prophète dont il suit les lois religieuses, il s'avance le glaive d'une main et le Coran de l'autre; il commande l'islamisme aux contrées qu'il soumet. Il poursuit ses conquêtes. Le roi de l'Inde proprement dite veut en vain lui résister; trois fois

il est pris par Mahmoud, et trois fois il parvient à s'échapper: mais, par une disposition bien remarquable des lois indiennes contre les monarques pris trois fois par l'ennemi, il est obligé de céder la couronne à son fils et de se brûler.

(1006) Mahmoud ne trouve plus d'obstacles; il se rend maître de Sanem-Sou-Menet. Cette ville renfermait un temple célèbre, consacré au culte du Boudha de Ceylan et des Indiens, ou du Fo des Chinois et des Samanéens. On y voyait cinquante-six *colonnes d'or* enrichies de rubis et d'autres pierres précieuses; on y voyait aussi une statue de pierre de cinquante coudées de hauteur. Mahmoud fait enlever toutes les richesses de ce temple, en distribue une grande partie à ses soldats, suivant les lois ou les usages des premiers musulmans, a pour sa part plus de vingt mille pièces d'or, brise l'idole, et voulant, par un épouvantable fanatisme, anéantir tout ce qui peut s'opposer aux progrès de l'islamisme, ne revient à Ghazna, sa capitale, qu'après avoir fait égorger sur les ruines de leurs temples plus de cinquante mille Samanéens.

Dès l'année suivante, ce féroce vainqueur reparaît dans les Indes; il accorde la paix au roi de Guzarate, que l'on nommait *Balhera*, *le roi de ceux qui ont les oreilles percées*.

(1013) Il entreprend une nouvelle expédition; il s'empare du royaume de Maroin. Ses conquêtes, et les progrès de l'islamisme, qui triomphe avec lui, affaiblissent dans l'Inde l'influence des Samanéens; et quoique dans la Chine, où la dynastie mongole

des Yuen avait succedé à celle des Seng, les bonzes de Fo ou de Boudha eussent recouvré une grande partie de leur ancien crédit, et l'emportassent sur les sectateurs de la religion des Tao-Se, il ne va presque plus de pèlerins de l'Inde dans la Chine, ni de la Chine dans l'Inde. Il paraît que les communications et les voyages religieux diminuent par la même cause entre les Indes et le Thibet, où cependant les Thibétains établissent leur grand Lama.

Mais si l'islamisme, dont Mahmoud fait flotter les étendards victorieux dans un grand nombre de contrées indiennes, intercepte ou diminue les rapports religieux des Samanéens de l'Inde avec ceux de la Chine ou du Thibet, ce même islamisme donne aux Indiens des liaisons nouvelles avec les peuples de l'Europe et de l'occident de l'Asie. Les Arabes, avant 1029, avaient porté à ces Indiens les ouvrages d'Aristote, et Al-Birouni, un des plus célèbres savants arabes, demeure long-temps parmi eux.

Vers 1030, Mahmoud termina sa carrière. Le sultan Masoud, son fils, lui succède; et l'année suivante Kader, khalife de Bagdad, ayant cessé de vivre, l'émir Budgide, ou Bouhide, fit asseoir sur la chaire musulmane le fils de Kader, nommé Kaïem et surnommé Bamrillah.

Le Korasan cependant est près d'échapper au fils de Mahmoud, mais ce n'est pas pour revenir sous la domination du khalife ou de l'émir de Bagdad.

Remarquez l'origine de la puissance d'un peuple

qui, après quatre cents ans de combats, doit régner sur l'Asie Mineure et le nord de l'Afrique, faire trembler l'Europe, commander à la Grèce, renverser le trône des Césars de Bysance, et après avoir mis fin à cette série non interrompue d'empereurs qui, depuis Jules, et pendant plus de mille ans, s'étaient transmis avec les aigles romaines la foudre des maîtres du monde faire briller le croissant jusque sur les rives étonnées du Danube, et défendre ses conquêtes pendant quatre grands siècles.

Qu'est encore, en 1035, ce peuple sorti du Turkestan?

Togrul-Beg, fils de Michel, et petit-fils du Turc Sekdschouk, ou Seldgiouk, aidé de son frère Daoud, commence à s'établir dans le Korasan. En vain Masoud s'efforce de les en chasser; ils lui résistent, gardent le Korasan et s'étendent dans l'Irak persique. C'est d'eux que doivent descendre les Turcs Seldschouk, ou les Seldgioucides.

Le rival le plus redoutable des khalifes, aussi bien que des émirs de Bagdad, le Mahadi Fatimite de l'Égypte et de la Syrie, Aziz-Billah, ou Alschseid, fils de Moez, avait cependant marché contre des Turcs qui, chassés de Bagdad par l'émir-ol-omara et jetés dans la Syrie, s'étaient réunis aux Karmates, avaient pris Damas et repoussé Giauchar, le premier ministre et le principal général de l'Égypte; il avait battu ces Turcs et emmené leur chef prisonnier au Caire.

Vers 991, un de ses généraux s'avance vers Alep,

défait les guerriers du jeune sultan de cette ville, malgré les troupes de l'empire de Constantinople, qui s'étaient réunies à ces guerriers; mais, obligé de lever le siége d'Alep, et poursuivi par les Grecs, il se réfugie dans la ville de Damas.

(996) Azis meurt à Belbeis; son fils Hakem-Bamrillah lui succède à l'âge de onze ans. Avec quelle rapidité la race de Moez avait dégénéré! A peine est-il majeur qu'il tombe d'extravagance en extravagance. Il veut que les femmes de son empire ne sortent jamais de chez elles, qu'on ne fasse pour elles aucune chaussure, qu'on ne leur donne les objets qu'elles seront obligées de recevoir du dehors qu'au travers de la porte seulement entr'ouverte, et au bout d'une longue palette; il ordonne que toutes les boutiques du Caire soient ouvertes et éclairées pendant toute la nuit. Sa folie devient extrême. Il exige qu'on le regarde comme un dieu. Il fait faire un catalogue de ceux qui reconnaissent sa divinité; et comme il joint une cruauté barbare à sa démence, des milliers d'Égyptiens saisis d'effroi s'inscrivent sur ce catalogue. Un imposteur nommé Darar, chef des darariens qui devaient se multiplier en Égypte et en Syrie, et que les uns ont confondus avec les druses, et les autres avec les sectaires nommés assassins, avait obtenu sa confiance; il entretenait ses étranges et terribles manies. La haine et le mépris contre le féroce Mahadi s'accroissaient cependant chaque jour. Un crime en délivra l'Égypte: sa sœur le fit tuer en 1021.

Son fils Tacher, ou Daher, lui succède. Il fait des conquêtes en Syrie; il s'empare d'Alep, mais il ne peut la conserver, et sa tante, l'assassin de son père, le fait massacrer dans le Caire, sa capitale.

(1036) La fortune n'avait pas moins fait sentir ses faveurs et ses revers aux Sarrasins de l'Europe qu'à ceux de l'Afrique et de l'Asie. La sagesse et le génie n'y avaient pas enchaîné son inconstance.

(988) Mahomet dit Almanzor, le premier ministre, ou plutôt le régent ou vice-roi tout-puissant du royaume de Cordoue, attaqua de nouveau les provinces de Léon. Il prit Zamora sur les bords du Douro (989). L'année suivante, il entra en Castille, sous le prétexte de rétablir dans leurs états les enfants de don Véla, comte d'Alava, mort à Cordoue, où il avait trouvé un refuge; il s'empara d'Atiença; il donna asile dans son camp à don Pélage, évêque de Compostelle, fils du comte Rodrigue de Velasquès, et que le roi de Léon, des Asturies et de Galice, don Bermude, avait déposé de son siége pour le punir de ses dissipations, de ses violences et de sa tyrannie.

Il ne remporta que de faibles avantages sur le comte de Castille, dans l'année 990; mais en 991, il prit Osma et Alcoba. D'autres villes tombèrent en son pouvoir dans les années suivantes, et il résolut d'attaquer le royaume de Léon avec une nouvelle vigueur.

(995) Simencas et Zamora, dont il avait démoli les murs, ne pouvant lui opposer aucune résistance, il pénétra facilement jusques auprès de

Léon, la capitale du royaume. Le roi Bermude II, malgré ses infirmités, qui l'avaient fait surnommer le Goutteux, s'était hâté de rassembler ses troupes. Une bataille sanglante fut donnée sur les bords de la rivière d'Elza. Les musulmans furent mis en déroute et poursuivis vivement par les chrétiens. Almanzor, désespéré de la fuite de ses guerriers, emploie en vain les prières et les menaces pour les arrêter et les ramener au combat; rien ne peut dissiper la terreur panique qui les entraîne. Le vice-roi furieux se précipite de son cheval, se jette par terre, se dépouille de son turban, s'écrie qu'il aime mieux mourir abandonné de ses soldats que de vivre sans honneur avec eux après avoir remporté tant de victoires; les musulmans, profondément émus, sentent renaître leur courage, ils rappellent leur gloire, et, transportés du désir d'effacer leur honte, ils tombent sur les chrétiens qui les poursuivaient sans ordre, leur arrachent la victoire, les contraignent à prendre la fuite et à s'enfermer dans Léon.

Leur défaite et leurs succès leur coûtent cependant tant de guerriers qu'Almanzor repart pour Cordoue, et se contente d'annoncer que bientôt il reparaîtra, et que la ville sera détruite.

Bermude n'apprend qu'avec effroi le terrible projet du vice-roi. Espérant peu de pouvoir se défendre contre les Sarrasins, il laisse une garnison dans sa capitale; il en confie le commandement au comte don Gilles, ou don Guillaume; il se retire dans les Asturies, au-delà de cette chaîne de hautes montagnes qui a si souvent servi de rempart aux

chrétiens contre les Maures, et emporte avec lui, non seulement les objets précieux réunis dans Léon, mais les ossements des rois ses prédécesseurs, enterrés à Léon ou à Astorga.

(996) Le printemps arrive; Almanzor se remet en campagne à la tête d'une armée nombreuse; il arrive sans obstacle jusques aux murs de la capitale; il en forme le siége; il en bat les murailles avec le bélier et les autres machines de guerre qui étaient encore en usage. Don Guillaume la défend avec un courage intrépide; à peine les musulmans ont-ils fait une brèche que les chrétiens l'ont réparée. Almanzor redouble en vain ses attaques; elles sont repoussées par l'inébranlable résistance des assiégés.

Une grande portion de muraille s'était écroulée; Almanzor résout de donner l'assaut. Don Guillaume, quoique très malade et harassé de fatigue, se fait porter sur la brèche, et soutient pendant trois jours tous les efforts des assiégeants. Le quatrième jour les musulmans renversent une nouvelle portion du rempart. Les chrétiens succombent sous le nombre. Le comte et ses guerriers périssent glorieusement les armes à la main. Almanzor fait démolir de fond en comble la ville qu'il vient de prendre; de tous les édifices élevés par les Romains ou par les Visigoths, il ne laisse subsister qu'une tour; il veut qu'elle perpétue le souvenir de son triomphe: elle devait être aussi un monument de la gloire des vaincus.

Le vice-roi de Cordoue s'empare d'Astorga; mais



il fait d'inutiles efforts pour prendre les postes retranchés qui gardaient les défilés des montagnes, pour pénétrer au travers de cette barrière puissante dont la nature a environné les Asturies, et il repart pour l'Andalousie.

(997) A peine cependant le printemps est-il commencé, que, toujours rempli du désir de détruire la puissance des Visigoths dans la péninsule espagnole, il entre dans la Lusitanie, prend Coïmbre, Visée, Lamégo, Braga et Tuy, sur les bords de la rivière d'Avila. Il est près de pénétrer dans le centre de la Galice et d'aller jusques à Compostelle, cette ville si révérée des chrétiens, la cité sainte des Visigoths. Il hésite néanmoins, mais un traître l'encourage et l'excite. On est indigné, en rappelant que le comte don Rodrigue Vélasquès, voulant se venger de son roi, qui avait déposé son fils don Pélage, le cruel évêque de Saint-Jacques, introduit le vice-roi dans sa patrie, et la livre à son mortel ennemi. Almanzor entre dans Compostelle, la saccage, fait abattre une partie du temple consacré à l'apôtre que l'Espagne vénère, en arrache les portes, et veut que des chrétiens captifs les transportent sur leurs épaules, à Cordoue, comme un trophée de sa victoire. De graves maladies se répandent cependant parmi ses soldats; un grand nombre de musulmans succombent à une dyssenterie cruelle. Almanzor ramène avec peine à Cordoue ceux qui échappent à la contagion ou au fer des Visigoths, qui les harcellent dans leur retraite; il fait les plus grands préparatifs pour ré-

[redacted]

parer ce terrible désastre; il rassemble tous les guerriers de Cordoue, il appelle des Sarrasins d'Afrique; il se prépare à marcher contre le roi de Léon.

L'armée formidable qui va s'avancer sous ses ordres inspire une crainte salutaire aux trois souverains des Visigoths. Don Bermude, don Garcie, comte de Castille, et Garcie II, qui avait succédé sur le trône de Navarre à son père Sanche II, se liguent contre le vice-roi de Cordoue; ils réunissent leurs troupes, et vont au-devant des Sarrasins. Ils rencontrent Almanzor à peu de distance d'Osma: la bataille s'engage; elle va décider du sort des trois royaumes. Des deux côtés des prodiges de valeur ensanglantent la terre; bientôt elle est jonchée de cadavres et de lances brisées. On se bat avec acharnement tant que le jour éclaire les deux armées; les ténèbres les séparent. Les chrétiens, les armes à la main, attendent sur le champ de bataille le retour de la lumière. Le jour paraît: Almanzor voit combien il a perdu de soldats; il reconnaît qu'il est vaincu; il s'indigne, il frémit; il abandonne son camp; il licencie ses guerriers; il passe la chaîne des montagnes qui sépare le bassin du Douro de celui de l'Èbre (998); il va à Médina-Céli; et ne voulant pas survivre à sa défaite, il refuse toute nourriture, et termine une vie que tant de triomphes et de conquêtes avaient rendue fameuse.

Les chrétiens cependant se disposent à recommencer le combat, lorsqu'ils voient sur le champ

de bataille des monceaux de cadavres de musulmans. Les tentes des Maures sont dressées devant eux, mais ils n'entendent aucun bruit, ils ne voient aucun ennemi vivant. Ils apprennent bientôt la dispersion des Sarrasins; pleins de joie ils les poursuivent, en massacrent un grand nombre et s'emparent de leurs riches dépouilles.

Lorsque la nouvelle de la mort d'Almanzor et de la destruction de son armée arriva dans Cordoue, la consternation fut universelle. Le faible et voluptueux Hissem était toujours assis sur le trône qu'on avait offert à Almanzor pour prix de ses victoires, et que ce guerrier avait refusé; renfermé dans son palais, il ne s'occupait que de ses plaisirs. Abdelmélic, fils d'Almanzor, fut nommé vice-roi à la place de son père.

(999) Bermude II succomba cependant à ses infirmités; son fils, don Alphonse, lui succéda à l'âge de cinq ans, et sous la régence de sa mère Elvire. Abdelmélic voulut venger la défaite et la mort de son père; il marcha vers le royaume de Léon; mais la régente se hâta de rassembler ses troupes, et les Léonois réunis aux Castillans, sous les ordres du comte de Castille, don Garcie Fernandès, forcèrent le nouveau vice-roi à renoncer à son entreprise.

(999) Ce fut dans l'année suivante que Sanche II, dit le Grand, monta sur le trône de Navarre, après la mort de son père don Garcie; et ce fut dans cette même année que la régente de Léon, par une sagesse digne d'un siècle bien plus éclairé, ajouta à ses forces, diminua celles des Maures, ses

perpétuels ennemis, prévint de nouveaux effets d'anciens mécontentements, et étouffa des germes nombreux de discordes intestines et de guerre étrangère, en obtenant du comte de Castille la restitution aux enfants du comte don Véla de tous les domaines de leur père, en rappelant dans leur patrie tous les seigneurs de Léon qui s'étaient retirés à Cordoue, en leur rendant tous leurs biens, en les rétablissant dans tous leurs honneurs, en effaçant toutes les traces des anciens dissentiments.

(1001) Don Sanche, héritier présomptif du comte de Castille, avait une fille nommée Elvire: don Sanche, roi de Navarre, la demanda en mariage; elle lui fut accordée.

Les Maures de Cordoue, malgré leurs dernières défaites, brûlaient toujours du désir d'enlever aux chrétiens le nord de la péninsule espagnole (1003). Ils attaquèrent sans succès le comte Raymond de Barcelone, et son frère le comte d'Urgel (1005). Mais Abdelmélic étant mort, Abdérame, son frère, nommé vice-roi à sa place, entra dans la Castille avec une puissante armée. Don Garcie, à la tête des Castillans, alla au-devant de son ennemi. Ils se rencontrèrent auprès de Verlanga. La victoire fut longtemps incertaine; mais don Garcie s'étant engagé trop avant au milieu des escadrons ennemis, il fut enveloppé, percé de coups de lances, renversé de son cheval, fait prisonnier, et blessé si dangereusement, qu'il en mourut deux jours après. Abdérame vainqueur fit porter à Cordoue le corps de don Garcie, qu'on y enterra dans une des églises

que les chrétiens y avaient conservées : mais don Sanche, son fils et son successeur, racheta le corps de son valeureux père.

Cependant Abdérame se rend si odieux aux musulmans par son orgueil et par ses attentats contre les femmes des habitants de Cordoue les plus distingués par leur rang, que les principaux de la capitale lui font ôter la vie. Mahomet-Almahadi, l'un des Maures les plus puissants, et qui depuis long-temps ambitionnait le trône, rassemble un grand nombre de partisans, s'empare de Cordoue, se rend maître de l'Alcazar, arrête le roi, le renferme dans une prison secrète, fait périr publiquement un chrétien qui ressemblait à Hissem, ordonne qu'on enterre avec pompe le prétendu cadavre du roi, s'assied sur le trône, et se fait proclamer.

Mais bientôt il imite et surpasse même Abdérame par sa dureté, son insolence et ses dérèglements; il ose tout pour assouvir sa brutalité. La jalousie et la haine remplissent de leurs fureurs l'âme ardente des musulmans, offensés dans ce qu'ils ont de plus cher : la perte du tyran est résolue.

Le comte Sanche de Castille ayant réuni à ses guerriers des troupes nombreuses de Léon et de Navarre, et brûlant du désir de faire payer cher aux Maures la mort de son père don Garcie, avait passé les montagnes qui bordent vers le midi la Vieille-Castille. Entré dans le bassin du Tage, il avait répandu l'effroi parmi les Sarrasins, saccagé les moissons, enlevé les richesses des villes, détruit

les édifices, massacré ou fait prisonniers les habitants. Mahomet-Almahadi veut repousser don Sanche; il sort de sa capitale avec ses troupes; il s'avance vers la province de Tolède. Des conjurés, dirigés par un Hissem-Arax, se rassemblent d'abord après le départ de celui qu'ils détestent, prennent les armes, massacrent les plus chauds partisans d'Almahadi, enfoncent les portes du château, égorgent tous ceux qu'ils rencontrent. Almahadi, informé de ces terribles mouvements, revient à l'instant sur ses pas. Arax réunit un grand nombre de guerriers, sort au-devant d'Almahadi. Les conjurés sont taillés en pièces: Arax est pris; sa tête tombe avec celle de plusieurs autres prisonniers. Almahadi rentre triomphant dans Cordoue; mais les Castillans reviennent sans obstacle dans leur patrie avec leurs prisonniers et les richesses de la province de Tolède.

(1007) D'autres évènements vont encore agiter les contrées musulmanes de l'Espagne. Plusieurs Sarrasins, irrités de la tyrannie d'Almahadi, ne sont point effrayés par l'exemple d'Arax; ils forment le projet de renverser du trône cet Almahadi qu'ils ne peuvent supporter, et d'élever à sa place quelqu'un du sang des Ommiades. Ils font entrer facilement dans leur projet un grand nombre de Maures qui étaient venus d'Afrique pour combattre sous les enseignes victorieuses d'Almanzor, et qui étaient très mécontents du gouvernement d'Almahadi. Ces Maures africains et les musulmans d'Espagne, réunis avec eux, sortent de Cordoue,

lèvent l'étendard de l'insurrection, et voyant accourir dans leurs rangs beaucoup d'autres Sarrasins qui ne voulaient plus d'Almahadi pour leur souverain, ils croient pouvoir élire un roi. La division, ce funeste écueil de toutes les entreprises, se met parmi eux. Les uns nomment Sulciman ou Zuléma, fils d'un gouverneur de Ceuta et d'une sœur du dernier roi Hissem; les autres proclament un cousin de ce même Hissem, que l'on nommait Marban. Leur dissentiment dégénère en tumulte; ils en viennent aux mains. Les partisans de Marban sont battus; Marban lui-même est fait prisonnier: mais Sulciman se croit encore trop faible pour défendre sa nouvelle couronne contre Almahadi, et prenant une résolution extraordinaire, il s'adresse aux chrétiens pour obtenir les secours qui lui sont nécessaires.

Il fait offrir à don Sanche, comte de Castille, son alliance, son amitié, de grandes concessions, et le sollicite de venir l'aider à combattre son adversaire. Don Sanche n'hésite pas; il réunit à toutes ses forces les guerriers qu'il a obtenus des rois de Léon et de Navarre; et Almahadi, du haut des remparts de Cordoue, voit flotter et diriger contre lui les étendards des chrétiens mêlés à ceux de Mahomet. Il sort pour livrer bataille, et à ceux qu'il regarde comme des rebelles, et aux anciens ennemis de l'islamisme; son armée est taillée en pièces; il est contraint de s'enfuir dans Cordoue avec les guerriers échappés au fer du vainqueur.

Sulciman et don Sanche le poursuivent, s'em-

parent des faubourgs; Almahadi, saisi d'effroi, se retire dans l'Alcazar. Les assiégés, qui le détestent, se révoltent contre lui; il a recours à un moyen extrême : il fait ouvrir les portes de la prison secrète de Hissem; il le montre aux habitants de Cordoue; mais en vain veut-il opposer à Sulciman cette espèce de fantôme du roi qu'ils avaient cru dans la tombe. Les Cordouans ne veulent ni d'Almahadi ni de Hissem; ils appellent Sulciman à grands cris. Almahadi se déguise et s'échappe (1008). On va au-devant de Sulciman ; on le proclame roi; et don Sanche se retire, comblé de richesses par le nouveau souverain.

Almahadi, aidé d'Alhamer, ministre courageux, ne désespérait pas cependant de remonter sur le trône de Cordoue; il s'était retiré à Médina-Céli, dont le gouverneur lui était resté fidèle. Le comte de Castille était revenu dans ses états; Almahadi résolut d'imiter l'exemple de son rival, et d'avoir, comme lui, recours aux armes des chrétiens.

Il fit offrir à don Raymond, comte de Barcelone, de lui céder plusieurs places, s'il voulait l'aider à rentrer dans Cordoue. Le comte accepta la proposition. Le frère de Raymond, comte d'Urgel, réunit ses guerriers à ceux de Barcelone. Almahadi parvint à lever des troupes musulmanes dans la province de Tolède; son ministre Alhamer en leva dans l'Arragon et dans la province de Valence; et les chrétiens de Barcelone et d'Urgel, réunis aux Maures de Valence, de Tolède et d'Arragon, marchèrent vers l'Andalousie.

(1010) Sulciman rassembla tous les Bérébères, ou guerriers africains, et quoique les habitants de Cordoue, intimidés par le bruit des grands préparatifs d'Almahadi, et inconstants comme tous les peuples qui, courbés sous le despotisme, ne font, dans leurs mouvements désordonnés, que changer de fers et de malheurs, eussent refusé de s'armer pour sa défense, il alla au-devant des alliés; il tâcha de les surprendre; il y parvint; il les trouva marchant sans ordre, et peu préparés au combat: il se précipita sur eux, les enfonça, en tua un grand nombre; et au milieu de ceux qui périrent dans cette première charge, on vit tomber le comte d'Urgel et les évêques de Barcelone, de Vich et de Girone, qui avaient conduit eux-mêmes les guerriers qu'ils avaient dû fournir comme vassaux du comte.

Almahadi, Alhamer et le comte Raymond rallièrent leurs troupes, les ramenèrent au combat, renversèrent celles de Sulciman, en firent un grand carnage, contraignirent ce Maure à se réfugier avec un petit nombre de ses guerriers dans l'Estramadure, d'où il se retira à Ceuta, sur la côte d'Afrique, et entrèrent dans Cordoue, où Almahadi fut de nouveau proclamé roi.

Ce prince était cependant bien éloigné d'être tranquille sur le trône qu'il avait reconquis; il faisait en vain fortifier sa capitale : les affections des Maures n'étaient pas pour lui. Les partisans de Sulciman parcouraient en armes les provinces, et répandaient l'effroi dans les campagnes et dans les

[redacted]

villes ouvertes. Un grand nombre de soldats bérébères étaient restés fidèles au prince fugitif, qui de Ceuta faisait à chaque instant passer dans la péninsule des guerriers africains dévoués à ses intérêts. Sulciman parvint même à corrompre Alhamer, que l'on trouva disposé à détrôner un prince de qui il avait espéré d'obtenir plus de pouvoir. Des conjurés secondés par Alhamer, et dont le complot n'avait pas été trahi, s'arment dans Cordoue, entrent dans l'Alcazar, cherchent Almahadi, l'arrêtent au moment où il allait s'échapper; mais au lieu de proclamer Sulciman, ils brisent les portes de la prison où languissait le malheureux Hissem, et le portent sur le trône d'où il avait été précipité dans les fers.

Hissem fait tomber la tête d'Almahadi et l'envoie à Sulciman. Ce prince la fait porter à Abdalla, fils d'Almahadi, et qui commandait dans Tolède; il espère attirer Abdalla à son parti.

Mais quels désordres éprouvent les contrées qui, au milieu des tempêtes politiques, ne peuvent pas avoir recours à la sainte autorité des lois! L'aveugle furie des passions bouleverse, brise, disperse tous les obstacles, et renverse les trônes aussi facilement que la chaumière du pauvre(1011). Voyez à quelle extrémité les discordes civiles réduisent le royaume de Cordoue!

Les Bérébères de Sulciman ravagent les environs de la capitale. On n'ose point s'aventurer au milieu des campagnes qu'ils infestent. Les vivres manquent dans la ville royale; la famine y déploie

ses horreurs; Hissem fait de vains efforts pour éloigner les Africains; il ne remporte sur eux que de trop faibles avantages (1012). Il tâche de les désarmer par les offres les plus séduisantes; ils prolongent la négociation. Sulciman arrive d'Afrique et se met à leur tête.

Il engage Abdalla à prendre le titre de roi de Tolède où il était très aimé, et à s'allier avec lui; et voulant susciter à Hissem un ennemi plus redoutable encore, il demande l'appui de Sanche, comte de Castille. Le prince castillan croit plus avantageux à ses intérêts de s'allier avec Hissem, qui lui promet de lui rendre les places de Castille prises par Almanzor(1013). Tolède est investie par les troupes combinées d'Hissem et de don Sanche. La ville se rend: on se saisit d'Abdalla, on l'envoie à Hissem, qui lui fait couper la tête.

Mais pendant que les plus valeureux guerriers de Hissem réduisaient Tolède, Sulciman et ses soldats africains continuaient leurs ravages autour de Cordoue. La famine y devient si terrible, qu'un pain y est vendu trente pièces d'or. La peste, effet épouvantable de la famine, ajoute à la consternation. Alhamer, qui avait trahi Almahadi pour Sulciman et Sulciman pour Hissem, toujours dévoré d'ambition, toujours mécontent de ce qu'on fait pour lui, veut trahir Hissem pour Sulciman. Des lettres qu'on saisit découvrent son projet. Hissem le fait périr; mais le sang d'Almahadi, d'Abdalla et d'Alhamer n'apaise pas la tempête. Sulciman continue ses dévastations; il se

jette sur la province de Séville et assiège cette place. Quelles mœurs que celles d'un peuple où l'ambition croit devoir couvrir de cendres, de débris et de cadavres le pays sur lequel elle veut dominer!

Les troupes d'Hissem, revenues de Tolède, marchent au secours de Séville. Sulciman lève le siége, traverse les montagnes, va dans le bassin de la Guadiana, s'empare de Calatrava, et continue de massacrer, de brûler et de détruire.

Il parvient à engager les gouverneurs maures de Sarragosse et de Guadalaxara à lui amener des renforts; il se présente devant Cordoue, comble les fossés, s'empare d'un faubourg, donne plusieurs assauts, pénètre dans la ville, s'assied sur le trône d'Hissem qui se réfugie en Afrique, et distribue à ses guerriers des terres et d'autres grandes récompenses.

Comment les princes chrétiens de la péninsule n'ont-ils pas profité de cette affreuse guerre civile pour s'unir plus que jamais, et tâcher de chasser les Maures de toutes les Espagnes? Comment n'ont-ils pas suivi l'exemple de Sanche II dit le Grand, roi de Navarre, qui, pendant les troubles de Tolède et de Cordoue, s'empare d'une partie de l'Arragon, et particulièrement du comté de Sobrarve? La fortune aurait encore favorisé leurs efforts contre les Sarrasins après la prise de Cordoue par Sulciman. Hissem vivait en Afrique; plusieurs de ses anciens généraux et d'autres musulmans regrettaient le sang des Ommiades, les

Maures de l'Espagne voyaient d'ailleurs avec jalousie le crédit et la puissance que Sulciman, poussant trop loin sa reconnaissance pour ceux qui l'avaient établi sur le trône, accordait aux Bérébères, à des Africains, à des étrangers.

(1015) Hairan, un de ces anciens généraux de l'armée d'Hissem, se révolta, parvint à grossir son parti, gagna une grande bataille contre les Bérébères, s'empara de Jaën, de Baëza, d'Arjone, et du haut des montagnes qui bordent vers le midi le bassin du Guadalquivir, il menaçait Cordoue et ses environs.

Le roi de Léon se contentait de relever des remparts et de bâtir des monastères.

Hairan envoie en Afrique pour engager Hissem à revenir dans ses anciens états. Ce prince venait de terminer une carrière pendant laquelle il avait tant éprouvé l'inconstance de la fortune. Hairan s'adresse à Hamoud, ou Ali-Aben-Hamit, ou Aben-Huméyas, qui était de la famille des Ommiades et résidait à Ceuta. Il lui offre le sceptre de Cordoue. Ali-Aben-Hamit l'accepte, suit les conseils d'Hairan, se rend à Malaga, est reconnu roi par les peuples de Murcie et de Grenade (1017), et se met à la tête des guerriers de ces provinces, réunis à ceux d'Hairan. Sulciman, suivi de ses Bérébères, vient au-devant de lui. Les Bérébères sont vaincus, et périssent en grand nombre sur le champ de bataille. Sulciman, fait prisonnier, est immolé avec son père et un de ses frères. Les habitants de Cordoue ouvrent leurs portes au vainqueur, et

Ali-Aben-Hamit est proclamé roi de tous les musulmans de la péninsule.

Ce trône de Cordoue, ne reposant sur aucune base solide, ne cesse d'être le jouet des orages politiques.

Le nouveau roi s'était attaché les Bérébères qui n'avaient pas péri dans la bataille. Il était de la destinée de ces étrangers de ne donner aux rois de Cordoue que des secours funestes. Hairan, jaloux de leur influence et mécontent du prince qu'il avait couronné, quitta Cordoue avec ses troupes et celles de Grenade. Mundir, gouverneur de Sarragosse, séduit par ses promesses, arriva auprès de lui avec les guerriers d'Arragon. Ali-Aben-Hamit voulut les combattre; ses Bérébères furent taillés en pièces. Mundir, peu satisfait de la manière dont Hairan remplissait ses promesses, l'abandonna et se retira vers Sarragosse. Hairan n'en persista pas moins dans le projet d'ôter le sceptre à celui qui le tenait de sa main. Il engagea un musulman de Jaën, nommé Abdérame Almortada, à prendre le titre de roi de Cordoue; mais ne se croyant pas assez fort depuis le départ de Mundir pour tenir la campagne devant Ali qui avait rassemblé une nouvelle armée, il se retira au milieu des montagnes les plus escarpées avec cet Abdérame qui devait porter la couronne, et néanmoins lui en laisser toute l'autorité.

Ali prit Jaën et Guadir: Hairan se renferma dans le château de Baza, où il résolut de se défendre jusques à la dernière extrémité.

(1018) Ali, vers le printemps de l'année suivante, se préparait à marcher contre ses ennemis; quelques uns de ses serviteurs, gagnés par Hairan, le tuèrent dans le bain. Les principaux chefs de son armée et les habitants de Jaën où il venait d'être assassiné, s'empressèrent de reconnaître pour leur souverain un frère d'Ali nommé Alcacin, et qui était à Séville.

Hairan, ligué de nouveau avec Mundir, et secondé par le gouverneur de Tortose et par celui de Guadir, fit reconnaître Abdérame à Jaën et à Murcie (1019). Mais Abdérame, trompé sur sa position, et bien éloigné de se contenter du vain titre de roi, ne laissait à Hairan ni à Mundir aucune part dans l'exercice de l'autorité. Il alla assiéger Grenade qui obéissait à son rival (1020). Hairan et Mundir, désertant la cause d'un prince dont ils ne voulaient plus, emmenèrent leurs troupes. Les assiégés se précipitent à l'improviste sur le camp du roi, abandonné par le plus grand nombre de ses guerriers, tuent ou mettent en fuite les assiégeants et massacrent Abdérame.

(1021) D'un autre côté, les Cordouans, fatigués de la domination d'Alcacin, proclamèrent à sa place son cousin Hiaya. Pendant que ce nouveau monarque allait à Malaga, Alcacin, qui était à Séville, marcha avec ses troupes vers Cordoue, où des Bérébères le firent recevoir (1022). Mais ces insolents étrangers, se croyant tout permis sous un prince qu'ils ont ramené sur le trône, insultent les habitants de Cordoue. Alcacin, trop reconnais-

sant envers eux, ne réprime pas leurs excès. Les Cordouans indignés prennent les armes, fondent avec furie sur tous les Bérébères qu'ils rencontrent, et les immolent à leur vengeance. Alcacin s'échappe avec quinze cents de ces Africains. Il veut se retirer à Séville, où ses enfants étaient restés; mais les Sévillanais, qui détestent les Bérébères, chassent ses fils, lui ferment leurs portes, et il est obligé d'errer avec ses guerriers aux environs du Guadalquivir. Hiaya le poursuit, l'atteint, l'enferme dans un château, et les habitants de Cordoue, qui ne veulent ni d'Alcacin ni de Hiaya, proclament Hissem III.

Le sort funeste de tant de princes qui l'ont précédé sur le trône de Cordoue, et qui ont payé de leur tête leur tyrannie et les secours des Africains, n'effraie pas Hissem. Son ministre, pour satisfaire son avarice et l'avidité des Bérébères, qu'il regarde comme les soutiens de l'autorité du prince, aecable de vexations les habitants de Cordoue, ravit à plusieurs de ces habitants et leurs biens et leur vie; les Cordouans s'arment, le poignardent, chassent Hissem qui n'a pas réprimé leurs attentats, et proclament Mahomet II.

Voilà donc quatre rois de Cordoue, Alcacin, Hiaya, Hissem et Mahomet. Et pendant que les musulmans, au milieu de ce bouleversement extrême, se livrent pour ainsi dire au premier ennemi qui veut les attaquer, que font les rois chrétiens de l'Espagne? A la vérité le comte de Castille, en 1019, s'empare de Pennafiel et de

quelques autres villes du bassin du Douro; mais il n'ose pénétrer dans le bassin du Tage. Le roi de Léon continue de faire bâtir ou relever des églises, des chapelles et des couvents; et le roi de Navarre confie la direction de plusieurs de ses monastères à des religieux formés en France à l'observation de la règle de saint Benoît par saint Odillon, abbé de Cluny.

(1025) Mahomet II était sorti de Cordoue pour aller visiter les provinces musulmanes qui lui étaient soumises. Il faisait porter à sa suite une si grande quantité d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses, que ses serviteurs, dans l'espérance de partager ce trésor, l'empoisonnèrent. Plusieurs habitants de Cordoue voulurent élire Sulciman Almortada; les suffrages du plus grand nombre se portèrent néanmoins sur Abdérame Abdéliabar IV. Cet Abdérame avait promis solennellement de ne témoigner aucun ressentiment contre ceux qui s'étaient déclarés en faveur de Sulciman Almortada; mais, peu de jours après son élévation, il les fit arrêter. Les Cordouans, accoutumés à ôter et à donner la couronne, coururent aux prisons, délivrèrent ceux qu'on y avait enfermés, tournèrent leurs pas vers le palais, massacrèrent Abdérame; mais, malgré leur haine contre les étrangers, les Africains parvinrent à faire reconnaître Hiaya.

L'Arragon musulman éprouvait cependant des divisions aussi dangereuses que les provinces arrosées par le Tage, la Guadiana et le Guadalqui-

vir. Un ancien général de Mûndir enleva à son fils le gouvernement, ou, pour mieux dire, la souveraineté de Sarragosse, et les gouverneurs de Tudéla, de Huesca et de Lérida se déclarèrent indépendants.

Pendant ces démembrements de l'empire des Maures, Hiaya quitta Cordoue pour aller attaquer Hissem III, qui régnait à Séville; et, par une faute inconcevable et que ne peut pas excuser sa reconnaissance pour les Bérébères, il en laissa un grand nombre dans sa capitale pour y maintenir son autorité. Les habitants de Cordoue firent solliciter le gouverneur de Grenade, celui de Valence, et celui d'Orihuéla, auprès de Murcie, de venir les délivrer de la tyrannie de ces étrangers. Les trois gouverneurs accoururent avec des troupes, se réunirent aux Cordouans et massacrèrent ou chassèrent les Africains, dont plusieurs se réfugièrent à Malaga auprès de Hiaya. Un traître y coupa la tête à ce prince, et l'envoya à Séville à Hissem III. Idris-Aben-Ali, frère d'Hissem, arriva de Ceuta à Malaga avec plusieurs Africains. On le proclama le successeur de son frère; mais les Cordouans avaient élu Hissem IV.

(1027) Don Alphonse, roi de Léon, se détermine enfin à profiter de l'état déplorable auquel les discordes civiles avaient réduit l'empire des Maures. Il passe le Douro, entre sans obstacle dans la Lusitanie, en ravage les campagnes, et forme le siége de Viséo. Il va reconnaître la muraille qui défend la ville; l'excessive chaleur l'avait

empêché de prendre sa cuirasse : une flèche le blesse mortellement. Son entreprise s'évanouit; l'armée se retire; et les évêques qui avaient suivi le monarque portent son corps à Léon, où Bermude III, fils d'Alphonse, est proclamé roi de Léon, des Asturies et de Galice.

Les troubles funestes du royaume de Cordoue ne cessent de s'accroître. Le gouverneur de Grenade se déclare pour Idris. Ce prince prend la route de Séville, où était toujours Hissem III ; il s'empare de la ville, et l'on ne sait ce que devient cet Hissem qui y régnait. Les rois musulmans que l'on montrait à cette époque, au milieu d'horribles tourmentes politiques, disparaissaient dans l'abîme avec la vague furieuse qui les avait élevés.

A Cordoue, Hissem IV choisit un ministre dont les vexations irritent les habitants. Ils immolent le ministre, chassent le monarque, et se repentant ensuite de lui avoir laissé la vie et la liberté, ils vont l'assiéger dans un château de la Sierra-Moréna, d'où il ne s'échappe qu'avec peine.

Continuez de jeter les yeux sur cet empire des Sarrasins. Il s'écroule de toutes parts. Jalbar-Aben-Mahomet s'empare de la souveraineté de Cordoue (1028). Idris règne à Séville, à Grenade, à Alméric, dans le midi de l'Andalousie, dans l'Algarve, dans l'occident du Portugal, et a pour successeur Abulcacim-Aben-Habet, qu'élisent les Sévillanais. Adofer-Ali-Maimon se fait proclamer roi de Tolède; Muzéit, roi de Valence; Hairan, roi

d'Orihuéla ou de Murcie, et quatre souverains ont partagé l'Arragon.

Pendant que les états des Maures se divisaient de plus en plus, ceux des chrétiens tendaient à se réunir. Les fils du comte don Véla avaient assassiné, dans la ville de Léon, don Garcie, le fils du comte de Castille, au moment où ce prince allait épouser la sœur de Bermude III. Don Sanche, roi de Navarre, dont la femme était sœur aînée de don Garcie, prit alors possession de la Castille, et la réunit à la Navarre.

(1032) La guerre cependant éclata bientôt entre don Sanche et Bermude III. Don Sanche, accoutumé à vaincre et à conquérir, s'empara des pays compris entre la Pisuerga et la Céa, dont les eaux se réunissent avant de se jeter dans le Douro; il s'approcha de Léon; il prit Astorga. (1033) Mais, au moment où il allait livrer bataille à Bermude, les évêques des deux armées les portèrent à adopter un traité, d'après lequel Bermude céda quelques contrées à don Ferdinand, second fils du roi de Navarre, lui donna la main de sa sœur, consentit à le voir régner en Castille avec le titre de roi; et cette réunion des royaumes chrétiens, qui aurait été si fatale aux musulmans divisés, fut encore retardée.

Mais on ne conçoit pas comment don Sanche, si peu frappé ou si peu instruit de tous les maux qu'avait fait éprouver aux monarchies européennes le partage des royaumes entre les enfants du souverain, a pu s'efforcer d'augmenter cette division

dans les états chrétiens de l'Espagne, au lieu de tendre à l'anéantir. (1034) Il voulut qu'après sa mort don Garcie, son fils aîné, eût le royaume de Navarre; don Ferdinand, celui de Castille; don Gonzale, le troisième de ses fils, les comtés de Sobrarve et de Ribagorce, qu'il avait conquis; et don Ramire, son quatrième fils, les autres contrées de l'Arragon qui lui obéissaient.

(1037) Il cessa de vivre l'année suivante. Ses états furent partagés d'après sa volonté; et Bermude III, roi de Léon, assuré de ne trouver qu'une faible résistance dans son beau-frère, qui ne régnait que sur la Castille, s'empara de tous les pays qu'il avait cédés à don Ferdinand par le dernier traité. Le roi de Castille appela à son secours le roi de Navarre, son frère. Les deux rois marchèrent contre Bermude, qui vint au-devant d'eux avec une armée beaucoup plus nombreuse que la leur; mais, au milieu du combat, Bermude fut tué d'un coup de lance. Les Léonois consternés se débandèrent. Ferdinand, héritier par sa femme de Bermude, le dernier mâle de la race de Pierre de Cantabrie, et de Récarède, roi des Visigoths, alla à Léon, y fut proclamé roi, et réunit à la couronne de Castille celle de Léon, de Galice et des Asturies.

Le comte de Sobrarve et de Ribagorce ayant été tué en 1038, les peuples de ses états élurent à sa place son frère don Ramire, déjà roi d'une partie de l'Arragon.

Mais pendant que la plus cruelle des guerres

avait allumé tant de feux et fait couler tant de sang au milieu des vallées et des plaines brûlantes du midi de l'Europe, elle exerçait aussi son terrible empire sous le ciel nuageux et au milieu des froides et agrestes contrées de l'Écosse.

(1002) Kenneth avait fait des efforts inutiles pour que les princes mineurs fussent appelés au trône. Ce ne fut pas son fils Malcolm qui fut proclamé après lui par les seigneurs écossais : ils reconnurent pour roi Constantin IV, fils ou frère de Culène.

Malcolm était cependant assez âgé pour vouloir lui disputer la couronne; la moitié du royaume se déclara pour lui. Il se montra à la tête d'une armée; il menaça la province de Louthiane, dont Édimbourg est maintenant la capitale; mais il se retira bientôt dans le Cumberland. Constantin voulut aller l'y attaquer. L'armée de Malcolm vint au-devant de Constantin. Un bâtard du dernier roi commandait cette armée. Un combat fut livré. Au milieu de la mêlée, les deux chefs s'appelèrent à grands cris, se défièrent, et tous les deux tombèrent percés de coups.

La bataille recommença avec plus de fureur; les guerriers du bâtard de Kenneth furent victorieux. Malcolm paraissait devoir être paisible possesseur de la couronne; mais il était absent; il n'avait pas commandé son armée: ce n'était pas lui qui avait vaincu. Un petit-fils du roi Duffe, assassiné en 972, fut préféré par l'assemblée générale d'Écosse : il se nommait Grime. La guerre allait

se rallumer, lorsque Malcolm consentit à céder le trône à Grime, pourvu qu'il y montât après lui, et qu'on réunît quelques contrées au Cumberland qui lui obéissait.

Mais les débauches et la cruauté de Grime mécontentèrent les seigneurs écossais : plusieurs d'eux rappelèrent Malcolm. Il accourut à la tête d'une armée. Grime l'attaqua avec ceux qui lui étaient restés fidèles ; il fut blessé mortellement ; et Malcolm II fut proclamé d'un consentement unanime.

Ce fut pendant le règne de Malcolm que de grandes fonctions devinrent héréditaires en Écosse : on a cité la dignité de grand maréchal que la famille de Keith a possédée depuis, et celles de chancelier, de connétable, de chambellan, de chef de la justice et de grand trésorier. Mais il paraît que ce fut aussi vers la même époque qu'une hérédité bien autrement importante, celle des grands fiefs ou des pairies, commença d'être établie. Le roi fut reconnu maître des *wards*, c'est-à-dire tuteur né des fils et des filles des pairs pendant leur minorité, chargé de leur éducation et de leur entretien, et curateur de leurs revenus, sans être obligé d'en rendre compte.

On rapporte aussi au même temps une institution bien nécessaire pour contre-balancer un peu la force redoutable des pairs, qui, à l'imitation des autres grands vassaux du continent européen, usurpaient tant de droits régaliens, et tendaient à exercer une puissance si funeste sur ceux qu'ils

avaient soumis à leur domination. On a écrit que ce fut sous Malcolm II que parurent les lois municipales, protectrices des droits et des propriétés des faibles.

Malcolm régnait depuis près de trente ans: son avarice était devenue extrême; et pour satisfaire cette passion qui l'avait entièrement asservi, il avait blessé la justice, les lois et la politique, au point de proscrire plusieurs familles puissantes, de confisquer leurs biens, et de s'en emparer. Les fiers Écossais ne purent supporter ces outrages; leur indignation s'accrut avec la tyrannie de Malcolm. Les amis des proscrits se réunirent, investirent pendant la nuit un château où était le prince, et lui donnèrent la mort.

Quels sont donc les redoutables effets de la barbarie! Où il n'y a aucun frein pour le despotisme, il n'en est aucun pour la vengeance. Jetez les yeux sur les trônes de l'Europe pendant le cours de ce onzième siècle si éloigné de la civilisation: vous les voyez presque tous souillés par les crimes de la tyrannie, et teints du sang des tyrans immolés. Ne cessons de le dire, de sages lois fondamentales peuvent seules préserver de la foudre et les palais et les cabanes.

(1040) Duncan, fils d'une fille aînée de Malcolm II, succéda à son grand-père. Son caractère était doux; il se méfia de sa faiblesse, il trembla devant le pouvoir des grands; il désira l'assistance d'un ministre qui eût plus de fermeté que lui; il jeta les yeux sur un de ses cousins, nommé Mac-

beth ou Maccabée, né de la seconde fille de Malcolm.

Macbeth tint avec audace les rênes du gouvernement. Les habitants du nord de l'Écosse, agrestes et sauvages comme leurs montagnes et leurs vallées, fiers, courageux, impatients de toute obéissance, et se croyant inattaquables au milieu de leurs forêts et de leurs mines de fer, avaient pillé l'argent du roi, et maltraité le *lord thane* ou gouverneur de la province septentrionale de Lochquabeir. Macbeth entra dans leur pays à la tête d'un corps de guerriers, fit subir aux plus rebelles de rigoureux supplices, et assiégea dans une forteresse un seigneur puissant nommé Macdonald, et qui avait soutenu les insurgés. Macdonald ne voyant qu'avec horreur la nécessité de se rendre à discrétion, préféra, dans sa féroce exaltation, d'immoler sa femme, ses enfants et lui-même; et Macbeth ne trouva plus de résistance dans le nord de l'Écosse.

Quelque temps après les Danois ayant débarqué dans la province de Five, Duncan, assiégé dans le château de Kinghorn, s'était sauvé avec peine, à l'aide de l'obscurité de la nuit. Macbeth, rassemblant des guerriers d'élite, tomba sur les Danois, les obligea à se rembarquer avec précipitation; mais, orgueilleux de ses succès, rempli d'ambition, séduit par une femme hautaine, et ne pouvant plus se contenter d'être le second du royaume, il porta une main parricide sur son bienfaiteur, son parent et son roi, lui ôta la vie, osa convoquer l'assem-

blée générale, et fut proclamé par des vassaux accoutumés à voir le crime saisir le sceptre de la victime immolée (1046).

L'Angleterre n'avait pas éprouvé de moindres calamités que l'Écosse.

Éthelred II régnait encore dans la Grande-Bretagne vers 991. Presque chaque année de son règne avait vu les Danois infester les côtes d'Angleterre; depuis deux ans cependant ils avaient cessé de se montrer, et les Anglais commençaient à respirer après tant d'alarmes, lorsque Justin et Guthmund, deux chefs de ces hommes du Nord, descendirent avec un grand nombre de guerriers dans le comté d'Essex. Brithnot, duc de l'Eastanglie, s'avança en vain pour les combattre; il fut tué en combattant vaillamment, et ses soldats, consternés de sa mort, furent taillés en pièces. Les Danois commirent les plus horribles ravages. Siric, archevêque de Cantorbéry, engagea Éthelred à acheter la paix. Les Danois acceptèrent une énorme somme d'argent; ils se rembarquèrent; mais dès l'année suivante leur flotte reparut.

Éthelred rassembla dans la Tamise un grand nombre de vaisseaux. Alfric, duc de Mercie, qui en reçut le commandement, eut ordre d'aller bloquer les vaisseaux danois dans le port où ils étaient à l'ancre. Plein d'un perfide ressentiment contre le roi, qui, quelque temps auparavant, l'avait banni à cause de la conduite coupable qu'il avait tenue, et oubliant qu'ensuite Éthelred non seulement lui avait pardonné, mais encore lui avait accordé

toute sa confiance, il déserta à l'ennemi, qui s'empressa de s'échapper et de gagner la haute mer.

On a écrit, et on a refusé de croire, que, par une atroce injustice, le roi punit sur des enfants innocents le crime de leur père, et qu'il fit crever les yeux aux fils du duc de Mercie. Quoi qu'il en soit, il lui pardonna sa trahison quelque temps après, et lui rendit sa faveur.

Mais voici de plus grands évènements, et des succès plus funestes aux Saxons de la Grande-Bretagne.

Swein, ou Swénon, ou Suénon, dit *Tiugeskeg* ou *à la barbe fourchue*, avait succédé en Danemarck à son père Harold. Les Danois l'avaient élu pour leur roi en 985.

Vers la fin de 993, il forme une grande entreprise; il se ligue avec son beau-frère Anlaf, ou Olave, ou Olaüs, roi de Norwège, qui avait épousé sa sœur Thyra. Les deux rois scandinaves rassemblent une flotte nombreuse, entrent dans la rivière d'Humbre, s'emparent d'une grande partie du comté d'Yorck. Le roi d'Angleterre se hâte de faire marcher contre eux un corps de troupes : mais quel n'est pas son aveuglement! au lieu de s'avancer à leur tête, il en donne le commandement à trois comtes d'origine danoise, qui prennent la fuite au commencement du combat. Les Anglais sont mis en déroute; et les Danois établissent sans obstacle leurs quartiers d'hiver.

(994) Dès le printemps suivant, ils remontèrent la Tamise, attaquèrent inutilement la ville de Lon-

dres dont les habitants se défendirent avec courage, se jetèrent sur les comtés de Kent, de Sussex et de Hampt, et menaçaient de porter le fer et le feu dans tout le royaume, lorsque le faible Éthelred, désespérant de les repousser par la force, leur promit une somme énorme, que quelques historiens ont portée à 16,000 livres, à condition qu'ils quitteraient le royaume dès qu'ils l'auraient touchée. Les hostilités furent suspendues. Suénon et Olaüs se retirèrent à Southampton dans le comté de Hampt. Olaüs alla voir Éthelred, crut devoir embrasser le christianisme, reçut le baptême, et s'engagea à ne plus attaquer l'Angleterre : il partit en effet de Southampton avec Suénon. Mais le roi de Danemarck laissa dans ce port une flotte, dont le commandant eut ordre de veiller au paiement de la somme promise par le roi d'Angleterre.

La Grande-Bretagne jouit d'un peu de repos. Éthelred fait exécuter un projet important. Le comté de Durham, dans le nord de l'Angleterre, était couvert d'épaisses forêts; la plus grande partie de ces bois antiques sont abattus; les terres sont défrichées, la culture s'y établit; on commence d'y bâtir des villes; on y élève des églises. Cette grande entreprise soulage l'âme oppressée par tant de barbarie, de crimes, de trahisons, de destructions et de massacres.

Mais tous ces fléaux allaient recommencer. Éthelred ne peut trouver aussi vite qu'il l'avait cru les sommes qu'il avait promises aux Danois : le commandant de la flotte laissée à Southampton par

le roi de Danemarck croit devoir recommencer la guerre; il fait le tour du comté de Cornouailles, pénètre dans la Saverne, ravage le pays de Galles, porte le fer et le feu jusque dans le comté de Dorset; et pendant qu'il bat les troupes qu'on lui oppose, la division, qui vient si rapidement ajouter à tous les maux d'un peuple malheureux et vaincu, surtout sous un roi pusillanime, règne parmi les commandants de la flotte d'Éthelred, et la rend inutile à la défense de l'Angleterre.

Heureusement pour la Grande-Bretagne, Richard II, duc de Normandie, appelle à son secours les Danois ses compatriotes, et qui ne sont séparés de son camp que par la Manche. Mais, après quelques mois, les Danois reviennent en Angleterre, qu'Éthelred n'a pas su préparer à se défendre; ils ravagent de nouveau le pays de Galles, le comté de Devon, et plusieurs autres contrées occidentales. La terreur les précède; les Anglais épouvantés se dispersent devant eux. Le roi, incapable de toute résolution hardie et généreuse, consterné et saisi d'effroi, n'ose rien entreprendre pour le salut de son royaume. Les Danois, qu'aucune résistance n'arrête, étendent au loin leurs dévastations; ils subjuguent le comté de Dorset, celui de Hampt, l'île de Wight. Le bruit de leur marche victorieuse retentit jusques au nord de l'Angleterre. Les Danois, et les autres hommes du Nord établis depuis long-temps dans les provinces septentrionales, répondent pour ainsi dire aux cris de destruction de leurs anciens compatriotes; ils se lèvent contre

le pays qui les a adoptés; ils tournent leurs armes contre les Saxons, et la malheureuse Angleterre est près d'expirer sous tant de fléaux. Éthelred, n'écoutant plus que les conseils d'une lâche faiblesse, oubliant ce que pourraient les braves Saxons excités et conduits par un roi digne d'eux et de ses devoirs, se soumet à payer aux insolents et cruels ennemis de son peuple trois mille pièces d'or. Des taxes sont établies pour lever ce honteux tribut; on leur donne le nom de *danegelt*. Mais la bassesse n'a jamais rien sauvé; l'abjection d'Éthelred ne délivre pas l'Angleterre : un grand nombre de Danois y fixent leur séjour. Chaque jour ils deviennent plus fiers, plus impérieux, plus absolus dans leurs volontés, plus oppresseurs des Saxons, qui, abattus par leur misère et n'osant leur désobéir, sont contraints de travailler pour ces maîtres orgueilleux; et l'opprobre dont un mauvais roi a couvert une nation digne d'un meilleur sort devient si grand, que, lorsque ces redoutables étrangers paraissent, des voix serviles font entendre, au milieu des acclamations de la crainte, ces mots si extraordinaires, *lords danes*, *lords danois*. L'histoire a conservé ces mots pour l'éternelle punition d'un roi indigne, et la vengeance d'une nation généreuse trahie par sa lâcheté.

On ne conçoit pas comment une fausse politique aveugle Richard II, duc de Normandie, au point de le porter à accorder la main d'Emma, sa sœur, à ce prince, la honte du trône et de sa patrie (1002). Mais la faiblesse, la lâcheté, la crainte

et le déshonneur vont conduire Éthelred à la plus horrible cruauté; il va céder aux affreux conseils de deux monstres. Toutes les atrocités dont l'histoire a conservé les sanglantes images vont être surpassées. On relit en frémissant les récits des historiens indignés, et on ne peut croire à tant de barbarie. Deux scélérats livrés aux furies, Huna, un des généraux d'Éthelred, et Édric Stréon, ajoutent aux terreurs du roi; ils lui parlent d'une prétendue conspiration de Danois qui veulent lui ôter la vie; ils osent lui conseiller le plus grand, le plus impolitique des crimes pour briser le joug des étrangers, que les efforts généreux des valeureux Bretons auraient dû seuls détruire. Le roi, dans son délire, consent à tout. Des ordres terribles partent: le secret est rigoureusement observé; les victimes désignées n'ont aucun soupçon du danger qui les menace.

Le jour funeste arrive; c'est celui de Saint-Brice au mois de novembre; le signal se fait entendre: tous les Danois des provinces de l'ouest et du midi sont massacrés. La cruauté la plus sauvage ajoute aux horreurs du carnage: le sang inonde les marches des autels embrassés en vain par les proscrits dévoués à la mort; ni l'âge ni le sexe ne sont épargnés; le vieillard et l'enfant tombent sur le cadavre de la mère égorgée.

Une sœur du roi de Danemarck, Gunilde, avait épousé un comte anglais, nommé Pulling: son mari et ses quatre enfants sont immolés à ses yeux; elle meurt la dernière, percée de coups de lance,

[redacted]

et prophétisant la vengeance divine. Dans un champ maudit, des femmes sont enterrées vivantes jusques à la ceinture; des dogues féroces et affamés sont lâchés contre elles, les déchirent et les dévorent. Des Danois échappés au carnage portent en Danemarck la nouvelle de tant de barbarie. Suénon, transporté d'indignation et de fureur, jure de venger et sa sœur et sa nation si horriblement outragée; il jure la destruction de la nation anglaise. Son ardeur de vengeance embrase tous les Danois; il rassemble tous ceux qui sont en état de porter les armes; il promet de riches récompenses à tous les étrangers qui voudront marcher sous ses étendards. On se hâte d'équiper une flotte formidable. Son armée s'embarque sur plus de trois cents bâtiments; il met à la voile pour l'Angleterre. On le dirait ministre du courroux céleste.

Il débarque sans opposition sur les rives de Cornouailles (1003). Il s'avance au milieu des flammes qu'il allume jusques à Exeter; il l'investit. Un étranger, un Normand qui y commandait, livre la place: les maisons sont pillées et tous les murs rasés. Éthelred réunit des guerriers; il n'ose se mettre à leur tête. Troublé par tous ses crimes, il tombe pour ainsi dire d'abîme en abîme : il donne le commandement de ses soldats à cet Alfric, duc de Mercie, qui l'avait déjà trahi. Alfric rencontre Suénon, feint une maladie subite, ordonne à ses guerriers de se retirer sans combattre. Le roi de Danemarck dévaste le comté de Wilt, détruit Wilton,

brûle Salisbury, où sa sœur a été assassinée, ravage presque tout le midi de l'Angleterre, va passer l'hiver dans son royaume, mais revient au printemps (1004), descend dans l'Eastanglie; et toujours implacable, réduit en cendres Norwich et plusieurs autres villes.

En vain Ulfketed, qui commandait dans le Norfolk, lui oppose-t-il, quoique Danois d'origine, un courage héroïque et un admirable dévouement à sa nouvelle patrie; Suénon surmonte sa noble et valeureuse résistance. Et comment la victoire n'aurait-elle pas accompagné les étendards du roi de Danemarck? Le plus grand nombre de nobles s'étaient tournés vers le roi que favorisait la fortune; ils s'entendaient secrètement avec lui; les autres, qui haïssaient et méprisaient Éthelred, ne combattaient qu'avec répugnance pour sa cause: le clergé séculier, et surtout les moines, par une avarice et une indifférence pour les intérêts de leur pays, aussi absurdes que coupables, ne voulaient donner aucun subside, et soutenaient ce qu'ils appelaient leurs priviléges et leurs immunités, avec la même obstination que si la Grande-Bretagne avait été dans une paix profonde.

Suénon s'approche de la Tamise; il dévaste le comté de Kent et celui de Sussex. Les champs, ravagés par le fer, par la flamme, et jonchés de cadavres des malheureux cultivateurs, ne donnent plus ni fruits ni moissons. Une famine dévorante vient ajouter ses horreurs à celles de la guerre. Suénon, qui craint de ne pouvoir plus nourrir ses

guerriers, accepte trente-six mille pièces d'or pour une trève, et remonte sur ses vaisseaux.

La foudre vengeresse était cependant toujours suspendue sur la tête d'Éthelred. L'aveuglement était son partage. Le féroce Édric Stréon, l'un de ceux qui lui avaient conseillé l'horrible massacre des Danois, sert secrètement Suénon. Éthelred l'avait créé duc de Mercie; il lui donne la main d'une de ses filles.

(1007) La trève durait à peine depuis un an, lorsque Suénon, regardant la somme énorme qu'il avait reçue comme un tribut annuel, envoie demander avec hauteur trente-six mille pièces d'or. Éthelred prend enfin la résolution d'opposer la force à la force. Il veut réunir une flotte; il ordonne que les possesseurs de terres fournissent un vaisseau pour chaque terrain de trois cent dix *hides*. L'espérance de se délivrer d'un ennemi terrible et irrité renaît dans le cœur des Anglais; ils obéissent à l'ordre d'Éthelred; et bientôt plus de cent bâtiments ou grandes barques de guerre sont réunis dans le port de Sandwich. Mais les rivalités et les inimitiés des nobles l'emportent sur leur devoir le plus sacré. Wulfnoth est accusé de trahison par Brightric, frère du perfide favori Édric Stréon. N'attendant aucune justice dans une cour où ses ennemis sont tout-puissants, il se retire avec vingt vaisseaux montés par des Anglais qui se dévouent à sa fortune, et il prend la résolution de faire des courses sur ses propres compatriotes. Brightric le poursuit avec quatre-vingts bâtiments;

mais la tempête les disperse : plusieurs vaisseaux sont jetés sur le rivage et brûlés par Wulfnoth ; et la dernière ressource des Anglais est évanouie.

(1009) Deux flottes danoises arrivent au printemps suivant. Les Danois ravagent Kent, exigent dix mille livres de la ville de Cantorbéry, et allaient continuer leurs dévastations, lorsque Éthelred, au désespoir, rassemble des guerriers, se met à leur tête, veut couper les Danois qui se rapprochent de la mer chargés de dépouilles : mais le traître Édric Stréon l'alarme, le détourne de donner bataille ; et les Danois se retirent avec tout leur butin dans l'île de Thanet, où ils avaient résolu de passer l'hiver.

Ces guerriers du Nord n'avaient pas eu encore beaucoup de cavalerie; mais ils trouvent dans l'East-anglie une grande quantité de chevaux; ils s'en servent pour monter une partie de leurs troupes. En peu de temps, presque tous les comtés de l'Angleterre subissent leur joug. Ils attaquent Cantorbéry, s'en emparent, la brûlent, massacrent les habitants, immolent un grand nombre de moines et de prêtres; se saisissent de l'archevêque, lui demandent une rançon qu'il ne peut pas payer, et que, par une vertu bien supérieure à la crainte de la mort, il ne veut pas exiger de ses vassaux, et ils ont la barbare cruauté de lui arracher la vie.

Il ne restait en quelque sorte que Londres à Éthelred. Le roi y assemble un grand nombre de nobles; ils lui conseillent de négocier. Il offre de nouvelles sommes aux Danois. Suénon exige qua-

rante-huit mille pièces d'or : on parvient à les lui compter ; il s'embarque.

(1012) Mais peu de temps après il revient avec des troupes plus nombreuses. Il entre dans la rivière d'Humbre ; il se rend maître, sans éprouver de résistance, du Northumberland, de l'Eastanglie, du Westsex, et commence de grands préparatifs pour le siége de Londrès, dont il avait plusieurs fois essayé en vain de s'emparer.

Éthelred, poursuivi par la justice divine, voit qu'il n'y a plus de sûreté pour lui dans ce royaume, dont il a épuisé tous les trésors, et sur lequel il a appelé tant de fléaux. Il se retire secrètement dans l'île de Wight; il envoie auprès de Richard II, duc de Normandie, sa femme Emma, et les deux fils qu'elle lui avait donnés; il sollicite un asile. Richard l'accueille en roi.

(1014) Mais les habitants de Londres regardant la retraite du monarque comme une abdication, veulent pourvoir à leur propre sûreté. Ne croyant pas pouvoir soutenir un nouveau siége, malgré le courage avec lequel ils avaient bravé les forces de Suénon, ils se soumettent au roi de Danemarck. Le reste du royaume suit l'exemple de Londres, et le roi Suénon est proclamé roi de toute l'Angleterre.

Mais son despotisme brise bientôt le nouveau sceptre que la victoire lui avait donné. Il voulut exercer un pouvoir arbitraire sur une nation jalouse de ce qu'elle avait de liberté; il tenta d'annuler ses priviléges; il continua de traiter en en-

nemi le peuple qui l'avait reconnu pour son souverain; il l'accabla d'impôts; il attaqua le clergé et les moines que la superstition rendait si dangereux; il pilla les églises, il ravagea les monastères, il viola le tombeau du roi saint Edmond, dans l'abbaye d'Edmond-Bury, du comté de Suffolk. Son règne fut très court. Il mourut au milieu d'une fête. Il paraît qu'un poison violent termina sa vie, ou qu'il fut frappé par le poignard d'un assassin qui parvint à s'échapper, et à rester inconnu. On prétendit qu'on avait trouvé auprès du cadavre le couteau qui avait dans le temps ôté la vie à saint Edmond, et que cette arme était l'instrument dont s'était servie la vengeance céleste pour punir le profanateur des cendres du saint roi; et dans un siècle encore aussi ignorant et par conséquent aussi crédule que le onzième, ce bruit eut facilement des partisans.

D'abord après la mort de Suénon, les Danois s'empressèrent de proclamer son fils Canut roi d'Angleterre et de Danemarck. Éthelred cependant vivait à la cour de Richard; les Anglais le haïssaient et le méprisaient, mais ils détestaient par-dessus tout les Danois, et ils avaient leur joug en horreur. Ils veulent rappeler Éthelred; ils lui font dire qu'il les trouvera prêts à sacrifier ce qui leur reste de fortune, et à répandre tout leur sang pour chasser les Danois de leur patrie. Éthelred n'ose d'abord compter sur un si grand changement; sa conscience lui rappelle tous ses torts; il envoie auprès des Anglais qui le réclament, son fils Edmond. Le

jeune prince est bien accueilli: Éthelred le suit; il promet de mieux gouverner. Les Anglais veulent tout oublier; ils le reçoivent avec des acclamations; ils jurent de lui être fidèles: ils ne lui demandent que de les conduire contre les oppresseurs qu'ils détestent. De quelle gloire il pouvait couvrir tous ses crimes!

On se rend en foule sous ses étendards. Éthelred, animé par cette ardeur guerrière, sort un moment de sa craintive indolence; il se hâte de chercher son rival. Canut, étonné de la révolution soudaine et si inattendue qui arme tous les Anglais contre lui, ne sait quel parti prendre. Il apprend que son jeune frère Harold veut profiter de son absence pour s'emparer du trône de Danemarck: il ne balance plus; il renonce à soutenir dans la Grande-Bretagne une lutte trop inégale; il se rembarque; il fait voile pour sa patrie. La tempête rejette ses frêles bâtiments auprès de Sandwich. Il fait mettre à terre les otages qu'il avait amenés, et par une suite de cette barbarie que nous retrouvons à l'occident comme à l'orient de l'Europe, il ne les renvoie qu'après les avoir horriblement mutilés, qu'après leur avoir fait couper et le nez et les mains.

Éthelred, délivré de Canut et de son armée, et se croyant paisible possesseur du trône qui lui avait été rendu, retombe dans sa lâche cruauté. Bien loin de tenir la promesse si solennelle qu'il a faite aux Anglais, il leur impose des taxes énormes; il les irrite par des actes d'oppression sans cesse renouvelés. Il sacrifie à son insatiable avarice

deux seigneurs danois qui lui étaient toujours restés fidèles, Morcart et Sigefert; son perfide conseiller, l'exécrable Édric, duc de Mercie, les fait assassiner pendant une assemblée générale, réunie à Oxford. Le roi confisque leurs biens comme si un tribunal les avait condamnés, et Algitha, veuve de Sigefert, est enfermée dans un monastère.

De violents orages désolent l'Angleterre, de grandes inondations couvrent les campagnes et plusieurs villes. Les Anglais croient voir dans ces phénomènes les signes du courroux céleste, excité par l'indigne conduite d'Éthelred.

(1015) Canut reparaît sur les côtes de la Grande-Bretagne. Combien les forfaits d'Éthelred et de son duc de Mercie ont disposé les esprits en faveur du Danois! Il descend à Sandwich avec son armée. Éthelred était malade; son fils Edmond et le terrible Édric Stréon prennent le commandement de l'armée. La grande force d'Edmond l'avait fait surnommer *Côte de fer;* on aimait son courage, on estimait sa capacité. Il s'aperçut bientôt de la perfidie du duc de Mercie son beau-frère; mais il craignit d'un côté le ressentiment d'un grand nombre de Merciens dévoués à leur duc, et de l'autre la colère de son père, entièrement subjugué par Édric, et qui n'aurait jamais pu se persuader que ce traître entretînt une correspondance criminelle avec les ennemis; il se borne dans cette extrémité à partager l'armée, et à se réserver le commandement exclusif d'un des deux corps qui agiront séparément.

Édric voit qu'il est découvert; il se déclare hautement pour Canut, et va le joindre avec ses vassaux particuliers, une partie de l'armée, et quarante vaisseaux.

Canut, aidé par le duc de Mercie, paraît sûr du succès. Les Anglais, qui maintenant détestent plus Éthelred que Canut, accourent en foule vers le prince danois. Edmond parvient à déterminer son père à se mettre à la tête des troupes qui lui restent. Cette résolution, et l'affection qu'on avait pour Edmond, ramènent sous les étendards d'Éthelred plusieurs de ceux qui les avaient abandonnés pour aller se ranger sous ceux de Canut : tout espoir n'est pas encore perdu. Edmond montre à son père qu'une bataille décisive peut seule rétablir ses affaires. Le roi y consent; mais à peine l'ordre est-il donné, qu'Éthelred effrayé suppose que des conjurés veulent le livrer aux Danois, et va se renfermer honteusement dans Londres. Les Merciens ne veulent plus servir la cause d'un monarque aussi lâche; ils se retirent, et tant de défections ont si fort affaibli l'armée d'Edmond, que ce prince ne croit plus pouvoir hasarder une bataille.

Uthred, comte de Northumberland, avait épousé Elfgiva, sœur d'Edmond; il ravageait avec ses guerriers les provinces qui s'étaient déclarées pour les Danois. Edmond croit n'avoir plus d'autre parti à prendre que d'aller joindre son beau-frère avec les troupes qui lui restent. Canut soumet plusieurs comtés du midi; il marche contre Edmond et

Uthred; il les rejette dans le comté de Lancastre; il les presse de si près, qu'Uthred découragé se rend à lui. Canut, trop semblable à son père Suénon, donne la mort à Uthred, et confie à un Danois le comté ou le gouvernement de Northumberland.

Edmond vint trouver son père dans Londres. Éthelred était déjà atteint de la maladie qui devait terminer ses jours; il mourut après trente-sept ans d'un règne aussi honteux que funeste. Les habitants de Londres, et les nobles qui y étaient réunis, proclamèrent Edmond. L'archevêque de Cantorbéry le couronna; mais tous les autres évêques, les abbés, si puissants à cette époque, et un grand nombre de seigneurs, se déclarèrent pour Canut, lui jurèrent fidélité à Southampton, et rejetèrent solennellement la famille d'Éthelred.

Edmond cependant est reconnu dans le Wetsex, et dans plusieurs autres contrées. Canut veut lui enlever la ville de Londres. Il l'assiège; il environne la ville de lignes fortifiées. Il renouvelle une ancienne entreprise; il fait creuser un large canal du côté de la province de Surrey, au-dessus de Londres; il y détourne la Tamise: mais les habitants, dignes, par leur valeur, de leur réputation, résistent à toutes ses attaques; il est obligé de lever le siége, et il va chercher le prince Edmond.

Les deux armées se rencontrent dans le Somerset; la victoire favorise Edmond. Canut se retire à Winchester, et fait assiéger Salisbury.

De nouvelles levées augmentent les armées des deux rivaux; ils vont tenter de nouveau le sort

des combats. Tous deux, par leur valeur et leur habileté, sont dignes l'un de l'autre; la bataille sera terrible. Elle se donne sur les confins de Worcester; on se bat avec fureur; la nuit ne fait que suspendre le combat, que le jour voit se renouveler avec acharnement. Les Danois commençaient à plier, Edmond allait être vainqueur, lorsque le parjure Édric fait mettre au bout d'une lance la tête d'un Anglais qui ressemblait à Edmond, et crie à haute voix que le fils d'Éthelred vient de perdre la vie. Les Anglais consternés se voyaient arracher la victoire par les Danois, qui reprennent courage, lorsque Edmond découvre son visage, parcourt tous les rangs, se fait reconnaître à la force de ses coups, rencontre Édric, lance contre lui une javeline qui perce deux soldats à côté de ce traître, et enflamme les siens d'une telle ardeur, que Canut, malgré son intrépidité, ne peut que conserver le terrain jusques à la nuit, et se retire vers la Tamise à la faveur des ténèbres.

Combien de sang est répandu sur cette malheureuse Angleterre, pour savoir qui, du Saxon ou du Danois, règnera sur cette terre désolée!

Edmond se retira dans le Westsex pour réparer ses pertes. Canut entreprit de nouveau le siége de Londres; il lui importait si fort d'avoir la capitale. Mais quelle nouvelle perfidie n'est pas capable de méditer encore l'abominable Édric?

Il osa aller trouver Edmond; il lui témoigna un si grand regret de ses fautes ou plutôt de ses crimes; il lui promit, avec une si grande appa-

rence de sincérité, la fidélité la plus durable, que le généreux et trop confiant Edmond, bien aise d'ailleurs d'enlever à son adversaire un auxiliaire puissant, parut croire au repentir d'Édric et lui accorda sa grâce.

Il obligea les Danois à lever le siége de Londres, traversa devant eux la Tamise, les attaqua, et en fit un grand carnage. Mais ce prince étant allé dans le Westsex, Canut mit à contribution les comtés de Kent, de Sussex et de Suffolk.

Edmond revint vers les Danois, repassa la Tamise, les battit, et aurait peut-être terminé la guerre, en prenant ou dispersant les vaincus, si, par un conseil perfide, Édric ne l'avait pas engagé à ne pas les poursuivre. Ce duc de Mercie était le mauvais génie de l'Angleterre.

Les Danois se retirent en Essex; ils y reprennent de nouvelles forces; ils y exercent de terribles vengeances contre les partisans du fils d'Éthelred. Edmond résout de frapper un coup décisif. Il va chercher les ennemis; la bataille s'engage; les deux armées sont nombreuses; on se bat avec rage. Edmond fait des prodiges de valeur: la victoire allait couronner sa vaillance, lorsque l'infernal Édric se retire avec toute l'aile qu'il commandait. Les Anglais sont défaits; la plus grande partie des nobles d'Angleterre périssent dans cette funeste journée. L'armée d'Edmond n'existe plus; il ne lui reste que sa constance.

Il traverse presque seul toute la Grande-Bre-

tagne; il se retire à Glocester. Mais que ne peut pas l'amour d'une nation pour son prince? Les Anglais accourent en foule auprès d'Edmond; ils sont prêts à sacrifier, pour leur patrie et pour lui, et leurs biens et leur vie: bientôt le roi a sous ses ordres une nouvelle et valeureuse armée.

Les deux princes se retrouvent en présence l'un de l'autre. Edmond fait proposer à Canut d'épargner le sang de leurs troupes, et de décider leurs différents par un combat singulier. Canut le refuse, mais lui propose des conférences pour la paix. Des plénipotentiaires s'assemblent. L'Angleterre est partagée. Edmond doit régner sur tous les comtés qui sont au midi de la Tamise, sur Londres, et sur une partie de l'ancien royaume d'Essex; tout le reste de la Grande-Bretagne doit reconnaître Canut (1016). Les deux rois approuvent cette division; ils jurent la paix; ils échangent leurs armes; et Edmond allait faire le bonheur du midi de l'Angleterre, lorsqu'Édric, dévoré par la plus ardente ambition, consomme tous ses crimes. Il suborne deux serviteurs d'Edmond: ce grand prince est assassiné à Oxford; et Édric court auprès de Canut demander son salaire.

Le roi danois a horreur du meurtre d'Edmond; mais il dissimule. Il convoque à Londres l'assemblée générale des nobles, qui seuls composaient les états; il ne néglige rien pour obtenir leurs suffrages; il flatte les uns, il intimide les autres; il prétend que le dernier traité passé entre Edmond et lui appelle le survivant des deux à régner sur

toute la Grande-Bretagne. Les nobles se déclarent pour Canut: on le proclame roi de toute l'Angleterre; on le couronne avec pompe.

Il tâche de gagner la confiance du peuple; il déclare qu'il ne reconnaît aucune différence entre les Danois et les Saxons.

La présence des fils d'Edmond ne cesse cependant de l'inquiéter. Il charge un Danois dont il se croit sûr de les conduire en Danemarck. Le Danois, touché de compassion, craint tout pour ces jeunes et malheureux princes; il les conduit vers le roi de Suède, qui a pitié de leur sort, et leur procure un asile honorable auprès de Salomon, roi de Hongrie.

Canut bannit deux frères d'Edmond; mais il restait deux autres fils d'Éthelred II, Alfred et Édouard, que leur mère, la reine Emma, avait conduits auprès de son frère Richard II, duc de Normandie. Il imagine, pour ôter à Richard le désir de soutenir les droits de ses neveux, de lui demander la main d'Emma, et de lui offrir pour lui celle de sa sœur. Richard et Emma croient devoir accepter la proposition de Canut; les deux mariages sont célébrés.

Canut redoutait encore la puissance de quelques grands vassaux. Le duc de Mercie lui était odieux, et il savait que ce duc était capable de tout. Cet Édric eut un jour l'insolence de lui reprocher en public d'avoir trop peu payé cette mort d'Edmond, qui lui avait valu le trône d'Angleterre. « Tu vas, » dit le monarque irrité, recevoir le prix du crime

» exécrable dont tu as l'audace de te vanter. » Et à l'instant la tête du traître, séparée de son corps, que l'on jeta dans la Tamise, fut placée sur le haut de la Tour de Londres.

(1018) Canut bannit ensuite le comte de Northumberland; Turkil, duc d'Eastanglie, s'exila lui-même; plusieurs autres seigneurs furent disgraciés, remplacés dans leurs fonctions, et éloignés du prince; et le roi crut pouvoir imposer sur les Anglais une taxe que l'on a évaluée jusques à quatre-vingt mille pièces d'or, et qui était destinée à payer les troupes danoises, dont il renvoya la plus grande partie dans leur patrie.

Quelque énorme que fût cette somme, elle fut payée avec exactitude. Elle devait délivrer les Anglais des étrangers qu'ils ne pouvaient souffrir; et ils tenaient compte à Canut de la paix qui allait succéder aux guerres les plus cruelles.

(1019) Une invasion des Vandales rappela cependant Canut dans le Danemarck. Il s'embarqua, avec un corps d'Anglais commandé par le comte Godwin, et tous les nobles dont il pouvait craindre l'ambition ou l'humeur inquiète. Enchanté d'une victoire éclatante et décisive remportée par ce comte Godwin contre les Vandales, qui furent dispersés, il lui donna sa sœur en mariage, l'éleva à la plus grande faveur; et, pendant qu'il ne cessait de chercher à diminuer l'autorité excessive usurpée par les grands vassaux pendant les discordes civiles, il ajoutait chaque jour à l'éclat et au pouvoir dont il l'avait revêtu.

(1020) Revenu en Angleterre, il n'avait rien négligé pour que la justice, ce grand besoin des peuples, fût administrée avec exactitude et impartialité. Se conformant à tout ce qui pouvait plaire aux Anglais, il avait bâti des églises dans tous les champs de bataille où le sort des combats avait fait périr des Saxons; il avait fondé des chapelles et des prières, pour implorer de la bonté divine le repos éternel de ces braves et honorables victimes des malheurs de leur patrie; il avait élevé un nouveau couvent à Bary, en l'honneur de saint Edmond, qui y avait été massacré. Il avait réuni les états à Winchester, et y avait proposé plusieurs lois favorables au peuple; il avait voulu qu'on traduisît, pour son royaume de Danemarck, celles qu'Édouard Ier avait données à l'Angleterre. Il avait débarqué en Norwège, à la tête d'une flotte nombreuse, s'en était emparé, et avait obligé Anlaf ou Olave, ou Olaus, le roi des Norwégiens, à se réfugier en Suède et ensuite en Russie. Mais un grand danger menaçait son trône.

(1030) Richard II, duc de Normandie, avait cessé de vivre. Son fils Robert, qui lui avait succédé, avait auprès de lui ses deux cousins Alfred et Édouard, fils d'Éthelred II et d'Emma, sœur de son père Richard. Il veut faire valoir leurs droits, et envoie demander à Canut le trône qui appartient à ces princes. Sa demande est refusée. Il arme une flotte nombreuse; il va traverser le détroit: ses vaisseaux sont brisés ou dispersés par la tempête. Plein de constance dans ses projets, il

prépare une flotte plus puissante encore. Canut voit le danger qui le menace ; il propose un arrangement ; il offre de céder aux deux princes une partie du Westsex. Mais il sait que Robert doit faire un voyage à Jérusalem ; il prolonge les négociations. Le duc de Normandie part pour la Palestine, d'où il ne devait pas revenir ; et Canut reste paisible possesseur de la couronne d'Angleterre.

L'inquiétude que Robert lui avait donnée le porte cependant à examiner les bases de son trône. Il craint que l'assentiment de la nation n'ait pas assez confirmé l'ouvrage de la violence. Plus occupé du présent que de l'avenir, et cédant au torrent qui entraîne son siècle, il a recours à cette puissance si extraordinaire des pontifes suprêmes, qui, élevant l'étendard de Rome chrétienne au-dessus de nations encore si ignorantes et si superstitieuses, prononçaient de redoutables oracles d'où paraissaient dépendre si souvent les destins de la terre. Il va dans cette cité fameuse, dont l'empire a changé de nature, mais s'étend encore sur l'Europe. Le pape, dont cette démarche solennelle sert si bien la constante politique, absout Canut de tout ce que peut lui reprocher la sévère justice, diminue les droits que les archevêques et les évêques d'Angleterre payaient au saint-siége, donne de nouveaux priviléges au collége que les Anglais ont dans Rome, et accorde plusieurs grâces aux pèlerins de la Grande-Bretagne qui iront visiter les tombeaux des apôtres.

Canut fait de magnifiques présents au souverain pontife et à ses principales églises ; il adresse une lettre aux nobles de son royaume ; il exhorte les magistrats à protéger les faibles contre les forts, les pauvres contre les oppresseurs : il voyait qu'il ne pouvait se soutenir contre l'ambition des grands que par l'affection du peuple.

Il part pour le Danemarck, entre de nouveau dans la Norwège à la tête d'une armée, défait celle du valeureux Olaüs, qui y était revenu avec quelques troupes russes, et qui périt dans le combat, s'empare du royaume et d'une partie de la Suède, et reparaît dans la Grande-Bretagne la tête ornée de nouvelles couronnes et de nouveaux lauriers. On lui donne le nom de Grand ; mais la postérité n'a oublié ni tout le sang qu'il a versé, ni les saintes lois qu'il a violées. Toujours juste cependant, elle n'a pas oublié non plus que la fin de son règne fut illustrée par une modération bien rare dans l'âme des conquérants, et par un amour de l'équité qui le fit chérir des Anglais. Elle rappelle aussi que, malgré le voyage qu'il avait fait à Rome, il sut défendre les droits de sa couronne et ceux de son clergé contre les prétentions des pontifes romains ; que, parvenu au plus haut faîte de la puissance, il sut conserver sa raison ; et qu'un vil courtisan lui ayant dit, un jour où il se promenait sur le bord de l'Océan, qu'il était le seigneur de la terre et de la mer, il fit étendre son manteau sur le sable, commanda aux flots de le respecter ; et montrant au flatteur

la vague indocile qui couvrait son manteau, il lui demanda ce qu'était devenue sa puissance suprême sur les éléments.

Canut mourut encore jeune, en 1036. Il avait donné la Norwège à Swein ou Swénon, ou Suénon, un des deux fils qu'il avait eus de son premier mariage. Il avait disposé du Danemarck en faveur de Hardicnute ou Hardicanut, que lui avait donné Emma sa seconde femme. Le trône d'Angleterre fut disputé par ce Hardicanut et par Harold ou Harald, venu du premier mariage de son père comme Suénon.

Un arrangement empêcha une nouvelle guerre civile. Toutes les contrées situées au nord de la Tamise furent cédées à Harold; Hardicanut fut déclaré roi de tous les autres comtés de l'Angleterre; et comme il était encore en Danemarck, on donna la régence de l'Angleterre méridionale à la veuve de Canut, à la reine Emma, qui devait résider à Winchester et gouverner les états de son fils absent, par les conseils du comte Godwin (1036).

Mais Harold s'était emparé des trésors de son pere; il s'en servit avec succès: il séduisit le comte Godwin. Ce ministre parvint à persuader aux West-Saxons que Hardicanut les négligeait; et ses agents secrets les accoutumaient à diriger vers Harold leurs regards et leurs espérances.

Emma découvrit les intrigues de Godwin; elle ne se crut pas assez forte pour soutenir les droits de Hardicanut; elle conçut un autre plan. Mère tendre et reine patriote, elle résolut de placer sur

la tête d'un des fils qu'elle avait eus d'Éthelred II la couronne qu'elle ne pouvait pas conserver sur celle de Hardicanut. Elle dissimula son projet; elle voulut paraître renoncer aux affaires; elle abandonna à Godwin tous les soins du gouvernement; et après avoir passé quelque temps uniquement occupée en apparence à visiter des églises et des monastères, elle proposa à Godwin de faire venir de Normandie ses fils Alfred et Édouard, qu'elle désirait de revoir au moins pendant quelques jours.

Godwin pénétra aisément ses intentions secrètes; mais, bien loin de s'y opposer, il saisit avec une joie féroce une occasion inattendue de servir son ambition extrême, et il conçut un crime affreux.

Il parle le premier à la reine du projet de rétablir l'un des fils d'Éthelred sur le trône de leurs pères; il feint d'embrasser ce projet avec zèle; il détermine Emma à écrire à ses fils. La reine, entièrement abusée, les engage à venir en Angleterre, où les attend la couronne des anciens rois saxons. Ils partent, et arrivent dans leur patrie, suivis de mille Normands dévoués à leur sort.

Leur vue rappelle aux Anglais les grands rois qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'Angleterre, et dont les jeunes princes sont issus; ils les reçoivent avec enthousiasme, ils leur témoignent la plus vive affection. Godwin s'en alarme, et précipite l'exécution de ses desseins perfides; il paraît le plus empressé des vassaux du roi à rendre les plus grands honneurs aux fils d'Éthelred. Mais le

cœur d'une mère ne peut pas être trompé longtemps. La défiance et la crainte entrent dans celui d'Emma; elle ne laisse jamais aller un de ses fils auprès de Godwin qu'en le faisant accompagner par un grand nombre de nobles, et en retenant auprès d'elle le frère de celui dont elle se sépare. Godwin, ne pouvant surprendre ni l'un ni l'autre des fils d'Emma, cesse de dissimuler; il suppose un ordre de Harold; il fait arrêter Alfred; il l'enferme dans le château de Guilford, lui fait crever les yeux, ordonne qu'on massacre les Normands arrivés avec lui, et l'envoie dans un monastère d'Éli, où la misère et le désespoir terminent bientôt les jours du prince infortuné.

Édouard, instruit du malheur de son frère, se sauve en Normandie; et Emma, accusée de trahison par l'horrible Godwin, et bannie par les états, se retire auprès de Baudouin, dit le Barbu, comte de Flandre, et qui avait épousé sa nièce, la fille de Richard, duc de Normandie.

Hardicanut ne quittait cependant pas les rivages du Danemarck. Godwin tout-puissant remet au roi Harold la couronne du Westsex, et ce prince est proclamé souverain de toute l'Angleterre. On nomme Harold *Hare-Foot*, ou *Pied de lièvre*, à cause de la rapidité de sa course; surnom bien peu digne d'un roi, et qui peint l'esprit du siècle. Mais bientôt il impose une taxe énorme sur un peuple déjà rebuté par la dureté de son caractère. On le déteste d'autant plus qu'il abandonne plus d'autorité à Godwin et à ses complices. On n'espérait

pas de voir Édouard secouru par des Normands, divisés entre eux, et dont le duc était encore mineur. Tous les vœux appellent Hardicanut; plusieurs grands vassaux le sollicitent de venir s'emparer d'un trône qui lui a été donné; ils lui promettent de le soutenir de toutes leurs forces. Sa mère se joint à eux. Il cède, il équipe une flotte, il vient à Bruges auprès d'Emma (1040). Il y apprend que Harold a cessé de vivre; il se rend en Angleterre; il y est reçu avec des transports de joie par des vassaux que son frère avait tant mécontentés, et par un peuple si malheureux; Godwin lui-même s'empresse de lui rendre hommage. Mais combien il était indigne de tant d'empressement! Il punit par un crime féroce l'affreux traitement que Harold a laissé subir à Alfred; il venge un fratricide par un fratricide. Il fait déterrer le corps de Harold; on coupe la tête du cadavre, et on le jette dans la Tamise; et après s'être rendu, autant qu'il était en lui, coupable d'un forfait plus grand encore que celui de Harold, il imite celui qu'il a voulu punir, et surpasse par ses vexations le tyran dont la mémoire était exécrée. La nation anglaise est menacée d'une horrible famine; il veut sans pitié la contraindre à payer une taxe énorme. Plusieurs Anglais se révoltent. Les habitants de Worcester massacrent les percepteurs de l'impôt qui leur est odieux. Le roi fait marcher contre eux des troupes commandées par Godwin, duc de Westsex; Léoffric, duc de Mercie, et Siward, comte du Northumberland. La ville est détruite; les ha-

[redacted]

bitants sont mis à mort; et la haine des Anglais pour Hardicanut ne cesse de s'accroître.

Le roi cependant témoignait beaucoup d'attachement à Emma, sa mère, qui était venue auprès de lui; il avait aussi reçu avec affection Édouard, son frère utérin. Encouragé par cet accueil, Édouard demande justice de la mort de son frère Alfred. Alfric, archevêque d'York, accuse Godwin d'avoir été le complice de l'assassinat du jeune prince. Le roi allait faire juger Godwin, lorsque ce duc de Mercie imagine de faire à Hardicanut un présent magnifique. Il lui fait hommage d'une grande barque, sculptée avec beaucoup de soin, superbement dorée, et montée par quatre-vingts soldats dont les lances et les épées sont d'un grand prix, et dont chacun porte un bracelet d'or du poids de seize onces (1040). Le roi permet à Godwin de se purger par serment; le duc de Westsex jure qu'il n'a eu aucune part à la mort d'Alfred; et, malgré les efforts d'Édouard, on le renvoie absous.

Hardicanut ne vécut pas long-temps sur le trône qu'il déshonorait (1042); il mourut subitement des suites de ses débauches. La dynastie danoise finit avec lui. Les Anglais, profondément irrités de l'insolence et des outrages des Danois qui avaient accompagné Hardicanut, prirent les armes contre eux, et les immolèrent; et la nation établit une fête, nommée Hock-Holiday, pour célébrer l'anniversaire du jour où elle fut délivrée du joug de l'étranger.

Mais à quelles bassesses l'ambition ne peut-elle pas réduire? On persuada à Édouard qu'il ne pour-

rait monter sur le trône que par le crédit de Godwin, beau-frère de Canut Ier, duc de Westsex, comte de Kent, grand-trésorier du royaume, et dont le fils était comte d'Oxford et de Hereford. Le fils d'Éthelred s'abaissa jusques aux plus humbles supplications envers celui qu'il avait poursuivi comme meurtrier de son frère ; il ne rougit pas de lui promettre de ne se conduire que d'après ses avis ; il consentit à épouser Édithe, la fille de l'assassin d'Alfred. Godwin, qui ne croyait pas les circonstances encore favorables au projet secret qu'il avait formé d'élever sa famille sur le trône, assembla les états, leur peignit avec force tous les maux que les Danois avaient fait souffrir à l'Angleterre, leur proposa pour roi le fils d'Éthelred, le descendant des monarques saxons, leur promit que ce prince serait soutenu par toutes les forces de la Normandie ; et tous les suffrages se réunirent en faveur d'Édouard.

(1043) Pendant les règnes de Harold et de Hardicanut, Suénon, fils de Canut dit le Grand, de ce Canut que les historiens ont nommé le premier dans la série des rois d'Angleterre, et le second dans celle des souverains du Danemarck, avait commandé dans la Norwège, que son père avait conquise sur Olaüs.

Magnus, le fils de cet Olaüs, que nous avons vu mourir glorieusement les armes à la main, et qu'on a honoré comme un saint, était parvenu à chasser Suénon de la Norwège et à recouvrer les états de son père.



Peu de temps avant cette époque, les Scandinaves, et particulièrement les Norwégiens, ne connaissaient que des monnaies étrangères, et ne faisaient leurs échanges qu'avec ces monnaies, des marchandises et des lingots d'or ou d'argent. Canut-le-Grand avait le premier fait frapper des monnaies en Danemârck. On remarquait cependant des progrès assez sensibles de la civilisation dans cette Scandinavie, dont, peu de siècles auparavant, les habitants à demi sauvages n'étaient que d'intrépides pirates ou d'agrestes pêcheurs de rivages, souvent battus par la tempête et couverts de frimas, ou des chasseurs infatigables de vastes et froides forêts. Les rois de Suède avaient cherché à encourager l'agriculture, et à joindre de nouvelles ressources et de nouveaux moyens de défense ou d'attaque à ceux que pouvaient leur donner les produits des mines de cuivre déjà exploitées, et les pêches abondantes de quatre grands lacs.

Les Suédois étaient encore peu éloignés du temps où ils se servaient presque exclusivement de caractères particuliers nommés *runor*, et que l'on voyait tracés sur ces *pierres runiques* dressées dans un si grand nombre de contrées suédoises, auprès des tombeaux, et gravés sur les mesures qui présentaient des espèces de calendriers perpétuels.

Mais vers le nord-est de l'Europe, la civilisation était bien plus favorisée encore.

Vladimir Ier, le fils de Sviatoslaf, régnait encore sur la Russie en 989. La nation russe, devenue presque toute chrétienne, à l'exemple de

son souverain, adopta vers cette époque l'*ère du monde* employée à Constantinople, dont les empereurs avaient donné leur sœur Anne en mariage à Vladimir.

Ce prince fonda dans le territoire de Suzdal une nouvelle ville à laquelle il donna son nom, et où il établit sa résidence. Les Petchenègues firent souvent des incursions dans ses états. Et voyez les usages militaires de ces peuples et des Russes, vers la fin du dixième siècle.

En 993, les Russes et les Petchenègues étaient près de combattre les uns contre les autres. Les deux armées étaient en présence. Le prince des Petchenègues s'avance, et propose à Vladimir de faire décider du sort des deux armées par le combat de deux guerriers. Le prince russe accepte. Un vieillard offre pour combattant le cinquième de ses fils : le jeune homme paraît, arrête dans sa course un taureau indompté et furieux, l'abat et le met en pièces. Vladimir le choisit. On donne le signal du combat. Le Petchenègue ne voit qu'avec dédain la jeunesse de son adversaire; mais attaqué, saisi, pressé dans les bras vigoureux du jeune Russe, il est renversé et expire sur la poussière. Les Petchenègues, effrayés, se dispersent. Les Russes les poursuivent, et, malgré leurs promesses, en massacrent le plus grand nombre. Le vainqueur est placé par Vladimir au rang des *boyards* ou des grands de la Russie; et le nom de Péréiaslavle est donné en son honneur à la ville que le prince fait bâtir sur le champ de bataille.

Les Petchenègues cependant reprirent les armes, et vinrent assiéger une des villes russes. Vladimir perdit la bataille qu'il livra pour la secourir. Il fut blessé, et ne sauva sa vie qu'en se cachant sous un pont. De plus grands malheurs l'attendaient. Il perdit son épouse; il perdit un fils qu'il chérissait; et Jaroslaf, un autre de ses fils, se révoltant contre lui, refusa de payer le tribut qu'il devait comme prince de Novogorod, et eut recours aux armes des Varaigues (1015). Vladimir se crut obligé de marcher contre son fils rebelle; mais le chagrin abrégea ses jours, et il mourut avant d'arriver auprès du camp de Jaropolk. L'ombre ensanglantée du frère qu'il avait immolé dans sa jeunesse dut rendre ses derniers moments terribles; il dut voir l'effet inévitable de la justice céleste dans la rébellion de son fils: les préceptes divins de la religion de Jésus avaient changé son cœur en éclairant son esprit. Il fut regretté comme un père par ceux qu'il avait gouvernés; et il avait mérité cette récompense des princes bienfaisants. Nul malheureux n'allait à son habitation sans en revenir consolé; des chariots portaient des secours à ceux que leurs infirmités ou leurs maladies retenaient dans leurs chaumières. Il fit défricher des déserts, et y établit des colonies. Des artistes de l'empire d'Orient vinrent apprendre aux Russes à fondre les métaux et à sculpter le bois. Ils élevèrent, sous les ordres de Vladimir, des églises, et d'autres grands édifices publics; il fonda des évêchés, dont la métropole fut à Kiow; et d'habiles maîtres de la



Grèce enseignèrent dans des maisons d'éducation bâties près des bords du Borysthène.

Avant d'embrasser le christianisme il avait eu cinq femmes et de nombreuses concubines; après son baptême, il n'eut que la princesse Anne de Constantinople.

Il fut assez heureux pour qu'on vît fleurir pendant son règne, Nestor, le premier historien de la Russie. Ce Nestor, recommandable par son esprit et son érudition, vivait dans un couvent de Kiow. Il assura par sa chronique la renommée de Vladimir, que la postérité a distingué par le nom de Grand, et que les chrétiens ont honoré comme un saint.

Ce prince n'eut cependant pas une prévoyance assez forte et assez indépendante de l'esprit de son siècle, pour ne pas faire une faute à laquelle n'avaient pas pu échapper tant de grands rois européens. Il divisa sa monarchie; il la partagea en grands apanages ou souverainetés particulières; il donna une de ces souverainetés à chacun de ses enfants. Il en avait dix; l'aîné de ces enfants n'était que son fils adoptif; il se nommait Sviatopolk: la veuve de son père Iaropolk en était enceinte lorsque Vladimir l'avait épousée; il était le neveu du souverain et le cousin des enfants de ce prince.

D'abord après la mort de son oncle il s'empara de Kiow. Boris, le fils aîné de Vladimir, était absent; il commandait une expédition contre les Petchenègues: son armée voulut le placer sur le trône; il se contenta de la principauté de Rostof, que son

père lui avait donnée. L'affection des Russes ne s'en porta que davantage vers lui. Sviatopolk en conçut de la jalousie. Il sut qu'on le haïssait; il résolut la mort de Boris. Quatre assassins pénétrèrent dans la tente de ce malheureux prince, le percèrent de coups, le jetèrent expirant sur un chariot, et le conduisirent au barbare Sviatopolk, qui ordonna qu'on achevât de lui ôter la vie.

Il redoutait Gleb, un autre fils de Vladimir, et qui ignorait encore le trépas de son père. Il lui fait dire que Vladimir, atteint d'une maladie mortelle, veut le voir avant de cesser de vivre. Gleb se met en route: on lui apprend successivement la mort de son père et l'assassinat de Boris; des satellites de Sviatopolk lui annoncent que sa dernière heure est venue, et on l'égorge sans pitié. L'église chrétienne a placé Boris et Gleb dans son martyrologe, l'un sous le nom de Romain, et l'autre sous celui de David.

Le féroce Sviatopolk s'apprête à immoler de nouvelles victimes. Sviatoslaf, prince des Drewliens, apprend les malheurs de sa famille, se hâte de prendre la fuite, et veut se sauver en Hongrie. Des émissaires du tyran l'atteignent sur les monts Krapacks et le massacrent.

Un autre fils de Vladimir, ce Jaroslaf qui s'était révolté contre son père, et qui commandait à Novogorod, devait craindre le même sort que ses trois frères. Les Varaigues, qui l'avaient aidé dans sa rébellion, veulent profiter de sa terreur et piller Novogorod. Les habitants de cette ville les repous-



sent, et en tuent un grand nombre. Les Varaigues irrités demandent vengeance à Jaroslaf lui-même, et menacent de l'abandonner. Jaroslaf, entouré de dangers, prend la plus injuste et la plus funeste résolution; il punit les Novogorodiens de leur valeureuse défense: il en condamne plusieurs à perdre la vie. Se repentant bientôt, cependant, d'une détermination qui ne lui rend pas l'attachement des Varaigues et va le priver de ses sujets, il assemble les Novogorodiens; il a le noble courage d'avouer ses torts, il en gémit, il déplore sa fatale erreur; il les conjure, il les presse, il les touche, il les détermine à oublier le massacre des leurs, et à le défendre contre son frère; il marche à leur tête, et rencontre Sviatopolk sur les bords du Borysthène.

Le fleuve sépare les armées; trois mois s'écoulent, et aucune des deux n'ose le passer. Un vaivode de Kiow insulte les guerriers de Novogorod; à l'instant ils frémissent, deviennent furieux, demandent à grands cris le combat, passent pendant la nuit le Borysthène, et exécutent avec joie l'ordre de Jaroslaf, qui veut que leurs barques soient brûlées.

Sviatopolk effrayé prend lâchement la fuite; il se retire auprès de son beau-père Boleslas, duc ou roi de Pologne. Jaroslaf entre sans obstacle dans Kiow.

(1018) Un incendie réduit en cendres cette ville de bois. Jaroslaf la rebâtit, l'embellit, en agrandit l'enceinte, et repousse loin de ses nouveaux

murs les Petchenègues qui viennent l'attaquer.

Il apprend que Boleslas veut venger son gendre Sviatopolk, et recouvrer des contrées polonaises conquises par Vladimir. Il rassemble ses guerriers et s'avance jusques au Bog. Boleslas est déjà sur la rive opposée. Un vaivode de Kiow insulte l'ennemi, comme sur les bords du Borysthène. Boleslas s'élance dans le fleuve, les Polonais le suivent avec ardeur; les Russes ne peuvent soutenir leur impétuosité. Jaroslaf s'échappe; Boleslas soumet Kiow, remet le trône à son gendre, et distribue ses troupes dans des quartiers d'hiver.

Remarquez cependant l'horrible ingratitude du farouche Sviatopolk. Il doit la couronne à Boleslas, et il fait égorger les Polonais dans plusieurs de leurs quartiers. Boleslas, révolté de cette atrocité, n'ôte pas cependant la principauté de Kiow à son barbare gendre; mais il l'abandonne, enlève ses trésors, ses principaux boyards, la princesse Predslave, réunit à ses états les pays désignés par le nom de Russie-Rouge, et rentre dans la Pologne.

(1019) Jaroslaf, encouragé par le départ de Boleslas et par la haine des Russes contre son frère, rassembla bientôt une nouvelle armée; il promit de nombreux troupeaux aux Varaigues, en obtint de grands secours, se présenta devant Kiow, et entra en dominateur dans la ville que Sviatopolk se hâte d'abandonner. Cet indigne neveu de Vladimir reparut bientôt cependant à la tête d'une armée de Petchenègues. Le combat fut terrible, il dura trois jours: Jaroslaf fut vainqueur.

La terreur affaiblit la raison du fugitif Sviatopolk; le remords déchira son âme; toutes ses victimes se montrèrent à ses yeux fascinés; un fer vengeur brillait dans leurs mains: *Je suis frappé*, s'écria-t-il dans un transport horrible; et il mourut en forcené.

L'âme va être soulagée par la noble générosité de Jaroslaf.

(1021) Polotsk, son neveu, saccage Novogorod, et emmène un grand nombre de prisonniers. Jaroslaf le poursuit, lui enlève ses captifs, lui pardonne, et au lieu de le punir ajoute à son apanage.

Polotsk fut digne de Jaroslaf; sa fidélité envers son oncle fut inébranlable.

(1028, 1030, 1031) Plusieurs années après, Jaroslaf entra en Livonie, soumit les Tehoudes, bâtit dans leur pays la ville de Derpt, ou Dorpat, profita des divisions de la Pologne, reprit la Russie-Rouge, distribua dans plusieurs contrées encore désertes de ses états un grand nombre de prisonniers polonais; donna à Vladimir, son fils aîné, la principauté de Novogorod, et repoussa une nouvelle invasion des inquiets Petchenègues.

Vers cette même époque, il tenta une entreprise qui coûta la vie à un bien grand nombre de Novogorodiens. Ils portèrent leurs armes jusques aux monts Ourals, connus aussi sous le nom de monts Riphées, *de portes*, *de roches*, et *de ceintures de fer*, et qui défendaient la Russie contre de trop fréquentes invasions de hordes orientales. Au reste il devait être la gloire et faire le bonheur de la

[redacted]

Russie. Et par quel repentir il devait expier ce grand délit de sa jeunesse, cette insurrection contre son père, cette coupable résistance que tant de qualités devaient faire oublier!

C'était en 992 que Boleslas Ier dit Chrobri, ou l'intrépide, et le vainqueur de Jaroslaf, avait succédé à son père Miécislas Ier, que les Polonais avaient choisi pour leur souverain, et qui avait justifié leur choix. Le christianisme se répandait chaque jour davantage parmi les Polonais, encore si voisins de l'état demi sauvage. On bâtissait des églises dans plusieurs de leurs contrées. Leur zèle était ardent et féroce comme leurs mœurs. Des peines atroces, ou de fortes amendes, punissaient les manquements aux préceptes de l'église. Les nobles, ou guerriers, prouvaient leur foi en tirant le sabre pendant qu'on lisait l'évangile devant eux.

Boleslas avait repris Cracovie sur les Bohémiens; perfide et cruel autant qu'audacieux, il y avait attiré son parent, le confiant Boleslas III, duc de Bohême, sous le prétexte de terminer leurs différents, lui avait fait brûler les yeux avec une lame ardente de cuivre, et avait ordonné que toute sa suite fût massacrée. Ayant fait la guerre aux Prussiens, sous le prétexte de venger la mort de saint Adalbert, évêque de Gnesne, il avait conquis une grande partie de leur pays et une portion de la Silésie, ravagé ensuite les frontières de l'Allemagne, pénétré dans le centre de la Saxe, et demandé la paix à l'empereur Henri, qui l'avait vaincu en Silésie.

En 1015, son fils Micislas, ou Miécislas, voulant

engager le duc Udalric de Bohême à faire une alliance avec son père, lui demanda une entrevue. Udalric, au milieu de la conférence, le fit prisonnier et le livra à l'empereur. Boleslas, indigné de cette perfidie, entra dans la Bohême, et obtint, par un traité, en 1018, non seulement que son fils lui fût rendu, mais que la Pologne fût affranchie de l'hommage auquel l'empire, ou plutôt le royaume de Germanie, l'avait assujettie.

Il défit Jaroslaf, le prince de Russie, lorsque ce dernier, en 1022, voulut faire une irruption dans la Pologne; et son fils Miécislas II, ou Mésico, celui que l'empereur Henri avait gardé long-temps prisonnier, lui succéda en 1025.

Miécislas perdit, par sa lâcheté, les conquêtes que l'intrépide Boleslas avait faites dans la Germanie. Il se plongea dans la débauche; sa femme Richense, fille d'un comte palatin du Rhin, fit divorce avec lui. Il mourut dans la honte.

Casimir Ier, fils de Miécislas, était encore peu âgé; sa mère Richense prit les rênes du gouvernement; mais son administration ayant mécontenté les nobles, elle se retira en Saxe, auprès de son parent, l'empereur Conrad.

La France était moins barbare que le reste de l'Europe. Richense voulut que Casimir, qu'elle avait emmené, allât étudier à Paris. Le jeune prince fut conduit au célèbre monastère de Cluny; il y prit l'habit religieux; et bien loin de penser à recouvrer la couronne de Boleslas, il désira d'être diacre.

reur le culte des chrétiens venir, jusque dans les forêts et les montagnes de la Pannonie et de la Dacie, renverser celui de ses aïeux, pour lequel on lui avait inspiré un attachement ardent. Il déclara la guerre à son neveu ; mais Étienne le défit, lui enleva ses états et les réunit à son royaume de Hongrie. Toujours vaillant guerrier et hardi capitaine, il traversa les hautes montagnes qui le séparaient des Bulgares et des Slaves, les vainquit, tua leur duc de sa propre main, et remporta dans sa capitale des richesses qu'il employa à doter les églises qu'il avait élevées.

Quelques années après, il partit pour une nouvelle et grande expédition. Conrad-le-Salique, roi de Germanie, avait donné la Bavière à son fils Henri. Ce duché appartenait à Émeric, fils d'Étienne et le plus proche héritier, par sa mère Gisèle, de son oncle l'empereur Henri II, dont la Bavière était devenue le patrimoine héréditaire. Étienne, ayant réclamé en vain la succession qui devait appartenir à son fils, prend les armes, entre en Bavière, et, suivant l'absurde et féroce coutume de son siècle, la ravage, et dévaste le pays qu'il ne veut conquérir que pour le conserver.

(1030) L'année suivante Émeric meurt. La guerre n'a plus d'objet : Étienne fait la paix.

Ce prince cessa de vivre en 1038. L'église romaine l'a placé au rang des saints; et sa mémoire a été si vénérée, que les Hongrois ont voulu se servir de sa couronne pour le sacre de leurs rois. Le système féodal s'établissait cependant en Hon-

grie comme dans les autres contrées de l'Europe. Les comtes et les barons qui possédaient de grands domaines avaient deux sortes de vassaux nobles ou guerriers, et auxquels on donnait le nom de cavaliers ou de chevaliers lorsqu'ils combattaient à cheval; on distinguait parmi ces vassaux ceux qui tenaient des fiefs presque héréditaires (*milites prædiales*), et ceux que les barons et les comtes soudoyaient pour les suivre au milieu des combats (*milites servientes*).

La reine Gisèle, la veuve d'Étienne Ier, parvint à faire élire par les Hongrois un étranger nommé Pierre, un fils d'Othon Orséolo, duc de Venise; elle devait gouverner sous son nom. Ils se repentirent bientôt de leur choix: toutes les places étaient données à des Italiens ou à des Allemands; des exactions ne cessaient d'accabler le peuple, et les persécutions étaient le partage de ceux qui réclamaient l'autorité des lois.

(1042) La tyrannie de Pierre et de Gisèle produisirent un terrible soulèvement. Les états s'assemblèrent; Pierre fut déposé et chassé de la Hongrie : et on a écrit que Gisèle, objet d'un plus grand ressentiment, fut mise à mort par les Hongrois.

Pendant les règnes de Géisa, d'Étienne et de Pierre, la Bohême présentait aussi le spectacle d'une civilisation naissante combattant contre la barbarie. Boleslas II, duc des Bohémiens, voit un grand nombre de ses sujets prendre les armes pour soutenir le culte de leurs ancêtres et se sous-

[redacted]

traire au christianisme qu'on leur commande d'embrasser. Boleslas remporte sur eux une grande victoire : apôtre barbare et féroce de la religion la plus douce, dont il méconnaît le divin esprit, il ordonne aux vaincus le baptême ou la mort. Les insurgés se soumettent au baptême. Le duc se retire plein de sécurité ; ses guerriers le précèdent sans ordre. Les vaincus reprennent les armes, poursuivent Boleslas, l'atteignent, sont près de l'enlever ; mais les guerriers du duc apprennent le danger que court leur souverain ; ils accourent, Boleslas combat à leur tête : les insurgés sont taillés en pièces ; et des monceaux de cadavres entassés au milieu des bois sauvages de la Bohême sont le triste monument d'un fanatisme déplorable.

(999) Boleslas III succède à son père. Privé de la vue par une horrible perfidie de Boleslas I[er], duc de Pologne, il se démet de la puissance souveraine en faveur de son frère Jaromir.

(1002) Le nouveau duc, ne pouvant résister à une nouvelle invasion des Polonais, commandés par Boleslas I[er], se retire en Saxe auprès de l'empereur Henri II. L'empereur le ramène dans ses états à la tête d'une armée, et le confirme dans sa souveraineté.

(1006) Six ans après, Udalric, frère du duc, arrive de la Bavière avec un corps de troupes ; il séduit les vassaux. On accuse Jaromir de vexations contre les Bohémiens et contre les étrangers ; l'empereur l'abandonne ; Udalric s'empare du duché. On lui livre son frère ; il lui fait crever les yeux

et le renferme dans un château. Il lutte contre des vassaux qui aspirent à sa couronne, contre les Polonais, contre l'empereur roi de Germanie. La fille d'un laboureur, nommée Bozéna ou Béatrix, lui donne un fils qui lui succède, en 1037, sous le nom de Brzetislas ou de Brétislas Ier.

(1038) Brétislas porte la guerre en Pologne, prend Posnanie, Gnesne, et d'autres villes, transporte en Bohême un grand nombre de Polonais, leur donne des terres à cultiver, défait l'armée de l'empereur Henri III, qui s'avançait sans précaution au milieu des forêts dont la Bohême était encore couverte, défend Prague sa capitale contre ce même empereur; revenu dans ses états avec des forces nouvelles, fait la paix, et s'empare de la Silésie (1039). On l'avait surnommé le Guerrier et l'Achille.

Des dévastations, des pillages, des incendies, des surprises, des massacres, des déserts agrestes et des champs mal cultivés, arrosés sans cesse par le sang de guerriers avides et féroces, voilà l'histoire de la Bohême pendant la première moitié du onzième siècle.

Pendant qu'un nouveau peuple se formait ainsi au milieu de funestes et sanglantes convulsions, un ancien royaume dont les provinces avaient vu l'éclat d'une brillante civilisation presque éteint par la barbarie, commençait de se dissoudre. Rodolphe III tenait depuis plusieurs années le sceptre de la Bourgogne transjurane, ou d'Arles et des deux Provences. Il était fils de Conrad-le-Pacifique



et de Mathilde, fille de Louis-d'Outremer, roi des Français. Faible et paresseux, il avait abandonné son autorité à un ministre qui ne cessait d'en abuser. Un de ses vassaux est dépouillé de son patrimoine (1001) : tous les autres, depuis long-temps mécontents et factieux, se soulèvent, prennent les armes, battent l'armée du roi et le mettent en fuite. Le mépris suit sa défaite ; on le brave, on l'outrage, on veut le déposer (1016). Rodolphe, accablé par le malheur et par l'âge, va trouver à Strasbourg l'empereur Henri II de Bavière, le fils de sa sœur Gisèle. Il n'avait pas d'enfants : il déclare l'empereur son neveu héritier de son trône, et implore son secours. Henri II entre en Bourgogne, assemble les états, pourvoit au maintien de la paix et de l'autorité royale, exige des otages et les emmène en Allemagne.

Les peuples de Bourgogne applaudissent à des mesures qui détruisent le pouvoir tyrannique des grands qui les oppriment. Ces vassaux, dépouillés de la force qu'ils avaient usurpée, viennent lâchement se jeter aux pieds du roi qu'ils ont tant humilié ; ils lui jurent une soumission fidèle ; ils le conjurent de ne pas les faire passer sous la domination d'un prince étranger. « Vous le savez, lui » disent-ils, les Bourguignons ne doivent pas avoir » d'autre roi que celui qu'ils ont élu. » Rodolphe se laisse toucher ; il retourne auprès de son neveu : on rompt le traité qui appelait Henri à la couronne de Bourgogne.

(1018) Cependant Henri tenait, quelque temps

après, une diète à Mayence : Rodolphe vient de nouveau réclamer son assistance contre les seigneurs de Bourgogne qui ont violé leurs derniers serments. L'empereur remet une armée à Werner, évêque de Strasbourg ; l'évêque remporte la victoire sur les vassaux de Rodolphe, et la Bourgogne est de nouveau pacifiée.

Mais la défaite ne change pas le caractère turbulent et l'humeur dominatrice des grands vassaux bourguignons : leurs séditions recommencent à la mort de celui qui les avait vaincus (1024). Rodolphe institue de nouveau un héritier ; il veut que son royaume passe à Conrad-le-Salique, successeur de Henri. Ce Conrad avait épousé Gisèle, née de Gerberge, sœur de Rodolphe, et d'Herman II, duc de Souabe. Rodolphe confirma à Bâle, par un nouveau traité, le choix qu'il avait fait de Conrad ; et lorsqu'il se vit près de mourir, il lui envoya ses ornements royaux (1032).

Eudes II, comte de Champagne et de Blois, fils de Berthe, sœur aînée de Gerberge, prit en vain les armes pour faire valoir les droits qu'il croyait avoir à la couronne de son oncle.

Conrad, entré dans la Bourgogne avec un grand nombre de guerriers, fut élu roi, par les grands et par le peuple, dans l'abbaye de Payerne. Il soumit à son obéissance les seigneurs et les villes qui refusèrent de le reconnaître ; il remit au comte Humbert, surnommé *aux blanches mains*, le gouvernement d'une partie de son nouveau royaume, que Rodolphe son prédécesseur avait confiée à Bérald,

père de Humbert, et dont la maison de Savoie est issue. Mais sous le règne de ses successeurs, et même avant la fin du sien, il se forma dans la Bourgogne un si grand nombre de souverainetés particulières et héréditaires, sous la suzeraineté de l'empire, que les rois des Bourguignons n'eurent plus qu'un vain titre.

D'ailleurs ces rois de Bourgogne, cédant à une fausse politique et croyant se donner des partisans fidèles, ne contribuèrent pas peu eux-mêmes au démembrement de leurs états, en accordant les droits régaliens à la plupart des prélats de leur royaume. Ils donnèrent le titre d'exarque à l'archevêque de Lyon, celui de prince aux archevêques de Besançon et d'Embrun, aux évêques de Bâle, de Lausanne, de Belay, de Genève et de Grenoble, et celui de comte à l'archevêque de Vienne, et aux évêques de Valence, de Gap et de Die.

Au reste, la plus grande partie des souverainetés échappées aux rois de Bourgogne devaient revenir successivement sous la domination des rois des Français, et les autres se réunir à la ligue helvétique.

Dès le commencement de l'époque dont nous nous occupons, cet empire d'Occident et ce royaume de Germanie, auxquels Conrad devait réunir celui d'Arles ou de Bourgogne, n'avait à sa tête qu'un enfant de huit ans : tel était l'âge de l'empereur Othon III ; sa mère, l'impératrice Théophanie, gouvernait en son nom. Ce fut sous sa régence, qu'en 988 le margraviat de Brandebourg fut repris sur les Slaves, par la valeur de Dedon, comte de Wel-

tin, et que plusieurs historiens ont regardé comme la souche de la maison de Saxe.

Le pape Jean XV, que plusieurs auteurs nomment Jean XVI, à cause d'un Jean, fils de Robert, mort très peu de temps après son élection, et que cependant ils veulent compter parmi les pontifes de Rome, occupait le siége apostolique depuis 985. Le patrice et préfet Crescence, le fils de la seconde Théodora, l'avait chassé de Rome, et s'était emparé de toute l'autorité vers 987. La régente Théophanie crut sa présence nécessaire en Italie: aidée de Hugues, duc de Toscane, fils du comte Hubert, et petit-fils de Hugues, roi d'Italie, elle y calma bien des troubles et des agitations; mais elle y mourut en 991; et Othon III n'ayant encore que onze ans, sa grand'mère l'impératrice Adélaïde, la veuve d'Othon Ier, et la fille de Raoul II, roi des deux Bourgognes, revint à la cour, et se chargea de la régence.

Le pape gouvernait l'église de manière à inspirer un grand mépris aux Romains. Son avarice était extrême et sans honte.

Suivant le père Mabillon, on comptait alors à Rome soixante églises de chanoines, quarante monastères d'hommes soumis à la règle de saint Benoît, et vingt couvents de filles qui suivaient la même règle; et, malgré le nombre immense des partisans naturels du chef suprême des deux clergés, Jean XV ne jouissait d'aucune influence: c'était Crescence qui régnait; la violence soutenait son autorité. Le pape effrayé écrivit au roi de Germanie, implora son

appui, et l'invita à venir recevoir la couronne impériale dans l'ancienne capitale du monde.

(996) Othon se rend en Italie, à l'âge de seize ans; il apprend à Ravenne la mort du pape. On élit à la place de Jean un proche parent de l'empereur, Brunon, fils du duc de la France rhénane, et de Luitgarde, sœur d'Othon II. Brunon prend le nom de Grégoire V, et couronne son cousin, dont la présence apaise ou suspend les mouvements désordonnés des habitants de Rome. Othon III règle que, conformément à l'exemple de Charlemagne, les rois d'Italie seront sacrés à Monza; et il publie, suivant quelques historiens, un édit par lequel il déclare fausse la prétendue donation faite par Constantin au saint-siége, mais assigne la marche d'Ancône pour l'entretien de l'église et de la maison des pontifes de Rome.

Grégoire V sollicite et obtient de l'empereur la grâce de Crescence. Othon croit l'Italie pacifiée, Rome soumise, Crescence désarmé; il repart pour l'Allemagne.

(997) Mais à peine ce jeune prince a-t-il repassé les Alpes, que le patrice soulève les Romains contre le pape à qui il devait sa grâce, fait déposer Grégoire, et élire à sa place un évêque de Plaisance, qui prend le nom de Jean.

Othon laisse le gouvernement de la Germanie à sa tante Mathilde, abbesse de Quedlinbourg, et accourt en Italie. Tous les orages se dissipent à son approche: il entre dans Rome à la tête de son armée; il y ramène Grégoire. Tout se soumet; il

dépose Jean, que mutilent ses ennemis ou des satellites de l'empereur. Crescence se renferme dans le môle d'Adrien; Othon l'assiège, l'engage à se rendre, lui promet la vie, et, violant indignement la foi donnée, ordonne qu'on lui coupe la tête et qu'on suspende son cadavre.

Jean languissait cependant dans une prison obscure. Un saint personnage, nommé Nil, Calabrois comme l'ancien évêque de Plaisance, demande la grâce de son ami : Othon y consent; mais Grégoire inflexible veut qu'on l'amène devant lui, déchire les habits de l'évêque infortuné, commande qu'on le promène honteusement dans Rome monté sur un âne, et le visage tourné vers la queue. Saint Nil se retire indigné, et menace Grégoire de la colère céleste. On s'est plu à trouver l'accomplissement de la prédiction de Nil dans la mort de Grégoire, qui n'atteignit pas la fin de l'année.

(999) Othon fit élire à sa place le fameux et savant Gerbert, archevêque de Ravenne, le premier Français qui soit monté sur le trône pontifical.

Né en Auvergne, Gerbert avait été successivement moine de l'abbaye d'Aurillac, abbé de Bobio en Lombardie, écolâtre de l'église de Reims, instituteur de Robert, fils du roi des Français, archevêque de Reims, instituteur d'Othon, et enfin archevêque de Ravenne. Ses connaissances étaient si étendues pour son siècle qu'on le croyait magicien; il les avait puisées dans les écoles des Sarrasins en Espagne. On a écrit que c'était à lui que

l'Europe devait l'introduction des chiffres indiens et de la numération décimale, que les Arabes ou Maures de la péninsule espagnole lui avaient fait connaître. On lui a rapporté aussi l'invention des horloges, dont le mouvement était réglé par un balancier.

(1000) Othon, tranquille pour l'Italie, entreprit un pèlerinage au tombeau de saint Adalbert, évêque de Prague, que les habitants de la Prusse, à qui il était allé prêcher l'évangile, avaient mis à mort, et dont Boleslas, duc de Pologne, avait fait enterrer à Gnesne le cadavre qu'il avait racheté. Othon avait eu une grande amitié pour Adalbert. Il fonda à Gnesne un archevêché en faveur du frère de son ami, et soumit à cette nouvelle métropole les évêchés de Cracovie, de Breslau et de Colberg, malgré les réclamations de l'évêque de Posnanie et de l'archevêque de Magdebourg.

Vers le même temps, le pape Sylvestre II donna aux abbés de Fulde le titre de primat des abbés des Gaules et de la Germanie; et vers la même époque, Boleslas, souverain de la Pologne, fit hommage à l'empereur, roi de Germanie, des contrées polonaises voisines de la Wartha, et, suivant certains auteurs, Othon III érigea la Pologne en royaume.

(1001) L'année suivante, Othon tint à Aix-la-Chapelle les états d'Allemagne, et voulant témoigner son admiration pour Charlemagne, il fit ouvrir le tombeau de ce grand empereur. Il en fit ôter une croix d'or qui pendait au cou de Charles, sa

couronne, son sceptre, son épée, et une partie de ses vêtements. Il crut ne pouvoir pas laisser à ses successeurs des ornements plus propres à rappeler d'augustes souvenirs.

Les Romains cependant brisaient leurs fers toutes les fois que l'empereur s'éloignait de l'Italie : la distance diminuait la force qui comprimait leur ancienne ardeur pour la liberté. Ils reprirent les armes contre Othon en 1002. Il repassa les Alpes, et leur livra bataille. Une lance dorée était portée devant lui par l'évêque d'Hildesheim, vice-chancelier de l'empire, comme une marque de souveraineté; mais le sort trahit la valeur de ses troupes; il fut repoussé et contraint de se retirer à Ravenne.

On a écrit qu'il s'y confessa à saint Romuald, et que, par le conseil de cet évêque, il entreprit à pied le pèlerinage du Mont-Gargan, situé auprès de Manfrédonie, et qu'on a nommé depuis Mont-Saint-Ange. Dans un siècle plus éclairé, saint Romuald aurait donné à Othon un avis plus utile au bonheur de l'empire.

Ce prince mourut dans la Campanie en 1002, n'ayant encore que vingt-deux ans. On a cru que la veuve du patrice Crescence avait, par le poison, vengé sur lui la mort de son époux. Sa piété a été fort louée par l'église de Rome. Parmi les étranges effets de cette piété extraordinaire, on a remarqué le désir qu'il eut d'avoir un habit sur lequel toutes les scènes de l'*Apocalypse* fussent représentées en broderie. Cette envie était peu importante; mais un autre résultat des idées qu'il avait puisées dans

[redacted]

la société de saint Adalbert et de saint Romuald, et que Sylvestre II ne voulut pas ou ne put pas dissiper, devait être recueilli avec soin par les évêques de Rome, et cité bien des fois au milieu des terribles discordes de l'empire et du sacerdoce. Dans une charte donnée à Paterno peu de temps avant sa mort, il voulut prendre solennellement le titre de *Serviteur des apôtres*.

De violents orages vont maintenant troubler la Germanie; mais à mesure qu'ils se dissiperont, on verra paraître un nouvel ordre politique, dont l'influence s'étendra sur plusieurs siècles.

Othon, en mourant, avait désigné pour son successeur son beau-frère Ézan ou Érenfroy, comte palatin. Il avait chargé l'archevêque de Cologne de lui porter les ornements impériaux. Mais Henri, duc de Bavière, fils de Henri-le-Querelleur, petit-fils de Henri-l'Oiseleur, roi de Germanie, et arrière-cousin germain d'Othon III, fait arrêter l'archevêque de Cologne qui passe par la Bavière, lui enlève les insignes de l'empire, annonce ses prétentions à la couronne, et ne néglige rien pour s'assurer des suffrages des Bavarois. Un grand nombre d'états germaniques offrent néanmoins cette couronne si désirée par Henri, à Othon, duc de la France rhénane, et petit-fils, par sa mère Luitgarde, de l'empereur Othon Ier; mais Othon les refuse et leur recommande le duc de Bavière. Ékart, duc de Thuringe et margrave de Misnie, se donne un parti puissant parmi les Saxons et les princes slaves; mais il est assassiné par les fils du comte de Nord-

heim. Ses partisans se réunissent à ceux d'Herman, duc de Souabe, que favorisent non seulement ses vassaux, mais encore ceux de la Lorraine.

Au milieu de ces évènements, Henri se fait élire par les Bavarois et par les princes de la France rhénane. Il est sacré à Mayence par l'archevêque de cette métropole. Il marche vers la Saxe, y reçoit l'hommage des Saxons, qui lui présentent une lance sacrée, fait couronner à Paderborn la reine Cunégonde, sa femme, et fille de Sigefroy, comte de Luxembourg, reçoit à Duisbourg les soumissions de la diète du royaume de Lorraine, et se fait proclamer et couronner solennellement une seconde fois à Aix-la-Chapelle, par les mains de l'archevêque de Cologne.

Le duc de Souabe renonce alors à toutes ses espérances, et prête serment de fidélité à Henri de Bavière.

De nouveaux troubles cependant vont agiter l'Allemagne.

Henri de Bamberg, margrave de la Bavière septentrionale, s'était réuni à son cousin germain Ernest, margrave d'Autriche, pour concilier à Henri les suffrages des Bavarois. Le nouveau roi lui avait promis le duché de Bavière; mais il change d'avis, veut donner ce duché à son beau-frère le comte de Luxembourg, et, pour ne pas paraître infidèle à sa promesse, il déclare qu'il ne peut en disposer qu'avec le consentement des états bavarois, qui ont joui pendant long-temps du droit d'élire leurs ducs. Les deux margraves offensés prennent les armes

contre leur souverain, mais ils sont obligés d'avoir recours à la clémence de Henri, qui leur pardonne; et dans une diète tenue à Ratisbonne il confère le duché de Bavière, avec le consentement des états bavarois, à Henri, comte de Luxembourg, frère de la reine Cunégonde, et il l'en investit en lui donnant un étendard.

Les Italiens cependant s'étaient empressés, après la mort d'Othon, d'élire roi d'Italie Ardouin ou Harwig, margrave ou marquis d'Yvrée et d'Hippo-Reggio. Henri força le passage des Alpes et celui de la Brenta, s'empara de Pavie, fut couronné par les mains de l'archevêque de Milan, du consentement du clergé, des nobles et du peuple de Lombardie (1004); tint une assemblée générale à Porto-Longone; revint en Allemagne; présida une diète provinciale de la Souabe à Zurich, y pourvut à l'administration de cette province pendant la minorité du duc; donna, dans la diète de Ratisbonne, l'investiture du duché de Bohême à Jaromir; s'empara de ce duché, dont Boleslas, duc ou roi de Pologne, qui l'avait envahi, lui refusait l'hommage, y replaça Jaromir sur le trône ducal, et contraignit Boleslas à restituer la Lusace et plusieurs pays situés entre l'Elbe et l'Oder.

Une nouvelle guerre appela bientôt Henri vers la Flandre. Baudouin, dit Belle-Barbe, qui en était comte, s'était emparé du comté de Valenciennes. Le roi d'Allemagne s'arrangea avec Baudouin; il l'investit, dans la diète d'Aix-la-Chapelle, de ce comté de Valenciennes et de l'île de Walcheren.

(1007) Dans cette même diète, il donna le comté de Cambrai à l'évêque de cette ville, et le duché de la basse Lorraine à Godefroy-le-Barbu, fils de Godefroy comte de Verdun, et de la maison des comtes des Ardennes.

Peu de temps après, dans un concile national, ou plutôt dans une diète de Francfort, il fonda l'évêché de Bamberg, du consentement des archevêques, des évêques, des ducs et des comtes. L'évêque de Wurtzbourg, dans le diocèse duquel était Bamberg, exigea qu'on lui donnât le district de Meinungen; et le pape Jean XVII ou XVIII ne confirma l'établissement de cet évêché, qu'il soumit immédiatement au siége de Rome, qu'à condition d'une redevance annuelle de cent marcs d'argent et d'un cheval de bataille; redevance pour le rachat de laquelle, quarante ans plus tard, la ville de Bénévent fut cédée au pape par l'empereur Henri III.

On a écrit que Henri II, en fondant ce siége de Bamberg, avait voulu que les grands officiers du royaume d'Allemagne fussent en même temps grands officiers héréditaires de cet évêché; et en effet on a vu pendant plusieurs siècles l'électeur de Bohême avoir le titre de grand échanson de Bamberg, celui de Bavière de grand sénéchal, celui de Saxe de grand maréchal, celui de Brandebourg de grand chambellan, et de grands princes perpétuer ainsi jusque vers la fin du dix-huitième siècle une des bizarreries du dixième.

Cependant les hostilités avaient recommencé avec Boleslas, duc ou roi de Pologne; un traité



peu favorable à Henri les termina. Boleslas conserva les provinces que Henri lui disputait; il ne devait payer aucun tribut. Le roi de Germanie, se contentant d'une vaine suzeraineté, donna à Boleslas l'investiture de ces provinces; il la lui donna avec beaucoup de solennité, dans une diète tenue à Enersbourg, pendant laquelle il investit aussi de la Bohême Udalric qui l'avait usurpée, et qu'il n'osait en dépouiller. Cette paix et ces cérémonies forcées étaient de mauvais augure pour la nouvelle expédition que Henri allait faire en Italie. Le marquis d'Ivrée s'était bientôt remontré à la tête d'une armée, après le départ de Henri pour l'Allemagne. La Lombardie gémissait sous son joug. Le patrice Jean, fils de Crescence, s'était emparé à Rome du pouvoir souverain. Le pape Benoît VIII implorait le secours de Henri; les états de Lombardie l'appelaient à grands cris. Il fut plus heureux que ne le présageaient les succès du roi de Pologne et ceux du duc de Bohême. Le marquis d'Ivrée se renferma dans ses forteresses. Henri II et la reine Cunégonde allèrent à Rome.

Suivant des chroniques contemporaines, ils se rendirent en cérémonie à l'église de Saint-Pierre. Douze sénateurs romains les accompagnaient: six de ces sénateurs étaient sans barbe; les autres avaient une barbe très longue et s'appuyaient sur des bâtons. Quels singuliers représentants de ceux qui avaient fait trembler le monde!

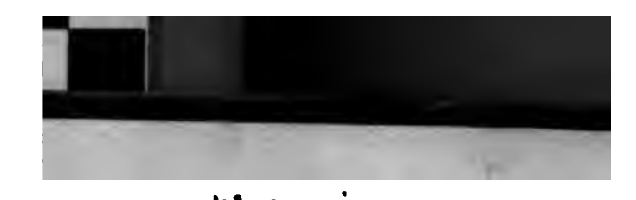
On pouvait encore pendant long-temps avoir recours aux comédies politiques; mais écoutez les

paroles du pape ; voyez quels progrès avaient faits les prétentions des pontifes depuis Pepin ; et qu'il y avait loin de Henri II à Charlemagne !

(1014) Benoît VIII s'était avancé au-devant de Henri et de Cunégonde jusque sur les marches du parvis de la basilique. « Voulez-vous, dit-il à » Henri, être le défenseur de l'église romaine et » garder en toutes choses fidélité à moi et à mes » successeurs ? » Henri répond qu'il le veut. Le pape l'introduit dans le temple, lui donne l'onction royale, place la couronne impériale sur sa tête et sur celle de Cunégonde, reçoit la couronne du roi de Germanie, que Henri désire qu'on suspende sur l'autel des saints apôtres, et met dans les mains de l'empereur un globe d'or orné de cercles de pierreries, surmonté d'une croix, et que l'on a cru conservé dans le trésor de l'empire jusque vers la fin du dix-huitième siècle.

A quoi servent cependant au *fidèle du pape* sa nouvelle couronne, son globe, ses douze sénateurs ? Il rend un moment la justice dans la basilique du Vatican.

Se mêlant de ce qui ne le regarde pas, après avoir abandonné pour un vain appareil les droits des peuples et des rois qui lui étaient confiés, ayant la dévotion d'un moine et non pas la religion d'un monarque, il s'étonne de ce qu'on ne chante pas pendant la messe le symbole de Nicée que le célébrant récitait à voix basse, et il engage Benoît VIII à le faire chanter. Mais les Romains, qui n'aiment ni le pape ni l'empereur, insultent les



troupes de Henri ; le trouble et le carnage remplissent Rome agitée ; l'empereur se croit forcé de sortir de Rome : il abandonne l'Italie à toutes les tentatives du marquis d'Ivrée.

Il passe par la France pour retourner en Allemagne ; il va à Verdun, il visite l'abbaye de Saint-Vanne. La vie d'un cénobite lui convenait bien mieux que celle d'un monarque ; il veut renoncer au trône, embrasser l'état monastique, se renfermer dans un cloître. L'abbé Richard gouvernait alors l'abbaye de Saint-Vanne. Rien ne peut mieux peindre Henri II et, ce qui est bien plus important, le onzième siècle, que ce que nous trouvons dans la vie de saint Richard, dans la chronique d'Albéric, dans les annales de Mabillon. Henri entrait dans le monastère appuyé sur Heimon, évêque de Verdun, et sur l'abbé Richard. Touché de tout ce qu'il voit, il prononce ce verset du psaume XXXI : « C'est ici le lieu de mon repos pour tous les siècles ; voici le lieu de ma demeure, parceque je l'ai choisi. » L'évêque et l'abbé crurent aisément l'abdication de l'empereur funeste aux intérêts des églises, et, suivant les chroniques, à celui de l'empire. Richard conduit Henri dans le chapitre ; il assemble tous ses religieux ; il demande à l'empereur s'il est vrai qu'il veuille quitter le monde et prendre l'habit de religieux. L'empereur répond, en répandant des larmes, que, par la miséricorde de Dieu, son dessein est de vivre jusques à sa mort dans le monastère, sous l'obéissance de l'abbé et dans la compagnie des frères. « Voulez-vous, con-

» tinue Richard, être obéissant jusques à la mort » à la règle de l'ordre et à l'imitation de Jésus-» Christ? — Je le veux. — Dès aujourd'hui je vous » reçois comme mon religieux ; je me charge » de la conduite de votre âme; et j'espère qu'avec » la crainte de Dieu vous m'obéirez dans tout ce » que je commanderai. — Je suis prêt à vous » obéir en tout, s'écrie Henri. — Et moi, reprend » Richard, je vous ordonne de continuer de gou-» verner l'empire et de veiller à sa prospérité, se-» lon la justice. » L'empereur se soumet aux ordres de l'abbé, se promet de consulter sans cesse celui qu'il regarde comme son père, et reprend le chemin de la Germanie.

(1010) Le marquis d'Ivrée continuait toujours d'agiter l'Italie; mais accablé de vieillesse et d'infirmités, sentant sa fin prochaine, et son épée lui échappant pour ainsi dire des mains, il se retira dans une abbaye voisine de Turin, y déposa sur l'autel la couronne achetée par tant de traverses, cessa bientôt de vivre, et rendit par sa mort un peu de tranquillité à l'Italie, qui se soumit à Henri II.

Les Sarrasins avaient pénétré dans la Toscane. Benoît VIII se montre digne de gouverner des Romains : il assemble tous les évêques et les défenseurs des églises, et marche contre les ennemis. Les musulmans ont l'avantage pendant trois jours : la victoire se déclare ensuite pour les chrétiens; les Sarrasins sont massacrés ou dispersés. Mais voici la férocité du siècle qui rend la victoire hor-



rible. La femme du chef des Sarrasins tombe au pouvoir du vainqueur; on lui coupe la tête: le chef irrité se retire en Sardaigne, et fait crucifier plusieurs chrétiens.

Pendant que l'évêque de Rome remplit en cruel mais vaillant guerrier les devoirs de monarque, Henri dégrade la dignité de l'empire. La guerre ayant recommencé avec Boleslas, roi de Pologne, Henri consent au traité de Bautzen ou de Budissin qui avilit la Germanie et brise honteusement les liens qui attachaient la Pologne au royaume allemand. Tant de faiblesse et de lâcheté indigne et encourage à l'indépendance les Slaves et les Venèdes; ils ne veulent plus obéir à un monarque qui n'a que les vertus du cloître; et n'ayant aucune crainte de sa vengeance, non seulement ils prennent les armes pour se soustraire à son pouvoir, mais encore ils ravagent les frontières de la Saxe et abolissent dans leurs forêts le culte de la religion chrétienne, qu'ils regardent comme la marque d'une sujétion qu'ils rejettent. Pourquoi Henri n'était-il pas resté dans les murs de Saint-Vanne?

Son sceptre n'ayant plus d'autorité, les vassaux civils et ecclésiastiques usurpent la souveraineté indépendante. Ils n'ont plus recours à la justice du roi; ils soutiennent par la force et la violence ce qu'ils appellent leurs droits. La guerre éclate entre le comte de Hollande et l'évêque d'Utrecht, le duc Godefroy de la haute Lorraine et le comte de Metz.

Mais pendant que ces troubles sanglants ajoutent aux malheurs du onzième siècle, des évènements en apparence peu importants annoncent le retour de la lumière et présagent un meilleur ordre de choses. Les Pisans et les Génois commençaient de lutter avec avantage et contre les rois et les grands vassaux de l'Italie, et contre les Sarrasins qui depuis si long-temps infestaient leurs rivages. Le commerce de l'Europe s'était principalement réfugié chez eux et chez les Vénitiens. Ils étaient près de préluder à de grandes conquêtes: l'amour de la liberté nourrissait dans leurs murs un noble courage au milieu de l'esprit de négoce et d'industrie; ils annonçaient déjà quelles seraient leurs richesses et la puissance de leurs armes. C'est par eux que la civilisation devait commencer à reparaître. Heureux ces trois peuples et l'Europe entière, si de funestes rivalités ne les avaient pas sitôt et si souvent opposés les uns aux autres!

Les Maures portaient de nouveau l'effroi sur les rivages italiques; c'était fréquemment de la Sardaigne qu'ils partaient pour leurs redoutables expéditions. Benoît VIII, qui ne cessait de vouloir délivrer l'Italie de leurs brigandages, eut recours aux Pisans. Ce peuple avait des vaisseaux: il attaqua les Arabes dans leur fort; il s'empara de la Sardaigne, et s'y maintint contre les Génois, qui, profondément prévoyants, enviaient, pour leur commerce et pour l'accroissement de leur puissance, la possession d'une île si heureusement située et dont l'importance n'a jamais paru de-

[redacted]

voir être aussi grande qu'elle pourrait le devenir.

Cependant si les Sarrasins de Sardaigne avaient été vaincus, combien les Arabes répandus dans l'Italie méridionale étaient encore à craindre!

Une grande partie de cette contrée favorisée d'un si heureux climat obéissait au duc de Bénévent. Une principauté avait été établie à Capoue par l'empereur Othon Ier; Salerne reconnaissait des princes particuliers; de grandes portions de la Pouille et de la Calabre dépendaient encore des empereurs grecs de Constantinople, qui les faisaient gouverner par un katapan ou vice-roi. Naples et Gaëte étaient devenues indépendantes; un grand nombre de territoires avaient été envahis par les Arabes; et au milieu de toutes ces dominations si diverses et si mêlées et où l'on voyait s'élever à de si petites distances les croix grecques, les croix latines, et les croissants des musulmans, des guerres sans cesse renouvelées, des succès rapides et variés, des défaites soudaines, des limites perpétuellement déplacées, un mélange confus d'idées civiles et religieuses de toute espèce, entretenaient le trouble, l'incertitude, le désordre, et de déplorables calamités.

(1020) Le prince de Capoue avait abandonné le parti de Henri ; les Sarrasins faisaient de nouveaux progrès dans la Calabre; l'empereur d'Orient annonçait de grands projets sur l'Italie. Benoît VIII veut sauver Rome; il connaît le caractère de Henri; il craint la sorte d'apathie du moine de Saint-Vanne. Il va en Allemagne pour le déter-

miner à défendre la capitale de la chrétienté latine. Comment le religieux si docile de l'abbé Richard n'aurait-il pas cédé, malgré sa nonchalance, aux instances du pontife suprême?

Henri traverse les Alpes, tient à Vérone une diète où il termine plusieurs différents qui divisaient et affaiblissaient l'Italie septentrionale, reprend Capoue, soumet les princes de Salerne, fait reconnaître l'autorité impériale dans la ville ou république de Naples, reprend les villes dont les Grecs s'étaient emparés, repousse les musulmans, et distribue des terres voisines de la frontière à de braves Normands qui, possédés comme leurs compatriotes de l'amour des expéditions hasardeuses et lointaines, avaient servi sous ses étendards, et s'engagèrent à défendre les états de l'empire contre tous leurs ennemis, et particulièrement contre les Sarrasins.

On a écrit, que lors de ce voyage du pape en Allemagne, Henri, toujours dévoué au saint-siége, donna à Benoît VIII un diplôme par lequel il confirmait les donations faites à l'église romaine par ses prédécesseurs, et particulièrement celle de la ville de Rome, et de l'exarchat de Ravenne, mais sous la réserve expresse de la souveraineté de l'empereur. Quel mélange de prétentions contraires, de réserves, de concessions! Qu'auraient dit les conquérants du monde, si on leur avait annoncé qu'un roi des Germains confirmerait à un pontife le don de leur ville immortelle?

Ajoutons cependant que pendant cette condes-

[redacted]

cendance de Henri, un synode ou concile national, convoqué et présidé par l'archevêque de Mayence, défend d'avoir recours à l'église de Rome, sans le consentement de l'évêque diocésain.

(1023) C'est vers le même temps que Henri eut une entrevue sur les rives du Chier, près de Luxembourg, avec Robert, roi de France, à qui il fit la première visite.

Bientôt après il mourut en Saxe, après avoir désigné pour son successeur Conrad, duc de Franconie.

Il n'avait pas eu d'enfants de la reine Cunégonde, et d'après les bollandistes, il avait fait vœu de chasteté. Ce vœu ridicule, et coupable dans un époux et dans un roi, était digne de la barbarie du siècle, et de la piété si peu éclairée du moine de Saint-Vanne. Quoi qu'il en soit, en lui finit la dynastie des empereurs de la maison de Saxe. Il fut mis au nombre des saints, cent vingt-huit ans après sa mort, par le pape Eugène III. On l'avait appelé le père des moines, et en effet il n'avait pas mis de bornes à ses largesses envers le clergé.

C'est sous les grands monarques qui connaissent leur siècle et qui prévoient les progrès de l'opinion, que s'établissent sans secousses les heureuses institutions ; c'est sous les princes faibles, qui ne savent ou ne peuvent vouloir, que naissent spontanément et se fortifient d'autres institutions plus ou moins utiles ou nuisibles aux droits et au bonheur des peuples, suivant que des hasards favorables ou funestes, la sagesse ou la violence, l'égoïsme

ou le patriotisme des hommes influents les ont produites ou maintenues.

Le règne de Henri II a été l'époque de plusieurs établissements politiques plus ou moins importants pour la Germanie et pour l'Italie.

Un usage établi depuis le rétablissement de l'empire d'Occident ne permettant pas au prince élu pour remplir le trône des Césars de prendre le titre d'empereur avant qu'il eût été sacré à Rome, Henri II portait avant son couronnement celui de *roi des Romains*, adopté depuis par la chancellerie germanique, et employé même par le pape Benoît VIII, qui data une de ses bulles des années du règne de Henri, *invincible roi des Romains*. Ce fut aussi sous Henri II que l'on commença à se servir d'un grand sceau, appelé *sceau de la majesté* (*sigillum majestatis*), et sur lequel le prince était représenté assis sur son trône.

Mais ce qui est bien plus digne d'attention, c'est que, sous le gouvernement de ce même Henri, les diètes reprirent une telle autorité, qu'aucune résolution publique ne pouvait être adoptée que de leur consentement, et qu'un historien contemporain des empereurs de la maison de Saxe, Ditman, comte de Walbek, et évêque de Meersebourg, appelle les états germaniques les coopérateurs de Henri, et les colonnes de l'empire.

Ils jouissaient en effet du droit d'élire les rois d'Allemagne ou de Germanie, futurs empereurs de Rome, de leur donner des tuteurs, de proposer ou ratifier les lois, d'autoriser les aliénations des do-

maines de la couronne, de concourir à l'établissement de nouvelles principautés, de décider de la guerre et de la paix, de prononcer sur les affaires de leurs membres, de juger et de condamner les grands vassaux rebelles.

Les membres des diètes pouvaient d'ailleurs, comme chefs et en quelque sorte souverains de leurs principautés, contracter des alliances avec leurs pairs et avec les princes étrangers, envoyer à ces mêmes princes des légats ou ministres publics, faire la guerre, bâtir des forteresses, transmettre leurs fiefs à leurs fils, convoquer les états de leurs provinces, et présider dans ces assemblées au jugement de leurs vassaux. Ils s'annonçaient dans leurs actes comme régnant *par la grâce de Dieu;* et au droit d'employer cette formule, regardée comme un privilége de la souveraineté, ainsi qu'aux autres droits que nous venons d'énumérer, ils pouvaient réunir, par des concessions spéciales du roi ou de l'empereur, ceux de faire battre monnaie, d'établir des foires, d'exiger des péages, de rendre la justice, de posséder de ces mines d'or qu'on avait déjà découvertes en Allemagne, et d'admettre dans leurs principautés ces malheureux juifs proscrits dans tant de contrées, et qui n'avaient dans aucune d'asile assuré contre la violence et la persécution.

Les empereurs n'avaient en quelque sorte conservé d'autres prérogatives régaliennes que celles de convoquer les diètes et d'en fixer la durée, de conférer les fiefs vacants avec l'assentiment des

états provinciaux, de percevoir les revenus de l'empire, qui consistaient dans les produits des domaines impériaux, les péages, les mines d'or et d'argent, la capitation des juifs, les tributs des Slaves, des Venèdes, et d'autres peuples; de faire frapper des monnaies, de faire administrer la haute justice dans les états auxquels ils n'en avaient pas conféré le droit, d'établir des foires, de constituer des villes, de donner les droits de cité, de décerner le titre de roi aux grands vassaux, de réunir des conciles, d'en diriger les délibérations, de toucher les revenus des grands bénéfices pendant leur vacance, de succéder aux biens des ecclésiastiques, d'accorder ou de refuser leur confirmation à l'élection des pontifes de Rome, de disposer des archevêchés et des évêchés, en consultant ou sans consulter le vœu du clergé, ou du moins d'approuver ou de rejeter le choix des évêques élus par les chapitres, les pasteurs, les nobles ou hommes libres des diocèses, et celui des archevêques nommés comme les évêques, mais avec le concours des prélats suffragants, et enfin d'investir les archevêques, les évêques et les abbés en leur remettant la crosse et l'anneau.

Cependant l'influence du clergé s'accroissant sans cesse avec la trop docile piété de Henri, les églises de la Germanie réunirent bientôt les prérogatives les plus étendues aux plus vastes possessions territoriales.

Des droits régaliens, et, par exemple, celui de battre monnaie et d'établir des péages, ainsi que

des redevances pour la sûreté des routes, leur furent accordés; et des villes considérables, de grands domaines, et même des comtés, formèrent leurs patrimoines.

Othon Ier avait cru tempérer les effets dangereux de tant de privilèges et de richesses, en attachant aux églises des *avoués* ou *vidames* que l'empereur devait nommer, et qui devaient administrer toutes leurs propriétés et toutes leurs dépendances; mais ces vidames, et les *sous-avoués*, leurs lieutenants, servirent par leurs excès et par leurs rapines le désir qu'avait le clergé de se soustraire à leur tutelle; et sous Henri II, ainsi que sous d'autres rois de Germanie, non seulement les charges des avoués furent réunies aux églises dont ils devaient régir les biens, mais encore on donna à ces mêmes églises la préfecture et l'avouerie impériale des villes où résidaient les évêques ou les archevêques.

Othon Ier avait attaché l'office d'archichancelier d'Allemagne à l'archevêché de Mayence; ce fut sous Henri II que l'archevêque de Cologne devint archichancelier d'Italie. Au reste, dans ces temps barbares, les séculiers étaient trop étrangers aux lettres pour que les fonctions d'archichancelier ne fussent pas confiées à des prélats.

Les églises de Germanie et d'Italie commencèrent aussi, sous Henri II, à être un asile inviolable pour les criminels qui pouvaient parvenir à s'y réfugier. Ce droit, si contraire au véritable esprit de la religion chrétienne, a été bien souvent funeste; mais qui oserait élever la voix avec trop

de sévérité, en voyant dans ces temps de troubles, de barbarie et d'anarchie, où tant de petits tyrans, échappant à l'autorité des lois et à la puissance souveraine, opprimaient le faible et poursuivaient l'innocent, le sanctuaire du Dieu de justice et de bonté être impénétrable à la violence, et donner au malheur une protection et une sûreté qu'il ne pouvait plus trouver devant des tribunaux corrompus ou impuissants?

D'ailleurs, comment les rois allemands, décorés du titre d'empereur, auraient-ils pu soumettre au joug des lois, et à la légitime puissance souveraine, les papes, ces chefs suprêmes du clergé, ces pontifes dont les exemples et la volonté étaient si souvent la règle des églises? Empereurs de la Germanie, bien plus que de l'Italie et de Rome, comment auraient-ils pu fixer leur trône dans la ville des Césars, dans la véritable capitale de l'empire d'Occident? Pouvaient-ils être long-temps éloignés des grands vassaux de la Germanie, si redoutables à leur prince, et des Polonais, des Hongrois, des Danois, et des autres peuples inquiets et guerriers, toujours prêts à ravager les frontières de l'Allemagne?

Mais les circonstances si graves dans lesquelles ils se trouvaient ne leur imposaient pas seulement l'obligation de résider presque toujours en Allemagne, ils devaient en parcourir fréquemment les différentes provinces.

Le besoin de consommer dans leurs domaines la plus grande partie des revenus qu'ils en retiraient ne contribuait pas peu à ces courses presque

[redacted]

perpétuelles; et c'est à cause de ces voyages si souvent renouvelés qu'ils convoquaient les diètes, tantôt à une frontière du royaume, et tantôt à l'extrémité opposée. Certains princes trouvaient bien dure cette nécessité de se transporter très souvent à de grandes distances de leur résidence, pour assister aux assemblées des états; et voilà pourquoi, en 1023, Henri II dispensa l'abbé de Saint-Maximin de ces courses onéreuses, et commit le comte palatin pour voter à sa place. On ne connaissait pas encore cette manière de faire représenter le suffrage d'un absent.

Cette même raison, et des motifs analogues, déterminèrent plusieurs vassaux à convertir leurs fiefs en *alleux* ou propriétés *allodiales*, et indépendantes des obligations de la vassalité; et d'un autre côté des désirs d'une très différente nature, et particulièrement celui d'exercer de l'influence dans les affaires publiques, portaient plusieurs possesseurs d'alleux ou *francs alleux*, à dégrader la nature de leurs domaines, à les réduire en fiefs, et à les soumettre à un suzerain.

Cependant ce n'était pas seulement les grands vassaux dont les empereurs devaient craindre l'autorité, si souvent et si facilement indépendante. Un grand dignitaire du royaume, le comte palatin, jouissait, depuis les premiers Carlovingiens, d'un pouvoir que les rois devaient trouver dangereux : n'ayant point de collègues dans le commencement de son existence, suivant la cour partout où elle se transportait, appelé le *Palatin des Francs*, il avait été

le juge de la cour, et le juge d'appel des provinces domaniales, que d'ailleurs il gouvernait.

Lorsque la Saxe, la Bavière et la Souabe avaient formé des royaumes séparés, chacun de ces royaumes avait eu son comte palatin : mais lorsque toutes les provinces allemandes n'avaient plus formé qu'une seule monarchie, il n'y avait eu, de nouveau, qu'un seul comte palatin ; et cette dignité avait été confondue avec celle de duc des Francs ou de la France rhénane.

Othon Ier, effrayé de l'immense pouvoir de ce duc des Francs, recréa les comtés palatins de Saxe, de Bavière et de Souabe, renouvela leurs anciennes fonctions, et y ajouta celles qui avaient été remplies dans le temps par les *missi* ou envoyés royaux, et par les officiers connus sous le nom d'intendants de la chambre impériale ou royale. Quelques années après, il y eut aussi un comte palatin de Lorraine, comte du palais d'Aix-la-Chapelle, qui prit le titre de palatin du Rhin, mais qu'il ne faut pas confondre avec le duc de la France rhénane.

Ces quatre palatinats, de Lorraine, de Souabe, de Bavière et de Saxe, étaient connus sous le nom de palatinats provinciaux. Chacun de ces comtes était, dans sa province, le juge né d'un grand nombre de personnes que l'usage ou des priviléges particuliers avaient exemptées de la juridiction des ducs et des comtes ; le lieutenant du duc, dont il tenait les plaids ou la cour judiciaire pendant son absence ; le juge suprême de tous les cas royaux, c'est-à-dire de toutes les affaires réservées au roi,

et spécialement des crimes relatifs à la tranquillité publique; et enfin l'administrateur des palais, des châteaux confiés à des burgraves, des vastes domaines, et des autres revenus que les rois de Germanie avaient dans chaque duché ou dans chaque province, indépendamment des domaines généraux et originaires du royaume d'Allemagne, situés le long des deux rives du Rhin, depuis Spire jusques à Cologne, et qui étaient régis et gouvernés par le comte palatin suprême, par celui de tout le royaume, par le duc de la France rhénane.

Toutes les précautions royales dont nous venons de parler étaient d'autant plus nécessaires contre l'autorité des ducs et des autres vassaux puissants, que l'hérédité des duchés et des autres grands fiefs était déjà sous Henri II, et même avant ce prince, assez fortement établie, pour qu'au défaut d'enfants mâles le fief ou le duché passât au gendre ou au beau-frère, et pour que la tutelle d'un duc mineur et la régence de ses états appartinssent de droit à son plus proche parent.

Ce n'était ordinairement que lorsque la maison ducale était entièrement éteinte que l'empereur ou le roi en disposait, mais, ainsi que nous l'avons déjà vu, du consentement des états de la province; et l'historien Ditman, évêque de Meersebourg, en rendant compte de la nomination du margrave Ékard au duché de Thuringe, dit qu'il fut nommé du consentement de tout le peuple, *communi totius populi consensu*, c'est-à-dire avec l'approbation

de toutes les personnes libres, indépendantes, et ayant droit de suffrage.

Le même ordre de succession avait lieu dans les margraviats et dans les comtés.

L'hérédité s'était aussi établie contre un très grand intérêt des rois. Dans les comtés palatins ceux qui étaient revêtus de cet office avaient même usurpé un droit que les états provinciaux n'avaient reconnu ni dans les ducs ni dans les comtes; ils disposaient, par des testaments, de leurs fonctions et des fiefs, ainsi que des terres allodiales qui y étaient attachées.

Sous le règne de Henri II, les margraves et les comtes recevaient, comme les ducs, l'investiture de l'empereur ou du roi par la remise d'un étendard; mais il faut distinguer les véritables comtes, les *comtes fiscaux*, les possesseurs d'un comté, qui recevaient cet étendard, d'avec ceux qu'on a nommés *comtes territoriaux*, et auxquels le souverain ne donnait pas d'investiture. Ces comtes *territoriaux* étaient les dynastes, les seigneurs nommés bannerets pour désigner le nombre de vassaux qui combattaient sous leurs bannières, et tous les autres propriétaires de très grands domaines qui usurpaient les noms de margrave et de comte. D'ailleurs les fils cadets des ducs portaient le titre de comte ou de margrave, quoiqu'ils n'eussent pas de fief auquel ce titre fût attaché; et souvent les fils des margraves et des comtes imitaient les fils cadets des ducs. Au reste, il faut remarquer que l'usage d'ajouter au titre le nom de la terre ou

[redacted]

du comté n'était pas encore établi, et qu'on était qualifié de comte ou de margrave, sans indication du comté ou du margraviat.

Ajoutons encore que plusieurs grands du royaume de Germanie portaient le titre de duc, quoiqu'ils ne possédassent pas de duché. Les ducs qui avaient perdu le leur conservaient cependant leur titre, et le transmettaient à leur postérité; et les princes collatéraux des empereurs, et par exemple ceux de la maison de Saxe, transmettaient aussi à leurs descendants ce titre de duc, comme une marque de leur origine royale.

Les villes auxquelles on donnait le nom de *Prefectoriæ* faisaient partie du domaine provincial, et étaient soumises aux ducs et aux comtes; mais d'autres villes que l'on désignait par la qualité d'*impériales* n'appartenaient qu'au domaine germanique, et se gouvernaient par leurs propres magistrats, sous la seule autorité de l'empereur et sous l'inspection des *avoués* et des préfets impériaux. La plupart de ces villes impériales du onzième siècle étaient situées sur les rives du Rhin, ainsi que le domaine général du royaume de Germanie, depuis Bâle jusques à Cologne. Dans ces villes, comme dans les campagnes, les procès civils ou criminels relatifs aux princes et aux grands vassaux, ou aux simples particuliers, étaient jugés d'après les lois propres à la nation du défendeur, et par exemple d'après les lois si cruelles des Saxons, confirmées, modifiées ou promulguées par Charlemagne, les lois des Bavarois et celles des Souabes

(*leges Bajuvariorum et Alamanorum*), les mêmes que celles qu'avait données Thierri Ier, roi d'Austrasie, et que Charlemagne avait corrigées et augmentées, et les lois des Francs ou Français, composées des anciennes lois saliques ou ripuariennes et de règlements tirés des capitulaires.

Indépendamment de ces lois, on reconnaissait un grand nombre d'usages et de coutumes dont on trouve des portions dans les statuts municipaux de plusieurs villes, et dans les lois de quelques provinces régies par un droit particulier. On obéissait aussi à un code nommé *Jus cæsareum* (*Kaiser recht*), que le savant baron de Senckenberg a fait connaître, et qui contenait un grand nombre de règlements communs à tous les peuples de la Germanie. On a trouvé annexée à ce *Jus cæsareum* ou code impérial une sorte de recueil de lois ou règles féodales, auxquelles on obéissait également.

Mais quelle horrible empreinte de la barbarie du onzième siècle on trouvait dans les résultats des arrêts de proscription que les diètes germaniques, par une confusion tyrannique de tous les pouvoirs, rendaient contre des personnes de tout rang, et qu'on appelait des sentences *du ban*. De ces arrêts suivait la confiscation du corps et des biens du condamné; ses fiefs revenaient à son suzerain; ses alleux appartenaient à l'empereur, ou passaient à ses plus proches parents; il perdait son rang, ses honneurs, son état, et, privé pour toujours de la protection des lois, il était abandonné, sans garantie et sans défense, à toutes les offenses,

à tous les outrages, à toutes les entreprises de ses ennemis.

Quelles étaient cependant, vers la mort de Henri II, les contrées régies par les lois et les constitutions que nous venons d'indiquer? La rivière de Slie, frontière du Danemarck, l'Océan germanique, l'Escaut, la Meuse, le Rhin, la Reuss, les Alpes, la Muer, la Leithe et l'Oder, formaient une grande partie des limites de l'Allemagne ou de la Germanie, lorsque Henri II vint à mourir.

Sa veuve, Cunégonde, exerça une sorte de régence; mais Arimon, archevêque de Mayence, se hâta de convoquer une assemblée générale des états.

L'assemblée se réunit dans les vastes plaines qui bordent les deux rives du Rhin, entre Mayence et Worms. Elle est immense. On y voit les archevêques, les évêques, les ducs, les margraves, les comtes, un nombre très grand de nobles et d'hommes libres. On dresse des tentes le long des deux rivages. Les peuples de la haute et de la basse Lorraine, conduits par leurs ducs Gothelon et Frédéric, et ceux de la France rhénane, commandés par le duc Conrad le jeune, campent sur la rive gauche du fleuve. On voit sur la rive droite les pavillons des Souabes, des Bavarois, des Franconiens, des Saxons, des Bohêmes et des Carinthiens. Les chefs spirituels et temporels de la Germanie s'assemblent cependant dans une île du Rhin; ils doivent choisir parmi les prétendants à la couronne les candidats qu'ils présenteront au choix de la

nation. Ceux qui réunissent leurs suffrages sont deux cousins germains, deux Conrad; deux princes de Franconie, deux arrière-petits-fils de Conrad-le-Sage, duc de la France rhénane, et de Luitgarde, fille de l'empereur Othon Ier. Le plus jeune est duc de la France rhénane; l'aîné jouit dans une sorte de retraite de la célébrité qu'il a méritée par sa sagesse et par sa valeur. L'archevêque de Mayence proclame les deux candidats devant les peuples réunis, et donnant ensuite le premier suffrage, il nomme roi de Germanie Conrad l'aîné, celui qu'avait désigné le vœu de Henri II mourant. Les évêques confirment le choix de l'archevêque; les ducs et les princes suivent leur exemple, et tous les autres assistants, divisés par *brigades nationales*, témoignent leur consentement par leurs applaudissements et par leurs cris de joie. On conduit Conrad II à Mayence; l'archevêque le couronne roi d'Allemagne; tous ceux qui ont assisté à la diète d'élection lui prêtent serment de fidélité; et on voit, pour la première fois, dans cette cérémonie solennelle, le corps germanique distribué en six classes, nommées *boucliers militaires* (*clypei militares*), et qui doivent être considérées pendant long-temps comme une des bases du droit féodal d'Allemagne. Ces six classes sont celles des archevêques ou évêques, représentants du clergé, auxquels la supériorité de leurs lumières et la dévotion des peuples avaient depuis long-temps donné le premier rang, des ducs, des princes, c'est-à-dire des margraves, des comtes et des grands officiers

[redacted]

de l'état et de la couronne, des dynastes ou possesseurs de grands territoires, des nobles et des hommes libres. Conrad II va de Mayence à Aix-la-Chapelle, où on le fait asseoir de nouveau sur le trône royal; il y confirma les lois des différents peuples de la Germanie; et des historiens ont remarqué qu'il n'avait pas excepté les lois sanguinaires des Saxons.

Il avait épousé Gisèle, fille de Herman II, duc de Souabe, et nièce, par sa mère, de Raoul III, roi de Bourgogne. Cette princesse avait été deux fois veuve avant d'épouser Conrad, la première fois d'un comte de Brunswick, arrière-petit-fils du roi Henri-l'Oiseleur, et la seconde fois d'Ernest Ier d'Autriche, nommé duc de Souabe après la mort de Herman III, frère de Gisèle, et qui n'avait pas laissé d'enfants.

La reine fut sacrée à Cologne par l'archevêque de cette métropole.

(1025) Les Italiens ne supportaient qu'en frémissant le joug des Allemands; ils s'indignaient de voir la diète de Germanie disposer sans eux de la couronne de Lombardie et du diadème de l'empire, en donnant la couronne d'Allemagne. Ils ne veulent plus recevoir leur empereur et leur roi de la volonté de ceux qu'ils ne cessent de regarder comme les barbares du Nord. Leurs états offrent successivement le trône à plusieurs princes, à Robert, roi de France, à son fils Hugues, à Guillaume, comte du Poitou, duc d'Aquitaine et gendre du comte de Bourgogne, fils d'Adelbert, roi d'Italie.

Leurs offres sont refusées; plusieurs d'eux se croient obligés de reconnaître Conrad. Héribert, archevêque de Milan, se déclare pour lui, et va lui rendre hommage à Constance, à la tête des principaux membres des états italiens.

Rodolphe III, roi des deux Bourgognes, renouvelle en sa faveur les engagements qu'il avait pris relativement à sa succession avec l'empereur Henri II. Cet arrangement excite le ressentiment de trois puissants princes de la Germanie, petits-fils ou gendres d'une sœur de Rodolphe III, et qui prétendent avoir plus de droits que Conrad II à la couronne de Bourgogne. Ces trois princes sont Conrad le jeune, duc de la France rhénane, celui que l'archevêque de Mayence avait présenté comme candidat pour le trône de Germanie; Frédéric, duc de la haute Lorraine, et Ernest II, duc de Souabe, fils du second lit de la reine Gisèle.

Conrad II ne peut ignorer leur mécontentement; mais il croit ne devoir pas différer son départ pour l'Italie. Il fait élire, pour son successeur éventuel, son fils unique Henri; et comme ce jeune prince n'a encore que dix ans, il en confie la tutelle à l'évêque d'Ausbourg (1026). L'archevêque Héribert le sacre à Milan. On l'intronise à Monza; il tient une diète à Ravenne et s'avance vers Rome.

Jean XIX ou Jean XX occupait le siége pontifical. Sénateur et consul à la mort de son frère, il s'était fait élire pape, en répandant des sommes immenses; et, suivant Romuald de Salerne, le même jour l'avait vu laïque et souverain pontife.

[redacted]

Il va au-devant de Conrad et de Gisèle; il les sacre l'un et l'autre; il leur donne la couronne impériale (1027), et Canut dit le Grand, roi d'Angleterre et de Danemarck, qui se trouvait alors à Rome, assiste au couronnement de Conrad II, avec Rodolphe III, le roi des deux Bourgognes, et l'oncle de Gisèle.

Cependant Ernest II d'Autriche, duc de Souabe et fils de l'impératrice, se révolte contre le nouvel empereur. La noblesse de son duché l'abandonne; il est obligé de se soumettre à son beau-père, qui l'envoie prisonnier dans un château.

Henri de Luxembourg, duc de Bavière, meurt sans laisser de postérité. Conrad II donne à son fils Henri, avec le consentement de la diète bavaroise, le duché devenu vacant. Il obtient aussi le consentement des princes et des peuples de la Germanie, pour que ce jeune Henri soit couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne.

(1028) Il cède à Canut-le-Grand le margraviat de Sleswic et tout le pays conquis par les Othons au-delà de l'Eyder, qui devient la limite du Danemarck et de la Germanie.

Ernest s'échappe de sa prison, reprend les armes, est mis au ban du royaume par la diète d'Ingelheim, périt dans un combat, et son frère Herman, autre fils de la reine Gisèle, lui succède sous la tutelle de l'évêque de Constance.

(1030) Miécislas II, roi de Pologne, rend hommage à Conrad, dans la diète de Mersbourg, pour la Silésie et le duché de Massovie.

On exile Udalric, duc de Bohême, convaincu d'avoir été rebelle aux ordres de l'empereur.

L'autorité royale s'affermit; mais une succession importante va être disputée à Conrad.

(1032) Il apprend la mort de Raoul, roi des deux Bourgognes ou d'Arles et des deux Provences. Il reçoit son sceptre, sa couronne et la lance de saint Maurice. Eudes, comte de Champagne, et fils de Berthe, l'aîné des deux sœurs de Rodolphe, se regarde comme le seul légitime héritier de son oncle, s'empare de Neufchâtel, de Morat, de Vienne en Dauphiné, et s'assure des états de la Provence. Presque dans le même temps Frédéric, duc de la haute Lorraine, meurt en ne laissant que deux filles. L'empereur donne cette Lorraine mosellane à Gothelon, duc de la basse Lorraine, et qui lui promet de s'opposer avec toutes ses forces aux entreprises du comte de Champagne; et élu par l'assemblée générale du royaume de Bourgogne, couronné à Payerne, il reprend les villes conquises par Eudes, et voit soumis à son autorité la Provence, le Dauphiné, la Savoie, Genève, le Lyonnais, le Bugey, la Bresse, la Franche-Comté, le Vélay, le pays de Vaud, les cantons de Berne, de Soleure, de Fribourg et de Bâle.

(1035) Les Milanais cependant s'étaient insurgés contre leurs gouverneurs. Une grande partie de l'Italie était dans l'agitation et le trouble. L'empereur convoqua à Pavie une diète italienne. Il déposa l'archevêque Héribert et trois évêques, convaincus d'avoir été infidèles à leurs serments. L'ar-

[redacted]

liques, et combien, dans ce siècle de ténèbres, les pontifes de Rome étaient loin de chercher à imiter les vertus si pures, les mœurs si respectables, et la piété si touchante des premiers pasteurs, que l'extrême jeunesse de celui que les Romains se donnèrent ou reçurent pour pape. On ne rougit pas d'élever sur la chaire de saint Grégoire et de Léon-le-Grand un enfant qui avait à peine dépassé dix ans (*puer fere decennis*, a écrit dans sa chronique, Glober, bénédictin de Cluny et auteur contemporain). Aussi le jour de son ordination ne peut-il pas être fixé, suivant le père Pagi. Heureuse encore l'église romaine, si une élection aussi ridicule que coupable n'avait fait que confier à des mains trop faibles cette grande croix du Sauveur, que les pontifes du premier siége patriarcal doivent tenir sans cesse élevée à une si grande hauteur au-dessus de toutes les églises de la chrétienté; mais les mœurs du jeune Théophilacte, que l'on nommait Benoît IX, furent bientôt corrompues au point de porter les Romains à le chasser du siége qu'il profanait; et ce qui est aussi étonnant que son exaltation, c'est que Conrad s'obstina à lui conserver des fonctions augustes, dont il était si indigne, et contraignit les Romains à le recevoir et à le reconnaître de nouveau.

(1038) De terribles maladies contagieuses se répandirent cependant dans l'armée de l'empereur, déjà diminuée par les fatigues et par les combats. Elles ne cessaient de moissonner un grand nombre de guerriers. Elles emportèrent la belle-fille de

Conrad, la jeune Cunéhilde, fille de Canut, roi d'Angleterre et de Danemarck, et mariée depuis deux ans avec le roi Henri, fils de l'empereur. Herman IV, duc de Souabe, fut aussi une des victimes de ce redoutable fléau; et Conrad donna son duché au roi Henri, à qui il avait déjà conféré le duché de Bavière.

L'empereur fut obligé de ramener en Allemagne les tristes débris de sa malheureuse armée. Ses vassaux d'Italie, assemblés à Vérone, reçurent l'ordre de soumettre les Milanais; mais l'archevêque Héribert soutint la guerre avec constance; et, ne négligeant rien de ce qui pouvait exalter l'imagination et enflammer le courage de ses soldats, il fit traîner par des bœufs, au milieu de l'armée qu'il commandait, un *carrocium* ou *carrocio*, devenu bientôt célèbre, et employé pendant plusieurs siècles dans les guerres de Lombardie, c'est-à-dire un char au-dessus duquel un grand mât soutenait, à une grande élévation, l'image du Christ, peinte sur un étendard immense, et au pied de laquelle on célébrait tous les matins la messe, en présence de tous les guerriers.

Conrad, arrivé à Soleure, y convoqua une assemblée des Bourguignons. Son fils Henri fut sacré et couronné roi de Bourgogne; et l'autorité impériale, ou plutôt celle des lois, était alors si faible pour réprimer tous les combats particuliers, toutes les violences, tous les pillages, tous les désordres, qui faisaient couler, dans presque toutes les contrées, tant de sang et de pleurs, qu'il imagina de

[redacted]

composer, pour ainsi dire, avec le monstre de l'anarchie, et de lui arracher au moins la plus grande partie du temps pendant lequel il déchirait ses victimes. Quel siècle, quel gouvernement, que ceux où l'on regarde comme un bienfait du ciel de n'avoir à redouter que pendant la moitié de la semaine les plus horribles calamités qui puissent affliger l'espèce humaine! Conrad établit, avec les implacables ennemis du repos des peuples, une trève qu'il rendit sacrée; il lui donna le nom auguste de l'Être des êtres: il la nomma la Trève de Dieu (*treuga Dei*). Cette trève, qui a fait bénir pendant un si long temps la mémoire de Conrad, interdisait tous les combats, depuis le soir du mercredi jusques au matin du lundi, et établissait une sauvegarde, bien digne de respect, en faveur des églises, des femmes, des marchands, des pèlerins et des laboureurs.

C'est aussi à Conrad qu'on attribue une constitution célèbre, relative aux voyages que les rois de Germanie faisaient à Rome pour s'y faire couronner empereurs. Ils étaient obligés d'annoncer leur départ un an et six semaines d'avance. Tous les vassaux de la couronne se réunissaient dans une grande plaine; ils conduisaient leurs arrière-vassaux, qui devaient recevoir une sorte de solde ou plutôt d'indemnité; le roi les passait en revue. Ceux des vassaux ou des arrière-vassaux qui ne paraissaient pas perdaient leurs fiefs ou leurs arrière-fiefs.

Conrad maintint, autant qu'il le put, la police

de ces fiefs de Germanie. Il en fit exécuter les lois avec soin, même contre les évêques et les abbés, quelle que fût alors leur puissance. Il obligeait avec exactitude ses vassaux ecclésiastiques à le nourrir dans ses voyages, lui et ceux qui l'accompagnaient, à le suivre dans ses guerres, à la tête de leurs troupes; et on a écrit qu'il avait forcé un abbé de Reichenau à brûler une bulle du pape dont il regardait les dispositions comme contraires aux droits de l'évêque de Constance.

On a écrit aussi qu'il a été le premier empereur qui ait fait signer ses diplômes par des témoins, et qui ait accordé des lettres d'investiture.

Mort à Utrecht en 1039, il fut enterré dans la cathédrale de Spire, qu'il avait fait construire, et qu'il avait destinée à la sépulture des empereurs de sa maison.

Son fils Henri III, élu depuis treize ans, monta sur le trône de Germanie, eut le bonheur de voir les Milanais se soumettre à son sceptre, reçut leurs serments et ceux de leur archevêque Héribert dans une diète d'Ingelheim, et donna le duché de Bavière, que dans le temps il avait reçu de son père, à Henri VI, fils de Frédéric de Luxembourg.

Dans un siècle plus éclairé, dirigé par une politique plus prévoyante, Henri aurait conservé le duché de Bavière; il l'aurait réuni à sa couronne impériale; ses successeurs auraient pu avec le temps y réunir, à son exemple, d'autres duchés ou grands fiefs immédiats; l'ancienne constitution germanique aurait pu reparaître avec un nouvel éclat; une

civilisation plus avancée en aurait perfectionné les détails et l'ensemble; et la liberté du peuple, relevée de dessous l'oppression féodale par l'autorité suprême investie de tous ses droits, aurait à son tour défendu contre toutes les attaques cette autorité amie et ces droits tutélaires.

Tel avait été le sage et noble plan de Hugues-Capet, lorsqu'il avait reçu la couronne que son grand-père et son grand-oncle avaient portée.

A l'époque de son avènement au trône, son pouvoir ne s'étendait véritablement que sur le duché de France dont Paris était la capitale, l'Orléanais, l'Anjou, le Perche et le Maine. Autour de ce territoire, on voyait plusieurs grands vassaux élever leur tête altière, et régner sur leurs états. On comptait parmi ces rivaux redoutables du pouvoir suzerain, le duc de Bourgogne, celui de Normandie, ceux de Gascogne et d'Aquitaine, qui commandaient à la Saintonge, au Poitou et à l'Auvergne, le duc de Bretagne, le comte de Vermandois, dont le territoire comprenait la Picardie et la Champagne, et le duc ou comte de Flandre, dont la domination s'étendait sur les terres basses souvent inondées et arrosées par l'Escaut, et même au-delà des rivages du Rhin et de la Meuse vers les bords de la mer.

Le duc de Bourgogne, frère de Hugues-Capet, et Richard I[er], dit Sans-Peur, duc de Normandie, et beau-frère de Hugues, avaient favorisé son élévation, et la voyaient avec plaisir. D'autres grands vassaux cependant, excités par une jalousie se-

crète, entraînés par l'ambition, séduits par de vaines espérances, ou déterminés par d'autres motifs, pouvaient favoriser les réclamations de Charles, frère du roi Lothaire, oncle et héritier de Louis V, et qui espérait de se faire pardonner par les Français, facilement indulgents et amis du sang de Charlemagne, la conduite trop coupable qu'il avait tenue. Le prudent Hugues-Capet crut devoir prévenir ces évènements. (988) Peu de mois après avoir pris les rênes du royaume, il convoqua à Orléans une assemblée des vassaux ou seigneurs français, tant séculiers qu'ecclésiastiques. L'assemblée reconnut son fils Robert pour son successeur, et le jeune prince fut couronné en sa présence. La formule remarquable dont on se servit a été conservée jusques à nos jours; elle a été employée dans tous les sacres des rois de France; elle n'a jamais subi que des différences très légères dans sa rédaction; et combien elle parut propre, dès le temps de Hugues-Capet, à cimenter la sainte alliance du roi avec le peuple! L'archevêque qui devait consacrer Robert le présenta aux grands et au peuple. « Le voulez-vous pour votre roi? leur dit-il. » *Vultis in regem?* » Le peuple et les grands répondirent avec acclamation: « Nous le louons, nous le » voulons, qu'il soit notre roi. *Laudamus, volumus,* » *fiat.* »

Les grands vassaux cependant avaient vu trop récemment Hugues-Capet leur égal, pour qu'ils ne fussent pas souvent tentés de se soustraire au respect et à l'obéissance qu'ils lui devaient. On vit un

Audibert, comte de Périgord, donner un exemple funeste de cette fierté que blessait l'autorité royale. Il assiégeait Tours contre la volonté de Hugues, les lois et la paix publique. Hugues et Robert, reconnu pour son successeur, lui écrivirent, pour lui ordonner de cesser des hostilités coupables; ils lui reprochèrent et sa résistance à leur autorité, et son ingratitude. « Qui vous a fait comte? » lui dirent-ils. Il osa leur répondre : « Non pas vous, » mais ceux qui vous ont fait roi. »

Ces dispositions naturelles et ces jalousies secrètes des grands augmentaient les espérances de Charles de Lorraine; il savait d'ailleurs que plusieurs vassaux puissants étaient restés attachés au sang de Charlemagne par reconnaissance, par vanité, par habitude, ou par l'effet d'alliances plus ou moins anciennes avec les descendants du grand empereur. Le duc d'Aquitaine prit même les armes en faveur de l'oncle de Louis V: mais Hugues-Capet le força à se soumettre à son sceptre, avant que Charles fût entré en France pour réclamer ou conquérir la couronne de ses aïeux.

(988) Le duc de la basse Lorraine parut enfin à la tête d'une armée; il assiégea Laon, où s'était retirée la reine Emma, veuve de son frère Lothaire, et où se trouvait aussi Ancelin, qui en était évêque. Il haïssait depuis long-temps et cette princesse et le prélat. Ancelin et Emma le savaient. Ils défendirent la ville avec courage; mais Hugues-Capet ne paraissait pas; et Charles pressa le siége avec tant de vigueur, qu'il emporta la place et fit

prisonniers sa belle-sœur et l'évêque Ancelin. Un grand nombre d'évêques et l'impératrice Théophanie, sa mère, et tutrice d'Othon III, neveu de Hugues-Capet, s'intéressèrent en vain pour faire cesser la captivité d'Ancelin et d'Emma. Le ressentiment et la haine de Charles l'emportant sur le besoin qu'il avait de se concilier les suffrages des évêques de France, et de ménager la régente de l'empire, très portée, disait-on, à favoriser son rival, il ne rendit que plus pesants les fers de ses deux prisonniers.

Hugues arrive cependant à la tête de ses guerriers; il oblige Charles à se renfermer dans Laon; il investit la ville; il désespère de la prendre de vive force; il veut que la famine la contraigne à se rendre; il l'environne de manière qu'aucun aliment ne peut y être introduit. C'en était fait de Charles, s'il n'avait pas tenté une sortie. Il attaque avec furie le camp de Hugues-Capet; il se bat en désespéré; il immole un grand nombre de soldats du roi, brûle ses tentes, et l'oblige à prendre la fuite.

La fortune paraît avoir abandonné le nouveau roi. Charles, ne rencontrant plus de résistance, prend Montaigu, parcourt le Soissonais, le ravage, et, de conquête en conquête, arrive sous les murs de Reims. Adalbéron, l'archevêque de cette métropole, qui avait sacré Hugues-Capet, était mort des suites de la maladie dont il avait été attaqué pendant qu'il était au siége de Laon avec Hugues, qu'il aimait. Arnoul lui avait succédé. Il livre à Charles

sa ville épiscopale. Le duc de Lorraine se prépare à poursuivre ses rapides succès. (990) Mais Hugues est parvenu à lever une armée plus forte que celle qui n'a pu résister à Charles. Le duc de Lorraine n'ose point tenir la campagne devant lui. Il se retire dans Laon, que ses fortifications et sa position sur une montagne élevée rendaient presque imprenable. Hugues le suit. Le duc Charles non seulement avait fini, malgré ses anciennes préventions, par rendre la liberté à l'évêque Ancelin, mais encore il l'avait rétabli sur son siége, lui avait accordé sa confiance, et l'avait fait son principal conseiller. Le prélat néanmoins conservait dans son cœur, et un grand dévouement pour Hugues, et un vif ressentiment de la captivité dans laquelle Charles l'avait retenu pendant long-temps. La prise de Laon devait décider de la couronne de France. Hugues-Capet fait parvenir jusques à l'évêque un émissaire secret. Ancelin promet de tout faire pour le roi. Il livre Laon à Hugues, comme Arnoul avait livré Reims au duc de Lorraine; et l'armée du roi s'étant avancée, pendant la nuit, jusque sous les murs de la ville, on lui en ouvre les portes; elle entre sans résistance. Charles et son épouse, fille d'Herbert, comte de Troyes, sont pris dans leur palais; et le roi les fait conduire à Orléans avec Arnoul, l'archevêque de Reims. On renferme Charles et la duchesse dans une tour obscure; Charles y termine bientôt ses jours. Il laisse plusieurs enfants. L'aîné, que l'on nomme Othon, lui succéda dans la basse Lorraine, où il mourut en 1004, sans

laisser de postérité. On a écrit que le second, nommé Louis, a été connu sous le nom de Louis-le-Barbu, comte de Thuringe, nommé par Conrad II, et grand-père du premier landgrave de cette province.

Quoi qu'il en soit, la mort de Charles raffermit la couronne sur la tête de Hugues. Ni Othon, ni Louis-le-Barbu, ni aucun descendant de ce Louis, ne réclamèrent le trône que le père de Charles avait occupé; et ce qui prouve combien le crime dont Charles s'était rendu coupable, en dégradant la dignité d'un prince français, en portant les armes contre sa patrie, et en introduisant des armées étrangères dans le sein de la France, avait laissé dans les cœurs des Français de répugnance, de haine, et en quelque sorte d'horreur contre lui, c'est que, malgré leur fierté, leur ambition, leur rivalité et leur attachement à la dynastie carlovingienne, on ne vit qu'un petit nombre de vassaux mêler leurs enseignes à celles des Lorrains et des étrangers qui composaient la plus grande partie de son armée.

(991) Peu de temps après la prise de Laon, l'archevêque Arnoul fut traduit devant un concile réuni dans une abbaye voisine de Reims. Il y fut déposé comme traître à son roi, et les évêques nommèrent pour le remplacer Gerbert, célèbre écolâtre de Reims, dont nous avons déjà parlé. Mais le pape, toujours attentif à soutenir ou augmenter les prérogatives de son église, et qui ne croyait pas trouver une grande résistance dans un roi occupé à défendre et à maintenir une couronne en-

[redacted]

core peu affermie sur sa tête, désapprouva l'élection de Gerbert; et il est curieux de voir rapidement la suite de cette affaire.

Un légat nommé Léon, et abbé d'un monastère de Saint-Boniface, vint en France, interdit les évêques qui avaient déposé Arnoul; et Gerbert étant regardé comme un excommunié, personne ne voulut communiquer avec lui, ni entendre sa messe, ni manger à sa table. Un nouveau pontife de Rome, Jean XV, ordonna que l'on tiendrait un synode à Mouzon, dans le diocèse de Reims, pour prononcer définitivement entre Arnoul et Gerbert. Mais il voulut que ce synode ne fût pas composé de prélats français, qu'il regardait comme trop dépendants du roi Hugues. On ne vit en effet à ce synode, présidé par le légat, que l'archevêque de Trèves, l'évêque de Verdun, celui de Liége et celui de Munster (995). Gerbert parut devant ce synode, ou plutôt devant ces quatre commissaires. Plusieurs abbés et plusieurs seigneurs laïques assistèrent au jugement. L'évêque de Verdun lut une lettre, dont le sceau était de plomb, et qui était adressée par le pape à tous les prélats de France. Gerbert se défendit. Les quatre évêques s'étant retirés pour délibérer en secret, déclarèrent que la décision définitive ne serait prise que dans un second synode, en informèrent le roi, et ordonnèrent à Gerbert, de la part du légat, de s'abstenir de la célébration de l'office divin avant la réunion du nouveau tribunal. Gerbert s'y refusa, ne se regardant ni comme condamné, ni comme convaincu d'aucun délit.

Le nouveau synode se réunit au jour marqué. En vain les évêques qui avaient déposé Arnoul rappelèrent-ils sa trahison, et dirent-ils que, pour témoigner au pape le respect qu'ils lui devaient, ils avaient envoyé à Rome des députés qui n'avaient point obtenu d'audience du souverain pontife. Les prélats du synode déposèrent Gerbert et rétablirent Arnoul. Gerbert fut nommé archevêque de Ravenne par l'empereur Othon III, dont il avait été le précepteur, ainsi que nous l'avons déjà vu, et monta, en 999, sur ce haut siége apostolique, dont l'autorité l'avait fait descendre de la chaire de Reims. Quant à Arnoul, Hugues-Capet ne le craignait plus; il ne voulait pas lutter contre le pontife de Rome, il laissa Arnoul dans son église métropolitaine.

Sa prudence, sa modération et sa politique dissipèrent tous les nuages qui pouvaient se former autour de son trône. Il gouverna avec douceur. Environné de grands vassaux turbulents, audacieux et jaloux les uns des autres, il apaisait les différents par sa sagesse, les conciliait avec équité, prononçait avec justice, leur inspirait, par son habileté et par la bonté de ses décisions, autant de respect que par la haute dignité à laquelle ils l'avaient élevé; et son autorité royale s'affermissait d'autant plus, que si, malgré ses soins, ils ne voulaient terminer leurs querelles que par les armes, les résultats de ces discordes sanglantes étaient l'affaiblissement de la puissance des deux rivaux.

[redacted]

Il régna ainsi pendant neuf ans, et lorsqu'il cessa de vivre, il laissa son royaume aussi tranquille que si ses aïeux l'avaient gouverné pendant plusieurs siècles. Il fut enterré dans l'abbaye de Saint-Denys, auprès de Paris, où il avait fixé son séjour, et qui était devenu plus que jamais la capitale du royaume de France.

(996) Son fils Robert monta ou plutôt resta sur le trône sans aucune opposition; il avait été déjà reconnu par l'assemblée des Français et sacré à Orléans en 986, et une seconde fois à Reims en 991.

Robert était bon, doux, brave, spirituel et instruit. Il avait été l'élève de Gerbert. Il faisait des vers latins avec facilité. Ses intentions étaient excellentes. Il fut de très bonne heure surnommé le pieux. Mais son caractère manquait de fermeté. Sa dévotion et l'esprit superstitieux de son siècle l'empêchèrent de reconnaître les droits et les véritables devoirs du trône. Son amour de la paix et son affection pour une femme hautaine et avide de commander courbèrent sa tête royale sous un joug humiliant. Né juste, il faisait observer la justice; il aimait les Français; il en fut adoré. Le peuple le nomma son père, et plusieurs églises l'ont honoré comme un saint.

Le commencement de son règne fut marqué par un de ces évènements qui montrent combien, vers la fin du dixième siècle, l'ignorance avait troublé toutes les idées, confondu tous les droits, altéré tous les devoirs. Un pontife, s'arrogeant une auto-

rité contraire aux paroles mêmes de Jésus, osa attenter aux droits sacrés des rois et des peuples; il suspendit, dans les mains du monarque, l'exercice du pouvoir suprême, que l'évangile avait déclaré si distinct, si séparé, si indépendant du sien : cette usurpation coupable, que l'on a tant de peine aujourd'hui à croire et même à concevoir, n'excita aucun murmure; et le roi était chéri et vénéré.

Robert avait épousé, en 995, Berthe, veuve d'Eudes, comte de Blois. Cette princesse était fille de Conrad, roi des deux Bourgognes, et de Mathilde, sœur de Lothaire, roi des Français. La mère de Mathilde et du roi Lothaire était sœur d'Hatwige, aïeule du roi Robert. Le fils de Hugues-Capet avait d'ailleurs contracté ce qu'on appelait alors une affinité spirituelle avec Berthe, dont il avait tenu un des enfants sur les fonts baptismaux. La discipline ecclésiastique regardait cette parenté et cette affinité comme des obstacles au mariage. L'union de Robert et de Berthe fut dénoncée au pontife de Rome; elle existait depuis trois ans. On a écrit qu'elle avait été approuvée par plusieurs évêques français. Le pape aurait pu, comme dans un grand nombre d'autres circonstances, donner à Robert les dispenses nécessaires pour que son mariage, devenu conforme aux règles ecclésiastiques, n'éprouvât pas plus d'opposition dans l'intérieur des églises qu'il n'en éprouvait de la part de la nation et des vassaux de la couronne. Mais on voyait alors sur la chaire apostolique ce Bru-

Robert ne put jamais se soustraire à sa domination. L'empire de la reine sur son époux alla même jusques à la tyrannie, et le roi ne put secouer sa chaîne; il n'osait, le plus souvent, accorder aucune grâce sans son consentement; on a écrit que, s'il lui arrivait de disposer de quelques places sans l'aveu de Constance, il disait à ceux qu'il avait cru devoir préférer, *surtout n'en parlez pas à la reine;* et on a ajouté qu'elle avait porté sa criminelle audace jusques à faire massacrer, sous les yeux du roi, Hugues de Beaumont, à qui il avait conféré la dignité de comte du palais sans lui avoir demandé son avis.

Quel contraste entre les vertus et la piété du bon roi et ce que rapporte de la cour de la reine un auteur contemporain! On voit dans la chronique de Rodolphe Glaber, bénédictin de Cluny, combien l'arrivée de Constance changea les mœurs des Français. « La France et la Bourgogne, dit le moine Glaber, furent inondées de » gens les plus vains et les plus légers de tous » les hommes; leur façon de vivre, leur habillement, leur armure, les harnais de leurs chevaux, étaient bizarres et extraordinaires; leur » menton rasé, leurs hauts-de-chausses, leurs bottines ridicules, et tout leur extérieur mal composé, annonçaient le dérèglement de leur âme. » Hommes sans foi, sans loi, sans pudeur, leurs » contagieux exemples corrompirent la nation française, autrefois si décente, et la précipitèrent dans » toute sorte de débauches et de méchancetés. »

On reconnaît aisément combien les intérêts particuliers des moines, les idées dont ils étaient pénétrés, l'esprit qui les animait, leur affection pour Robert, leur haine pour Constance, ont pu influer sur le tableau que nous venons de montrer d'après le religieux de Cluny; mais ce qu'on doit conserver des traits de ce tableau nous a paru utile pour l'histoire des mœurs du dixième et du onzième siècle.

Henri, duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet, et par conséquent oncle paternel de Robert, mourut en 1002 au château de Pouilli sur Saône. Il avait épousé Gerberge ou Gersende, veuve du roi Adalbert ou Adelbert, qui avait disputé la couronne d'Italie à l'empereur Othon Ier. Ce duc avait adopté Otton ou Otte Guillaume, né du mariage de Gerberge avec Adalbert. Ce jeune prince, aimé des seigneurs de Bourgogne, se déclara héritier de son père adoptif et s'empara du duché. Robert réclama cette belle province, comme le plus proche parent du duc Henri, son oncle, et comme suzerain d'un grand fief qui devait revenir à la couronne, Henri n'ayant laissé aucun héritier direct. Otte se prépare à résister au roi; Robert est obligé d'avoir recours à la force des armes. Son puissant et redoutable vassal, Richard, duc de Normandie, lui amène un corps d'armée qu'on a cru composé de près de trente mille hommes. Robert entre en Bourgogne; mais, malgré le nombre de ses guerriers de l'Ile-de-France, de l'Orléanais ou de Normandie, il assiège inutilement Auxerre,

[redacted]

que défendait Landri, comte de Nevers. La guerre ou plutôt la révolte des Bourguignons dure plusieurs années; de grandes et fertiles contrées sont ravagées; la sainteté des lois, l'autorité royale, la foi des serments, sont méconnues; et tels sont les effets de ce monstrueux régime féodal qui régnait dans toute sa force sur des peuples plongés au milieu des plus épaisses ténèbres.

Robert ne prend Avalon qu'en 1005, après un siége de trois mois. Sens accepte une composition; mais le roi ne peut s'emparer de Dijon, dans lequel s'étaient renfermés Otte Guillaume ainsi que Humbert de Mailly et Guy dit le Riche, deux des plus braves seigneurs de la Bourgogne. Il porte inutilement la désolation dans les environs de Dijon et dans le comté de Bourgogne; ce n'est qu'après douze ans de combats qu'il peut terminer cette guerre funeste, et il ne reste paisible souverain de la Bourgogne ravagée qu'en cédant au prince Otte Guillaume le comté de Dijon, que ce fils du roi de Lombardie devait posséder pendant sa vie.

Robert était encore dans cette ville de Dijon qui venait de reconnaître son autorité, lorsqu'il donna le duché de Bourgogne à Henri son second fils. Que l'on ne lui reproche pas cependant de s'être écarté des règles tracées par la sage politique de son père, laquelle ne tendait qu'à diminuer le pouvoir des vassaux et à réunir les grands fiefs à la couronne: Robert ne conféra à son fils qu'un vain titre; il se réserva toute la souveraineté; et les

actes relatifs à la Bourgogne ne cessèrent d'émaner de son autorité.

(1017) Deux ans après la soumission de ce duché, il suivit l'exemple de son père; et pour assurer à Hugues son fils aîné la couronne des Français, il le proposa pour son successeur, quoique le jeune Hugues n'eût encore que dix ans. Les grands du royaume, à qui la faiblesse du caractère de Robert avait donné l'espoir d'usurper de plus en plus les prérogatives royales et de disposer du trône, tâchèrent de le détourner d'une résolution qui allait les lier d'avance; mais il persista d'autant plus dans un projet conforme aux maximes et aux avis de Hugues-Capet, que Constance le désirait vivement et le demandait avec instance. Les grands y adhérèrent, et le jeune Hugues fut couronné à Compiègne le jour de la Pentecôte.

La grande dévotion de Robert le porta, en 1019, à faire un voyage à Rome pour y visiter en pèlerin pieux le tombeau des apôtres et obtenir les grâces célestes que l'on croyait à cette époque attachées à la visite de ces tombeaux. Mais quel exemple funeste cette même dévotion l'oblige à donner au monde en 1022; il était alors à Orléans. Des édits des empereurs de Constantinople avaient proscrit de leurs états des chrétiens accusés de manichéisme: ils s'étaient réfugiés dans plusieurs contrées de l'Occident; quelques uns étaient venus chercher un asile sur la terre des Francs, ils y avaient fait des prosélytes; le confesseur de la reine était à leur tête. On en dénonce plusieurs, on les



poursuit, on les arrête. Robert convoque un concile pour les juger; le concile les condamne à périr au milieu des flammes. On frémit en lisant que le roi, la reine et toute leur cour, ont assisté à ce supplice horrible. Oh! quel temps déplorable que celui où le voile d'une superstition cruelle empêchait de voir, dans cet affreux supplice subi pour des opinions religieuses et dans la présence du monarque, la violation de la majesté divine et la dégradation de l'auguste caractère des pasteurs des peuples. Combien le souvenir de ce bûcher d'Orléans devait un jour faire répandre de torrents de sang et allumer de vastes incendies! Ah! pour que la mémoire de Robert ne soit pas maudite, pressons-nous de le montrer lorsque l'esprit si superstitieux de son siècle ne l'entraîne pas vers la barbarie. Des scélérats avaient attenté à sa vie; ils allaient être condamnés : de pieux ecclésiastiques vont par son ordre les préparer au repentir, leur accorder le sacrement qui réconcilie avec la justice divine, les admettre à la communion des fidèles. « Dieu les a admis à sa table, » fait-il dire au tribunal assemblé. » Et non seulement il leur pardonne, mais il les admet à la sienne.

(1023) Cependant Constance ne trouve pas dans Hugues, son fils, l'aveugle docilité qu'elle avait espérée. Elle passe de l'affection à la haine; elle le maltraite. Le jeune prince irrité s'échappe de la cour, réunit quelques partisans et prend les armes : il ravage les terres du comte du Perche,

qui le fait prisonnier et l'envoie au roi. Robert l'embrasse et lui pardonne.

Nous avons déjà vu que les Italiens offrirent à Hugues ainsi qu'à son père de régner sur eux, et qu'ils furent refusés. La modération de Hugues et de Robert les porta à ne pas accepter la couronne d'Italie; mais la politique seule avait dû le leur prescrire : Robert n'avait ni assez de puissance sur ses grands vassaux, ni assez de talents militaires, ni assez de génie, ni assez de fermeté, pour imiter Charlemagne et réunir le diadème d'Occident à celui des rois des Français.

Peu de temps après, le jeune prince mourut; son corps fut porté à Saint-Corneille de Compiègne.

(1025) Nous lisons dans la chronique du moine Glaber, qu'après la mort de Hugues, Robert examina lequel des trois fils qui lui restaient serait le plus capable de régner : son choix tomba sur Henri, l'aîné des trois. Constance, qui n'aimait pas Henri, voulut faire préférer le jeune Robert, le second de ses enfants; mais les grands du royaume se déclarèrent pour Henri. Le roi, fortifié par leur opinion, osa résister à Constance, et Henri fut couronné à Reims (1027).

(1030) La reine ne fit qu'étendre son inimitié, et enveloppa dans sa haine ses deux fils Henri et Robert. Cette mère dénaturée les accabla de mauvais traitements. La patience des jeunes princes s'épuise, ils s'éloignent tous les deux; Henri s'empare de Dreux; mais le duc de Normandie le réconcilie bientôt avec son père.

Robert s'enfuit en Bourgogne, où il rassemble un si grand nombre de partisans que le roi est obligé d'entrer dans cette province, à la tête d'une petite armée, et de prendre Avalon, Beaune et Mirebeau, pour le contraindre à demander une paix que son cœur paternel s'empressa d'accorder à un fils qu'il aimait.

On voit, et il est essentiel de le remarquer, combien les Bourguignons, se ressentant toujours de leur origine différente de celle des Francs, avaient conservé de penchant à se séparer, pour ainsi dire, des Français proprement dits, et à rendre leur province indépendante, tantôt sous Otte Guillaume, le beau-fils du frère de Hugues-Capet, et tantôt sous le jeune Robert, le petit-fils de ce même monarque.

(1031) Peu de temps après avoir pardonné à ses deux enfants, le roi Robert mourut : son corps fut porté de Melun à Saint-Denys. Le peuple suivait en larmes le monarque qu'il avait aimé : pourquoi ne transcrirais-je pas ici les paroles rapportées par Helgard, et que proférait ce peuple consterné autour du cercueil du bon roi ? « Tant qu'il nous a » gouvernés, nous avons vécu en sûreté, nous n'a» vons craint personne. Daigne le Seigneur accor» der le salut éternel à ce père si bon, à ce père » du sénat, et de tous les gens de bien ; qu'il daigne » le faire monter promptement au ciel, et le faire » asseoir éternellement avec Jésus-Christ, le père » des rois. » Quel plus bel éloge d'un roi que cette expression simple et naïve de la plus touchante reconnaissance !

La charité de Robert était inépuisable ; il nourrissait des milliers de pauvres: l'esprit de son siècle ne lui permettait pas de faire mieux pour eux. Plein de respect pour le malheur qu'il voulait soulager, il lavait les pieds le jeudi-saint à ces pauvres qui lui devaient la vie, et les servait à genoux.

Il aimait les arts, quelque informes qu'ils fussent devenus sous le poids de la barbarie. Il cultivait la poésie et la musique; il avait composé des hymnes pieuses que l'Église gallicane a conservées avec soin; il se plaisait à faire entendre sa voix dans les temples, les seuls endroits où l'on exécutât avec solennité les fragments plus ou moins altérés de la musique des anciens.

Il faisait recueillir avec soin les manuscrits échappés au ravage des guerres et du temps; il récompensait les lettrés; il encourageait les artistes français, qui à cette époque employaient particulièrement leur adresse à orner les armes des guerriers, et les objets nécessaires à la pompe du culte. Lorsqu'il eut une entrevue avec l'empereur Henri II, il lui donna un livre des évangiles, d'autres livres d'église, et des reliquaires enrichis de plaques d'or, d'argent et d'ivoire, délicatement travaillés, et des armes habilement gravées et ciselées. Les historiens ont remarqué que le roi de Germanie ne lui donna qu'un lingot d'or pur du poids de cent livres.

Suzerain de tout le royaume, il n'était véritablement souverain que de l'Ile-de-France, de l'Orléanais, de l'Anjou et de la Bourgogne. Ses revenus consistaient principalement dans les produits de

ses terres domaniales, le cens, auquel les autres terres étaient assujetties, les droits de justice, d'entrée, de gîte, de sortie, la monnaie, et la taxe que les juifs, principaux commerçants de cette époque, étaient obligés de payer. Presque tous les autres marchands et les artisans étaient encore compris dans la classe des serfs; les *ingénus*, ou hommes libres, n'étaient pas distingués des nobles.

Henri Ier, déjà sacré à Reims, succéda à Robert, son père.

Il était à Langres lorsqu'il apprit la mort de Robert. La reine Constance, ne pouvant supporter de voir sur le trône le fils qu'elle avait persécuté, profita de l'éloignement de Henri pour former contre lui une conspiration en faveur de Robert, son frère; elle engagea dans son parti un grand nombre des vassaux les plus puissants, dont la politique était d'affaiblir la puissance royale pour usurper plus facilement les prérogatives du trône, et exercer un despotisme plus fort et moins réprimé sur ceux qui leur étaient soumis. Parmi ces grands rebelles, et qui croyaient voir le succès de leurs vues dans la division des fils du dernier roi, on comptait Baudouin, comte de Flandre, et cet Eudes II, comte de Blois, de Champagne et de Brie, qui devait disputer la couronne des deux Bourgognes à l'empereur Conrad II, et périr dans un combat.

Henri est obligé de réclamer le secours de Robert Ier, duc de Normandie, frère et successeur de Richard III.

Ce Robert Ier, que sa libéralité avait fait surnommer le Magnifique, mais à qui on avait aussi donné le surnom de *Diable*, à cause de la redoutable rapidité avec laquelle il savait conduire une guerre, sans donner à son ennemi le temps de se reconnaître, avait, dès 1028, enlevé le comté d'Évreux à un de ses oncles, archevêque de Rouen. Il avait battu l'évêque de Bayeux réuni au comte du Perche et à celui d'Alençon; et, après s'être distingué par les faits d'armes les plus brillants, il avait rétabli dans ses états son beau-frère, Baudouin IV, comte de Flandre, que le fils de ce Baudouin en avait dépouillé, et qui maintenant est ligué avec Constance et le comte de Blois.

Henri, contraint de se sauver de l'Ile-de-France pour échapper à la captivité et peut-être à la mort, arrive à Fécamp, auprès de Robert; il n'est suivi que de onze Français. Le duc le reçoit avec tous les égards qu'il doit à son suzerain: il lui donne des armes et des chevaux; et, suivant l'horrible manière de faire la guerre dans ce temps de férocité, il charge son oncle Mauger, comte de Corbeil, de porter le fer et la flamme dans les terres des ennemis du roi, et il ordonne aux commandants de ses places frontières de faire des courses jusques aux portes des villes révoltées, de ravager les campagnes, d'en massacrer les habitants.

Henri, ayant réuni aux guerriers que lui fournit le duc de Normandie ceux que lui amènent plusieurs autres vassaux restés fidèles à leurs devoirs, s'empare des châteaux de Poissy et du Puiset, ren-

[redacted]

contre les rebelles dans la plaine de Villeneuve-Saint-Georges, bat son frère et le contraint à lui demander la paix.

L'altière et implacable Constance ne survit pas long-temps à la perte de ses dernières espérances; et on renferme à Saint-Denys son corps dans la même tombe que les restes de l'époux dont elle a fait le malheur.

Mais quelle faute déplorable va faire le roi Henri! quelle source d'affreuses calamités il va ouvrir pour la France! et qu'il faudra de siècles pour la fermer! Il oublie les salutaires maximes de son grand-père Hugues-Capet; il suspend pour long-temps l'exécution des vues salutaires et profondes de l'auteur de sa dynastie. Il détache de sa couronne le duché de Bourgogne; il le donne à son frère Robert, non pas comme un apanage, mais *comme une propriété*, pour employer le langage de plusieurs auteurs; il lui en cède la souveraineté; il ne la soumet qu'à un vain hommage (1032). Il ne se contente pas de cet abandon si impolitique, il méconnaît les limites que ses devoirs de roi imposent à sa reconnaissance; il donne au duc de Normandie, qui l'a secouru, Chaumont, Pontoise, et tout le Vexin français.

Et pour que l'on connaisse combien le démembrement de la Bourgogne devait être funeste à la monarchie et à la nation, qu'on sache quelle était alors l'étendue de ce duché.

Rodolphe ou Raoul, le dernier roi des deux Bourgognes, ayant cessé de vivre, et un arrange-

ment ayant eu lieu entre la France et la Germanie, le Lyonnais, la Bresse, le Bugey, et une partie de la Savoie, du Viennois et de la Provence, sont réunies au duché sur lequel va régner Robert, le chef de la *première* maison de Bourgogne, ducale par ses états, royale par son origine.

Quelles étaient donc alors les provinces qui reconnaissaient véritablement l'autorité des rois de France?

Resserrés entre le comté de Champagne et de Brie, qui s'étendait jusques à Senlis et Melun, par le duché de Normandie, qui venait jusques à Pontoise, et par le duché de Bourgogne, qui comprenait Auxerre, les états de Henri ne consistaient en quelque sorte que dans une portion de l'Ile-de-France, l'Orléanais et le pays Chartrain. Les ducs et comtes de la Touraine et de l'Anjou se regardaient comme indépendants : et que restait-il du pouvoir royal au-delà de la Loire?

Qu'était donc devenue la vaste monarchie de Charlemagne? La féodalité l'avait dévorée; elle écrasait de son poids le peuple privé de son autorité tutélaire.

La paix faite avec Robert n'avait pas fait poser les armes à tous les grands vassaux révoltés. Le comte de Blois et de Champagne persiste dans sa rébellion. Henri s'empare du château de Gournai; mais il assiége en vain la ville de Sens, dont le comte de Champagne était suzerain, et que Eudes défend avec courage; et il ne peut faire la paix avec ce fier vassal, qui aurait dû regarder son pardon comme

[redacted]

une grâce, qu'en lui cédant la moitié du comté de Sens.

Cependant Robert-le-Diable, ce puissant duc de Normandie, qui appelait sa province son royaume, suivant un ancien capitulaire de saint Amand de Rouen, dont les secours avaient été si utiles à Henri, et qui, non content d'avoir obligé Alain, comte de Bretagne, à lui rendre hommage, menaçait de ses armes Canut, roi de Danemarck et d'Angleterre, commençait à être avancé en âge. Il rappelle tous ses succès; il se représente toutes les guerres qu'il a faites; il ne pense qu'avec effroi à tout le sang qu'il a fait verser. Le trouble entre dans son âme. Au lieu de chercher à expier le mal qu'il a fait par tout le bien qu'il peut faire, il croit, comme son siècle, qu'il doit l'effacer seulement par des pratiques pieuses, par une sorte de pénitence religieuse et publique. Les pèlerinages étaient alors très fréquents; on les regardait comme la source des grâces célestes; on les dirigeait vers des églises fameuses, où l'on conservait les corps des saints qui les avaient illustrées. Mais c'était principalement vers Jérusalem que se portaient tous les vœux; c'était dans cette ville où tout retraçait le souvenir de la bonté, de l'indulgence et de la mort de Jésus, qu'on espérait trouver le pardon de ses fautes, l'absolution même de ses crimes. Quelque long, quelque pénible, quelque dangereux que pût être le voyage, à une époque où aucune bonne police ne veillait en Europe ni en Asie à la sûreté des personnes et des propriétés, on

l'entreprenait avec ferveur, pour peu qu'on ne le crût pas au-dessus de ses forces ou de sa fortune. Cette direction des esprits était l'annonce des croisades, que les mêmes idées ou plutôt les mêmes sentiments devaient faire naître. Cette ardeur pacifique, qui entraînait vers la Palestine d'humbles pèlerins pour y rendre hommage à la tombe du Sauveur, devait bientôt devenir un enthousiasme militaire, changer ces modestes pèlerins en guerriers redoutables, et les précipiter vers les rives du Jourdain pour y conquérir cette tombe si vénérée. Nous devons la regarder comme un des premiers efforts favorables à l'extension du commerce, à la communication des peuples, au transport dans les contrées occidentales du peu de lumières qui éclairaient encore l'Orient, à l'affaiblissement des préjugés, au mouvement des esprits, à l'amélioration de la condition humaine, au renouvellement de la civilisation.

Robert prend la résolution d'aller en pèlerin, ou plutôt en pénitent, dans la terre sanctifiée par le sang de Jésus. Il avait eu un fils d'une concubine nommée Harlette, fille d'un pelletier de Falaise. Ce fils se nommait Guillaume, il n'avait que huit ans; mais il semble que le duc prévoyait la destinée de ce jeune prince, sa gloire militaire, sa fameuse conquête, la couronne qui devait ceindre son front victorieux. Il assembla les états de son duché; il fit reconnaître par ces états Guillaume pour son successeur. Il le mena ensuite à la cour du roi Henri, pria le monarque de le protéger, le mit

[redacted]

sous sa garde royale, et lui donna un comte Guilbert pour guider ses premières années.

(1035) Après avoir pris ces précautions que lui dictent la politique et l'affection paternelle, il entreprend son grand et pieux voyage; il en fait une grande partie nu pieds; il dirige sa route par l'Italie; il arrive à Rome; il y fait une entrée magnifique; il veut, suivant d'anciennes chroniques, que, pour cette entrée solennelle, sa mule soit ferrée d'or; il défend qu'on ramasse les morceaux qui se détachent. Remarquez que, d'après la chronique de Jean Brompton, abbé de Joreval, dans le comté d'York, le pape donne à Robert une croix semblable à celle que les guerriers croisés devaient un jour recevoir avec tant de solennité, placer avec tant de dévotion et d'audace sur leurs étendards, leurs boucliers, leurs cuirasses, et orner de tant de lauriers. Le pape lui remet aussi des lettres de recommandation pour l'empereur de Constantinople. Michel IV était alors sur le trône d'Orient; il reçut Robert et sa suite. Le duc et ceux qui l'ont suivi ne voient pas de siége auprès de l'empereur; ils s'asseyent sur leurs manteaux qu'ils étendent, et qu'ils refusent de reprendre.

Le duc rencontre à Constantinople Foulques Nerra, comte d'Anjou, qui avait entrepris le même pèlerinage que lui; ils vont ensemble vers la Palestine, guidés par des marchands d'Antioche. Robert, accablé de fatigues, est obligé de se servir d'une litière que portent quatre Maures. « Racontez » dans notre pays, dit-il à un pèlerin normand qu'il

» rencontre, et qui s'en retournait en Europe, que » vous m'avez vu porté en paradis par quatre dia» bles. » Il parvient à Jérusalem, y remplit son vœu, et veut revenir en France. Mais à combien de dangers et d'embûches il est exposé dans son retour! Il y succombe à Nicée; il y meurt empoisonné; on l'y enterre néanmoins avec honneur dans une basilique.

Le roi Henri apprend la mort de son vassal fidèle; il veut que Guillaume, malgré sa grande jeunesse, aille prendre possession du duché de son père; mais il retient pour la couronne de France le Vexin, qu'il avait donné à Richard-le-Magnifique, et qu'il s'était repenti de lui avoir cédé.

Il montre, en 1041, tout ce que peut l'activité pour dissiper un orage politique. Son frère Eudes lui demande une part dans les états du roi Robert, leur père; il la réclame à la tête de plusieurs guerriers. Thibaut comte de Blois, son frère Étienne comte de Champagne, Raoul comte de Valois, et Valeran comte de Meulent, soutiennent les prétentions du prince Eudes. Henri se hâte d'attaquer son frère dans le château où il s'était retiré, le prend, l'envoie dans le château d'Orléans, bat les comtes de Blois et de Champagne, fait prisonnier le comte de Valois, et dépouille de ses terres le comte Valeran.

Cependant la réputation des écoles arabes établies en Espagne allait toujours en croissant. L'Italie avait vu aussi s'élever des écoles sarrasines; on allait avec empressement dans ces différentes

[redacted]

écoles, et particulièrement dans celles de Cordoue et de Séville, chercher une instruction bien supérieure à celle que pouvaient donner les écoles chrétiennes de l'Europe occidentale. Les Arabes enseignaient tout ce qu'ils avaient pu recueillir des sciences des anciens Grecs et de celles des Indiens. Ils avaient perfectionné les instruments astronomiques.

Ils employaient pour mesurer le temps, non seulement des clepsydres et d'immenses cadrans solaires, mais encore les vibrations des pendules. Vers l'an 1000, Ebn-Junis, astronome de Hakem, khalife d'Égypte, observait le ciel dans la ville du Caire; il avait rédigé un grand traité d'astronomie, et construit des tables des mouvements célestes, renommées dans l'Orient, et qui ont paru à mon illustre ami le marquis de la Place avoir servi de fondement aux tables formées depuis par les Arabes et les Persans. L'ouvrage de ce khalife comprenait une longue suite d'observations d'éclipses, d'équinoxes, de solstices, de conjonctions de planètes, et d'occultations d'étoiles; observations importantes pour la perfection des théories astronomiques, qui ont fait connaître les équations séculaires de la lune, et répandu une vive lumière sur les variations du système du monde. Les astronomes arabes étaient aussi parvenus à reconnaître l'inexactitude des observations de Ptolémée sur les équinoxes, et ils avaient fixé la longueur de l'année avec tant de précision, que, suivant le marquis de la Place, celle d'Ebn-Junis n'excédait que de treize

secondes celle des astronomes modernes, qu'elle devait surpasser de cinq secondes.

Les ouvrages des savants arabes, traduits en latin, commençaient à se répandre dans l'Italie chrétienne, dans le nord de l'Espagne, en France, en Germanie, dans la Grande-Bretagne; et bientôt les Sarrasins de l'Europe, et principalement ceux de Cordoue et de Séville, furent regardés comme les pères de la philosophie européenne.

Les sept arts libéraux étaient toujours les objets de l'enseignement dans cette Europe, sur laquelle commençait à s'étendre la clarté des foyers salutaires entretenus sur les bords du Guadalquivir, et dans quelques autres contrées musulmanes ou soumises à la croix. Et voici comment, vers le milieu du onzième siècle, on entendait ces arts libéraux, et dans quel ordre on les enseignait.

La grammaire, la rhétorique, et la logique, formaient les trois premiers de ces arts. On les regardait comme les trois premières voies pour arriver à l'instruction; on les nommait *trivium;* on les appelait *triviales*, et nous les voyons encore, disposées dans le même ordre, composer les premiers degrés de l'enseignement dans presque toutes les universités et dans presque tous les colléges des pays les plus civilisés.

Quatre sciences se présentaient ensuite pour ceux qui voulaient se consacrer aux études que l'on considérait comme les plus élevées; on les nommait l'arithmétique, la musique, la géométrie, et l'astronomie. Elles formaient le *quadri-*

vium, qui réuni avec le *trivium* comprenait les sept arts libéraux.

Mais que les esprits étaient encore éloignés de se diriger vers la véritable science, vers la connaissance de la vérité! Par combien d'erreurs ils devaient passer avant d'y parvenir! Qu'on était encore séparé par un immense intervalle du siècle de Bacon et de Descartes! et que la naissance de la véritable philosophie devait être reculée par l'influence d'une subtile mais vaine et absurde métaphysique!

Le règne de cette métaphysique, aussi funeste qu'a été utile celle de plusieurs philosophes modernes, avait commencé avant la fin de l'époque dont nous venons de rendre compte. Les ouvrages de Platon, d'Aristote et de Cicéron étaient entre les mains de plusieurs savants du onzième siècle; mais des historiens nous disent que presque aucun de ces hommes studieux n'entendait le véritable sens de ces immortels auteurs. On commençait à traiter cette question devenue trop fameuse, *si les idées universelles appartiennent à la classe des objets ou seulement à celle des noms*. On préparait cette division des *réalistes* et des *nominaux* qui devait faire perdre tant de temps, fausser tant d'esprits, étouffer tant de germes d'heureuses inventions, produire tant de discordes, et détourner de la route qui pouvait seule conduire aux plus importantes découvertes.

Nommons cependant quelques uns de ceux qui, pendant notre douzième époque, s'élèvent au-

dessus de ces épais brouillards que l'ignorance et l'erreur ne cessent d'amonceler.

Nous voyons dans l'empire grec, ou de Constantinople, Suidas devenu célèbre par sa chronologie et par son *Lexicon*, ou dictionnaire.

Dans le reste de l'Europe, nous remarquons Fulbert, évêque de Chartres, chancelier de France, et recommandable par son amour pour les lettres, son zèle pour l'instruction de la jeunesse, ses ouvrages et ses lettres; ce Guy d'Arezzo, qui, en donnant aux tons de l'échelle musicale un nouvel ordre, de nouveaux noms, de nouveaux signes, a préparé les admirables progrès de la musique moderne; Gerbert, cet élève de l'école de Cordoue, qui rapporte en France, sa patrie, les chiffres et la numération arabe, invente une horloge à roues et à balancier, instruit Robert, le fils de Hugues-Capet, et Othon, le fils de l'empereur Othon II, et honore la tiare par ses grandes connaissances, son génie, et le zèle avec lequel il encourage la culture des sciences mathématiques et physiques; Roswithe religieuse de Gandersheim, que distingue son talent pour la poésie latine; Ulric de Magdebourg, Tancmar de Hildesheim; saint Wolffgang, évêque de Ratisbonne; Berte, religieuse de Viler, et connue par sa grande érudition; Burkard, évêque de Worms, auteur d'un recueil du droit canonique, intitulé *Le grand volume des décrets*, et dont l'autorité est si grande dans les écoles, que le mot de *burcerdicum*, *brocardicum* (brocard), désigne une réflexion sans réplique, une sentence sans contra-

dic [illegible] Bernon, abbé de Reichenau; Adelbold, év[illegible] d'Utrecht; l'historien Ditmar, comte de Wol-b[illegible] évêque de Mersbourg; Notger, évêque de L[illegible] Herbert, évêque d'Aichstett, poëte et théologien [illegible] Albert, religieux de Metz; saint Bernouard, évêque [illegible] noul, évêque de Halberstadt; [illegible] de Prague, et qu'on regarde c[illegible] savant médecin; Notker, moine de Saint-[illegible]; [illegible]inus de Hersfeld, ou Hirschfeld; et saint Memweric, évêque de Paderborn.

La science est réfugiée dans les monastères et dans les cathédrales, la nuit règne hors de ces enceintes; au-delà de leurs limites, on ne voit que des serfs, et des hommes qui manient avec force la lance et l'épée, mais dont la plupart peuvent à peine écrire leur nom au bas d'une charte.

TREIZIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 1042 JUSQUES EN 1092.

Le commencement de cette époque fut marqué pour la France par un fléau terrible. Ce pays, si différent de ce qu'il est devenu, était encore si mal cultivé, si mal administré, si mal gouverné, si souvent ravagé par des soldats féroces, si tourmenté par de longues disettes, que des maladies contagieuses venaient souvent ajouter à tous les maux qu'il éprouvait. Une de ces maladies, plus funeste que les autres, se développa vers 1043. On la comparait à la peste. On a écrit qu'elle consistait dans une sorte de charbon pestilentiel : tout ce que ressentaient ceux qui ne pouvaient se dérober à son atteinte la faisait nommer *le mal des ardents*. Elle répandait l'effroi ; et quelle terreur plus grande encore n'aurait-elle pas inspirée si on avait prévu qu'elle devait désoler la France et une grande partie de l'Europe pendant près de deux siècles ! L'art des médecins de ce temps d'ignorance ne put surmonter sa force délétère. Une épouvantable mortalité dépeuplait la malheureuse patrie de Henri. Les Français



consternés remplissaient les temples, y déposaient de riches dons, y faisaient entendre leurs vœux et l'expression de leur douleur.

Les grandes catastrophes ramènent vers les saintes lois de l'humanité; elles rendent plus sensibles à la pitié. On s'empressa d'établir des hôpitaux pour les pauvres.

Les horreurs de cette peste pouvaient bien cependant suspendre, mais non pas détruire ni même affaiblir les passions impérieuses qui agitaient les chefs des nations. Elle jonchait la terre de morts et de mourants, et l'ambition des princes continua la guerre au milieu de ces désastres; et le fer des guerriers moissonnant parmi ceux que *le mal des ardents* n'avait pas immolés, entassait de nouveaux cadavres sur les restes des victimes de la contagion.

Guillaume II, duc de Normandie, bâtard et successeur de Robert-le-Magnifique, est attaqué par un de ses cousins, Guy, comte de Brione et de Vernon. Ce Guy, qui avait été élevé avec Guillaume et qui tenait de lui les comtés dont il jouissait en Normandie, viole tous les devoirs de l'amitié, de la reconnaissance, de la fidélité; il en veut non seulement au trône, mais à la vie de son parent, de son bienfaiteur et de son suzerain. Guillaume, encore bien jeune, échappe avec peine au danger qui le menace, et se réfugie auprès de Henri. Le roi, qui veut et défendre son vassal et reconnaître tout ce qu'a fait pour lui le père de Guillaume, rassemble ses guerriers, rencontre les

rebelles entre Caen et Argentan, et remporte sur eux une victoire complète. Guillaume lui cède le château de Tillières, qui depuis long-temps inquiétait le roi des Français. Henri le fait raser; mais, oubliant quelque temps après combien doit être sacrée la parole des rois et des peuples, il le fait reconstruire, malgré la promesse qu'il avait faite à Guillaume.

Le jeune duc de Normandie en témoigna un ressentiment qui déplut à Henri, et dès ce moment commença entre le roi et son vassal une fâcheuse mésintelligence.

Le roi épousa cependant, en 1051, une fille de Jaroslaf, souverain de Kiow et de la Russie. Quelques historiens modernes, et même le plus illustre de ces historiens, ont paru étonnés de cette union, et ont cru ne pouvoir l'expliquer que par les alliances de Henri avec presque toutes les maisons qui régnaient alors en Europe; ils ont dit que sa parenté avec les princesses qu'il aurait pu désirer de placer sur son trône était trop rapprochée pour qu'il pût les épouser sans blesser les lois canoniques auxquelles on était alors soumis. L'étonnement de ces historiens aurait cessé s'ils avaient rappelé que deux sœurs de la princesse Anne épousèrent, l'une Olaüs roi de Norwège, et l'autre André roi de Hongrie; que les prédécesseurs de Jaroslaf avaient plus d'une fois fait trembler la capitale de l'empire d'Orient; qu'ils avaient imposé un tribut aux Césars de Constantinople; que ce prince lui-même, après avoir conquis la Livonie

et une partie de la Pologne, avait envoyé dans la mer Noire une flotte qui avait battu les Grecs sous les murs de Bysance; que le bruit de ses exploits avait retenti facilement dans les contrées européennes sans cesse traversées dans tous les sens par des troupes de guerriers, et que dans un siècle éclairé Henri aurait recherché avec empressement l'alliance d'un monarque qui, tel que celui de Kiow, pouvait, par sa position, sa puissance, son caractère, le garantir plus que tout autre prince contre les projets redoutables des rois de Germanie, presque toujours rois d'Italie et empereurs d'Occident.

(1053) Peu de temps après le mariage du roi, l'animosité de Henri et de Guillaume de Normandie s'aigrit avec rapidité. En 1053, un grand-oncle de Guillaume, nommé Guillaume comme le duc, et fils de Richard II et de sa troisième femme, ne se contentant pas du comté d'Arques que son père lui avait donné, réclama tout le duché de Normandie comme descendant légitime de Richard II, pendant que son petit-neveu n'était que le fils illégitime de Robert-le-Magnifique. Encouragé et soutenu par son frère Mauger, archevêque de Rouen, il prend les armes contre le duc. Il demande la protection du roi de France son suzerain. Henri se décide avec empressement contre Guillaume II, et marche au secours du comte d'Arques; mais à peine est-il à Saint-Aubin, qu'il apprend que le duc, assisté du comte d'Eu, a battu le comte d'Arques; qu'Enguerrand II, comte de

Ponthieu et allié du comte, a été tué dans le combat, et que plusieurs autres partisans du fils de Richard II ont perdu la vie ou la liberté. Il n'ose pas se mesurer avec son vassal, il se retire; mais l'année suivante il entre dans le comté d'Évreux avec le comte d'Anjou (1054): et son frère Eudes, qu'il avait fait sortir du château d'Orléans, et auquel il avait rendu son affection et même sa confiance, pénètre dans le pays de Caux.

Eudes est battu par le comte d'Eu et par Raoul de Mortemer; il est obligé de prendre la fuite; et les forces royales sont si peu considérables, que Henri se retire une seconde fois devant le duc de Normandie, fait la paix avec son vassal, et consent à lui rendre le château de Tillières.

Guillaume, victorieux et tranquille sur la possession de son duché, épouse Mathilde, fille de Baudouin V, comte de Flandre. Ce duc doit jouer un si grand rôle, que nous ne devons rien négliger de ce qui peut montrer son caractère et les mœurs de son temps. Voici ce que rapporte une ancienne chronique manuscrite conservée pendant long-temps dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. Nous traduisons le récit naïf écrit en ancien français, et peu facile à entendre. « Guillaume envoya au comte Baudouin de Flandre, » et lui demanda sa fille en mariage. Cette demande » plut beaucoup à Baudouin, il en parla à sa fille; » mais elle répondit qu'elle n'aurait jamais un bâ» tard pour mari. Le comte renvoya donc au duc, » et s'excusa au sujet du mariage le plus courtoi-

[redacted]

»sement qu'il put. Peu de temps après cependant »le duc sut comment la demoiselle avait répondu; »il en eut un si grand dépit, qu'il prit de ses gens »avec lui; alla à Lille, entra dans la salle, et passa »outre jusque dans la chambre de la comtesse. Il »trouva la fille du comte, la prit par les tresses »de ses cheveux, la traîna dans la chambre, la »foula sous ses pieds, remonta sur son palefroi et »retourna dans son pays. Le comte Baudouin en »fut très-courroucé; mais par le conseil de prud'»hommes il s'accorda avec le duc: ils furent bons »amis, et Mathilde consentit à donner la main à »Guillaume.»

Vers le temps de cette singulière et barbare aventure, le prince Eudes termina ses jours. On a écrit qu'ayant très peu de domaines, il pillait les provinces pour ajouter à ses revenus. Quelle époque que celle où le frère d'un roi osait être un chef de brigands! Et voyons comment, suivant Raoul Tortaire, la France crut que ce prince si indigne de son rang auguste trouva la fin de sa coupable carrière.

Dans une de ses courses, il avait ravagé une terre dépendante de Saint-Benoît-sur-Loire. Il s'en retournait chargé de son butin; la nuit le surprend dans un village soumis aux moines de Saint-Benoît; il entre dans le cimetière avec sa troupe; il ordonne qu'on distribue des vivres. On manque de cire pour éclairer sa table, il fait ouvrir l'église et apporter le cierge pascal: peu d'heures après, il est frappé d'une maladie mortelle.

Quelques années s'étaient écoulées depuis la mort de Eudes, lorsque Henri voulut assurer le trône à Philippe, son fils aîné. Il désira de le faire reconnaître pour son successeur, sacrer et couronner, quoique ce jeune prince n'eût encore que sept ans (1053). Il avait besoin du consentement de tous les vassaux ou seigneurs qui composaient les états ou l'assemblée générale du royaume. On a écrit qu'il avait eu de la peine à l'obtenir; ils finirent cependant par accorder leurs suffrages à Philippe. La cérémonie de son sacre eut lieu à Reims, le jour de la Pentecôte. Des chroniques normandes rapportent que Guillaume, duc de Normandie, qui avait fait sa paix avec le roi, y assista avec un cortége nombreux et magnifique.

Mais sous quels auspices avait lieu cette solennité! Les intempéries des saisons s'étaient réunies aux résultats si déplorables des guerres, des ravages, des incendies : la France gémissait sous les horreurs d'une nouvelle famine. Cette calamité, si commune dans les temps barbares, régna pendant sept ans; elle durait encore lorsque Henri mourut à Vitri, dans la forêt de Bière, qu'on nomme aujourd'hui de Fontainebleau.

On a cru qu'il était mort d'une médecine que lui donna à contre-temps son *physicien* ou *médecin*, Jean-le-Sourd de Chartres.

On a dit qu'il avait eu le temps de disposer de la régence en faveur du mari de sa sœur, Baudouin, comte de Flandre. La reine Anne cependant est indiquée dans une charte donnée en faveur de l'ab-

[redacted]

baye de Saint-Germain-des-Prés, comme gouvernant avec son fils. Quoi qu'il en soit, elle se retira bientôt après la mort de Henri, dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis. Elle y vit souvent Raoul, comte de Crépy et de Valois, que l'on regardait comme descendant de Bernard, roi d'Italie, et petit-fils de Charlemagne. Ce comte Raoul avait dans le temps pris les armes, pour le prince Eudes, contre le roi Henri; il avait depuis combattu, ainsi que nous l'avons vu, sous les étendards du roi des Français. Fier de sa naissance, avide de pouvoir, ne laissant échapper aucune occasion d'étendre ses domaines, hardi dans ses entreprises, habile dans ce qu'on nommait alors l'art des siéges, il s'était emparé de plusieurs châteaux-forts. Il avait particulièrement usurpé la ville et le comté de Montdidier. Il conçut bientôt le désir d'épouser la veuve de Henri. Mais il s'était marié en secondes noces avec Haquenez, ou Éléonore. Il ne balance pas à l'accuser d'infidélité; il divorce avec elle. Il parvient à plaire à la reine.

(1062) Anne l'épouse sans que le régent y mette aucun obstacle. Philippe, qui n'avait que dix ans, était trop jeune pour s'y opposer. Mais Éléonore, indignée des calomnies de Raoul, réclame contre son divorce. Telles étaient cependant les idées de ce siècle sur la nature des affaires relatives aux mariages, qu'on les regardait comme purement ecclésiastiques. Éléonore ne s'adresse donc pas aux états, ni au roi suzerain de Raoul; c'est à Rome qu'elle va, et c'est au pape qu'elle a recours. Alexan-

dre II, qui ne le cède à aucun de ses prédécesseurs dans le soin de conserver ou d'accroître les prérogatives de son siége, charge les archevêques de Reims et de Sens de prendre des informations sur la demande d'Éléonore. L'archevêque de Reims répond au pape : « Notre royaume est agité par de » grands troubles. La reine mère a épousé le comte » Raoul, au grand déplaisir du roi ; quant à la dame » que Raoul a répudiée, nous avons reconnu la » justice des plaintes qu'elle vous a portées, et la » fausseté des prétextes sous lesquels il l'a ren» voyée. » Le pape ordonne à Raoul de reprendre Éléonore ; le comte refuse ; le pape l'excommunie : mais Raoul, qu'il n'est pas aussi aisé d'effrayer que le roi Robert, le fils de Hugues-Capet, ne fait aucune attention à l'excommunication de Rome, et il paraît qu'Alexandre II, qui ne voulait pas compromettre son autorité avec un prince du caractère de Raoul, ne donne aucune suite à cette affaire.

Une charte, donnée en 1069, est en effet signée par le comte Raoul et par la reine Anne, qu'il appelle sa femme. On a écrit que cette princesse, après la mort de son second mari, s'était retirée en Russie.

Henri avait supprimé la charge de comte du palais ; il en avait distribué les fonctions au chancelier, au connétable, au grand panetier et au grand boutillier.

Il n'est pas inutile de remarquer que sous son règne les vins des environs d'Orléans commencèrent à avoir de la réputation. Parmi les vignobles

voisins de cette ville était celui de Rebrechien, qui appartenait au roi; on le nommait *Area Bouhi:* le vin qui en provenait a été célébré dans un poëme latin de l'abbé Boldris, et Henri Ier en faisait toujours porter à sa suite, même quand il faisait la guerre.

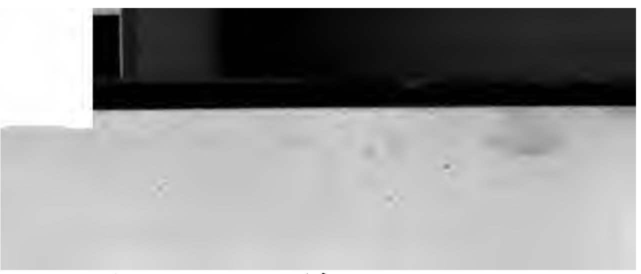
Ce fut sous le règne de Henri que l'on établit en France une sorte de trève connue sous le nom de *trève de Dieu*, et analogue à celle à laquelle on avait eu recours en Germanie. Les mêmes malheurs inspirèrent les mêmes précautions. On commença par statuer que depuis trois heures après midi du samedi jusques à six heures du matin du lundi, personne ne pourrait attaquer son ennemi, *moine, ou clerc, marchand, artisan, ou laboureur.* On agrandit ensuite cette sauvegarde des faibles; on décida que depuis le soir du mercredi jusques au matin du lundi, on ne pourrait rien enlever par force, ni venger une injure, ni réclamer le gage d'une obligation. On étendit bientôt cette défense aux veilles et aux jours des grandes fêtes; et enfin un concile déclara que depuis le commencement de l'Avent jusques après l'octave de l'Épiphanie, et depuis la Septuagésime jusques à la Trinité, c'est-à-dire pendant plus de cinq mois, on ne pourrait, sous peine d'excommunication, ni attaquer, ni blesser, ni tuer, ni voler. Quelle législation que celle qui abandonne une grande partie de l'année à l'injustice, au crime, au brigandage; qui, bien loin de réprimer la violence, lui donne plus de force, en ne la contraignant que pendant

un temps déterminé; qui avoue son impuissance, et qui légitime, pour ainsi dire, tous les forfaits pendant les intervalles où elle n'ose pas les prohiber! D'ailleurs de quel droit l'autorité ecclésiastique, qui ne doit que donner la sanction intérieure de la religion aux actes du pouvoir civil, et multiplier les exemples de l'obéissance aux lois, remplaçait-elle la puissance souveraine et législative? Au milieu même de la confusion des idées du onzième siècle et de l'ignorance des principes sociaux, un évêque de Cambrai eut le noble courage de réclamer contre cette usurpation de l'autorité royale et de celle des états.

Au reste, la plupart des seigneurs violèrent le serment qu'ils avaient fait d'observer ce règlement du concile, qui, pendant plusieurs mois, enchaînait leur force dévastatrice, et soustrayait tant de victimes à leurs rapines.

Ceux de Normandie résistèrent avec le plus d'énergie et de constance à une décision qui leur enlevait ce qu'ils regardaient comme leurs droits. Ils voulaient d'autant plus conserver leurs usages barbares et destructeurs, que peu de temps s'était écoulé depuis que les Scandinaves, dont le sang coulait dans leurs veines, infestaient tant de mers, et portaient le fer et le feu sur tant de rivages.

Une sorte de terreur profonde produisit cependant ce que n'avaient pu faire ni l'humanité, ni la justice, ni les décisions d'un concile, ni la volonté des monarques. Le *mal des ardents* pénétra dans leur province; la faux de la mort était levée sur



leurs têtes. Ce n'était pas au milieu des combats qu'elle les menaçait; elle les frappait dans leurs demeures; rien ne paraissait pouvoir les dérober à ses coups. Ils furent saisis d'un effroi religieux; ils ne voulurent plus appesantir sur des vassaux infortunés, qui peut-être n'avaient plus que quelques jours à vivre, un bras que la mort allait saisir: non seulement ils observèrent la trève avec soin, mais encore ils formèrent une association à laquelle ils donnèrent le nom de *Confrérie de Dieu*; ils y admirent les seigneurs et les vassaux, les guerriers et les laboureurs, les puissants et les faibles, les riches et les pauvres, les laïques et les prêtres. Le danger menaçait tous les rangs; ils devaient tous être admis dans le même asile. Les membres de cette confrérie juraient de poursuivre ceux qui troubleraient le repos de l'église et de l'état; et pour se reconnaître plus facilement, se secourir mutuellement avec plus de promptitude, et rappeler leur serment solennel, ils avaient des signes ostensibles de leur association; ils portaient une sorte de chaperon, de calotte, ou de toque, dont la couleur était blanche, et une médaille, représentant la Vierge, était attachée sur leur poitrine.

Il est important de faire quelque attention à l'établissement de cette confrérie; on peut la regarder comme une des origines de cette noble et brillante association connue sous le nom de chevalerie, et qu'il faut d'autant moins confondre avec la féodalité, que la religion, l'humanité et la justice ne l'établirent que pour soustraire la faiblesse et l'in-

nocence à la tyrannie féodale, et pour suppléer à l'impuissance du souverain, des magistrats et des lois, dont les seigneurs ne cessaient de méconnaître, d'usurper ou d'enchaîner la puissance tutélaire.

(1060) C'est au milieu de ces désordres et de ces calamités, de l'anarchie, des pillages, des vexations, des maladies contagieuses et de la famine, que Philippe Ier perd son père Henri. On a remarqué que, malgré sa grande jeunesse, il avait, l'année précédente, lu à haute voix et souscrit de sa main le serment qui avait dû précéder son sacre dans l'église de Reims. Baudouin V, comte de Flandre, et son tuteur, meurt en 1067. Philippe n'a que quinze ans. On était dans l'usage de ne regarder les rois français comme majeurs que lorsqu'ils avaient vingt-un ans; cependant on ne donne pas de nouveau régent à Philippe. Ce jeune prince prend les rênes de la monarchie, et les actes royaux ainsi que les sceaux qu'on y attache ne portent que son nom.

Foulques-le-Rechin, comte d'Anjou, était en guerre avec son frère. Il réclame l'assistance du roi; il ne l'obtient qu'en cédant le Gâtinais à Philippe. Mais observons que, d'après une ancienne chronique, le roi jura de maintenir les us et coutumes de la terre dont les hommes devaient refuser de lui faire hommage, si sa promesse était violée.

On a écrit que Philippe avait aussi réuni à sa couronne le vicomté de Bourges, voisin de l'Orléanais.

(1062) Avant le temps où il exécutait ainsi en par-

tie le vaste plan de son bisaïeul le roi Hugues-Capet, Robert dit le Frison, frère de Baudouin VI, dit de Mons, comte de Flandre et successeur du régent de France, s'était jeté sur la Hollande, appelée alors la Frise, et que gouvernait Gertrude, mère et tutrice de Thierry V. Gertrude, après l'avoir repoussé deux fois, s'était crue obligée de lui donner sa main, pour faire cesser des hostilités trop funestes à son pays.

Baudouin de Mons était mort en 1070 à Oudenarde, après avoir, du consentement de ses vassaux assemblés, donné à Arnoul, son fils aîné, la Flandre, et à Baudouin, son second fils, le Hainaut, qu'il tenait de sa femme Richilde, héritière de ce comté.

Richilde s'était déclarée régente et tutrice de ses deux fils, malgré le testament de son époux. Son beau-frère Robert avait réclamé en vertu de ce testament la régence et la tutelle; mais la comtesse était parvenue à se rendre le jeune roi favorable.

Cependant son gouvernement dur et tyrannique indigne bientôt les Flamands. Les états élèvent la voix avec force contre son despotisme. Les villes chargent de nombreuses députations de faire entendre leurs plaintes. Elle traite de révolte la trop juste expression de ce qu'elles éprouvent si profondément. Elle reçoit les députés d'Ypres, mais elle ordonne qu'on leur coupe la tête ainsi qu'aux hommes de leur suite. Soixante-dix victimes sont immolées à sa fureur. Les députés de Gand et ceux de Bruges allaient subir le même sort. Le châtelain

de Lille a le noble courage de les sauver dans son château, de les dérober à la férocité de la comtesse, et de lui épargner de nouveaux crimes.

Les nobles ne peuvent plus supporter tant d'atrocité; ils traitent secrètement avec Robert, comte de Hollande. Il arrive à Gand. Plusieurs prélats, plusieurs seigneurs, les députés de plusieurs villes, lui prêtent serment de fidélité. Il s'avance vers Lille. On abandonne Richilde, qu'on déteste; on court au-devant de Robert. Richilde, réfugiée à Amiens, envoie son fils Arnoul au roi Philippe. Le jeune prince fait au roi les promesses les plus séduisantes. Le roi, au lieu de profiter de la circonstance la plus favorable à son autorité, de fortifier sa suzeraineté, de rétablir le règne des lois, de faire juger sa vassale, se laisse entraîner par de vaines promesses, prend les armes pour Richilde, et faisant une seconde faute bien plus grande que la première, ne se donne pas le temps de déployer des forces militaires dignes de la majesté royale, et va joindre la comtesse avec des guerriers rassemblés à la hâte.

Richilde cependant parvient à gagner plusieurs seigneurs, qui la joignent avec leurs hommes d'armes. Mathilde, la sœur de son mari, lui envoie de Normandie un secours considérable que commande Guillaume Osberne, comte d'Héreford. Richilde veut s'assurer du dévouement et du zèle du comte; elle l'épouse. Se croyant sûre de la victoire, elle engage le roi à marcher à l'ennemi (1071). Le combat s'engage auprès de la montagne de Cassel; il

sanglant et opiniâtre. Voyez cependant a fortune se joue des combattants! Richilde, at avec audace à la tête de ses compatrio- es soldats du Hainaut, enfonce l'aile gauche de Robert, et fait prisonnier ce prince que le comte de Boulogne se hâte d'emmener à Saint-Omer. Fière de ce grand avantage, elle se jette sur l'aile droite qu'elle croit trouver découragée; mais les guerriers qui la composent rappellent avec horreur tous les crimes de Richilde, et redoublent d'efforts. Philippe, qui, du rang de chef souverain de la nation et d'arbitre suprême, s'était abaissé à celui d'un faible auxiliaire de sa vassale trop coupable, est puni de sa fausse démarche, mis en fuite, et contraint de se retirer à la hâte à Montreuil. Le jeune Arnoul a deux chevaux tués sous lui, et périt les armes à la main. Le comte d'Héreford, son beau-père, est tué à ses côtés; la comtesse tombe entre les mains des soldats de Robert, et on l'emmène à Cassel.

Elle est échangée contre le comte de Hollande, qui reste possesseur de la Flandre. Cet arrangement se fait sans l'assentiment de Philippe, qui, sentant trop tard la faute qu'il a faite, et courroucé du peu d'égards qu'on vient d'avoir pour son autorité, se retire vers Paris, et témoigne son ressentiment d'une manière bien peu convenable pour le roi des Français, en pillant les dehors de Saint-Omer, et en brûlant ensuite les faubourgs d'une ville française et innocente.

Philippe oublia bientôt cependant sa défaite et

sa fuite. Il reconnut Robert, et consentit même à épouser la belle-fille du comte, Berthe, née du premier mariage de Gertrude, femme de Robert, avec Florent Ier, comte de Hollande.

(1072) Pendant les premières années du règne de ce prince et les dernières du règne de Henri, les moines de Cluny avaient continué de se distinguer par leurs travaux et leurs vertus. La discipline qu'Odilon avait établie parmi ces religieux servait de modèle à un grand nombre de fondateurs ou de réformateurs d'associations religieuses. Vers le temps du mariage de Philippe, la juridiction et l'autorité spirituelle de cette abbaye s'étaient étendues sur plusieurs maisons dirigées d'après leur règle; et son chef, qu'on appelait souvent l'archi-abbé, était à la tête de plus de trente monastères.

Mais l'ignorance du siècle, ses erreurs, les dangers sans cesse renaissants, les pillages, les meurtres, les incendies dont on était environné, avaient banni la sécurité et le calme des esprits, comme la paix et le repos des villes et des campagnes. Combien n'avaient-ils pas produit d'idées extraordinaires, de sentiments exaltés, d'enthousiasme fanatique, de terreurs profondes! Entouré de malheurs et de forfaits, on ne voyait dans la divinité qu'un Dieu irrité, et qu'un vengeur implacable. On croyait ne pouvoir désarmer sa colère que par les plus grands sacrifices, ni échapper à son courroux qu'en se séparant entièrement des hommes corrompus et pervers que menaçaient les foudres célestes. Les règles sévères établies pour les monastères réfor-

[redacted]

més avec le plus de soin devaient paraître encore trop douces à des hommes troublés par la crainte, égarés par une dévotion trop peu éclairée, et qui croyaient à chaque instant entendre retentir autour d'eux le signal terrible qui les appelait devant le tribunal du juge redoutable des vivants et des morts. Des hommes austères, mélancoliques ou très malheureux, proposèrent des règles nouvelles dont la rigueur même séduisit les jeunes cœurs et les imaginations ardentes (1072). On distingua parmi ces règles extraordinaires, celle qu'un noble d'Auvergne, nommé Étienne, présenta au pape Grégoire VII, et que ce pontife approuva d'autant plus aisément, que la nouvelle institution religieuse qu'elle devait diriger ne pouvait que donner des partisans plus soumis au chef de l'église romaine. Cet Étienne établit à Muret le premier couvent de son ordre; et comme Muret était voisin de Grammont, on donna le nom d'*ordre de Grammont* à la société fondée par Étienne, à mesure que l'austérité de sa règle devint célèbre en Europe. Indépendamment d'autres préceptes rigoureux, Étienne ordonna à ses religieux de ne posséder aucun champ hors des limites de leur couvent, de ne jamais manger de viande, quand même ils seraient infirmes ou malades, et de ne pas nourrir de bestiaux. Il leur commanda un silence perpétuel; il voulut qu'ils vécussent dans une si grande solitude, qu'il ne permit qu'à un très petit nombre de personnes d'entrer dans le monastère; il les divisa en deux classes, celle des clercs, et celle des frères con-

vers. Ces frères pouvaient seuls s'occuper de procurer au couvent les objets nécessaires à l'existence des moines; les autres devaient être entièrement et perpétuellement absorbés dans la contemplation des choses divines.

La fière comtesse Richilde n'avait pas cependant pu supporter d'être soumise à son beau-frère Robert de Frise; mais elle avait en vain levé des troupes contre Robert et obtenu l'assistance du duc de la basse Lorraine et d'autres princes : elle avait été vaincue de nouveau par le comte de Flandre, auprès de Mons, et le fer avait moissonné tant de soldats pendant la bataille, que le champ du combat a porté pendant long-temps le nom de *haies de la mort*.

Les armes de Robert n'eurent pas le même succès contre le roi, en 1074. Philippe l'attaqua et lui enleva la ville de Corbie, qui avait été donnée en dot à la princesse Adèle, sœur du roi Henri et tante de Philippe, lorsqu'elle avait épousé le comte de Flandre Baudouin V, le père de Robert de Frise.

(1075) Après avoir remporté cet avantage sur le comte, son cousin germain, Philippe en eut un second en Bretagne, dont le duc avait réclamé son secours, et où il contraignit Guillaume de Normandie, dit le Conquérant, à lever le siége de la ville de Dol.

Peu d'années après, un évêque de Chartres, nommé Ives, introduisit, dans une grande partie du clergé, une réforme dont nous devons dire quelques mots, parcequ'elle influa sur les mœurs,

[redacted]

la réputation et la puissance des ecclésiastiques, qui, pendant tant de siècles, devaient disposer de tant de destinées.

Dès le huitième siècle, on avait vu s'établir des ministres de la religion, intermédiaires, pour ainsi dire, entre les moines et les prêtres qui dirigeaient les paroisses. On les avait nommés *chanoines*. Ils étaient particulièrement attachés aux métropoles et aux cathédrales. Leurs mœurs s'étaient dépravées. Plusieurs personnages recommandables par leurs vertus avaient entrepris de les réformer; ils avaient été secondés par quelques papes. Nicolas II, dans un concile tenu à Rome en 1059, avait fait abroger la règle établie dans le temps à Aix-la-Chapelle pour les chanoines. On leur en avait donné une nouvelle dans ce même concile. On avait érigé plusieurs réunions de chanoines en communautés, dont les membres étaient tenus de loger dans la même enceinte et de manger à la même table. On a même fait observer que les papes avaient d'autant plus insisté sur cette obligation, qu'ils regardaient cette manière de vivre en commun comme le seul moyen de les empêcher de se marier. Quoi qu'il en soit, l'observation de cette discipline ne les empêchait pas de jouir de leurs patrimoines et de disposer à leur volonté des fruits et des autres revenus de leurs bénéfices. Mais, vers 1080, l'évêque de Chartres persuada à plusieurs chapitres ou colléges de chanoines de suivre une règle plus sévère, de renoncer à toute propriété, de vivre comme de véritables moines;

et on distingua deux sortes ou deux ordres de chanoines: les séculiers, qui se conformaient au décret du concile de Rome tenu sous Nicolas II, et les réguliers, qui suivaient les préceptes d'Ives, et qu'on nomma chanoines réguliers de Saint-Augustin, parceque l'évêque de Chartres s'efforçait de les diriger comme le célèbre évêque d'Hippone gouvernait les prêtres de son église.

En rappelant ce que nous avons exposé de la terreur des esprits, de l'exaltation des idées, et de la nature des croyances religieuses vers la fin du onzième siècle, on ne sera pas étonné de voir succéder, à la réforme d'Étienne de Muret et à celle de l'évêque de Chartres, l'établissement de l'ordre austère de saint Bruno. Ce chanoine, né à Cologne, se retira dans les montagnes du Dauphiné, avec quelques compagnons qui partageaient tous ses sentiments, l'honoraient comme un père, et le vénéraient comme l'interprète des volontés du ciel (1084). Il obtint de Hugues, évêque de Grenoble, la permission de s'établir dans un désert entouré de forêts sauvages et de rochers escarpés. Il y fonda le premier couvent de son ordre, y donna à ses religieux la règle de saint Benoît, et y ajouta un grand nombre de préceptes rigides et de prescriptions rigoureuses. On nommait ce désert *la Chartreuse;* on donna le nom de *chartreux* aux disciples de saint Bruno.

Deux ans après que ce pieux cénobite eut commencé d'établir son premier monastère, Robert, comte de Flandre, crut devoir suivre l'exemple

que lui avait laissé Robert-le-Magnifique, duc de Normandie, aller en pèlerin jusque dans la Terre-Sainte et visiter la tombe du Sauveur.

Il laissa à Robert II, son fils, l'administration de ses états, et partit avec un nombreux cortége (1088). Il remplit son vœu à Jérusalem, et revenant dans sa patrie par Constantinople, il eut une entrevue avec l'empereur Alexis Comnène, qui le reçut avec beaucoup d'égards, et auquel il promit des secours contre les Sarrasins. En effet, dès l'année suivante (1089), Alexis vit arriver devant Acre cinq cents cavaliers bien montés et qui firent présent à l'empereur, de la part de leur comte, de cent cinquante beaux chevaux de Flandre ou de Normandie. Comment ne pas voir, dans l'expédition de ces guerriers de la Flandre française, le commencement de ces guerres fameuses où l'occident du monde marcha contre l'orient, sous l'étendard de la croix, et dont nous allons bientôt tâcher de montrer les merveilleux évènements et les résultats immenses?

C'est pendant ce voyage de Robert-le-Frison dans la Terre-Sainte que Philippe paya cher une de ces offenses qui blessent l'amour-propre, et que les hommes, de quelque rang qu'ils soient, pardonnent si difficilement. Il s'était permis, sur Guillaume de Normandie, une plaisanterie qui déplut à ce conquérant. Guillaume ravagea le Vexin français, et brûla la ville de Mantes.

Mais quels grands évènements s'étaient passés dans une monarchie voisine de la France!

Édouard III, fils d'Éthelred II et d'Emma de Normandie, avait été appelé au trône par les Anglais. Le comte Godwin, à qui il avait promis d'épouser sa fille Égyta, avait déterminé les états à le choisir. On avait couronné Édouard en 1043.

L'esprit de ce prince était borné, et son caractère timide. Ceux qui l'entouraient abusaient souvent de sa faiblesse; les gouverneurs de ses provinces devenaient indépendants; le comte Godwin, à qui il devait la couronne, acquérait chaque jour plus de puissance. Édouard s'était bassement humilié devant le comte; mais il le détestait secrètement: il voyait toujours en lui le meurtrier de son frère Alfred. Il différa long-temps de tenir la promesse qu'il lui avait faite pour obtenir le trône: il retarda son mariage avec Égyta. Il craignit néanmoins d'irriter Godwin, devant lequel il tremblait. Il donna la main à la jeune et belle princesse; mais une dévotion bizarre et coupable dans un époux, et surtout dans un roi, se joignit à la haine qu'il conservait au père d'Égyta: il fit vœu de garder le célibat, et ne consomma pas son mariage. Il ne négligeait rien cependant pour cacher son ressentiment contre son beau-père, et lui accordait chaque jour de nouvelles faveurs.

Le bruit se répandit, suivant quelques auteurs, qu'Emma de Normandie, sa mère, la veuve d'Éthelred II et de Canut I[er], entretenait un commerce scandaleux avec Alwin, évêque de Winchester. Les ennemis d'Emma, qui n'était plus jeune, puisque son fils avait plus de quarante ans, accréditèrent

[redacted]

néanmoins ce bruit qu'ils avaient semé. Robert-le-Normand, depuis archevêque de Cantorbéry, se porta son accusateur. Édouard n'eut pas le courage de défendre celle qui lui avait donné le jour; il ordonna qu'elle fût jugée. Les preuves étaient insuffisantes. Emma demanda à se justifier par l'épreuve du feu: elle en sortit triomphante. Édouard se soumit à recevoir publiquement des coups de discipline des mains de l'évêque de Winchester.

Le roi apprend que Swein, frère de Canut II, et roi de Danemarck ainsi que de Norwège, faisait de grands préparatifs pour soutenir les droits qu'il disait avoir à la couronne d'Angleterre. Il ne prend aucun parti; mais le comte Godwin, le véritable monarque de la Grande-Bretagne, aidé de Léoffric, duc de Mercie, et de Siward, comte de Northumberland, se hâte de mettre le royaume en état de défense (1043). Gunilda, nièce de Canut Ier, était restée en Angleterre: on craint qu'elle ne conspire en faveur de ses compatriotes; on l'oblige à partir. Magnus, fils d'Anlaf, dernier roi de Norwège, prend cependant les armes contre Swein; et le roi de Danemarck ne peut diriger sa flotte contre l'Angleterre.

Mais bientôt des pirates danois infestent les rivages de la Grande-Bretagne. Un parti de ces forbans arrive à Sandwich sur vingt-cinq vaisseaux, ravage les contrées voisines, croise pendant longtemps sur la côte d'Essex, répand au loin la terreur, enlève des habitants, les destine à être vendus comme esclaves dans des pays éloignés. Édouard

ne va pas le combattre; ce sont Godwin, Léoffric et Siward qui rassemblent des troupes, attaquent les Danois, et les repoussent sur les barques qui les avaient amenés.

Peu de temps après le départ de ces pirates, un autre ennemi se montre sur la côte d'Angleterre. Swein ou Swenon, fils de Godwin, était devenu amoureux d'une abbesse, quoique déjà marié, et l'avait enlevée. Obligé de fuir le courroux du roi, il s'était retiré en Danemarck. Ne pouvant pas obtenir son pardon du monarque, il ne respire que vengeance; il arme des vaisseaux; il attaque les marchands anglais; il désole les côtes; il descend dans plusieurs comtés; il pille et brûle les habitations. Godwin, qui connaît le caractère audacieux de son fils, et qui ne veut ni le perdre ni souffrir ses violences, engage un comte Béorn, fils d'une sœur de Canut-le-Grand, à solliciter auprès d'Édouard la grâce du rebelle. Le roi l'accorde, sous quelques conditions. Le comte Béorn va trouver Swenon; il lui fait connaître la volonté d'Édouard; il l'engage à se soumettre. L'ardent et cruel jeune homme croit que Béorn veut le livrer au roi, s'irrite, le tue, et fait jeter le cadavre dans la mer.

Godwin ne désespère pas néanmoins d'obtenir le pardon de son coupable fils. Le roi hésite: mais il craint le ressentiment de Godwin; et apprenant d'ailleurs que Swenon a reçu des renforts de pirates danois, il cède; et le fils du comte est pardonné.

(1046) Édouard, élevé en Normandie, ne cessait de montrer une grande préférence pour les usages et les habitants de cette province, et par conséquent des autres contrées de la France. Il n'aimait à parler que la langue des Normands, ou plutôt des Français; il accordait à ces Normands les plus grandes places; il leur confiait les forteresses les plus importantes; il leur conférait les principaux évêchés. Robert, moine de l'abbaye de Jumiège, située auprès de Rouen, fut, par exemple, nommé évêque de Londres, et ensuite archevêque de Cantorbéry. On aurait dit qu'Édouard ne pouvait pas voir quelle jalousie et quel mécontentement il inspirait, par cette préférence si impolitique, aux Anglais les plus influents, et particulièrement au comte Godwin. L'année 1049, la septième de son règne, fut d'ailleurs marquée par les plus grandes calamités. Un tremblement de terre agita la chaîne de montagnes qui sépare le bassin oriental de la Grande-Bretagne du bassin occidental; la famine ravagea l'Angleterre; la peste ajouta ses horreurs à celles de la famine; et la guerre vint faire couler le sang sur une terre ébranlée, et que la famine et la peste avaient déjà jonchée de cadavres.

Les Gallois, ou plutôt les braves et anciens Bretons réfugiés dans le pays de Galles, crurent pouvoir profiter de la faiblesse du gouvernement du roi. Ils s'avancèrent vers la Saverne; des Irlandais étaient dans leurs rangs : Griffin, généreux prince des Gallois méridionaux, était à leur tête. Le roi n'alla pas les combattre. L'évêque de Worcester,

suivi de guerriers anglais, leur livra loin d'Édouard une bataille dans laquelle Griffin fit des prodiges de valeur; mais, malgré tous les efforts des Irlandais et des Gallois, ils furent repoussés par les Anglais.

Pendant cette noble conduite de l'évêque de Worcester et des guerriers qui étaient sous ses ordres, Édouard bâtissait ou dotait des églises.

(1050) Avant de monter sur le trône, il s'était engagé, par un vœu, à aller à Rome en pèlerinage. Le souvenir de cette promesse l'inquiète; il ne va pas à Rome, mais il envoie une ambassade au pape, pour demander d'être dispensé de la tenir. Le pontife romain s'empresse de montrer le pouvoir d'annuler ou de changer des vœux: il permet à Édouard de ne pas s'éloigner de l'Angleterre; mais il lui impose l'obligation de fonder ou de rétablir un monastère. Édouard veut que l'église de Westminster soit un monument de sa piété et de sa magnificence. Elle avait été bâtie par Sigebert, roi d'Essex; les Danois l'avaient ruinée: il la réédifie, et ajoute à ses revenus des terres considérables.

Cependant une querelle particulière va produire une funeste guerre civile. Que l'histoire ne cesse de dire aux chefs des nations, que, lorsque le mécontentement s'est emparé des esprits, le mouvement le plus faible peut devenir une tempête.

Eustache, ce comte de Boulogne, que son fils, le fameux Godefroy de Bouillon, devait rendre célèbre, avait épousé Godda, sœur d'Édouard. Il était venu en Angleterre visiter son beau-frère. Le roi

[redacted]

l'avait reçu à Glocester, et lui avait fait rendre de grands honneurs. Reparti pour ses états, et se rendant à Douvres où il devait s'embarquer, il avait envoyé quelqu'un de sa suite pour lui préparer des logements dans Cantorbéry, dont était alors archevêque Robert, le moine de l'abbaye de Jumiège. Le Boulonais a une querelle avec un habitant de Cantorbéry, se bat contre lui et perd la vie. Eustache et sa suite veulent venger sa mort: les Cantorbériens prennent les armes; une vingtaine d'Anglais et une vingtaine de Boulonais périssent. Le comte furieux retourne à Glocester, et demande à son beau-frère de punir les Cantorbériens. Le roi cède au ressentiment du comte; et, sans aucune prévoyance, il ordonne au comte Godwin, qui gouvernait le comté de Kent, dans lequel est situé Cantorbéry, de rassembler des troupes, et de châtier par le fer et le feu ceux qui avaient combattu contre son beau-frère.

Godwin veut saisir une occasion solennelle de favoriser ses projets ambitieux, de s'attacher les Anglais, de manifester sa haine contre les Normands qu'on déteste, de satisfaire sa jalousie contre l'archevêque Robert qui avait favorisé le comte Eustache son compatriote. Il refuse d'obéir aux ordres du roi; il observe qu'en qualité de comte de Kent, il doit protection à ceux qu'on le charge de punir; que les Anglais ne doivent pas être condamnés sans avoir été entendus; qu'une enquête doit précéder leur jugement; qu'ils n'ont résisté que pour se défendre, et que c'est leur insolent

agresseur qui doit être livré à la justice et puni de son audace.

La réponse de Godwin était conforme aux lois; mais elle irrite Édouard prévenu par Eustache, blessé de ce qu'on traite son beau-frère avec si peu d'égards, trop faible pour s'élever au-dessus de son amour-propre offensé, remplir avec noblesse le premier devoir de la royauté, déployer une justice impartiale, en imposer à tous par ce retour généreux, et trop peu prévoyant pour soupçonner les dangers dont une conduite opposée va l'environner. Ce sont les caractères tels que celui d'Édouard qui perdent les monarchies et au moins les dynasties.

Eustache, l'archevêque Robert et les autres Normands qui entourent Édouard, excitent de plus en plus sa colère contre Godwin: mais il n'ose la manifester. Il adresse des émissaires secrets au duc Léoffric et au comte Siward; la jalousie que Godwin leur a inspirée lui fait espérer qu'ils soutiendront son autorité contre le comte. Godwin en est instruit; il veut prévenir le roi. Les Gallois ont élevé une petite forteresse sur les frontières du comté d'Héreford; il annonce qu'il va les repousser; il lève avec ses enfants un corps de troupes considérable. Il se déclare alors; il envoie des députés à Édouard; il demande avec hauteur qu'on livre, sans délai, Eustache et sa suite à la justice; et bien sûr de trouver dans le cœur d'un grand nombre d'Anglais le même mécontentement et la même jalousie que dans le sien, il prend le ton de

[redacted]

la menace, et assure qu'il ne posera les armes que lorsque tous les Normands seront chassés du royaume. Le roi, autour duquel s'étaient déjà rassemblés les guerriers de la Mercie et de Northumbre, montre un moment une fermeté bien éloignée de son caractère : il répond en roi irrité.

Le funeste étendard de la guerre civile allait être déployé ; mais Léoffric et Siward, qui veulent éviter un des plus grands malheurs, commencent une négociation avec Godwin, et l'on convient de s'en rapporter à la décision d'une assemblée des états que l'on tiendrait à Londres. Avant l'ouverture de cette assemblée, l'armée royale reçoit de nombreux renforts ; celle de Godwin éprouve des désertions ; un grand nombre de nobles anglais détestaient Godwin encore plus qu'ils ne haïssaient les Normands. Les états condamnent au bannissement Godwin et ses cinq enfants.

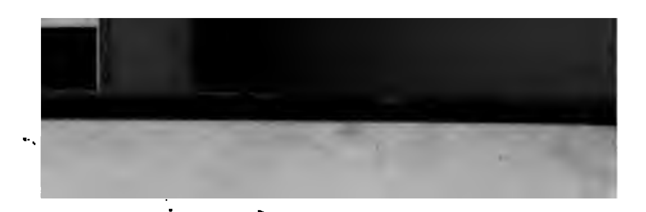
Toston, l'un des fils de Godwin, était marié avec Judith, sœur de Mathilde, épouse du duc Guillaume de Normandie, et par conséquent fille de Baudouin V, comte de Flandre et régent de France, et d'Adèle, sœur de Henri, roi des Français. Godwin se retire auprès du beau-père de son fils, avec Toston, Swenon et Gyth ; les deux autres fils du comte, Harald et Léofwin, passent en Irlande.

(1051) Mais comme la haine d'Édouard contre Godwin et sa famille va se manifester ! Elle n'est plus contenue par la faiblesse et la crainte. Il distribue tous leurs emplois, il donne toutes leurs

dignités. Il ne contraint plus l'antipathie secrète qu'il avait contre la fille du comte, Égya, cette princesse accomplie, à laquelle l'ambition l'avait porté à donner le titre de reine, et avec laquelle un vœu ridicule l'avait toujours empêché de remplir les devoirs d'époux; il lui enlève ses bijoux, il lui ôte tout ce qu'elle possédait, il la renferme dans le monastère de Warewell.

Godwin et ses fils sont bientôt prêts à venger leur injure. Ils équipent un grand nombre de barques ou de vaisseaux, tant dans les rivières de Flandre qu'en Irlande. Ils réunissent leurs escadres à Portland; ils suivent la côte de la Grande-Bretagne. Plusieurs guerriers des contrées voisines des rivages de la mer accourent sur leurs bords; les cinq ports de l'Angleterre, Hasting, Romney, Hyth, Douvres et Sandwich, leur envoient des vaisseaux. Ils entrent dans la Tamise, et s'avancent vers Londres, où étaient la flotte et l'armée du roi.

Un sentiment noble, généreux et patriotique s'élève sur les deux flottes. Les Anglais ont horreur de tremper leurs armes dans le sang des Anglais. On désire un arrangement. Les évêques, fidèles au devoir que l'évangile leur impose, exhortent à la paix et à la réconciliation; les seigneurs les secondent. Édouard veut rejeter plusieurs des conditions qu'on lui propose; mais Stigand, évêque de Winchester, lui parle avec force: et comment le caractère du roi aurait-il pu lui permettre une longue résistance? Édouard cède; et quel triomphe pour



Godwin! Quelle humiliation, quelle perte de pouvoir le monarque aurait évitées, s'il avait eu assez de fermeté, dès le commencement des troubles, pour être juste et faire observer les lois, même contre son beau-frère, le comte de Boulogne! Godwin et ses fils s'obligent à donner des garants de leur conduite qui seront conduits en Normandie, et qu'on y gardera comme otages; on leur rend leurs biens et toutes leurs dignités. Tous les étrangers sont renvoyés : le rival de Godwin, Robert, archevêque de Cantorbéry, est banni par ses états, comme le principal moteur des discordes civiles; l'évêque de Winchester, à qui on doit la pacification, est nommé à sa place; et la reine, sortant du monastère où on l'avait enfermée, remonte sur le trône au milieu des acclamations.

Remarquons cependant l'hommage solennel rendu à l'autorité des lois et à la sainteté de la justice. Le roi fit sommer Godwin de comparaître devant le haut tribunal qui devait le juger. Le comte y fut accusé du meurtre d'Alfred, frère du roi; et il ne conserva sa liberté que parcequ'on le déclara innocent.

Le retour de Godwin rendit le calme à la Grande-Bretagne; il devint plus puissant que jamais. Mais Swenon, son fils, passant de la débauche et du désordre au repentir et à la pénitence, ne crut pouvoir apaiser le remords que le souvenir de l'assassinat de Béorn élevait dans son âme, qu'en allant en pèlerin dans la Palestine. Il fit le long voyage de Jérusalem nu-pieds; et, en reve-

nant de la Judée, il fut tué par les Sarrasins.

(1053) Pendant ce voyage de Swenon, Guillaume, duc de Normandie, vint visiter Édouard. Le roi lui témoigna une vive reconnaissance de la manière dont il avait été accueilli à la cour de Rouen pendant sa première adversité; et c'est à cette époque qu'on rapporte un testament dont plusieurs auteurs ont contesté l'authenticité, et par lequel Édouard déclarait Guillaume son successeur.

La puissance de Godwin ne cessait cependant de s'accroître. Édouard en était plus effrayé que jamais, lorsqu'un jour le comte dînant avec le roi, au palais d'Oldinham, fut frappé d'une apoplexie qui lui ôta à l'instant la parole, et le priva de la vie peu de jours après. Il eut pour successeur dans tous ses emplois, et particulièrement dans celui de grand-maître de la maison du roi et de gouverneur du comté de Kent, du comté de Sussex et du pays des West-Saxons ou Saxons occidentaux, son fils Harald, qui, n'ayant hérité ni de la hauteur ni de l'orgueil de son père, ne cessa de traiter le roi avec toutes les apparences du respect et de la soumission. Mais autant la volonté du roi était faible, autant ses préventions cachées étaient difficiles à détruire; il détestait dans Harald le fils de Godwin, et, toujours timide et craintif, il dissimulait avec le fils, comme il avait dissimulé avec le père.

(1054) Malcolm, roi d'Écosse, lui ayant demandé du secours contre Macbeth, il lui envoya un corps

de troupes commandé par Siward, comte de Northumberland. Pendant la terrible bataille que gagna Malcolm, le comte apprit que son fils venait d'être tué. « A-t-il été blessé par-devant ? » demanda-t-il avec empressement. On lui répondit que oui. « Eh ! bien, je lui donnerai la sépulture d'un brave » guerrier. » Il ne survécut pas long-temps, néanmoins, à la perte de son fils : une maladie mortelle le saisit à York. Lorsqu'il sentit que sa fin approchait, il voulut qu'on lui attachât ses armes. « Je vais donc mourir en soldat ! » s'écria-t-il ; et il expira debout, soutenu par ceux qui étaient auprès de lui. Quelle différence de Siward au roi d'Angleterre !

Le gouvernement du comté de Northumberland fut donné à Toston, frère de Harald et beau-frère de la duchesse de Normandie. Lapu issance des Godwin n'en fut pas peu augmentée ; elle s'accrut d'autant plus, qu'Algar ou Alsgar, le fils de Léoffric ou Geoffroy, comte de Mercie, venait d'être banni du royaume par l'assemblée des états, comme convaincu d'une correspondance coupable avec les Gallois. Algar leva un corps de troupes en Irlande, les conduisit dans le pays de Galles, et y fut joint par Griffith, un des chefs de ces braves et féroces Bretons qui préféraient à tout leur indépendance au milieu de leurs bois et de leurs montagnes, et dont les aïeux avaient si vaillamment défendu leur liberté, d'abord contre les Romains, et ensuite contre les Saxons. Griffith et Algar firent une irruption dans le comté de Here-

ford. On a écrit qu'Édouard marcha avec l'armée qui s'avança contre eux. Quoi qu'il en soit, il ne commanda pas ses guerriers; il confia le généralat à son neveu Raoul de Mantes, né du premier mariage de sa sœur la comtesse de Boulogne. Ce jeune prince voulut changer la manière de combattre des Anglais; il augmenta leur cavalerie, et il diminua les bataillons saxons si difficiles à rompre. Algar et Griffith furent vainqueurs, pillèrent et brûlèrent Héreford. Mais Harald, l'un des plus vaillants et des plus habiles guerriers de son temps, avait rassemblé ses nombreux vassaux. Il répara le désastre causé par l'inexpérience de Raoul, obligea les ennemis à demander la paix, et obtint qu'on rendît à Algar, qui était son beau-frère, les biens et les dignités dont on l'avait privé.

Cette conduite de Harald, ses succès, son courage, son activité, ses manières affables, augmentèrent à un tel degré l'affection des Anglais pour lui, que tous le désignaient comme le plus digne de porter, après Édouard, la couronne d'Angleterre. Le roi en frémit; il ne pouvait supporter l'idée d'avoir un Godwin pour successeur. Son neveu Édouard, le fils de feu son frère Edmond-Côte-de-Fer, dont les Anglais chérissaient si vivement la mémoire, vivait encore en pays étranger. Le roi s'empressa de le rappeler. La vue d'un fils d'Edmond réveilla bientôt l'affection des Anglais pour le sang d'Edgar (1056); et on ne fit plus de vœux pour voir Harald monter sur le trône. Mais le fils d'Edmond mourut peu de temps après son arrivée,

[redacted]

et ne laissa qu'un fils trop jeune pour soutenir les droits que pouvait lui donner la mort de son père.

Harald, au contraire, ne cessait d'augmenter ses droits à l'estime des Anglais. Il repoussa les Gallois, qui avaient recommencé les hostilités sous les ordres du prince Griffith, et il les contraignit à payer un tribut à la couronne d'Angleterre. Ayant appris qu'ils avaient recommencé leurs incursions, et qu'ils s'étaient retirés, chargés de dépouilles, au milieu de leurs montagnes et de leurs marais, qu'ils regardaient comme inaccessibles pour des guerriers chargés d'armes pesantes, il marcha contre eux, à la tête de soldats armés à la légère, les poursuivit sur leurs hauteurs, les força dans leurs retraites. Et quel sinistre effet n'avons-nous pas à raconter de l'étonnement et de la stupeur qu'impriment aux Gallois cette entrée si inattendue dans leurs vallées, dans leurs forêts, au milieu de leurs rochers, cette violation de leurs asiles! La terreur trouble entièrement leurs esprits consternés. Ils oublient leurs anciennes vertus, leur ancienne valeur, leur ancienne gloire. Ils croient qu'ils vont tomber sous le fer du vainqueur; ils veulent l'apaiser; ils ne rougissent pas d'abandonner leur vaillant guerrier, leur héros, Griffith, le prince ou le roi de la Galles méridionale. Un autre Griffith commandait dans le nord du pays de Galles. Il jalousait depuis long-temps le malheureux prince que ses guerriers viennent de délaisser; il conçoit un crime horrible: il fait poursuivre ce héros fugitif. On le prend, on le massacre; et il envoie sa tête à Harald.

Le grand Alfred, à la place de Harald, aurait vengé la mort du brave Griffith; mais Harald n'était pas roi : Édouard récompensa le crime qui avait violé l'auguste caractère des chefs des nations; il donna la Galles méridionale aux deux frères du meurtrier; et, indignes du sang breton qui coulait dans leurs veines, ils acceptèrent le prix de l'assassinat, et se soumirent à un hommage.

(1065) On respirerait en voyant, l'année suivante, Carador, fils du prince trahi et massacré, réunir des Gallois intrépides, se jeter sur le comté de Monmouth, voisin du pays de Galles, y détruire un château de Harald, y venger la mort de son père, si d'innocentes victimes immolées aux mânes de Griffith n'avaient pas expié les crimes des coupables.

Cependant Harald va montrer une équité plus digne encore d'un diadème que ses qualités militaires.

Les Northumbriens ne pouvant plus supporter la tyrannie de Toston, frère aîné de Harald et gouverneur de leur comté, avaient pris les armes et l'avaient chassé de leur province. Harald fut envoyé pour le rétablir dans son gouvernement et pour punir les coupables. Les Northumbriens viennent au-devant de Harald, lui exposent tout ce qu'ils ont souffert de la violence et de la cruauté de son frère, implorent sa justice, et l'équité du roi. Harald les écoute en juge impartial, ne se convainc que trop des torts et des crimes de son frère, préfère son devoir à son affection, fait taire la voix

[redacted]

du sang, rend au roi le compte le plus exact de ce qui s'est passé, et le supplie de laisser le gouvernement de la Northumbrie à Morcard, fils d'Algar, et que les Northumbriens, pleins de respect pour la mémoire de Geoffroy, son grand-père, avaient élu pour leur comte. Cet acte de justice accroît encore le crédit de Harald : on ne parle que de son équité ; on exalte ses vertus ; il devient l'idole du peuple. Il épouse Algitha, sœur de Morcard et d'Edwin, duc de Mercie.

Mais combien son frère Toston était indigne de sa tendresse ! Quelle férocité règne dans l'âme de ce barbare ! Il avait toujours haï Harald, qui n'avait jamais cessé de l'aimer ; il avait même osé, dans une circonstance particulière, porter la main sur lui en présence du roi et le prendre à la gorge. A quelle fureur ne se livre-t-il pas, lorsqu'il apprend la décision que son frère a provoquée ! Son atroce frénésie s'accroît au point que, suivant quelques historiens, il fait prendre quelques uns des domestiques de Harald, les immole, renferme leurs membres sanglants dans un tonneau, et envoie à son frère cet affreux présent de sa haine.

Édouard cependant approchait du terme de sa vie. Il était occupé d'une grande solennité ; il célébrait la dédicace de l'église de Westminster, qu'il avait fait bâtir. Il avait convoqué l'assemblée générale des états, pour donner plus de pompe à la cérémonie, et confirmer les priviléges qu'il voulait accorder au nouveau monastère. La maladie sous laquelle il doit succomber s'aggrave avec rapidité :

pendant trois jours il est dans le délire; il croit voir, il croit entendre deux saints personnages qui lui annoncent, au nom du ciel, la destinée du royaume : ils lui montrent dans la proscription ce qui reste de la race d'Edgar; ils lui font voir une nation étrangère qui vient s'emparer de son trône et subjuguer pour toujours les Saxons.

Le calme succède cependant à la terrible agitation de ses esprits. Il se repent de la dureté avec laquelle il a traité la reine; il la recommande aux seigneurs qui l'entourent; il réclame des pensions pour ceux qui, dans le temps, l'ont suivi en Normandie; et il veut qu'on l'enterre dans l'église de Westminster, que l'on vient de consacrer.

Sa charité envers les pauvres, sa douceur, sa clémence dans beaucoup de circonstances, sa libéralité envers les églises, sa piété, sa dévotion portée jusques à une sorte d'enthousiasme, l'ont fait inscrire au nombre des saints. On l'a nommé le Confesseur; il était né pour le cloître, et non pas pour le trône. Son nom cependant a été donné à un recueil des lois de Westsex, de la Mercie et du Northumberland, réunies par son ordre, et parmi lesquelles on a cru qu'il y en avait plusieurs dont il était l'auteur, et dont la dix-septième renferme une disposition trop remarquable, relativement aux anciennes libertés de la Grande-Bretagne, pour que nous ne devions pas rapporter cette disposition. On lit dans cette loi dix-septième, suivant l'annaliste anglais Havedon et d'autres auteurs, « que le roi, le vicaire du roi des rois, a été établi

[redacted]

» sur le trône, afin de gouverner sagement le » royaume et le peuple de Dieu, l'église surtout, » dont il doit prendre un soin particulier; que s'il » ne le fait pas, il cesse d'être roi et en perd jusques » au nom. »

A peine Édouard a-t-il cessé de vivre, que les états qu'il avait assemblés n'ont aucun égard à la naissance d'Edgar, petit-fils d'Edmond-Côte-de-Fer, et proclament Harald.

Le nouveau roi ne néglige rien pour se montrer de plus en plus digne de la couronne que les Anglais viennent de placer sur sa tête; il veut que la justice soit impartiale; il désire que les lois soient revues et réformées; il fait punir sévèrement les perturbateurs du repos public, devenus très nombreux pendant le règne trop faible d'Édouard; il pourvoit à la sûreté des frontières; il donne le comté d'Oxford au prince Edgar; il témoigne de grands égards à ceux qui ont rendu des services à l'état; il diminue les taxes qui pesaient sur le peuple. Il était béni; mais il ne devait pas pouvoir écarter l'orage que l'incapacité du dernier Édouard avait laissé se former. La monarchie saxonne était près de son terme.

Toston, le frère aîné de Harald, avait juré sa perte. Aussi coupable citoyen qu'indigne frère, il obtint des vaisseaux de son beau-père Baudouin V, comte de Flandre (1066), descendit dans l'île de Wight, la mit à contribution, et pilla la côte orientale de la Grande-Bretagne jusques à Lincoln. Morcard, comte de Northumbrie, et son frère Edwin,

comte de Mercie, battirent ses troupes et l'obligèrent de s'enfuir en Écosse.

Mais un bien plus grand évènement se prépare. Guillaume, duc de Normandie, proclame ses prétentions à la couronne d'Angleterre. Il invoque un testament d'Édouard qui l'appelle au trône. Il envoie des ambassadeurs à Harald; il le somme de déposer la couronne, et le menace de la guerre s'il s'obstine à conserver le diadème qui n'appartient qu'au successeur choisi par Édouard.

Harald répond avec fierté que les lois de l'Angleterre n'ont pas permis à Édouard de disposer du trône; que ceux qui avaient le droit de conférer la couronne l'avaient élu solennellement; qu'il ne trahirait pas la confiance des Anglais, et qu'il saurait défendre les droits qu'ils lui avaient donnés.

Guillaume, bien loin de renoncer à sa grande entreprise, convoque les états de Normandie et leur demande des subsides pour l'expédition dont le succès faisait tout l'objet de ses vœux. Les membres des états lui répondent qu'ils ne sont pas obligés de l'aider dans une guerre étrangère où la nation normande n'a aucun intérêt, que les guerres précédentes ont épuisé leur province d'hommes et d'argent, et ils refusent les subsides si vivement désirés par le duc. Il imagine de demander à chacun de ses vassaux en particulier ce qu'il n'a pu obtenir de leur réunion. Il flatte l'ambition des uns, il emprunte de l'argent des autres; il promet à tous les plus grands avantages; il les séduit, les convainc, les enflamme. Les exemples des premiers

qui se déclarent pour lui donnent une nouvelle force à ses discours, à ses sollicitations, à ses promesses. Les nobles et les marchands cèdent à une sorte de puissance invisible qui les entraîne. Ils ne doutent plus du succès; ils s'encouragent, ils s'animent, ils veulent se surpasser mutuellement dans leurs offres. Toute la Normandie va s'ébranler à la voix de son prince. Un Guillaume Fitzosberne se charge d'équiper quarante vaisseaux à ses dépens.

Les princes français voisins, amis ou alliés de Guillaume, lui amènent leurs guerriers. On distingue parmi eux les comtes du Maine, de l'Anjou et du Poitou.

Il s'adresse alors à son suzerain; il demande des secours au roi de France. Philippe était encore mineur. Le conseil du jeune roi s'assemble; le régent du royaume, Baudouin V, comte de Flandre, le préside: le conseil refuse des troupes à Guillaume.

Avec plus d'énergie, une plus grande puissance, une idée plus nette des droits de la nation et du roi, une prévoyance plus attentive des évènements qui devaient se succéder, un dévouement plus désintéressé à ses devoirs, une fidélité plus pure à ses serments, le conseil ou plutôt le régent du royaume, non seulement aurait refusé à Guillaume l'assistance qu'il réclamait, mais encore il aurait interdit au duc de Normandie, au vassal de la couronne, une guerre dont le succès devait être si funeste à la France. Mais à une époque où l'on



était si loin de soupçonner le principe tutélaire des peuples et des rois, l'inviolabilité du monarque et la responsabilité de ses ministres, qu'une régence pouvait et devait enfanter de malheurs!

Baudouin V était beau-père de Guillaume; il crut pouvoir, comme comte de Flandre, ce qu'il n'aurait pas osé comme régent. Il céda à l'appât d'une rente considérable que lui promit son gendre. Le duc de Normandie, suivant l'historien Guillaume de Malmesbury, envoya à son beau-père une feuille blanche, au bas de laquelle était son seing: Baudouin la remplit d'une obligation de trois cents marcs de rente. En conséquence de cet engagement, le comte fournit à son gendre de l'argent, des vaisseaux, et des hommes levés non seulement en Flandre, mais dans plusieurs autres contrées françaises, et engagea un grand nombre de nobles à marcher sous les drapeaux du duc de Normandie.

Guillaume cependant, que la nature avait doué d'un esprit supérieur, et qui connaissait bien et les opinions de son siècle et l'ambition des pontifes de Rome, veut donner à sa cause une grande faveur; il s'adresse au pape. Les évêques de Rome saisissaient toutes les occasions de faire regarder la Grande-Bretagne comme tributaire du saint-siége, et le fameux denier de saint Pierre, comme le signe d'une vassalité. Alexandre II, qui portait la tiare romaine, ne rejette pas l'occasion solennelle que lui offre Guillaume de confirmer et d'étendre sa prétendue suzeraineté. Guillaume demande l'ap-

probation de l'expédition qu'il prépare; il promet de ne tenir le royaume dont il se prétend héritier, et qu'il va conquérir, que comme un fief du siége apostolique. Alexandre approuve l'entreprise du duc de Normandie; il fait plus, il bénit avec pompe un étendard, et il l'envoie à Guillaume avec un anneau d'or, et une bulle par laquelle il l'investit du royaume d'Angleterre.

Le duc veut encore ajouter à tout ce qu'il a préparé pour s'assurer la victoire. Il engage Harfager, roi de Norwège, à faire en sa faveur une puissante diversion. Harfager arrive avec deux cents vaisseaux, ou plutôt avec deux cents barques, à l'embouchure de la rivière d'Humbre, et y reçoit un renfort commandé par Toston, dont rien ne peut calmer la haine et la vengeance. Il remonte aisément la rivière avec ses petits bâtiments qui ne demandent qu'une eau peu profonde; il débarque dans le comté d'York, et le ravage. Le comte de Northumberland et celui de Mercie assemblent des troupes; mais, nouvellement levées, elles sont sans discipline et sans expérience. Les Norwégiens les mettent en déroute, et s'emparent d'York. Harald accourt avec son armée; il rencontre les ennemis près du pont de Stanford, connu depuis sous le nom de *pont de la Bataille.* Harfager et Toston perdent la vie dans le combat; leur armée est taillée en pièces, et peu de leurs guerriers auraient échappé au fer du vainqueur, si un Norwégien n'avait pas seul défendu le passage d'un pont, et immolé avec sa hache d'armes les Anglais



qui osaient s'approcher de lui, jusques au moment où une flèche lui perça le cœur.

Harald poursuit sa victoire, s'empare de plusieurs vaisseaux, et ne permet à Olave, fils d'Harfager, et à un Paul comte des Orcades, de se retirer avec vingt bâtiments, que sous la condition de rendre tout ce qu'ils ont pris, et de donner autant d'argent que douze hommes en pourraient porter. Mais il fait une grande faute; il mécontente son armée au moment où il en a le plus de besoin: il se réserve tout le butin qu'il vient de faire; il le destine à soutenir la guerre contre les Normands. Un grand nombre de ses guerriers l'abandonnent.

Cependant Guillaume s'embarque à Saint-Valery avec toute son armée: secondé par un vent favorable, il traverse la Manche en peu de temps; il arrive à Pevensey dans le comté de Sussex. Le canton était dégarni de troupes. Harald avait été obligé de conduire tous ses guerriers contre les Norwégiens. Guillaume débarque sans obstacle, fortifie son camp, et voulant montrer à ses soldats sa confiance dans le succès, et leur donner ce courage irrésistible qu'inspire l'obligation de vaincre ou de périr, il renvoie en Normandie les vaisseaux qui les ont apportés.

Bientôt il suit le rivage de la mer, s'avance jusques à Hastings, où il fait construire de nouvelles fortifications, et publie un manifeste.

Il annonce aux Anglais qu'il vient venger la mort du prince Alfred, rétablir l'archevêque de Cantorbéry sur son siége, secourir l'église d'Angleterre,

et punir Harald, qui, violant un serment qu'il lui avait fait en Normandie, avait usurpé une couronne à laquelle il n'avait aucun droit.

Quelle que fût la superstition des Anglais, ce manifeste devait rendre bien peu favorable à Guillaume une nation qui avait élu Harald, et qui ne pouvait pas supporter l'idée de voir des étrangers remplir les grandes places du royaume. Aucun habitant de la Grande-Bretagne ne vint se ranger sous les enseignes du duc.

Il agit avec plus de politique en défendant sévèrement à ses soldats de ravager les terres et de maltraiter les Anglais, qu'il veut qu'on regarde déjà comme ses sujets.

Harald était encore à York, lorsqu'il apprend le débarquement de Guillaume; il se hâte de venir à Londres. La désertion et les combats contre les Norwégiens avaient beaucoup diminué son armée; mais un grand nombre de nobles qui ne pensaient qu'avec horreur à la domination des Normands se rassemblent autour de lui. Guillaume lui envoie des ambassadeurs, et lui commande pour ainsi dire avec hauteur de quitter une couronne qu'il a usurpée avec tant de perfidie. Harald répond avec dédain, réunit toutes ses forces, et va camper à quelques milles d'Hastings.

Ses espions rendent compte du nombre et de la discipline des Normands; les principaux officiers de son armée commencent à douter du succès. Gurth ou Gyth, le plus jeune de ses frères, lui conseille de différer le combat; il lui montre les Nor-

mands comme forcés par l'approche de l'hiver de quitter bientôt l'Angleterre; il le conjure du moins de ne pas courir en personne les hasards d'une bataille, et de se réserver pour attaquer le vainqueur avec de nouveaux guerriers. Le roi rejette l'avis de son frère : « Je veux, dit-il, prouver aux » Anglais que je suis digne de porter la couronne » qu'ils m'ont donnée. Et comment les Normands » seraient-ils plus redoutables que les Norwégiens » que je viens de disperser ? » Guillaume fait un mouvement en avant pour s'emparer d'un poste avantageux; mais voyant Harald prêt à le combattre, il perd de son assurance; il réfléchit profondément aux suites de son audacieuse entreprise; il hésite. Il envoie au roi un moine en qui il a une confiance particulière; il lui offre, ou de s'en rapporter à la décision du pape, ou de faire hommage du royaume d'Angleterre au duc de Normandie, ou de terminer leur différent par un combat singulier. « Le pontife de Rome, répond Harald, s'est » déjà prononcé contre moi; comment me sou- » mettrais-je à son arbitrage? Il serait indigne d'un » roi d'Angleterre de rendre sa couronne dépen- » dante. Je ne puis pas abandonner aux hasards » d'un combat singulier le sort du royaume: de- » main au milieu d'une bataille, Dieu décidera » entre Guillaume et moi. »

Les Anglais, remplis de confiance et de joie, passent la nuit dans les festins. Les Normands se préparent au combat terrible dont la clarté du jour doit donner le signal.

Le 14 octobre 1066, anniversaire de la naissance du roi, les deux armées se rangent en bataille. Harald est à la tête de son infanterie, armée de boucliers, de lances, de haches d'armes et de glaives. Son avant-garde se compose des Anglais de Kent, qui, depuis le commencement de l'heptarchie saxonne, jouissent du privilége de marcher les premiers contre l'ennemi. Ses deux frères sont à ses côtés; auprès de lui flotte un drapeau sur lequel on voit l'image d'un guerrier, brodée en or et en pierres précieuses.

Les Normands sont rangés sur trois lignes. Montgommery et Fitzosberne commandent la première, composée de Bretons, d'Angevins et de Manceaux; la seconde, formée de Poitevins et de Flamands, est confiée à Geoffroy Martel; et le duc est à la tête de la troisième, qui comprend les Normands. Auprès de lui vont combattre quatre ou cinq cents nobles de Normandie, dont plusieurs chroniques ont conservé les noms. On a écrit que son armée était composée de soixante mille hommes, parmi lesquels on comptait plusieurs archers et un corps considérable de cavaliers pesamment armés.

Le duc fait déployer l'étendard que le pape a béni; il ordonne une prière. Les Normands, ou plutôt les Français, invoquent le Dieu des batailles, et toujours remplis du souvenir des hauts faits du temps de Charlemagne, ils chantent avec enthousiasme la chanson du valeureux Roland, et marchent au combat.

Ils lancent un nombre immense de flèches. Les

Anglais, peu accoutumés aux armes de trait, et d'abord un peu ébranlés, rétablissent bientôt leurs rangs, les serrent et forcent leurs ennemis à reculer. Les Normands reviennent à la charge, mais ne peuvent entamer les lignes pressées des Saxons couverts de leurs boucliers et armés de leurs longues piques. On combat des deux côtés avec une valeur égale ; les deux chefs animent leurs troupes par leur présence, leurs paroles, leur exemple héroïque. La moitié du jour s'était déjà écoulée, et la victoire est encore incertaine. Aucune des deux armées n'a cédé le plus petit espace. Guillaume a recours à une manœuvre à laquelle il a exercé son armée ; il ordonne à ses trompettes de sonner la retraite ; les Normands paraissent prendre la fuite. Les Anglais les croient en déroute, rompent leurs rangs, les poursuivent en désordre. Le duc voit leurs épaisses colonnes se disperser en petits pelotons, se dissiper pour ainsi dire dans la campagne : ses trombes guerrières donnent un nouveau signal ; les Normands se retournent, se reforment, tombent sur les Anglais éparpillés, les environnent, les taillent en pièces. Harald furieux parcourt comme un éclair tout le champ de bataille, rallie une partie de ses troupes, s'empare, en grand capitaine, d'un poste avantageux, voit un nombre immense de ses guerriers accourir autour de lui, recommence le combat et repousse l'ennemi.

On a blâmé Harald de n'avoir pas profité de ce succès pour se retirer en sûreté, conserver son armée, et forcer les Normands à une paix avantageuse

pour la Grande-Bretagne : peut-être a-t-on jugé d'après l'évènement. Quoi qu'il en soit, admirons le héros qui combat pour l'indépendance de son pays.

Harald veut compléter sa victoire : Guillaume veut la lui enlever. La nuit approche. Le duc redouble d'efforts ; il attaque avec impétuosité les Anglais. A quoi tiennent les empires ! Une flèche rencontre le valeureux Harald, perce sa poitrine, le renverse sans vie. Un cri terrible s'élève dans l'armée du malheureux roi. Le trouble, la consternation, le désespoir, s'emparent des Anglais ; ils prennent la fuite. La cavalerie normande les poursuit ; elle en fait un carnage horrible. Les deux frères de Harald, Gurth et Lewin, sont tués en combattant, ainsi qu'un grand nombre de chefs de l'armée royale. Morcard et Edwin, les deux amis de Harald, combattent en vain avec le plus grand courage pour venger le roi qu'ils viennent de voir tomber. Ils sont contraints de céder à la fortune ; ils ne peuvent que sauver une portion de l'armée à la faveur des ténèbres.

Guillaume triomphant ordonne à ses guerriers de rendre grâce au ciel qui les protège. Il envoie au pape l'étendard royal. Il fait élever sa tente au milieu du champ de bataille : il y passe la nuit.

Lorsque le soleil éclaire ce champ de carnage où tant de Normands et d'Anglais ont trouvé la mort, les soldats de Guillaume enterrent les compagnons qu'ils ont perdus. Le vainqueur permet aux paysans des environs de Hastings de rendre les mêmes devoirs aux Anglais qui ont péri. Le

corps du roi était si défiguré par de nombreuses blessures, qu'on a de la peine à le reconnaître. Guillaume renvoie, sans rançon, ce corps mutilé et ceux des deux frères de Harald, à leur mère Githa. Elle les fait enterrer dans l'abbaye de Watham, que Harald avait fondée. Ainsi périt avec Harald la domination des Anglo-Saxons, qui avaient gouverné l'Angleterre pendant six siècles; ainsi périt avec ce roi l'indépendance de la nation. Si la Grande-Bretagne n'avait pas été si près de sa barbarie, si elle avait pu avoir déjà les lois fondamentales qui devaient faire son bonheur et sa gloire sous Guillaume III, elle aurait donné des larmes au roi vaillant et généreux qui venait de mourir pour sa patrie; elle aurait élevé un trophée sur son tombeau; mais elle aurait repoussé les cohortes étrangères et conservé sa liberté.

Le fer des vainqueurs de Hastings avait moissonné l'élite des nobles et des autres guerriers anglais. Les frères de Harald avaient cessé de vivre; ses enfants s'étaient réfugiés en Irlande. Edgar Athelin n'avait pas la force de caractère nécessaire pour braver la tempête. Morcard et Edwin étaient à Londres avec les débris de l'armée; mais aucune autorité ne pouvait rétablir l'ordre, ni calmer la terreur. La révolution était faite; une seule victoire avait disposé d'un royaume trop mal organisé: Guillaume était roi d'Angleterre.

Il avait de la peine cependant à se persuader de la réalité d'un si grand changement. Il voit encore en Angleterre un nombre immense d'hommes qui

[redacted]

peuvent trouver des armes. Il croit qu'on va faire contre lui ce qu'il se serait empressé d'entreprendre s'il avait eu la Grande-Bretagne à défendre. Il craint que la fortune ne lui soit contraire dans de nouveaux combats; il veut avoir une place forte où il puisse, si le sort l'abandonne, trouver un asile assuré et recevoir des secours du continent; il désire d'ailleurs de donner à ses amis d'Angleterre, et particulièrement à ceux de Londres, le temps de disposer les esprits en sa faveur.

Tempérant son audace par une grande prudence, il différa donc de marcher sur Londres, et s'avança vers Douvres, qu'il investit. Cette place était défendue par l'art et par la nature; la garnison en était nombreuse; plusieurs de ceux qui avaient échappé à la dernière défaite s'y étaient renfermés; mais la consternation des guerriers et des habitants était si grande, qu'il s'en empara après quelques jours de siége.

Peu de temps après, il ordonna à son armée de marcher vers Londres; il prit les devants avec un corps de cavalerie. Des guerriers de Kent se présentèrent à lui, portant de grandes branches d'arbre; ils offrirent de le reconnaître s'il voulait confirmer leurs priviléges; il le leur promit, et ils lui prêtèrent serment de fidélité.

Mais une de ces calamités qui ont plus d'une fois renversé les projets des plus grands conquérants suspendit la marche de Guillaume : une maladie dangereuse, une dyssenterie cruelle se répandit dans l'armée française; Guillaume lui-

même en fut attaqué. Si Harald n'avait pas perdu la vie, l'Angleterre était sauvée; mais que pouvaient au milieu du trouble, du désordre, et de l'anarchie, Morcard et Edwin, qui s'étaient renfermés dans Londres?

Un très grand nombre de nobles de la Grande-Bretagne s'y étaient réunis; ils délibéraient sur les mesures que l'on pouvait essayer encore dans la triste extrémité où ils étaient réduits. Edwin et Morcard proposèrent de placer sur le trône près de s'écrouler, Edgar Athelin, le petit-fils d'Edmond-Côte-de-Fer, et de l'y élever comme un signal qui montrerait au peuple que tout n'était pas désespéré, et autour duquel pourraient se rallier les défenseurs de la patrie. Stigand, archevêque de Cantorbéry, qui avait tout à redouter des Normands, et les plus riches habitants de Londres, animés d'un noble patriotisme, embrassèrent avec ardeur ce moyen de salut. Mais la plus grande partie des évêques et des prêtres, qui espéraient jouir d'un grand crédit sous Guillaume, dont on vantait la piété, et qui d'ailleurs craignaient les anathèmes du pontife de Rome, déclaré pour le duc de Normandie, avaient abandonné la cause sacrée de la patrie, et favorisaient celle du vainqueur par leurs menées secrètes. Leurs artifices ne purent néanmoins empêcher qu'on ne proclamât Edgar roi d'Angleterre; mais ils parvinrent par leurs séductions à éloigner de l'étendard royal un grand nombre de braves et de généreux Anglais.

Les ravages de la dyssenterie avaient cependant cessé dans l'armée de Guillaume. Les Français s'avançaient par trois routes différentes. Le duc avait changé de système ; il avait prescrit à ses troupes de détruire par le fer et par le feu tout ce qui s'opposerait à leur passage ; il n'était que trop bien obéi : la dévastation, la mort et l'incendie marquaient tous leurs pas. La terreur qui les précédait allait toujours croissant, et le clergé, constant dans sa perfidie, ne cessait de détourner les peuples de la résistance que leur commandait le plus saint des devoirs, et de leur promettre qu'ils obtiendraient par leur soumission le maintien de leurs droits et de leurs libertés.

Les citoyens de Londres, séduits par les discours du clergé, tombent dans le découragement, et parlent de négociation. On annonce que Guillaume est dans le voisinage de Londres ; il n'a avec lui qu'une division. Morcard et Edwin espèrent le surprendre, font une sortie, l'attaquent avec vigueur ; mais le duc les repousse, malgré la fatigue de ses soldats. Cet échec donne une nouvelle force aux suggestions du clergé infidèle : la cause d'Edgar est désespérée ; la trahison a achevé de perdre l'Angleterre désunie. Les deux frères Morcard et Edwin se retirent navrés de douleur vers les contrées septentrionales du royaume : que leurs noms soient conservés par l'histoire ; qu'ils soient toujours vénérés par ceux à qui la patrie est chère.

A peine étaient-ils sortis de Londres, que l'on



voit s'élever dans les airs la flamme qui consume les faubourgs situés sur la rive droite de la Tamise ; on s'écrie qu'une grande partie de l'armée normande a passé ce fleuve, en suit la rive gauche, et arrive sur la ville. Les nobles et les prélats anglais ne croient pas pouvoir différer davantage une soumission qui peut désarmer le vainqueur; ils sortent accompagnés des magistrats de la capitale, vont au-devant du duc et lui offrent la couronne de la Grande-Bretagne. Le duc l'accepte, leur promet de ne pas les faire repentir de leur choix; mais n'osant pas encore se renfermer dans la ville, il établit ses quartiers à Barking, dans le comté d'Essex et à quelques milles de Londres.

Il a l'art de montrer une grande affabilité; et que ne peut pas l'apparence même de la douceur et de la bonté ?

Edgar Athelin lui-même renonce à toutes ses prétentions, vient à Londres, se confie à Guillaume. Morcard et Edwin licencient leurs troupes, jurent au nouveau roi une fidélité que garantit aux yeux de Guillaume celle qu'ils ont eue pour Harald et pour Edgar; et leur exemple achève d'entraîner toutes les villes ou communes et tous les lords ou seigneurs d'Angleterre.

Guillaume déclare qu'il ne tient la couronne que du choix des Anglais, est proclamé roi, et indique un jour pour son couronnement. Stigand, archevêque de Cantorbéry, aurait dû le sacrer, comme premier prélat de la Grande-Bretagne; mais le pape l'avait suspendu de ses fonctions, et le roi,

[redacted]

pour ne pas déplaire au pontife qui a si bien servi sa cause, veut être couronné par Aldred, archevêque d'York.

Dès le commencement de la cérémonie, l'archevêque, suivant l'usage d'Angleterre, de France et d'autres royaumes, demande aux Anglais réunis en grand nombre s'ils choisissent pour leur roi Guillaume de Normandie; tous les assistants répondent *oui*, au milieu de grandes acclamations. L'évêque de Coutances se tourne vers les Normands ou Français, leur fait la même demande, et reçoit la même réponse; et ce n'est qu'après la vive et solennelle expression de ce concours remarquable, que l'archevêque d'York met la couronne sur la tête du roi. Guillaume prononce le serment ordinaire de protéger l'église et ses ministres, de gouverner son peuple avec équité, de ne proposer et de ne sanctionner que de justes lois, et de les faire exécuter avec exactitude.

Le célèbre annaliste et antiquaire anglais Jean Stow a écrit que, depuis le couronnement de Guillaume, on continua de dater les actes civils d'après l'année qui commençait au vingt-cinq mars; mais que les historiens regardèrent le jour de Noël, anniversaire de ce couronnement, comme le premier de l'année, et que cette espèce d'hommage dura jusque vers l'an 1564.

A peine Guillaume fut-il sacré, qu'il se mit en possession du trésor que Harald avait à Winchester. Il en distribua une partie aux principaux officiers de son armée, aux églises, aux monastères,

et envoya une somme considérable au pape, dont l'intervention lui avait été si utile.

Il revint aux principes de modération qu'il avait adoptés en descendant en Angleterre. Il recommanda aux chefs de ses troupes de traiter les Anglais comme des frères, établit les peines les plus sévères contre ceux de ses soldats qui insulteraient les Anglo-Saxons; et, fidèle à la promesse qu'il avait faite, confirma par des édits solennels les lois et coutumes saxonnes, les priviléges des peuples de la Grande-Bretagne, et particulièrement ceux de la ville de Londres.

Les Anglais furent si reconnaissants de ces actes de justice, que, passant tout d'un coup de l'opposition à l'attachement, ils s'empressèrent de lui offrir les différentes sommes dont il avait besoin pour payer les dépenses mêmes de la guerre qu'il leur avait faite. Ils ne se regardaient plus comme conquis; ils ne voyaient plus dans Guillaume qu'un roi de leur choix; et leur confiance et leur affection pour leur nouveau monarque augmentèrent surtout lorsqu'ils le virent publier des règlements pour les préserver de la violence des brigands retirés en grand nombre dans les vastes forêts de la Grande-Bretagne, faire construire, sur le champ de bataille où Harald avait été tué, une abbaye que l'on nomma *abbaye de la Bataille*, y fonder de fréquentes célébrations des saints mystères pour le bonheur éternel de ce prince valeureux, conserver à Edgar Athelin le comté d'Oxford que Harald lui avait donné, traiter avec amitié ce neveu de



que la postérité doit reprocher à Guillaume pourrait-il justifier ces soupçons ?

Quoi qu'il en soit, Odon et Fitzosberne oppriment les Anglais par des exactions sans cesse renouvelées. Ils sont bien plus coupables, ils y ajoutent les insultes les plus outrageantes contre ceux qui demandent justice. L'indignation devient générale. Les habitants de Kent ne peuvent plus contenir leur rage secrète; ils appellent à leur secours Eustache, comte de Boulogne, qui ne voit qu'avec peine l'énorme agrandissement de la puissance de son voisin le duc de Normandie. Eustache fait débarquer un corps de ses troupes auprès de Douvres. Les guerriers de Kent se réunissent à ceux du Boulonais; ils attaquent le château, dont le gouverneur, Hugues de Montfort, est absent avec une partie de la garnison : mais les Normands restés dans le fort font une sortie, les taillent en pièces, et le neveu d'Eustache est fait prisonnier.

Un Édric, surnommé le Forestier, et neveu de cet Édric Stréon qui avait si souvent trahi les rois Éthelred et Edmond-Côte-de-Fer, possédait une grande partie du comté d'Héreford. Ses terres, depuis le départ de Guillaume, étaient sans cesse ravagées par les soldats du régent Fitzosberne. Irrité de ces insultes, il ajoute à ses troupes un corps de Gallois, et dévaste plusieurs contrées. Le ressentiment des Anglais n'a plus de bornes : de tous les côtés ils ont recours aux armes; des bandes d'Anglo-Saxons, qui se réunissent dans les bois, massacrent tous les Normands qu'elles rencontrent.

Un comte Coxo est tué par ses vassaux, parcequ'il refuse de se mettre à leur tête contre les étrangers qui les oppriment. On est près de voir éclater un de ces effets terribles du désespoir des nations qui veulent briser un joug odieux. Une vaste conjuration s'étend sur toute la surface de la Grande-Bretagne. Le temps du carême approchait. Le jour des cendres, le premier jour de ce temps consacré à la pénitence, les Normands devaient, suivant un usage ancien, assister sans armes au service divin; pendant ce même service, ils devaient tous périr par le fer des Anglais.

La conjuration est découverte. Guillaume se hâte de repasser en Angleterre; les chefs de l'association qui voulait délivrer leur pays de ses tyrans se retirent vers les frontières de l'Écosse, fortifient Durham, y trouvent un asile pour leur indépendance; et Guillaume, ne croyant plus avoir besoin de dissimuler, va faire peser un sceptre de fer sur ces Anglais qui se repentent si amèrement, mais trop tard, de s'être fiés à ses promesses.

Soyons attentifs à ce qui va se passer; et que la conduite de Guillaume, sans cesse présente au souvenir des peuples, entretienne à jamais dans leurs cœurs l'amour sacré de leur indépendance.

(1068) Guillaume, au lieu de punir les régents, approuve leur conduite; l'Angleterre ne sera plus pour lui qu'un pays conquis. Il rétablit la taxe du *danegelt*, si odieuse aux Anglais, et qu'Édouard-le-Confesseur avait abolie. On murmure dans tout le royaume contre cet acte de l'autorité arbitraire du

roi. Aldred, cet archevêque d'York qui a sacré Guillaume, le conjure de la supprimer. Le roi irrité ordonne qu'on la lève avec plus de rigueur. Les provinces de Devon et de Cornouailles, plus éloignées que la plupart des autres comtés du siége de sa puissance, se révoltent contre cette taxe. Exeter refuse de recevoir une garnison normande. Le roi voit aisément qu'il est perdu s'il donne le temps aux différents comtés de l'Angleterre de suivre l'exemple du comté de Cornouailles et de celui de Devon; il part de Londres malgré les rigueurs de l'hiver. Les magistrats d'Exeter viennent au-devant de lui, se soumettent et donnent des otages. Le peuple cependant, désavouant ses magistrats, ferme ses portes. Guillaume a la barbarie de faire crever les yeux à un des otages. Ses menaces effraient les habitants d'Exeter; ils renoncent à toute résistance; ils implorent la miséricorde du monarque. Le roi plus politique leur pardonne, défend qu'on pille leur cité, et fait construire contre leurs murs un vaste fort où il laisse une nombreuse garnison, et dont il donne le commandement à Baldwin de Molis.

Il se rend à Winchester, où la reine Mathilde est couronnée par l'archevêque d'York.

Bientôt sa témérité devient extrême. Un acte de la tyrannie la plus injuste va peut-être le renverser du trône. Il ose faire saisir les biens de tous ceux qui ont combattu à Hastings pour la liberté de leur patrie, et les distribue aux officiers normands. Rien n'arrête le mécontentement de

l'Angleterre. Tous les yeux se tournent vers Edwin et Morcard : on espère dans leur valeur, on les conjure de délivrer leur patrie infortunée. Les deux frères répondent à la voix de leurs compatriotes; ils vont tout entreprendre pour briser leurs fers.

Ils se liguent avec leur neveu Blethwin, prince du pays de Galles, Malcolm III, roi d'Écosse, et Swein ou Suénon II, roi de Danemarck. Ils rassemblent leurs forces dans le comté d'York, et déclarent solennellement qu'ils prennent les armes pour détrôner un tyran barbare.

Guillaume sent le danger qui le menace; il arrive auprès d'York avant que les renforts attendus par les deux frères aient pu se réunir. Les troupes qui les entourent désespèrent de pouvoir lutter avec succès contre Guillaume et ses Normands; une sorte de terreur panique s'empare de leurs esprits; le défaut d'union perd une seconde fois la Grande-Bretagne : les deux frères se voient forcés de négocier avec Guillaume. Le roi qui, quelques jours plus tard, peut se trouver environné d'Anglais, de Gallois, d'Écossais et de Danois armés contre lui, se hâte de promettre aux deux frères que tout sera oublié. Mais quelle sera la garantie de la promesse d'un monarque qui a déjà violé la foi qu'il avait solennellement jurée en recevant la couronne?

Le roi d'Écosse, qui s'avançait pour se joindre aux deux frères, apprend leur réconciliation avec le roi, accepte la paix que lui offre Guillaume, et

ses ambassadeurs rendent hommage au roi d'Angleterre pour la province ou le royaume de Cumberland.

Guillaume, suivant le système qu'il a adopté, fait bâtir des forts à Nottingham, à Warwick, à York, à Lincoln, à Huntingdon, à Cambridge. Il a su que Hère de Wake, lord de Brunne, a agité le Norfolk; que les fils de Harald, à la tête d'aventuriers irlandais, ont ravagé le Sommerset. Les soupçons et la crainte entrent dans son âme, comme dans celle de tous les tyrans; il déteste ceux qu'il redoute : les Anglais ne sont plus pour lui que des ennemis. Triste condition et du tyran et des victimes! Un grand nombre d'arrestations arbitraires manifestent son effroi. Plusieurs lords se retirent en Écosse. Malcolm III les accueille favorablement. Edgar Athelin s'y réfugie avec sa mère et ses deux sœurs, Marguerite et Christine; le roi d'Écosse le traite comme un frère, et épouse sa sœur.

Les Anglo-Saxons qui avaient trouvé un asile en Écosse correspondaient secrètement avec les mécontents de l'Angleterre; ils négociaient avec les Irlandais et le roi de Danemarck pour la délivrance de leur patrie. S'ils avaient pu oublier leurs intérêts privés, éteindre de funestes rivalités que le malheur n'avait pas fait disparaître, concerter leurs mouvements, se donner un chef d'un grand caractère et digne d'être le libérateur de son pays, Guillaume n'aurait pu conserver sa conquête; mais la désunion des Anglais le sauve une troisième fois.

L'inquiétude naturelle des Northumbriens lui inspire de la méfiance : il donne le gouvernement du comté de Durham à Robert de Cumia. Ce Robert a l'impolitique de souffrir que ses soldats pillent la ville et les campagnes. Les Northumbriens, impatients de ces violences, se réunissent, tuent les Normands qu'ils rencontrent, attaquent l'habitation du gouverneur, y mettent le feu, et Robert périt dans les flammes avec tous les siens.

(1069) Les habitants d'York, animés par l'exemple des Northumbriens, massacrent leur gouverneur, immolent une partie de leur garnison et assiègent le fort. Le roi arrive, les taille en pièces, n'accorde aucun quartier aux vaincus, fait construire un second fort; et cependant à peine s'est-il éloigné, que les deux forts sont attaqués par les habitants de la ville.

Tant d'agitations et de résistances font craindre à Guillaume des mouvements plus dangereux encore; il envoie en Normandie la reine Mathilde.

Ces guerres intestines sans cesse renouvelées fatiguaient les Normands; la promesse des plus grandes récompenses ne les touchait plus aussi vivement. Un grand nombre d'officiers de Normandie ou d'autres contrées de la France renoncèrent à toutes les espérances que Guillaume voulait leur donner : un grand nombre de ces guerriers repassèrent la mer. On compta parmi eux Hugues de Grentemesnil, gouverneur de Winchester, et Humphray de Tolleul, gouver-

[redacted]

neur de Hastings. Guillaume, avide d'argent, les regarde comme déserteurs et confisque leurs terres.

Les fils de Harald reparurent sur la côte septentrionale du comté de Devon. Ils furent contraints de se rembarquer; mais un ennemi plus redoutable vint combattre Guillaume.

Une flotte commandée par Osbern, frère de Suénon roi de Danemarck, et par ses deux fils Harold et Canut, se montra sur les côtes d'Angleterre. A peine fut-elle arrivée à l'embouchure de la rivière d'Humber, qu'elle fut jointe par des vaisseaux d'Écosse, par Edgar Athelin et par un grand nombre d'autres mécontents; elle remonta la rivière, et cette armée d'Anglais, d'Écossais et de Danois vit bientôt accourir vers elle les habitants du comté d'York et du Northumberland. Les confédérés formèrent le siége d'York. Mallet, qui y commandait, crut devoir ordonner qu'on brûlât les faubourgs; mais un vent violent s'étant élevé, l'incendie se communiqua promptement à la ville, dont la plupart des maisons étaient de bois. Pendant que les flammes en dévoraient tous les édifices et même la cathédrale et le monastère, les confédérés, profitant du trouble et de la consternation des assiégés, pénétrèrent dans les forts, passèrent au fil de l'épée près de trois mille Normands, emmenèrent sur leurs vaisseaux un riche butin et des prisonniers, parmi lesquels étaient Mallet, sa femme et ses enfants, et laissèrent au milieu des ruines fumantes de la ville une garni-

son anglaise commandée par Walthéof, fils de Siward comte de Northumberland.

Guillaume furieux jure qu'il ne laissera aucune âme vivante dans ce Northumberland. Son arrivée sur les confins du comté d'York est marquée par d'horribles ravages. Il apprend que les Danois occupent, auprès de la rivière de Trent, un poste dont il n'espère pas de pouvoir les chasser. Il parvient à gagner Osbern; il lui donne une somme considérable d'argent, et, ce qui serait inexplicable dans un siècle moins barbare, il consent à le voir piller la côte maritime jusques au printemps.

Débarrassé des Danois, il marche vers York, dont on s'était hâté de relever l'enceinte; il ordonne un assaut. Son attaque est terrible; mais le vaillant Walthéof est sur la brèche, une hache d'armes à la main : il renverse tous les assaillants qu'il peut atteindre. Les Normands sont repoussés. Malheureusement pour les insurgés, la famine règne bientôt dans la place investie, et les assiégés sont obligés de capituler. Le roi croit de son intérêt de s'attacher le fils du comte Siward : non seulement il lui accorde une capitulation honorable, mais encore il veut le marier avec sa nièce Judith et il le comble de dignités.

Quel déluge de maux ont cependant attiré sur l'Angleterre ceux qui n'ont pas voulu la défendre avec Harald!

La prise d'York rompt la digue qui retenait le torrent fougueux. Guillaume déchaîne sa vengeance contre les Northumbriens. On ne peut lire sans



frémir, et sans maudire les lâches et les traîtres à leur pays, que Guillaume ne laisse pas une seule maison depuis York jusques à Durham. Il n'épargne ni les bâtiments publics ni les édifices sacrés. Les malheureux Anglais, privés d'habitation et de subsistance, errent livrés au désespoir; ils voient périr de faim et de froid leurs enfants et leurs femmes. Ils cherchent en vain à prolonger leur misérable vie en dévorant des chiens, des chats, des insectes, en osant même se nourrir de la chair infecte des cadavres de leurs amis; ils expirent en implorant la justice divine contre le tyran féroce et les perfides qui l'ont appelé.

Ceux à qui il reste encore quelques forces se retirent en Écosse. On y voit arriver d'autres Anglais des rangs les plus élevés, que Guillaume a dépouillés de leurs biens, ou qui ne peuvent se résoudre à vivre dans ses fers; la reine Marguerite et son mari Malcolm les accueillent tous avec la plus grande humanité, et leur donnent des terres.

Le bruit des atrocités de Guillaume répand l'insurrection; elle s'étend sur presque toute la Grande-Bretagne. Les habitants des comtés de Dorset et de Sommerset prennent les armes; ceux de Devon et de Cornouailles assiègent Exeter; les Gallois se joignent aux guerriers du Chester insurgé. Mais la destinée de la Grande-Bretagne était de ne pouvoir secouer le joug : le défaut de concert rendait toujours ses efforts vains. Les habitants des comtés de Dorset, de Sommerset, de Cornouailles et de Devon sont battus et dispersés; et Guillaume mar-

che lui-même contre ceux du Chester et les Gallois, réunis sous le commandement d'Édric-le-Forestier.

Il part d'York pour aller vers le pays de Galles; il conduit son armée au travers des marais, des bois et des montagnes. Il fatigue si fortement ses guerriers que ceux du Maine, de l'Anjou et de la Bretagne demandent à se retirer. Guillaume les encourage; il arrive auprès de Chester; mais redoutant la valeur d'Édric et de ses soldats, il préfère de tâcher de le satisfaire, et il réussit à l'attacher à sa cause.

La conquête d'Édric le rassure plus que les nouveaux forts qu'il fait élever à Chester et à Staffort; il se rend à Salisbury; il se regarde comme paisible possesseur de l'Angleterre; il croit pouvoir congédier son armée, et va à Winchester, l'ancienne capitale du royaume de Westsex, se faire couronner une seconde fois par deux légats que le pape lui avait envoyés.

Nous allons voir maintenant tout son système se développer, et les chaînes redoublées autour des malheureux Anglais.

Il les dépouille de toutes les charges, de tous les fiefs qui dépendaient de la couronne; il distribue ces fiefs et ces emplois aux Normands et aux autres Français. Il donna à Robert, son frère utérin, le comté de Cornouailles, qui comprenait, suivant plusieurs historiens, près de trois cents fiefs; et il lui en avait déjà donné près de six cents dans d'autres comtés. Odon, son autre frère, eut

[redacted]

quatre cents fiefs, le comté de Kent, et la place de haut justicier du royaume. Le comté d'Hereford fut le partage de Guillaume Fitz-Osbern. Il accorda à son neveu, Hugues-Loup, le comté de Chester, le titre de palatin, des droits presque égaux à ceux du roi, et une sorte d'indépendance. Alain-Fergeant, son beau-fils, et duc de Bretagne, eut des droits semblables dans les domaines qui avaient appartenu à Morcard, et dont il le mit en possession. Il conféra le comté de Salop à Robert de Montgommery; celui de Buckingham, à Walter-Giffard; celui de Surrey, à Guillaume Warren; la seigneurie, ou baronnie, ou *lordship* de Holdernes à Eudes, comte de Blois; les comtés de Norfolk et Suffolk, à Raoul de Guair; le château de Tutburg, à Henri de Ferrières; deux cent quatre-vingts seigneuries ou baronnies, à Geoffroy, évêque de Coutances; et un grand nombre d'autres fiefs ou domaines, aux Touars, aux Tancarville, aux Harcourt, aux Basqueville, aux d'Aubigni, aux Évreux, aux Talbot, aux Courtenay, aux Wakes, aux de la Were, etc.

Il voulut que tous ces fiefs et comtés fussent soumis, non pas aux anciennes lois du royaume, mais au régime féodal et rigoureux de la Normandie; et de ces lois féodales normandes est venu ce qu'on a appelé en Angleterre le droit commun, dont les termes seuls indiqueraient l'origine.

Les juges et les avocats, ou défenseurs des affaires et des accusés, ne furent plus que des Normands; on ne parla plus devant les tribunaux que la langue du vainqueur. Il fut défendu, sous peine

de mort, dans les villes, et même dans les villages, de sortir avec du feu ou de la lumière lorsqu'on aurait sonné une cloche, qu'on désigna par le nom de *couvre-feu*, et par corruption de *cur-feu*. Cette règle, qu'on suivait en Normandie, parut néanmoins aux Anglais, accoutumés à la liberté et à l'indépendance, l'acte le plus dur du pouvoir despotique sous lequel ils avaient été obligés de fléchir; mais ils étaient réservés à bien d'autres injustices, et ce qui est plus insupportable pour des cœurs généreux, à bien d'autres humiliations.

Guillaume voulut en quelque sorte tout anéantir dans les Anglo-Saxons. Il chercha à substituer entièrement à la langue anglo-saxone celle des Normands, qui était un mélange du danois et du français encore barbare du onzième siècle. Il établit, jusque dans les simples bourgades, des écoles où l'on enseignait cet idiome de Normandie.

Il prescrivit aux Anglais d'adopter tous les usages des vainqueurs, de s'habiller comme eux, de faire raser leur barbe.

Informé par ses espions qu'un grand nombre de familles avaient caché leur argent et leur argenterie dans des couvents, il commanda qu'on fît les recherches les plus exactes dans tous les monastères; et non seulement il enleva tout l'argent que l'on put y trouver, mais, sous le prétexte de prendre ce qui avait appartenu à ceux qu'il appelait rebelles, il s'empara des vases sacrés, des châsses, des reliquaires précieux.

[redacted]

Ainsi, terres, domaines, fiefs, baronnies, lois, police, juges, défenseurs, langue nationale, usages, costume, argent, trésors, objets consacrés par la piété de leurs pères, Guillaume voulut tout enlever aux Anglais; à peine leur laissa-t-il leur nom, comme un monument de sa victoire.

A combien de rois son exemple et ses succès ont été funestes! combien de calamités cet affreux triomphe de la force sur la justice a fait tomber sur la tête de ses successeurs!

Son avarice et son despotisme inflexible le portèrent cependant à prendre, relativement au clergé, des mesures que la politique la plus éclairée n'aurait pu qu'approuver, si elles avaient été prescrites par une puissance législative légitime, au lieu d'être les effets des passions d'un tyran. Il ordonna que les terres ecclésiastiques fussent soumises aux mêmes obligations que les autres, et par conséquent sujettes au service militaire; que les possesseurs de ces terres fournissent en temps de guerre un certain nombre de cavaliers; que les ecclésiastiques qui refuseraient d'obéir fussent chassés de leurs bénéfices; et qu'en temps de paix, ses troupes fussent logées et nourries dans ces mêmes terres des moines ou du clergé séculier.

Il maintint avec soin l'usage suivi par les rois ses prédécesseurs, de conférer les évêchés et les abbayes, en donnant un anneau et le bâton pontifical. Il défendit aux évêques d'excommunier un de ses vassaux, avant qu'il ne l'eût jugé lui-même digne de l'anathème. L'archevêque de Cantorbéry

ne pouvait convoquer ou dissoudre aucun synode ou concile national que d'après ses ordres. Il ne souffrit jamais qu'un évêque du royaume reçût une bulle du pape avant qu'il ne l'eût vue et approuvée; et les historiens, et particulièrement Fuller, ont conservé une lettre qu'il écrivit, vers la fin de son règne, à Grégoire VII, et dont nous croyons devoir, sous plusieurs rapports, transcrire ici une partie. « Au très excellent Grégoire, pasteur de la » sainte église, Guillaume, roi d'Angleterre et duc » de Normandie, salut et dilection....... Votre légat » Hubert nous a fait entendre que vous exigiez de » nous deux choses : la première, que nous prêtas» sions serment de fidélité, et que nous nous re» connussions feudataires de vous et de vos succes» seurs; la seconde, que nous fussions plus exact » à vous payer les deniers que nos prédécesseurs » ont libéralement accordés à l'église romaine. J'ai » trouvé la dernière de ces demandes raisonnable, » mais j'ai absolument rejeté l'autre, et refusé de faire » un hommage que je n'ai pas promis, et auquel il » ne me paraît point que mes prédécesseurs se soient » engagés. Pour ce qui est de l'argent qui doit vous » être envoyé chaque année, il est vrai que mon » absence hors du royaume a fait négliger cette » collecte pendant trois ans; mais elle se fera avec » plus d'exactitude à l'avenir. »

Guillaume n'avait cependant trouvé aucun prétexte pour ôter de grands siéges épiscopaux à des prélats dont il redoutait les richesses, le crédit et les mauvaises dispositions à son égard. Il engagea

[redacted]

les deux légats du pape à assembler à Westminster un concile national, dans lequel on déposa Stigand, archevêque de Cantorbéry, Agelmar, évêque d'Elmham, dans l'Eastanglie, Alyeric, évêque de Durham, et quelques autres évêques. Mais les décisions du concile ne satisfirent pas le roi; et de sa seule autorité il fit descendre de leurs chaires pontificales, bannit ou fit emprisonner plusieurs autres préfats. Il ôta un grand nombre d'abbayes à des Anglais pour les donner à des Normands. Il conféra l'archevêché de Cantorbéry à Lanfranc, né à Pavie, et qui était abbé de Saint-Pierre de Caen, et l'archevêché d'York, à Thomas, évêque de Bayeux.

On ne sera pas surpris qu'obligé d'entretenir constamment une armée nombreuse, il apportât beaucoup de soin à l'accroissement de ses revenus et à l'ordre de ses finances. Il établit une cour particulière, à laquelle on a donné le nom de *cour de l'échiquier;* il la chargea d'examiner les comptes de tous les officiers employés à la perception des revenus de la couronne, de juger les procès qui y étaient relatifs, de punir les exactions des collecteurs, leurs connivences, et les refus ou les délais des paiements des contribuables.

Indépendamment des domaines du roi et de la taxe appelée *danegelt,* et qui était imposée sur les terres, les revenus du monarque consistaient dans un droit de *cens* établi sur tous les biens-fonds, et particulièrement sur ceux qui étaient régis par des tuteurs, sur les honoraires des juges, sur les baux et les ventes des terres, sur les assignations

de douaires, sur les dispenses de mariage, sur les appels à la cour appelée *banc du roi;* ils comprenaient d'ailleurs les amendes, les produits des condamnations à des peines pécuniaires, les douanes, les péages, les droits de pont, ce qu'il fallait payer pour pouvoir tenir des foires et marchés, les taxes sur le commerce des villes, les impôts sur les marchandises, des droits d'aide sur certains fiefs qui relevaient de la couronne, et des tailles sur les biens qui n'étaient pas possédés par les nobles.

Accablés sous tant de contributions, plus tourmentés encore par la présence d'une armée qui leur était odieuse, réduits au désespoir, et voulant ou briser leurs chaînes ou terminer leurs maux par la perte de la vie, les Anglais forment de nouveau une vaste conjuration. Frédéric, abbé de Saint-Albans, dirige leurs démarches; et tout est conduit avec tant de prudence, de secret et de zèle, qu'ils se rassemblent et forment une armée avant que Guillaume n'ait pu être informé de leurs divers mouvements. Edgar Athelin arrive d'Écosse; il se met à la tête des insurgés : on le proclame roi de la Grande-Bretagne dans un grand nombre de places. Le soulèvement va être général : les armes ne doivent être posées que lorsque tous les Normands seront chassés de l'Angleterre. Guillaume s'effraie; il consulte Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, en qui il a une grande confiance. Il propose une conférence aux chefs des conjurés; il écoute leurs plaintes; il assure qu'il les fera cesser. Il promet de rétablir les droits de la nation et les

[redacted]

lois d'Édouard-le-Confesseur : il le jure sur l'Évangile. Les Anglais croient à ce serment solennel ; ils ne peuvent pas soupçonner que Guillaume veuille être parjure : ils congédient leurs troupes ; ils se retirent dans leurs comtés. Quel va être le prix de tant de confiance et de loyauté ! à quel degré Guillaume va rabaisser la dignité royale ! Il veut être monarque, et il ne craint pas de violer le plus saint des serments ; il ne craint pas de se déshonorer à jamais par une noire perfidie.

A peine les insurgés sont-ils dispersés qu'il en fait mettre plusieurs à mort, bannit les autres ou les renferme dans d'étroites prisons. Edgar Athelin retourne en Écosse. D'autres insurgés s'enfuient en Irlande, en Danemarck, en Norwège. L'abbé de Saint-Albans se retire dans cette espèce d'île que forme la rivière d'Ouse, auprès de Cambridge, et qui renferme la ville d'Ély : Guillaume fait saisir tous les effets de son monastère, qu'il aurait détruit sans les prières de Lanfranc. Un grand nombre d'Anglais se réfugient auprès de l'abbé ; ils espèrent qu'au milieu des marais qui environnent l'île d'Ély, ils pourront résister aux armes du tyran. Morcard et Edwin se joignent à eux. Le nombre des mécontents augmente à chaque instant dans ce nouvel asile. Égelric, évêque de Durham, et Égelwin, évêque d'Hereford, vont les trouver. L'abbé de Saint-Albans était mort de chagrin ; Edwin avait été tué par un traître en Écosse, où il était allé réclamer les secours du roi Malcolm. On choisit pour général le vaillant Héreward de Wake, qu'on re-

gardait comme un des guerriers les plus habiles. Héreward fortifie Ély, et rassemble toutes les provisions nécessaires pour soutenir un long siége. Le roi investit en vain Ély; en vain fait-il construire, dans les marais qui l'environnent, des levées et des ponts pour parvenir jusques à la place; en vain se bat-il avec audace. Il apprend que Malcolm vient de faire une irruption dans le nord de la Grande-Bretagne (1071). Par quel moyen parvient-il à s'emparer de l'île? Il distribue à ses courtisans des terres qui appartenaient à une abbaye d'Ély. Les moines, qui veulent ravoir leurs terres, forcent leur abbé à traiter en secret avec le roi; ils promettent, pour recouvrer leurs domaines, de donner mille pièces d'argent et de livrer Ély: ils introduisent dans l'île les Normands, qui surprennent les assiégés. Héreward furieux se fait jour, l'épée à la main, au travers des ennemis. Presque tous les autres insurgés sont forcés de se rendre à discrétion; quelques uns ont les yeux crevés, d'autres les mains coupées: plusieurs sont condamnés à une prison perpétuelle. De combien d'horreurs Guillaume souille sa vie, pour avoir violé la foi qu'il avait jurée! Il profite de la trahison des moines, mais il la punit; il exige d'eux deux mille pièces d'argent, et soumet leur monastère à l'entretien de quarante cavaliers.

Malcolm cependant brûlait les villes et les villages du nord de l'Angleterre, et massacrait tous les habitants qu'il ne pouvait emmener en esclavage. Gospatrick, gouverneur du Northumberland,

[redacted]

n'ose pas lui résister; mais porte le fer et le feu dans le Cumberland, qui faisait partie des états de Malcolm. Quel siècle!

Guillaume se met en marche pour le Northumberland : son armée éprouve les plus grandes fatigues au milieu des montagnes, des marais et des bois qu'elle traverse. Il rencontre Malcolm, qui s'était emparé d'un poste très avantageux; il craint de l'attaquer. Les deux armées restent plusieurs jours en présence l'une de l'autre. Les deux rois redoutent le combat; ils font la paix : celui d'Écosse donne des otages, et rend hommage pour le Cumberland. Edgar Athelin renonce de nouveau à la couronne d'Angleterre, et se retire dans la Normandie: Guillaume s'oblige à lui donner chaque jour un marc d'argent. Mais ce qui prouve combien peu Edgar pouvait faire réussir une grande entreprise, c'est que quelque temps après il cède sa pension pour un cheval qui appartenait au roi.

Guillaume fortifie Carlisle, sur les confins du royaume de Cumberland, et sous le prétexte que Gospatrick a correspondu avec les insurgés, il lui ôte le gouvernement du Northumberland, et le donne à Walthéof.

On a écrit qu'il avait convoqué à York une assemblée des vassaux du royaume, et que c'était dans cette assemblée que la primatie des siéges épiscopaux de la Grande-Bretagne fut confirmée à l'archevêque de Cantorbéry. Mais comment concilier cette convocation avec les circonstances où se trouvait Guillaume, et avec la manière dont il

disposa de sa conquête, malgré le serment qu'il avait prêté à son couronnement?

Quelque temps après la fin de la guerre d'Écosse, Guillaume apprit que Foulques, comte d'Anjou, s'était emparé de la ville et du fort du Mans, et avait chassé tous les Normands du Maine. Il parvint par la terreur à lever une armée nombreuse d'Anglais qu'il conduisit en France, laissant la plus grande partie de ses troupes normandes pour la garde du royaume qu'il avait conquis (1073). A peine fut-il arrivé en Normandie que l'espoir du butin attira sous ses drapeaux un si grand nombre d'habitants du duché, qu'il n'eut pas beaucoup de peine à réduire sous son obéissance la province que le comte d'Anjou lui avait enlevée.

Mais voilà qu'un nouvel orage se forme contre lui dans la Grande-Bretagne. Roger, le plus jeune des fils de Guillaume Fitz-Osbern, avait été mis en possession du comté d'Héreford; il avait désiré de marier sa sœur à Ralph de Guair, comte d'Estanglie. D'après des lois ou des usages féodaux établis, renouvelés ou maintenus sous Guillaume, il avait demandé le consentement du roi avant le départ de ce prince pour la France, et avait été refusé. Roger, pendant l'absence du monarque, voulut terminer, malgré le refus de Guillaume, un mariage qui convenait beaucoup aux deux familles. La cérémonie se fit dans le comté de Suffolk. Les noces furent magnifiques; on y réunit un grand nombre de seigneurs, d'évêques, d'officiers militaires. Un repas somptueux fut long-temps pro-

longé; le vin échauffa les esprits: on déclama contre la sévérité de Guillaume, la cruauté de son caractère, les taxes énormes qu'il avait imposées, la tyrannie qu'il étendait jusque dans l'intérieur des familles, le dur esclavage des Anglais, le malheur et la honte de courber la tête sous le pouvoir arbitraire d'un bâtard et d'un usurpateur. On s'enflamma mutuellement; on résolut de briser le joug, de prendre les armes, de réclamer le secours de Suénon, roi de Danemarck, et de s'opposer au retour de Guillaume. Walthéof, nouveau comte de Northumberland, était parmi les convives, et partagea leur résolution. Cependant lorsque le sommeil eut calmé ses sens, il réfléchit à l'incertitude du succès, à la grandeur du danger, et, infidèle à ceux dont il avait adopté les projets, il alla tout révéler à l'archevêque de Cantorbéry. Lanfranc l'engagea à partir pour la Normandie, où il découvrit à Guillaume toute la conspiration.

Les conjurés, avertis du départ de Walthéof, et ne doutant pas qu'ils ne fussent trahis, se hâtèrent de commencer leur entreprise. Roger, qui avait essayé de passer la Saverne, avait été arrêté par l'évêque de Worcester et le grand schérif du comté. Ralph avait marché vers Cambridge, mais il avait été défait par Odon, frère du roi, et régent du royaume, et par Geoffroy, le grand-justicier; et par un ordre barbare le pied droit avait été coupé à tous les prisonniers. Parvenu à se réfugier dans le château de Norwich, Ralph était passé en Danemarck. Sa femme avait défendu si vaillamment le

château, qu'elle obtint par une capitulation honorable la permission de rejoindre son mari. Ralph était revenu avec une flotte danoise, composée de deux cents voiles, et commandée par Canut, le fils du roi Suénon; mais l'insurrection n'existant plus, et les soldats de Guillaume se disposant à défendre vivement le rivage, les Danois s'étaient éloignés, et Ralph s'était retiré dans l'Armorique ou Bretagne française, où sa femme était venue le rejoindre avec la garnison du château de Norwich.

(1074) Guillaume, de retour en Angleterre, confisque les charges et les biens des insurgés, fait pendre, priver de la vue ou mutiler ceux qui avaient pris les armes, ne condamne Roger son parent qu'à une prison perpétuelle, et fait principalement tomber son courroux sur Walthéof, qui lui a découvert la conjuration, mais qu'il redoute parcéque ce comte de Northumberland est Anglais, très brave, très fort, riche, libéral, très aimé du peuple, et qu'il a trahi ses amis. Un monstre, la femme de Walthéof, poussée par un amour adultère, l'accuse elle-même. On le traduit devant un tribunal; on le condamne comme coupable de haute trahison. On n'ose pas le faire périr publiquement; on craint le peuple qui le chérit: on le conduit secrètement hors des murs de Winchester; on lui coupe la tête; on jette son corps dans un fossé; et ce n'est qu'au bout de quinze jours qu'on le transporte à Erogland, où on l'enterre. L'affection qu'on avait pour lui, l'horreur de son supplice, la piété qu'il avait toujours montrée, et la haine du tyran, font

regarder Walthéof comme un martyr. On croit voir des miracles s'opérer sur son tombeau; et son indigne veuve, généralement détestée, finit ses jours dans la misère.

(1075) Cependant Ralph de Guair existait encore; il était en Bretagne. Guillaume, dégouttant du sang de Walthéof, passe la mer pour aller assiéger Ralph dans la ville de Dol. Il veut faire tomber sa vengeance; et sur ce Ralph qu'il déteste, et sur le duc ou comte de Bretagne qui lui a donné asile, et qu'il regarde comme un vassal du duché de Normandie, révolté contre son suzerain. Mais Ralph se défend, et donne le temps au suzerain du duc de Normandie de venir à son secours. Philippe, roi de France, s'aperçoit, mais trop tard, du tort qu'il a eu de suivre le malheureux exemple de son tuteur, de ne pas arrêter l'ambition du duc de Normandie, de ne pas s'opposer à l'énorme accroissement de sa puissance, de ne pas l'empêcher de devenir de plus en plus redoutable. Il ne veut plus se contenter de secourir secrètement les ennemis de Guillaume. Il a perdu depuis long-temps le comte de Flandre, ce tuteur qui, en qualité de régent, gouvernait le royaume. Il a vingt-deux ans. Il veut aller délivrer Ralph et le comte de Bretagne. Il rassemble une armée; il s'arrache aux plaisirs qui l'entourent, traverse la Normandie, et s'avance vers Dol. Guillaume apprend que le roi de France approche; il se trouble; il craint cette valeur française à laquelle il a dû tant de succès. Il croit voir la présence de son suzerain dissiper cet ascendant

qui lui a donné si souvent la victoire. Il veut à tout prix éviter la honte d'une défaite. Il lève le siége, et se retire avec tant de précipitation, qu'il abandonne au roi ses tentes et tout son bagage. Il a recours aux négociations, adopte à Bayeux un traité de paix, renonce à la poursuite de Ralph, et donne sa fille Constance en mariage à l'aîné des fils du comte de Bretagne.

Malgré le mauvais succès de Guillaume dans sa dernière expédition, les Anglais, résignés à leur sort, semblaient avoir renoncé à toute nouvelle tentative pour recouvrer leur liberté; mais bientôt Guillaume vit s'allumer dans l'intérieur même de sa famille un nouvel incendie qui menaçait d'étendre au loin ses funestes ravages.

Il avait trois enfants, Robert, surnommé Gambaron ou Courtes-Bottes, à cause du peu de longueur de ses jambes, Guillaume dit le Roux, et Henri. Lorsqu'il était allé à la cour de France, pour engager son suzerain à l'aider à conquérir la Grande-Bretagne, il avait promis à son fils Robert, en présence du conseil du roi des Français, de le mettre en possession de la Normandie dès qu'il aurait conquis l'Angleterre. Il avait quelque temps après renouvelé cette promesse, avait déclaré son fils Robert héritier de son duché, et lui avait fait rendre hommage par les vassaux de la Normandie et du Maine. Il avait éludé de remplir son engagement, tant que l'Angleterre conquise avait été agitée par des insurrections, et menacée de l'invasion des Danois et des Écossais, et après le traité de

Bayeux, il déclara formellement qu'il ne voulait abandonner aucune partie de ses états, et que ce ne serait qu'après sa mort que son fils jouirait du duché de Normandie.

Robert, quoique ambitieux, brave et entreprenant, était plein de respect pour son père. Mais Yvon et Albéric II, fils de Hugues de Grandménil, qui détestaient Guillaume parcequ'on les avait dépouillés en Angleterre de leurs charges et de leurs biens, avaient la confiance de Robert. Ils lui firent regarder le refus de son père comme un outrage; ils lui persuadèrent que le roi voulait partager ses états de Normandie entre ses deux frères Guillaume-le-Roux et Henri. Un malheureux hasard fit que ces deux princes se livrèrent, en présence de Robert, à une sorte de jeu qu'il prit pour une insulte. Prompt à s'enflammer, malgré sa douceur ordinaire, il s'irrita, tira son épée, fut contraint par l'arrivée de son père d'arrêter son courroux, mais conçut contre ses frères une animosité qu'il ne put vaincre.

Cédant à des conseils perfides, il s'échappa de la cour de Guillaume avec ses adhérents, partit pendant la nuit, et se retira à Rouen. Il avait espéré de surprendre le château; la vigilance du gouverneur Roger d'Ivri l'en empêcha. Mais le feu des discordes civiles se répandit avec rapidité. Les jeunes nobles de Normandie se déclarèrent pour Robert, qu'ils aimaient. Plusieurs vassaux de la Bretagne, de l'Anjou et du Maine, se réunirent à eux. Mathilde, qui chérissait tendrement son fils, lui

donna des secours secrets; et Philippe, roi de France, l'encouragea par ses promesses, et lui fournit de grands moyens de soutenir la guerre.

Cette guerre civile ne dure que trop long-temps. Guillaume, chagrin et inquiet, lève une armée nombreuse d'Anglais, et les conduit en Normandie. Robert ne peut résister à tant de force; il demande un asile à Philippe. Le roi de France ordonne au vidame Hélie de recevoir le prince dans Gerberoi, place du Beauvoisis, alors très forte. Plusieurs jeunes nobles de différentes provinces françaises, enchantés de combattre sous les yeux du brave Robert, viennent le joindre à Gerberoi. Ils ravagent le Vexin et le pays de Caux. Guillaume, malgré l'hiver, vient investir Gerberoi. Le siége est conduit et soutenu avec vigueur. Les assiégés font plusieurs sorties brillantes. Les guerriers des deux partis se distinguent par de beaux faits d'armes. Dans une de ces sorties dignes du courage des deux nations, Robert voit un officier anglais qui combat à cheval avec une valeur et une impétuosité extraordinaires. Il se jette sur lui la lance en arrêt, le blesse, le désarçonne, va lui ôter la vie, lorsque le cavalier vaincu relève son casque. Robert reconnaît son père, frémit, se précipite à ses genoux, le prend dans ses bras, le remet sur son cheval, le conjure de lui pardonner. Guillaume, que la honte d'avoir succombé rend furieux; accable son fils de malédictions.

Il lève néanmoins le siége, et retourne à Rouen. Les instances de la reine et celles d'un grand nom-

bre de vassaux de Normandie, le déterminent à se réconcilier avec son fils, et il l'emmène en Angleterre.

Cependant le comté de Northumberland était dans un très grand trouble. Le roi, après la mort du malheureux Walthéof, avait donné ce comté à Walcher, évêque de Durham. Ce prélat, indolent et faible, était gouverné par un de ses parents et par son chapelain. Ces deux indignes confidents de l'évêque n'avaient cessé d'opprimer le peuple, et de l'indigner par leurs crimes. Ils avaient porté la scélératesse jusques à assassiner un des seigneurs les plus puissants du comté, Légulph, que tout le monde vénérait, et qui avait voulu engager l'évêque à leur retirer sa confiance et leurs pouvoirs. Walcher, vivement affligé de la mort du respectable Légulph, mais ne pouvant se soustraire à l'ascendant des coupables, avait cherché à les dérober au supplice qu'ils n'avaient que trop mérité. Il avait dans cet espoir convoqué à Gateshead une cour de justice sur l'indulgence de laquelle il croyait pouvoir compter; mais le peuple irrité, et voyant qu'on voulait soustraire à la vengeance des lois les assassins ses oppresseurs, s'était jeté sur eux, les avait mis en pièces, avait massacré l'évêque et sa suite, s'était avancé vers Durham, et en avait investi le château.

La garnison de ce fort avait obligé les insurgés à lever le siége; ils s'étaient dispersés; leurs chefs avaient quitté le royaume. Néanmoins Odon, le frère de Guillaume et grand-justicier, était arrivé

avec des troupes; et, après avoir fait condamner à la mort, à la mutilation ou à des amendes, tous ceux qui avaient pris quelque part à l'insurrection, il avait porté la désolation dans tout le comté, et dépouillé même les églises de leurs plus riches ornements.

Les pillages d'Odon n'avaient fait qu'augmenter la haine contre les Normands, et ce fut au milieu des Northumbriens indignés que parut en ennemi le roi d'Écosse, vers 1080. Mais apprenant que Robert, ce fils de Guillaume qui s'était réconcilié avec son père, s'approchait à la tête de troupes nombreuses, Malcolm se retira en Écosse; et Robert ordonna de bâtir sur la Tyne une forteresse, à laquelle on a donné le nom de *Newcastle* (nouveau château), et revint à la cour de Guillaume.

Ce prince demeura peu auprès de son père: n'en étant plus traité qu'avec froideur, il résolut de voyager; et après avoir parcouru une grande partie de l'Europe avec des Normands qui lui étaient très attachés, il résida à la cour de France jusques après la mort du roi d'Angleterre.

Cependant Guillaume pensait plus que jamais à augmenter ses revenus et ses trésors. Il crut que le moment était arrivé de soumettre aux mêmes taxes et les terres des Anglo-Saxons et celles qu'il avait données aux Normands: il voulut pouvoir porter ces taxes à un très haut degré; et, en conséquence, il fit travailler à un ouvrage immense, très curieux, et dont la prompte exécution prouverait seule avec quelle ponctualité la terreur qu'il

inspirait faisait obéir à ses ordres. Il ordonna qu'on composât un *terrier général* du royaume, un état circonstancié de la nature et du produit de ses propres domaines et de toutes les terres de ses états. On a dû principalement la connaissance de ce terrier à un historien anglais, nommé Ingulphe, qui, après avoir été élevé dans les écoles d'Oxford et de Cambridge, et s'y être familiarisé avec les lettres grecques et latines, avait été secrétaire de Guillaume, encore duc de Normandie, avait visité le saint-sépulcre de Jérusalem et la cour de Constantinople, s'était fait religieux, et avait été nommé par le roi abbé de Croyland.

Guillaume, pour obtenir ce terrier, envoya dans toutes les contrées du royaume des commissaires qui reçurent le serment et la déposition de jurés dans chaque comté, dans chaque canton, dans chaque centurie. Ce terrier devait contenir, et contint en effet, l'étendue et la valeur de chaque terre labourable, de chaque pâture, de chaque pré, de chaque bois; les noms des propriétaires; le nombre des hommes libres, des *socmen* ou feudataires qui n'étaient tenus à aucun service servile; des *borders* (*bordarii*), qui payaient des rentes en volailles et en œufs; des *vilains*, dont la condition était réputée basse et servile, qui devaient des corvées personnelles, qui pouvaient être privés, par leur seigneur, des biens et héritages qu'ils tenaient de lui, ou qui pouvaient être forcés à les racheter à prix d'argent, lors du mariage de la fille de leur seigneur; des *paysans*, des *esclaves*, des troupeaux

de bœufs et de moutons, des cochons, des chevaux, des moulins, et des produits des pêches, objet important dans un pays où il y avait tant de rivages maritimes, de fleuves, de rivières, et de lacs ou marais.

On est étonné quand on lit qu'un aussi grand ouvrage fut terminé dans six ans.

On nomma ce terrier *Doomsday-book*, et on en confia la garde aux chambellans de l'échiquier.

Le roi avait senti aisément que les taxes ne lui rapporteraient le revenu considérable qu'il désirait qu'autant qu'elles seraient supportées par tous les habitants dans la proportion de leurs propriétés; et son terrier général lui servit à établir cette distribution proportionnelle. Mais il soumit toutes ces propriétés à l'impôt le plus fort qu'elles lui parurent capables de supporter; et ce qui fut plus oppressif encore, il chargea les terres de la totalité de l'entretien de ses armées.

Mais voici un autre genre de vexation qui excita un bien plus grand mécontentement parmi les nobles anglo-saxons, et même parmi les Normands.

Sous les rois saxons, tous les nobles avaient le droit de chasser dans les bois. Guillaume se déclara seul propriétaire des forêts; il défendit la chasse dans ces bois qu'il venait de réunir à son domaine; il ordonna que tous ceux qui tueraient un sanglier, toute autre bête fauve, et même un lièvre, seraient punis par la perte de la vue ou par une amende très forte. Les nobles normands et anglais, obligés de renoncer à l'exercice qu'ils ai-

maient le plus, témoignèrent très haut leur mécontentement. Guillaume méprisa leurs murmures, et maintint d'autant plus son usurpation et sa loi, que la passion des nobles pour la chasse leur fit préférer de payer fréquemment des amendes considérables, à se priver d'un des plaisirs les plus vifs qu'ils pussent goûter.

Partageant d'ailleurs ce goût violent des nobles, pour des chasses journalières, il convertit en une vaste forêt, à laquelle il donna le nom de forêt Neuve, et au milieu de laquelle son second fils Richard périt quelque temps après, une très grande partie du comté de Hampt, en chassa les habitants, en détruisit les cultures, en démolit les maisons et même les églises.

Un tyrannie aussi intolérable prouverait seule combien la civilisation était encore peu avancée vers la fin du onzième siècle. Si les esprits du plus grand nombre n'avaient pas été abrutis par l'ignorance et l'erreur, la force n'aurait pas manqué à la justice, Guillaume aurait échoué dans ses entreprises, les Anglo-Saxons n'auraient pas été privés de leur indépendance; et c'est pour n'avoir pas connu cette vérité que tant de princes se sont perdus, en voulant, dans des temps plus modernes et au milieu d'une civilisation plus avancée, imiter les exemples funestes du duc de Normandie.

(1082) Odon, frère utérin du roi, évêque de Bayeux, et régent d'Angleterre dans plusieurs circonstances, avait amassé tant de trésors qu'il espéra de parvenir au premier siége ecclésiastique.

Il résolut de tout faire pour obtenir la papauté : il acheta secrètement un palais dans Rome ; il persuada au comte de Chester, et à un grand nombre de ses vassaux, de le suivre en Italie ; et, profitant d'une absence du roi, il fit équiper, dans un port de l'île de Wight, un vaisseau sur lequel on transporta toutes ses richesses. Des vents contraires ayant retardé son départ, Guillaume fut instruit de son projet ; et voulant empêcher que les immenses trésors de son frère ne sortissent de ses états, il se hâta de traverser la Manche, surprit l'évêque au moment où ce prélat s'embarquait, ordonna de l'arrêter, et personne de sa suite n'osant porter la main sur un pontife, il le saisit lui-même. Odon prétendit que le pape seul pouvait mettre un évêque en jugement. Guillaume répondit qu'il n'arrêtait pas l'évêque de Bayeux, mais le comte de Kent, lui demanda compte de son administration, et l'envoya prisonnier dans le château de Rouen, dont les prières ni les menaces du pape ne purent le faire sortir.

Vers la fin de 1083, Guillaume perdit la reine Mathilde : elle succomba à une maladie de langueur, après trente-trois ans de mariage. Le roi parut vivement touché de sa mort, et il lui fit faire de magnifiques funérailles dans l'abbaye de la Trinité de Caen, qu'elle avait fondée.

(1084) Dès l'année suivante, le roi de Danemarck, excité par les Anglais réfugiés dans ses états, équipa une flotte nombreuse, pour aller délivrer la Grande-Bretagne de la cruelle domination de Guil-

[redacted]

laume. Le roi d'Angleterre se hâta de réunir autour de lui un grand nombre de Normands, imposa sur les terres une taxe triple du *danegelt* ordinaire, et, par une mesure bien digne de son temps et de son caractère, il fit ravager tout le Northumberland, afin que les Danois ne pussent y trouver aucune subsistance. Le roi de Danemarck renonça à son entreprise; et Guillaume fit payer aux Anglais une nouvelle taxe, à l'occasion de la cérémonie dans laquelle il donna des armes à son fils Henri, et le fit chevalier.

Pendant le règne de la plupart des rois saxons, c'étaient les évêques, les abbés ou d'autres ecclésiastiques, qui donnaient l'épée aux jeunes guerriers, et les faisaient chevaliers dans une sorte de cérémonie religieuse. Celui qui devait recevoir cette espèce de consécration passait un jour et une nuit dans le jeûne et la prière; il communiait ayant son épée pendue au cou; il la déposait sur l'autel: le prêtre la bénissait, et la lui rendait lorsqu'il avait juré de défendre l'église, la patrie, les veuves et les orphelins. Les Normands rejetèrent ces cérémonies comme trop peu militaires; mais insensiblement les braves de toute l'Europe contractèrent cette obligation sacrée de combattre pour son pays, de protéger l'innocence, de maintenir le faible contre le fort: obligation si nécessaire pour tempérer les maux de l'anarchie et de la tyrannie féodale; et la tutélaire institution de la chevalerie fut consacrée à l'honneur, par la sainteté des serments.

Le pouvoir de Guillaume n'avait plus de bornes; il disposait, suivant sa volonté, des biens même des Normands. Presque tous les nobles anglais avaient été mis à mort, où emprisonnés, ou exilés; ceux qui respiraient encore l'air de leur malheureuse patrie craignaient à chaque instant pour leur vie. Edgar Athelin était chéri de tous les Anglo-Saxons: la jalousie de Guillaume rendait chaque jour sa position plus dangereuse. Il demanda au roi la permission d'aller en Palestine. Guillaume saisit avec empressement cette occasion de l'éloigner; il lui donna tout l'argent nécessaire pour son long voyage: et il est à remarquer que l'on voit déjà se manifester l'esprit des croisades. Ce ne fut pas seulement comme pèlerin qu'Edgar Athelin voulut aller visiter le tombeau de Jésus; il partit en guerrier, à la tête de deux cents nobles anglais dépouillés de leurs propriétés, pour aller combattre les ennemis du Christ, sur les bords du Jourdain.

Le départ d'Edgar Athelin aurait rendu la tyrannie de Guillaume encore plus audacieuse, si elle avait pu le devenir davantage; et la nature ajoutait ses fléaux aux calamités de la Grande-Bretagne. Le 6 avril 1081, un tremblement de terre en avait épouvanté les habitants; en 1086, des averses extraordinaires tombèrent sur l'Angleterre: les pluies y furent si longues et si abondantes que les vallées et les plaines furent inondées; plusieurs villages furent submergés. La famine succéda à ce déluge qui avait détruit les récoltes; des maladies contagieuses succédèrent à la famine.

fois. Les historiens contemporains ont conservé ses paroles solennelles; qu'elles fassent à jamais trembler tous ceux dont la main criminelle voudrait saisir ou retenir le pouvoir arbitraire!

Dans ce moment suprême, combien d'illusions sont évanouies pour Guillaume! il ne voit plus que la postérité menaçante, et le roi des rois qui va le juger. Écoutez-le, il va chercher à justifier sa vie; il va implorer l'indulgence des hommes et la clémence de Dieu. « Je tremble, dit-il d'une voix émue, » quand je pense au tribunal devant lequel je vais » comparaître, et au compte que Dieu va me de- » mander de tout le sang répandu pendant mon » règne; il a duré cinquante-six ans, en Norman- » die, ou en Angleterre; et il n'y a presque point » eu une seule année sans guerre: je n'en ai pour- » tant été souvent que l'occasion, et les auteurs en » devraient porter l'iniquité.......... Tout cela s'est » passé avant ma royauté; elle n'a pas été moins » traversée, et il n'y a pas été répandu moins de » sang.......... Quelles sanglantes batailles n'a-t-il pas » fallu donner contre le perfide Harald, contre » ceux d'Exeter, de Chester et de Northumbrie, » contre le roi d'Écosse, les princes de Galles, les » Danois, les Norwégiens!......... Quand je pense au » sang que mes triomphes m'ont coûté et aux cala- » mités qu'ils ont causées, je n'y trouve que sujet » de m'humilier devant Dieu, dans la crainte qu'il » ne m'en punisse, et je conjure mon clergé d'of- » frir ses prières à la majesté divine pour obtenir » mon pardon. Vous savez, continue-t-il, en se tour-

» nant vers les prélats, combien je vous aime...
» Le feu duc Robert, mon père, avait fondé neuf
» monastères pour les hommes et un pour les filles;
» j'y ai ajouté dix-sept abbayes de religieux et six
» de religieuses; je leur ai assigné des fonds suffi-
» sants pour leur subsistance... Plût à Dieu que
» je n'eusse pas de reproches à me faire sur le reste
» de mon gouvernement! je ne pleurerais pas le
» sang que j'ai fait répandre dans la ville d'York
» et dans le nord de l'Angleterre, où la rébellion
» des habitants, jointe aux irruptions des Danois,
» attira mes armes et me fit faire un bûcher des
» villes et des citoyens. Malheureuse vengeance,
» s'écria-t-il en versant des larmes, que vous me
» coûtez cher! Peut-être encore n'ai-je pas traité
» mon peuple d'Angleterre avec autant d'équité
» que je le devais, et ai-je au contraire trop fa-
» vorisé mes Normands... J'en demande pardon à
» Dieu et j'en témoigne mon déplaisir à mon peuple.
» J'ai pris garde au reste de lui donner de bonnes
» lois et d'assurer son repos par les moyens les
» plus propres et les plus légitimes... C'est en cela,
» dit-il à ses deux enfants, que je souhaite, mes
» chers fils, que vous suiviez mes traces, aussi bien
» que dans le soin que j'ai pris de l'église et de
» la religion... Il ne s'agit plus que de partager
» entre vous mes biens et mes états. » Il désire que
leur aîné gouverne le duché de Normandie avec
sagesse et modération; et continuant d'exprimer sa
volonté dernière: « Il aura affaire, dit-il, à un
» peuple qui ne veut être ni opprimé ni flatté; et

du roi de France approche de ses murs. Les habitants consternés ne songent qu'à fuir. On parvient cependant à calmer leur effroi. L'archevêque ordonne que, suivant la volonté du roi, le corps de Guillaume soit transporté dans l'abbaye de Saint-Étienne de Caen; mais personne ne veut se charger des frais de funérailles. Les fils du roi sont absents. Le conquérant de l'Angleterre, le souverain de tant d'états, le chef de tant d'armées, le possesseur de tant de trésors, le fondateur de tant de temples, va manquer d'un tombeau. Un seigneur normand, nommé Herluin, avait reçu des bienfaits de Guillaume; il ne veut pas être ingrat; il se charge de toutes les dépenses du convoi funèbre. Il fait mettre sur un chariot le corps du roi. On conduit les restes de Guillaume jusques à l'embouchure de la Seine; un vaisseau les reçoit et les porte à quelques lieues de Caen, où on les place sur un second chariot. Cependant les évêques et les abbés de Normandie sont honteux d'avoir délaissé le corps de Guillaume, dont ils ont reçu leurs bénéfices, ou tant de présents; ils se réunissent à Caen pour ses funérailles. L'évêque d'Évreux prononce un discours; il célèbre les victoires du roi. Mais quelle n'est pas la force de ce sentiment de la justice qu'aucun préjugé, aucune erreur, aucune crainte, ne peuvent arracher du cœur de l'homme, où l'a gravé l'auteur de la nature? Au moment où le roi va être descendu dans la tombe, une voix s'élève du milieu de la foule; un Normand, nommé Ascelin, s'avance: «Je m'oppose, s'écrie-t-il, à

» l'inhumation de Guillaume. Ce fonds est à moi; » c'était la cour de la maison de mon père, que » celui que vous voulez y enterrer usurpa pour y » bâtir cette église : je le réclame, et je vous défends, » de la part de Dieu, d'y déposer son corps. » L'assemblée surprise suspend la cérémonie. On se concerte; on compose avec Ascelin; on lui remet soixante schellings pour la place du tombeau; on s'engage à lui donner un fonds de terre équivalent à celui sur lequel l'église a été bâtie. Il retire son opposition. On profère les dernières prières. Le cercueil entre dans la tombe; un choc fait séparer les pièces qui le composent, et le cadavre répand une odeur si infecte que, malgré tout l'encens qu'on s'empresse de brûler, on est forcé de hâter la terminaison des funérailles. Ainsi s'évanouirent, pour ainsi dire, les restes périssables de Guillaume : l'inflexible postérité conservera sa mémoire, pour l'éternelle leçon des rois et des peuples.

Dès que Guillaume-le-Roux eut appris en Angleterre la mort de son père, il crut convenable de la tenir secrète, et de prendre les mesures les plus propres à lui assurer la couronne de la Grande-Bretagne. La dureté de son caractère l'avait rendu odieux, non seulement aux Anglais, mais encore aux Normands. Mais l'archevêque Lanfranc, et Eudes, le grand trésorier, le mirent bientôt en possession de Douvres, de Hastings, de Pevensey, de Winchester, et de plusieurs autres places considérables et fortifiées; ils le rendirent maître d'ailleurs de tous les trésors du feu roi, trésors qui

comprenaient, suivant les historiens, soixante mille livres sterling en argent, et une immense quantité de joyaux et de vaisselle précieuse. Guillaume-le-Roux en donna une grande partie aux églises et aux monastères pour s'attacher le clergé et les moines, et pour remplir les dernières intentions de son père, et il en distribua à ses soldats une autre grande portion. Lanfranc continua, avec beaucoup d'habileté, de préparer les esprits en faveur du prince, et enfin il assembla un grand nombre de prélats et de nobles à Westminster, où, avec leur consentement, il couronna le nouveau roi.

Les Anglais crurent pendant quelque temps qu'on s'était trompé sur le caractère de leur nouveau souverain. Il parut ne vouloir suivre que les avis de Lanfranc, qui, plein de sagesse et de modération, désirait le bonheur de la nation anglaise. Mais il devait bientôt montrer toute sa férocité. Il n'avait que les mauvaises qualités de son père. Il était destiné à faire regretter un tyran.

Il devait continuer cette lutte terrible du pouvoir arbitraire des rois contre les prérogatives des nobles, les droits du peuple et la liberté de tous; lutte remarquable qui a produit et entretenu l'association des intérêts, des volontés, des forces et des résistances des seigneurs et des nobles avec ceux du peuple.

Et pour pouvoir mieux juger des causes, de la nature et des effets de cette association si digne de l'attention des hommes d'état, et si différente de la disposition des esprits et des importants

résultats de cette disposition dans les deux grands royaumes de France et de Germanie, il est bon que nous ajoutions quelques observations d'après plusieurs auteurs anglais, à ce que nous avons pu déjà exposer de l'organisation politique de l'Angleterre pendant le règne des Saxons, et surtout vers la fin de la domination saxonne. C'est par ces nouvelles considérations que nous aurons une idée plus nette de l'ordre de choses que les rois d'Angleterre ont voulu, après la conquête des Normands, diminuer, altérer ou détruire.

Les Saxons donnaient aux princes du sang royal et aux héritiers présomptifs de la couronne le titre d'*atheling* ou d'*ætheling*, que nous avons vu porté par Edgar, le petit-fils du roi Edmond-Côte-de-Fer, et qui était composé de deux mots dont le premier signifiait noble, et dont le second (*ing*) signifiait issu du sang royal.

Après ces princes venaient, dans l'ordre politique, le *egningshold* ou chef de toute la milice, et le *chancellor* ou chancelier.

Au troisième rang étaient les *ealdor-men*, que l'on nommait aussi *eynings* ou *half eynings*, en latin *reguli* (vice-rois). C'étaient les gouverneurs des provinces ou des grandes villes, où ils commandaient aux guerriers, dirigeaient l'administration de la justice sous le titre de *grands justiciers*, *chefs justiciers*, et réglaient toutes les affaires. C'est cette dénomination d'*ealdor-men* qui, changée en celle d'*aldermen*, est devenue le titre des principaux magistrats, conseillers ou sénateurs

des habitants ou de la bourgeoisie des villes.

La dignité de *earl* ou de *eorl*, introduite par les Danois, répondait à celle d'*ealdor-man*, et est restée aux comtes, à la troisième catégorie des pairs actuels du royaume d'Angleterre.

Un schériff dans chaque comté percevait les amendes et les autres droits qui appartenaient à la couronne, et recevait pour son traitement une somme prise sur celles qu'il faisait arriver dans le trésor du roi.

Les *thegnes* ou *thanes* étaient les nobles, aux principaux desquels les Normands donnèrent le nom de *baron;* ils avaient tous le droit d'assister aux états du royaume. On appelait *tenens in capite* ceux qui tenaient des fiefs relevants ou mouvants immédiatement du roi.

Les *free socmen* étaient les laboureurs qui n'étaient soumis ni à des corvées ni à des taxes. Les *ceorles* étaient les laboureurs propriétaires de leurs terres, mais qui devaient des *cens* ou rentes, ou d'autres redevances. Le nom de *burch-witan* était donné aux bourgeois des villes gouvernées par leurs *aldermen*, auxquelles les Normands ajoutèrent un maire ou premier magistrat.

Mais voici une disposition bien importante et bien remarquable des lois fondamentales saxonnes. Les marchands qui avaient fait trois voyages de long cours, et les propriétaires qui possédaient assez d'argent pour leur subsistance et celle de leur famille, et pour paraître convenablement à la ville ou à la cour, passaient de droit dans le corps



des thanes, et en partageaient les titres et les honneurs.

Une cour de dix (*tything court*) jugeait les différents et les délits des habitants de leur territoire, qui renfermait dix fiefs ou *hides*, ou tènements francs de cent acres chacun. Les pères répondaient civilement de leurs enfants, les maris de leurs femmes, les maîtres de leurs domestiques.

On appelait de la cour des dix à celle des cent (*hundred court*), qui renfermait cent fiefs ou tènements francs. Cette cour des cent se réunissait chaque mois; elle était présidée par le principal tenant, thane ou baron, assisté de l'évêque ou de l'archidiacre, et des chefs seigneurs.

Les jugements de cette cour pouvaient être réformés par la cour du comté, à laquelle assistaient les évêques, les autres membres du haut clergé, les comtes, les vicomtes, et quatre légistes députés, que les quatre principales villes du comté avaient le droit de déléguer.

Et enfin au-dessus des cours de tous les comtés du royaume était la cour du roi, que le grand-justicier présidait en l'absence du monarque, et de laquelle sont venues la cour du banc du roi, et celle des plaids, ou plaidoyers communs.

Il est essentiel d'observer premièrement que, par cette organisation de l'ordre judiciaire, les citoyens pouvaient avoir recours à quatre degrés successifs de juridiction, et secondement, que les décisions étaient données par des jurés qui prétaient serment de ne pas condamner l'innocent,

de ne point absoudre le coupable, et desquels sont venus les jurys actuels d'Angleterre et de France.

La puissance législative résidait dans le roi et les états, c'est-à-dire dans l'assemblée générale que l'on nommait *mycel gemot*, ou *wittena gemot*, assemblée des sages. L'historien anglais, Guillaume Sommerset de Malmesbury, qui vivait dans le douzième siècle, l'appelle *generalis senatus et populi conventum*. C'est cette réunion à laquelle les Normands ont donné le nom français de parlement. Chacun de ses membres recevait le titre de *witen* ou *wise-man*, homme sage. L'archevêque Matthieu Parker, et d'autres Anglais, ont désigné ces états ou cette assemblée générale par ces mots : « grand » conseil des évêques, abbés, des fidèles grands du » royaume et des peuples; » *consilium magnum episcoporum abbatum, fidelium procerum et populorum*.

On a donné le nom anglais de *tree holders*, le nom saxon de *yldest borgwara*, et les noms latins de *proceres*, *optimates*, *magnates*, *nobiles* (chefs premiers de l'état, grands, magnats, nobles), non seulement aux thanes, mais aux propriétaires des terres tenues en franc-alleu, comme celles des leudes de France, sous le règne des Mérovingiens et des Carlovingiens, et qui n'étaient soumises ni à des corvées ni à des redevances envers le roi ou envers des seigneurs particuliers.

Les députés des villes étaient quelquefois appelés *procuratores*, procureurs ou procurateurs de leurs communes.



Les états comprenaient, non seulement les évêques et les thanes, qui ont formé, quelque temps après la conquête, la chambre haute, sous les noms de pairs spirituels et temporels; mais encore les députés de villes et des propriétaires de terres franches, et des *free socmen*, lesquels députés se sont séparés des premiers pour composer la chambre des communes.

On voyait à la fin des lois promulguées sous les rois saxons cette formule : « Tel a été le sentiment » de notre seigneur (*our lord*, le roi), et de ses » *wise-men ;* » ou, suivant la traduction du savant antiquaire anglais Lambert : « Tel a été l'avis des » pairs spirituels et temporels, et des députés des » communes » ; et il paraît que les bourgs réduits à une très faible population, et qui conservent encore le droit d'envoyer des députés à la chambre des communes, jouissaient de ce droit avant l'époque des désastres de la conquête, n'ont été ruinés qu'au milieu de ces désastres, et étaient avant ces calamités assez florissants pour avoir des procurateurs.

Une charte d'Édouard-le-Confesseur se termine par ces mots : « J'ai fait lire cette charte en pré» sence des évêques, des abbés, des comtes, de » toutes les personnes considérables, de l'Angle» terre, et de tout le peuple qui l'a entendue et vu » lire ; » *Coram episcopis abbatibus, comitibus, et omnibus optimatibus Angliæ, omniqué populo audiente et vidente.*

Dans une autre charte, le roi Egbert dit : « Moi

[redacted]

» Egbert, roi des Saxons occidentaux, avec la per-
» mission et le consentement de toute notre nation,
» et de l'avis de toute notre noblesse. »

Tels étaient les principaux éléments du gouvernement et de l'organisation politique que Guillaume Ier avait trouvés établis dans la Grande-Bretagne.

Pendant que son fils Guillaume-le-Roux tâchait de s'affermir sur le trône d'Angleterre, Robert, son fils aîné, gouvernait la Normandie.

Lorsqu'il eut appris à Abbeville la mort de son père, Robert marcha vers Rouen, et prit possession du duché sans éprouver d'obstacles. Brave et habile capitaine comme Guillaume son père, mais d'ailleurs bien différent du conquérant, il était franc, confiant, humain et généreux. Son oncle Odon, l'évêque de Bayeux, était son premier ministre; mais ce prélat désirant une plus grande autorité que celle d'un ministre de Normandie, passa en Angleterre, où il obtint de son neveu Guillaume-le-Roux la restitution des biens que Guillaume Ier lui avait ôtés. Il parvint même bientôt à avoir la confiance du nouveau roi; mais il n'en forma pas moins le projet de le détrôner, et de mettre à sa place Robert, sous le nom duquel il espérait régner sur la Grande-Bretagne. Il persuada aux Normands qui avaient des terres en Normandie et dans la Grande-Bretagne, qu'ils ne pourraient se regarder comme paisibles possesseurs de leurs domaines tant que ces deux pays n'obéiraient pas au même souverain. Il fit valoir auprès d'autres

hommes puissants la primogéniture, les vertus, et principalement la libéralité de Robert. Il montra l'avènement de ce prince aux seigneurs anglais, dépouillés de leurs richesses, opprimés, proscrits et humiliés, comme le changement le plus favorable à leurs intérêts.

Toutes ses insinuations ont le plus grand succès. Robert en reçoit la nouvelle avec joie, emprunte de son frère Henri une somme très forte, pour laquelle il lui engage le Cotentin, fait dire à son oncle qu'il va débarquer en Angleterre avec des troupes nombreuses; et un grand nombre de Normands et d'Anglais se soulèvent. On compte parmi eux l'évêque de Coutances et son neveu Mowbray, Roger Bigod, Hugues de Grandménil, Montgommery, l'évêque de Durham, Bernard de Newarck, Roger Lacy, Ralph Mortimer; ils s'emparent de Bristol, de Bath, de Berkley, et des plus fortes places du comté de Worcester, de celui de Leicester et de celui de Norfolk.

Robert fait une faute que l'on a de la peine à croire; il emploie en prodigalités et en libéralités anticipées l'argent que son frère Henri lui avait prêté, et avec lequel il devait lever des troupes. Guillaume, que la crainte rend docile aux conseils de l'habile Lanfranc, promet de diminuer les impôts sous lesquels gémit la Grande-Bretagne, de supprimer ou restreindre les péages, de rendre la liberté de la chasse. Les habitants de Londres sont séduits particulièrement par ses promesses. Lanfranc maintient ou entraîne presque tout le clergé

[redacted]

dans le parti du roi. Une escadre tient la mer pour empêcher que Robert et ses guerriers ne traversent la Manche. Guillaume investit son oncle Odon dans Pevensey, où cet évêque attend en vain de voir flotter sur la mer les pavillons du duc de Normandie. Le siége est pressé avec force. L'évêque veut capituler. On exige qu'il se laisse conduire à Rochester, où presque tous les chefs des conjurés se sont renfermés sous les ordres d'Eustache, comte de Boulogne. Odon a promis de les engager à se rendre. Eustache l'arrête prisonnier, comme traître au parti que le prélat lui-même a formé. Le roi assiége la ville. Les conjurés se défendent avec le plus grand courage; mais une maladie contagieuse qui se déclare dans la place les oblige à se rendre. Ils n'obtiennent que de pouvoir se retirer avec leurs chevaux. Ils ne peuvent pas recouvrer leurs biens que le roi a fait saisir; et Odon revient en Normandie, où il reprend sa place de ministre.

Guillaume cependant, délivré de la conjuration qui avait failli à lui enlever sa couronne, ne tint aucune des promesses qu'il avait faites aux Anglais; il se livra au contraire, sans contrainte, au caractère cruel et despotique qu'il ne crut plus avoir besoin de réprimer. Au lieu de diminuer les impôts, il en établit de plus onéreux; au lieu de rendre la liberté de la chasse, il fit publier une loi qui punissait de mort tous ceux qui tueraient une bête fauve. Ridiculement barbare, il ordonna qu'on mutilât les chiens, pour qu'ils ne pussent pas servir à des chasseurs. Lanfranc crut devoir rappeler avec

force au roi et ses promesses et ses devoirs; Guillaume en fut si irrité, que tout le crédit de l'archevêque fut bientôt évanoui. Lanfranc vit avec douleur tous les maux qui allaient opprimer l'Angleterre, et, ne pouvant plus espérer de les prévenir ou d'en tempérer la rigueur, il mourut de chagrin, vivement regretté et des Normands et des Anglais.

Guillaume se vit avec joie délivré d'un censeur dont il n'osait pas toujours braver la renommée et la popularité. Sa tyrannie n'eut plus de frein. Il fit faire un nouveau dénombrement de toutes les terres du royaume, et augmenta les taxes de toutes celles qui ne parurent pas avoir été évaluées assez haut dans l'état de son père. Son avarice fut excitée et secondée par un Ranulphe, ou Ralph Hombard. Cet infâme conseiller provoquait et dirigeait les plus odieuses vexations. Il était devenu l'objet de l'exécration du peuple. On ne put pas espérer de le faire tomber sous le glaive des lois : on voulut le faire périr par un assassinat; on l'attira dans un vaisseau, sous le prétexte de le conduire chez l'évêque de Londres. On cingla la pleine mer. Il allait être massacré; une tempête soudaine frappa de terreur les assassins. Ralph profita de leur crainte, les gagna par ses promesses, et fut ramené comme en triomphe à Londres, où il reçut de nouvelles marques de la faveur et de la confiance du roi.

Le clergé, courbé comme les autres Anglais sous la verge de Guillaume, éprouva un nouveau genre de vexation (1089). Non seulement le roi s'empa-

[redacted]

rait des *annates* ou produits de la première année des bénéfices vacants, mais encore il en gardait les revenus pendant plusieurs années, et vendait ensuite ces bénéfices à ceux qui les achetaient le plus cher.

Regardant son trône d'Angleterre comme bien raffermi, il voulut réunir tous les états de son père, et s'emparer de la Normandie. Traversant la Manche avant qu'on eût pu soupçonner son dessein, et trouvant le duché sans défense, il s'empara de Saint-Valery et de plusieurs autres places. Robert réclama la protection de son suzerain. Philippe marcha à son secours; mais Guillaume étant parvenu à faire abandonner au roi des Français la cause de Robert, entra sans éprouver de résistance dans presque toutes les villes de Normandie. Le gouverneur de Rouen avait promis de lui livrer cette capitale, et Robert allait perdre tous ses états, lorsque le duc imagina d'avoir recours à son frère Henri, qui, irrité de ce que Robert avait repris le Cotentin sans vouloir lui rendre la somme qu'il lui avait prêtée, était, depuis quelques jours, à la tête de quelques guerriers. Robert promit à Henri de tenir ses anciens engagements. Henri embrassa sa cause, entra à l'improviste dans Rouen, et fit précipiter du haut d'une tour le gouverneur infidèle. Guillaume, craignant les forces des deux frères réunis, proposa un arrangement qui fut accepté. Robert céda au roi d'Angleterre le comté d'Eu, Fécamp, Cherbourg et quelques autres places voisines de la mer; et Guillaume lui promit de

l'aider à soumettre le Maine qui s'était insurgé, de rendre aux seigneurs normands les biens qu'ils avaient possédés en Angleterre, et qui avaient été confisqués, de lui donner quelques fiefs dans la Grande-Bretagne; et les deux princes convinrent entre eux qu'ils hériteraient mutuellement de leurs états.

Mais Henri, mécontent d'un traité dans lequel ses intérêts avaient été oubliés, et blessé de l'ingratitude de Robert, qui d'ailleurs ne paraissait pas disposé à lui rendre le Cotentin, ou à payer sa dette, réunit de nouveau quelques troupes, et surprit le château du Mont-Saint-Michel. Robert et Guillaume assiégèrent ce château situé sur une roche escarpée, baignée d'un côté par les eaux de la mer, et enceinte de l'autre par les marées. Le siége, ou plutôt le blocus, dura long-temps. Henri manquait d'eau douce; il allait être réduit à se rendre. Il fait demander de l'eau douce à Robert. Le duc permet à la garnison d'emporter dans le château autant d'eau qu'elle voudrait, et il envoie un tonneau de vin à Henri. On aime à voir la bonté d'un frère répondre à la confiance de l'autre; on se complaît dans ce noble et touchant témoignage de sentiments généreux si rares au milieu de la barbarie, et on n'en éprouve que plus de peine à rappeler que Guillaume blâma la conduite de Robert.

Le château cependant se rendit après une longue résistance. Henri se retira en Bretagne, où il fut errant pendant plusieurs années. Edgar Athe-

[redacted]

lin, qui, revenu de la Palestine en Normandie, avait pris le parti de Henri, fut banni de cette province, ainsi que de la Grande-Bretagne, et obligé de se retirer en Écosse.

Vers le temps de cette guerre de Normandie, de violentes tempêtes ravagèrent l'Angleterre qu'un tremblement de terre avait agitée, et où une maladie contagieuse avait fait périr une grande partie des bestiaux. Plus de six cents maisons de la ville de Londres, plusieurs églises, et même une partie de la tour de cette capitale, furent détruites.

Cependant Malcolm, roi d'Écosse, voulant profiter de l'absence de Guillaume, avait ravagé le nord de l'Angleterre. Guillaume repassa la Manche avec ses troupes, pour marcher contre Malcolm, et engagea Robert à le suivre dans son expédition. L'Écossais leur fit dire qu'il était prêt à rendre hommage pour le royaume ou la principauté de Cumberland; mais qu'il ne devait cet hommage qu'à Robert, fils aîné de Guillaume Ier. L'armée anglaise était très diminuée par les maladies, la fatigue, le défaut de subsistances; la flotte avait été presque entièrement détruite par les tempêtes; les Anglais étaient découragés. Le roi d'Angleterre crut devoir faire des propositions de paix, et engagea le duc son frère à aller lui-même les porter à Malcolm. Le roi d'Écosse reçut très bien Robert, lui dit qu'en entrant dans la Grande-Bretagne, il avait voulu faire une diversion en sa faveur, mais que puisqu'il s'était arrangé avec Guillaume, il était

prêt à traiter. Malcolm rendit hommage pour le Cumberland au roi d'Angleterre; on lui promit une somme annuelle de douze marcs d'or. Edgard Athelin se réconcilia avec Guillaume, et le suivit à Londres; mais bientôt Robert et lui, mécontents de Guillaume, repassèrent en Normandie.

Le roi avait établi de nouvelles taxes; il s'était attiré de plus en plus la haine et les malédictions des Anglais et des Normands. Il fut attaqué à Glocester d'une maladie dangereuse. Les Anglais crurent que le ciel avait exaucé leurs vœux. Le roi lui-même ne douta pas que sa maladie ne fût mortelle; il donna quelques signes de repentir; il promit de gouverner avec plus de justice; il nomma, à la prière des évêques, aux siéges épiscopaux qu'il avait laissés vacants, pour en percevoir plus long-temps les revenus; il donna l'archevêché de Cantorbéry à Anselme, abbé du Bec en Normandie, et qui se trouvait par hasard en Angleterre. Mais à peine eut-il recouvré la santé, qu'il redoubla ses vexations; il fit rentrer dans les prisons ceux auxquels il avait rendu la liberté; il se plongea dans la débauche; il remplit les tribunaux de juges corrompus; il ne disposa des gouvernements qu'en faveur de ceux qui secondaient et imitaient le plus ses violences et ses extorsions; il n'accorda des places ou des récompenses qu'aux délateurs, aux ministres de ses fureurs ou de ses plaisirs honteux; il ne protégea, il n'avança que ceux qui renonçaient à l'honneur, à la justice et à l'humanité: et pour mettre le comble à sa tyrannie, il interdit la sor-

[redacted]

tie du royaume aux victimes qu'il écrasait sous le poids de son féroce despotisme.

Elles auraient principalement volé vers cette Écosse, dont les montagnes, les habitants et le roi leur auraient donné de paisibles asiles. Malcolm III, qui la gouvernait, était digne de commander à cette fière et généreuse Écosse. Il régnait depuis plus de trente ans. Fils du malheureux roi Duncan, il s'était sauvé en Angleterre, après l'assassinat de son père, pour éviter le fer du redoutable Macbeth. Il n'avait pas oublié que non seulement il y avait été accueilli, mais que les guerriers d'Édouard Ier l'avaient aidé à renverser le parricide. Ce terrible Macbeth avait occupé pendant près de quinze ans le trône sur lequel il avait poignardé son souverain. Cet homme féroce et sanguinaire, que le génie du grand tragique, le sublime Shakespeare, a condamné à jamais à un horrible souvenir, avait, dès le commencement de son règne, voulu faire oublier son crime par un grand nombre de bienfaits. Il en avait répandu sur le peuple, et sur les thanes ou comtes qui remplissaient alors les grandes places ou les premiers rangs de l'Écosse, et desquels sont descendues d'illustres familles de ce royaume. Mais il n'avait pas pu contenir long-temps l'impétuosité de son caractère; il avait fait périr les uns ouvertement, il avait attenté secrètement à la vie des autres. Tous les Écossais avaient frémi devant lui, et par conséquent il avait tremblé devant tous les Écossais.

Deux seigneurs très puissants, Banquo et Makdufe, lui avaient fait principalement ombrage. Banquo avait été assassiné, Makdufe s'était échappé.

Vers 1057, assuré du vœu de sa nation indignée contre le tyran, Makdufe ramène d'Angleterre Malcolm III, suivi d'un grand nombre de guerriers d'Édouard. Plusieurs Écossais fidèles se réunissent sous les bannières de Malcolm et de Makdufe. Les remords troublent Macbeth; d'agrestes habitantes des bruyères solitaires, de prétendues sorcières, redoutées d'un peuple ignorant et crédule, lui prédisent en vain la victoire; de noirs pressentiments l'effraient. Les ombres sanglantes de Duncan et de Banquo se montrent à ses esprits égarés; il croit les voir l'entraîner dans la tombe. Il livre cependant une grande bataille. Makdufe est renversé sur son cheval. Macbeth se précipite sur lui, l'insulte, va le percer; mais Makdufe se dégage, se relève, l'atteint, et en lui plongeant le glaive dans le cœur: « Va, lui dit-il, te vanter aux enfers » de la victoire que les magiciens t'avaient pro- » mise. » La femme et les enfants de Makdufe, immolés par le tyran, sont vengés, et la nation écossaise place Malcolm III sur trône de Duncan.

Malcolm fut juste, bon, libéral, ennemi de la débauche et de la corruption, protecteur de tous ceux qui cherchaient à acquérir ou à augmenter le peu de connaissances qu'on possédait encore; brave et habile guerrier, mais ami de la paix. Il abolit l'infâme sujétion ordonnée, suivant des historiens, par Even III, un de ses prédécesseurs,

commandée plutôt par la violence la plus coupable, et qui, livrant aux seigneurs du royaume les filles de leurs vassaux, les contraignait à passer avec eux la première nuit de leurs noces.

Il donna de grands témoignages de sa reconnaissance à tous ceux qui avaient favorisé son retour et sa victoire sur Macbeth. Plusieurs familles qui ont honoré ou honorent encore l'Écosse lui durent l'origine ou l'accroissement de leur puissance: nous les verrons, dans la suite des temps, se distinguer par d'éclatants services, remplir de grandes places, briller dans les premiers rangs des Écossais.

Entraîné par sa bonté généreuse et par son respect pour le malheur, autant que déterminé par la politique, il accueillit avec affection, traita en roi et défendit avec zèle Edgar Athelin qui était venu réclamer son appui; il épousa sa sœur Marguerite; il combla de biens ceux qui avaient suivi le prince anglais.

Il témoigna autant d'attachement que d'estime à un malheureux descendant d'une des plus illustres victimes de Macbeth. Lorsque Banquo avait été assassiné, son fils Fléanthe s'était retiré dans le pays de Galles; il y était devenu le favori d'un des chefs des anciens Bretons; mais ayant plu à la sœur de ce prince, et l'ayant épousée secrètement, il fut massacré par ordre de ce chef barbare et irrité. Son infortunée compagne donna le jour à un fils qu'elle nomma Watther ou *Gauthier*, et dont elle soigna l'enfance avec toute la tendresse

maternelle, dans l'état d'abaissement et de misère où son frère l'avait réduite. Lorsque Watther fut assez âgé pour monter à cheval et manier des armes, il vint en Écosse. La reine, sœur d'Edgar fugitif comme l'avait été le père de Watther, ne contribua pas peu à la bienveillance que Malcolm témoigna bientôt au jeune guerrier du pays de Galles, au petit-fils de Banquo. Le roi lui conféra la dignité de steward, que l'on comptait parmi les plus élevées du royaume, si elle n'en était pas la première; et c'est de ce digne ami de Malcolm, de ce chef de guerriers, qui justifia bientôt d'une manière brillante le choix du roi d'Écosse, qu'est descendue la famille royale de Stuard, qui prit le nom de la dignité de Watther.

Nous avons parlé des guerres de Malcolm contre les deux rois d'Angleterre, Guillaume Ier et Guillaume II ou Guillaume-le-Roux. Il eut aussi à réprimer des insurrections que Watther Steward l'aida à dissiper; mais ses vertus, et particulièrement sa magnanimité, contribuèrent autant que la force de ses armes à les étouffer. On a raconté qu'un des insurgés qu'il avait pardonnés méditait un parricide, et ne cherchait qu'à lui ôter la vie. Le roi est informé du complot; il fait venir le conjuré, il le mène seul dans une forêt écartée: « Tirez votre glaive, lui dit-il, je vous défie au combat; voyez si vous pourrez exécuter le dessein que vous avez formé de me donner la mort. Je veux vous épargner un crime. » Le conjuré se jette aux pieds du roi, pénétré de repentir; Malcolm lui

pardonne, et veut que tout le monde ignore le nom de celui qu'il a ramené à la fidélité.

L'Irlande était toujours le théâtre de guerres sanglantes entre les Danois et les naturels du pays. En 1066, un roi de la petite île de Man parvint à se rendre maître de Dublin et à se faire proclamer roi d'Irlande. Les Danois, vaincus par ce prince, le battirent à leur tour, et reprirent Dublin. Un Irlandais nommé O'Brian régna cependant dans une grande partie de l'île, et particulièrement dans la province de Munster, où on l'avait élevé sur le siége royal que la mort de Dermidias III avait laissé vacant; et son fils Mardach O'Brian lui succéda vers 1086.

Pendant que les hasards des combats disposaient si fréquemment des diverses contrées qui composent les îles Britanniques, on voyait se former entre la France et l'Allemagne deux puissances presque indépendantes, la Bourgogne et la Haute-Lorraine ou la Lorraine proprement dite. On pouvait déjà soupçonner combien elles ajouteraient ou retrancheraient de forces à la France ou à la Germanie, combien elles influeraient sur l'équilibre de l'Europe et sur le succès des grands évènements, suivant qu'alliées ou ennemies l'une de l'autre, elles se porteraient de tout leur poids, soit ensemble soit séparément, vers cette Germanie ou vers le royaume des Français, ou vers d'autres pays européens plus ou moins importants.

Le premier duc de Bourgogne, Robert, frère de Henri roi de France, était d'un caractère si violent,



que, dans une querelle imprévue qu'il eut dans un repas avec son beau-père, le seigneur de Semur, il se jeta sur lui et le perça de plusieurs coups de couteau. Il crut apaiser les remords qui suivirent le forfait, en fondant à Semur un monastère et une église sur la porte de laquelle il fit sculpter l'histoire de son crime. Il mourut en 1075, en désignant pour ses successeurs ses fils cadets; mais Hugues, né du fils aîné que Robert avait perdu depuis long-temps, fut reconnu à Dijon par une assemblée des grands officiers et des barons ou vassaux de Bourgogne. Il gouverna avec douceur, justice et fermeté; il fut chéri et estimé de tous les Bourguignons. Mais ayant perdu, en 1078, sa femme Sibylle de Nevers qu'il aimait beaucoup, et n'ayant pas d'enfants, il résolut de renoncer au monde; il voulut renfermer ses regrets dans la solitude. Il alla trouver son grand-oncle saint Hugues, abbé de Cluny; il abdiqua le duché de Bourgogne; il se consacra à la vie monastique. Les Bourguignons, qui le chérissaient, firent entendre de vives plaintes; ils redemandèrent leur duc. Hugues fut touché de leur affection, de leurs regrets, de leurs instances; mais il ne voulut pas abandonner le séjour écarté où moins d'objets irritaient sa douleur. Le pape Grégoire VII lui-même, fit tout ce qui dépendait de lui pour rendre Hugues à ses états; il blâma fortement l'abbé de Cluny. « Vous avez enlevé, lui écrivit-il, » ou du moins vous avez reçu dans votre solitude » de Cluny, le duc de Bourgogne, et par là vous

Toulois. Actif et très entreprenant, il voulut réprimer les usurpations de ses vassaux; mais il mourut subitement, empoisonné, suivant quelques auteurs, par les seigneurs lorrains effrayés de son audace (1070). Il fut enterré à Remiremont. Il laissa plusieurs enfants : l'aîné, nommé Thierry, succéda au duché; le second, nommé Gérard, fut comte de Vaudemont.

Il avait eu plusieurs frères, dont un a été regardé comme la souche de la maison de Léoncourt; et l'autre, nommé Godefroy, eut pour apanage le château de la Ville-sur-Illon, et a été considéré comme la tige de la maison du même nom.

Thierry et Gérard, quoique fort jeunes, se firent la guerre. Thierry céda quelques terres à son frère. La jeunesse du duc enhardit les vassaux de Lorraine, qui ne cessèrent de s'attaquer mutuellement, de ravager les campagnes, de piller les églises et les monastères. La licence n'eut plus de bornes. La désolation régnait dans le malheureux duché. Thierry, plus âgé, parvint à arrêter tant de désordres et à préserver les moissons de l'incendie, les maisons de la destruction, et les hommes désarmés de la mort. Il se préparait ainsi, pour ainsi dire, à jouer un rôle important dans les querelles qui devaient agiter si vivement la Germanie et l'Italie, et montrer combien l'ignorance et ses funestes résultats peuvent voiler les droits les plus sacrés des rois et des peuples, et donner à l'ambition sacrilége cette audace qui,

profanant le saint nom de Dieu, foule aux pieds et les couronnes, et la justice, et l'humanité, et les préceptes les plus formels de l'évangile de Jésus.

Henri III de Franconie avait succédé, sur le trône de Germanie, à l'empereur Conrad II. Brétislas, duc de Bohême, voulut se soustraire à l'obéissance qu'il devait au roi d'Allemagne: il refusa le tribut; il s'empara d'une partie de la Pologne, située en-deçà de la Werthe; il menaça d'envahir les autres portions du royaume de Casimir, le parent et l'allié du roi de Germanie. Henri III porta son armée en Bohême. Brétislas fut forcé de se soumettre; et les habitants de la ville impériale de Zwikau ayant combattu avec beaucoup de courage sous les drapeaux de Henri, ce prince accorda à leurs magistrats le droit de donner solennellement des armes aux guerriers.

(1043) Henri III épousa et fit couronner à Mayence Agnès, fille de Guillaume, comte de Poitou, duc de Guyenne, et gendre du comte de Bourgogne, fils d'Adelbert, roi d'Italie. Ce mariage acheva d'apaiser les mécontentements qui troublaient encore l'ancien royaume de Bourgogne.

Saint Étienne, roi de Hongrie, étant mort sans enfants, ses deux beaux-frères, Pierre de Bourgogne et le Hongrois Offon, prétendirent à son trône. Les Hongrois se déclarèrent pour Offon; mais Henri crut pouvoir, comme suzerain, disposer du royaume. Il marcha contre Offon, qui fut

défait et tué ensuite dans une escarmouche; et Pierre, placé sur le trône de saint Étienne, prêta, entre les mains de Henri, le serment de vasselage et de fidélité, et confirma la cession des districts de Hongrie situés en-deçà de la rivière de Leitha. Henri réunit ces districts à la Basse-Autriche, qu'il érigea en principauté et en fief immédiat de la couronne de Germanie, en faveur du margrave Léopold, qui s'était distingué dans la guerre contre Offon. Les Hongrois demandèrent à leur suzerain de se servir des anciennes lois bavaroises. Henri le leur accorda.

Godefroy II, dit le Barbu, duc de la Basse-Lorraine, voulut recouvrer par les armes le duché de la Lorraine mosellane, que son père Gothelon avait possédé avec celui de la Lorraine inférieure. Henri le força à se rendre, et ne lui rendit la Basse-Lorraine qu'après avoir reçu de nouveau son serment de fidélité.

Le roi de Germanie ajouta à tous ses succès un succès bien plus grand. Il défendit sévèrement tous les combats entre les vassaux, toutes les violences, tous les défis; il parla avec force contre ces délits anarchiques et si funestes, dans la diète de Constance; et il eut le bonheur de voir toute la Germanie jouir d'*une paix publique et universelle*, dont elle avait été privée depuis long-temps.

Un archiprêtre nommé Jean Gratien était monté sur la chaire apostolique par l'abdication de Benoît IX, fils d'un comte de Tusculum. Ce Benoît, méprisé du clergé et du peuple, déshonoré par

son avarice et par des mœurs infâmes, renversé deux fois de son siége par les Romains, avait cédé la tiare à Gratien, pour une somme d'argent, et Gratien avait pris le nom de Grégoire VI.

Tous les environs de Rome étaient infestés de voleurs et d'assassins, qui pillaient et massacraient les voyageurs et les pèlerins. On n'était pas plus en sûreté dans l'intérieur de la ville; on enlevait jusques aux offrandes qu'on déposait sur le tombeau des apôtres. Grégoire VI, ayant employé en vain contre les brigands des excommunications qu'ils craignaient peu, leva des troupes qui les exterminèrent ou les dispersèrent. Les Romains, dont plusieurs regrettaient les produits des rapines, murmurèrent contre les mesures de sûreté adoptées par le pape, l'accusèrent de cruauté, l'appelèrent homme de sang, et adressèrent leurs plaintes au roi de Germanie. Henri III résolut d'aller en Italie, d'autres grands intérêts lui paraissant d'ailleurs demander sa présence.

Dès l'an 1016 ou environ, les descendants de ces Danois à qui la Normandie avait été cédée, et qui, devenus Français, devaient conquérir la Grande-Bretagne, avaient signalé leur haute valeur dans ces campagnes fortunées de la belle Italie, si différentes des forêts boréales, humides et froides de leurs aïeux. Quarante nobles ou guerriers normands étaient venus, comme de pieux pèlerins, à une église célèbre de Saint-Michel, dans les monts Gargans, ce rameau des Apennins fameux par ses forêts de chênes. Un citoyen puis-

sant de la ville de Bari, nommé Mélo, avait fait insurger contre les Grecs de Constantinople une grande partie de la Pouille, et particulièrement les contrées connues aujourd'hui sous le nom de Terre de Bari. Les Grecs avaient comprimé l'insurrection de ceux qui voulaient rendre à leur patrie sa liberté et son indépendance. L'auteur de cette généreuse entreprise avait été obligé de se réfugier dans les bois des monts Gargans. Il vit dans l'église de Saint-Michel les jeunes Normands. Frappé de leur air entreprenant et courageux, il se persuade qu'aidé par eux il pourra reprendre son noble projet et devenir le libérateur de ses concitoyens. Il leur parle de la beauté de son pays, du peu de courage des Grecs, de la facilité de les vaincre; il leur offre, en quelque sorte, de grands établissements dans la Pouille; il les enflamme. Ils lui promettent de revenir avec plusieurs de leurs compatriotes.

Un grand nombre de Normands arrivent en effet, vers 1017, autour de Saint-Michel. Ils ont suivi différentes routes; ils ne portent que l'habit de pèlerin; leur véritable but n'a pas été découvert. Mélo leur distribue des armes. Plusieurs Italiens se joignent aux Normands. Il se met à leur tête; il remporte plusieurs victoires sur le katapan ou vice-roi des Grecs, s'empare de toute la Pouille; mais, vers 1019, il perd une grande bataille contre un nouveau vice-roi, et la Pouille repasse sous la domination de l'empereur de Constantinople.

Les Normands se trouvent réduits à un très

petit nombre. Mélo les remet sous la protection de Gaimar III, prince de Salerne, et de Pandulfe II, prince de Capoue; va trouver l'empereur Henri II, qui lui promet des secours, mais termine ses jours à Bamberg, au moment où il allait repartir pour l'Italie avec des troupes considérables.

Un noble normand, nommé Godefroy Drengot ou Osmond, avait cependant tué, dans un combat singulier, un favori de Richard II, duc de Normandie. Voulant se soustraire au ressentiment de Richard, il part, avec quatre frères et plusieurs autres nobles normands, et va à Rome réclamer la protection du pape Benoît VIII. Ils combattirent, peu de temps après, pour Pandulfe IV, prince de Capoue; ils l'aidèrent à s'emparer de Naples; et ce prince s'étant ensuite rendu maître de presque toutes les dépendances de la fameuse abbaye du Mont-Cassin, à laquelle on avait, depuis saint Benoît, donné tant de domaines, ils en reçurent plusieurs châteaux. Mais, dès 1026, ne cherchant que les aventures, les combats et les établissements les plus avantageux, ils quittent le parti du prince de Capoue, passent au service de Sergius IV, prince de Naples, contre lequel ils ont porté les armes, et lui sont d'un si grand secours lorsqu'il recouvre sa principauté, que Sergius donne le titre de comte à Rainulfe, leur chef, fait épouser une de ses parentes à ce Rainulfe, et cède aux Normands la propriété d'un riche territoire, au milieu duquel ils élèvent, sur les ruines de l'ancienne Atella, la ville d'Averse ou d'Aversa, où arrivent bientôt

d'autres Normands, attirés par le bruit des succès de leurs compatriotes.

L'empereur Conrad II donne à Rainulfe, en 1038, l'investiture du comté d'Averse.

Les relations politiques des Normands changeant à chaque instant, suivant leurs intérêts du moment, ils se réunissent aux Lombards et aux Grecs qui, cette fois, confondent leurs drapeaux contre un ennemi commun, et vont en Sicile combattre les Sarrasins.

Revenus de la Sicile, ils tournent leurs armes contre ces Grecs avec lesquels ils viennent de répandre leur sang contre les Maures. Un Normand, nommé Guillaume, fils de Tancrède de Hauteville, et qui s'était distingué en Sicile, au point d'être surnommé *Bras-de-Fer*, se distingue de nouveau contre les troupes de l'empereur de Constantinople. La ville de *Melfi*, auprès des frontières actuelles de la Capitanate, tombe au pouvoir des Normands (1040). Guillaume-Bras-de-Fer devient seigneur d'Ascoli; Drogon, son frère, s'empare de Vénose; plusieurs autres places sont enlevées aux Grecs. Les Normands assemblés à Melfi proclament comte de la Pouille Guillaume-Bras-de-Fer. Chacun des chefs conserve la souveraineté du territoire qu'il a conquis ou qui lui est échu en partage: Guillaume n'est que le premier d'entre eux et leur capitaine général. Ils transportent le régime féodal dans la Pouille, en donnant cependant plus de pouvoir et d'indépendance aux différents chefs qu'en Normandie et dans les autres contrées fran-

çaises; ou plutôt ils établissent une république aristocratique et militaire, dont le comte de la Pouille est le chef et le général suprême.

Guillaume meurt en 1046; mais il termine glorieusement sa carrière par une victoire contre le katapan.

Il avait eu onze frères : deux étaient restés auprès de leur père Tancrède de Hauteville; neuf étaient venus dans la Pouille à différentes époques. Drogon, l'aîné de ces neuf fils de Tancrède, succède à Guillaume-Bras-de-Fer.

Cette nouvelle puissance normande, au sein de l'Italie méridionale, devait être l'objet de l'attention du roi de Germanie; il ne devait rien négliger de ce qui pouvait éloigner des Grecs et maintenir sous l'autorité de l'empire des Romains cette sorte de nouvelle république. D'un autre côté, les troubles de l'église romaine s'accroissent; trois papes la divisent : Grégoire VI, que les Romains détestent; Benoît IX, qui voulait souvent reprendre l'autorité de la couronne pontificale, dont il s'était réservé les honneurs en la vendant à Grégoire VI; et un prétendu Silvestre III, qu'une faction avait élu et intronisé.

Henri III ne crut pas devoir différer plus longtemps de passer les Alpes. Il vint à Milan, s'y fit couronner roi d'Italie, et alla ensuite très près de Rome, à Sutri, où il avait convoqué un synode ou concile. On y déposa, non seulement Sylvestre III, mais encore Benoît IX, comme ayant vendu la papauté, et Grégoire VI, comme l'ayant achetée.

Le roi assembla ensuite à Rome un second synode, dont les évêques, réunis au clergé et au peuple de cette capitale de la chrétienté, nommèrent souverain pontife, avec l'agrément de Henri, Suidger de Hornberg, évêque de Bamberg. Le synode, avant de se séparer, renouvela la loi d'après laquelle aucun pape ne pouvait être élu que du consentement de l'empereur.

Le nouveau pontife ayant pris le nom de Clément II, donna la couronne impériale à Henri et à sa femme Agnès; et, ce qui est remarquable, le sénat et le peuple romain conférèrent à celui qui venait d'être sacré leur empereur le titre de patrice que Charlemagne avait reçu; et la renommée de ce grand homme inspirait un si grand caractère à tout ce qui se rapportait à lui, que Henri se plaisait à porter le manteau vert, le diadème d'or et l'anneau d'or, qui étaient la marque de la dignité de patrice.

Il reçut l'hommage de Drogon, comte de la Pouille. Se confiant dans sa fidélité, et n'étant pas fâché d'avoir dans l'Italie méridionale un prince brave et puissant à opposer aux Grecs, il lui donna l'investiture, non seulement de tous les états qui reconnaissaient Drogon pour leur chef suprême, mais de toutes les contrées qu'il pourrait conquérir sur l'empire d'Orient.

Henri était de retour en Allemagne, lorsqu'il apprit la mort de Clément II. Les Romains lui envoyèrent des ambassadeurs pour le consulter sur le choix d'un nouveau pontife. Il nomma pape



Poppon, évêque de Brixen, que l'on connaît sous le nom de Damase II.

Le roi nomma le comte Welf III duc de Carinthie, et margrave ou marquis de Vérone; et la diète provinciale de Souabe, tenue à Ulm, conféra le duché vacant de cette province à Othon III, de Schweinfurt, margrave de Franconie et de la Baviere septentrionale, et petit-fils, par sa mère, de Herman II, duc de Souabe.

Damase II n'occupe que pendant peu de jours le siége pontifical; il meurt. Les Romains demandent un nouveau pape à l'empereur. Henri convoque une diète à Worms, et, dans cette diète, nomme souverain pontife son parent Brunon, évêque de Toul, fils du comte d'Egesheim et de Dabo en Alsace, et cousin germain de Gérard, duc de Lorraine. Brunon accepte le pontificat, à condition que sa nomination soit confirmée par les suffrages du clergé et du peuple romain; va à Rome, y est reçu avec acclamation, couronné et intronisé.

Il jouissait déjà d'une grande renommée. Il avait été élevé avec soin; et, indépendamment des connaissances assez étendues qu'il avait acquises dans ce qu'on appelait alors les lettres ou les humanités, la grammaire, la rhétorique, la philosophie, la jurisprudence, la théologie, il était un des plus grands musiciens de son temps; et, à l'imitation du pape saint Grégoire-le-Grand, le créateur du plain-chant ou de la musique ecclésiastique du sixième siècle et de plusieurs siècles suivants, il

posa les airs de plusieurs hymnes ainsi que de ieurs versets.

ri III lui céda la ville et le duché de Bénét, en échange de plusieurs domaines d'Allema- appartenaient à l'église de Rome, et à n que n ne paierait plus au siége apos- la redevance annuelle de cent marcs d'art qu'on avait promise à ce siége, lorsque l'évê de Bamberg avait obtenu de relever immétei nt du pape.

non avait pris le nom de Léon IX. Il fit plurs voyages en France ou dans la Germanie; il tint plusieurs conciles.

Drogon cependant, à la tête des braves Normands, avait fait des conquêtes sur les Grecs; il leur avait enlevé un grand nombre de places qu'il avait distribuées à ses capitaines. Il s'approchait du duché de Bénévent. Il parut redoutable à Léon IX. Le pape craignit son voisinage encore plus que celui des Grecs; il voulut mettre des bornes à l'accroissement de la puissance des Normands. N'espérant pas de trouver dans Henri le secours qu'il désirait à cet égard, il imagina de s'adresser à l'empereur de Constantinople; il eut une conférence avec le patrice grec, nommé Argyre: il voulait se concerter avec ce patrice sur les moyens de s'opposer à l'agrandissement de ceux qu'il regardait comme leurs ennemis communs.

Argyre, à l'insu du pape, corrompt à force d'argent des Normands qui doivent assassiner leurs chefs. Ce noir complot est exécuté : plusieurs sei-

gneurs normands sont immolés par des parricides; Drogon lui-même périt, dans une église, sous le fer d'un perfide scélérat.

Humfred, ou Humfroy, succède à son frère Drogon (1052); il assiège Montoglio, dans lequel s'étaient renfermés les meurtriers de son frère. La ville est prise; les assassins subissent la peine de leur crime. Argyre a recours aux armes; il s'avance contre Humfroy. La bataille est sanglante; il la perd, et se retire couvert de blessures.

Léon IX, effrayé de la victoire des Normands, qu'il regarde comme les ennemis les plus dangereux de l'église romaine, va en Allemagne implorer l'assistance de l'empereur. Henri ne lui accorde pas de secours; mais Léon revient en Italie avec un corps de troupes commandées par Geoffroy dit le Barbu, celui qui avait perdu le duché de la basse Lorraine (1053). Il réunit d'autres guerriers à ceux de Godefroy, et marche en personne contre les Normands. Il s'avance jusque dans la Capitanate; il livre une bataille auprès de Civitella, est battu par Humfroy, assisté de Robert Guiscard, frère du chef des Normands; et le pape est forcé de se remettre entre les mains de vainqueurs qu'il déteste. Les deux frères se jettent aux pieds du pontife, lui demandent l'absolution de leurs péchés; mais au lieu de le relâcher, ils le conduisent, d'après son désir, à Bénévent, où il reste leur prisonnier. Le pape cherche partout des ennemis à opposer aux Normands; il sollicite les empereurs d'Orient et d'Occident de réunir leurs forces con-

tre ces Français qui menacent d'envahir toute l'Italie méridionale. Ses instances sont vaines; il se résout alors à demander la paix aux deux frères; il consent à les voir posséder toute la Calabre et même la Sicile: mais voulant établir sur cette concession même l'agrandissement du pouvoir pontifical et s'attacher ceux dont il ne pouvait renverser la puissance, il exige qu'ils se reconnaissent vassaux du saint-siége pour les conquêtes qu'ils ont faites ou qu'ils feront dans les contrées qui dépendent de l'empire d'Orient ou qui lui ont été enlevées par les musulmans; et comme s'il était, sans contestation, le dispensateur suprême des couronnes et des souverainetés, il donne en fiefs aux Normands tout ce dont ils s'emparèrent dans la Calabre et même dans la Sicile.

Léon IX est aussi forcé, pour recouvrer sa liberté, de rétablir dans le duché de Bénévent Pandulfe III et son fils Landulfe VI qu'il en avait chassés, et qui s'étaient retirés auprès des deux frères.

(1054) Il peut enfin repartir pour Rome, où il veut célébrer la fête de Pâques. Il tombe malade à Capoue, s'y arrête pendant quelques jours, et ne peut arriver qu'avec peine dans la capitale. Il veut qu'on le porte auprès du tombeau dans lequel il va descendre, et à la vue de cette tombe, et pour ainsi dire de cet abîme dans lequel la mort précipite sans distinction tous les humains : « Que la » gloire du monde est fragile! dit-il d'une voix dé- » faillante; j'ai vu ma cellule de moine changée en



»de vastes palais, et je vais être renfermé dans »l'espace étroit de ce cercueil! » Ces paroles devraient retentir sans cesse à l'oreille des ambitieux qui ne recherchent que la vaine gloire.

D'abord après la mort de Léon les Romains envoyèrent en Allemagne un ancien moine de Cluny, en qui Léon avait eu beaucoup de confiance, qu'il avait fait son diacre, et qui se nommait Hildebrand. Ils le chargèrent de choisir, au nom du clergé et du peuple de Rome, un nouveau pape parmi les évêques de Germanie. L'empereur y consentit, et Gebhard, évêque d'Aichstett, et fils d'un comte de Calw en Souabe, ayant été proposé par Hildebrand et agréé par Henri III, prit le nom de Victor II.

Bientôt après, la diète de Mersbourg proscrivit le duc Conrad de Bavière, que l'évêque de Ratisbonne, frère utérin de l'empereur Conrad II, accusait d'avoir porté le ravage dans ses domaines, et celle de Tribur, près de Mayence, élut roi des Romains Henri, fils aîné de Henri III. Cette diète de Tribur confirma aussi la proscription du duc de Bavière. Le prince bavarois, irrité de ce jugement, se retira en Hongrie, détourna le roi André III de la paix, et l'empereur le dépouillant de ses biens héréditaires, donna le duché de Bavière à son second fils Conrad de Franconie.

Le jeune roi des Romains fut sacré et couronné à Aix-la-Chapelle.

Albert, archevêque de Hambourg et de Brême, et que le pape Léon IX avait destiné à être le pa-

triarche du Nord, envoya des missionnaires, et par conséquent des apôtres de la civilisation aussi bien que de l'évangile, jusque dans les îles Orcades et même dans l'Islande; et ce qu'il faut remarquer aussi avec soin, c'est que, vers le même temps, Gotschalk, roi des Obotrites, soumit tous les peuples slaves et venèdes qui habitaient entre l'Oder, la Pène et la Trave, et fonda le royaume des Slaves dans le pays sablonneux et aquatique qui porte maintenant le nom de Mecklenbourg.

De grands mouvements politiques agitaient cependant en différents sens cette belle et fameuse Italie, depuis si long-temps malheureuse, et destinée à l'être encore si long-temps. Si un homme de génie les avait dirigés vers un but unique, elle échappait à la Germanie, et si elle avait pu ensuite, par un succès plus difficile et presque impossible dans un siècle de barbarie, se soustraire à l'autorité temporelle des papes, elle devenait une grande puissance, et peut-être la maîtresse, ou, ce qui aurait été bien plus heureux pour l'espèce humaine, le modèle et l'institutrice de l'Europe.

Boniface II, dit le Pieux, fils et héritier d'un comte de Modène, de Reggio, de Crémone, de Mantoue et de Ferrare, avait été nommé, après 1027, par l'empereur Conrad II, duc et marquis de Toscane. Il avait épousé en secondes noces, vers 1036, Béatrix, fille de Frédéric, duc de la haute Lorraine. Les historiens ont voulu faire connaître sa magnificence, en décrivant les fêtes qu'il donna lors de son mariage. D'après leurs récits,



qu'il est difficile de ne pas regarder comme exagérés, il avait fait remplir de vin des espèces de puits; les seaux étaient attachés, par des chaînes d'argent, à des cordes tissues d'argent et d'or; les plats qui couvraient les tables étaient d'or ou d'argent. On mêla aux festins les spectacles du temps: on entendit les meilleurs musiciens de l'Italie, et tous les invités se retirèrent chargés de présents. Lorsque Henri III vint en Lombardie, en 1046, l'officier qui commandait à Mantoue, sous le nom de vicomte, et pour le marquis Boniface, avait présenté à Henri cent chevaux et deux cents oiseaux de proie. Les richesses de Boniface ne l'avaient pas néanmoins préservé des embûches de ses ennemis; il avait été percé d'une flèche empoisonnée, en allant de Mantoue à Crémone, au travers d'une forêt épaisse. Son fils Frédéric Boniface lui avait succédé en 1052, sous la tutelle de sa mère Béatrix de Lorraine; et sur la fin de 1053, Godefroy-le-Barbu, duc dépossédé de la basse Lorraine, que nous avons vu venir en Italie, et combattre contre les Normands avec le pape Léon IX, avait épousé Béatrix. Le fils de cette princesse était mort peu de temps après; il ne restait plus à Béatrix qu'une jeune fille, nommée Mathilde, qui devait un jour jouer un si grand rôle en Italie. Godefroy-le-Barbu s'était emparé de la Toscane et de la riche succession du marquis Boniface. Henri, redoutant son audace, les victoires des Normands, et le mécontentement des inquiets habitants de Rome, passe les Alpes, et tient une assemblée générale de la

haute Italie dans les plaines de Roncale, auprès de Plaisance.

Il fait arrêter la princesse Béatrix, sous le prétexte qu'elle s'était remariée sans son consentement. Il conclut une alliance avec l'impératrice de Constantinople, qu'il ne craint pas, et contre les Sarrasins, et surtout les Normands, qu'il commence de redouter; il renouvelle les traités de ses prédécesseurs avec le doge et la république de Venise, et pour ne rien négliger de ce qui peut augmenter son influence en Italie, il demande d'avance pour son fils Henri, roi des Romains, la main de Berthe, fille du marquis de Suze, dont la capitale est regardée comme une des clefs de la péninsule italienne.

Vers cette époque mourut Welf ou Guelf, duc de Carinthie. Il était le dernier mâle de l'illustre maison des Welf ou des Guelf d'Altorf, maison dont le nom devait être donné à un des deux partis si puissants qui allaient pendant tant de temps déchirer l'Italie et la Germanie. Sa sœur Cunégonde hérita de ses vastes domaines, et les transporta dans la maison de son mari Azon ou Albert Azo, seigneur d'Este et de Rovigo, comte de Lunigiana, et margrave d'Italie ou de Ligurie. De cet Azon Ier naquirent deux fils : Welf ou Guelf d'Este, qui hérita de tous les biens de la famille des Welf, devint duc de Bavière, et fut la souche de la maison de Brunswick, qui règne maintenant dans la Grande-Bretagne. Le second fils d'Azon fut nommé Foulques, eut pour sa part tous les biens que son père

avait en Italie, et c'est de lui qu'est descendue la maison des marquis d'Este, ducs de Ferrare et de Modène.

Godefroy cependant était retourné en Allemagne et dans la Belgique, et demandant, les armes à la main, la liberté de sa femme Béatrix, il avait recommencé la guerre dans cette basse Lorraine qu'il n'avait cessé de réclamer, et s'était emparé de la ville et du margraviat d'Anvers.

L'année suivante, le pape Victor II vint dans la Germanie. L'objet de son voyage était d'apaiser le ressentiment des grands vassaux, qui ne pouvaient pardonner à leur suzerain de réprimer leurs violences, leurs injustices et leurs brigandages. Il voulait les réconcilier avec l'empereur; mais ce prince mourut, et son fils aîné Henri IV, déjà élu roi des Romains, lui succéda, quoique à peine âgé de six ans. Les états confièrent la régence et l'éducation du jeune prince à la veuve de Henri III, Agnès de Poitou. Cette princesse, en prenant les rênes du gouvernement, fit la paix avec le duc Godefroy-le-Barbu, et avec l'allié de Godefroy, Baudouin V, comte de Flandre. Elle rendit Béatrix à son époux, le rétablit dans le duché de la Lorraine inférieure, et céda en fief relevant de l'empire le château de Gand et tous les pays situés entre la Dender et l'Escaut, à ce Baudouin qui, pendant la guerre qu'elle venait de terminer, avait exécuté une de ces entreprises propres à montrer combien l'art militaire était encore éloigné du degré où il devait être élevé, et fait creuser un canal,

qu'on a nommé depuis *le Fossé neuf*, et qui était destiné à défendre la frontière méridionale de France, en la séparant de l'Artois.

Bientôt après cet arrangement, la faiblesse naturelle du gouvernement d'une régente, et l'enfance du roi, allumèrent l'ambition et ranimèrent tous les mécontentements et toutes les espérances des princes du duché ou de la province de Saxe, des chefs de ces peuples qui n'avaient jamais cessé de rappeler avec fierté le courage, la constance et la gloire avec lesquels leurs aïeux s'étaient défendus pendant tant d'années contre les souverains de la France et de l'Allemagne, et même contre toute la puissance de Charlemagne. Ils n'obéissaient qu'à regret à un roi de la maison de Franconie. Leurs têtes s'exaltèrent; ils conspirèrent avec audace; ils projetèrent un grand crime; et tel est le délire de l'ambition lorsqu'elle est déchaînée, ils méditèrent un lâche forfait. Henri III, obéissant à un de ces préjugés si communs et si puissants dans le onzième siècle, avait refusé à un Othon l'investiture du margraviat de Thuringe, parceque ce prince était né d'une mère slave, et d'un mariage inégal. C'est cet Othon qui se présente aux conjurés comme chef de la conspiration, et, barbare autant que coupable, s'engage à tuer de sa main le jeune Henri, si on lui promet de l'élever sur le trône des Germains. Le complot fut découvert. Brunon de Brunswick, cousin germain de Henri IV, immola Othon, et les complices du Thuringien furent punis.



(1057) Peu de temps après le châtiment de cette conjuration, Othon de Schweinfurt, duc de Souabe et margrave de Franconie ou de la Bavière septentrionale, mourut sans enfants mâles. Le duché de Souabe fut donné à Rodolphe de Rheinfelden, qui devait épouser la sœur du jeune Henri; et pour apaiser les réclamations de Berthold de Zwingen, comte de Brisgaw et d'Ortenau, duquel descend la maison de Bade aujourd'hui régnante, et à qui Henri III avait promis ce duché, on lui conféra, en 1059, celui de Carinthie.

Dans la même année Victor II mourut en Toscane. Frédéric, fils de Gothelon ou Gosselin, duc de la basse Lorraine, frère de Godefroy-le-Barbu, nommé par Léon IX chancelier de l'église romaine, cardinal-prêtre de l'église de Saint-Chrysogone de Rome et abbé du Mont-Cassin, fut élu successeur de Victor : il prit le nom d'Étienne. Étant allé en Toscane pour s'y concerter avec son frère Godefroy, le mari de la princesse Mathilde, et pour l'engager à faire la guerre aux Normands, il y termina sa carrière.

(1058) Après la mort de cet Étienne IX ou X, quelques citoyens de Rome nommèrent souverain pontife l'évêque de Vellétri, qui prit le nom de Benoît X. Mais la plus grande partie du peuple et tout le clergé romain refusèrent de reconnaître l'élection de ce Benoît, envoyèrent des députés en Allemagne pour prêter en leur nom serment de fidélité à l'empereur, et pour engager la régente à nommer un autre pontife.

L'impératrice Agnès, de l'avis des grands vassaux ou princes de la Germanie, choisit l'évêque de Florence, qui fut confirmé par un concile ou synode de Sienne, et désira d'être appelé Nicolas II.

C'est au couronnement de ce pape qu'il faut rapporter le commencement du grand développement de ce système conçu depuis si long-temps, médité avec tant de réflexion, maintenu avec tant de fidélité, de cet ensemble de démarches, tantôt secrètes, tantôt publiques, timides ou audacieuses, humbles ou superbes, douces ou violentes, par lequel les papes, après avoir obtenu l'autorité temporelle et la souveraineté, ont voulu rejeter tout suzerain, soustraire leur tiare à la puissance des rois de Germanie ou plutôt des empereurs, rois des Romains, rendre le saint-siége indépendant de toute couronne, et parvenir à soumettre au contraire toutes les couronnes au saint-siége, à disposer des trônes de la terre comme les anciens dominateurs du monde, et à se regarder comme aussi sûrs du succès, par la force alors irrésistible de l'ignorance, de la crédulité, de la superstition et du fanatisme, que par la puissance des armées les plus nombreuses. Hildebrand, cet ancien moine de Cluny, maintenant archidiacre de Rome, était en possession de la confiance des papes; son âme fière et ambitieuse était sans cesse occupée de ce grand projet de l'exaltation de la tiare pontificale au-dessus de tous les diadèmes. Ce fut lui qui couronna Nicolas II. L'historien contemporain Benzo dit qu'il plaça sur la tête du nouveau pape une

couronne royale; qu'on lisait sur le cercle inférieur, « couronne de la main de Dieu (*corona de* » *manu Dei*), » et sur le second cercle, « diadème » de l'empire, de la main de Pierre (*diadema im-* » *perii, de manu Petri*). » L'humble pêcheur à qui Jésus fit quitter ses filets pour le suivre aurait été bien étonné, si on lui avait dit que, mille ans après sa mort, son nom disposerait du diadème et de l'empire.

Mais voici une usurpation plus formelle et une véritable violation de la fidélité jurée par les papes à tous les empereurs, et particulièrement à Charlemagne et à ses successeurs.

Nicolas II promulgue un décret sur l'élection des papes. Il ordonne que, lorsque le saint-siége deviendrait vacant, les cardinaux-évêques, c'est-à-dire les évèques suffragants ou relevant immédiatement du siége de Rome, considéré comme métropolitain, se concerteraient entre eux, et dans des conférences secrètes, sur le choix du nouveau pontife; qu'ils se réuniraient ensuite aux cardinaux-prêtres, c'est-à-dire aux prêtres chargés du soin des principales églises romaines; qu'ils éliraient avec eux le nouveau pape; que la nomination serait confirmée par l'assentiment des autres membres du clergé et par celui du peuple; que lorsqu'il se trouverait dans le sein de l'église de Rome des sujets dignes d'être élevés sur la chaire apostolique, on les préfèrerait aux membres du clergé des autres églises. Mais que l'on remarque ce qui suit: « Sauf, ajoute le décret, les droits et le respect dû

[redacted]

» au roi Henri IV, futur empereur, en vertu de la » concession à lui faite, et sauf encore les droits de » ceux d'entre ses successeurs qui obtiendront les » mêmes prérogatives, pour leur personne seulement, de la part du saint-siége apostolique. »

Nicolas II, après avoir détruit ou renversé par acte les promesses solennelles de ses prédécesseurs, les décisions des conciles, les usages, les lois, les droits sacrés de l'empire, prévoit sans peine tout ce que ses successeurs et lui-même peuvent avoir à craindre du juste ressentiment des empereurs. Il voit qu'il ne peut soutenir ses prétentions que par la violence, et qu'il n'a que la force à opposer à la justice; il compte sur les effets alors si redoutables des erreurs, des préjugés et des principes absurdes enfantés par la barbarie; et il veut réunir les armes à cet immense appui.

(1059) Il se hâte de réconcilier le saint-siége avec les Normands de la Pouille; il lève toutes les excommunications qui avaient été lancées contre eux. Robert, surnommé *Guiscard* ou *Wiscard*, c'est-à-dire *adroit et rusé*, avait succédé à son frère Humfroy : il s'était emparé de Reggio, capitale de la Calabre ultérieure; il avait planté ses enseignes victorieuses sur les bords du détroit de Messine, menacé la Sicile qu'il avait sous les yeux, et médité de nouvelles conquêtes. Nicolas II a une entrevue avec lui à Florence; il parle en souverain indépendant; il agit en dispensateur des terres des deux empires d'Italie et de Constantinople; il distribue les dignités, il confère la puissance; il con-

firme à Guiscard le titre de duc de la Pouille et de la Calabre, que les Normands ont conféré à ce prince; il lui donne la Sicile, il lui impose des conditions, il le déclare vassal du saint-siége, et, ce qui achève de montrer toutes ses vues, il le nomme et le constitue, lui et ses successeurs, défenseurs nés de la liberté des élections des papes, et du maintien de son fameux décret.

Cette Sicile cependant, que les Grecs et les Romains, le caractère de ses habitants, le génie de ses grands hommes, la fertilité de son territoire, et les phénomènes de son redoutable volcan, avaient rendue si fameuse; cette Sicile, dont le pape avait disposé comme d'un tableau de sa basilique, était encore entre les mains des Sarrasins. Les Maures la possédaient depuis le commencement du neuvième siècle; ils l'avaient enlevée aux Grecs, qui l'avaient reprise sur les Vandales, vers l'an 525. L'étendard de l'islamisme flottait sur les tours de Syracuse, de Palerme, de Messine, et, en quelque sorte, sur les sommets du terrible mont Etna. Roger, un des frères de Robert, forme, de concert avec ce prince, la résolution de commencer enfin la conquête de la Sicile, objet des vœux des Normands de la Pouille (1061). Il passe le détroit avec un petit nombre de cavaliers. La garnison de Messine aperçoit cette troupe peu nombreuse, et se précipite sur les guerriers de Roger: le prince normand la repousse, et ne revient en Calabre qu'avec un butin considérable. Bientôt après les deux frères descendent en Sicile, s'emparent de

[redacted]

Messine, dispersent l'armée que les Sarrasins leur opposent, traversent toute l'île, pénètrent jusques à la côte méridionale, prennent Girgenti, et distribuent des corps de troupes dans les diverses places qu'ils viennent de conquérir.

Le pape Nicolas II était mort; il avait gardé, quoique élevé sur la chaire de Rome, l'évêché de Florence, comme Victor II avait conservé celui d'Aichstett. Un Milanais, nommé Anselme Badage, fut élu pape par les Romains. Ils envoyèrent au jeune roi Henri le diplôme et la couronne de patrice; mais ils couronnèrent le nouveau pontife, qui prit le nom d'Alexandre II, sans attendre le consentement de la régente. Ils allèrent plus loin, pour favoriser l'indépendance du siége de Rome, que ne le portait même le décret de Nicolas II. Ils étaient soutenus par les princes normands et poussés par Hildebrand, qui eut bientôt toute la confiance d'Alexandre, fut nommé chancelier de l'église romaine, dirigea toutes les affaires, et exerça toute l'autorité pontificale.

Agnès, cependant, offensée de ce qu'Alexandre s'était fait couronner sans attendre son consentement, fit élire pape, dans la diète de Bâle, l'évêque de Parme, que l'on nomma Honorius II; et cette nomination commença cette fameuse querelle où une audace ambitieuse, infidèle aux préceptes de Jésus, et profanant le nom sacré de la Divinité, osa porter une main téméraire sur les trônes, les secouer, en ébranler les fondements, et se préparer à régner sur ces trônes renversés.

(1062) Cette ambition démesurée, que nous allons entendre parler avec tant de hauteur dans Rome, va régner aussi, quoique avec moins de fierté et plus de précautions, à Mayence, à Cologne, à Brême. Les archevêques de ces trois villes ne peuvent plus supporter l'autorité de la régente, ou plutôt celle de l'évêque d'Ausbourg qui gouverne en son nom, et dont ils jalousent le crédit tout-puissant : ils veulent anéantir l'autorité de l'évêque, en détruisant celle d'Agnès. Ils persuadent facilement aux princes et aux vassaux de la Germanie qu'il est honteux pour eux d'obéir à une femme ; ils obtiennent leur assentiment secret, et ne ménagent plus rien. Annon, l'archevêque de Cologne et le chef des conjurés, attaque la résidence impériale, viole l'asile du jeune monarque et de sa mère, enlève Henri, oblige Agnès à se retirer dans un monastère, et, par un prétendu règlement contraire à tous les principes et subversif de tous les droits, fait ordonner que la régence appartiendra à l'évêque du diocèse dans lequel le jeune roi résidera. Henri avait à peine treize ans, et déjà sa tête se courbait sous une verge épiscopale, qu'une ambition délirante ne prenait pas même la peine de cacher. On aurait dit qu'il s'essayait à supporter des outrages d'un pontife plus puissant et plus ambitieux encore ; il faisait, en quelque sorte, l'apprentissage de sa bizarre et funeste destinée.

Il était déjà la victime d'une guerre de prélats contre prélats : et comment la domination n'aurait-

[redacted]

elle pas appartenu aux membres du clergé? Ils étaient les moins ignorants de ces temps barbares : et voilà pourquoi, n'éprouvant presque jamais qu'une faible résistance, ils mettaient si peu de frein à leurs passions, que l'on vit à Goslar, en présence du jeune roi et dans le temple de Dieu, un évêque d'Hildesheim et un abbé de Fulde se disputer le droit de préséance avec tant d'acharnement, que leurs suites se livrèrent un combat sanglant jusque sur les marches du sanctuaire.

L'église catholique était cependant divisée par un schisme. Alexandre II et Honorius avaient tous les deux ceint la tiare pontificale (1064). Annon, archevêque de Cologne, alla en Italie pour terminer cette division: il se plaignit des Romains qui avaient couronné Alexandre II sans le consentement de la régence de l'empire. Hildebrand lui répondit avec fierté. Le droit était du côté d'Annon. Hildebrand lui opposa l'audace. L'archevêque ne peut que faire renvoyer la décision du différent à un concile national de Mantoue. Le concile cita Honorius; ce prélat refusa de se présenter devant l'assemblée des évêques d'Italie: le concile le condamna. L'archevêque de Cologne reconnut Alexandre II, et il fut facile de prévoir combien peu dureraient les droits des empereurs sur la ville et le clergé de Rome.

Cependant, durant l'absence d'Annon, l'archevêque de Brême, l'un des prélats qui l'avaient le mieux secondé, n'avait pensé qu'à l'accroissement de son

propre pouvoir; flattant les passions du jeune roi, approuvant ses dérèglements, il s'était aisément emparé de son esprit; il soumit les abbayes à des taxes énormes, donna les bénéfices ecclésiastiques pour récompenser de honteuses complaisances, ou les vendit à ceux qui en offraient les sommes les plus fortes. Les états s'assemblèrent à Tribur, et aussi fatigués du gouvernement de l'archevêque de Brême qu'ils l'avaient été de celui de l'évêque d'Ausbourg, ils forcèrent Henri à renvoyer l'archevêque dans sa métropole.

(1066) Dès l'année précédente, le roi, âgé de quinze ans, avait reçu solennellement des armes au milieu de la diète de Worms. Le duc de la basse Lorraine, Godefroy-le-Barbu, avait rempli auprès du monarque les fonctions d'*écuyer servant d'armes*. Cette cérémonie fut regardée, suivant les usages qui commençaient à s'établir, comme la déclaration de la majorité du roi; d'ailleurs elle mérite d'autant plus notre attention, qu'elle montre la tendance des esprits vers cette institution, que l'on a si souvent confondue avec tant d'autres, dont on a eu une idée si peu exacte, et que toutes les calamités et toutes les tyrannies sous lesquelles gémissaient les peuples rendaient chaque jour de plus en plus nécessaire.

Lorsque Henri eut atteint sa seizième ou sa dix-septième année, il se conforma aux désirs de feu son père, et, suivant l'arrangement qui avait convenu à cet empereur, il épousa la fille du marquis de Suze et la fit couronner à Mayence.

Des évènements importants se succèdent cependant avec rapidité.

Les Slaves massacrent leur roi Gotschalk, renoncent au culte chrétien, portent le ravage le long de la rive droite de l'Elbe, et détruisent la ville de Hambourg.

D'un autre côté, pendant que le Normand Roger poursuit la conquête de la Sicile, son frère Robert Guiscard, duc de la Pouille, enlève plusieurs contrées à l'empire grec, s'approche de Rome, médite de grands projets, et, plein de confiance dans sa valeur, sa renommée et sa supériorité sur le jeune roi de Germanie, aspire au diadème impérial d'Occident, et veut obtenir des Romains le patriciat, qui lui paraît conduire à ce trône auquel il ose prétendre. Mais il n'est ni le seul prince redoutable ni le seul prince ambitieux de l'Italie. Godefroy-le-Barbu, qui dispose des forces de son épouse, la marquise de Toscane, et qui sait si bien faire la guerre avec promptitude et intrépidité, devine aisément le but de l'ambition de Robert et ne peut le souffrir; il marche vers Rome, et telle est sa réputation militaire, que Robert, malgré toute sa valeur, se retire à son approche. Le pape et les cardinaux, encore effrayés des vues et de la puissance de Guiscard, se réfugient, pour ainsi dire, dans le camp de Godefroy. Le duc poursuit Robert. Le pontife accompagne le duc. Godefroy assiège Aquino auprès du Mont-Cassin. Les assiégés et les assiégeants, les Normands et les guerriers du duc de Lorraine, se distinguent par de brillants

faits d'armes. On négocie; Godefroy et Robert ont une entrevue: Robert donne une somme forte au duc, et Godefroy se retire en Toscane.

Deux ou trois ans s'écoulent, et Henri, qui n'a pas encore vingt ans, et que l'ambition de ceux qui ont dirigé sa première jeunesse n'ont que trop laissé en proie à ses passions naissantes et vives, se dégoûte de sa femme, la fille du marquis de Suze; il veut la répudier. Il confie son dessein à l'archevêque de Mayence, et lui promet de lui céder les dîmes de toute la Thuringe si son projet réussit. L'archevêque accepte l'arrangement, conseille au roi de proposer à la diète de Worms le renvoi de la reine; et cependant, craignant le ressentiment du pontife de Rome, il détermine par ses intrigues secrètes les membres de la diète à refuser de prononcer sur la proposition du roi, et à la renvoyer à la décision d'un synode qui se tiendrait à Mayence.

Il convoque en effet ce synode; il engage le pape à y envoyer Pierre de Damien, cardinal-évêque d'Ostie, en qualité de nonce; et il combine si adroitement ses menées, que le jeune roi, vaincu par les instances du synode, du nonce et des états, consent à ne pas se séparer de la reine.

L'archevêque a néanmoins si bien déguisé ses démarches et caché ses intentions secrètes, que Henri lui donne les dîmes de la Thuringe, comme si le prélat avait tout fait pour seconder le projet du monarque. Mais les Thuringiens n'avaient jamais payé de dîmes: ils prennent les armes pour



défendre leurs anciennes immunités. Le margrave de Misnie, mécontent de Henri qui lui avait refusé quelques fiefs, se joint aux Thuringiens, et Henri est obligé de marcher en personne pour les faire rentrer sous son obéissance.

(1070) Vers la même année, Godefroy-le-Barbu mourut, et son fils Godefroy-le-Bossu lui succéda dans la basse Lorraine. Sa sœur Ide avait épousé Eustache, comte de Boulogne, et en avait eu ce Godefroy surnommé de Bouillon, dont l'histoire et l'épopée devaient un jour célébrer les exploits. Sa veuve Béatrix gouverna la Toscane, et Mathilde, fille de Béatrix et héritière de ses états, avait épousé ou épousa bientôt Godefroy-le-Bossu, le fils du second mari de sa mère.

(1071) Cependant Henri IV ne pouvait échapper à l'ascendant d'Albert, cet archevêque de Brême. Le roi avait été forcé par les états à l'éloigner de son conseil : la destinée de ce prince était d'être asservi, trompé, trahi, humilié, outragé, détrôné par des prêtres. L'archevêque était auprès de lui : rappelant avec soin le ridicule règlement adopté quelques années auparavant sur la proposition de l'archevêque de Cologne, il ne cessait de retenir le roi dans les contrées soumises à sa métropole; il conservait ainsi un prétendu droit au gouvernement, et son despotisme devenait chaque jour plus pesant et plus odieux. Le mécontentement produisit des complots dans la Saxe et dans la Thuringe. Othon de Nordheim, duc de Bavière, fut accusé d'avoir conspiré contre la vie du roi : la diète de Mayence

le condamna à prouver son innocence dans un combat judiciaire. L'accusateur d'Othon était d'un rang très inférieur au sien, et, d'après les règles que l'on suivait à cette époque, le duc pouvait refuser de se mesurer avec lui : Othon accepta néanmoins le combat et demanda un sauf-conduit. Le roi refusa la demande d'Othon : le duc ne voulut plus se présenter. Henri le fit condamner comme coupable de lèse-majesté, par d'anciens pairs du duc, par des princes du duché de Saxe dont Othon était originaire, et donna son duché au gendre d'Othon, à Welf marquis d'Este, fils d'Azon d'Este margrave de Ligurie, et de Cunégonde, héritière de Welf duc de Carinthie.

Les états de Bavière se plaignirent vivement de n'avoir pas été consultés dans la nomination de leur duc. Othon prit les armes ; il fut secondé par Magnus, duc de Saxe. Il consentit néanmoins à être jugé par une diète. Celle d'Halberstadt le condamna à une prison ainsi que le duc Magnus.

Cependant l'archevêque de Brême mourut. Henri, trop faible et trop occupé de ses plaisirs pour gouverner par lui-même, eut recours à l'archevêque de Cologne, et Annon prit le timon du royaume.

Ici commence l'histoire des malheurs de Henri. L'archevêque donne cette première impulsion que vont suivre tant de mouvements désordonnés et terribles. Il apprend que les Saxons, mécontents du gouvernement, tiennent des conférences secrètes ; il ne cherche pas à se donner la véritable puis-

sance en étant juste envers eux, il a recours à la force, que la plus légère circonstance détruit si aisément entre les mains de l'autorité arbitraire. Il aigrit le mécontentement des Saxons au lieu de l'apaiser; il fait élever dans leur pays un grand nombre de châteaux fortifiés avec soin, les remplit d'hommes armés, et veut que les Saxons, soumis à une nouvelle taxe, paient l'entretien des garnisons de ces forts. Ils se relèvent avec fierté sous le fardeau qui les comprime : descendants de ce peuple qui a résisté avec tant de valeur et de persévérance à Charlemagne même, comment craindraient-ils de défendre leurs droits violés contre un archevêque et un roi sans caractère? Ils se réunissent avec les Thuringiens; ils lèvent leur étendard, et on voit à leur tête Burkard, évêque d'Halberstadt, et Othon que le roi a dépouillé de son duché de Bavière et qui était sorti de sa prison.

Quel langage leurs députés vont tenir à Henri! et quel orage la justice et l'observation des lois auraient pu détourner! Ils demandent que l'on rase les forts dont on a hérissé leur province; que l'on fasse disparaître ces signes d'esclavage; que les réclamations des princes du duché de Saxe, dépouillés de leurs fiefs et de leurs domaines, soient jugées par les pairs de ces princes; que le roi vive bien avec sa femme; qu'il éloigne ses maîtresses et ses favoris; qu'il ne gouverne plus que de concert avec les diètes ou états du royaume; et ils menacent avec hauteur de regarder Henri

comme excommunié et déchu de la couronne, s'il tarde à les satisfaire.

Le roi les refuse; ils commencent les hostilités. Ils chassent de leurs siéges le nouvel archevêque de Brême, l'évêque de Zeist et celui d'Osnabruck, qui ont refusé de se réunir à eux; ils s'emparent des forts élevés par Annon; ils contraignent le roi à reculer devant eux.

(1073) Henri, ou plutôt son conseil, n'espère les vaincre que par leur division; il donne la liberté à Magnus, leur ancien duc, pour que sa présence soit un sujet de discorde parmi eux. Il montre cette hésitation et cette faiblesse inséparables du despotisme qui commence à s'effrayer: il fait tenir des conférences à Gersturgen; il y envoie, pour parler en son nom aux Saxons, Rodolphe, duc de Souabe, son beau-frère; Annon, archevêque de Cologne; Sigefroy, archevêque de Mayence; Berthold, duc de Carinthie. Et combien sont faibles les liens qui ne sont formés que par l'intérêt! et quelle leçon pour les rois qui se livrent à des favoris! Les députés de Henri et Annon lui-même le trahissent, l'abandonnent, passent dans le parti des Saxons. Rodolphe, se déclarant chef de la conjuration, aspire ouvertement à la couronne de Germanie; et les Saxons proposent aux états de la province rhénane, ou d'élire avec eux un nouveau monarque, ou de consentir à ce qu'ils le choisissent eux-mêmes. Henri, trahi par celui qui avait toute sa confiance, se réveille au bord de l'abîme; il marche contre les Saxons. Les chefs de son armée l'abandonnent;

il est réduit à souscrire à toutes les conditions que les insurgés lui avaient proposées, à faire jurer l'observation du traité par les princes qui n'ont pas déserté ses drapeaux, et à publier une amnistie générale : ce n'est qu'à ce prix qu'il peut arrêter les suites funestes du despotisme des ministres qui l'avaient subjugué. Il maintient sur sa tête humiliée sa couronne flétrie; mais les Saxons détruisent le château de Hartsbourg, qui servait souvent de résidence à Henri, et dont les fortifications seules devaient être démolies d'après le traité; et cédant encore à la haine qui les avait armés, ils renversent l'église, brisent les autels, enfoncent les tombeaux, et violent même la tombe d'un jeune fils du roi.

Le duc Rodolphe, qui ne peut plus prétendre au diadème conservé sur la tête de Henri, conçoit d'autres projets ambitieux, se réconcilie avec son beau-frère, se lie avec plusieurs princes de la haute Allemagne, et veut venger le roi.

Pendant ces grands troubles, les Normands poursuivaient leurs conquêtes. Leurs succès avaient été extraordinaires. Si les historiens qui les ont célébrés n'avaient pas exagéré leurs victoires, elles seraient merveilleuses.

Dès 1063, Roger, à la tête d'un petit nombre de cavaliers, avait attaqué en Sicile plusieurs milliers de Sarrasins, et la terreur du nom des Normands avait dispersé ceux des Maures qui n'étaient pas tombés sous leurs coups.

Enveloppé, en 1066, par une nouvelle armée de

musulmans, Roger se défend avec tant de valeur, et ses guerriers, à son exemple, se distinguent par des faits d'armes si extraordinaires, que les Sarrasins qui ne tombent pas sur le champ de bataille n'évitent la mort qu'avec la plus grande peine.

(1071) Son frère Robert, le duc de la Pouille, faisait depuis long-temps le siége de la ville maritime de Bari. Roger équipe une flotte, va au secours de son frère, attaque les vaisseaux des Grecs, s'empare de la capitane, disperse les autres bâtiments ennemis, fait prisonnier le général de l'empire de Constantinople, oblige la place à se rendre à Robert, revole en Sicile, investit Catane, voit arriver son frère, prend la place avec son secours, l'accompagne sous les murs de Palerme ; et les deux frères en deviennent les maîtres, après avoir gagné sur les Maures une bataille navale.

Roger est alors en possession de la Sicile, dont Robert l'avait nommé comte dès 1061 ; et il prend les rênes du gouvernement de cette île, sous la suzeraineté de Robert, qui d'ailleurs se réserve la ville de Palerme, et une moitié de celle de Messine, nécessaire pour passer facilement de Calabre en Sicile.

On voit combien s'était agrandie la puissance de Robert, et quel rôle important ce prince pouvait maintenant jouer au milieu des grands évènements qui se préparaient et qui devaient produire en Europe des changements si profonds, si vastes et si inattendus. Nous touchons à cette époque où la civilisation va commencer de sortir avec une nouvelle splendeur du sein de ténèbres épaisses. Mais la nuit

de l'ignorance, des erreurs et des préjugés dure encore; la superstition et la crédulité des peuples sont extrêmes. Un homme extraordinaire va s'élever au-dessus de ses contemporains, employer avec habileté l'opinion générale, la dénaturer pour se la rendre plus utile, [illegible]tifier pour augmenter son pouvoir, donne[illegible] esprits une impulsion terrible, changer la face de l'Europe, créer une puissance nouvelle, la faire paraître sacrée, en la montrant sans cesse comme descendue du ciel, et contraindre les nations et les rois à se prosterner devant le fantôme qui les asservit.

Cet homme est Hildebrand. Le pape Alexandre II venait de mourir (1073). Hildebrand, son premier ministre, archidiacre et chancelier de l'église de Rome, est élu pour le remplacer. C'est malgré lui qu'on le nomme, suivant plusieurs auteurs; et quel moyen il prend, selon ces mêmes historiens, pour résister, au moins en apparence, au torrent qui le porte vers le siége apostolique!

Il envoie des députés à Henri IV; il lui annonce son élection; il l'engage à ne pas consentir à son sacre; il lui déclare que s'il ceint le diadème, il ne laissera pas impunis ce qu'il appelle les crimes de l'empereur. Si les auteurs n'ont pas altéré le message d'Hildebrand, on ne conçoit pas comment Henri n'a pas été effrayé du caractère altier et inflexible qu'annonce si fortement cette singulière déclaration. Un grand nombre d'évêques pressent le monarque de ne pas approuver la nomination d'un homme dont le génie leur paraît si redouta-

ble. Mais on croit voir Henri toujours entraîné par une main invisible et fatale: il confirme le choix d'Hildebrand; et le nouveau pape est consacré sous le nom de Grégoire VII, en présence de commissaires envoyés par l'empereur.

A peine Grégoire est-il assis sur la chaire pontificale, qu'il commence à développer un immense système d'empire et de domination. La tiare sera soustraite à toute influence du diadème impérial: on ne demandera plus aux empereurs de confirmer l'élection des pontifes de Rome. Mais ce n'est pas assez que le pape n'ait plus de supérieur: tout doit s'abaisser devant lui. Le nombre des moines répandus en Europe était immense; leur pouvoir sur les peuples était grand. Grégoire va les attacher intimement à son siége; il va unir par de nouveaux liens à ce siége qu'il veut élever si haut cette armée si nombreuse, si forte et partout disséminée; il va les soustraire à la juridiction des évêques. Il donne des immunités aux monastères; il veut qu'ils dépendent immédiatement de la chaire apostolique, et qu'ils ne dépendent que de ce centre patriarcal. Le clergé ne devra plus reconnaître l'autorité des princes; tous les royaumes seront soumis au sacerdoce suprême, et un synode perpétuel, établi à Rome sous les yeux et sous les ordres du pontife, règlera les affaires générales de l'Europe.

Quelle immense théocratie! et voyez comme il veut la fonder sur la déception des esprits!

Sur tous les points de l'Europe, les moines et les prêtres, dont il a flatté l'orgueil et enflammé l'en-

thousiasme, font retentir les maximes les plus favorables à son entreprise. On répète avec audace, dans toutes les chaires, « que le monde chrétien a » pour chef Jésus-Christ assis dans le ciel, à la droite » de Dieu le Père, et représenté sur la terre par le » successeur du premier des apôtres. Les lois poli- » tiques et civiles de toutes les nations, émanées de » la sagesse éternelle, doivent être sanctionnées et » interprétées par le vicaire de Jésus-Christ; et de- » puis le temps où le Sauveur du monde a fait de » saint Pierre le soutien et la pierre angulaire de » son église, cet apôtre et ceux qui tiennent sa place » possèdent seuls un pouvoir indépendant, aussi im- » muable que celui du Père tout-puissant, et de son » Fils, juge suprême de l'univers. » Quelle hardiesse! quelle incroyable confiance dans l'ignorance du siècle! quel délire de l'ambition, ou quel fanatisme convaincu lui-même de ce qu'il veut persuader aux autres! Si Hildebrand était né dans le septième siècle, au milieu des sables brûlants de l'Arabie, il aurait été Mahomet.

Grégoire cependant voit que les idées qu'il a voulu répandre agissent sur des imaginations d'autant plus faciles à émouvoir, qu'aucune instruction ne les garantit de l'erreur. Il imagine, pour s'attacher plus étroitement encore les membres du clergé, de renouveler avec sévérité les défenses ecclésiastiques relatives aux mariages des prêtres, suivant les uns, et à leur concubinage public et reconnu, suivant les autres. L'austérité convient à son fanatisme, ou à son caractère si hardi et si impérieux.

Mais d'ailleurs sa politique dicte ses ordres et ses menaces; il veut que les prêtres, séparés de la société civile, indifférents pour les intérêts de leurs concitoyens, isolés de leurs princes, étrangers à leurs propres familles, n'appartiennent et de cœur et d'esprit qu'au corps immense dont ils font partie, et dont il est le chef suprême. En vain plusieurs prélats, effrayés de la résolution du pape, lui représentent-ils combien il peut en résulter de divisions, de schismes, de déréglements, de profanations, de scandales; le pontife maintient avec ténacité des ordres qu'il regarde comme nécessaires aux projets qui remplissent son âme que rien ne peut ébranler. Il prescrit aux membres du clergé, dans un concile tenu à Rome, de se séparer sans délai de leurs femmes ou de leurs concubines publiques, sous peine d'être déposés; et il défend aux laïques d'assister aux messes ou aux autres offices célébrés par des prêtres rebelles à ses décrets.

Il désire de parvenir à disposer seul des grands bénéfices, à dépouiller les monarques du droit de les conférer, et à voir ainsi tous les ecclésiastiques, avides de les obtenir, se dévouer entièrement à ses volontés. Les rois, et particulièrement ceux de France et de Germanie, au lieu de conférer ces bénéfices aux plus dignes, les donnaient souvent à ceux pour lesquels on versait les sommes les plus fortes dans leur trésor. Ces abus, ces marchés honteux, ces simonies, servent merveilleusement les désirs du pontife. Il tonne, du haut de sa chaire apostolique, contre Philippe Ier et contre Henri IV;

il leur écrit des lettres pleines de reproches; il les menace de les retrancher de la communion des fidèles: et, pour essayer cette autorité souveraine sous laquelle il veut faire plier les monarques, il s'élève audacieusement au-dessus des usages, des lois, des droits les plus sacrés, et déclare au roi des Français et à celui des Germains qu'il déliera leurs sujets du serment de fidélité. Les évêques et les autres prélats de France avaient, au milieu des erreurs et des préjugés, conservé cependant avec soin les anciens principes des églises, relativement à la nature et aux bornes de l'autorité du pape. La voix de Grégoire parvient en vain jusques à leurs siéges; elle n'effraie ni n'ébranle les esprits. Mais les déportements de Henri IV et la tyrannie des ministres à qui il avait remis l'exercice de son autorité avaient répandu dans toute la Germanie le mécontentement, le mépris pour le prince, la haine pour les indignes dépositaires de son pouvoir, et le désir d'un nouveau règne. Grégoire, en homme habile, va profiter de cette disposition des esprits si favorable à ses vues. Henri, en s'humiliant devant la tiare, donnera un grand exemple à tous les monarques de la chrétienté, ou sa couronne sera brisée. Il donnait l'investiture des prélatures, en remettant au nouvel évêque ou au nouvel abbé l'anneau et la crosse. Grégoire confond avec adresse l'institution canonique qui autorise les pasteurs à remplir leurs fonctions spirituelles, et l'acte civil qui leur confère les droits temporels accordés aux bénéfices; il défend, dans le concile

de Rome, à tout prélat de recevoir l'investiture de la main d'un laïque. Il envoie son décret au roi de Germanie; et, parlant en maître, il lui enjoint de s'y conformer, sous peine, non seulement d'encourir l'excommunication, mais encore d'être déposé.

Quelque faible que soit Henri, il s'indigne, et veut résister au pape.

Grégoire envoie en Allemagne deux légats, qui doivent y convoquer un concile national et y publier les décrets du dernier concile de Rome. Les évêques de Germanie s'opposent à la tenue de ce concile; ils rappellent avec force que le pape peut seul et en personne convoquer en Allemagne des assemblées ecclésiastiques; ils réclament les anciens usages et les libertés de l'église germanique.

(1075) Cependant les Saxons étaient toujours armés contre Henri. L'empereur est obligé de conduire contre eux une armée nombreuse. Il est accompagné du vaillant Thierry, fils et successeur de Gérard, duc de la haute Lorraine; et de Godefroy-le-Bossu, duc de la basse Lorraine et de Bouillon. Il leur livre bataille dans la Thuringe, auprès de Langen Saltza. Les historiens ont remarqué que les Souabes, conduits par leur duc Rodolphe, avaient réclamé une ancienne prérogative militaire, et demandé en conséquence de commencer l'attaque. Les Saxons, entièrement défaits, sont obligés de se soumettre à toutes les conditions que le vainqueur veut leur imposer. Henri fait reconstruire les forts que les Saxons ont dé-

molis. On arrête les principaux chefs de l'insurrection; mais le roi renvoie leur jugement à la diète qu'il rassemble à Goslar pour rétablir la tranquillité de la Germanie, déclarant que les conseils des membres des états lui sont aussi nécessaires pendant la paix que leurs bras pendant la guerre.

Ses grands succès néanmoins ne l'aveuglent pas. Il se réconcilie avec Othon de Nordheim, l'ancien duc de Bavière; il lui donne même une grande marque de confiance, il le nomme son lieutenant dans cette Saxe qu'il vient de soumettre. Mais le souvenir de sa victoire relève son courage. Grégoire, qui commence à croire que rien ne doit lui résister, paraît ne pas voir combien la position de Henri est changée. Il lui envoie des légats; il les lui adresse à Goslar. Il veut qu'au milieu des princes et des autres membres des états, ils lui reprochent les simonies, les adultères, et les autres crimes dont les Saxons l'ont accusé en prenant les armes contre lui; qu'ils se plaignent avec amertume de sa persévérance à donner l'investiture aux prélats; et, pour déployer toute son audace et montrer à quelle hauteur il se croit élevé au-dessus de tous les trônes, il fait sommer l'empereur de se présenter, sous peine d'anathème, devant le concile qu'il va présider, et d'y rendre compte de sa conduite.

Henri, cette fois, se conduit en monarque; il repousse l'outrage par le dédain: il renvoie les légats; et, vengeur courageux des droits des souverains et des nations, il veut abattre sous le sceptre

des lois la superbe et coupable arrogance d'un pontife rebelle. Il convoque à Worms un synode national. Vingt-quatre évêques et un grand nombre de princes s'y réunissent. On y accuse Grégoire de grands crimes ; on le condamne, on le déclare déchu du pontificat, pour avoir osé se constituer juge de son souverain, et pour s'être rendu coupable de plusieurs autres forfaits. Henri convoque une assemblée nationale à Pavie. Les évêques et les états de Lombardie confirment le jugement de Goslar. L'empereur envoie aux Romains et au pape les décrets des deux assemblées ; et, ce qui est singulier, ordonne, *en qualité de patrice*, à Grégoire, de descendre d'un siége qu'il profane.

Si Henri avait été aimé des Germains, si ses ministres n'avaient pas fait détester son règne par d'odieuses vexations, si le mécontentement n'avait pas été dans toutes les âmes, le jugement des diètes aurait été exécuté, la dignité du trône aurait été vengée, Grégoire serait tombé avec honte du haut de sa chaire, ses projets de monarchie universelle se seraient dissipés avec sa puissance, ses successeurs, plus évangéliques, auraient renoncé à une ambition coupable : et combien d'évènements funestes auraient été épargnés à l'Europe !

Mais Grégoire connaît les sentiments des Germains et des Lombards ; il tient dans sa main les fils secrets de coupables intrigues de plusieurs grands vassaux d'Allemagne ; il sait que le beau-frère même de l'empereur, le duc Rodolphe de Souabe, trahit de nouveau son souverain, trame

des complots, fomente des troubles. Les évêques d'Allemagne, plus éclairés, plus politiques et plus fidèles, sont décidés à défendre le roi ; mais les moines ont séduit la multitude, et Grégoire est sûr qu'elle embrassera ses intérêts avec toute l'ardeur d'une superstition aveugle. Il a jugé son siècle. Il redouble de hauteur ; il va lancer ces foudres que l'ignorance et la barbarie rendent si redoutables ; il va user de cette toute-puissance qu'il a fait proclamer avec tant de force. Il excommunie Henri ; il le déclare rebelle à saint Pierre ; il le dépose ; il lui ôte le gouvernement de l'Allemagne et de l'Italie. Il délie les peuples du serment de fidélité qu'ils lui ont prêté ; il leur défend de lui obéir, sous peine de partager l'anathème dont il vient de le frapper. Il écrit aux états de la Germanie ; il les invite à procéder à l'élection d'un nouveau roi, qui partage ses vues pour l'avantage commun de la religion et de l'empire. Il promet de confirmer leur choix par son autorité apostolique, lorsqu'il aura reçu les informations nécessaires sur la personne et les mœurs du prince qu'ils auront élu.

Les grands vassaux de Germanie ne reconnaissent plus ni leur devoir ni leurs intérêts. La voix tonnante de Grégoire les trouble ; leur ambition leur cache l'avenir ; ils se soulèvent et prennent les armes. On voit parmi eux, et Rodolphe, duc de Souabe, et Guelf ou Welf, duc de Bavière, et ce duc Othon avec qui Henri s'était réconcilié, et qui entraîne les Saxons dans sa révolte. Ils se rassemblent en tumulte à Tribur. Henri, abandonné

de tous, s'abandonne lui-même; il se livre à tout ce qu'on peut exiger de lui. L'assemblée de Tribur n'est plus qu'une fanatique réunion de serfs du pontife de Rome. Elle se déshonore, elle dégrade les peuples de la Germanie, elle avilit la royauté; elle ne rougit pas de commander à son roi l'abaissement, la honte, et le parjure aux devoirs sacrés de monarque. Elle exige que Henri promette de convoquer une diète générale à Augsbourg; que le pape soit invité à y assister; que le pontife de Rome décide, dans cette diète, si Henri conservera ou perdra la couronne; que le roi se fasse relever de son excommunication dans l'année; qu'il congédie tous les excommuniés, et qu'en attendant la réunion de la diète il se renferme dans la ville de Spire, et ne se mêle pas du gouvernement de ses états.

(1076) Nous voyons cependant Henri, à la mort de Godefroy-le-Bossu, duc de la basse Lorraine, et qui n'avait pas laissé de postérité, donner le duché de la basse Lorraine à son fils Conrad, et le marquisat d'Anvers à Godefroy, duc de Bouillon, neveu par sa mère de Godefroy-le-Bossu. Nous le voyons aussi accorder les margraviats de Lusace et de Moravie au duc de Bohème, qui lui avait toujours été fidèle. Mais, abattu, découragé, consterné, effrayé du voyage du pape en Allemagne, il prend le parti de passer lui-même les Alpes, de se soumettre au sort qui l'accable, de s'humilier devant le trône pontifical de son sujet rebelle, et de demander au pied de ce trône cette absolution

que l'esprit du siècle lui a rendue si nécessaire. On ne peut le voir réduit à tant d'abaissement, sans oublier toutes ses fautes, sans plaindre sa destinée, sans plaindre encore davantage le siècle qui l'y réduit, sans s'irriter contre un pontife coupable, contre un indigne successeur des humbles compagnons de Jésus. On a peine à retenir les mouvements d'une secrète indignation, en écoutant à ce sujet les récits de l'histoire. Henri veut arriver en Italie par les gorges du Mont-Cenis; sa femme et son fils, âgé de trois ans, l'accompagnent (1077). Humbert, dit le Renforcé, comte de Maurienne, oublie qu'il doit au roi la Tarentaise, et ne lui ouvre ces gorges, par lesquelles veut passer le malheureux Henri, qu'en se faisant céder par ce monarque le territoire de cinq évêchés voisins de ses états.

Grégoire apprend l'arrivée de Henri en Italie; il ne veut pas le laisser venir jusques à Rome; il va au-devant de lui.

Dès l'année précédente, Béatrix, la veuve de Godefroy-le-Barbu, duchesse de Toscane, et comtesse de Mantoue, de Modène, de Reggio et de Ferrare, avait cessé de vivre. Elle n'avait laissé qu'une fille, née de son premier mariage. Cette princesse, nommée Mathilde, lui avait succédé. Elle n'avait que trente ans; elle était belle; elle avait perdu son mari Godefroy-le-Bossu, duc de la basse Lorraine; on l'appelait la grande-comtesse : elle était parente, par sa mère, de l'empereur Henri, et cependant elle s'était dévouée au pape. Le désir

d'être indépendante dans ses états l'avait portée à soutenir le parti du pontife; mais on a écrit qu'un sentiment d'une nature bien différente l'avait attachée aux intérêts de Grégoire. On ne sait quel caprice lui aurait inspiré ce sentiment que l'histoire lui a reproché, et auquel l'église romaine aurait été redevable d'une si grande puissance temporelle. Grégoire n'était plus jeune; mais elle était spirituelle, et il était homme de génie; elle était fière, et elle aurait subjugué celui qui gouvernait la chrétienté, et aux pieds duquel les monarques venaient s'humilier. D'un autre côté, quel objet de cette affection particulière d'une jeune princesse, qu'un vieux prêtre dur, impérieux, austère et fanatique!

Quoi qu'il en soit, ce fut auprès de Reggio, à Canossa, château très fortifié dont Mathilde était souveraine, que le pape voulut recevoir le roi des Romains et de Germanie. Henri se présente à la porte de cette forteresse, sans gardes, sans escorte, sans suite. Le successeur des Césars, de ceux qui ont commandé au monde, va paraître seul et repentant aux yeux d'un évêque, son sujet et rebelle! Il franchit la première enceinte; on l'arrête, on le dépouille de ses habits, on le revêt du cilice des pénitents. Il reste dans la cour du château; ses pieds sont nus, quoique l'hiver règne et que Canossa soit sur le revers septentrional des Apennins. On le fait jeûner pendant trois jours; on le conduit enfin à l'audience du pape. Il se prosterne aux pieds du pontife, il les baise, il im-

plore son pardon. L'orgueilleux Grégoire se croit le maître de la terre; il absout Henri, mais à quelles conditions! Henri est obligé de jurer qu'il laissera le pape juge des plaintes que les états d'Allemagne ont portées contre lui; qu'il se soumettra à tous les arrêts de Grégoire; que si le pape lui conserve la couronne, il ne gouvernera que conformément aux intentions du souverain pontife; qu'il s'abstiendra, en attendant la décision du pape, de tout acte de royauté; qu'il considèrera les princes d'Allemagne comme dégagés de tout devoir de vassalité, et qu'il se regardera comme déchu de tous ses droits au trône, s'il viole ses serments.

Mais de nouvelles humiliations attendent Henri, et vont le punir de sa faiblesse. Les princes d'Italie, qui n'aiment pas le pape et qui craignent son caractère usurpateur, reprochent à Henri d'avoir trahi tous ses devoirs et d'avoir profané la majesté royale; ils le repoussent de leurs villes. Il manque d'asile et souvent de nourriture, dans cette Lombardie dont il est roi; il erre comme un proscrit; et pendant qu'on lui annonce que les grands vassaux d'Italie veulent le détrôner, élire à sa place son fils Conrad, et, sous le nom de ce jeune prince, déposer Grégoire VII, il apprend que les ducs de Saxe, de Bavière, de Souabe et de Carinthie, excités par les légats du pape, sont réunis à Forcheim, pour le déclarer déchu de la couronne.

Ces ducs déposent en effet Henri IV, et engagent les archevèques, les évèques, les comtes et les autres vassaux à élire à sa place son beau-frère Rodolphe.

duc de Souabe. Leur choix est adopté. On couronne Rodolphe à Mayence, et pendant son sacre il renonce au droit de conférer les évêchés et sanctionne un acte des états, contraire à l'hérédité du trône d'Allemagne.

Le pape approuve l'élection du duc de Souabe, et lui envoie une couronne d'or, sur laquelle on lit que *Pierre l'a donnée à Rodolphe.*

Le malheur extrême donne de la force à Henri. Il se raidit contre les coups qui l'assaillent de toutes parts; il rétracte toutes les promesses qu'il a faites à Canossa; et cet acte de courage lui rend l'estime et l'affection des peuples d'Italie. Il parvient à réunir quelques troupes; il retourne en Allemagne, livre bataille à son rival, défait les rebelles, et donne à son gendre Frédéric de Buren, seigneur de Hohenstauffen, le duché de Souabe, devenu vacant par la félonie de Rodolphe.

La victoire inattendue de Henri et ses succès en Allemagne alarment cependant le pontife; les dispositions des Italiens, irrités de ses violences, ajoutent à son inquiétude. Il songe aux Normands; il veut les opposer et aux Allemands et aux grands vassaux d'Italie qu'il redoute. Il avait, en 1074, excommunié Robert Guiscard, qui avait refusé de lui rendre hommage; il avait, en 1077, donné asile et le gouvernement de la campagne de Rome à Gisulfe, prince de Salerne, et chassé de ses états par Guiscard, aidé de son frère Richard, prince de Capoue. Une nouvelle excommunication avait été lancée par Grégoire contre les Normands, qui

[redacted]

avaient fait ou méditaient de nouvelles conquêtes sur les terres de l'église de Rome. Mais le pape a besoin maintenant de leur alliance; il envoie à Robert des agents secrets. Robert lui écrit une lettre pleine de respect; il le prie de venir dans la Pouille, où il désire de lui donner des marques de sa soumission. Grégoire va recevoir l'hommage de tous les domaines de Guiscard, lui en donne l'investiture en lui remettant un étendard; et, suivant un écrivain contemporain, lui promet le royaume d'Italie, pour prix de son alliance et des secours qu'il en attend. Rassuré par les hommages de Robert, ne craignant plus les ressentiments des peuples d'Italie, il reprend toute sa fierté, se redresse sur cette chaire dont on veut le précipiter; et du ton d'un arbitre suprême, ou plutôt du souverain dispensateur des sceptres de la terre, il ordonne aux deux césars de poser les armes et d'attendre la décision des états et des légats qu'il envoie dans la Germanie.

Henri ne répond à l'ordre du pape qu'en attaquant son rival. La bataille a lieu auprès de Langen Saltza; elle n'est pas décisive; mais, dans un autre combat, le duc de Bohême enlève la lance de Rodolphe, qu'on appelle la lance sacrée, et obtient, pour récompense de sa valeur, le droit de faire porter devant lui, dans les cérémonies, ce monument de son courage et de sa fidélité. Le parti de Rodolphe chancelle. Grégoire veut le raffermir; il tient un synode à Rome, excommunie de nouveau Henri, le dépose une seconde fois, confirme plus solennellement que jamais l'élection du

duc de Souabe, et interdit avec une rigueur nouvelle aux princes séculiers le droit de donner l'investiture aux évêques.

Henri, de son côté, non seulement fait prononcer deux fois la déposition de Grégoire, la première fois dans une diète de Mayence, et la seconde, dans une assemblée des états réunis à Brixen, dans le Tyrol, mais encore il nomme à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qui prend le nom de Clément III.

Voilà donc deux pontifes et deux empereurs ou rois des Romains, d'Italie et de Germanie. Mais, même au milieu des préjugés fanatiques et des erreurs superstitieuses de la fin du onzième siècle, toutes ces dépositions, toutes ces nominations n'auraient paru que des comédies ridicules, et la puissance usurpée des papes ne se serait élevée si haut que pour se dissiper avec rapidité comme un feu fantastique, si la force des armes n'avait pas appuyé les résolutions ennemies. Henri livre une seconde bataille à Rodolphe, auprès de Géra dans la Thuringe: l'armée du duc de Souabe est taillée en pièces. Rodolphe a la main droite coupée au milieu du combat, et bientôt après il est blessé à mort par un guerrier qui devait acquérir une si grande renommée, par Godefroy de Bouillon, marquis d'Anvers, et qui gouvernait la basse Lorraine en qualité de lieutenant général du jeune fils de Henri, de ce Conrad à qui nous avons vu que l'empereur avait conféré ce duché, et qui n'avait encore que cinq ou six ans.



La mort de Rodolphe ne dissipe pas l'insurrection des Souabes; ils reconnaissent pour leur chef le gendre de Rodolphe, Berthold de Zœhringen, et veulent continuer la guerre.

La victoire de Géra n'est cependant pas la seule faveur que la fortune accorde à Henri; une seconde armée de ce prince s'est formée en Italie, et porte le nom du jeune prince royal Conrad, qu'on montre à la tête de ces guerriers fidèles à leur prince et aux droits des peuples. La comtesse Mathilde, cette princesse si dévouée et si docile au pontife, avait rassemblé ses troupes pour les opposer à celles du roi. La guerre civile ensanglante l'Italie. Les Toscans et les Lombards se rencontrent auprès de Mantoue : les impériaux défont l'armée de Mathilde, ou plutôt du pontife, le jour même de la victoire de Géra.

Ces deux grands échecs ne peuvent abattre le courage de Grégoire; sa force d'âme s'agrandit avec les obstacles, et sa constance avec les revers. On lui propose un arrangement avec le roi; il le rejette; il se montre d'autant plus inflexible, que ses alliés ont été dispersés ou vaincus. Henri fait tenir à Kauffungen des conférences destinées à tenter la pacification de l'Allemagne et de l'Italie. Un archevêque de Saltzbourg, nommé Gebhard, fougueux partisan du pape, fait rompre ces conférences, et Grégoire s'empresse de récompenser son zèle pour les intérêts de l'église romaine, en lui conférant, ainsi qu'à ses successeurs, le titre de légat né du saint-siége.

La comtesse Mathilde veut montrer d'autant plus son dévouement et sa fidélité, que le pape est moins favorisé par les évènements de la guerre. Elle fait don à Grégoire de tous ses états; elle lui transmet, non seulement ses domaines patrimoniaux et ses riches terres allodiales ou *francs-alleux*, mais encore tous les fiefs qu'elle possédait sous la suzeraineté de l'empire ou de la couronne d'Italie.

(1080) Le pontife cependant apprend que les vassaux de la Germanie, qui ne reconnaissent pas Henri, veulent donner un successeur à Rodolphe. Il se hâte d'encourager leur résolution; il les anime; il envoie à ses légats la formule du serment que devra prêter le monarque élu; et combien cette formule seule montrerait l'esprit du siècle, l'état de la civilisation, l'ignorance des peuples, l'asservissement des sujets, l'ambition sans bornes de Grégoire et son grand caractère, digne d'une meilleure cause!

Le successeur de Rodolphe devait promettre fidélité et *obéissance absolue* au siége apostolique, se reconnaître *vassal* du prince des apôtres, et confirmer, non seulement les dons de Pepin et de Charlemagne, mais encore la prétendue donation de l'empereur Constantin Ier. Les grands vassaux d'Allemagne ne frémirent pas d'indignation à la lecture de cette absurde et insolente formule! Mais qu'étaient alors les Germains? ou des vassaux égarés par l'ambition, ou des serfs de ces vassaux, ou des habitants de petites villes sans influence, ou

des hommes d'armes liés par l'habitude, la crainte et la sainteté du serment militaire, sous la bannière d'un despote plus ou moins puissant; et tous abaissaient leur courage devant les fantômes produits par une honteuse superstition.

(1081) Henri veut profiter des succès de l'armée qui porte le nom de son fils; il passe en Italie, s'empare de la plus grande partie des états de la comtesse Mathilde, forme le siége de Rome, est deux fois obligé de le lever, mais à la fin s'empare de cette capitale.

Grégoire, réfugié dans le château Saint-Ange, refuse l'accommodement que Henri lui fait proposer. Le roi fait élever l'archevêque de Ravenne sur le trône apostolique : le nouveau pontife le couronne empereur; et, ce qui est remarquable, les Romains eux-mêmes, fatigués de Grégoire, demandent d'être chargés de l'attaque du château.

Comme le sort a changé depuis Canossa! La victoire a prononcé pour les droits de Henri. Grégoire est près de tomber entre ses mains; il ne fléchira pas cependant devant le vainqueur, sa fermeté ne l'abandonnera pas, la grandeur du danger n'ébranlera pas sa constance. Il appelle à son secours ce Robert Guiscard, avec lequel il s'est réconcilié.

Dès 1081, Robert avait étendu des projets de conquête que le succès avait couronnés. Il avait porté ses vues au-delà de la Sicile et de l'Italie, dont Grégoire lui avait promis le sceptre. On aurait dit qu'il avait résolu de s'emparer de Constan-

tinople et de s'asseoir sur le trône des empereurs d'Orient.

Après avoir traversé l'Adriatique avec son fils Boëmond, il s'était emparé non seulement de Corfou, mais encore de Butronte et de la Vallone, et il avait assiégé Durazzo. L'empereur des Grecs, Alexis Comnène, étant venu au secours de la place avec une armée redoutable, Robert, quoique inférieur en nombre, l'avait battu, avait continué le siége, avait pris la ville par escalade en 1082, et y avait fait prisonniers le fils de Dominique Silvio, doge de Venise, et plusieurs autres Vénitiens auxiliaires des Grecs.

Il avait laissé dans l'Albanie son fils Boëmond à la tête d'une armée, et était revenu dans la Pouille, lorsqu'il reçut les lettres de Grégoire, qui le conjurait de venir le délivrer (1084). Robert n'hésite pas; il fait prévenir Henri IV de sa marche; et tel était l'effet de la réputation militaire du Français vainqueur des Grecs et de l'empire d'Orient, que l'empereur des Romains n'ose lutter contre lui, ni même l'attendre. Henri sort de Rome trois jours avant que les Normands n'y arrivent. Robert saccage Rome, pour la punir de s'être déclarée contre Grégoire, conduit ce pontife au palais de Latran, exerce l'autorité souveraine, fait subir plusieurs peines, et même l'esclavage, aux principaux de ceux qui ont pris le parti de l'empereur, et, soit pour ne pas laisser Grégoire exposé au ressentiment des Romains qu'il vient de traiter si cruellement, soit pour favoriser quelqu'une de

ses vues secrètes, il emmène le pape avec lui, d'abord au Mont-Cassin et ensuite à Salerne.

Quelle nouvelle et singulière combinaison des résultats des évènements! Ce pape qui avait, pour ainsi dire, posé un pied superbe sur la tête humiliée d'un empereur prosterné devant lui, et qui s'était proclamé le dispensateur des couronnes, et le juge suprême des peuples et des rois, est maintenant renfermé dans une petite ville dont il n'ose franchir les murs, protégé par un duc de la Pouille qui s'est reconnu son vassal, et en quelque sorte prisonnier de Robert Guiscard, qu'il a si souvent excommunié.

D'un autre côté, Henri, qui a dispersé les troupes rebelles de son rival couronné, qui est entré victorieux dans Rome, qui a mis la tiare sur la tête d'un pontife de son choix, est obligé de quitter sa capitale, de fuir devant celui qu'il voulait ne regarder que comme un chef d'aventuriers, et apprend qu'une grande partie de la Germanie, prête à se soustraire de nouveau à sa puissance, ne cède, en quelque sorte, qu'à l'influence des légats et des autres partisans d'un pape qui lui-même n'existe que par la protection d'un feudataire de l'empire.

Et les peuples ignorants et asservis, jouets des caprices de la fortune et des passions des princes, voient partout le fer et la flamme menacer leurs tristes asiles.

Les princes de Saxe, Guelfe, duc de Bavière, et quelques états de la Souabe, se rassemblent à

Bamberg, et élisent roi de Germanie, à la place de Rodolphe, tué par Godefroy de Bouillon, Hermann de Salm, comte de Luxembourg. Cet Hermann bat les troupes de Henri dans le duché de Neubourg, et se fait couronner à Goslar.

Les rebelles tiennent une nouvelle assemblée à Quedlinbourg. Le cardinal d'Ostie, légat de Grégoire, préside cette assemblée. Fidèle à l'esprit et à la volonté du pontife réfugié dans Salerne, il fait recevoir par l'assemblée une bulle qui proclame l'infaillibilité et l'indépendance absolue du pontife de Rome.

Presque en même temps, l'archevêque de Mayence, qui n'a pas trahi le serment qu'il a prêté à Henri, convoque un synode, ou concile, qui confirme la déposition de Grégoire et l'élection de Clément III, prononce l'anathème contre Hermann de Salm et ses complices, et déclare déchus de l'épiscopat les prélats qui refuseraient de reconnaître les décisions du synode.

(1085) Mais la mort, d'un trait plus sûr que les foudres spirituelles de Mayence, va briser la tiare de Grégoire. Il meurt dans son exil de Salerne, au mois de mai 1085. Ses derniers regards voient ses partisans près de succomber, et l'Europe, qu'il a si vivement et si profondément agitée, bien éloignée de retrouver le calme. Si à cet instant suprême, où toutes les passions s'éteignent et toutes les illusions se détruisent, Grégoire a rappelé les maximes du divin auteur de la religion qu'il professe, quels troubles secrets ont dû venger les victimes de son ambition!

Robert Guiscard était loin de Grégoire lorsque ce pontife mourut; son fils Boëmond était venu d'Albanie lui demander des hommes pour renforcer l'armée qu'il commandait, et de l'argent pour la payer et l'empêcher de se laisser séduire par les offres secrètes de l'empereur de Constantinople. Robert s'était embarqué pour l'Albanie avec sa seconde femme, la fille du prince de Salerne, et le prince Roger, qu'il avait eu de cette princesse. Il avait rencontré les flottes réunies des Grecs et des Vénitiens, les avait vaincues, avait fait un grand nombre de prisonniers, et obligé l'armée grecque et vénitienne à lever le siége de Corfou.

Il venait de passer dans l'île de Céphalonie, pour en faire la conquête, lorsqu'il apprit la mort du pape réfugié dans Salerne. Il le suivit de près, et mourut dans l'île dont il avait voulu s'emparer, au mois de juillet 1085. Et que l'on voie un nouvel exemple des dangers qui ne cessent de menacer un état qui n'a pas de lois fondamentales. La veuve de Robert se hâta de repasser en Italie, pour disposer les peuples de la Pouille et de la Calabre en faveur de son fils Roger, à l'exclusion de Boëmond, le fils aîné de Robert. L'armée du duc fut saisie d'une terreur panique: croyant tout perdu par la mort de son chef, elle abandonna ses bagages, jeta ses armes, courut vers les vaisseaux, s'embarqua dans un si grand désordre pour Otrante, que plusieurs vaisseaux furent submergés; et les Grecs reprirent bientôt les pays que Robert leur avait enlevés.

La duchesse parvint à faire reconnaître son fils Roger duc de la Pouille et de la Calabre. Boëmond prit les armes pour défendre son droit d'aînesse; mais après des succès divers, les deux frères s'arrangèrent par les soins de leur oncle paternel, le duc de Sicile, et Roger céda à Boëmond presque toute la péninsule qui porte le nom de terre d'Otrante, et particulièrement les villes d'Otrante, de Tarente, d'Oria et de Gallipoli.

Près d'un an cependant s'était écoulé depuis la mort du pape Grégoire, et les ennemis de Henri n'avaient pas osé élire un pontife pour le remplacer. Vers la fin de mai 1086, Roger, le nouveau duc de la Pouille, affectant en quelque sorte, comme son père, la souveraineté de Rome, s'approcha de cette capitale avec des troupes, et fit choisir pour pape l'abbé du monastère du Mont-Cassin, situé dans ses états. Cet abbé prit le nom de Victor III.

Mais la mort du fier Grégoire et celle du conquérant Robert avaient intimidé les Germains insurgés contre Henri IV. La Saxe se soumit à l'empereur. Les Bavarois rebelles ayant néanmoins obligé Henri à s'avancer vers leurs montagnes, Ecbert, margrave de Thuringe, reprit les armes contre son roi.

L'empereur voulant récompenser la fidélité inébranlable du duc de Bohême, fit revivre en sa faveur, dans une diète tenue à Mayence, l'ancien royaume des Moraves, le fit couronner à Prague par l'archevêque de Trèves; et les princes saxons, ou thuringiens, pairs d'Ecbert, prononcèrent contre ce margrave la sentence du ban ainsi que la confisca-

tion de tous ses fiefs et de tous ses francs-alleux.

Hermann de Luxembourg assiégea cependant Wurtzbourg. Henri vint au secours de cette ville: trahi par les contingents de Trèves et de Cologne, il perdit une bataille. Hermann prit Wurtzbourg; mais les troupes de l'empereur ne tardèrent pas à le reprendre; et quoique Conrad, le jeune fils de Henri, n'eût encore que treize ans, son père désirant de lui assurer la succession à l'empire et au royaume de Germanie, le fit couronner à Aix-la-Chapelle, par l'archevêque de Cologne.

Le pape Victor III n'occupa pas long-temps le siége de Rome. Othon, ou Odon, fils d'un seigneur champenois, ancien chanoine de Reims, ancien moine de Cluny, et évêque d'Ostie, avait été recommandé avec Victor III par Grégoire VII pour la chaire pontificale. Il fut élu à Terracine, après la mort de Victor, au mois de mars 1088.

Il s'empressa de confirmer tous les décrets rendus par son prédécesseur et par Grégoire; et pour s'attacher davantage les Normands, il créa, par une bulle particulière, le duc de la Pouille, Roger, et ses successeurs, légats nés du saint-siége dans toute l'étendue de leurs états. Il leur céda une partie de sa puissance, pour être plus sûr de partager la leur. Mais il était destiné à jouer un bien plus grand rôle que Grégoire, et à imprimer à l'Europe un de ces mouvements extraordinaires et violents qui agitent les nations, leur donnent un nouvel esprit, et les conduisent, au travers des calamités et des fléaux, vers l'origine d'un ordre de

choses bien plus prospère que celui qui s'éteint dans le malheur.

Malgré tout ce qu'annonce de fierté le nouveau pape, Hermann de Salm, abandonné des Saxons, désespère de sa cause, dépose son vain diadème, et, avec l'agrément de Henri, se retire dans ses terres héréditaires. Ce Burckard, évêque d'Halberstadt, qui avait suscité tant de troubles dans la Saxe, est tué à Goslar. Le margrave Ecbert ranime l'insurrection, et, secondé par la trahison de l'archevêque de Magdebourg, défait l'armée de Henri auprès de Gleichen; mais il périt peu après; et comme il est le dernier descendant mâle de l'empereur Henri-l'Oiseleur, Henri IV donne ses vastes domaines à Gertrude, sœur du margrave, et épouse de Henri-le-Gros, comte de Nordheim.

La Germanie est près d'être pacifiée. Mathilde veut exciter de nouveau le feu de l'insurrection, et, d'après le conseil d'Urbain II, dont Guelfe, duc de Bavière, ne soutenait plus le parti que faiblement, elle donne sa main au fils aîné de ce prince.

Les Saxons, lassés cependant de la guerre qu'ils ont allumée eux-mêmes, se soumettent à l'empereur et recouvrent tous leurs droits. Les Souabes seuls persistent dans leur insurrection; ils jurent, dans une diète provinciale qu'ils tiennent à Ulm, de n'obéir pour le temporel qu'au duc Berthold de Zœhringen, et pour le spirituel qu'à Gebhard, frère du duc Berthold, et évêque de Constance. Le duc, les comtes, les vassaux, les nobles, et tous

les hommes libres, jurent d'ailleurs d'observer pendant deux ans une paix publique, et de renoncer à tous les défis particuliers.

Pendant que Frédéric de Hohenstauffen, gendre de Henri IV, et auquel l'empereur avait conféré le duché de Souabe, rend vains tous les efforts du duc Berthold, et force les Souabes à reconnaître Henri, l'empereur confie les rênes du gouvernement de la Germanie à Henri-du-Lac, comte palatin du Rhin, passe en Italie, défait, dans le Padouan, les troupes de la comtesse Mathilde, s'empare de tous les domaines de cette princesse, situés sur la rive gauche du Pô, et rétablit Clément III sur le siége de Rome. Le duc Guelfe tâche de faire naître un accommodement entre l'empereur et Urbain II; mais les évêques qui avaient accompagné Henri, et qui ne veulent pas abandonner Clément III, font rompre les conférences qu'on avait commencées pour la paix.

Pendant les cinquante ans de trouble, de désordre, de confusion et de guerre que la Germanie vient d'éprouver sous les empereurs Henri III et Henri IV de Franconie, les pays voisins de l'Allemagne, indépendants de ce royaume, ou liés avec ce grand état par des alliances ou par les règles de la féodalité, non seulement avaient ressenti, ainsi que nous l'avons vu, des effets plus ou moins grands de cette commotion profonde du corps immense qui les touchait, mais encore ils avaient été agités par des mouvements violents, indépendants de ceux de la Germanie. Et quelles institu-

tions aurait-on pu trouver en effet dans ce siècle d'ignorance, assez justes, assez fortes, assez stables pour garantir les droits des peuples, et par conséquent maintenir la paix et la tranquillité ?

Brétislas Ier, dit le Guerrier et l'Achille, gouvernait encore le duché de Bohême en 1049. Il fit une nouvelle irruption en Pologne, prit Cracovie, Gnesne, Posnanie, s'en retourna chargé de richesses, et se préparait à une expédition contre les Hongrois lorsqu'il cessa de vivre.

Spritignée II, son fils aîné, lui succéda. Mécontent de la manière dont les Allemands se conduisaient en Bohême, il les chassa de ses états, et n'excepta pas même sa mère qui était née en Allemagne. Il tourmenta ses frères, dont les apanages étaient en Moravie : heureusement pour la Bohême il mourut jeune. Une chose bien futile en elle-même peint l'importance que les Bohêmes attachaient à tout ce qui venait des évêques de Rome. Spritignée s'engagea à payer un cens annuel de cent livres d'argent à l'église romaine, pour obtenir du pape Nicolas II la permission de porter une mitre comme les évêques.

Vratislas II, l'aîné des frères de Spritignée, lui succéda en 1061. Aveuglé par un barbare fanatisme, il fit sortir de la Bohême les deux tiers des juifs qui l'habitaient, soumit les autres à des lois sévères, établit une sorte d'inquisition pour poursuivre par le fer et par le feu de prétendus devins et magiciens (1068) ; et le pape Alexandre II, dont nous avons dit qu'Hildebrand était le ministre

tout-puissant, récompensa cette fureur sacrilége par la permission de porter la mitre comme son prédécesseur.

Vratislas II fut cependant fidèle à l'empereur Henri IV contre les pontifes de Rome : il en reçut la Lusace en 1075, et le titre de roi en 1086.

Son fils Brétislas, envoyé en Moravie contre les neveux du roi, se déclara contre son père; il se repentit bientôt néanmoins, et obtint son pardon. Mais, peu de temps après, il abandonna la Bohême, se retira en Hongrie, où sa mère était née du roi André; et Vratislas indigné déclara son frère Conrad son successeur.

Cette Hongrie où était allé s'établir le fils du roi Vratislas avait été, comme la Bohême, le théâtre d'un grand nombre d'évènements.

Vers 1042, Aba ou Owon, mari de Sama, sœur du roi saint Étienne, avait été élevé sur le trône à la place de Pierre Ier, que les Hongrois avaient déposé. Son gouvernement fut aussi tyrannique que celui de Pierre. Les partisans de ce dernier, aidés par les forces de l'empereur Henri III, lui rendirent la couronne; mais ce prince, aveuglé par son succès et encore plus par ses passions, ne pensa qu'à se venger de ceux qui avaient contribué à sa déposition. Une conjuration se forma avec rapidité. Trois frères, fils d'un cousin de saint Étienne, arrivèrent de Pologne; réunis aux mécontents, ils attaquèrent Pierre renfermé dans un village : il s'y défendit pendant trois jours avec le courage du désespoir; mais, pris et jeté dans une



prison, il y mourut bientôt. On massacra un évêque et plusieurs prêtres, auxquels on avait reproché à Pierre d'avoir laissé prendre un trop grand ascendant; et on élut pour roi André, l'aîné des trois frères.

Les évêques et les prêtres avaient inspiré une si grande haine aux Hongrois, qu'ils voulurent renoncer au christianisme, et rétablir le culte des dieux que leurs aïeux adoraient dans leurs bois, et sur les bords de leurs lacs et de leurs rivières. André leur avait promis, en montant sur le trône, de seconder leurs désirs. Quatre évêques voulurent le détourner de tenir sa promesse; ils partirent pour Albe-Royale : des guerriers, commandés par le duc Vatha, en massacrèrent trois, et l'arrivée du roi, à la tête d'autres soldats, put seule sauver le quatrième.

André avait aussi promis à son frère Béla, à qui il avait cédé un tiers de la Hongrie avec le titre de duc, de lui laisser son sceptre; il fit néanmoins couronner son fils Salomon, âgé de cinq ans. Béla lui déclara la guerre. André, ayant reçu des secours de l'empereur et du duc de Bohême, crut pouvoir livrer bataille à son frère; mais les Hongrois, qui détestaient son attachement pour les ministres du culte chrétien, l'abandonnèrent au milieu du combat. Il fut pris, parvint à se sauver, s'enfuit dans une forêt où il mourut bientôt; et Béla se fit couronner à sa place.

(1061) Le nouveau roi, après avoir fait des règlements pour la sûreté publique, pris des mesures

pour prévenir la disette et la famine, ces fléaux des temps de guerre et de barbarie, rappelé et rétabli dans leurs biens les partisans de son neveu Salomon, convoqua dans la ville d'Albe une assemblée, à laquelle il appela deux députés de chaque village. Nous allons voir la violence répondre à la férocité. L'assemblée, suivant plusieurs historiens, réclama un ordre digne des plus cruels cannibales; elle demanda qu'on lapidât les évêques, qu'on exterminât les prêtres, qu'on étranglât les clercs, qu'on pendît ceux qui percevaient les dîmes, qu'on détruisît les églises, qu'on brisât les cloches, que l'on revînt au culte des anciens Hongrois. Le roi, ayant rassemblé à la hâte des troupes, fit subir divers supplices aux principaux auteurs de ces demandes sanguinaires. Que l'on était encore loin du temps où les braves et généreux Hongrois devaient inspirer une si grande admiration! Deux ans après, Béla fut écrasé sous la chute d'un plancher.

(1063) On avait emmené Salomon à la cour de l'empereur; il avait dix ou onze ans lorsque son oncle mourut. Henri IV le ramena en Hongrie, le fit couronner une seconde fois dans Albe-Royale, et exigea que le jeune prince lui rendît hommage de sa couronne, comme d'un fief de l'empire.

A peine l'empereur fut-il reparti, que Geisa, fils aîné de Béla, réclama, les armes à la main, le trône de son père. La guerre durait depuis un an, lorsque les évêques, qui voulaient dissiper la haine des Hongrois et obtenir leur reconnaissance, réus-

sirent à faire la paix entre les deux princes (1064). Geisa se contenta du titre de duc, reconnut son cousin pour son roi, et lui mit lui-même la couronne sur la tête, au milieu d'une grande assemblée, réunie dans la ville de Pestz ou de Cinq-Églises. Ce prince et son frère Ladislas furent fidèles à Salomon, et leur valeur, à la tête des guerriers, ne fut pas peu utile à la Hongrie et à son monarque. Les Bohêmes ou Bohémiens firent des irruptions dans la Hongrie; Geisa et Ladislas les repoussèrent. Ils vainquirent ensuite les Valaques qui s'étaient jetés dans la Hongrie méridionale. Et de quel secours ne furent-ils pas à Salomon, lorsque les Bulgares, soumis à cette époque à l'empire de Constantinople, et commandés par des officiers grecs, remontèrent la Save sur une flotte qu'ils avaient construite à Belgrade? Salomon leur opposa des escadres qui, sous les ordres de Geisa et de Ladislas, triomphèrent des Bulgares, malgré leurs feux grégeois; et, après la victoire, il assiégea Belgrade.

Les assiégés se défendirent avec acharnement; mais de jeunes Hongrois, prisonniers dans la place, ayant imaginé de mettre le feu à leur quartier, l'incendie se répandit dans la ville, et la garnison consternée n'en défendit plus les murs avec succès. Les Bulgares fugitifs furent poursuivis. On leur prit un riche butin, dont le partage fit naître une division funeste entre le roi et Geisa.

Les deux princes eurent recours aux armes. Salomon vaincu, et désespérant de réparer sa perte,

s'enfuit à Presbourg, à l'extrémité de la Hongrie, du côté de l'Autriche, et abandonna presque tout son royaume à Geisa (1075). Sa femme Sophie, sœur de l'empereur, le suivit à Presbourg. Mais Henri IV était trop occupé à se défendre contre le pape Grégoire VII et contre les insurgés de la Germanie, pour pouvoir secourir son beau-frère : une faible assistance aurait pu d'ailleurs lui être funeste bien plutôt qu'utile. Grégoire VII, l'ennemi mortel de Henri IV, avait écrit à Salomon, le 28 octobre 1074 : « Vous avez dû apprendre de vos » ancêtres que la Hongrie est un domaine de l'église » de Rome. Sachez que vous éprouverez son indi» gnation, si vous ne reconnaissez pas que vous » tenez votre autorité du saint-siége. »

(1075) Geisa devint maître de presque toute la Hongrie par la retraite de Salomon, se fit couronner dans Albe-Royale, et rendit inutiles tous les efforts que fit son cousin pour remonter sur le trône.

Geisa étant mort en 1077, et n'ayant laissé que des enfants très jeunes, son frère Ladislas fut choisi pour régner sur la Hongrie. Ladislas ne voulut accepter que le titre d'administrateur ou de régent, rappela Salomon, le combla de bienfaits, apprit que ce prince avait conjuré sa perte, le fit renfermer; mais lui rendit bientôt une liberté dont il crut n'avoir plus rien à craindre. Salomon, que rien ne pouvait détourner de ses projets, parvint à réunir un corps de troupes, composé de Valaques et de Grecs, perdit la bataille qu'il livra à

son cousin, se jeta comme un aventurier sur la Bulgarie, et, suivant quelques auteurs, y perdit la vie dans un combat.

La Hongrie fut successivement attaquée par les Valaques, les Russes, les Polonais, les Bohémiens: Ladislas les repoussa toujours avec un grand courage. Il gouverna d'ailleurs avec justice. Les Hongrois le nommèrent le saint roi.

Il avait une telle affection pour les Français, qu'il fonda, suivant Albéric de Trois-Fontaines, l'abbaye de Sentigis, où des Français seuls pouvaient être admis.

La Croatie lui fut cédée par sa sœur, veuve du roi Zuonimir, qui était mort sans enfants. Il la réunit à la Hongrie.

La Pologne, qui n'est séparée de la Hongrie que par une chaîne de hautes montagnes, avait été heureuse sous Casimir Ier, comme les Hongrois sous Ladislas.

Dès 1041, les Polonais l'avaient rappelé pour le faire régner sur eux. Le pape Benoît IX lui avait permis de quitter l'abbaye de Cluny, où ce prince avait voulu passer ses jours, et l'avait dispensé de tous ses engagements, à condition qu'il paierait au saint-siége un tribut que l'on nomma, comme celui d'autres états, le denier de saint Pierre.

Boleslas II, dit le Hardi, et fils de Casimir Ier, succéda à son père en 1058. Nous le verrons bientôt rétablir deux fois sur son trône le duc de Russie. Mais à quelle bizarre et sauvage cruauté peut se livrer le chef d'un peuple encore ignorant et

barbare! Boleslas séjourna long-temps avec son armée à Kiow ou dans d'autres contrées russes, pour y maintenir, par sa présence et la terreur de ses armes, le souverain qu'il y avait ramené. Il s'y abandonna à la débauche : ses soldats imitèrent son exemple. Leurs femmes apprirent dans quels désordres ils étaient plongés; leur ressentiment, et la longue absence de leurs maris, les rendirent infidèles. Presque tous les Polonais désertèrent pour aller retrouver et punir léurs femmes. Boleslas fut obligé de retourner dans ses états; et à peine fut-il arrivé en Pologne, qu'il ordonna que tous les déserteurs fussent massacrés, que les Polonaises coupables vissent exposer les fruits de leurs adultères, et qu'on les contraignît à allaiter publiquement de jeunes animaux.

On détesta sa barbarie; mais la force lui restait encore. Voyant l'Allemagne déchirée par la guerre civile, il ne voulut plus reconnaître la suzeraineté du monarque germain, prit le titre de roi, et mit lui-même sa nouvelle couronne sur sa tête(1077).

Ses déportements et sa tyrannie le rendaient cependant chaque jour plus odieux. L'évêque de Cracovie lui fit de vaines remontrances; il excommunia le roi. Boleslas le tua à l'autel, d'un coup de cimeterre. Grégoire VII lança contre le meurtrier tous les anathèmes de Rome, délia les Polonais du serment de fidélité, et supprima pour leurs souverains le titre de roi qu'il n'avait ni donné ni confirmé. La haine que l'on portait à Boleslas II donna la plus grande force aux foudres du siége

apostolique. Boleslas, détesté des Polonais et déchiré par ses remords, prit la fuite et mourut.

Uladislas Herman, second fils de Casimir I[er], succéda à son frère; mais il ne prit que le titre de duc pour ne pas déplaire à Grégoire VII, qui, à sa prière, leva l'interdit qu'il avait jeté sur la Pologne après le massacre de l'évêque de Cracovie.

Les Russes, si voisins des Polonais et si souvent en guerre avec eux, s'étaient fait redouter depuis long-temps de leurs autres voisins, les Grecs de l'empire d'Orient. Ils étaient encore gouvernés, vers 1042, par Jaroslaf I[er]. Quelques marchands grecs avaient eu, dans une des contrées de l'empire de Constantinople, une querelle très vive avec des commerçants de Russie; un Russe d'un rang distingué avait perdu la vie dans cette querelle. Jaroslaf saisit avec avidité un prétexte de porter la guerre dans l'empire grec.

Il donne à son fils Vladimir le commandement d'une flotte nombreuse qui entre dans la mer Noire. L'empereur Constantin Monomaque offre des satisfactions pour le meurtre du Russe; elles sont rejetées. Un combat s'engage auprès du Bosphore de Thrace: le redoutable feu grégeois, dont les Grecs se servent avec habileté, consume plusieurs bâtiments russes; une tempête furieuse vient ajouter aux horreurs de la bataille et de l'incendie. Les vaisseaux des Russes, moins bien construits et moins bien gouvernés que ceux des Grecs, sont en grand nombre brisés contre les rochers, jetés sur le rivage ou dispersés au loin;

les Grecs, moins maltraités, font un grand carnage de leurs ennemis. Mais la fortune change comme les vents qui règnent sur le Pont-Euxin : la tempête s'apaise, les Russes se rallient. Vingt-quatre galères ou bâtiments à rames de Constantinople reviennent à la charge; les Russes les enveloppent, tuent ou font prisonniers presque tous les Grecs qui sont sur ces galères. D'un autre côté, plusieurs Russes dont les vaisseaux avaient été fracassés contre les rivages, et qui cherchent à regagner par terre leur patrie, sont surpris par des Grecs qui leur crèvent inhumainement les yeux. Tant de désastres amènent une trève; elle dure trois ans; mais tout commerce était interrompu entre les deux nations. Malgré cet arrangement, la paix succède à la trève en 1047, et rouvre toutes les communications entre les deux états.

Jaroslaf avait mérité une grande renommée par son amour pour le bien public, sa bonne foi, sa franchise, sa générosité, sa bravoure. On avait recherché son alliance; il avait donné une de ses filles à Harald dit le Vaillant, roi de Norwège, une autre à André, roi de Hongrie, et Anne, son aînée, à Henri Ier, roi des Français. Il avait profondément senti combien l'instruction était nécessaire à son peuple; non seulement il lui avait donné l'exemple de l'étude en employant à la lecture tous les moments du jour et de la nuit dont il pouvait disposer, mais encore il avait fait faire des traductions des meilleurs auteurs de la Grèce. Il déposa ces ouvrages dans une bibliothèque élevée à côté de



l'église de Sainte-Sophie qu'il avait fait construire à Kiow, et qu'il crut enrichir par cette collection si utile, bien plus encore que par l'or, l'argent et les vases précieux dont il l'avait ornée. Un grand gymnase, établi à Novogorod, servait à l'éducation et à l'instruction gratuites de trois cents enfants de starostes et de prêtres. Regardant le christianisme comme un grand moyen de hâter la civilisation de ses états, il dota beaucoup d'églises ; il donna des revenus considérables aux ecclésiastiques, à condition qu'ils se consacrassent à l'étude et à l'instruction publique. Il ne propagea la religion de Jésus, qu'il chérissait, que par les encouragements et par la persuasion. Modèle de justice et de tolérance, il ne donna aucune loi contre ceux qui préféraient le polythéisme, le culte de leurs pères : il vivait dans le onzième siècle, et l'Europe était couverte de cruels et impolitiques persécuteurs !

Il publia plusieurs lois dictées par une grande sagesse. L'historien Muller a remarqué une des dispositions pénales qu'elles renfermaient, et d'après laquelle couper un doigt à un homme était un délit moins grave que d'arracher un poil de la barbe, à laquelle les Russes devaient pendant si long-temps attacher tant d'importance. Le recueil de ces lois a porté un nom bien honorable pour leur auguste auteur : on l'a nommé *Rouskaïa Pravada* (vérités russes). Il cessa de faire le bonheur du peuple et d'être l'exemple des rois, en février 1055; il était âgé de soixante-dix-sept ans. Sa mort

inspira à sa nation les regrets les plus vifs. Si ses successeurs lui avaient ressemblé, la civilisation se serait relevée à Kiow brillante de clarté, et c'est des bords du Borysthène que sa vive et bienfaisante lumière se serait répandue sur l'Europe. Il avait été le Charlemagne du nord; la Russie lui doit un monument. Les amis de l'humanité ne doivent prononcer son nom qu'avec respect.

Son fils aîné Vladimir était mort. Isiaslaf Ier, le plus âgé de ses autres enfants, lui succéda à Kiow et à Novogorod. Vsévolod, un des frères d'Isiaslaf, avait un apanage sur les bords du Niéper ou Borysthène. Des Scythes ou Tartares errants vers les rives du Volga et dans les vastes plaines comprises entre le Don et le Jaïk, infestaient souvent les frontières de la Russie: plusieurs auteurs les ont confondus avec les Turcs et avec les Petchenègues; les Russes les nommaient *poloutsi* (chasseurs).

Ils avaient fui devant les guerriers réunis d'Isiaslaf et de ses deux frères; mais ils reviennent en 1061; ils surprennent Vsévolod, prennent la ville où il réside, la pillent, et se retirent chargés de butin. Les Russes ont tout à craindre de ces dévastateurs, dont les descendants doivent un jour conquérir tant de contrées orientales. L'union pourrait seule sauver les Russes et leurs princes; mais Jaroslaf était dans la tombe, et son génie n'éclairait plus sa nation.

Ce grand monarque avait traité avec magnanimité son neveu Polotsk. Un fils de ce Polotsk, nommé Vseslaf, oubliant les bienfaits de Jaroslaf envers

son père, prend les armes contre les fils de ce monarque généreux (1066). Il entre dans Novogorod et la ravage. Isiaslaf et ses deux frères rassemblent leurs guerriers malgré les rigueurs d'un hiver très rude, portent le fer et le feu dans l'apanage de Vseslaf, l'attaquent, défont ses troupes, l'invitent à une conférence, et jurent sur la croix du Christ que sa personne sera en sûreté. Vseslaf se rend sans méfiance auprès de ses parents; ils le jettent à Kiow dans une étroite prison.

Les poloutsi cependant font une nouvelle irruption. Les trois frères sont battus. Les habitants de Kiow demandent des armes, le vaivode les refuse et prend la fuite; les princes s'échappent. Les habitants délivrent Vseslaf, le déclarent leur souverain, et ce prince, à leur tête, repousse les poloutsi.

Isiaslaf, qui s'était retiré auprès de Boleslas II, roi de Pologne, est ramené par ce prince et rétabli sur son trône. Il attaque Vseslaf, lui enlève sa principauté de Polotsk, la donne à son fils aîné, et après la mort de ce prince en investit son autre fils (1069).

Vseslaf recouvre son apanage en 1071.

Sviatoslaf, un des frères d'Isiaslaf, persuade à Vsévolod que leur frère aîné, le prince de Kiow, a voulu les dépouiller tous les deux. Ils attaquent Isiaslaf, qui prend la fuite avec sa femme, ses enfants et ses trésors. Sviatoslaf entre dans Kiow, et s'empare du trône. Isiaslaf fugitif implore en vain le secours de Boleslas, roi de Pologne, et de l'empereur Henri IV. Il s'adresse au pape Grégoire VII,

le malheur le poussait pour ainsi dire au-devant des fers que l'altier pontife voulait donner aux rois. Grégoire, toujours empressé d'établir sa domination universelle, accueille favorablement le fils d'Isiaslaf; il le déclare successeur de son père; il lui impose l'obligation de prêter serment de fidélité au saint-siége; et pour n'oublier aucun acte de l'autorité suprême, il mande au roi de Pologne de rendre tout ce qu'il a pris sur la Russie, qui appartient à l'église de Rome.

Pendant cette détermination de Grégoire, Sviatoslaf meurt, et son frère Vsévolod lui succède. Mais Boleslas, roi de Pologne, conduit en Russie ses troupes que la victoire avait favorisées en Bohême et en Hongrie. Vsévolod se retire dans sa principauté de Tchernigof, et Boleslas replace une seconde fois Isiaslaf sur le trône.

Boris et Oleg, fils de Sviatoslaf, se lient avec des poloutsi, vont attaquer leur onçle Vsévolod, et s'emparent de sa ville. Isiaslaf, que Vsévolod a détrôné, étouffe tout ressentiment, et, digne fils du grand Jaroslaf, donne asile à son frère, arme pour sa défense, le rétablit dans sa principauté, et attaque avec lui les poloutsi et ses deux neveux.

La victoire se déclare pour ce prince généreux. Les poloutsi sont dispersés; Boris est tué; Oleg prend la fuite : mais le magnanime Isiaslaf, blessé mortellement, meurt avec gloire sur le champ de bataille. Les Russes donnent les plus vifs regrets à sa douceur, à son courage, à son généreux dévouement.

Il laisse deux fils : mais Vsévolod est plus âgé qu'eux; on lui suppose plus d'expérience et d'habileté; on le préfère pour remplacer le frère qui vient de le sauver (1070). Un de ses neveux, un fils d'Isiaslaf, est dépouillé de son apanage par un usurpateur: Vsévolod le lui rend. Ce même neveu prend les armes contre lui, en 1085; il est battu par Vladimir, fils de Vsévolod; sa femme et ses enfants tombent entre les mains du vainqueur. Il implore la clémence du prince de Kiow; Vsévolod lui pardonne.

Cependant Harald, le beau-frère de Vsévolod, n'avait pas peu contribué aux révolutions de la Scandinavie.

Magnus dit le Bon, fils d'Olaüs, à qui Canut II, roi de Danemarck et d'Angleterre, avait enlevé la Norwège, l'avait conquise à son tour sur Suénon, fils de Canut II. Il avait résisté aux efforts que le père de Suénon avait faits pour le chasser de la Norwège; et Canut III, fils de Canut II, étant mort en Angleterre en 1042, et sans laisser d'enfants, Magnus lui avait succédé sur le trône de Danemarck, en vertu d'un traité; mais il était resté en Norwège. Un neveu de Canut II, un fils du comte Ulph, qui avait été, comme ce comte, vice-roi de Danemarck, conçut le projet d'enlever à Magnus le royaume dont ce fils d'Olaüs venait d'hériter. Il se lia avec des Suédois, qui se réunirent dans la Scanie.

Presque dans le même temps, un grand nombre de descendants de ces Vandales qui avaient con-

tinué d'habiter dans le nord de l'Allemagne ou de la Pologne, et près des rivages de la Baltique, lorsqu'une armée de leurs compatriotes avait traversé l'Europe pour aller conquérir les Espagnes et l'Afrique septentrionale, se jetèrent sur les contrées danoises auxquelles on a donné le nom de Sleswig. Ces Vandales avaient toujours repoussé et les idées religieuses du christianisme et tout ce qui aurait pu introduire parmi eux un commencement de véritable civilisation; ils étaient encore presque aussi féroces que lors des premières invasions de leurs aïeux en Europe. Magnus courut vers ces hordes sauvages, remporta sur eux une victoire complète, et les contraignit à regagner leurs bois marécageux.

Ayant ensuite passé en Scanie, il défit les Suédois et les autres guerriers réunis sous le fils du comte Ulph. Ce chef de Suédois se nommait Suénon. Bien loin d'être découragé par la victoire de Magnus, il rassembla trois fois des Suédois autour de lui, et attaqua trois fois le Danemarck. Voulant faire une nouvelle tentative avec plus de succès, il eut recours à une nouvelle alliance. Harald, frère utérin d'Olaüs, roi de Norwège, était alors en Suède, dans l'orient de la péninsule scandinave. Il avait vaillamment combattu à la bataille où son frère Olaüs avait été tué. Passé à la cour de Constantinople, il s'était distingué, par des exploits éclatants, dans les armées de l'empire grec; il y avait acquis de grandes richesses. Il était allé ensuite en Russie; il y avait épousé, ainsi que nous

l'avons vu, Élisif ou Élisabeth, fille du grand Jaroslaf, et sœur d'Anne, femme de Henri I[er], roi de France. On connaissait le désir qu'il avait de monter sur le trône de Norwège. Suénon lui offrit le secours de ses armes. Ils firent ensemble une descente en Danemarck.

Magnus, craignant l'effet des grandes largesses par lesquelles Harald pouvait séduire les Danois ou les Norwégiens, fit offrir à son oncle de lui céder la moitié de la Norwège, à condition que Harald partagerait ses trésors avec lui. L'offre de Magnus fut acceptée. Et qu'on ne soit pas étonné de voir la moitié d'un royaume pauvre, et situé dans la Scandinavie, donnée pour la moitié des richesses de Harald. On partagea au poids l'or et l'argent que ce prince avait apportés de l'empire de Constantinople; et, suivant un annaliste saxon, plus de dix ans après le partage, le trésor de Harald comprenait encore des masses d'or, qui, réunies, n'étaient soulevées qu'avec peine par douze hommes très forts. Quelle influence pouvait donner cet or dans un pays encore si sauvage, et au milieu de montagnes, de lacs et de bois soumis à un climat si âpre et à des hivers si longs et si rigoureux!

Magnus s'occupa du bonheur de son peuple. Sa bienfaisance le fit surnommer le Bon. Au moment de mourir, il mérita plus que jamais ce surnom si doux et si glorieux. Il ne pensa qu'à la prospérité du Danemarck; il oublia que Suénon n'avait cessé de vouloir lui ôter la couronne; et,

le regardant comme le plus capable de rendre heureux les Danois et les Norwégiens, il le désigna pour son successeur.

(1074) Les Danois confirmèrent le choix du roi qu'ils regrettaient. Suénon, neveu de Canut II par sa mère Marguerite, succéda à Magnus. Mais, peu de temps après, Harald, qui venait de s'emparer de la partie de la Norwège que Magnus s'était réservée, prétendit au trône de Danemarck. La guerre fut longue et terrible entre Harald et Suénon; elle ensanglanta pendant quinze ans la Scandinavie et la péninsule cimbrique; elle ne finit qu'en 1064.

Suénon II, devenu paisible possesseur du Danemarck, et apprenant que les Anglo-Saxons, irrités de la tyrannie de Guillaume Ier, regrettaient le gouvernement des Danois, envoya une flotte vers les rivages de l'Angleterre; il en donna le commandement à son frère Esbern. Nous avons vu les résultats de cette grande entreprise. Esbern se rembarqua pour revenir en Danemarck. Sa flotte était chargée des présents de Guillaume et du riche butin que le conquérant avait consenti qu'il enlevât sur les rives de la Grande-Bretagne; mais une tempête furieuse assaillit ses vaisseaux, si peu capables, par la manière dont ils étaient construits, de résister à la violence des vagues et des vents: les trésors qu'il rapportait dans la Chersonèse furent engloutis avec un grand nombre de ces frêles bâtiments. Peu s'en fallut que son frère ne lui fît payer de sa tête le mauvais succès de son expédition.

Quelque temps après, l'on vit se renouveler dans le Danemarck, entre le roi et un évêque, cette scène remarquable qui avait eu lieu sept siècles auparavant dans la basilique de Milan, entre l'archevêque Ambroise et l'empereur Théodose, et que les historiens ont si souvent célébrée.

(1072) Quelques hommes puissants avaient mal parlé de Suénon. Le roi irrité les avait fait massacrer dans l'église de Roschild, le jour d'une fête solennelle. Dans un siècle de lumières et dans un état convenablement constitué, les conseillers et les exécuteurs de cet ordre atroce auraient été sévèrement punis; mais, au milieu des erreurs et des préjugés du onzième siècle, un crime horrible serait resté sans châtiment, et l'innocence, sans garantie, n'aurait cessé de redouter que la violence toute-puissante ne s'élevât au-dessus de la justice. L'horreur naturelle de la tyrannie, le besoin de pourvoir à la sûreté de tous, l'idée naturelle et profonde de l'équité, le sentiment d'une religion protectrice, et l'influence d'un grand caractère, vont suppléer au défaut de lois fondamentales dont le principe et la nature sont encore inconnus. Le dimanche qui suit le massacre, Suénon veut aller à l'église encore teinte, pour ainsi dire, du sang qu'il a fait verser. L'évêque Guillaume apprend que le roi s'avance; il va à la porte du temple, arrête Suénon, lui reproche son crime, et lui interdit l'entrée du sanctuaire qu'il a souillé. Le roi consterné reconnaît, dans la justice éternelle, un pouvoir bien au-dessus du sien, retourne

demeure royale, se dépouille des marques de royauté, revient en suppliant confesser le crime l a commis. L'évêque le conduit à l'autel, au :u des acclamations du peuple, et continue le :rifice qu'il avait interrompu.

L'archevêque de eme ayant engagé Suénon à ınir ses guerriers ı de Henri IV, contre les Saxons insurgés, ce n rque envoya une partie ses troupes dan agne proprement dite; ais à peine ırent-ils passé l'Elbe, 'ils refusèrent d tre contre les anciens nis de leur nation.

Ce prince ne laissa pas d'enfants légitimes; mais il eut treize fils naturels, dont cinq occupèrent successivement son trône.

Nous ne devons rappeler que les évènements qui ont produit de grands résultats ou qui peignent les mœurs des nations. C'est l'histoire des peuples, ou plutôt de leur civilisation, que nous tâchons d'écrire : à peine, par conséquent, parlerons-nous de ces fils illégitimes de Suénon II.

Harald III, leur aîné, abrogea plusieurs lois barbares. Il substitua le serment au duel, ou à l'épreuve du feu, lorsqu'il n'y avait pas de témoins.

Son frère, Canut IV, conquit la Livonie et la réunit au Danemarck. Il voulut établir la dîme en faveur du clergé. Les Danois se soulevèrent contre lui; il fut égorgé dans l'église d'Odensée (1086).

Olaüs IV, troisième fils de Suénon II, avait conspiré contre Canut IV qui l'avait relégué en Flandre, où il devait être gardé comme prisonnier par

le comte Robert dit le Frison, beau-père de Canut. Lorsqu'il dut monter sur le trône, Nicolas, un de ses frères, prit sa place auprès du comte de Flandre, et s'engagea à rester prisonnier de Robert, avec toute sa suite, jusqu'au moment où Olaüs aurait pu payer une rançon de dix mille marcs.

Pendant que les évènements que nous venons d'indiquer avaient leur cours dans la Chersonèse cimbrique et dans la Scandinavie, la civilisation paraissait près de faire de plus grands progrès dans la péninsule espagnole, à l'autre extrémité de l'Europe. Ces progrès y étaient favorisés par un plus beau climat, et par des terres plus fertiles. Mais combien de sang devait encore couler dans ces Espagnes que la nature semblait avoir destinées pour être si heureuses! Les Visigoths combattant contre les Visigoths, les Maures contre les Maures, les chrétiens contre les musulmans; les peuples appelés à chaque instant sous les armes, ou pour attaquer ou pour se défendre; les villes brûlées, les campagnes ravagées; les habitants massacrés ou réduits en esclavage, le pillage remplaçant l'industrie et même la conquête; et cependant, au milieu de tous les hasards, de tous les dangers, des plus cruelles incertitudes, des plus dures tyrannies, une force secrète et irrésistible animant tous les esprits dans l'Espagne méridionale, enflammant tous les cœurs, exaltant tous les sentiments, transportant toutes les imaginations, et produisant, au milieu des plaisirs, et sous le plus beau ciel, tout le charme d'une galanterie spirituelle et sédui-

sante, toutes les vertus et tous les prodiges de l'héroïsme; voilà ce qui va se développer sous nos yeux.

(1044) Ferdinand Ier, roi de Castille et de Léon, entre dans le Portugal; il s'empare de toutes les places de la Lusitanie, jusques au-delà du Douro. Il assiège Viseu : la ville se défend avec courage; elle est prise d'assaut et est réduite en cendres. Lamégo était regardée comme imprenable à cause de sa situation; elle cède aux machines de guerre que Ferdinand emploie. Les musulmans sont passés au fil de l'épée, ou condamnés à l'esclavage. Presque toutes les villes qu'il vient de conquérir sont démolies ou brûlées; ceux qui les avaient défendues sont égorgés, ou reçoivent des fers. Ferdinand laisse des garnisons dans les places qu'il conserve, et revient dans Léon, couvert de sang, et à la tête d'une armée courbée sous les dépouilles des milliers de victimes qu'il a fait immoler. Quelles plus grandes cruautés aurait pu commettre le chef de sauvages le plus barbare, ou le tyran le plus odieux! et dans les siècles maudits où l'ignorance et la servitude avaient abruti tous les esprits, des historiens insensés ont appelé Ferdinand un grand roi! Et, avant de recommencer ses horribles expéditions, ce prince, égaré par la plus fausse gloire, et aveuglé par les préjugés de ses malheureux contemporains, va à Saint-Jacques de Compostelle, visite le monument qu'on y vénère, ose toucher de ses mains homicides la tombe d'un apôtre de paix, du cousin, du disciple, de l'ami du divin fon-

dateur de la religion la plus douce, et profère sans crainte dans le sanctuaire tous ses vœux inhumains.

(1045) Dès le printemps il assiège Coïmbre. Le roi de Séville l'avait fortifiée; il y avait placé une nombreuse garnison. Ferdinand ne peut qu'essayer de la réduire par la famine; mais l'hiver approchait, les vivres commençaient à manquer dans son camp. Il allait lever le siége, lorsque les moines d'un monastère que les musulmans avaient toléré dans les montagnes voisines viennent lui annoncer que les assiégés éprouvent toutes les horreurs de la disette, et n'attendent aucun secours. Ferdinand serre de plus près la ville, qui capitule, et dont tous les habitants obtiennent de pouvoir en sortir sans craindre l'esclavage.

Pendant que Ferdinand ajoutait Coïmbre à ses états, son frère aîné, don Garcie III, roi de Navarre, enlevait aux Maures la ville de Calahora, en massacrait ou en mettait aux fers la garnison, et se croyait pieux en relevant les autels de Jésus sur des ruines ensanglantées.

(1048) L'année suivante, Ferdinand conquiert sur les Sarrasins toute la Vieille-Castille; mais il conçoit de plus grands projets. Il entre dans le grand bassin du Tage, ravage les campagnes, détruit les châteaux fortifiés, massacre ou charge de chaînes les musulmans, s'empare de Guadalaxara et de plusieurs autres villes, et assiége Alcala. Alménon, roi de Tolède, effrayé pour son trône, et n'osant pas se mesurer avec Ferdinand, prend

une résolution bien différente de celle qu'aurait dû lui dicter le souvenir des victoires qui avaient soumis aux Arabes tant de contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. La fierté mahométane l'abandonne; il quitte sa capitale menacée et qu'il craint de défendre; il se rend dans le camp du vainqueur; il se prosterne devant le roi de Léon, lui offre de riches présents, lui demande la paix, lui promet un tribut. Quel honteux résultat des discordes des Maures, et de la division de leurs états! Ferdinand accepte les présents et le tribut, veut entrer dans le royaume de Sarragosse, mais se contente de la soumission du monarque qui le gouverne, et de la somme annuelle que ce prince sarrasin s'engage à payer, et il revient dans Léon.

C'est une époque remarquable que celle où un roi chrétien a pour tributaires, et en quelque sorte pour vassaux, les rois musulmans de Sarragosse et de Tolède.

(1053) Quelques années après la paix si humiliante acceptée, ou plutôt sollicitée par les princes sarrasins, le roi de Tolède mourut, et fut remplacé par Ali-Maymon.

Ferdinand tomba malade; son frère, le roi de Navarre, alla le visiter. Ferdinand, peu de jours après l'arrivée de don Garcie, le fit arrêter et renfermer dans le château de Céa. Mais le roi de Navarre étant parvenu à s'échapper, voulut venger par les armes l'insulte que Ferdinand lui avait faite : craignant néanmoins de se mesurer contre le roi de Léon et de Castille, dont la puissance s'était accrue à un si



haut degré, il eut recours, contre son frère, aux mortels ennemis de sa nation, et demanda des troupes auxiliaires aux musulmans de Sarragosse et de Tudéla. Ferdinand essaya, par des négociations, de calmer le ressentiment de don Garcie; plusieurs grands personnages de la Navarre réunirent aussi leurs efforts pour engager leur monarque à ne pas continuer une guerre qui pouvait devenir si funeste aux chrétiens, et où l'on verrait les Navarrois porter pour ainsi dire les enseignes musulmanes, et diriger le fer des Maures contre leurs frères de Léon et de Castille. Toutes ces tentatives furent inutiles : don Garcie persista dans sa résolution, et le jour fut choisi pour la bataille. Les deux rois se combattirent très près de Burgos (1054). Un corps de cavalerie léonoise prit les Navarrois en flanc; don Garcie, blessé d'un coup de lance, expira au milieu de ses guerriers : les Navarrois se dispersèrent. Les Léonois et les Castillans ne les poursuivirent pas, mais se jetèrent sur les musulmans de Sarragosse, et en firent un grand carnage.

Les victoires de Ferdinand donnèrent cependant de la jalousie à son frère don Ramire, roi d'Arragon, et à son neveu don Sanche, qui avait succédé à don Garcie dans le royaume de Navarre, et ces deux princes, inquiets de la nouvelle puissance de Ferdinand, formèrent entre eux une ligue très étroite. Don Ramire prit quelques places sur le roi musulman de Sarragosse, qui, de même que le roi de Tudéla, fut forcé de payer un tribut au

roi d'Arragon, comme ils en payaient un à celui de Léon. C'étaient des princes bien faibles que ces rois ou ces chefs musulmans de Tudéla et de Sarragosse. Indépendamment des trois rois chrétiens de Léon, d'Arragon et de Navarre, ils étaient obligés de se défendre contre don Raymond, comte de Barcelone, qui, vers 1050, se réunit avec le comte d'Urgel, et leur prit plusieurs villes.

Mais qu'étaient toutes ces pertes des Maures, comparées à celles que Ferdinand allait leur faire éprouver?

Le roi de Léon assemble une puissante armée; il va fondre de nouveau sur les contrées mahométanes: et quel trait à ajouter à ceux qui peignent le onzième siècle, que le motif de ce grand armement! Ferdinand venait d'achever la construction de l'église de Saint-Jean de Léon. Il désire, d'après les usages de presque toute l'Europe, d'enrichir de reliques le temple qu'il vient d'élever; il imagine d'avoir le corps d'une sainte Juste, martyre de Séville. Il l'aurait facilement obtenu du Maure qui régnait sur les bords du Guadalquivir; mais il ne veut pas le demander, il veut le conquérir. Des provinces entières vont être couvertes de cadavres et de cendres pour ravir des reliques, et c'est une horrible dévastation qui va montrer la foi de Ferdinand dans l'évangile, dans ce code divin de douceur et de charité!

Il traverse et ravage le Portugal et l'Estramadure; il saccage Badajoz et Mérida. Les campagnes et les villes sont en proie à toute la licence



d'avides et féroces soldats; les fers sont le partage des musulmans qui ne sont pas égorgés. Cet orage épouvantable s'avance vers le bassin du Guadalquivir.

Un faible vieillard régnait à Séville; il se nommait Mahomet Aben-Habet. La division des musulmans avait énervé leur puissance; leur gloire s'était éclipsée : le monarque craintif ne pouvait plus élever l'étendard du prophète, ranimer l'enthousiasme des Maures, se montrer digne des vainqueurs d'une grande partie de la terre. Il se souvient de l'exemple d'Abdulménon, roi de Tolède; il part de sa capitale chargé de richesses; il se présente devant Ferdinand; il se prosterne devant le roi de Léon, il implore sa clémence, il se déclare son vassal, il offre les riches dons qu'il a apportés. On croirait voir Priam embrasser les genoux d'Achille. Ferdinand se laisse toucher, accepte les présents, agrée la suzeraineté du royaume de Séville, obtient facilement qu'on y ajoute le corps de sainte Juste, et ramène dans ses états ses troupes et leur immense butin.

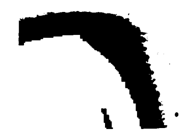
(1069) Voilà donc les rois de Tolède et de Séville, et les princes ou rois de Tudéla et de Sarragosse, vassaux du roi de Léon et de Castille. Il est le dominateur suprême de presque toutes les Espagnes; il ne serait pas surprenant qu'il eût voulu, ainsi que l'ont écrit plusieurs auteurs, prendre le titre d'empereur de tous ces royaumes.

Le moment paraissait venu où les Maures allaient cesser de dominer dans la péninsule, dispa-

paraître ou fléchir leurs têtes sous le sceptre de Castille; mais une de ces fautes si communes alors en Europe, et qui avaient perdu tant de dynasties, sauve les musulmans d'Espagne.

Ferdinand est près de terminer sa carrière; il brise de ses propres mains la puissance qu'il a fondée; il partage ses états entre ses trois enfants: il donne à don Sanche le royaume de Castille, et la suzeraineté du petit royaume ou de la principauté de Sarragosse; il remet la couronne de Léon et des Asturies d'Oviédo à don Alphonse, et don Garcie, le plus jeune des trois frères, reçoit le royaume de Galice et de Portugal. L'assemblée des états voit avec peine ce fatal partage; mais elle cède à l'ascendant du vainqueur des Maures.

Il sent que sa maladie augmente, et que son dernier moment approche. Les ombres de tant de milliers de victimes immolées à sa barbare ambition doivent lui paraître entourer son lit funèbre; son âme doit être effrayée: on dirait qu'il cherche à échapper aux terreurs qui l'obsèdent. Il se fait revêtir de ses habits royaux; on le porte dans l'église qu'il a bâtie. Il se dépouille de toutes les marques de la souveraineté; il dépose le diadème; il se prosterne dans ce sanctuaire où il a réuni les reliques de plusieurs saints qu'il invoque; il implore la miséricorde divine, il réclame les prières de tous les assistants. Les évêques s'approchent, le revêtent du sac des pénitents, répandent de la cendre sur sa tête, et peu de temps après il expire dans le palais où on l'a reporté.



(1065) On compte donc, en 1065, six princes chrétiens en Espagne, les rois de Galice, de Léon, de Castille, de Navarre, d'Arragon, et le comte de Barcelone. Si une main habile avait réuni tous ces sceptres, le règne des musulmans aurait été d'une bien courte durée dans la péninsule.

Don Sanche, roi d'Arragon, s'empara de la ville de Balbastro après un siége remarquable. Mais la discorde allait armer l'un contre l'autre les fils de Ferdinand Ier. Ces trois princes entretinrent entre eux des rapports apparents de bienveillance, d'affection et de bon voisinage, tant que vécut dona Sanche leur mère, la veuve de Ferdinand, l'héritière de Léon, des Asturies, de Galice et de Portugal, et qui même pendant le règne de son mari avait toujours conservé l'influence que devaient lui donner sa naissance, ses droits personnels et son caractère. Mais cette princesse mourut en 1067, et les nuages commencèrent à s'amonceler autour des trônes d'Arragon, de Castille et de Galice.

Dès l'année suivante, don Sanche, roi de Castille, qui, en sa qualité de fils aîné de Ferdinand, se croyait le seul héritier légitime des états de son père et de ceux de sa mère, attaqua son frère don Alphonse, roi de Léon. Don Alphonse fut défait, mais les deux rois perdirent beaucoup de soldats, et leurs sœurs, les infantes Urraque et Elvire, parvinrent à suspendre leur funeste querelle.

Pendant cette guerre civile, don Raymond, comte de Barcelone, assembla les états de sa province; et, avec leur concours, promulgua un code rédigé

soigneusement, et que l'on nomma recueil des *lois usatiques*, parceque cet acte important consacra non seulement plusieurs dispositions de l'ancien code des Visigoths, mais encore les usages et les coutumes qu'il parut le plus utile de conserver.

L'ambition de don Alphonse ne pouvait cependant être contenue que pendant bien peu de temps. Il reprit bientôt les armes, et s'avança, à la tête d'une troupe nombreuse de guerriers, vers les frontières de Léon. Don Alphonse ne négligea rien pour défendre sa couronne; il eut recours à son frère don Garcie, roi de Galice et de Portugal. Don Garcie ne vit pas le danger qui le menaçait lui-même; il se contenta d'envoyer un renfort à don Alphonse, au lieu de rassembler une armée, de suivre les rives du Douro, et de menacer les derrières et le flanc des troupes castillanes (1070). Don Alphonse néanmoins marcha à l'ennemi vers la rivière de Carrion, le joignit et lui livra bataille. On combattit avec acharnement. Les Castillans furent mis en fuite. Don Alphonse, dont la bonté égalait la bravoure, voulut épargner le sang des chrétiens, de ses compatriotes, des anciens compagnons des victoires de son père; il défendit de les poursuivre. Ses soldats, trop confiants dans leurs succès et harassés de fatigue, se livrent au sommeil sans prendre aucune précaution pour leur sûreté. Don Sanche rallie les siens au milieu des ténèbres, revient contre les Léonois, les trouve endormis, les taille en pièces, fait prisonnier son frère et l'envoie à Burgos.



L'infante dona Urraque accourt auprès de don Sanche; elle tremble pour la vie de son frère don Alphonse; elle implore don Sanche, et, secondée par plusieurs grands, elle obtient que don Alphonse ait la vie sauve, qu'il abdique la couronne, qu'il se retire dans un monastère et qu'il y prononce les vœux religieux.

Don Sanche se présente devant Léon. Cette ville ouvre ses portes au vainqueur; les autres cités du royaume suivent l'exemple de la capitale. Tout le royaume de Léon reconnaît le roi de Castille.

Et qu'on ne soit pas étonné que, pendant cette guerre impie des deux frères, les musulmans n'aient pas cherché à se délivrer, par la victoire, des tributs auxquels ils avaient été forcés de se soumettre. Le malheur pesait sur toute la péninsule : les musulmans, comme les chrétiens, faisaient couler le sang de leurs frères.

Mahomet Aben-Habet, fils et successeur du vieux roi de Séville qui avait porté le même nom, avait attaqué le roi de Cordoue, pris sa capitale et soumis toute l'Andalousie, ainsi que le royaume de Murcie.

Don Sanche jouissait paisiblement du royaume de Castille et de celui de Léon; mais son ambition était bien loin d'être satisfaite. Il voulut monter sur tous les trônes de ceux dont il avait reçu le jour: il lui restait encore à conquérir les royaumes de Galice et de Portugal. Don Garcie se repent, mais trop tard, de n'avoir pas donné à son frère don Alphonse des secours plus puissants; mais il doit se repentir bien davantage d'être devenu, par

sa tyrannie, l'objet de la haine et de l'exécration de ses sujets. Don Sanche entre dans ses états; aucune place ne lui résiste : les Galiciens et les Portugais abandonnent un roi qu'ils détestent. Don Sanche réunit sur sa tête les trois diadèmes de Ferdinand I[er]; et don Garcie, fuyant la mort ou la captivité, est contraint d'aller implorer un asile auprès du Maure Mahomet Aben-Habet, roi de Séville, de Cordoue et de Murcie.

(1071) Don Alphonse, cependant, le roi détrôné de Léon, ne supportait qu'avec la plus grande peine la perte de sa couronne et son emprisonnement dans le monastère où on l'avait enfermé. Sa sœur Urraque le chérissait tendrement : elle avait sauvé ses jours ; elle veut lui rendre la liberté. Elle parvient à le faire enlever de son couvent pendant l'absence de don Sanche, et à le faire conduire à Tolède, auprès du roi maure Alménon au Ali-Maymon. Qui aurait dit à Ferdinand, à ce vainqueur si redouté des musulmans, que deux de ses fils imploreraient la protection, l'un du roi de Tolède, et l'autre de celui de Séville?

Alménon donne à don Alphonse l'asile le plus honorable. Les Visigoths avaient hérité de leurs aïeux du nord un goût très vif pour la chasse : le roi de Tolède assigne à don Alphonse une contrée assez étendue, où le prince léonois pouvait seul chasser avec les chrétiens qu'il choisissait. Ils s'attachèrent l'un à l'autre, et leur amitié devint très vive.

Don Sanche, devenu souverain des trois royau-

mes de son père, s'inquiéta peu de l'accueil que l'on avait fait à son frère fugitif; mais toujours entraîné par le désir d'agrandir sa puissance, et irrité contre les infantes ses sœurs qui avaient favorisé l'évasion de don Alphonse, il voulut s'emparer de leurs apanages. Urraque et Elvire résolurent de les défendre (1072). Elles étaient aimées, et don Sanche ne l'était pas; on était, pour ainsi dire, reconnaissant de ce qu'elles avaient fait pour délivrer don Alphonse, dont on chérissait la bonté. Un grand nombre de Léonois et même de Galiciens se réunirent à Toro et à Zamora, que Ferdinand Ier leur avait laissés. Don Sanche s'indigne de la résistance que ses sœurs veulent lui opposer; il s'avance vers les rives du Douro, à la tête de ses vassaux, de ses nobles et de ses autres soldats, parmi lesquels on voyait briller déjà ce guerrier si extraordinaire, ce don Rodrigue Dioz de Rivar, qui devait acquérir une si grande renommée, mériter le surnom de *Cid*, et que Corneille devait rendre à jamais si fameux, en le choisissant pour le héros d'une de ses tragédies. Toro se rendit à ses armes; il marcha vers Zamora. Il croyait s'en emparer facilement; mais cette place renfermait don Arias Gonçale, chef du conseil d'Urraque, général de ses troupes, et aussi renommé pour sa valeur que pour sa grande capacité. Il repoussa tous les assauts du roi; il résista à toutes les attaques de don Rodrigue; il obligea don Sanche à changer le siége en blocus.

La famine cependant commençait à régner dans Zamora. Les habitants étaient près de se rendre;

courage et l'habileté de don Arias ne pou-
nt lutter contre les horreurs de la faim. Un
nme nommé Ataulphe ou Bélide d'Olfos con-
les assiégés de résister encore pendant quel-
s moments; il leur promet qu'ils verront bien-
les ennemis leve e. Son air en impose;
ute; il inspir confiance; il demande
n lui ouvre l tes. Il se fait conduire à
Sanche, se mèrement de dona Urra-
et obtient roi une audience secrète. Il dit
prince qu'on a voulu le faire mourir dans Za-
ora, parcequ'il a conseillé de rendre la place, qu'il est parvenu à s'échapper, et qu'il est prêt à indiquer à son souverain une poterne négligée par les habitants, et par laquelle les soldats castillans pourront facilement pénétrer dans la ville. Don Sanche le croit, veut aller seul avec lui reconnaître la poterne; et pendant qu'il examine celle que lui montre Bélide, le prétendu transfuge le tue d'un coup de javelot et se sauve vers Zamora. La mort de don Sanche répand la consternation dans son armée; les Castillans se dispersent et retournent dans leurs foyers.

Dona Urraque s'empresse d'informer don Alphonse de la mort de don Sanche; elle le presse de venir monter sur le trône de son père. Don Alphonse assemble les seigneurs léonois qui l'avaient suivi à Tolède. On lui conseille de cacher avec soin la nouvelle qu'il vient de recevoir, et de s'échapper secrètement de la capitale du royaume maure. La générosité de don Alphonse s'y refuse; il va

trouver le roi de Tolède; il lui parle de la mort de don Sanche. Alménon l'avait déjà apprise; et, touchés vivement tous les deux, l'un de la franchise confiante de son ami, et l'autre du noble silence du roi maure, ils se jurent un attachement à toute épreuve. Alménon ne voit partir qu'à regret le monarque qu'il estime et qu'il aime, recommande à son affection son fils Hissem, l'embrasse tendrement, retient ses larmes, et lui donne une brillante escorte.

Don Alphonse arrive à Zamora; Urraque et dona Elvire le reçoivent avec transport, et tous les seigneurs de Léon et des Asturies le reconnaissent avec joie pour leur monarque.

Les Castillans veulent aussi le proclamer leur roi. Mais voici un trait remarquable du caractère de ces fiers Castillans. Les ennemis d'Alphonse avaient dit que c'était par son ordre que Bélide avait donné la mort à don Sanche. Les Castillans exigent qu'Alphonse, avant de recevoir leurs serments, jure qu'il est innocent du meurtre de son frère. Don Alphonse y consent. Les seigneurs de Castille se réunissent à Burgos : le roi s'y rend avec ses sœurs. C'est le célèbre don Rodrigue qui va recevoir le serment du monarque. Don Alphonse le prête; il est proclamé roi de Castille d'une voix unanime et au milieu des plus grands applaudissements.

On a écrit que don Rodrigue avait voulu, on ne sait pourquoi, faire répéter au roi son serment, et que depuis cette époque, don Alphonse, offensé

de ce désir, avait eu pour ce guerrier moins de bienveillance.

Quoi qu'il en soit, voici de quelle manière les ancêtres de don Alphonse et tous les rois d'Arragon prêtaient leur serment de monarque. Le prince était à genoux, il avait la tête découverte; le grand-justicier était assis sur un trône; les grands du royaume l'environnaient; le chef suprême de la justice tenait la pointe d'une épée nue, tournée vers le cœur du nouveau monarque : « Nous qui » valons autant que vous, lui disait-il, nous vous » faisons notre seigneur et roi, à condition que » vous mainteniez nos priviléges et nos libertés; » *sinon, non.* »

Alphonse VI cependant n'avait encore que les couronnes de Castille et de Léon. Don Garcie, roi de Galice et de Portugal, était rentré dans ses états avec l'agrément du roi de Séville, d'abord après avoir appris la mort de son frère don Sanche. On admire avec plaisir la conduite noble et généreuse de ces souverains de Séville et de Cordoue, de ces musulmans qui avaient tout à redouter des rois visigoths, et dont les états étaient couverts des débris amoncelés par les chrétiens. Quel contraste que celui de cette grandeur d'âme avec toutes les horreurs que l'historien du onzième siècle est obligé de rappeler! Quelle politique différente va suivre don Alphonse, et comme sa bonté naturelle va être étouffée par son ambition!

Le roi de Léon et de Castille, ayant appris le retour de don Garcie, s'abandonna aux avis de

dona Urraque, sa sœur. Combien on voudrait douter de la perfidie de l'infante et de son frère! Alphonse fait proposer une entrevue à don Garcie. Ce prince l'accepte, se rend auprès du roi. Alphonse le fait arrêter, ordonne qu'on le renferme dans le château de Luna, auprès de Léon, et, malgré sa trahison, s'empare facilement du royaume de don Garcie que l'on haïssait.

(1073) Monarque paisible des trois royaumes, don Alphonse épouse Agnès, fille de Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine. Il apprend que Mahomet Aben-Habet, roi de Séville, vient d'entrer, à la tête d'une armée, dans le royaume de son ami Alménon, roi de Tolède. S'il n'écoute que sa politique, il profitera de cette division entre les deux monarques maures, pour les vaincre tous les deux et reculer les frontières de ses états; mais il ne peut oublier l'asile qu'il a trouvé à Tolède, l'accueil qu'il y a reçu, l'affection qu'Alménon a pour lui. L'amitié l'emporte; il se hâte de rassembler ses guerriers, et d'arriver dans le royaume de Tolède, que ravageait le roi de Séville. Alménon, consterné, croit que les Castillans viennent pour profiter du malheur qu'il éprouve, pour détruire sa puissance, et s'emparer d'une partie de ses états. Alphonse lui pardonne son injuste soupçon, se réunit à lui, l'aide à repousser le roi de Séville, et vrai modèle de ces chevaliers qui commencent à briller en Europe par leur générosité autant que par leur valeur, il se retire dans ses royaumes, satisfait du plaisir d'avoir délivré l'ami auquel il avait

dû son salut. Les Castillans, les Léonois, les Galiciens oublient plus que jamais qu'il a fait enfermer le prince qu'ils exécraient.

(1074) Vers le même temps, deux autres évènements montrent trop les rapports qui existaient alors en Espagne entre la puissance civile et l'autorité ecclésiastique, pour les passer sous silence. D'un côté, Sandoval nous apprend que Ferdinand I[er] ayant laissé en apanage à ses filles, les infantes Urraque et Elvire, le patronage et les dîmes des églises de Castille, ces princesses transférèrent le siége épiscopal d'Anca à Gamonal, près de Burgos; et de l'autre, nous voyons le pape Grégoire VII, dont les projets ambitieux s'étendaient sur l'Europe entière, vouloir soumettre les rois visigoths au siége apostolique. Cet altier et audacieux pontife écrit aux rois de Léon et de Castille, de Navarre et d'Arragon, qu'anciennement leurs états étaient tributaires du siége apostolique; que l'invasion des Sarrasins a privé l'église romaine de la jouissance de son droit, mais que les titres conservés dans les archives de Rome en prouvent l'ancienneté. Il ne fait point paraître ces titres si favorables à l'église apostolique, mais il exhorte les rois chrétiens de la péninsule à ne pas encourir une damnation éternelle, en refusant de reconnaître la suzeraineté du pape, et de lui payer un tribut pour les états qu'ils gouvernent et pour toutes les contrées qu'ils pourront conquérir sur les Maures. On a écrit que le roi de Léon avait consenti à payer une redevance annuelle au siége de Rome, non pas comme le tribut d'un



vassal, mais comme l'offrande d'un chrétien. Mais, suivant d'autres auteurs, la demande hardie de Grégoire ne fut suivie d'aucun succès; et don Alphonse borna les effets de sa complaisance pour le pontife à réunir ses efforts à ceux du légat, pour faire accepter par le clergé et les fidèles de ses royaumes le rituel de l'église romaine, et pour les engager à renoncer à l'ancien mode visigothique ou mozarabique de célébrer les offices divins.

Peu de temps après, don Raymond, un des frères de don Sanche, roi de Navarre, et une de ses sœurs, conçurent le noir projet de ravir à don Sanche la couronne et la vie. On l'entraîna à la chasse, et on le précipita du haut d'un rocher escarpé. Don Raymond, effrayé de son crime, prit la fuite. Les Navarrois refusèrent la couronne à don Ramire, frère de l'assassin et de la victime. On résolut de partager les états du monarque que l'on venait de perdre. La Biscaye et la province de Rioja ou Riora, située dans le haut du bassin de l'Èbre, reconnurent pour leur souverain le roi de Léon, de Castille et de Galice; et la Navarre proprement dite, réunie à l'Arragon, eut pour monarque don Sanche, roi d'Arragon, et cousin germain du roi de Léon et de Castille.

(1076) Grégoire VII redemanda bientôt aux rois don Alphonse et don Sanche le paiement d'un tribut; mais les deux monarques, toujours inflexibles, ne trahirent ni l'indépendance de la nation espagnole ni la dignité de leurs couronnes.

Le pape insista pour l'introduction de son rituel

[redacted]

dans toutes les contrées chrétiennes de la péninsule. Cette demande, favorisée par don Alphonse et par un concile tenu à Burgos, éprouva tant de difficultés, et fit naître tant de troubles et de contestations, que, selon plusieurs historiens, on nomma deux chevaliers pour soutenir, l'un le rituel de Rome, et l'autre le rituel visigothique. Le second fut vainqueur. On jeta les deux rituels ou missels dans le feu; le romain fut seul consumé : mais, malgré le résultat de ces deux épreuves, don Alphonse voulut maintenir la décision du concile.

(1079) Vers le même temps le roi de Tolède mourut. Son fils Hissem lui succéda; il ne régna que pendant peu de temps, et son frère Hiaya fut proclamé son successeur.

Le pape cependant, irrité du refus que don Alphonse n'avait cessé de faire de se déclarer vassal du siége de Rome, imagina d'annuler le mariage du roi de Léon avec Agnès de Poitiers, quoique cette princesse partageât depuis six ans le trône et le lit de don Alphonse. Il trouve trop grande la parenté d'Agnès avec la première femme d'Alphonse; il casse l'union du roi et de la reine. Il envoie en Espagne, en qualité de légat, le cardinal Richard, abbé de Saint-Victor de Marseille; il lui ordonne de faire exécuter son décret. Alphonse s'y soumet, et se sépare de dona Agnès.

Saint Hugues, abbé de Cluny, et que don Alphonse vénérait, avait envoyé à ce prince plusieurs religieux de son monastère que le roi lui avait demandés pour établir ou conserver la règle de Cluny

dans le couvent de Sahagun. Parmi ces religieux était Bernard, né à Agen dans l'Aquitaine. Il inspira beaucoup d'estime à don Alphonse, non seulement par sa science et sa piété, mais encore par sa prudence et sa douceur. Le roi engagea les moines de Sahagun à le choisir pour leur abbé. Dom Bernard lui donna une si haute idée des qualités de Constance, fille de Robert Ier, duc de Bourgogne, et cousine germaine de Philippe Ier, roi de France, que don Alphonse désira d'obtenir la main de cette princesse, et l'épousa peu de temps après.

Cependant un évènement d'une grande importance pour l'accroissement de la puissance des chrétiens et l'affaiblissement de celle des Maures va être l'objet de notre attention : l'excès de la tyrannie va renverser un trône sarrasin.

Hiaya régnait toujours à Tolède; mais quelle différence entre sa domination et le gouvernement de son père, le généreux ami de don Alphonse! Cruel, lâche, avide, livré à une débauche brutale, il accablait les mahométans d'impôts, et se jouait de ce qu'ils avaient de plus cher et de plus sacré. Les Maures de son royaume ne supportaient plus qu'en frémissant d'indignation le joug qu'il leur avait imposé. Ils se ressouvenaient du séjour qu'avait fait parmi eux ce don Alphonse pour lequel leur Alménon, leur monarque chéri, avait eu tant d'estime et d'amitié; ils rappelaient sa bonté, sa bienfaisance, sa douceur; ils célébraient son courage; ils comparaient secrètement ses qualités avec tous les vices qui rendaient Hiaya si odieux. La diffé-



rence de sa religion et de la leur n'arrêtait pas leurs vœux. Ils connaissaient sa justice, sa loyauté, sa tolérance; ils l'auraient voulu pour leur monarque.

Leurs sentiments secrets sont révélés au roi de Léon. Alphonse VI croit avec raison les circonstances favorables pour tâcher de rendre aux Visigoths les contrées que les Sarrasins leur ont enlevées; il rassemble une armée nombreuse; il entre dans le royaume de Tolède (1081); il prend un grand nombre de places plus ou moins voisines des rives du Tage; et, par une de ces combinaisons extraordinaires qu'une passion très vive, une jalousie délirante, un aveuglement absolu ou une fausse et imprévoyante politique peuvent seuls inspirer à un souverain, il trouve un allié dans Aben-Habet, roi de Séville. Ce prince maure passe la Sierra-Moréna, s'avance vers les bords de la Guadiana, et prend Calatrava et plusieurs autres villes de la Manche.

La guerre durait depuis trois ans; la victoire favorisait les armes de don Alphonse et celles du roi de Séville. Le roi maure de Sarragosse, dont les guerriers avaient souvent été vaincus par ceux de don Sanche Ramirez, roi de Navarre et d'Arragon, n'apprend qu'avec effroi les succès d'un ennemi plus redoutable encore; il tremble pour ses états, qui ne pourront résister aux attaques combinées des deux monarques chrétiens : il n'espère rien de la force ouverte; il forme un complot ténébreux; il envoie des ordres secrets à un de ses généraux, nommé Aben-Falar.

Ce général feint un violent mécontentement

contre le roi de Sarragosse; il s'empare du château de Ruéda; il implore la protection de don Alphonse, il lui offre de lui livrer le château dont il s'est rendu maître. Don Alphonse accourt sans méfiance. Aben-Falar ne veut remettre la place qu'au roi lui-même, qu'il a promis à son souverain de faire assassiner dans l'enceinte de Ruéda. Les généraux de don Alphonse conçoivent des soupçons; ils conjurent leur roi de ne pas exposer sa personne. Le monarque envoie à sa place deux infants de Navarre, le comte de Lara et d'autres grands personnages. Aben-Falar, furieux de ne pouvoir immoler le roi, fait massacrer ceux qui viennent en son nom, et se défend avec tant d'opiniâtreté dans son château, dont la garnison était nombreuse, que don Alphonse est obligé de renoncer à venger les victimes du perfide Sarrasin, de lever le siége, et de se contenter de racheter les corps des infants et des comtes.

(1085) L'échec qu'Alphonse vient d'éprouver ne fait qu'augmenter son ardeur contre les Maures. Dès l'année suivante, il veut achever la conquête du royaume de Tolède, rassemble un grand nombre de chevaliers et de guerriers du Portugal, de la Galice, des Asturies, de la Biscaye, de Léon, de Castille, et forme le siége de la capitale d'Hiaya. Ce prince sarrasin, voyant enfin le danger qui le menaçait, était sorti du honteux repos dans lequel il avait passé sa vie; il avait rassemblé le plus de troupes qu'il avait pu réunir; mais il ne pouvait espérer aucun secours contre l'ennemi si puissant

qu'il avait à combattre. Le roi de Séville était ligué avec don Alphonse; le roi sarrasin de Badajoz n'osait se mesurer contre Aben-Habet; celui de Sarragosse avait tout à redouter du roi d'Arragon et de Navarre; et le chef ou roi maure qui commandait à Dénia, auprès d'Alicante, uniquement occupé à étendre sa domination sur toute la province de Valence, était plutôt l'ennemi d'Hiaya que son allié et son défenseur. La ville de Tolède, entourée de trois côtés du Tage, est située sur des rochers escarpés. Les assiégés se ressouviennent de leur ancienne gloire; ils surmontent leur haine contre leur monarque; ils n'écoutent que la voix de la patrie; ils combattent pour le premier besoin des peuples, ils se battent pour leur indépendance; ils se défendent en dignes descendants des vainqueurs de l'Asie Mineure et du nord de l'Afrique. Ils voient sans crainte ces grandes tours de bois que l'on approchait des murs pour jeter sur les remparts des traits et des pierres, les béliers destinés à former de larges brèches, les efforts des sapeurs pour pénétrer jusques au-dessous des murailles, en remplacer les fondements par des étançons, et les faire crouler dans les fossés, en mettant le feu à ces étais si combustibles. De vaillants chevaliers étaient accourus des contrées belliqueuses de la France, de l'Italie et de la Germanie. Un besoin très vif de combattre les ennemis du Christ, de tenter des aventures, d'acquérir de la renommée, se faisait déjà sentir en Europe, et semblait présager ces expéditions si extraordinai-

res et si lointaines qui devaient marquer la fin du onzième siècle. Les plus brillants faits d'armes illustrent les musulmans et les chrétiens : des combats singuliers montrent chaque jour leur vaillance héroïque. L'Europe entière a les yeux sur Tolède; elle croit voir dans la prise de cette place le destin, non seulement des Espagnes, mais encore de toute la chrétienté.

La ville, cependant, manque de vivres; la famine exerce ses ravages parmi les habitants; ils cèdent à la nécessité : leur bravoure a sauvé leur honneur. Le sort auquel tout leur courage ne peut les soustraire va d'ailleurs les délivrer d'un tyran qu'ils détestent et leur donner un monarque qu'ils estiment. S'ils eussent aimé leur souverain, jamais Tolède n'aurait été prise.

Ils veulent qu'Hiaya capitule.

La ville et tout le royaume de Tolède sont cédés au roi de Léon. Les Maures sont libres de se retirer où ils voudront; ils conservent toutes leurs propriétés; leurs tributs ne peuvent pas être augmentés; leurs procès seront jugés par des musulmans, suivant leurs usages et leurs lois; ils jouiront du libre exercice de leur religion ; ils gardent la grande mosquée. Un sauf-conduit est donné à Hiaya, qui se retire à Valence, dont le trône lui reste.

Parmi les guerriers dont on avait le plus célébré les exploits pendant le mémorable siége de Tolède, celui dont la valeur avait brillé du plus grand éclat, était ce fameux don Rodrigue Diaz de Bivar,

[redacted]

surnommé par les Maures eux-mêmes le *Cid*, c'est-à-dire le seigneur, le puissant, le victorieux. Après avoir rendu les plus grands services à ses rois et à son pays, il n'avait cessé, à la tête d'une troupe de guerriers que sa valeur et sa loyauté avaient attachés à sa fortune, d'attaquer les Maures sur divers points, de jeter l'épouvante parmi eux, de leur enlever de riches dépouilles, dont il envoyait la plus grande partie à son souverain, et dont il distribuait le reste à ceux qu'il avait conduits à la victoire. Sa valeur, ses succès, l'audace qu'il inspirait aux braves qui le suivaient, devaient bientôt le faire respecter comme le chef puissant d'un état établi au milieu de hautes montagnes dont il descendait pour aller porter le secours de son bras partout où l'appelaient les cris des opprimés. Il était le brillant modèle de ces guerriers consacrés à la bravoure, à l'honneur, à la défense des faibles, par cette institution que l'on a nommée chevalerie, qui se formait, s'organisait, se développait plus que jamais en Europe, et qui allait se distinguer par tant d'exploits, obtenir une si grande influence, et décider du sort de tant d'états de l'Europe et de l'Asie.

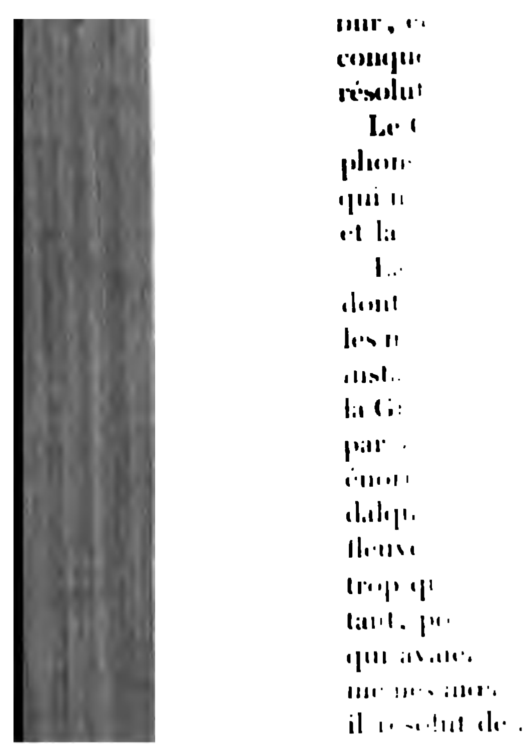
Il faut bien se garder de confondre cette chevalerie avec aucune branche du système féodal. Bien loin de dériver de ce système monstrueux, elle s'était établie pour en combattre la tyrannie. Toujours armés contre la violence, toujours ennemis de la félonie, toujours vengeurs des torts que les lois n'avaient plus la force de réprimer, défenseurs

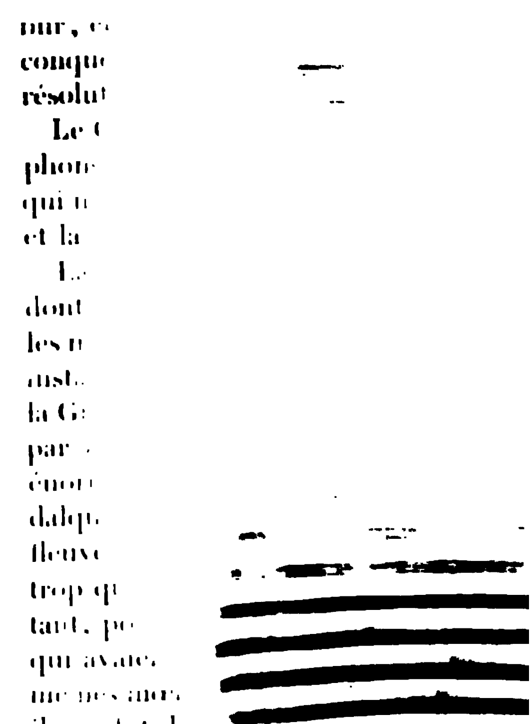
généreux et désintéressés des dames, des orphelins, de tous les malheureux qui invoquaient leur appui, les chevaliers cherchaient à briller dans les tournois pour que leur réputation ajoutât à leurs succès. Ils parcouraient les pays infestés par des ennemis dévastateurs, ou par des tyrans féodaux plus redoutables encore, pour préserver de leurs atteintes de timides voyageurs ou des vassaux désarmés. Ministres de la providence céleste et de la justice éternelle, ils prévenaient et vengeaient les forfaits des despotes cruels révoltés contre leur souverain, leur nation et l'humanité.

On éprouvait le courage et le dévouement des guerriers qui voulaient se dévouer à ces nobles fonctions, et ils ne recevaient de leur roi, ou d'un chevalier illustre, l'arme qui était l'emblème du plus grand honneur auquel on pût alors parvenir, qu'après avoir juré de remplir leurs nouveaux devoirs.

Les chrétiens avaient mêlé dans la réception des chevaliers des cérémonies religieuses aux formes militaires : ils avaient voulu rendre plus sacrées les obligations que l'on contractait, Dans certaines contrées, la veille de son admission, le récipiendaire jeûnait et priait pendant un jour et une nuit; il se baignait ensuite : il communiait le lendemain, ayant son épée pendue au cou; il la posait sur l'autel, et la reprenait des mains du prêtre, qui lui faisait jurer de défendre l'église, la patrie, les veuves et les orphelins.

Don Alphonse trouva dans Tolède beaucoup de juifs et un grand nombre d'anciens chrétiens





mur, c
conque
résolut
Le (
phon
qui n
et la
L
dont
les n
aust
la G
par
énor
dalqu
fleuve
trop q
tard, p
qui avaie
mes alors
il résolut de

…oignent le plus grand mécontentement. L'a- …répand parmi tous les Maures du royaume; …nt qu'on veut leur ravir tous les droits …ur a promis de respecter; ils sont près de …ver: retenus cependant par la prudence de …qui ils ont le plus de confiance, ils envoient …utés porter leurs plaintes au roi, et récla- …justice. Alphonse frémit du danger dans …le précipiterait l'insurrection des Maures, …moment où il se croit près de soutenir une …terrible contre le roi de Badajoz, celui de …et les musulmans de l'Afrique; il s'indigne …udace de l'archevêque et de la faiblesse de la …, et il part pour Tolède, résolu de punir sé- …ment et Bernard et Constance elle-même. La …u du roi et sa résolution satisfont les ma- …tans de Tolède; ils ne craignent plus pour …libertés. Ils n'ont plus de ressentiment. Leurs …s vont au-devant d'Alphonse; ils le conjurent …blier l'attentat de Bernard: le roi les refuse; …nsistent, ils obtiennent le pardon de l'arche- …que; et, par une condescendance généreuse, et …grand désir de conserver et la paix et l'union, …cèdent aux chrétiens la grande mosquée, si dé- … par Bernard. L'église de Tolède, reconnais- …a célébré cet évènement par une solennité … qu'on a nommée la *fête de Notre-Dame-*…

…honse, craignant de nouvelles in- …s, fit relever et fortifier … de ses états. Il y attira

prélude pour ainsi dire à cette fameuse croisade qui sera bientôt l'objet de notre attention. Plusieurs seigneurs et chevaliers français, avides de gloire et de renommée, passent les Pyrénées à la tête d'écuyers et d'hommes d'armes. Raymond, comte d'Amont, et le troisième fils de Guillaume Ier, comte héréditaire de la Bourgogne, nommée depuis Franche-Comté, va combattre sous les drapeaux d'Alphonse; et le roi de Léon et des deux Castilles voit accourir aussi des contrées françaises un prince du sang de France, un descendant de Hugues-Capet, Henri, petit-fils de Robert, duc de Bourgogne, et neveu de la reine Constance.

Les rois maures n'osent plus lutter contre l'armée chrétienne; et un arrangement a lieu entre les Sarrasins et le roi de Léon.

Pendant que don Alphonse était encore dans ses anciens états, le nouveau trône de Tolède est près d'être renversé par les effets funestes du zèle aussi aveugle que coupable de l'archevêque de cette ville. Bernard ne peut supporter que la principale mosquée appartienne aux musulmans, conformément à la capitulation; il conçoit le projet insensé de s'en emparer par la violence; il parvient à obtenir le consentement de la reine, sur laquelle il avait conservé une grande influence. Il entre pendant la nuit dans la mosquée, y introduit un grand nombre d'ouvriers, y place des cloches, y élève des autels et y célèbre une messe solennelle. Les musulmans, irrités de cette violation de la foi don-

née, témoignent le plus grand mécontentement. L'alarme se répand parmi tous les Maures du royaume; ils croient qu'on veut leur ravir tous les droits qu'on leur a promis de respecter; ils sont près de se soulever: retenus cependant par la prudence de ceux en qui ils ont le plus de confiance, ils envoient des députés porter leurs plaintes au roi, et réclamer sa justice. Alphonse frémit du danger dans lequel le précipiterait l'insurrection des Maures, dans le moment où il se croit près de soutenir une guerre terrible contre le roi de Badajoz, celui de Séville et les musulmans de l'Afrique; il s'indigne de l'audace de l'archevêque et de la faiblesse de la reine, et il part pour Tolède, résolu de punir sévèrement et Bernard et Constance elle-même. La colère du roi et sa résolution satisfont les mahométans de Tolède; ils ne craignent plus pour leurs libertés. Ils n'ont plus de ressentiment. Leurs chefs vont au-devant d'Alphonse; ils le conjurent d'oublier l'attentat de Bernard: le roi les refuse; ils insistent, ils obtiennent le pardon de l'archevêque; et, par une condescendance généreuse, et un grand désir de conserver et la paix et l'union, ils cèdent aux chrétiens la grande mosquée, si désirée par Bernard. L'église de Tolède, reconnaissante, a célébré cet évènement par une solennité annuelle, qu'on a nommée la *fête de Notre-Dame-de-Paix*.

(1088) Don Alphonse, craignant de nouvelles invasions de la part des Maures, fit relever et fortifier un grand nombre de places de ses états. Il y attira

son corps les grilles de la prison où il avait passé des jours si longs.

L'année suivante mourut la reine Constance. Don Alphonse, qui désirait vivement avoir un fils, ne tarda pas à se remarier, et épousa dona Berthe.

Une nouvelle puissance musulmane s'était établie cependant dans le nord de l'Afrique septentrionale, et menaçait déjà la péninsule, sur laquelle nous devons la voir s'étendre. Vers 1056, un mahométan plein d'ardeur, de zèle et d'enthousiasme, avait prêché l'islamisme aux tribus du nord-ouest de l'Afrique; il se nommait Abdallah; il eut un grand nombre de disciples auxquels il inspira l'esprit qui animait les Arabes sous Mahomet et sous les premiers lieutenants du prophète. Ses sectateurs voulurent, comme ces anciens Arabes, propager leur doctrine religieuse par la force des armes aussi bien que par celle de la parole. Un Aboubekr, fils d'Omar, et surnommé Lanthouni, se mit à leur tête. On les nomma *morabeths*, ou *marabouths*, c'est-à-dire *religieux;* on les nomma aussi *almoravides*. Ils firent la guerre avec succès aux princes de Sigilsmessa, de Fez, de Saleh, de Tanger, de Ceuta. Jussuf, fils de Teshfin, succéda à Aboubekr, dont il était parent. Il bâtit la ville de Maroc, entre la mer et une chaîne de montagnes, qui, interrompue par le détroit de Gibraltar, se relève en Afrique, s'y avance vers le midi et y continue les monts de neige du midi de l'Espagne, ces rameaux colossaux dérivés des Pyrénées.



Des palmiers ombrageaient les rues de la nouvelle ville, des eaux fraîches et limpides, descendues des montagnes, y coulaient dans des canaux. Des eaux abondantes et des ombrages rafraîchissants, ces deux biens si grands et si rares dans plusieurs contrées africaines, attirèrent un grand nombre d'habitants dans la nouvelle capitale; l'empire de Jussuf s'étendit jusques au détroit de Gibraltar.

Pendant que se formait ce nouvel empire de Maroc, les Zéirides, ou descendants du cheik Zéiri, continuaient de régner à Tunis dans le Kirwan.

Leur voisin, le mahadi fatimite Abou-Tamar-Mostansin, fils de Daher, auquel il avait succédé en 1036, voulut être reconnu comme le khalife universel, le seul lieutenant du prophète. Il obtint cet honneur de plusieurs villes d'Arabie, et particulièrement de Couffah. Mais combien de vicissitudes dans sa fortune! Les orages qui grondaient vers l'Euphrate et dans l'Asie Mineure devaient s'étendre jusqu'à lui.

En 1056, Togrul Begh, petit-fils de Seldjiouk, fondateur d'une redoutable dynastie de Turcs ou de Tartares, défit Malekraïm, chef de la tribu des Bouhides ou Bujides, et général des armées de Kajem, khalife de Bagdad asservi aux Bujides. Sa victoire détruisit le pouvoir de cette tribu usurpatrice (1058); mais Kajem ne fit que changer de maître: Togrul obligea ce malheureux prince à le couronner roi ou sultan de Bagdad. L'émir-ol-omara Bassa-Siri ne put se résoudre à plier sous le joug du vainqueur; il voulut venger ce qu'il

appelait son affront sur le khalife lui-même. Il parvint, malgré les efforts de Togrul, et avec le secours du khalife d'Égypte, à entrer triomphant dans Bagdad, à y déployer les enseignes égyptiennes, à déposer Kajem, et à faire faire la prière dans la grande mosquée, au nom d'Abou-Tamar-Mostansin.

(1060) Togrul, dès l'année suivante, ramena néanmoins dans Bagdad le khalife Kajem, le rétablit, gagna une bataille contre Bassa-Siri, qui périt les armes à la main, et le khalife reconnaissant lui donna Séida, sa fille, en mariage.

(1064) Il mourut en 1064, et fut remplacé par son neveu Alp-Arslan.

(1074) Dix ans après la mort de Togrul, un fils de son cousin paternel, et par conséquent un arrière-petit-fils du fondateur de la dynastie des Turcs Seldjioucides, passa dans l'Asie Mineure à la tête d'un grand nombre de guerriers de sa nation. Il s'appelait Soliman. Il pousse ses conquêtes jusques à Nicée, y établit sa résidence, et se prépare à consolider et agrandir, par de nouveaux succès, l'empire turc qu'il vient de fonder.

(1075) Le khalife Kajem termine sa carrière, son petit-fils Moctadi le remplace sur la chaire de la grande mosquée; son nom est prononcé dans les prières publiques; mais sa puissance n'est que religieuse, le véritable pouvoir appartient toujours au sultan, au chef des guerriers.

Malek-Schah-Dgéladeddin occupait le trône de Bagdad depuis la mort de son père Alp-Arslan. Ce



prince turc voulut bientôt enlever de nouvelles contrées à la domination des Arabes. Atziz, son lieutenant, entre par son ordre dans la Syrie, s'empare de Damas, de Jérusalem et de toute la Palestine, qui obéissaient au khalife arabe d'Égypte (1077).

(1078) Tausch ou Toutousch, frère du sultan, fait le siége d'Alep, où commandait un Arabe. Atziz réclame son secours contre les Égyptiens qui veulent reprendre la Syrie. Toutousch lève le siége d'Alep, repousse les Égyptiens; mais, voulant se réserver le prix de sa victoire, n'écoute que la voix de sa féroce ambition, fait périr Atziz et se met en possession des états qu'il gouvernait.

Soliman, son neveu, continue cependant ses attaques. Presque toute l'Asie Mineure, excepté Trébizonde et quelques autres villes, subit les lois du prince turc; il préfère pour sa capitale Iconium ou Cogny, ville de la Lycaonie. On nomme la Natolie Turquie, et les Arabes donnent le nom de pays de *Roum*, de Rome ou des Romains, au nouvel empire d'Iconium.

Soliman prend encore sur les Grecs de Constantinople, Antioche, Laodicée, et quelques autres places de la Syrie. Il veut s'emparer d'Alep. Les Arabes de cette ville appellent à leur secours l'ambitieux Toutousch. Il livre bataille à Soliman, taille en pièces son armée. Soliman, vaincu pour la première fois, se donne la mort de désespoir, et pendant sept ans les gouverneurs turcs de la Natolie se maintiennent indépendants.

(1094) Malek-Schah-Dgéladeddin, sultan de Bagdad et de Perse, meurt à l'âge de trente-huit ans. S'il avait régné plus long-temps, combien n'aurait-il pas contribué aux progrès de la civilisation! Malgré toute la barbarie de sa tribu, il était doux, humain, ami des lettres. Il fit construire à Bagdad un magnifique collége; il y réunit les savants les plus célèbres, les astronomes les plus habiles. On a dû à leurs travaux et à leurs observations la réforme du calendrier persan. L'astronome Omar-Cheyan donne à ce calendrier une forme nouvelle par l'intercalation de huit années bissextiles en trente-trois ans; intercalation que le célèbre Dominique Cassini, ignorant que les Persans et les Arabes la connaissaient depuis long-temps, devait proposer dans le dix-septième siècle, comme plus exacte et plus simple que l'intercalation grégorienne. Et quelle idée ne doit-on pas avoir de l'esprit élevé du sultan de Bagdad, lorsqu'on pense que ce fut parmi ses contemporains que se forma la secte des bathanéens ou des bathéniens, qu'on a nommés assassins, à cause de leur fondateur Hassan Sabah, et dont les devoirs affreux étaient de s'exposer à tout pour immoler les victimes que leur désignait leur chef, *le vieux de la montagne*, établi au milieu des hauteurs de l'Irak!

Voyons cependant d'un seul coup d'œil quel était l'état politique de l'Asie occidentale et du nord de l'Afrique, lorsqu'une commotion des plus extraordinaires allait ébranler l'Europe, la précipiter sur l'Asie, et faire combattre en quelque

sorte la moitié de la terre contre l'autre moitié.

Les Maures ou Arabes régnaient dans l'empire de Maroc, dans celui de Kirwan et dans celui d'Égypte; les Turcs occupaient les trônes de Damas, d'Iconium et de Bagdad; d'autres Turcs commandaient à Gazna et dans l'Indostan; et le royaume de Khovaresmie, qui obéissait aussi à un prince turc, s'étendait au-delà du fleuve Gihon. Les souverains de ces huit empires ne reconnaissaient pas tous le khalife de Bagdad, mais ils professaient tous la religion de Mahomet.

Quelles alarmes répandaient les princes turcs dans l'empire de Constantinople, et quels malheurs devaient être la suite de ces alarmes!

Le faible, voluptueux et injuste Constantin Monomaque, avait eu à se défendre, en 1044, contre une nouvelle insurrection. Lorsque aucune loi fondamentale, aucune hérédité régulière, aucun consentement de la nation, aucun mérite éminent, n'appellent au trône, quel est l'ambitieux qui ne prétende pas y monter et qui ne compte pas sur les caprices du sort?

Léon Tomicius, parent de Monomaque, se révolta contre lui, assiégea Constantinople, ne sut pas saisir l'occasion de s'en emparer que lui montra la fortune, fut abandonné de ses troupes et eut les yeux crevés.

Zoé, cette vieille impératrice que Monomaque avait épousée, malgré son grand âge, pour ceindre le diadème, mourut vers 1054, et Monomaque succomba bientôt après au chagrin de voir Théo-

dora, la sœur de Zoé, se faire proclamer impératrice.

Il paraît que ce fut sous Monomaque que les rapports religieux cessèrent entre Rome et Constantinople, comme avaient cessé les relations politiques, et que le patriarche de Constantinople fut reconnu le chef unique de la religion des Grecs.

Quoi qu'il en soit, Théodora eut la volonté et le bonheur de choisir de bons ministres et d'habiles généraux. Ses sujets aimèrent son gouvernement, les étrangers redoutèrent ses armées; malheureusement pour l'empire d'Orient, elle avait soixante-quatorze ans quand elle monta sur le trône. Elle ne régna que dix-neuf mois, et on ne sait par quelle fatalité elle choisit pour son successeur Michel Stratiotique, qui pouvait conduire avec succès les armées de l'empire, mais qui était incapable d'en gouverner l'intérieur (1056). Son mauvais gouvernement mécontenta les peuples, les insurrections se succédèrent (1057), et Isaac Comnène fut proclamé Auguste par les troupes qu'il commandait en Asie contre les Turcs. Sa sagesse le fit chérir des Grecs; mais après avoir porté le sceptre avec honneur pendant deux ans, il se dégoûta du pouvoir suprême, il voulut jouir du charme de la retraite et de l'indépendance. Il offrit la couronne, qu'il trouvait trop pesante, à son frère Jean, qui la refusa. C'est une belle illustration pour une famille impériale, que cette philosophie et cette modération venant à la suite de tant de crimes commis pour usurper ou conserver le diadème.

(1059) Isaac abdiqua l'empire en faveur de Con-

stantin Ducas, et alla terminer ses jours dans un monastère.

Ducas ou Constantin X aimait les lettres et les protégeait; il avait donné sa main à Eudoxie, fille de Constantin Dalassène, que ses talents et ses ouvrages ont rendue célèbre. Heureux comme époux, il fut malheureux comme prince. Des réformes impolitiques répandirent le mécontentement dans l'armée; les Turcs en profitèrent. Les efforts des Bulgares et les ravages de la peste empêchèrent seuls ces Barbares de passer l'Hellespont.

La nature réunit ses fléaux aux mauvais succès de la guerre, et de violents tremblements de terre agitant ces contrées voisines de l'Archipel et de la mer Noire, dans les îles ou sur les rivages desquels l'on distingue tant de traces d'anciens bouleversements, renversèrent dans Constantinople de grands et beaux édifices.

(1067) Eudoxie régna après Ducas, et avec ses trois fils, Michel VII dit Parapinace, Andronic Ier, et Constantin XI.

Romain Diogène, dont le père était mort dans l'exil, pour avoir usurpé la pourpre impériale sous Romain Argyre, voulut, par une insurrection, monter sur le trône d'où son père avait été précipité. Eudoxie le fit arrêter, le condamna à mort, et voulut le voir avant qu'on fît tomber sa tête. Il parvint à lui plaire; elle résolut non seulement de lui faire grâce, mais encore de l'épouser.

Constantin Ducas avait cependant exigé d'elle qu'elle promît par écrit de ne jamais se remarier.

La promesse d'Eudoxie était entre les mains du patriarche : elle persuade au pontife que son dessein est d'épouser Bardas, frère ou neveu du patriarche; la promesse est rendue. Les sénateurs, gagnés par le pontife ambitieux, consentent à la voir annuler; mais à peine est-elle détruite, qu'Eudoxie mande Romain Diogène et lui donne sa main.

Diogène veut seul diriger les affaires de l'empire; il en écarte avec soin Eudoxie et les enfants de cette princesse. L'impératrice n'en aurait été que plus heureuse, si elle n'avait pas eu à se reprocher un manquement de foi. Elle emploie ses loisirs de la manière la plus digne d'elle; elle termine un ouvrage grammatical, mythologique et historique, intitulé *Ionia violarium*, et dont Ansse de Villoison a donné une édition au public avec des notes et de savantes dissertations; et elle dédie son ouvrage à Diogène, à l'époux qu'elle n'a pas cessé d'aimer.

(1071) L'empereur fait plusieurs campagnes contre les Turcs, a de grands succès, les poursuit trop loin, leur livre une bataille malheureuse, est fait prisonnier, et conduit au sultan Alp-Arslan. La nouvelle de sa captivité arrive à Constantinople. A l'instant Jean Ducas, qui avait reçu le titre de césar, fait reléguer Eudoxie dans un couvent, et confier le gouvernement de l'empire à Michel VII, fils de Constantin Ducas et de l'impératrice. Le sultan des Turcs, bien aise de faire naître de nouvelles divisions parmi les Grecs, donne la liberté à Diogène. Ce prince part pour



Constantinople, où il veut recouvrer ou disputer l'empire; mais le gouverneur de l'Arménie le fait arrêter. On lui crève les yeux, on le relègue dans une île voisine de Constantinople, et il y périt bientôt des suites de sa mutilation.

Michel VII reçut un surnom honteux: on l'appela *Parapinace*, à cause des indignes manœuvres dont il se rendit coupable pour obtenir des gains sordides par la vente du blé. Il fut aussi lâche qu'incapable de gouverner. Les Slaves et des Tartares ou Scythes pénétrèrent dans la Thrace; les Turcs se répandirent dans l'Asie Mineure. Il ne sut rien faire pour délivrer l'empire pressé de tous côtés. Vers 1073, il avait écrit au pape Grégoire VII; il lui avait témoigné un grand attachement pour l'église romaine. Grégoire s'était hâté d'envoyer à Constantinople Dominique, patriarche de Venise, pour travailler à la réunion des Grecs et des Latins; et, dès le 1er mars, ce pontife avait adressé à tous les fidèles une lettre solennelle et remarquable, dans laquelle il les invitait à secourir les Grecs, et à réunir leurs forces contre les Turcs, les ennemis du Christ. Grégoire avait trop de génie pour ne pas prévoir le grand évènement qui devait déplacer l'Europe, et en changer l'esprit, les mœurs, la politique et l'organisation. Sa lettre ne fut pas le signal de cet immense ébranlement; mais combien elle acheva d'y disposer les esprits!

(1078) L'ineptie de Michel le fit chasser du trône; il se retira dans un monastère, d'où on le retira pour le porter sur la chaire métropolitaine

d'Éphèse, mais où il se hâta de venir terminer ses inutiles jours.

Deux généraux sont à la fois proclamés empereurs par leurs armées, l'un en Asie et l'autre en Europe : tous les deux s'appelaient Nicéphore ou *porte-victoire*. Nicéphore Botoniate, l'empereur de l'armée d'Asie, redoute son concurrent Nicéphore Bryenne. Il faisait la guerre contre les Turcs; il s'empresse de s'arranger avec une troupe de ces Barbares, de ces ennemis naturels de l'empire. Il les prend pour auxiliaires; il ne craint pas de les introduire dans cet empire qu'ils convoitent avec tant d'ardeur. Il ose mener ces féroces alliés jusque dans les murs de la capitale; il y fait son entrée avec appareil; il y est couronné par le patriarche; et les descendants des dominateurs du monde, ne pouvant pas même choisir leurs fers, reçoivent en silence le monarque que favorisent leurs ennemis.

Alexis Comnène, un de ses généraux, fait prisonnier Nicéphore Bryenne, l'amène à Constantinople, où on crève les yeux à cet empereur vaincu; mais, mécontent quelque temps après de Botoniate, il se fait proclamer Auguste dans la Thrace (1081), prend Constantinople, et Botoniate s'enfuit dans un couvent.

Alexis Ier était fils de Jean, et neveu de l'empereur Isaac Comnène. Les Normands de l'Italie méridionale, Robert Guiscard et son fils Boëmond, attaquent avec violence ses états d'Europe : ses armées les plus nombreuses sont défaites (1083). Boëmond vient jusques en Thessalie mettre le siége

devant Larisse. Alexis suit l'exemple funeste de Nicéphore Botoniate : il appelle des Turcs à son secours ; et ce n'est qu'avec ces Barbares qu'il peut obliger Boëmond à lever le siége de la ville thessalienne.

L'année suivante, il combat contre les Normands avec des alliés plus naturels. Les Vénitiens réunissent leur flotte à la sienne : elles sont détruites ou dispersées par celle de Robert Guiscard. Le doge de Venise est déposé par les Vénitiens irrités de leur défaite : on nomme à sa place Vital Faliéri. Alexis Comnène, pour s'attacher de plus en plus les Vénitiens, donne au nouveau doge le titre de *proto-sebaste*, que ce chef de la république réunit à celui de duc de Dalmatie, que les doges portaient depuis près d'un siècle, époque où les principales villes de cette contrée avaient commencé de passer sous la domination de Venise.

Les secours donnés à Botoniate et à Alexis, par des Turcs, n'avaient pas changé cependant les projets de conquête des compatriotes de ces Tartares. Ces grandes et redoutables tribus ont toujours la même ardeur pour l'envahissement. Leurs succès s'accroissent : la Natolie s'abaisse devant eux ; ils approchent de la Propontide. Bientôt on verra, du haut des murs de Constantinople, briller sur les rivages asiatiques les enseignes victorieuses de l'islamisme. Alexis est forcé d'implorer l'assistance des peuples de l'Occident (1092). Il écrit à Urbain II ; il appelle les armées des princes chrétiens contre les infidèles : sa voix sera entendue. L'Eu-

rope va marcher contre l'Asie; l'étendard de la croix va la guider. Mais ici commence un nouvel ordre de choses: l'astre de la civilisation, descendu pour ainsi dire jusques au solstice où sa lumière a paru près de s'éteindre, va commencer de reprendre tout son éclat, et de remonter plus resplendissant que jamais vers le haut des cieux.

Tel est le magnifique spectacle que nous présenteront successivement les époques suivantes.

Cette ascension radieuse se fera cependant avec une grande lenteur; elle éclairera souvent de grands malheurs et de grands crimes, déplorables effets de la lutte inutile, mais terrible, des passions, des intérêts, des préjugés, des erreurs, de l'aveugle ignorance, contre la puissance la plus irrésistible, la nature des choses, et par conséquent les forces imprimées à la nature elle-même par son immortel auteur.

Que l'on ne croie pas néanmoins qu'au milieu des ténèbres de la fin du onzième siècle, on ne pût pas distinguer quelques feux à de grandes distances, et, pour ainsi dire, sur quelques hauteurs privilégiées. C'était sur ces sommités que l'on conservait un reste de lumière: la nuit régnait sur le reste du monde.

Nous avons rappelé à la reconnaissance publique les noms de quelques uns de ceux qui entretenaient ces lumières éparses.

Ajoutons à ces noms vénérés ceux d'Hermann (*Hermannus Contractus*), comte de Wéringen, bénédictin de Reichenau, auteur d'une chronique, de plusieurs hymnes ou antiennes que chante en-



core l'église romaine, et particulièrement du *Salve, regina*; de l'historien Anselme de Liége; de Brunon, évêque de Wurtzbourg; de l'historien Wippon, aumônier des empereurs Conrad II et Henri III; d'Adam, chanoine de Brême, et auquel on a dû une histoire ecclésiastique; de l'historien Arnoul de Milan; du cardinal Bennon; de Berthold de Constance, qui a écrit une chronique; de Conrad, évêque d'Utrecht; du canoniste Dieu-Donné; de l'historien Ekkehard, bénédictin de Saint-Gal; de Marian d'Écosse, religieux à Mayence, et auteur d'une chronique; et de Lambert d'Aschaffenbourg, dont l'histoire a reçu de grands éloges.

Dans le même temps vivait dans l'empire grec Michel Psellus, que l'on a placé à la tête de ceux qui cultivaient alors les lettres; et au milieu du grand nombre de médecins, de mathématiciens et d'astronomes qui florissaient dans les royaumes des Arabes à l'époque dont nous nous occupons, brillait Avicenne, l'admirateur de Galien, et dont l'érudition immense et l'esprit étendu donnèrent à ses ouvrages une si grande influence, malgré les complications de ses abstractions et l'obscurité de ses idées métaphysiques, que ses théories ont traversé les siècles, dominé les esprits les plus forts, inspiré Vanhelmont, et résisté longuement aux attaques même de l'expérience et de l'observation.

La nation arabe devait être, pendant bien du temps encore, considérée comme une nation supérieure, où l'on devait chercher avec empressement des maîtres et des modèles.

C'est à l'imitation de ces Arabes, imitateurs eux-mêmes des Indiens, et à toutes les inspirations de leur sensibilité si ardente, de leur esprit si vif et si délié, de leur imagination si exaltée, que les Visigoths d'Espagne doivent la création ou le renouvellement de leur poésie, de leurs romans, de leurs chansons d'amour, de leurs chants belliqueux. Cette heureuse influence s'étend sous le beau ciel de la Provence et des autres contrées de la France méridionale; elle parvient aux provinces septentrionales de cette France, si favorisée par la nature; elle passe avec les Normands de Guillaume dans la Grande-Bretagne; elle mêle aux anciens bardes, et les troubadours du midi et les trouverres du nord; elle arrive dans la Sicile, dans la Calabre, dans la Pouille, avec les compagnons des fils du Normand Tancrède de Hauteville; elle va jusques aux Grecs et aux Arabes d'Orient, et y termine dans sa source le cercle de ses progrès féconds.

On a écrit que c'était par cette transmission si remarquable que l'art de la rime, inventé par les Arabes, et peut-être par les Persans ou les Indiens, s'était introduit ou perfectionné chez les Espagnols et les autres peuples de l'Europe. Quoi qu'il en soit, la chevalerie, ses tournois, ses festins, ses bals, ses fêtes, ses solennités, ses expéditions lointaines, ses triomphes, ses revers, vont multiplier, dans toute l'étendue de l'Europe, ces poëtes errants comme les chevaliers, ces chantres de la beauté et de l'héroïsme, ces favoris des dames et



des rois, ces dispensateurs des renommées, ces compagnons fidèles des preux, ces amis constants, secondant vaillamment les braves au milieu des combats, et venant ensuite célébrer sur le luth ou sur la lyre les exploits merveilleux des paladins couverts de gloire. Ces usages, ces mœurs, ces affections, cet enthousiasme, si différents et des habitudes antiques des Grecs et des Romains, et des coutumes sauvages des premiers habitants des forêts de l'Europe boréale, vont donner un caractère bien digne d'attention à la guerre extraordinaire, à la vaste migration et à la grande conquête qui se préparent.

QUATORZIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 1092 JUSQUES EN 1147.

Le roi des Français aurait pu être, au commencement de cette époque, le monarque de l'Europe le plus capable d'influer sur les évènements extraordinaires qui allaient bouleverser le monde. Si l'impulsion donnée depuis long-temps aux esprits ne pouvait plus être arrêtée, si l'opinion eût renversé tous les obstacles qu'on aurait voulu lui opposer, un prince habile, régnant sur la nation la plus puissante et la plus belliqueuse de la chrétienté, aurait pu en modérer la force, en diriger le cours, en préparer les suites, en maîtriser les résultats; mais Charlemagne ne tenait plus depuis long-temps les rênes de la France, et à la place de ce grand homme on voyait encore sur le trône des Français l'indolent, le voluptueux Philippe. Ses vassaux avaient conquis ou obtenu des royaumes. La victoire avait donné l'Angleterre à Guillaume; la Pouille, la Calabre, la Sicile, aux fils de Tancrède; un prince de Bourgogne et un fils du comte de la Franche-Comté allaient recevoir en Espagne, l'un la couronne de Portugal, et



l'autre celle de Castille. Les prétentions les plus extraordinaires des papes, ou plutôt leurs rébellions audacieuses contre leurs souverains légitimes, entretenaient dans l'Italie et dans la Germanie des discordes civiles, des guerres funestes, dont les effets pouvaient s'étendre sur toute l'Europe. L'empire grec et l'Asie chrétienne imploraient le secours de l'Occident, contre des Barbares qui avaient adopté l'islamisme, et qui néanmoins étaient de cruels oppresseurs, ou des ennemis terribles des Arabes musulmans. On sentait, pour ainsi dire, trembler la terre sous tous les points de l'Europe. Philippe, isolé en quelque sorte au milieu de son palais, n'entendait point gronder les orages, ne pensait à rien prévoir, ne s'occupait que de ses plaisirs. Il avait répudié la reine Berthe. Il sait qu'une fille du comte de Montfort, nommée Bertrade, et mariée à Foulques-le-Rechin, comte d'Anjou, est regardée comme la plus belle femme de France, et n'aimait pas son époux. Il va à Angers, reçoit du comte l'accueil du vassal le plus dévoué, lui enlève néanmoins Bertrade, et veut lui donner sa main (1092). L'archevêque de Rouen, assisté de l'évêque de Senlis, bénit l'union adultère de Bertrade et du roi. Yves, évêque de Chartres, a le courage de la blâmer. Le roi ne se contente pas de le faire arrêter par le vicomte de la ville épiscopale d'Yves, il veut le faire déposer par le concile qu'il assemble à Reims en 1094. Il espère d'autant plus que ce concile approuvera son mariage avec Bertrade, que la reine Berthe est morte; mais le

comte Foulques d'Anjou, le mari de Bertrade, ne l'est pas; et un concile tenu à Autun, très peu de jours après, et auquel assiste un légat du pape Urbain II, déclare criminelle l'union de Philippe avec Bertrade, et, entraîné, par la pente du siècle, de l'exercice de l'autorité spirituelle à l'usurpation de la puissance temporelle, il excommunie le monarque. Une intrigue coupable d'un prince débauché devient une affaire d'état par cet acte du concile. Urbain II suit avec trop d'ardeur et de constance les projets ambitieux de Grégoire VII, pour ne pas maintenir avec fermeté les décisions de son légat et des évêques.

Dès 1093, l'empereur Henri IV, quittant l'Italie pour retourner en Allemagne, avait laissé, en apparence, le commandement de son armée à son fils Conrad, roi des Romains. Ce prince n'avait encore que neuf ans : les caresses de la comtesse Mathilde, et les insinuations du mari de la comtesse, le duc Welf ou Guelphe-le-Jeune de Bavière, le séduisirent facilement. Les généraux auxquels l'empereur avait confié la direction de ses troupes, sous les ordres apparents du prince, furent entraînés par l'adresse et les promesses de Mathilde. Conrad, par un double crime, que son âge pourrait seul excuser, se révolte contre son père et son souverain. On fait en son nom un traité avec le pape, le duc Guelphe et la comtesse Mathilde. L'archevêque de Milan le couronne roi de Lombardie. Il rencontre à Crémone Urbain II; il répète ce qu'on lui a dicté; il sert d'écuyer au



pape, il lui garantit le pontificat suprême; il en reçoit la promesse de la couronne impériale; il assure qu'il renoncera au droit d'investir les prélats. Il n'a pas onze ans et on le marie avec Mathilde, la fille du Normand Roger, duc de Sicile. Quelle dérision! quelle comédie ridicule! quelle profanation des objets les plus augustes! Un enfant, inspiré par une femme adroite, joue avec l'épée de commandement que son père lui a confiée, avec le sceau destiné à sanctionner les traités solennels, avec le diadème de Lombardie qu'on place sur sa tête, avec la tiare pontificale dont il a l'air de disposer, avec le bandeau impérial qu'on lui promet, avec l'anneau nuptial qu'il donne à celle qu'on lui indique. Et quelle idée nous donne de son siècle Urbain II, un homme grave et instruit, le chef de la religion du Christ, le successeur des apôtres, le pontife dont la tête est remplie des plus vastes projets, le protecteur des chrétiens de l'Asie, le prétendu suzerain des monarques de l'Europe, en faisant représenter ce drame singulier, en figurant lui-même dans ce spectacle bizarre, en l'employant comme un des moyens les plus puissants de parvenir à son but!

Mais à cette pièce de théâtre, si peu digne de son objet, va succéder une tragédie terrible : l'Europe et l'Asie vont combattre.

Le signal va être donné.

Guelphe, duc de Bavière, le père de Guelphe-le-Jeune, abandonne le parti de Mathilde sa bru, du pape et de Conrad; il se soumet à Henri IV.

L'empereur ôte à son fils rebelle le duché de la basse Lorraine qu'il lui avait donné, et il le confère au vaillant fils d'Eustache comte de Boulogne, à Godefroy de Bouillon. Les yeux de l'Europe se tournent vers ce valeureux prince. On dirait que l'empereur a voulu mettre dans une plus grande évidence celui qui doit être l'instrument des évènements les plus mémorables.

Depuis long-temps, un grand nombre de chrétiens d'Occident allaient en pèlerinage jusque dans la Palestine; ils visitaient Jérusalem, le sépulcre de Jésus, et tous les endroits qui leur rappelaient les actions du Sauveur et les récits de l'évangile. Tant que les Arabes avaient été les maîtres de Jérusalem, les pèlerins d'Occident n'avaient pas eu à s'en plaindre; mais les Turcs, féroces et barbares, s'étaient emparés de la cité sainte des chrétiens, faisaient subir aux pèlerins les plus dures vexations et les plus cruels outrages. Lorsque ces pieux voyageurs ne succombaient pas sous les maux dont les Turcs les accablaient et qu'ils pouvaient revenir dans leur patrie, ils faisaient retentir l'Europe entière de leurs plaintes. A ces accents de douleur se joignirent les cris d'alarme que proféraient les Grecs. A chaque instant on croyait apprendre que les cruels dominateurs de la Palestine, que les conquérants de la Natolie, que les persécuteurs des chrétiens, avaient passé la Propontide, brûlé Constantinople, et commencé de porter le ravage vers l'Italie ou la Germanie. Le malaise général des peuples et leur superstitieuse ignorance les

rendaient susceptibles de terreurs rapides et de désirs vagues de changement. L'avenir se présentait sous un voile effrayant; une inquiétude générale agitait les esprits. Un homme noble et vaillant, des environs d'Amiens, était allé en pèlerinage dans la Judée : il se nommait Pierre; sa piété était vive, son imagination ardente. Le temps qu'il avait passé dans la solitude, et qui l'a fait surnommer l'*Ermite*, avait exalté ses idées. Il revint de Jérusalem plein d'horreur contre les Turcs, et pénétré de compassion pour les chrétiens dont il avait vu et partagé la misère. Les Barbares avaient profané à ses yeux les objets les plus sacrés de sa foi. Il conçoit le projet d'enlever la Palestine aux Turcs, et de donner aux adorateurs de Jésus la terre consacrée par la vie et la mort de ce divin législateur. Rempli de cette idée hardie et du sentiment profond des malheurs de ses frères, il va trouver le pape. Il n'a pas beaucoup de peine à faire adopter par Urbain II un projet qui se lie si bien avec les ambitieuses vues du pontife. Urbain approuve le plan de Pierre, l'agrandit, l'étend, le combine avec ses anciens désirs, et le charge d'aller dans une grande partie de l'Europe en préparer l'exécution. Pierre part, et avec sa longue barbe, son habit grossier, son bourdon de pèlerin, il va exercer une bien plus grande puissance qu'à la tête d'une nombreuse armée. Il s'adresse aux rois, aux princes, aux prélats, aux grands vassaux, aux chevaliers, au peuple. Les moines, si multipliés et si influents à cette époque, informés des intentions du pape,

dont la volonté est pour eux comme un ordre du ciel, secondent Pierre par tous leurs efforts. Les esprits s'échauffent : la fermentation devient universelle. Les chevaliers, dignes de leur nom, saisissent avec transport l'occasion la plus brillante d'acquérir de la gloire. Les rois sont bien aises de voir s'éloigner de leurs trônes des vassaux puissants et indociles qui peuvent si facilement les ébranler; des possesseurs de châteaux-forts, redoutés par leurs brigandages, veulent aller chercher de nouvelles richesses et l'impunité. Les serfs et les opprimés trouveront dans l'expédition qu'on leur propose la fin de leurs malheurs et de leur esclavage. Une longue et lointaine excursion peut satisfaire les curiosités avides. Les hommes livrés aux plaisirs des sens croient obtenir de nouvelles jouissances au milieu de la licence des camps et dans ces contrées si renommées de l'Asie et de la Syrie, où l'ambition voit briller des couronnes faciles à conquérir. Quelques sages reconnaissent dans la guerre contre les Turcs un moyen de vivifier le commerce de l'Europe par celui de l'Asie, et de faire pénétrer dans les royaumes occidentaux quelques rayons de la science de l'Orient. Des indulgences pontificales, promises avec solennité, assurent à ceux qui éprouvent des remords la fin de leurs tourments secrets, et les cieux sont ouverts à tous les chrétiens qui prendront les armes pour la plus sainte des causes.

(1095) C'est au milieu de cette disposition générale des esprits qu'Urbain II vient à Clermont en



Auvergne, où il avait convoqué un concile. Pierre l'Ermite l'accompagne. On y voit un concours extraordinaire de princes, de seigneurs, de nobles, de chevaliers; on compte autour du pape plus de trois cents évêques. Urbain monte sur son trône; il parle avec chaleur; il peint les maux sous lesquels gémissent les chrétiens de l'Orient; il montre les Turcs aux portes de Constantinople. « L'Europe, s'écrie-t-il, va être envahie par les Turcs; » ils vont la couvrir de sang et d'incendies. » Et tout d'un coup, se levant sur son tribunal, comme inspiré par la divinité elle-même, montrant le ciel dont il va faire entendre et les promesses et les menaces, et s'adressant aux guerriers qui l'entourent, et qui déjà frémissent d'impatience de combattre les ennemis du Christ : « Aux armes, » leur dit-il; suivez les enseignes du Dieu qui est » mort pour vous; délivrez la cité sainte; prenez » vos glaives exterminateurs. Allez, vrais enfants » d'Israël, dans la terre qui vous fut promise. Chargez avec audace; ouvrez-vous un chemin au travers des bataillons des infidèles et des monceaux » de leurs cadavres. Le ciel va combattre avec vous; » la croix va triompher du croissant : les palmes de » l'Idumée ne doivent plus croître que pour vous. » Brisez les fers de vos frères infortunés, et élevez » sur la terre consacrée des monuments de gloire » et à Dieu et à votre nation. » On interrompt le pontife; on s'écrie avec force : « Dieu le veut! Dieu » le veut! — Allez donc, reprend le pape; allez, » braves chevaliers du Christ; allez venger sa que-

» relle ; que ce cri *Dieu le veut!* que le Tout-Puis-» sant vient de vous inspirer, soit votre cri de » guerre et de victoire, dans votre immortelle entre-» prise. » Il tend alors ses mains vers le ciel, bénit au nom du Très-Haut cette multitude transportée, et fait placer devant lui un nombre immense de croix d'étoffe rouge. On accourt avec enthousiasme ; on réclame de toutes parts ce signe de la guerre que le ciel ordonne. Le pape attache lui-même de ces croix rouges sur l'épaule droite des princes et des grands. Les cardinaux et les évêques le secondent ; ils en prennent pour eux-mêmes ; ils en distribuent au peuple empressé autour d'eux. Les femmes veulent aussi se parer de ces croix ; elles en donnent à leurs enfants.

L'ardeur sainte et guerrière qui vient de s'allumer se répand avec la rapidité de l'éclair ; elle pénètre dans tous les rangs, elle franchit toutes les distances. Tout le monde veut partir pour les bords du Jourdain ; tout le monde demande une croix ; et, dans les hameaux comme dans les villes, on répète avec transport « Dieu le veut ! Dieu le » veut ! »

On se hâte de faire les préparatifs du long et saint voyage. Une sorte de délire inconcevable s'empare de toutes les têtes. On veut se procurer de l'argent à tout prix ; on vend, ou plutôt on cède, pour les plus faibles valeurs, les fiefs, les terres, les droits, les meubles, les maisons ; on affranchit les serfs, on abandonne la suzeraineté aux vassaux. Il semble qu'on ne doit plus revoir le pays où l'on

a reçu la naissance, et qu'on n'aura plus d'autre patrie que les contrées de l'Orient.

On voit, parmi les plus illustres croisés, Hugues dit le Grand, comte de Vermandois, et frère de Philippe, roi de France; Eudes Ier, duc de Bourgogne et arrière-petit-fils du roi Robert; Godefroy de Bouillon, duc de la basse Lorraine; Baudouin et Eustache, frères de Godefroy; Robert, duc de Normandie; Robert II, comte de Flandre; Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse; Alain, fils de Malcolm III, roi d'Écosse; Étienne, comte de Boulogne; Boëmond, fils de Robert Guiscard, duc de la Pouille et de Calabre; Geoffroy de la Tour de Limoges; Aimeri IV, vicomte de Rochechouart; Tancrède, Gaston de Foix; Étienne, comte de Chartres; Milon de Montmorenci; de Brai, sire ou seigneur de Montlhéry; Roger, seigneur de Choiseul; Adhémar, évêque du Puy; quelques autres prélats, et plusieurs autres princes, grands vassaux ou chevaliers déjà renommés par leur valeur, et par cette force prodigieuse, alors d'autant moins rare qu'on la croyait très souvent nécessaire, et qu'on s'exerçait, dès l'adolescence, à l'acquérir.

Tous les croisés ne se réunissent pas en Europe avant leur départ pour l'Asie; ils auraient affamé les contrées par lesquelles ils auraient passé; ils partent par diverses routes et sous les ordres de différents chefs. Pierre l'Ermite et Gauthier dit *sans avoir*, conduisent les premières divisions. Des corps détachés, qui suivent les rives du Da-

nube, pour traverser ensuite la Bulgarie et arriver à Constantinople, sont détruits par les Hongrois irrités de leurs désordres. Un très grand nombre de croisés, et particulièrement ceux du nord de la France, des deux Lorraines, des bords du Rhin et de plusieurs contrées d'Allemagne, reconnaissent pour leur général le vaillant Godefroy. Beaucoup de Germains avaient pris la croix rouge; mais plusieurs, par une frénésie déplorable et bien digne de la fin du onzième siècle, croient remplir le vœu qu'ils ont fait de combattre les infidèles, en assassinant impitoyablement les Juifs, que l'empereur Henri IV est obligé de prendre sous sa protection particulière, comme des serfs du domaine impérial.

Godefroy vend sa terre de Bouillon à l'évêque de Liége, et son duché de basse Lorraine au comte de Limbourg, à qui Henri IV, du consentement des états, accorde l'investiture de ce duché.

On a écrit que l'armée particulière de Godefroy était de soixante-dix mille fantassins et de dix mille cavaliers, marchant sous les bannières de plusieurs leudes, barons ou vassaux. Parmi les Lorrains qui le suivent est Gilbert de la Ville-sur-Illon, cousin germain de Thierry, duc de la Lorraine mosellane, et proche parent de la mère de Godefroy.

C'est vers Constantinople, les rives de la Propontide, et les contrées occidentales de l'Asie Mineure, que tous les croisés doivent se réunir. Ils sont remplis d'ardeur et de courage. Mais dans quels mal-



heurs, dans quelles mœurs dépravées, dans quel brigandage, dans quels crimes, doivent les entraîner leur indiscipline et les habitudes de brigandage qui font depuis long-temps la honte de tant de vassaux insubordonnés, et de possesseurs de forteresses, ou plutôt de repaires imprenables. Les chevaliers eux-mêmes, ceux qui se sont voués à la répression de ces odieux brigandages, oublient leur noble vocation, subissent la contagion de l'exemple, et déshonorent leur institution tutélaire.

Élevons-nous cependant, par la pensée, au-dessus de tous ces désordres; plaçons-nous assez haut pour ne plus distinguer que le mouvement général des habitants de l'Europe, et considérons-en la direction.

La Grèce conserve encore le feu divin de la science, des lettres et des arts. L'Orient n'a pas perdu tout son éclat; cet éclat brille encore, et à Constantinople, et dans l'Asie Mineure, et sur les bords de l'Euphrate et du Tibre, et dans une partie du nord de l'Afrique; il semble annoncer, pour le reste de l'Europe, le retour de la lumière.

L'Occident, entraîné par les passions les plus fortes qui puissent imprimer un grand mouvement aux nations, l'enthousiasme religieux, l'amour de la gloire militaire, la soif des trésors, l'esprit de conquête, l'espérance des lauriers de la victoire, des couronnes de la terre et des palmes célestes, va, sans s'en douter, au-devant de ces clartés orientales. Les nations entières s'ébranlent comme si elles allaient chercher de nouvelles terres.

Mais ce n'est plus du levant au couchant, ou du nord au sud, que les peuples s'avancent, et comme d'immenses torrents parcourent la surface du globe; une nouvelle réaction les pousse de l'Occident vers l'Orient, comme les Gaulois du temps de leurs Brennus et de leur Sigovèse. On dirait que, cédant à une cause insurmontable de mouvement, les races humaines parties des contrées orientales, arrivées au bord de l'Océan, et ne pouvant franchir cette redoutable barrière, sont contraintes de revenir sur leurs pas, en luttant contre les nouveaux peuples qui leur succèdent, et qui suivent la première direction imprimée par l'impulsion primitive.

A peine les premières divisions de la foule immense des croisés sont-elles arrivées dans la Thrace, aujourd'hui Romélie, qu'elles effraient celui qui a réclamé leurs secours. Pierre l'Ermite et son lieutenant Gauthier *sans avoir* qui les conduisaient, ne pouvaient arrêter leurs excès ni leur brigandage. L'empereur Alexis Comnène se repent d'avoir appelé ces troupes indisciplinées; il les croit bien plus dangereuses pour lui que les hordes des Turcs; il se hâte de leur faire passer la Propontide. Les croisés commandés par Boëmond de Calabre succèdent aux soldats conduits par Pierre et par Gauthier. Boëmond, dont ils connaissent les talents militaires, est parvenu à établir un peu d'ordre parmi eux; mais les alarmes d'Alexis ne diminuent pas. Les Normands d'Italie inspirent depuis long-temps aux Grecs les plus vives inquiétudes, et Boëmond, un de leurs plus vaillants

princes, est le chef des croisés que reçoit Alexis. Il n'a qu'un désir, celui de débarrasser de ces guerriers qu'il redoute et sa capitale et ses états d'Europe; il dissimule; il fait un traité avec Boëmond, et par ses instances et ses promesses, pousse pour ainsi dire les croisés en Asie.

Hugues de Vermandois, le frère de Philippe, roi des Français, était parti de France, à la tête d'une brillante armée. Il avait pris la route d'Italie avec le duc de Normandie, les comtes de Flandre, de Boulogne et de Blois. Ils reçoivent à Lucques la bénédiction d'Urbain II, ils visitent à Rome le tombeau des apôtres; mais n'ayant pu arriver dans la Pouille qu'au commencement de l'hiver, ils n'osent embarquer leurs troupes pour leur faire traverser l'Adriatique pendant la saison des tempêtes, et ils les mettent en quartier aux environs de Bari, jusques au printemps de l'année suivante 1097. Hugues, trop impatient des combats pour attendre si long-temps, monte sur un vaisseau avec trois chevaliers qui partagent son ardeur; il débarque à Durazzo. Le gouverneur de la ville vient au-devant de lui, le reçoit avec respect, le traite avec magnificence, mais ne veut le laisser poursuivre sa route qu'après avoir reçu les ordres qu'il attend de l'empereur Alexis. Ces ordres arrivent. Hugues et ses compagnons sont conduits à Constantinople, accueillis avec beaucoup d'égards par Alexis, mais gardés à vue. Godefroy, qui est dans la Thrace, se hâte de les réclamer: on le refuse; il ravage les environs de Selymbria. L'empereur promet de rendre

les croisés. Godefroy vient camper sous les murs de Constantinople : Hugues et ses chevaliers, qu'on n'ose plus retenir, accourent sous ses drapeaux.

C'est auprès de Nicée que le plus grand nombre de chrétiens se réunissent; les premières divisions s'étaient déjà mesurées avec les Turcs de cette ville; les soldats de Pierre l'Ermite avaient été défaits. Gauthier avait été tué avec un autre Gauthier de Breteuil, Raymond de Breïs, Foucher d'Orléans, et Geoffroi de Burel. Les croisés, rassemblés sous les murs de Nicée, veulent venger leurs frères, et commencer leurs conquêtes. On fait le dénombrement de l'armée. On a écrit que, malgré les funestes effets des fatigues, des excessifs dérèglements, et des combats déjà livrés, elle était encore composée de cinq cent mille fantassins, et de cent trente mille cavaliers. Quelle force aurait pu résister à cette armée si elle avait suivi les règles de la discipline romaine? Mais ce n'était qu'une multitude désordonnée; combien néanmoins le courage et l'enthousiasme des croisés devaient produire de prodiges!

On forme le siége de Nicée; cette ville faisait partie du royaume d'Iconium. Kilidie Arslan, nommé aussi Soliman-le-Jeune, avait été élevé, à Iconium, sur le trône de son père Soliman Ier, en 1092; il avait étendu ses états en conquérant, sur les Grecs, des îles de l'Archipel, et des contrées de l'Asie Mineure. C'était ce prince turc qui avait détruit la division des chrétiens occidentaux, commandés par Pierre-l'Ermite; mais quelque

brave que fût ce Pierre de Picardie, il y avait bien loin de ses talents militaires à ceux de Godefroy: c'est ce héros qui commande maintenant les croisés. Soliman-le-Jeune veut défendre Nicée; deux fois il livre bataille aux assiégeants, et deux fois il est vaincu par les chrétiens. La ville est obligée de se rendre après trente-cinq jours de siége, et lorsqu'on a comparé avec soin les historiens ou chroniqueurs arabes, grecs et latins, qui paraissent le mieux instruits des évènements relatifs aux croisades, voici les faits qui paraissent les plus probables au sujet de la reddition de Nicée.

L'empereur Alexis avait joint un corps de troupes à l'armée de Godefroy. Un général nommé Butumite commandait les Grecs de Constantinople; il parvient à obtenir que la ville se rende aux troupes d'Alexis. Cet arrangement prive les croisés d'un riche butin; ils murmurent, ils veulent reprendre Nicée sur les Grecs; mais leurs chefs parviennent à obtenir d'eux qu'ils laissent à l'empereur grec Nicée, si peu éloignée de la Propontide, et par conséquent de Constantinople; et l'armée chrétienne triomphante se met en marche pour traverser l'Asie Mineure et s'avancer vers la Syrie. Soliman veut leur disputer le passage du Thimbris; il avait, suivant quelques auteurs, rassemblé deux cent mille fantassins et cent cinquante mille chevaux. Ce nombre doit avoir été très exagéré; mais son armée était des plus nombreuses. Il attaque les chrétiens à Dorylée dans la Phrygie, sur le bord du Thimbris. La valeur et l'enthousiasme des Oc-

cidentaux repousse sa formidable armée; Soliman est battu de nouveau dans la Pisidie; il perd une troisième bataille dans la Lycaonie, et à une petite distance d'Iconium, de la capitale du sultan. Laodicée est forcée d'ouvrir ses portes aux guerriers de l'Occident.

Les croisés sont parvenus à cette chaîne de montagnes nommée par les anciens, monts de Lycaonie, et plus loin Anti-Taurus, et qui sépare les eaux que leur cours conduit au nord dans la mer Noire, de celles qui coulent vers le midi et dans la Méditerranée; ils les franchissent. Ils ont conquis déjà de grandes et fameuses contrées; mais leur insubordination, leur indiscipline, leur conduite effrénée, leurs violences, ne leur permettent pas de les conserver. Les Turcs reprennent toutes ces contrées avec facilité; ils égorgent les chrétiens laissés pour défendre ces provinces, et l'on a écrit que, dans une seule ville, dix mille Occidentaux avaient été massacrés.

Ces grandes pertes ne diminuent pas cependant l'ardeur des croisés : aucun grand obstacle ne les arrête dans la Cilicie, et toujours vainqueurs, mais toujours pillant les villes, ravageant les campagnes, violant les femmes, massacrant les hommes, ils parviennent, couverts de sang, jusque sous les murs d'Antioche. Quelle plus grande preuve de l'espèce de délire qui entraînait ces guerriers devenus si avides, et plus cruels même que les Turcs, de leur imprévoyance, de leur indocilité aux ordres de leurs généraux, de leur refus de se laisser diri-

ger par la sagesse de Godefroy, leur chef suprême, que cette marche si audacieuse et si téméraire? Ils viennent à Antioche, laissant sur leurs derrières plus de deux cents lieues de pays occupés par des ennemis acharnés, par des habitants furieux des horribles traitements qu'ils ont éprouvés, et par des Grecs jaloux, alliés perfides, et plus dangereux peut-être que les musulmans. Au-delà de cette Asie Mineure, qu'ils ont traversée comme un torrent indomptable, mais qui vient pour ainsi dire de se refermer sur eux, s'ils portent leurs regards vers l'Europe, ils voient entre eux et leur patrie Constantinople, où règne Alexis, de qui ils peuvent avoir tout à craindre, la Thrace, les Bulgares et les Hongrois, qu'ils ont forcés à tourner leurs armes contre eux. Sont-ils contraints à renoncer à leur entreprise, ils n'ont d'espoir de salut que dans la mer dont ils viennent de s'approcher. Mais où sont leurs flottes? Combien, dans un temps où les vaisseaux sont si petits, ne faudrait-il pas de bâtiments pour recevoir la multitude des croisés! et lorsque la navigation est encore si imparfaite, combien de dangers les attendraient entre les côtes de la Syrie et les rivages de l'Europe! Ils n'ont plus qu'à vaincre ou mourir.

(1098) Ils forment cependant le siége d'Antioche. Le fanatisme religieux et celui des conquêtes multiplient leurs forces, et écartent loin d'eux les alarmes.

Rédoan, ou Brodoan, fils de Toutousch, neveu du sultan de Bagdad, et qui règne à Alep, vient au

secours des assiégés d'Antioche. Il veut pénétrer dans la place. Il a avec lui quinze mille Turcs ou Sarrasins. Sept cents cavaliers chrétiens et un petit nombre de fantassins dispersent les guerriers d'Alep.

Quelques princes et chevaliers d'Occident, fatigués néanmoins d'une guerre qu'ils avaient crue plus courte, ou découragés par les efforts inutiles qu'ils ont faits pour en diminuer les horreurs, ou rappelés dans leur patrie par d'autres motifs, se séparent des croisés sous les murs d'Antioche et s'embarquent pour l'Europe; d'autres chefs, ne redoutant aucun péril, s'écartent du gros de l'armée, et veulent, avec leurs troupes particulières, tenter des conquêtes éloignées. Bertrand, fils de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, s'empare de Tripoli; et Baudouin, l'un des frères de Godefroy, va, jusque dans la Mésopotamie, s'emparer d'Édesse et de son territoire.

Les croisés cependant, occupés du siége d'Antioche, commencent à s'apercevoir de la diminution de leurs rangs. Godefroy en conçoit une inquiétude secrète; il emploie toute son influence pour diminuer les nouvelles pertes dont l'armée est menacée; et bientôt il reçoit un renfort considérable.

La ville de Pise, riche et florissante république, étendait sa domination sur la Corse, la Sardaigne et les îles Baléares : depuis long-temps le commerce lui apportait ses tributs, depuis long-temps ses armes luttaient avec gloire contre les Sarrasins.

C'est sur eux qu'elle avait conquis les Baléares, la Sardaigne et la Corse. Son territoire italique était peu étendu, mais l'indépendance et la liberté en avaient multiplié et la population et la force; elle soutenait avec honneur l'origine arcadienne que Strabon lui avait donnée, et qu'avait chantée Virgile; elle veut prendre part aux triomphes des croisés contre les ennemis du Christ, et vraisemblablement par des arrangements, des traités, des établissements, ou de nouvelles conquêtes, ouvrir à son vaste commerce de nouvelles routes vers ces contrées orientales où sont les sources de tant de richesses. Cent vingt vaisseaux arrivent vers Antioche, sur les côtes de Syrie. La croix brille sur les pavillons pisans; et c'est Adimbert, l'archevêque de Pise, qui conduit lui-même la flotte républicaine.

Antioche tombe bientôt au pouvoir des croisés. Boëmond, le fils du Normand Robert Guiscard, duc de la Pouille et de Calabre, s'empare de la ville ainsi que de son territoire; et l'armée chrétienne, ayant Godefroy à sa tête, se dirige vers Jérusalem, l'objet des premiers vœux des croisés, et dont la délivrance était le but de tant de travaux, de combats et de faits d'armes si extraordinaires. Boémond reste à Antioche; il ne néglige rien pour s'y maintenir. Objet de l'amour et de la haine d'Anne Comnène, il a dû une grande partie de sa célébrité à cette princesse, amie des lettres, et qui, malgré son siècle, a eu la gloire d'écrire une histoire de son temps, digne de passer à la postérité.

Le bruit de la prise de Nicée, de Laodicée, d'Antioche, d'Édesse, et de tant d'autres places, se répand cependant jusques à Bagdad. Le khalife Mosthader, qui avait succédé à Moctadi son père, ne peut s'occuper que de prier dans la mosquée; mais le sultan turc Barkiarok, qui règne sur les rives du Tigre et sur presque toute la Perse, depuis la mort de son père Malek-Schah, ne peut supporter tant de victoires; il ne veut pas laisser flotter l'étendard de la croix si près de sa capitale. Codbuka, son général, a ordre de reprendre Antioche sur les croisés. Les troupes de Damas et d'Alep se réunissent à celles qu'il commande; il attaque les Occidentaux: mais les croisés remportent sur lui une victoire complète, poursuivent leur route, et sont près d'arriver à cette terre sacrée pour les disciples de Jésus.

(1098) Jérusalem n'obéissait plus aux sultans turcs de Bagdad. Mostali gouvernait l'Égypte à la place de son père, le mahadi Mostanser, mort en 1094. Un visir de ce khalife fatimite avait enlevé la ville sainte des chrétiens à la domination des Turcs.

Godefroy, suivant, autant qu'il le peut, le voisinage de la mer afin d'être plus à portée de recevoir des vivres et des renforts, traverse les différents torrents qui coulent du Liban ou de l'Anti-Liban vers la Méditerranée, prend Ptolémaïde, nommée depuis Saint-Jean-d'Acre, laisse une garnison dans cette ville maritime, s'approche de Joppé, remonte le long de la vallée où coule le

torrent de Gaas, dont la source n'est pas éloignée de la cité sainte, s'empare de Lidda ou Diospolis, et arrive à Emmaüs ou Nicopolis, sur cette chaîne de montagnes qui n'est qu'une continuation de l'Anti-Liban, et qui, traversant la Judée dans sa longueur, envoie les eaux qui tombent sur ses sommités et se rassemblent en torrents plus ou moins rapides, d'un côté vers la Méditerranée, et de l'autre vers le Jourdain et la mer Morte qui le termine.

Cette marche savante, et digne d'un grand capitaine, paraît montrer que la diminution des forces des croisés, l'approche de nouveaux dangers, le désir, ou plutôt le besoin de compléter tous leurs succès par la prise de Jérusalem, la sagesse de Raymond de Saint-Gilles, et les réflexions prudentes de plusieurs autres chefs, avaient donné à Godefroy cette autorité si nécessaire au général d'une grande armée. Quoi qu'il en soit, vers cette époque commence l'action du poëme immortel du Tasse.

Elle va paraître aux yeux des croisés cette ville pour laquelle ils ont quitté leur patrie, traversé tant de terres et de mers, bravé tant de dangers, supporté tant de fatigues, livré tant de batailles; cette ville de David, ce mont rendu fameux par le palais du roi poëte, et le temple magnifique élevé par Salomon; cette place où, dans des fêtes solennelles, des nuages d'encens s'étaient élevés vers le Très-Haut, dont les harpes de tant de lévites et les chants de tout un peuple célébraient les mer-

veilles; ces murs détruits par les rois d'Assyrie et d'Égypte, relevés plus d'une fois sur leurs ruines, respectés par Alexandre, renversés de nouveau par Pompée, par Titus, par Adrien; ces monuments de tant de diverses puissances anéanties; cette cité juive veuve de presque tous ses propres enfants, ne renfermant en quelque sorte dans son sein que ceux qui les ont massacrés ou dispersés : quels objets pour frapper l'imagination et commander à la pensée! Mais ils vont tous être voilés pour les croisés; un plus grand spectacle va s'emparer de tous leurs sens, et pénétrer jusques au fond de leurs âmes: ils ne doivent voir que la ville où Jésus a vécu, où leur divin maître a donné sa loi sainte, où leur sauveur s'est soumis à l'outrage, s'est condamné aux souffrances et a répandu tout son sang pour eux. Et quel effet admirable va produire sur ces guerriers trop barbares cet auguste et touchant spectacle, ce sacrifice si magnanime, cette mort si glorieuse, qui vont pour ainsi dire se renouveler devant eux! Écoutez ce que disent à ce sujet Guillaume de Tyr et d'autres auteurs du même âge.

A peine les croisés sont-ils parvenus à une gorge de montagnes qu'un grand talent a récemment marquée; à peine découvrent-ils, au milieu d'une solitude stérile, la ville du Christ montrant ses dômes, ses terrasses et ses tours, sur une double colline, qu'un sentiment irrésistible les pénètre et les transporte. « Jérusalem! Jérusalem! s'écrient-ils; » Dieu le veut! Dieu le veut! » Toute leur ardeur

religieuse se rallume : cette férocité à laquelle ils n'ont que trop cédé abandonne leurs cœurs profondément émus. Ils se précipitent sur la terre où ils peuvent croire que Jésus a passé ; ils versent des larmes ; ils poussent des sanglots ; ils se frappent la poitrine ; ils tendent leurs mains vers la cité sacrée ; ils se relèvent en gémissant ; ils se déchaussent avant d'oser fouler la même terre que le Christ ; ils s'écrient de nouveau dans un belliqueux et pieux enthousiasme : « Dieu le veut ! Dieu » le veut ! »

(1099) La chaleur cependant était déjà ardente sous les remparts de Jérusalem ; on était près du solstice d'été : mais rien ne peut arrêter le courage des croisés. Godefroy fait investir la place et commencer le siége.

Les Vénitiens et les Génois, ces nobles et célèbres rivaux du courage, des richesses, de l'habileté et de la puissance des Pisans, étaient venus, comme ces derniers républicains, au secours des chrétiens d'Occident ; et néanmoins les maladies, le glaive des batailles, le découragement des uns, l'ambition des autres, avaient si fort diminué le nombre des chrétiens en état de combattre, que, lorsque le siége de Jérusalem commença, Godefroy ne comptait plus dans les rangs de son armée que vingt et un mille hommes de pied et quinze cents cavaliers. Mais combien la valeur des croisés devait encore enfanter de prodiges ! L'histoire en a retracé le souvenir ; la poésie les a célébrés.

Les croisés luttent avec constance contre les

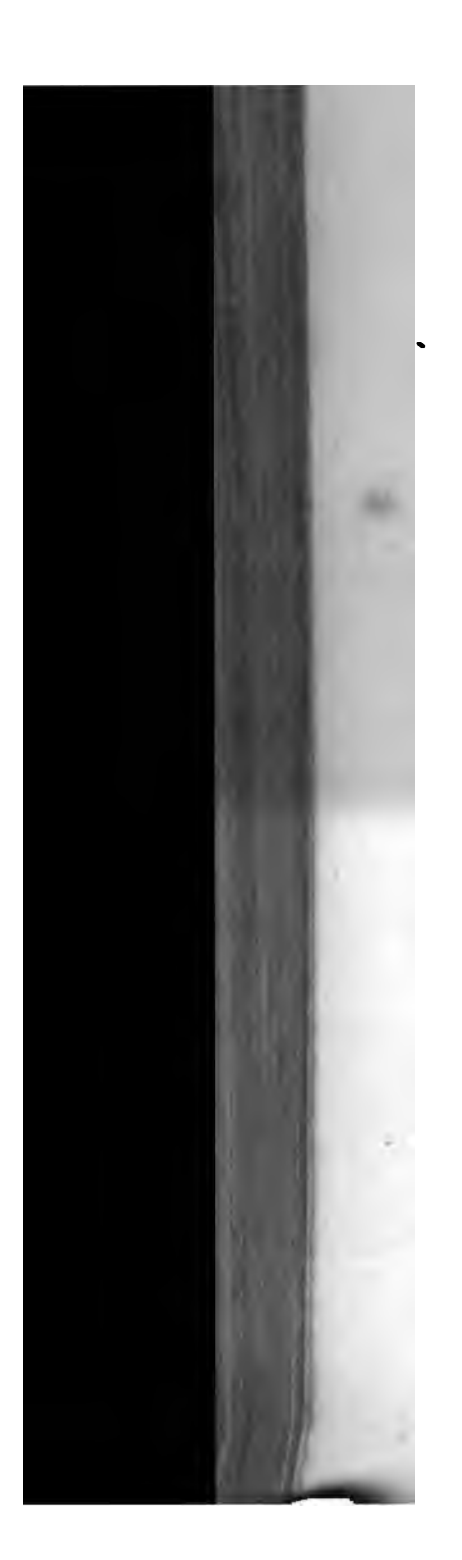
plus grands obstacles. Godefroy les encourage et les anime.

Plus d'un mois s'était écoulé; et les efforts des assiégés redoublent. Une calamité trop commune dans les contrées chaudes, sablonneuses et arides, où les ruisseaux et les rivières, torrents impétueux pendant la saison des pluies, ne montrent au milieu des ardeurs de l'été que des eaux bourbeuses ou des lits desséchés, avait ajouté la privation la plus intolérable à tous les maux que doit supporter le courage des croisés. Ils manquent d'eau, et le besoin de cette eau si nécessaire à la vie devient si pressant, que, ne cherchant plus qu'à toucher le ciel, et à rendre l'auteur tout-puissant de la nature favorable à leurs vœux, ils ne profèrent leurs prières ferventes que dans l'attitude la plus humble de la supplication, et en se traînant sur leurs genoux, selon Sigebert et Raoul de Diceto, autour de la place qui renferme le tombeau du Sauveur.

Tout cède cependant à la valeur des chrétiens. Le trente-neuvième jour du siége arrive, et Jérusalem est conquise. Les historiens de la république de Pise ont écrit que les guerriers de cette ville libre avaient eu l'honneur de monter à l'assaut, et d'élever l'étendard de la croix sur la plus forte des tours, nommée depuis le château des Pisans. Mais remarquez avec quelle rapidité les passions les plus opposées se succèdent dans l'âme des croisés, de ces hommes fiers, ignorants, sauvages, impétueux, avides d'or, de conquêtes et de carnage, et qu'un sentiment religieux, mais violent, grossier, mais

profond, pénètre et subjugue, comme la piété pure et céleste touche et soumet la vertu douce et éclairée. On voit en frémissant ces soldats du Christ n'obéir qu'à leur férocité, passer au fil de l'épée la garnison et tous les habitants de la cité vaincue, entasser les cadavres sanglants des vieillards, des enfants et des femmes, brûler dans leur synagogue les Juifs descendants des anciens possesseurs de Jérusalem; et, lassés mais non rassasiés de carnage, oser porter leurs pas sacriléges auprès du sépulcre de Jésus, tendre leurs mains homicides vers ce monument de la bonté infinie, y déposer leurs glaives exterminateurs, chanter sur les débris fumants de Sion les antiques cantiques de ses rois, et ne pas craindre de voir sortir du tombeau sacré des foudres vengeresses de tant d'abominations. Godefroy, et plusieurs autres illustres croisés, gémissent de ces horribles abus de la victoire; mais quelle force peuvent-ils opposer au délire le plus funeste?

Cependant le premier but de la grande expédition était atteint. La cité sainte n'était plus sous la domination des ennemis du Christ; les chrétiens d'Occident pourraient venir, sans alarmes, déposer leurs hommages pieux au pied du tombeau vénéré. On ne pensait plus à délivrer Constantinople de la crainte des Turcs : Alexis Comnène était bien éloigné de réclamer de nouveau le secours des croisés. Mais il fallait conserver la nouvelle conquête, l'objet de tant de désirs et le prix de tant de sacrifices. On devait avant tout donner un gou-



vernement à Jérusalem : on p
Raymond des Agiles nous ap
s'y opposèrent. « Il ne devai
» dirent-ils, dans une ville où
» sur une croix et couronné d
» choisir un avoué qui gard
» vrait les tributs des contrée
» tribuerait aux défenseurs d

Le projet qu'ils laissèren
une théocratie, ne put pas c
près des chevaliers ; il fut dé
roi. Mais, avant de s'occuper
monarque, les chefs de l'c
d'établir dans les pays conq
d'Europe, si favorable à leu
leur orgueil. Ils divisèrent l
grands fiefs : l'un devait s'ap
Jérusalem, et appartenir au
les autres furent le comté d'I
d'Antioche et le comté de T
par Baudouin, l'un des frèr
mond de Calabre et Bertran
Toulouse. D'après l'arrange
croisés, les possesseurs de c
le droit d'avoir chacun un c
chal, et ne pouvaient être
pairs, auxquels se joindraie
maréchal du royaume. La sei
ou le royaume proprement
soumission entière de la Ter
long de la mer, depuis les

ville maritime de Phénicie, jusques au désert qui sépare l'Égypte de la Palestine : il comprendrait Tyr, Naplouse, Saint-Jean-d'Acre ; et indépendamment des bourgs et des villages qui formeraient le domaine particulier du monarque, il y aurait dans le royaume proprement dit, et sous la suzeraineté du roi, plusieurs fiefs directs ou baronnies, tels que la principauté de Joppé et d'Ascalon, et celle de Galilée. Plusieurs seigneuries devaient relever de ces baronnies, dont les propriétaires, ainsi que plusieurs autres seigneurs qui leur seraient subordonnés, auraient le droit de battre monnaie et de faire rendre la justice. Les seigneurs, les barons, et les archevêques et évêques, comme possesseurs de fiefs, devraient chacun au roi un certain nombre de cavaliers ou d'hommes d'armes, et les églises, ainsi que les bourgeois des villes, enverraient des fantassins et des sergents d'armes.

Voilà donc le système féodal établi dans les contrées de la Judée, de la Phénicie ou de la Syrie, soumises aux armes des croisés. L'esprit du siècle, ou, pour mieux dire, l'esprit de ceux qui avaient usurpé la puissance, donne au royaume qui va naître le germe de son affaiblissement et de sa destruction. Comment ne pas prévoir, d'après cette organisation, ou plutôt ces principes d'anarchie féodale, qu'un royaume si mal constitué dès son origine disparaîtrait avec les circonstances extraordinaires dont les résultats lui avaient donné la naissance ?

Lorsque les principaux croisés eurent ainsi ré-

glé ce qui concernait leurs intérêts, sans s'occuper du bonheur des peuples, ni par conséquent de la véritable force de l'état qui allait être exposé à tant de tourmentes, ils choisirent un monarque (1099). Le duc de Normandie, et, après lui, le comte de Flandre, refusèrent une couronne trop éloignée de leurs provinces héréditaires. Les chefs des croisés élurent alors le sage et valeureux général auquel ils devaient la conquête du royaume dont ils allaient disposer. Godefroy de Bouillon accepta. On le conduisit avec pompe à l'église du Saint-Sépulcre ; mais il se souvint de ce qu'avaient dit les évêques, lorsqu'ils s'étaient opposés à l'élection d'un roi : sa politique ainsi que sa piété le portèrent à ne pas vouloir qu'on mît un diadème sur sa tête, et des écrivains presque contemporains ont même prétendu qu'il n'avait voulu prendre que le titre d'avoué.

Quoi qu'il en soit, très peu de jours après son avènement, il apprit que le mahadi ou khalife d'Égypte envoyait une nombreuse armée pour reprendre Jérusalem. On a écrit que cette armée des Arabes égyptiens était de près de deux cent mille hommes ; elle était commandée par le visir du khalife Aboul-Casem-Mostali, par cet Abdhal qui avait pris Jérusalem sur les Turcs peu de temps avant l'arrivée des chrétiens dans la Palestine. Si cette armée égyptienne eût paru devant Jérusalem deux mois plus tôt et pendant que le siége durait encore, elle aurait pu sauver cette ville et arrêter les conquêtes des croisés ; mais il n'était



plus temps. Et quel nouvel exemple nous allons avoir de la merveilleuse supériorité de la force morale des individus et des nations sur leur force physique! Ces Sarrasins d'Égypte sont les descendants des Arabes du temps de Mahomet, devant lesquels les soldats d'Héraclius se dispersaient comme la poussière du désert devant un ouragan impétueux; mais ces Arabes étaient remplis de l'esprit du prophète, leur exaltation était extrême. Maintenant les rôles sont changés : l'enthousiasme des Arabes est presque entièrement éteint; la prise de Jérusalem a rallumé celui des croisés : ce sont eux qui sont les inspirés, et les Égyptiens sont devenus les soldats d'Héraclius.

Cette grande armée du khalife se fond pour ainsi dire devant un petit nombre de croisés ; on a même cru que Godefroy ne les commandait pas, et que c'était sous les ordres du duc de Normandie que les chrétiens avaient immolé ou dispersé les Arabes.

Après cette victoire importante, Godefroy fit en vain le siége d'Ascalon; mais il soumit la Galilée, qu'il donna au brave Tancrède; il conquit plusieurs places ou forts qui environnaient Jérusalem, et portant ses regards attentifs dans l'avenir, il fortifia avec soin le port de Jaffa, avec lequel il pouvait facilement communiquer de sa capitale par la vallée du torrent de Gaas.

Il donna un code de lois à son nouveau royaume, habité par des Arabes, des Turcs, des Juifs, des Grecs, des Syriens, des Natoliens, des Français,

des Allemands, des Italiens, et d'autres chrétiens occidentaux. Le plus grand nombre des chefs des croisés étant Français, il n'est pas surprenant que ce code ait été rédigé d'après les lois et les coutumes observées en France à cette époque; ces coutumes et ces lois françaises étaient d'ailleurs peu différentes de celles qu'on suivait dans le reste de l'Europe. Les vainqueurs conservèrent les usages les plus importants de leur pays sur les bords du Jourdain et de la mer de Syrie; ils crurent en quelque sorte retrouver leur patrie sur les bords qu'ils avaient tant désirés.

Le code de Godefroy, adopté dans une assemblée tenue à Jérusalem, fut publié sous le nom d'*assises de cette ville;* et l'original de ce recueil, revêtu d'un grand nombre de sceaux, fut déposé dans le temple du Saint-Sépulcre.

Gouvernés par leur sage monarque, régis par les lois qui avaient protégé leur jeunesse, ils auraient pu, dans leurs vallées et sur leurs collines hospitalières, jouir du doux repos à l'ombre de leurs oliviers, de leurs palmiers et de leurs cèdres, et goûter dans ces asiles l'oubli de leurs fatigues, de leurs traverses et de leurs propres fureurs: mais entourés vers l'Égypte, Bagdad, Damas et la Natolie, d'ennemis redoutables, ils étaient condamnés à ne pouvoir déposer leurs armes; et à peine avaient-ils couronné leur roi, que la mort leur enleva celui qui avait été et leur valeureux chef et leur habile modérateur.

Godefroy mourut au mois de juillet 1100, à

l'âge de quarante ans. On a vanté sa force prodigieuse; mais ce que nous aimons à répéter, c'est que sa prudence, sa générosité, sa justice, son humanité, sa bravoure, le firent regretter, non seulement des Français, mais des Grecs et des Syriens. Il avait terminé avec gloire sa grande et principale entreprise; il avait conquis avec habileté, gouverné avec douceur, et défendu avec courage la ville sainte, dont la délivrance avait été l'objet de l'expédition si mémorable confiée à ses soins. Pendant cette longue et terrible guerre, personne n'a montré plus d'héroïsme ni empêché ou réparé plus de malheurs que Godefroy; sa renommée sera immortelle.

FIN DU TOME QUATRIÈME.



TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.



M.

N.

O.

P.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.







